

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME LXXXI
ANNÉE 1990

BU LETTRES

B.U. DE BORDEAUX



0BXN0024301

Revue publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil général de la Gironde

Revue Archéologique de Bordeaux



Tome LXXXI Année 1990

Photographie de couverture :
Le château de Lormont au début du XIXe siècle,
dessin aquarellé.
Archives municipales de Bordeaux.

□ Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises ni les analyses et synthèses développées par les auteurs.

□ Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents sans son autorisation écrite.

ISSN 1154-1342

Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil général de la Gironde

Société Archéologique de Bordeaux
1, place Bardineau,
33000 Bordeaux

Société fondée en 1873,
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915

Chronique d'Archéologie Bordelaise

par Marie-Agnès Gaidon-Bunuel¹

L'année 1990 pourrait se résumer au seul chantier archéologique de la Place Camille Jullian, qui a mobilisé tous nos efforts et dont ne sera présenté ci-après qu'un résumé des principaux résultats, régulièrement communiqués aux membres de la Société Archéologique de Bordeaux au cours de plusieurs conférences.

Néanmoins, quelques petites opérations de surveillance ou de sondages sont à noter. Elles ont eu lieu en fin d'année et suivent une reprise des chantiers de constructions neuves dans la ville. Jusqu'à présent, l'essor de la construction avait souvent affecté les banlieues Caudéran, Saint-Augustin, etc..., sur lesquelles les risques archéologiques restent encore assez méconnus.

58 à 64, rue Mondenard (n° 1)

Signalons tout d'abord en septembre, une campagne de sondages réalisée 58 à 64, rue Mondenard, dans un secteur situé très à l'écart du *Castrum* pour la réalisation d'un ensemble immobilier. Seul le centre du terrain, situé déjà en contrebas de la rue Mondenard, a fait l'objet de 5 sondages. Ceux-ci ont révélé la présence d'horizons récents et de gravières anciennes comblées au XVII^e siècle. Aucune structure romaine ou médiévale, liée à l'exploitation de ces gravières, n'a été repérée.

En octobre, deux permis de construire, situés dans des secteurs à hauts risques archéologiques, ont retenu notre attention. Il s'agit du 19, rue de la Boétie et du 11 à 13 bis, rue du Manège.

19, rue de la Boétie (n° 2)

Le projet prévoyait la réalisation d'un niveau de parking semi-enterré, aussi a-t-il été procédé à un sondage du terrain avant la démolition du bâti. La rue de la Boétie occupe une position intéressante car elle se trouve à la rupture de la terrasse alluviale de grave du Mont Judaïque et du Puy Paulin, en bordure de la vallée du Peugue et de la Devèze². Elle appartient au développement de la ville du Haut-Empire mais en est exclue au Bas-Empire. La limite du *castrum* passe deux rues en arrière : rue des Remparts.

L'arrière de la parcelle a été perforé à plusieurs reprises pour l'installation de fosses septiques et n'offrait plus aucun intérêt sur le plan archéologique. De ce fait, un seul sondage à la main a été pratiqué à l'avant de la parcelle, jusqu'à -1,50 m de profondeur, cote finale devant être atteinte par le parking. Il a montré la présence de niveaux d'occupation XVII^e-XVIII^e siècles, entre -0,50 et -1,50 m, liés probablement à l'existence d'une maison antérieure.

1. Archéologue Municipale.

2. D. Barraud, «Le Site de la France : origine et évolution de Bordeaux antique», *Aquitania*, VI, 1988, p. 54-55.

En l'état, et en raison du peu d'impact du projet initial sur le sous-sol, il ne sera pas procédé ultérieurement à une fouille archéologique. En cas de modifications importantes du projet, des sondages complémentaires devront être effectués.

11-13-13 bis, rue du Manège (n° 3)

La rue du Manège tire son nom du manège construit pour les cavaliers de la Garde de Bordeaux en 1790, transformé en cirque en 1800.

En dépit de sa position à l'écart du *castrum* et en limite de l'extension de la ville du Haut-Empire, elle occupe cependant une position privilégiée aux abords de la nécropole paléochrétienne de Saint-Seurin. Des mosaïques romaines³ furent trouvées en 1804 à 1 m de profondeur⁴ dans cette rue. Et au n° 21, à 3 m de profondeur, se trouvait un petit vase gallo-romain contenant des ossements humains⁵. Appartenait-il à la nécropole voisine dont nous ne connaissons pas l'extension exacte ? Seuls d'autres éléments trouvés en situation pourraient nous renseigner.

Un immeuble de bureaux comportant deux niveaux de sous-sol devant être réalisé, une campagne de sondages a été programmée avant démolition du bâti. Elle devrait être complétée par une campagne de sondages après démolition car, en raison de l'étroitesse des accès, aucun sondage à la pelle mécanique n'a pu être mis en œuvre.

Dans la cour intérieure, peu représentative de la totalité du terrain, un petit engin nous a permis d'aborder les différents horizons jusqu'à -1,50 m de profondeur. Ce premier sondage a révélé la présence de remblais et de fondations modernes. En fond de fouilles, apparaissait un horizon d'occupation antérieur. Deux autres sondages ont été réalisés à la main dans le sol des caves situées à -3 m de profondeur par rapport au niveau actuel de la rue. Dans la cave de la chaudière, le sondage a fait apparaître un collecteur d'eau voûté ou une citerne de 1,80 m de haut, datant du XVIIe ou du XVIIIe siècle, encore rempli d'eau claire, jusqu'à 0,70 m sous la voûte, et des remblais rapportés sur celui-ci, comprenant des morceaux de pied de cheminée en calcaire peint, une clochette en bronze et des éléments architecturaux.

Le troisième sondage, pratiqué dans l'ancienne cave à vin a permis de voir que l'argile vierge se trouvait à 0,30 m de profondeur sous le sol de celle-ci.

Il a été impossible de faire un diagnostic sur ce qui peut exister entre -1,50 m et -3 m de profondeur.

Au cours du mois de novembre, nous avons été appelés à intervenir rue Lafayette et à l'église Saint-Paul.

3, rue Lafayette (n° 4)

Le projet initial de la construction neuve de bureaux prévoyait la réalisation d'un niveau de sous-sol. En réalité, seule une cage d'ascenseur et le système de fondation sur micro-pieux ont été retenus.

La rue Lafayette est située en contrebas de la place de la Comédie, sans doute non loin des Piliers de Tutelle, après la rupture de pente de la terrasse alluviale qui commence sous la façade est du Grand Théâtre.

Deux sondages ont été faits à la pelle mécanique. Celui situé à l'avant de la parcelle a mis au jour des niveaux de sols de galets successifs rubéfiés à -1,40 m de profondeur par endroits et un mur du bas Moyen Age.

Dans le sondage pratiqué à l'arrière de la parcelle, est apparu un collecteur d'égout romain et des murs bas Moyen Age. En raison d'un manque cruel d'informations sur ce secteur, au vu de ces données et aux termes d'un accord passé avec l'entreprise Dumez Atlantique, une petite fouille de sauvetage aura lieu en 1991, sur l'emplacement de la future cage d'ascenseur.

Eglise Saint-Paul (n° 5)

Appelé par les services techniques de la ville sur les lieux, nous avons constaté la destruction de sépultures inhumées dans le sol d'une cave placée au chevet de l'église Saint-Paul. Les individus au nombre de quatre minimum avaient été dérangés et laissés en tas. Sans doute une personne, profitant de travaux de rénovation à l'intérieur du bâtiment des Dominicains, s'est introduite dans le but de chercher des bijoux ou autres objets funéraires. Les ossements

étaient mal conservés et la terre remuée alentour n'a livré aucun indice chronologique. Néanmoins, il doit s'agir là de sépultures des XVIIe-XVIIIe siècles, en relation avec le cimetière ancien de l'église Saint-Paul.

Perspectives

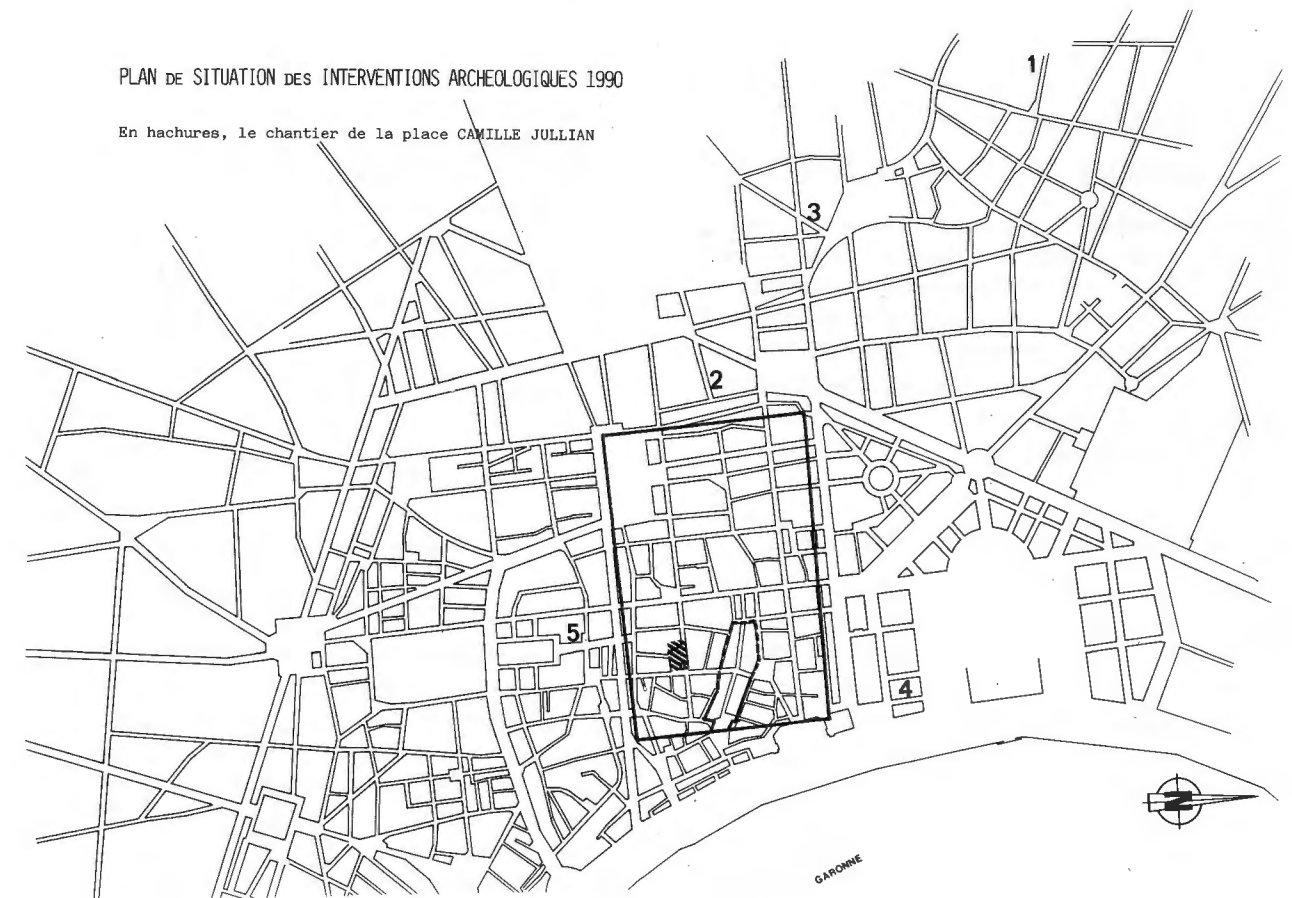
L'année 1990, année de l'archéologie nationale, année du chantier de la place Camille Jullian, préfigure le début d'une grande reprise de l'activité archéologique à Bordeaux. Un système de contrôle des permis de démolir et des permis de construire plus drastique nous permet maintenant de faire des sondages régulièrement et d'apporter de nouveaux éléments à la connaissance du paysage urbain

ancien. Ce système a été mis en place afin d'éviter de désagréables surprises en cours de chantier ou de mauvaises évaluations du potentiel archéologique. Il n'est cependant pas suffisant pour fournir à lui seul les éléments clefs de l'évolution topographique de la ville.

Seule une fouille fine permet, lorsqu'un site se révèle après sondage porteur de vestiges, de déterminer précisément le type d'occupation et d'établir une chronologie relative de celle-ci. L'année 1991 verra la réalisation des fouilles de la rue Lafayette, du couvent de la Miséricorde, peut-être du B.E.C. rue de Cursol dont est annoncé le réaménagement. Et n'oublions pas sur nos tablettes les chantiers du Tribunal de Grande Instance, rue des Frères Bonie, du métro, qui se profilent à l'horizon.

PLAN DE SITUATION DES INTERVENTIONS ARCHEOLOGIQUES 1990

En hachures, le chantier de la place CAMILLE JULLIAN



3. BSAB, VII, 2-3, 1880, p. 77 et 97 (d'après Jouannet, « Notice sur l'antique topographie de Bordeaux... », p. 5-7) et p. 112-114, Ducourneau, *Guienne Historique et monumentale*, 3, p. 20, Lacour, *Compte-rendu de la commission des monuments et documents historiques*, 1844-5, p. 24.

4. La profondeur calculée par rapport au niveau de la rue en 1804 ne peut être considérée comme une cote actuelle. Il est vraisemblable qu'en 1804 et 1990, les niveaux ont subi, comme partout ailleurs, des réhaussements successifs qu'il n'est pas possible d'évaluer.

5. BSAB, VI, I, 1879, p. VIII ; VI, 2, 1879, p. 96 ; VII, 2-3, 1880, p. III.

Chantier Camille Jullian — principales découvertes

par Dany Barraud¹

Après onze mois de fouilles et bien que l'étude des documents recueillis soient en cours, il est déjà possible de tirer les grandes lignes d'évolution de ce quartier de Bordeaux. Les résultats obtenus confirment en de nombreux points les analyses et les hypothèses émises récemment par les archéologues bordelais. Tout d'abord, il apparaît certain maintenant que l'occupation protohistorique s'est uniquement concentrée sur la plateforme du cours de l'Intendance et du Grand Théâtre. C'est là que se trouve le cœur de Bordeaux au contact du fleuve et de la rivière de la Devèze, artère économique primordiale sur laquelle les romains installent leur port.

Organisation du quartier à l'époque antique

La fouille de la Place Camille Jullian montre qu'il faut attendre le début du I^{er} siècle après J.-C. pour assister à la conquête de la rive droite de la Devèze, puis la fin de ce même siècle pour la mise en place d'une urbanisation classique. Un habitat privé se développe alors, suivant des axes d'urbanisme précis, à l'est de la place, tandis qu'à l'ouest s'installe un bâtiment peut-être à vocation publique (entrepôts ?). Cette trame urbaine se maintiendra sans remaniements importants jusqu'au VI^e siècle. A l'ouest de la place, tout un ensemble thermal s'installe vers le milieu du V^e siècle. Pièces chauffées, palestine (?), galerie d'accès et bassin ont pu être identifiés. Ces structures sont incendiées puis abandonnées au début du VI^e siècle.

Organisation du quartier à l'époque mérovingienne

A l'heure actuelle, les premiers éléments recueillis ont permis d'identifier des maisons du VI^e siècle, installées dans les ruines des thermes. Ceux-ci ont été redécoupés par des cloisons de bois qui délimitent des pièces d'habitation de petite superficie. Cheminée, sols de terre battue, composent l'intérieur des habitats. Trois maisons ont ainsi pu être identifiées. Deux disparaissent dans la première moitié du VII^e siècle, la dernière dans le courant du VIII^e.

Les fosses (VII^e-XI^e siècles)

En partie tronquées par les niveaux modernes, ces fosses ont été difficiles à dater. Leur chronologie s'étend sur près de six siècles. Elles se recoupent très souvent et ignorent les structures antiques. Une centaine en a été fouillée. Le fond et les parois de 47 d'entre-elles étaient tapissées de bois ; d'autres présentaient des empilements de matières végétales. Ces fosses ont été creusées dans des niveaux «marécageux», et certaines ont pu, dans un premier temps, être utilisées pour rouir le lin ou le chanvre (les analyses palynologiques fourniront sans doute à ce sujet de plus amples renseignements). Dans un second temps, toutes ces fosses ont servi de dépotoirs. La seule certitude que l'on ait, concerne la présence de l'eau dans ces fosses à l'époque de leur creusement.

1. Conservateur des fouilles.

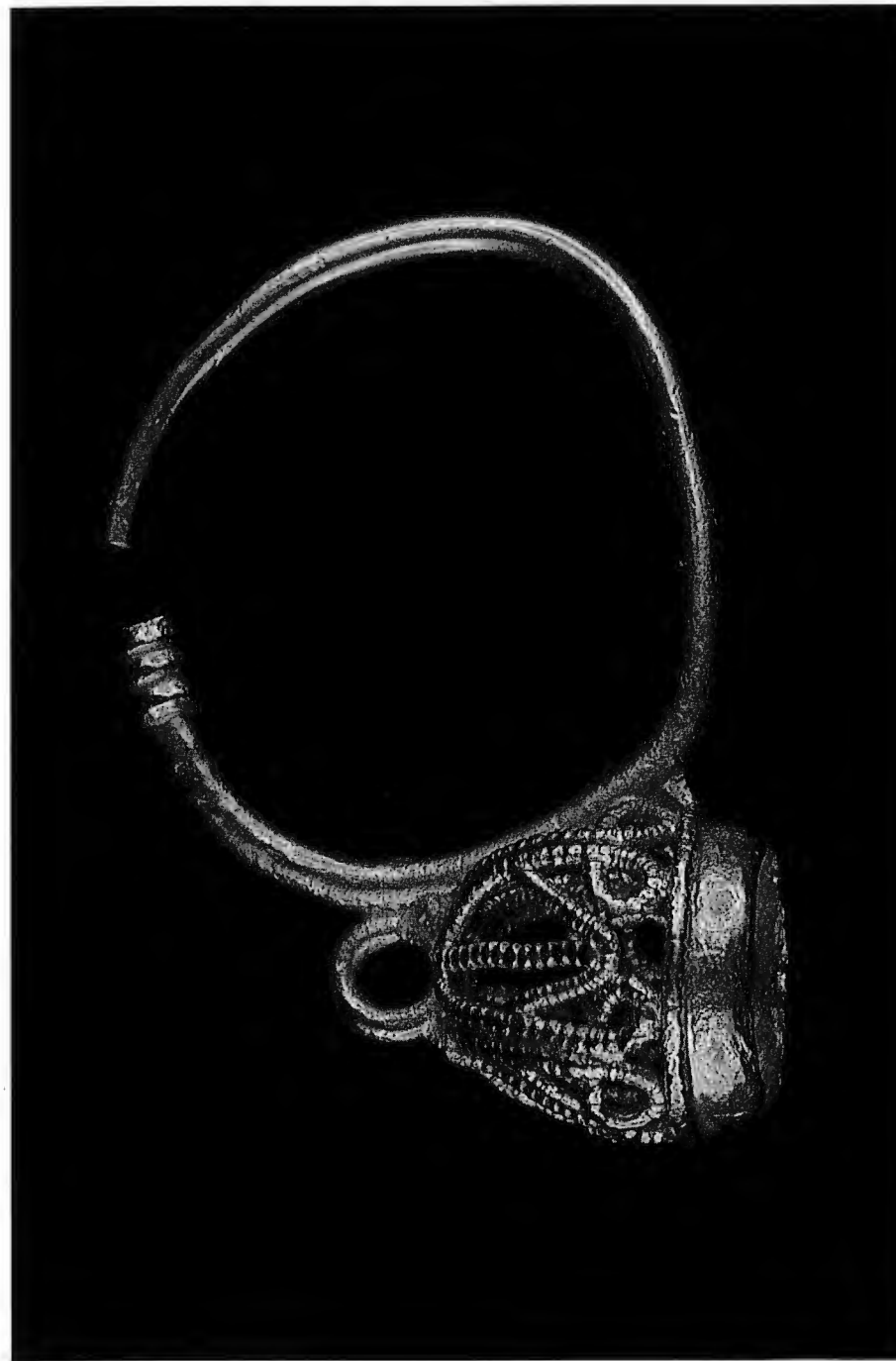


Fig. 1. — Boucle d'oreille en or.
Cliché F. Bunuel.

Il s'agit d'une découverte exceptionnelle au sud de la Loire. Seule une épingle de voile, accompagnant une sépulture à Coutras et une autre boucle d'oreille à Herpes (Charente) présentent les mêmes caractéristiques. Les principales découvertes de ce type d'orfèvrerie sont plutôt localisées au nord de la Loire, en Allemagne du Nord et en Italie Lombarde.

Celle de la place Camille Jullian est en or fin, pèse 8,60 g et ressemble beaucoup à la boucle d'oreille de la tombe de la reine Arégonde découverte en 1959 à Paris. Elle en diffère par le système de fermeture. Elle possédait sans doute une perle en nacre ou en pâte de verre qui a disparu. Datée de la fin du VI^e siècle, elle a été trouvée dans le comblement de l'une des fosses.

L'évolution du quartier de la fin du XIII^e au XVI^e siècle

Les différents états d'architecture repérés permettent déjà de confirmer la stabilité du parcellaire médiéval durant trois siècles et même au-delà puisque les plans contemporains confirment sur de nombreux points le système de parcellisation reconnu, pour l'instant dès le XII^e siècle.

Trois maisons, de taille et d'occupation sociale différentes, ont été explorées. Cette recherche montre l'évolution de ces habitats par adjonction notamment d'appentis agrandissant progressivement l'espace bâti. Ouvertes sur les rues Saint-Siméon ou du Serpolet, elles constituent pendant deux siècles un des éléments de l'ossature urbanistique du quartier avec l'église Saint-Siméon.

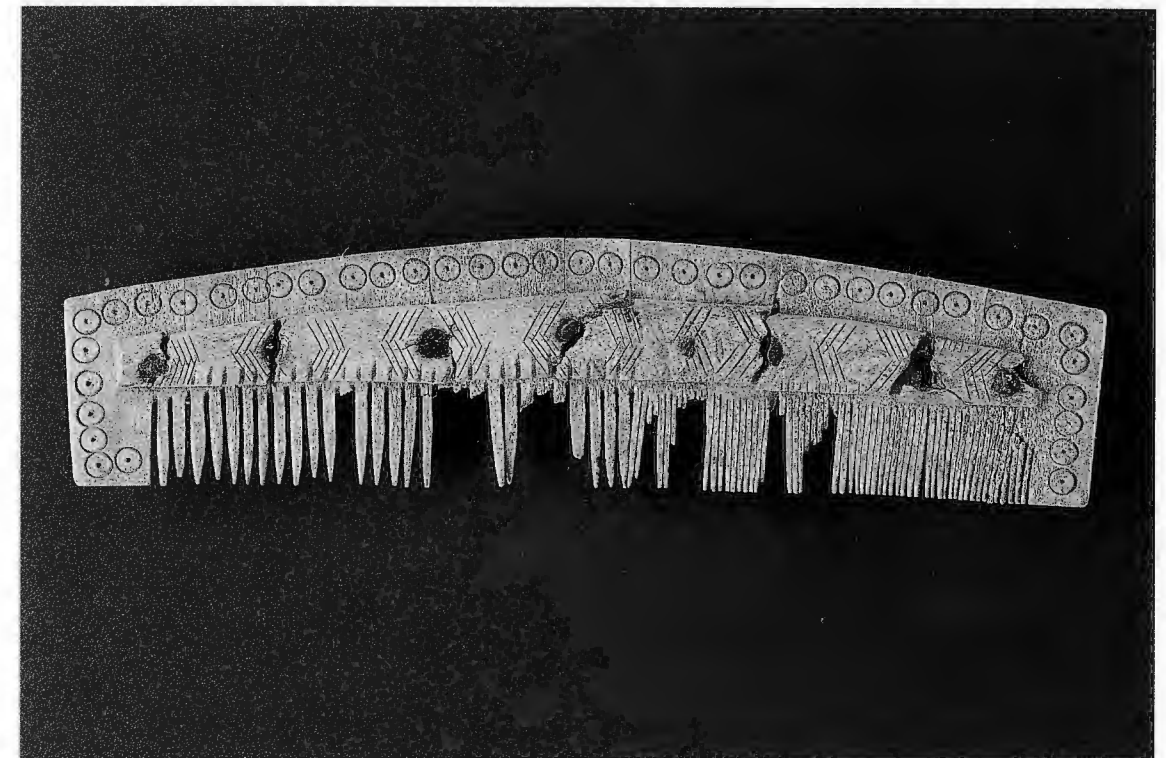


Fig. 2. — Peigne en os. Cliché F. Bunuel.
Fragmenté en plusieurs morceaux, il présente un décor d'ocelles. Il a été lui aussi découvert dans une fosse.



Fig. 3. — Mobilier céramique provenant de latrines, XIV^e siècle. Cliché F. Bunuel.
La plupart des pièces proviennent de Sadirac, quelques autres (des pots à cuire) d'ateliers charentais.

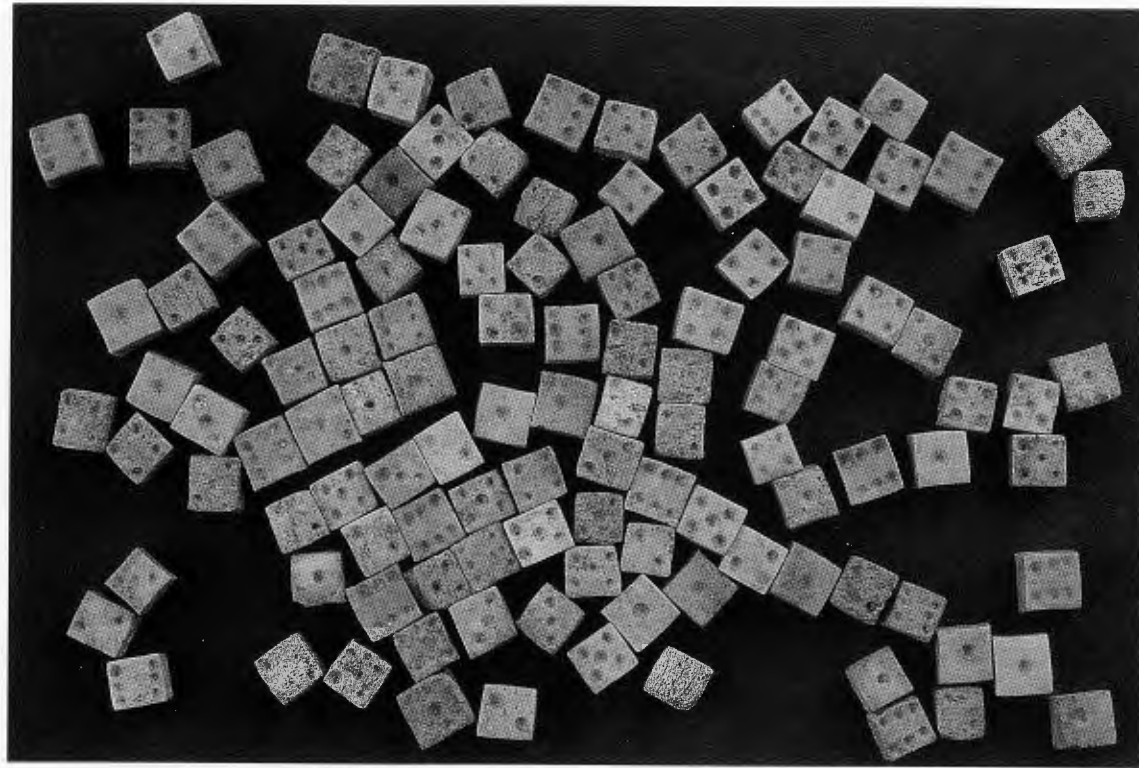


Fig. 4. — Dés, XIVe siècle. Cliché F. Bunuel.

Cet ensemble de dés à jouer, dont le nombre est exceptionnel (210), a été découvert dans les mêmes latrines que les vases reproduits à la page précédente. Ils se trouvaient rassemblés probablement dans un petit sac lorsqu'ils furent perdus ou jetés, par un personnage peut-être soucieux de s'en débarrasser. En effet, la moitié de ces dés présentent des faces identiques : plusieurs six, ou cinq, ou deux, etc... Il s'agit probablement de dés truqués.

L'architecture domestique

Un des premiers résultats de la fouille concerne nos connaissances de l'évolution de l'architecture domestique médiévale. Jusqu'au début du XIVe siècle, les habitations sont construites essentiellement en bois et torchis sur solin de pierres. Ce siècle va marquer un tournant dans les techniques de construction. La pierre fait son apparition pour progressivement remplacer les matériaux légers et régner en maître au milieu du XVIIe. Tout d'abord, la

Pierre sert à constituer l'ossature de la maison. Il s'agit de galets de lest récupérés sur les rives du port, galets déposés là par les navires anglais ou de la Hanse germanique. Puis au XVe et surtout au XVIe siècle, le calcaire devient plus important et acquiert une suprématie définitive au XVIIe.

La fouille a permis aussi de mettre en évidence l'organisation interne des habitations (disposition des pièces, ouvertures) et des structures annexes (plaques-foyers, cheminées, puits, latrines,...).

Chronique archéologique des églises et des cimetières en Gironde : Quelques observations effectuées à l'occasion du terrassement de la nef de l'église monolithe de Saint-Emilion

par Bruno Bizot¹

Au début de l'année 1990, les conclusions d'une enquête hydrogéologique menée sur l'église monolithe² amenèrent Monsieur Bernard Fonquernie, architecte en chef des Monuments Historiques, à entreprendre d'urgence des travaux d'étalement des voûtes du monument. La nécessité d'asseoir les étais sur un sol stable entraîna l'extraction des terres archéologiques sur la totalité de la surface de la nef. Face à la destruction de ce site archéologique, la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine demanda l'interruption des travaux et une inspection de la Sous-Direction de l'Archéologie. Cependant, l'urgence des travaux amena cette autorité à accorder la pleine priorité aux terrassements ; les travaux reprirent six mois plus tard sans qu'une intervention archéologique ait eu lieu.

Ces terrassements, exécutés rapidement à l'aide d'engins mécaniques, n'ont pas fait l'objet d'un suivi archéologique constant. Néanmoins, quelques observations ont pu être effectuées à l'occasion de visites sur le chantier. L'essentiel des données a été recueilli à l'extrémité occidentale de la nef et quelques vérifications seulement purent avoir lieu au cours de la progression des travaux vers l'est.

Le sol originel de l'église monolithe, le socle calcaire, n'est conservé que dans les deux avant-dernières travées des collatéraux nord et sud (fig. 1 et fig. 2). Une série de tombes creusées dans le roc apparaissent à sa surface ; aucune d'elle n'a été fouillée.

Une excavation portant sur la quasi-totalité de la nef, à l'exception des autels et des deux dernières travées occidentales évoquées précédemment, marque une reprise en carrière du sol de l'église. Ces travaux d'extraction sont très nets et des saignées correspondant à la taille des blocs apparaissent encore dans les massifs de calcaire laissés au pied des piliers (fig. 3). Le fond de cette excavation rejoint le chevet du monument sur un même niveau (fig. 4).

L'examen succinct d'une coupe dans le front de terrassement des travées occidentales a permis quelques observations sur l'évolution des sols postérieurs à cette carrière.

Le fond de l'excavation était marqué par un niveau de circulation se développant sur une couche de pierruche indurée. Lui succédèrent deux remblais de terre alternés à des dallages de blocs de calcaire taillé posés jointivement. Le dallage supérieur était masqué par une succession de

1. Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine.

2. Travaux du Professeur Vovet de l'Université de Bordeaux I.

niveaux de terre battue et de pierruche. Ces remblais recouvrirent progressivement le front de taille occidental de la carrière, les niveaux de terre battue les plus récents atteignant les sols de calcaire primitifs conservés dans les travées occidentales.

Au moins un des deux niveaux de dallage s'étendait sur toute la nef puisque les terrassiers le dégagèrent partiellement à plusieurs reprises au cours de leur progression vers l'est. Dans les dernières travées orientales, où nous avons pu le remarquer une dernière fois, il n'a malheureusement pas été possible d'étudier sa relation stratigraphique avec les autels.

Enfin, cette succession de niveaux de remblais et de sols a été coupée par une large tranchée, creusée depuis les niveaux de circulation postérieurs aux dallages et occupant à peu près la moitié de la largeur de la nef. Cette excavation, aboutissant au socle calcaire, permit la mise en place de caniveaux creusés dans le rocher et couverts de dalles. Le

réseau de drainage, au pendage est/sud-est, semblait présenter plusieurs ramifications dans les collatéraux.

Au cours des terrassements, une grande quantité d'os humains a été extraite des sédiments. Ces os provenaient de sépultures creusées, pour les plus anciennes, dans le socle calcaire ou, pour les plus récentes, mises en place dans les niveaux de remblais postérieurs à la carrière.

Seules deux sépultures prises dans les remblais ont pu être dégagées rapidement. Il s'agissait de deux inhumations d'enfants pratiquées en pleine terre. Les sujets reposaient en decubitus dorsal la tête à l'ouest. Plusieurs épingles, appartenant peut-être à des lincoils, ont été repérées au pourtour de ces inhumations.

Dans les travées orientales, de nombreuses tombes avaient été installées dans des fosses creusées dans les dallages de calcaire. Ces tombes étaient pour la plupart orientées. Enfin, deux sépultures bâties ont été repérées dans l'avant-dernière travée occidentale de la nef. L'une d'elles, cons-

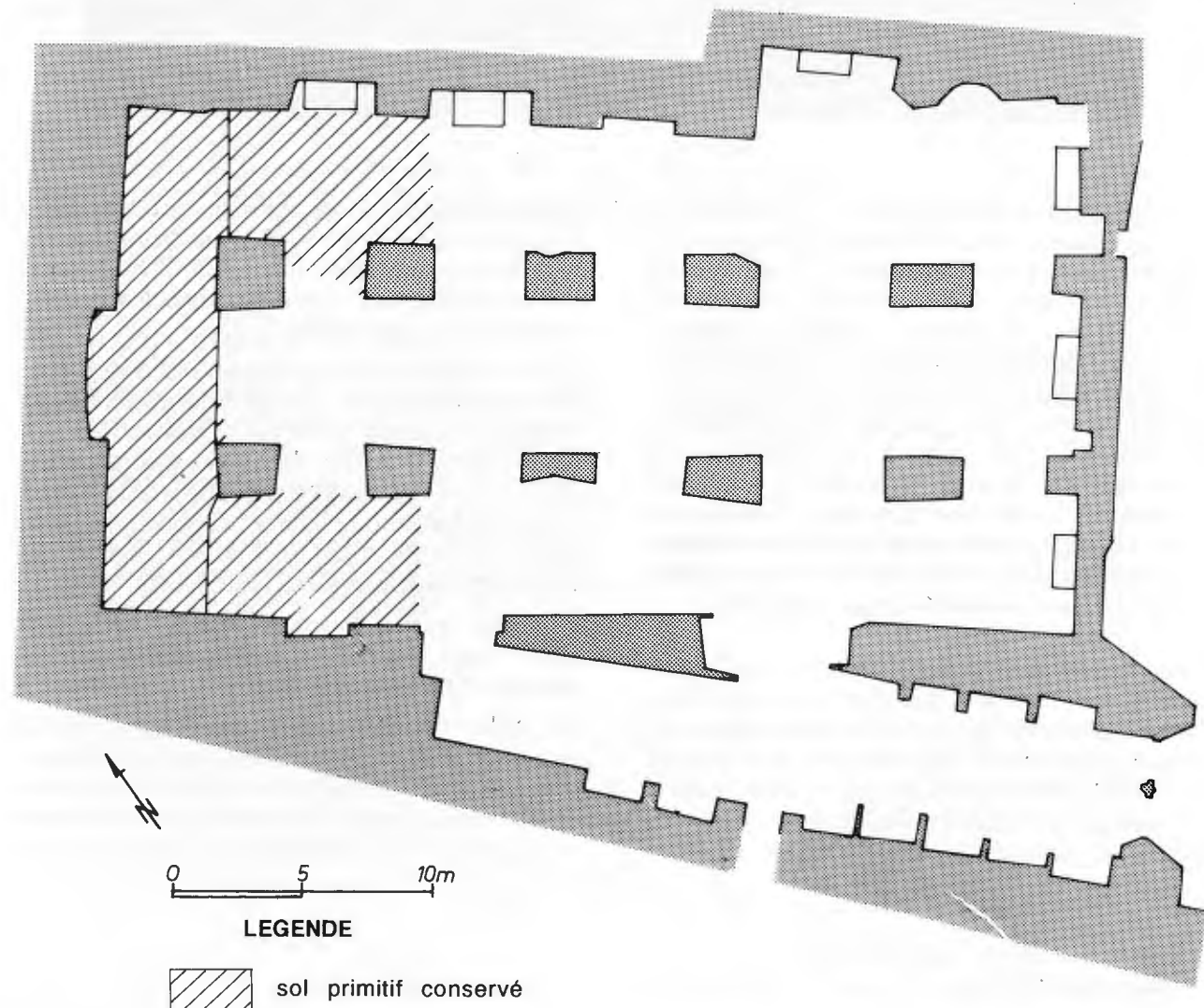


Fig. 1. — Plan du monument.



Fig. 2. — Vue du sol primitif dans la travée nord.



Fig. 3. — Vue du front de taille dans la travée axiale occidentale.

truite en moellons, était divisée verticalement en deux étages par une rangée de pierres montées en lincoils. La seconde, de contour sub-rectangulaire, était en partie détruite au moment de notre visite.

Face à l'importance des documents archéologiques détruits, notre maigre collecte ne peut que suggérer des questions. Néanmoins, quelques faits archéologiques touchant la vie du monument ont été relevés. Outre la présence d'inhumations qui sont le lot commun de presque

tous les édifices cultuels anciens et dont témoignent également les registres paroissiaux des XVII^e et XVIII^e siècles³, le fait le plus marquant semble être la reprise en carrière de la nef.

Les conséquences de cet événement sont difficilement évaluables et l'absence de chronologie fiable ne permet pas de le situer dans son contexte historique. A ce propos, un vague *terminus ante quem* peut être proposé sur la foi de quelques documents d'archives. Ainsi, une mention de

3. Archives Municipales de Saint-Emilion GG 1 à 22. Un dépouillement succinct des registres du XVII^e siècle révèle une forte proportion d'inhumations d'enfants dans l'église monolithe.

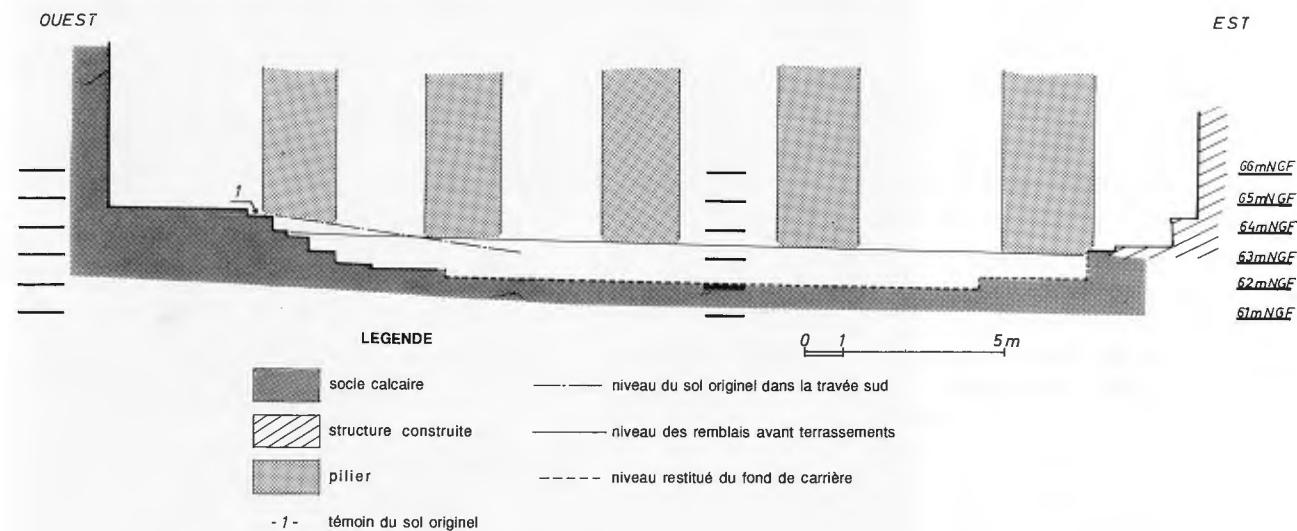


Fig. 4. — Profil longitudinal dans l'axe du monument.

travaux de 1479-1480 où il est question de blanchir les piliers laisse supposer que l'église n'était pas désaffectée à cette époque⁴. Un peu plus tard, en 1589, apparaissent les mentions d'excavations intempestives affectant le cimetière (haut ou bas ?) et d'un trou débouchant dans l'église monolithe⁵. Ces actes, réprimés par la Jurade, semblent cependant de faible ampleur. Enfin, en 1633, la visite épiscopale d'Henri de Sourdis mentionne ce monument comme l'église paroissiale⁶ et le prélat, s'appuyant sur des visites antérieures, s'enquiert de plusieurs détails concernant son entretien. Ces éléments, qui auraient mérité d'être complétés par une fouille archéologique, laissent supposer que le monument était affecté au culte paroissial depuis au moins la fin du XVe siècle. Il est donc probable que la reprise en carrière a eu lieu entre le début du XIIe siècle, date de l'achèvement et de la dédicace de l'église⁷, et la fin du Moyen Age. Dans ces conditions, il est possible que les aménagements gothiques de la partie orientale du monument aient été destinés à le restituer au culte.

En effet, Léo Drouyn⁸, s'appuyant sur le fait que l'ornementation primitive se développe surtout à l'ouest et que le sol des dernières travées occidentales de la nef est

exhaussé, supposait que le chevet avait été orienté après coup. Cette hypothèse ne peut être vérifiée ici. On notera simplement que la présence d'une carrière, peu compatible avec l'usage liturgique d'une église, signifie peut-être une désaffectation momentanée de l'église monolithe dans le courant du Moyen Age. Enfin, le front de carrière résiduel occupant l'extrémité occidentale de la nef condamna, sans doute pour longtemps, cette extrémité et dut contribuer à l'orientation des autels, dont deux d'entre eux datent de la fin du XVe ou du début du XVIe siècle⁹.

Que conclure ? En 1926, sous le titre «Saint Emilion, notes et découvertes au Cloître de la Collégiale», A. Bontemp faisait paraître dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux* six pages consacrées à «plusieurs caveaux» découverts à l'occasion de la réfection d'un pavement. En 1990, pour des travaux de bien plus grande ampleur, quelques lignes auront suffi à relater la disparition des informations stratigraphiques concernant un monument original, dont une partie de l'évolution est, nous venons de le voir, encore mal connue, mais dont la renommée est internationale...

Archéologie générale

4. A. D. Gir. E suppl 4481, transcription du registre CC27. Page 11 : *aus massons qui firen la pilar que era ronput au mostey velh et blanquieren la autes la casiffic et barreren certains foratz.*

5. A. D. Gir. E suppl 4404 Transcription des registres de la Jurade.

9 août 1589 : Constatation d'une usurpation commise par le Sr Lauret dans l'église : *Avons trouvé en premier lieu ung trou faict par led. Lauret, qui perce dans lad. église et au dessus de l'autel de Mr St Jehan ; en aultre, avons trouvé qu'icelluy Lauret a faict creuser sur le simmitière de lad. église environ trois ou quatre piedz.*

6. A. D. Gir. GG 38 f° 97 à 122.

7. Cette datation a été avancée par Michelle Gaborit dans sa récente étude sur l'église : «L'église souterraine de Saint-Emilion», *Société Française d'Archéologie, Congrès Archéologique de France, Bordelais et Bazadais*, 1987. 1990 p. 197-206.

8. Léo Drouyn, *Guide du voyageur à Saint Emilion*. Libourne, édition de 1899. p. 99-116.

9. Michelle Gaborit, op. cit.

Stations et enceintes préhistoriques en Médoc

par André Coffyn et François Didierjean

La recherche

Le présent travail résulte de la conjonction de deux démarches: en premier lieu, F. Didierjean a effectué régulièrement depuis 1982 des survols du Médoc, dont un des objectifs était, sur la suggestion d'A. Coffyn, de repérer des structures d'habitat d'époque néolithique et proto-historique. Il s'agissait notamment de savoir si la culture peu-richardienne, avec ses vastes camps à fossés multiples découverts par la photographie aérienne dans les Charentes¹, avait essaimé à l'ouest de la Gironde. Par ailleurs, il fallait rechercher les structures d'habitat correspondant à l'époque du Bronze moyen, où le Médoc était un des principaux foyers de production métallurgique, comme le prouvent les nombreux dépôts de haches et autres objets de bronze².

La seconde recherche concerne la fouille du dolmen de Barbehère, sur la commune de Saint-Germain d'Esteuil (fig. 1), entreprise par A. Coffyn en 1987. Il s'agit d'un

sauvetage, qui a pour but de retrouver le matériel de ce monument, saccagé depuis plus d'un siècle. Il est connu depuis 1875 comme «tumulus», puis signalé comme dolmen³. Sa chambre funéraire fut vidée rapidement par les ouvriers du propriétaire, le Dr Jeanty, d'Ordonnac. L'abbé Labrie publia le résultat de ces recherches approximatives, soit un matériel assez pauvre⁴. La fouille récente a fourni du mobilier néolithique: tessons de la culture de Peu-Richard, outillage lithique et objets de parure. De plus, quelques fragments de poterie campaniforme décorés ou non, des pointes de flèches à pédoncule et ailerons, des dentales, de menus objets de parure, sont à rapporter au chalcolithique⁵.

Afin de compléter cette fouille, nous avons décidé de mener une série de prospections dans les environs du monument — qui n'est pas isolé dans la région⁶ — afin de retrouver des habitats néolithiques, et des carrières ayant pu fournir les pierres du monument. Un des aspects de cette

1. J. Dassié, *Manuel d'archéologie aérienne*, Paris, 1978.

2. A. Coffyn, *Le Bronze final et le début du Premier Age du Fer autour de l'estuaire girondin*, thèse de 3e cycle, Bordeaux, 1972, 499 p.

3. J.-B. Gassies, «Progrès des études préhistoriques dans le département de la Gironde», *Bull. Soc. Arch. de Bordeaux*, 2, 1875, p. 109-128. F. Daleau, «Carte archéologique de la Gironde», *A.F.A.S.*, Clermont-Ferrand, 1876, p. 615.

4. J. Labrie, «Le dolmen sous tumulus de Barbehère à Potensac, près d'Ordonnac», *Bull. Soc. Arch. de Bordeaux*, 29, 1907, p. 120-128. Le mobilier consiste en quelques fragments de poterie grossière, une pointe de flèche à pédoncule et ailerons, des éclats de silex, quatre perles en calcaire, une rondelle en os perforée, des tessons de céramique campaniforme décorés et un autre sans décor.

5. M. Desvignes et A. Coffyn, «Le dolmen de Barbehère, Saint-Germain d'Esteuil (Gironde)», *Soulac et les Pays médocains*, Soulac (1988), 1989, p. 35-44, 3 fig.

6. Dolmens de Lamothe à Cissac-Médoc, de La Grosse Pierre et du Bernet à Saint-Sauveur-de-Médoc. Voir M. Desvignes, *Les monuments mégalithiques en Gironde*, thèse de 3e cycle, Bordeaux, 1987, 228 p., dactyl.

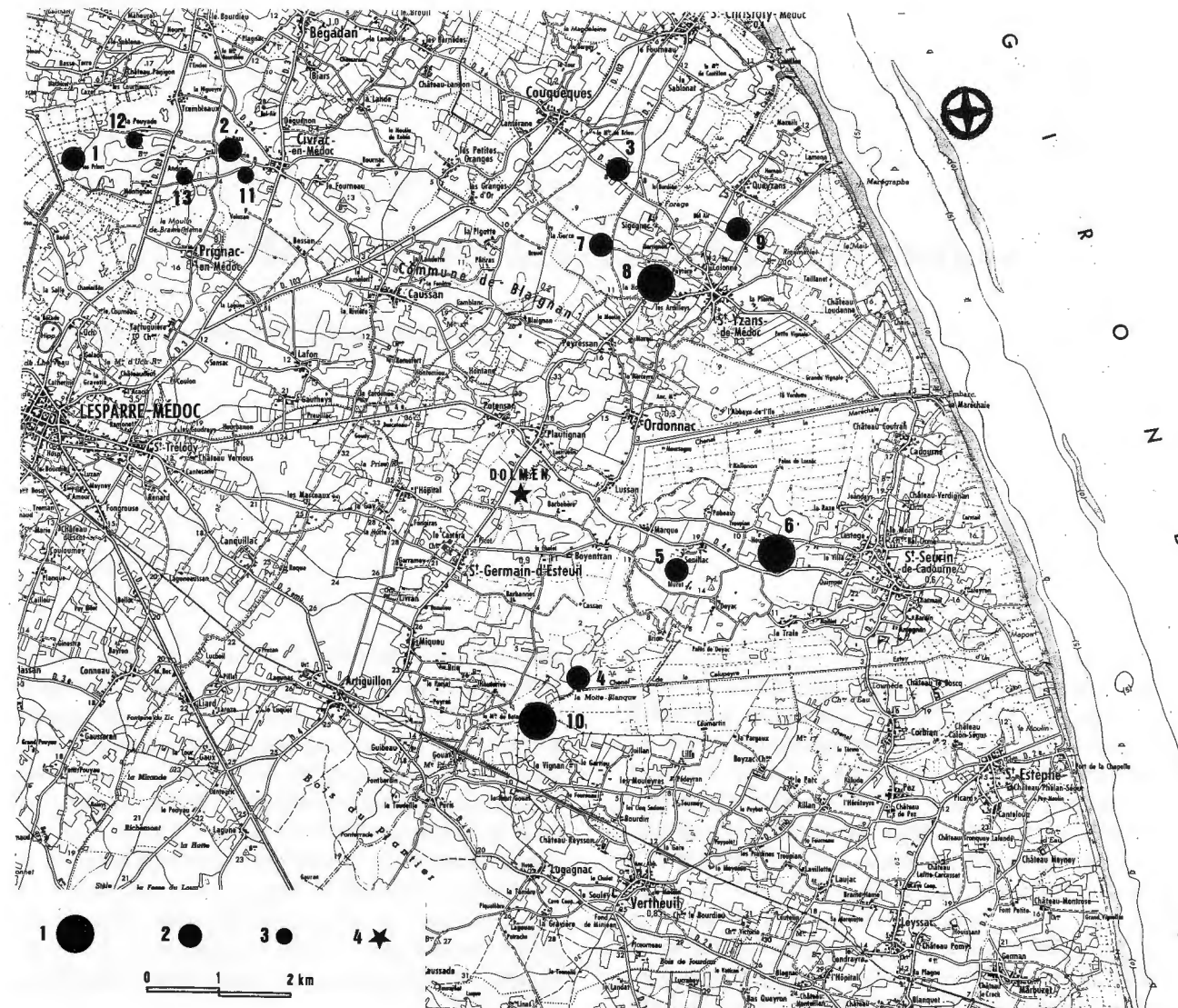


Fig. 1. — Carte de répartition des sites.

1: Station importante. 2: Station d'importance réduite. 3: Vestiges ténus, d'interprétation difficile. 4: Monument dolménique.

prospection a été le recensement des sites mentionnés dans les archives ou les travaux anciens⁷. Ces sites ont fait l'objet d'une surveillance aérienne régulière, étendue d'ailleurs à tout le Médoc central, de Saint-Laurent-et-Benon à Valeyrac. Les traces repérées par avion ont fait l'objet de vérifications au sol systématiques, le plus souvent en compagnie de H. Sion. Elles ont parfois confirmé la nature archéologique des anomalies enregistrées et permis dans certains cas une attribution culturelle du site découvert.

Nous présentons donc ici les résultats acquis : huit sites inédits, deux autres « redécouverts » ; certains présentent des structures, en général des fossés. Ces stations, d'importance très inégale, sont numérotées selon l'ordre de présentation, le numéro correspondant à celui qui figure sur la carte de répartition (fig. 1). Pour chacune, une brève description du site accompagne les observations aériennes, que suivent les données recueillies sur le terrain, complétées éventuellement par les renseignements archivistiques.

7. Les archives de la Société Archéologique de Bordeaux, les Archives départementales de la Gironde, et les Archives municipales de Bordeaux ont ainsi fourni des documents inédits ou peu connus. Il fut également profitable de dépouiller les revues locales, et de relire l'ouvrage de J. Ferrier, *La Préhistoire en Gironde*, Le Mans, 1938.

Les stations

Civrac-en-Médoc, lieu-dit La Palue (ou Les Prises)

Découvert le 16 mars 1986 (fig. 3)

Dans le marais s'étendant au nord de Lesparre, à environ cent mètres des collines calcaires qui en forment la limite orientale, un affleurement sablonneux d'environ 50m sur 30 m forme une éminence très peu marquée (hauteur conservée inférieure à 1m) qui tranche par sa couleur claire sur la terre sombre environnante⁸. Placé juste à l'est de l'actuel cours de la Jalle de Lhermeau, ce micro-relief d'origine naturelle était boisé il y a peu. Son défrichement a fait apparaître la trace d'un fossé sinueux ceinturant l'affleurement, dessinant un enclos de forme irrégulière.

La prospection au sol n'a fourni que quelques outils d'un silex roux très particulier. Au milieu de fragments de taille, nous avons pu identifier un reste de hache polie, un éclat comportant deux séries de micro-retouches, et deux lames dont l'une est un fragment de poignard dit « en barre de chocolat » (fig. 2, n°1 et 2). Ce petit outillage lithique indique le Néolithique, sans qu'il soit possible de préciser davantage. De même le fossé sinueux ne peut être attribué à aucune culture, faute de fouille stratigraphique.

Civrac-en-Médoc, lieu-dit La Raze (ou La Métairie)

Découvert le 16 mars 1986 (fig. 4)

Parmi les collines qui bossèlent le bas plateau du Médoc central au nord-est de Lesparre, il en est une qui se distingue par sa forme et sa géologie : située au sud de la ferme de La Raze et au nord-est du hameau de La Métairie, elle dessine un fer à cheval d'un diamètre de 60 m environ, ouvert du côté oriental. La partie centrale de la butte est déprimée, descendant en pente douce vers l'est, alors que la périphérie forme un talus assez raide, tourné vers l'extérieur, qui culmine, côté ouest, à 5m environ au-dessus du plateau. La nature du sol est également particulière : pas de pierraille blanche comme sur les autres collines mais une terre grise, dans la partie centrale, et, sur le talus, une terre jaune ou blanche, granuleuse, qui ne

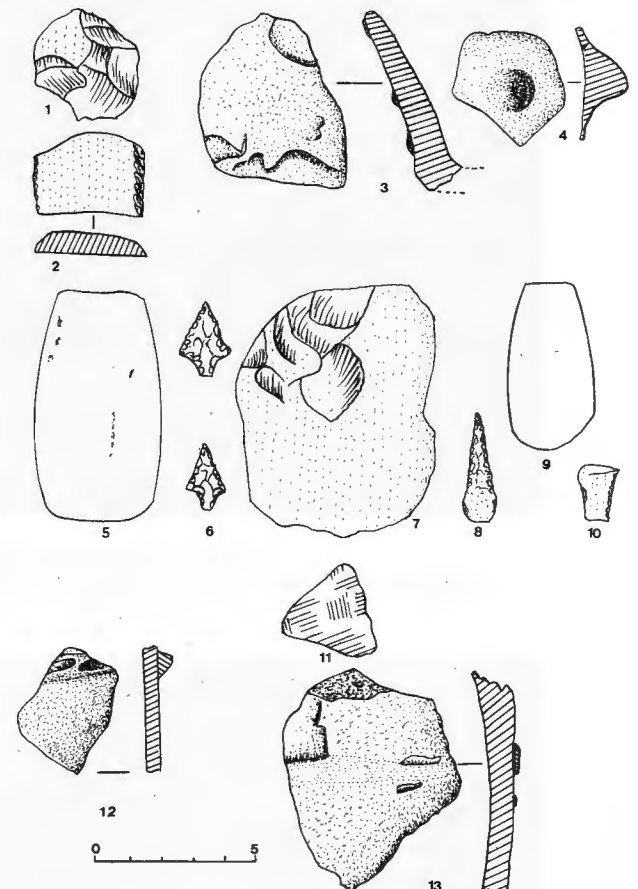


Fig. 2. — Mobilier des sites de catégorie 2.

s'observe pas ailleurs⁹. Bien visible au sud, cette terre forme aussi une traînée qui occupe une grande partie de l'interruption du talus, côté est. Ceci laisse penser qu'à cet endroit, le talus a pu être arasé. Un chemin vicinal éventre la butte et l'on distingue dans la coupe du talus quelques pierres qui semblent des maillons rapportés.

8. Le marais est formé d'argile des matras (Holocène), recouvert par endroits de résidus ou placages sableux peu épais, d'origine éolienne, dont l'essentiel est d'époque postglaciaire. Le placage qui nous occupe est probablement récent, car le sable est peu humifié. Renseignements tirés de la carte géologique au 1/50.000e du B.R.G.M., feuille Lesparre-Médoc et Forêt du Junca, n° XIII-XIV-34, 1973. La même feuille a été utilisée pour tous les sites mentionnés dans ce travail. Des compléments utiles nous ont été fournis par l'ouvrage de R. Pijassou, *Un grand vignoble de qualité, le Médoc*, Paris, 1980, 2 vol.

9. D'après la carte géologique, la butte marque l'extrémité méridionale d'un affleurement de marnes blanches à faciès Bel-Air, d'âge oligocène, qui domine la table de « calcaire de Saint-Estèphe », au faciès variable à dominante calcaire, datée de l'éocène supérieur, qui affleure largement dans le triangle Bégadan-Prignac-Saint-Yzans.



Fig. 3. — L'enceinte de La Palue (Civrac-en-Médoc). Site n°1.
Le placage sableux apparaît en clair sur la surface sombre du marais en labour. Il est ceinturé par un fossé sinueux.
Cliché du 16-03-1986, pris du nord-est.



Fig. 4. — Le site de La Raze (Civrac-en-Médoc). Site n°2.
On distingue la forme en fer à cheval de la butte, marquée sur son pourtour par l'affleurement de la marne blanche ou jaune, et la teinte grisée de la partie centrale déprimée, où se concentrent les vestiges. Cliché du 16-05-1987, pris du sud.



Fig. 5. — Le camp des Douves (Saint-Seurin de Cadourne). Site n°6.
Le site apparaît au centre du cliché par une trace claire quasi-circulaire (levée de terre arasée ?), d'où se détache vers la droite une trace sombre festonnée (fossé comblé). Celle-ci rejoint une autre forme circulaire peu distincte, limitée par deux fossés concentriques. Cliché du 20-05-1982, pris de l'est.



Fig. 6. — La butte du Peuil (Vertheuil).
Au premier plan, l'accumulation sableuse entamée par les engins. On distingue à l'opposé le fossé qui entaille l'affleurement calcaire. La vue met en évidence l'insularité du site, déjà observée pour l'enceinte des Prises. Cliché du 24-05-1990, pris du sud-est.

Cette configuration semble résulter d'un aménagement volontaire et, en effet, l'endroit a fait l'objet d'une occupation prolongée.

Les visites du site ont fourni toute une série de fragments céramiques, mais seulement quatre silex. Parmi les quinze tessons, il est possible de reconnaître un fragment présentant une ligne en relief très usée, un reste de fond plat, un autre fragment proche du fond, avec des restes de décor en pustules, ou pastillage, attribué au Bronze moyen pour le Médoc (fig. 2, n° 3 et 4). Les douze autres tessons, très abîmés, appartiennent au Néolithique; deux sont en poterie sableuse. Le site a aussi livré du mobilier gallo-romain en petite quantité, et un abondant matériel médiéval et moderne, dont l'étude sort de notre propos. Le lithique, très pauvre, se limite à des éclats et un reste de *nucleus* en silex rubané. Tout ce matériel est trop dégradé pour être figuré.

Cette station a donc été occupée au cours d'un Néolithique non différencié, au Bronze moyen, et depuis l'Antiquité jusqu'à une date assez récente. Mais il est impossible de dater les aménagements qui lui ont donné cette forme particulière.

Couquèques, lieu-dit Broustéras

Découvert le 17 novembre 1985

Sur le plateau faiblement ondulé qui s'étend entre Saint-Yzans-de-Médoc et Saint-Christoly-Médoc, le sol est fait de calcaire où les vignes gagnent en extension¹⁰. D'avion, on avait remarqué au bord de la départementale 3-e un tout petit enclos formant un ovale incomplet, visible par une bande plus claire dans une friche. Le défrichement de la parcelle, avec labour profond, a permis un contrôle en 1987. Bien qu'un collectionneur nous ait devancés, nous avons pu recueillir assez de mobilier pour être assurés de l'ancienneté de l'occupation. Toutefois, il est probable que la structure repérée d'avion est à mettre en relation avec la céramique la plus récente, d'époque médiévale.

Le mobilier recueilli se limite à onze éclats de silex, dont deux lamelles, et à deux miettes de céramique protohistorique ou néolithique, mêlée à quelques tessons médiévaux. Le propriétaire a trouvé une hache polie en silex dans le champ situé de l'autre côté de la route. L'existence en ce point d'une station d'importance réduite est donc à peu près certaine, mais on ne peut en dire davantage.

Des Fiches sous le vent le 4 avril 1885.

Cher grand chef,

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer la découverte d'une nouvelle station préhistorique (époque néolithique) sur le massif compris entre St-Seurin de Cadourne et Sennillac.

Orientation, au N. le marais de la Marichale, terre de palus; au S. St-Germain d'Estueil; à l'E. St-Seurin et à l'O. le marais de Reysson formant la tombe.

Cette station me paraît être d'égale importance qu'elle semble indiquer la marche de l'homme vers nos contrées du Bas-Médoc. Si elle n'est pas indiquée elle me revient et pourriez, si vous le jugez à propos en faire part à la Société. Sans avoir l'endroit. Rappelley-vous Houstins.

Saint-Germain d'Estueil, lieu-dit La Motte-Blanque

Découvert le 19 septembre 1987

Au sud-ouest du site gallo-romain de Brion, le plateau calcaire s'abaisse vers le marais de Reysson qui occupe l'emplacement d'un ancien estier ou «estey». Sa surface est accidentée de quelques buttes où affleure le calcaire blanc¹¹. L'une de ces buttes semble avoir été pourvue d'une enceinte, encore partiellement visible dans le maïs mûrissant, sous forme d'une double trace linéaire plus claire, dont l'aspect au sol se confond avec un affleurement calcaire. Une origine géologique de l'anomalie ne peut être exclue, bien que le cas soit isolé.

St-Yz. quelques années j'avais trouvé en cherchant des oursins. Deux ou trois bons silex fortement caucholonnés, j'en ai de la. j'avais conclu que je devais trouver autre chose dans de futures recherches. Effectivement l'autre jour je suis allé à St-Seurin chez un de vos cousins Germain qui a une propriété au Thall, et j'ai fait des recherches dont le produit je mentionne donne le droit de conclure affirmativement.

Le 26 mars 1885 j'ai donc recueilli sur le seul point où j'ai cherché, à Haurbit, côté N, sur le front du massif.

5 haches fracturées dont 4 en silex blanc, absolument identiques au silex de Sainte-Sabine.

1 bout de hache (talon) en granit poli 111 éclats ou débris de fabrication parmi lesquels de bonnes pièces.

1 Nucleus

1 Pierre de fond

2 silex à tranchant transversal en parfait état

6 grattoirs grattoirs en bon état

3 percuteurs dont un moule aux deux extrémités.

2 poinçons fracturés, poterie, os brisés et un fragment de bol en calcaire. Sur la côte opposée à mes recherches, c'est-à-dire sur la lisière du marais de Reysson près du Thall, on a trouvé tout dernièrement une hache en bronze à rebords, que je pense avoir.

Tous les silex sont fortement caucholonnés et les garde tous pour que vous sachiez les voir et juger de la réalité du fait.

Il faut espérer que d'ici quelques mois j'aurai exploré ce vaste massif et qu'alors je pourrai indiquer les points sur lesquels j'aurai travaillé.

Très prochainement je dois retourner à St-Seurin pour y poursuivre mes recherches qui ne sont pas faciles sur un terrain aussi pierreux que celui-ci. (Cocotte Supérieure)

Souhait de vous dire que vous et moi nous aurons des silex de cette station. L'espérance qui, il faut l'espérer, donnera un bon résultat.

Tout à vous de bon amitié.

A. Meynieu.

Fig. 7. — Lettre de A. Meynieu à F. Daleau, du 26-03-1885, relatant la découverte des Douves (Saint-Seurin de Cadourne).

Le matériel le plus représentatif est celui récolté par le propriétaire au cours des travaux de culture, matériel qui reste malgré tout sélectif. Cet outillage lithique comprend sept haches polies, dont une en roche dure noire (fig. 2, n° 5, 7, 9), deux pointes de flèches à pédoncule et ailerons, en silex jaune (fig. 2, n° 6), un poinçon (n° 8), des grattoirs, une pointe de flèche tranchante (n° 10) ainsi que des lames. Un tesson de fond de vase néolithique et une fusaïole s'ajoutent à l'outillage lithique.

Le mobilier apparaît assez dispersé, néanmoins il s'agit bien d'une station néolithique installée en bordure de marais, en fond d'estey, comme celle du Peuil dont il sera question plus loin.

Saint-Seurin de Cadourne, lieu-dit Sennillac

Découvert le 30 mars 1984

Au sud-ouest du bois entourant le domaine, le plateau descend en pente douce vers le sud. C'est sur ce haut de versant qu'un labour profond, effectué avant plantation d'une vigne nouvelle, a révélé un fossé orienté nord-ouest/sud-est, terminé par deux retours à angle droit. Il apparaissait en sombre sur un affleurement calcaire plus clair¹². Il s'agit probablement d'un enclos quadrangulaire dont seule la partie sud était visible. La dimension du côté sud peut être évaluée à une cinquantaine de mètres.

10. Il s'agit du «calcaire de Couquèques», à faciès grossier, de l'éocène moyen, qui présente des séquences détritiques, comme cela semble le cas ici.

11. Nous retrouvons ici le calcaire de Saint-Estèphe, les buttes correspondant à des bancs de calcaire séparés par des formations marneuses. La variabilité horizontale du faciès est caractéristique de cette formation (Pijassou, *Le Médoc*..., op. cit., p. 175).

12. Même étage géologique que le site précédent, mais avec un faciès sableux, et une coloration rougeâtre du sol, due sans doute à des apports éoliens.

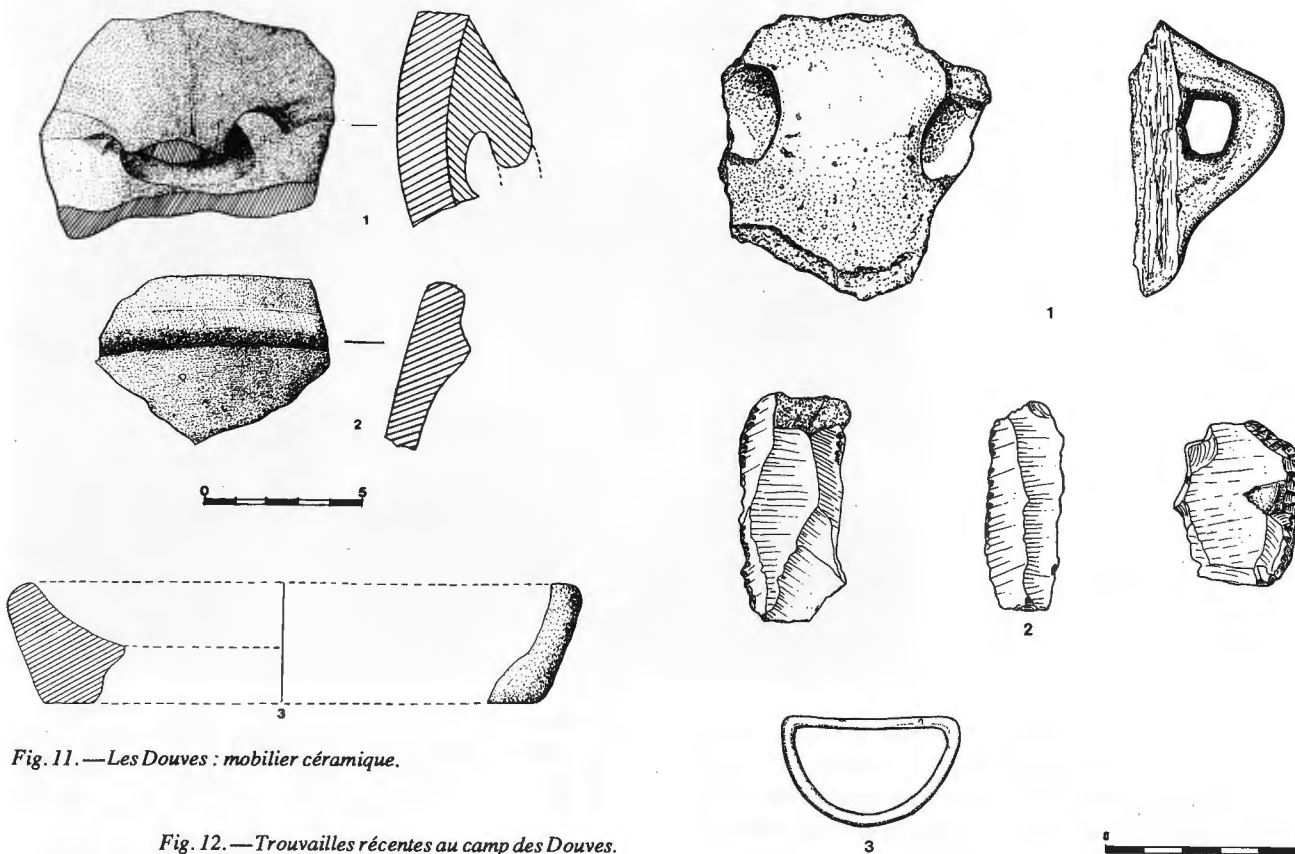


Fig. 11. — Les Douves : mobilier céramique.

Fig. 12. — Trouvailles récentes au camp des Douves.

Actuellement, les structures perçues d'avion ne sont pas visibles au sol : la croissance des vignes oblitère les traces et les quelques champs qui s'intercalent entre elles ne présentent pas assez d'amplitude pour que l'on puisse déceler quoi que ce soit. Cependant, la cueillette au sol, dans les champs labourés surtout, a fourni un mobilier assez important :

Outils lithiques

Les 320 fragments lithiques comprennent tous les éléments fournis par les sites néolithiques importants : 27 restes de haches polies, 38 grattoirs, 8 pointes de flèches tranchantes, un racloir, 8 perçoirs, 2 lames avec lustré, ainsi que des percuteurs en quartzite, des fragments de polissoirs en grès, de meules, des broyeur et de nombreux éclats (fig. 10 et fig. 12, n° 2). Depuis un siècle, les trouvailles de Meynieu (130 pièces), d'Ansbert (une centaine d'objets), de Ferrier (167 outils), ainsi que les nôtres, totalisent 684 outils dont 87 haches polies, 32 flèches tranchantes et 167 grattoirs... sans compter toutes les collections locales inconnues.

Céramique

La poterie (247 fragments recueillis) est surtout constituée de céramique épaisse (12 à 32 mm) avec des bords, des fonds plats et des anses ou des oreilles de suspension. Il existe de la céramique plus mince (5 à 9 mm), en moindre quantité et plus dégradée par les labours (fig. 9).

Cette fois nous disposons d'éléments suffisants pour affirmer que la majeure partie de ces documents est à classer dans le complexe saintongeais «Peu-Richard/Matignons», soit au Néolithique récent. Certains éléments sont caractéristiques, comme les anses semi-internes (fig. 11, n° 1) ou dont les ouvertures sont entourées d'un cercle en relief (fig. 12, n° 1). Une assiette plate de 170 mm (fig. 11, n° 3) se retrouve en grand nombre sur le site peu-richardien de Roanne à Villegouge (Gironde)¹⁶. Beaucoup de cette poterie est réalisée en argile sableuse, mais bien lissée en surface, ce qui est également un indice révélant les Peu-Richardiens. A ce mobilier néolithique s'ajoutent

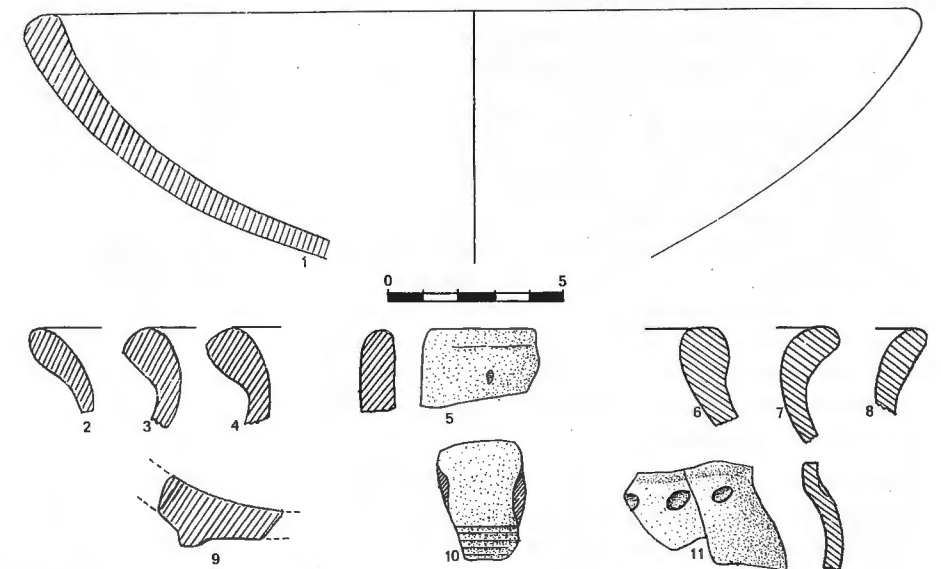


Fig. 13. — Mobilier céramique de la Tène finale, recueilli sur le site du Bois-Carré (Saint-Yzans de Médoc).

quelques éléments antiques (céramique commune, rares tessons d'amphores dont une lèvre de Dressel 1A), et des tessons médiévaux en plus grand nombre.

La culture de Peu-Richard en Gironde

La culture de Peu-Richard/Matignons est surtout connue en Saintonge et dans le Centre-Ouest où elle utilise des habitats ceinturés de fossés circulaires, souvent multiples, interrompus par des portes défendues. Elle possède une céramique particulière par sa décoration et ses formes. C'est du Néolithique final qui se place vers 3050 avant notre ère. Nous savions que cette culture avait atteint la Gironde par le nord du département : Saint-Seurin de Cursac, Cubzac-les-Ponts, Saint-André de Cubzac, Ville-gouge, Lugasson. Maintenant nous pouvons affirmer qu'elle avait aussi franchi l'estuaire, puisqu'elle est présente sur les sites du Gurg à Grayan-l'Hôpital, des Douves à Saint-Seurin, et du Peuil à Vertheuil (cf. *infra*), de même qu'au dolmen de Barbehère. Les traces observées d'avion aux Douves correspondent donc probablement à un ou plusieurs états d'un camp peu-richardien.

Saint-Yzans de Médoc, lieu-dit Le Bois-Carré

Ce site gallo-romain bien connu se dresse sur un plateau calcaire très faiblement ondulé¹⁷. Des anomalies

pédologiques dans le champ labouré s'étendant au nord-ouest du bosquet qui recouvre la villa ont attiré notre attention. Effectivement l'examen au sol a fourni des tessons, mais en majeure partie protohistoriques et non gallo-romains. La céramique recueillie est trop fragmentée pour permettre la reconstitution de formes, mais elle correspond à d'autres éléments (14 tessons) découverts dans les couches inférieures au cours de la fouille de la villa par M. Galy-Aché¹⁸, et que nous représentons ici (fig. 13).

La pâte est en argile sableuse contenant de fins éléments de silice et de mica, mais avec parfois de gros grains de quartzite (3 à 4 mm). Très bien cuite, elle est oxydée à l'intérieur comme à l'extérieur, avec une mince pellicule noire au milieu. Les couleurs vont du beige au noir en passant par le rouge brique ; ces vases sont montés sans l'aide du tour et ont reçu un lissage soigné. Nous y comptons des bords de vases ou de coupes (fig. 13, n° 2 à 8), un fragment de fond plat cupulaire (n° 9) ainsi qu'un élément de haut de panse décoré d'impressions ovalaires (n° 11). Une coupe à bord ourlé est reconstituable (n° 1 ; diamètre 250 mm).

Comme ces tessons datent de la phase finale du second Age du fer, on peut en conclure que la villa antique a été édifiée sur un habitat gaulois de la Tène III¹⁹.

17. Même formation qu'aux Douves : calcaire éocène avec quelques bancs de marne.

18. A. Coffyn, «Céramique gauloise de Bois-Carré à Saint-Yzans de Médoc», *Cahiers Médules*, 12, 1972, p. 9-10.

19. Il en est de même pour le site antique de Brion (Saint-Germain d'Esteuil), pas très loin de là : R. Boudet, «L'habitat gaulois de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil et le Noviomagus de Ptolémée», *Bull. Soc. Archeol. et Hist. du Médoc*, 1, 1984, p. 13-39.

16. A. Coffyn, «La station de Roanne, Villegouge (Gironde)», *B.S.P.F.*, 1960, p. 713-725, et C. Burnez, *Le Néolithique et le Chalcolithique dans le Centre-ouest de la France*, Mémoires de la S.P.F., 12, 1976, 373 p.

Saint-Yzans de Médoc, lieu-dit La Hourqueyre Découvert le 26 juin 1985

La ferme de la Hourqueyre occupe le rebord d'un plateau calcaire dominant de quelques mètres une zone plus basse et faiblement vallonnée²⁰. C'est sur ce coteau en pente assez faible, tourné vers l'ouest, que fut observé, à l'occasion d'un labour avant plantation de vigne, une trace linéaire plus sombre dans le terrain clair. Il s'agit d'un fossé comblé de direction nord-sud, installé sur un très léger replat du versant. On le suit sur environ 70 m et il semble se terminer par un retour vers l'est. Le sol, à son emplacement, est chargé de débris calcaires et le roc affleure à nu sur le sommet du coteau.

Au moment du défonçage, il était clair que le mobilier remplissait le fossé comblé, puis qu'il s'était produit un étalement progressif. L'industrie lithique est abondante, mais les outils peu nombreux : sur 90 fragments retenus, 65 sont des éclats de taille, 13 des fragments de lames et de lamelles, quelquefois retouchées (fig. 14, n° 5 et 6), une demi-flèche tranchante (n° 2), 3 grattoirs (n° 1 et 3), 5 restes de haches polies, et un débris de polissoir portatif en silex.

La poterie consiste en 50 tessons, dont 41 appartiennent au Néolithique : 14 fragments de fonds plats, des tétons et des oreilles de préhension, des bords soulignés d'un cordon en relief, 8 tessons en poterie sableuse et deux en céramique lustrée, brun rouge à l'extérieur, l'un avec téton sous le bord, l'autre étant un fragment de panse. Ces derniers appartiennent sans conteste au cycle peu-richardien (fig. 14, n° 7 et 8). Les autres tessons sont antiques ou médiévaux. Dans le fossé, des ossements animaux et des dents (15 recueillies) étaient mêlés au mobilier déjà décrit.

Cette station, dont il faut craindre que toute la partie sommitale ait été détruite par l'érosion, tant naturelle qu'anthropique, devait avoir une certaine importance, à en juger par la densité des vestiges sur le versant. Toutefois il est difficile de dater le fossé, d'abord parce que le mobilier qu'il contient est peu caractéristique, ensuite parce que celui-ci n'y a été déposé qu'après abandon de la structure... Signalons pour terminer que cette station se trouve à 3,250 km de Barbehère et non loin du Bois du Roc, qui aurait abrité un mégalithe que nous avons cherché en vain.

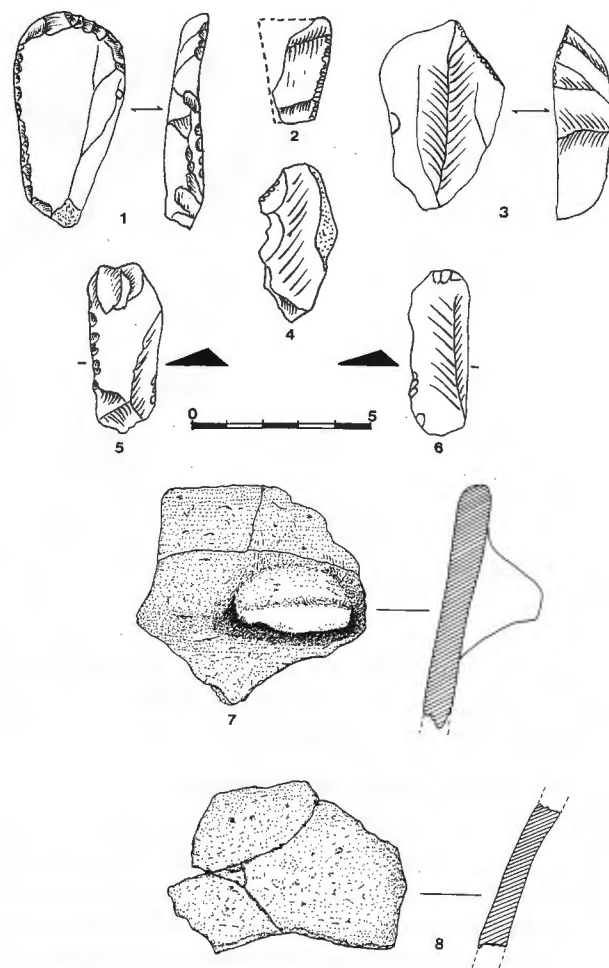


Fig. 14. — Mobilier de la station de La Hourqueyre (Saint-Yzans-de-Médoc).

Saint-Yzans de Médoc, lieu-dit Queyzans Découvert le 16 mars 1986

A 500 m au sud du hameau de Queyzans, en bordure de marais, s'élève une croupe calcaire de faible altitude (5 m), où un labour de vigne a fait apparaître une structure confuse : on distingue, sur le sol très blanc de la parcelle, une forme annulaire un peu plus sombre, où s'inscrit une trace claire dessinant grossièrement un rectangle allongé. L'ensemble est de dimensions modestes (40 m environ), et les structures (?) n'étaient plus perceptibles au moment du contrôle. Le sol est très chargé en débris calcaires²¹.

Le mobilier recueilli sur l'emplacement des anomalies pédologiques est infime. Si l'on écarte un fragment de céramique rougeâtre gallo-romain, il ne reste qu'un gros éclat de silex blanc cacholonné, sur lequel les quelques traces de retouches ne permettent pas de reconnaître un outil, et un petit tesson de couleur ocre rouge-noir-noir, bouchonné à l'herbe : or ce type de vase décoré a duré de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. au I^{er} siècle après J.-C. (fig. 2, n° 11). En l'état actuel des choses, on ne peut donc conclure à la présence d'une station; d'autres visites des lieux seront nécessaires.

Vertheuil, lieu-dit Le Peuil (fig. 6)

Présentation du site

Connu depuis longtemps, il occupe une butte située exactement au fond de l'estey de La Calupeyre. Elle est un peu détachée du plateau et devait donc autrefois former une île. Elle domine le marais de quelques mètres et forme une douce éminence constituée à l'ouest d'un affleurement calcaire, à l'est d'une accumulation de sable²². Le couvert boisé qui en recouvre l'essentiel ne permet pas de préciser où passe la limite entre les deux terrains, comme il enlève presque toute efficacité à l'observation aérienne. Cependant, on a détecté, au nord du site, c'est-à-dire du côté du plateau, une trace coudée plus sombre qui coupe l'extrémité où le calcaire est apparent. Visible au sol, elle correspond à un fossé comblé qui ne semble pas en relation avec les systèmes de drainage mis en place pour rendre le marais cultivable, ne serait-ce que parce que celui-ci est un peu plus bas. Il pourrait donc s'agir d'un élément d'un dispositif de défense.

Historique des recherches

En 1880, F. A. Benoist signale le site pour la première fois : « Dans la région dite des Palus existe un tumulus appelé Le Peuilh ainsi que les restes d'un second arasé depuis une dizaine d'années ». Il recueille trois haches polies, des pointes de flèches, des grattoirs, des poinçons, le tout en silex, des restes d'os brûlés, des cendres et des poteries grossières²³.

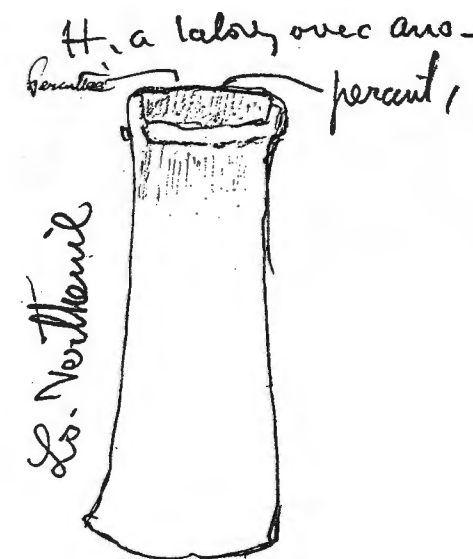


Fig. 15. — Découvertes anciennes au Peuil (Vertheuil) : hache à talon en bronze.

Ce matériel a disparu, mais en 1897, F. Daleau dessine la collection du Pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes de la rue Saint-Genès à Bordeaux. Le dessin montre une hache polie de 165 mm en silex gris de Lanquais et le tranchant d'une hache en bronze à talon avec « ano » (anneau). Cette hache (fig. 15) avait déjà été citée par Berchon, mais sans description²⁴. La même année, Daleau étudie la collection de F. Artigues à Bordeaux, où figurent deux haches polies dont une petite (85 mm) en serpentine et deux lames de poignards dont une polie sur ses deux faces (culture d'Artenac). Le tout provient du Peuilh en 1880. Est-ce le reste des découvertes de Benoist ? Ce dernier ne fait pas mention de poignards (fig. 16).

20. Le plateau correspond à un banc de calcarénites installé sur des marnes plus tendres, l'ensemble relevant toujours des calcaires de Saint-Estèphe.

21. Le site occupe l'extrémité nord-est d'un affleurement de calcaire éocène dit « calcaire de Couquèques », au contact des argiles postflandriennes qui tapissent le marais.

22. La butte calcaire n'est pas mentionnée sur la carte géologique, sans doute en raison de son extension réduite. Il s'agit vraisemblablement du premier pointement des calcarénites qui se développent ensuite vers le nord-est. Cette barrière rocheuse a favorisé l'accumulation des sables apportés depuis l'époque glaciaire par les vents d'ouest et les a ensuite protégés de l'érosion : le phénomène est signalé par R. Pijassou, *Le Médoc...*, op. cit., p. 223. Selon lui, il concerne les apports de la fin du Riss.

23. F. A. Benoist, « Découvertes et nouvelles », *Bull. Soc. Arch. de Bordeaux*, 7, 1880, p. 225-226, et *Carte géologique des communes de Vertheuil et de Saint-Estèphe*, Bordeaux, 1882, p. 89-92.

24. Dr. E. Berchon, « L'Age du Bronze en Gironde », *Bull. Soc. Arch. de Bordeaux*, 16, 1891, p. 71.

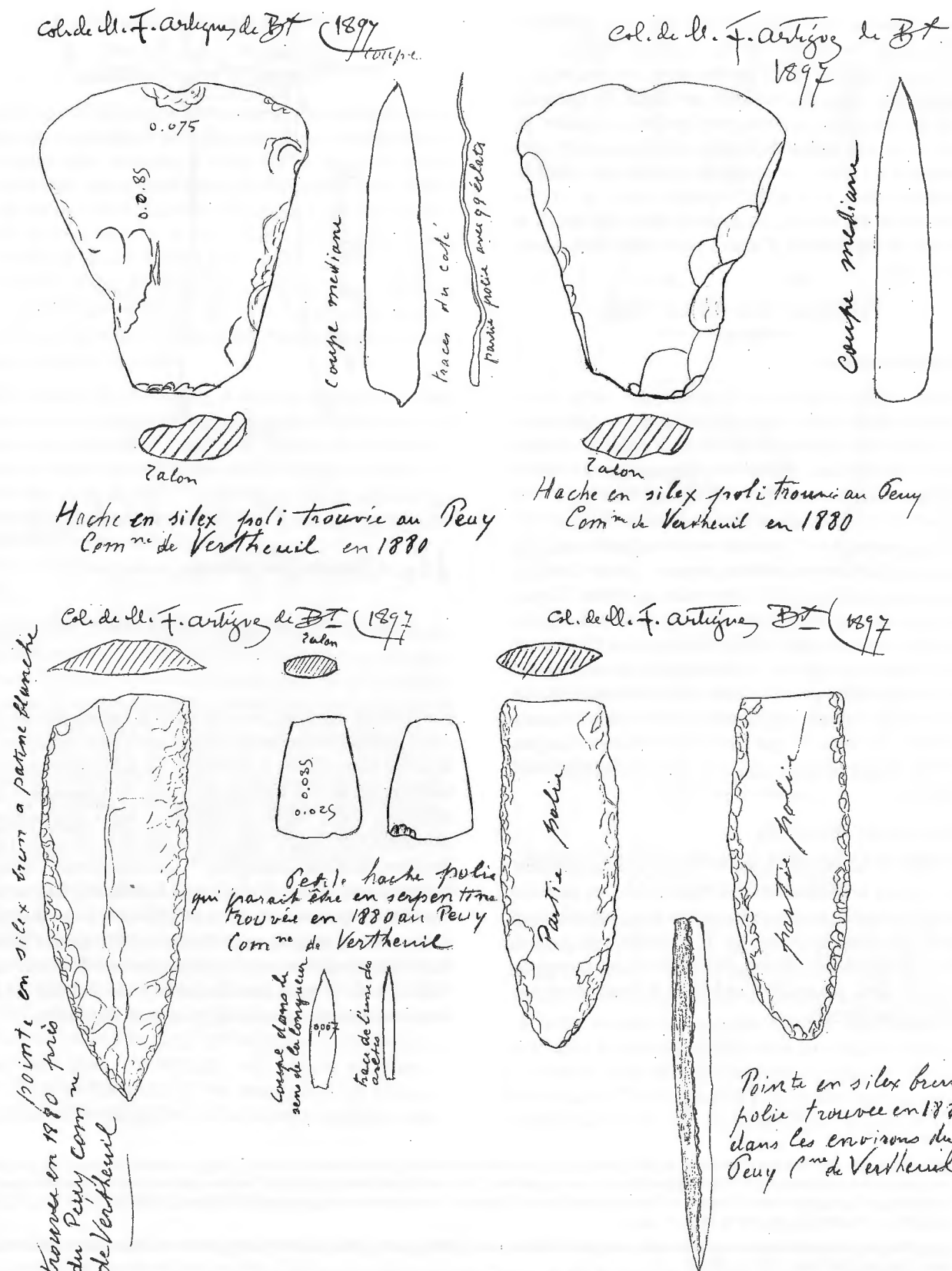


Fig. 16. — Découvertes anciennes au Peuil : haches et poignards polis.

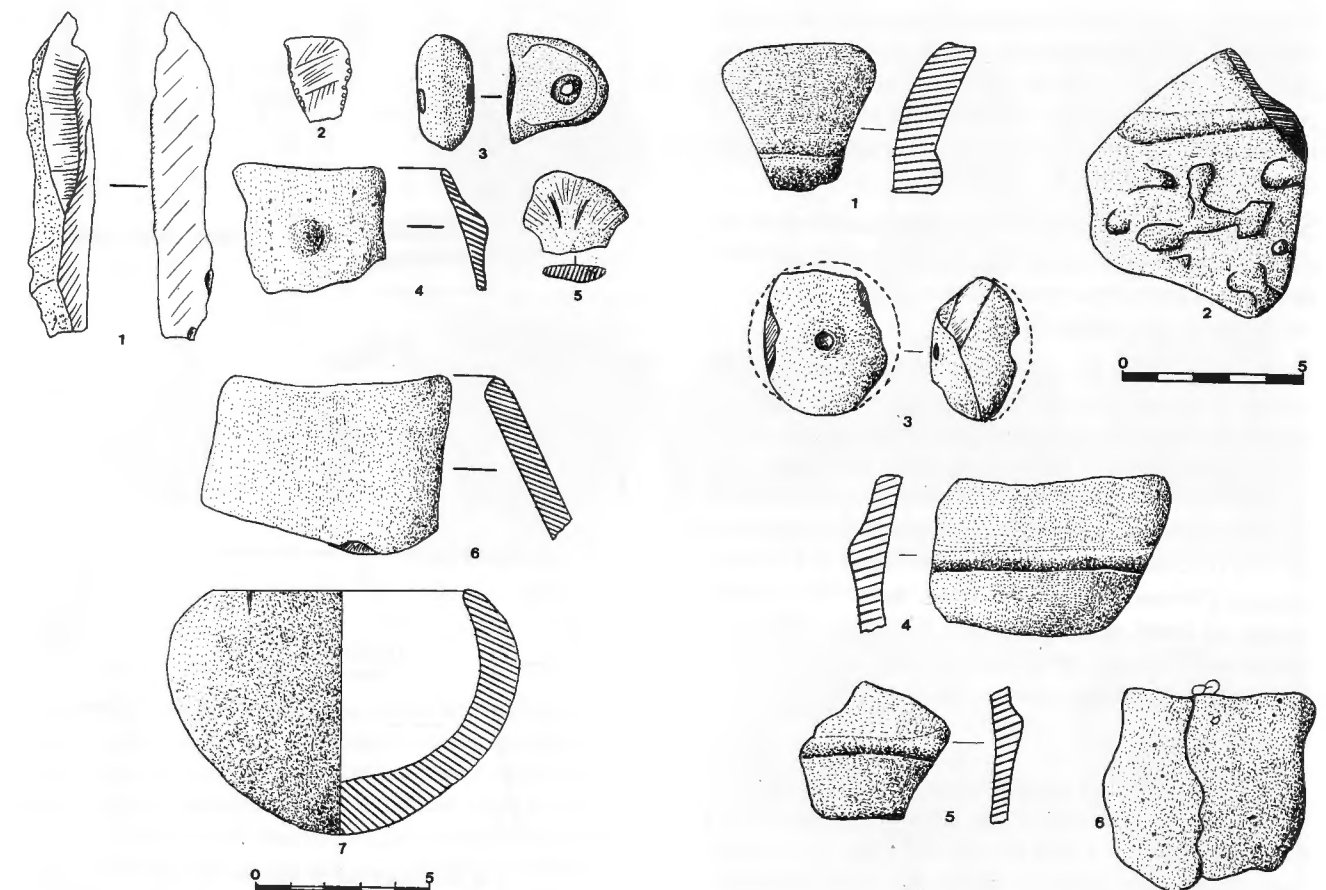


Fig. 17. — Le Peuil : mobilier divers.

Fig. 18. — Le Peuil : mobilier céramique.

Vers 1983, J. Roussot-Larroque pratique des fouilles au Peuil, au bord du chenal de Calon, sans que les résultats soient encore publiés de façon exhaustive²⁵. Nous-mêmes prospectons le site depuis 1989, à l'exception bien sûr de la partie fouillée.

Résultats de la prospection

Nos recherches ont concerné surtout les champs cultivés en maïs autour de la butte, et la partie sud-est de celle-ci, défoncée récemment au bulldozer.

La céramique

Elle est abondante, mais souvent en mauvais état, en raison de la proximité de la nappe aquifère. Nous y distinguons trois catégories :

- Une poterie sableuse de couleur brique ou ocrée en surface avec une cassure noire, parmi laquelle on reconnaît des fonds plats, des tétons et des anses, des fragments de bords dont un très rentrant (fig. 17, n° 6), et un autre souligné d'un cordon lisse (fig. 18, n° 4).
- Une céramique mal cuite, noirâtre, avec de nombreuses vacuoles (dégraissant végétal). S'y trouvent un petit bord portant un téton rond (fig. 17, n° 4) et des restes de carènes.
- Une dernière série en céramique bien cuite, à dégraissant siliceux fin, de couleur ocrée en surface, noire à la cassure et noire ou grise à l'intérieur. Parmi les tessons intéressants, signalons une anse plaquée détachée de la paroi et décorée de crêtes en relief très usées (fig. 17, n° 5) et une autre, dissymétrique, qui évoque la culture d'Artenac.

25. J.-Ph. Rigaud, « Informations archéologiques, circonscription d'Aquitaine », *Gallia-Préhistoire*, 1984, fasc. 1, p. 286. J. Roussot-Larroque, « Le groupe de Roquefort dans son contexte atlantique », *Actes du Xe colloque interrégional sur le Néolithique*, Caen (1983), dans *Revue Archéologique de l'Ouest*, 1986, p. 167-188. Présentation générale du site et des résultats des fouilles par J. Roussot-Larroque dans *Gironde-Préhistoire*, dir. I. Seguy, Bordeaux, 1991, p. 118-119.

La partie orientale du site a fourni 38 tessons d'un vase en tonnelet à fond plat, décoré de cordons lisses sous le bord, puis de pastillages (fig. 18, n° 1 et 2, et fig. 20). Cette poterie très sableuse s'effrite, empêchant toute reconstitution. A peu de distance se trouvait une fusaïole détériorée (fig. 18, n° 3).

Signalons encore quelques trouvailles isolées dans les champs : une anse ensellée (fig. 19, n° 3, et fig. 21) et un petit vase entier à fond rond de 71 mm de haut, trouvé dans les racines d'une souche (fig. 17, n° 7).

Enfin nous avons pu cribler les déblais de curage du chenal de Calon et y récolter des ossements animaux (bœuf, mouton, chèvre...), quelques éclats de silex et 54 tessons. Parmi ceux-ci, un bord souligné d'un cordon lisse, un autre avec l'emplacement d'un téton plaqué, un troisième de vase sans doute caréné et une anse tubulaire appartenant au vase précédent (fig. 19, n° 1 à 4, et fig. 21). Ces deux derniers éléments, malgré leur séjour dans l'eau, gardent encore un lustré qui indique bien leur appartenance au Chasséen. A signaler parmi les ossements un cornillon de cerf travaillé en pointe mousse (fig. 19, n° 5).

Le matériel lithique

L'outillage est rare ; six fragments de haches polies, 25 lames dont une avec lustré (fig. 17, n° 1), 13 lamelles, 5 éclats retouchés, 11 *nuclei* en silex très varié (noir, bleuté, roux, beige), une mauvaise pointe de flèche tranchante (fig. 17, n° 2). Mais les très nombreux éclats (310) prouvent l'existence d'un atelier de taille en un point très précis. De plus, on a trouvé des roches dures utilisées pour des meules et leurs broyeurs, et pour un aiguisoir.

Bilan sur Le Peuil

La station, car il s'agit bien d'une station, et non d'un tumulus, s'étend sur plusieurs hectares, et son occupation se prolonge du Néolithique moyen au Bronze moyen²⁶. Trois cultures sont identifiées pour le Néolithique : le Chasséen, le groupe de Roquefort (fouilles Roussot-Larroque) et le Peu-Richardien. Par ailleurs, le Bronze moyen est bien attesté par le fragment de hache à talon et la poterie à pastillage, que l'on rencontre d'ailleurs sur la plupart des sites prospectés.

Traces diverses

Il nous faut, pour terminer cette recension, évoquer quelques points où des anomalies pédologiques ont attiré notre attention, mais où le contrôle au sol, sans être totalement

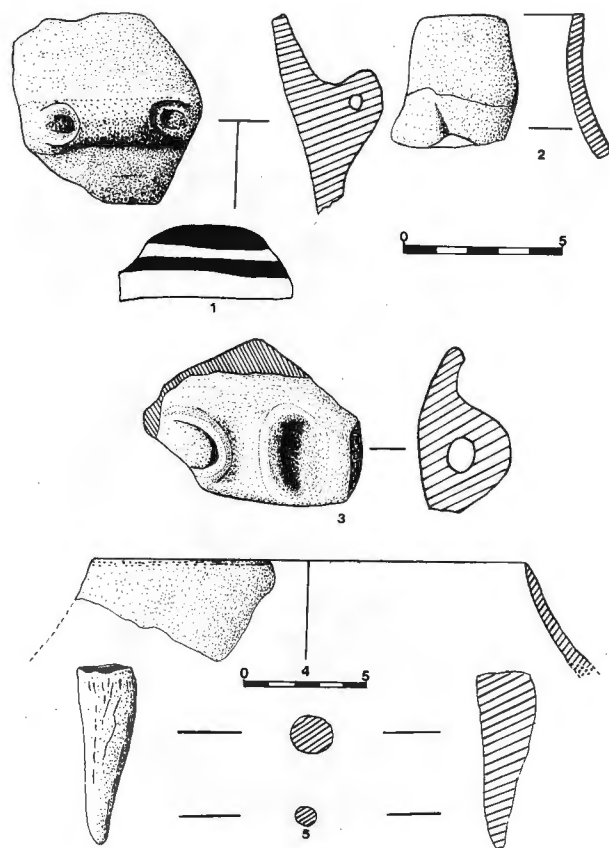


Fig. 19. — Le Peuil : trouvailles récentes.

négatif, n'a pas fourni d'éléments suffisants pour que l'on puisse conclure à l'existence d'une station. Tous se situent sur la commune de Civrac-en-Médoc.

A l'ouest du village, à proximité de la trace d'un long fossé sinueux, on a recueilli un fragment de lame de silex (fig. 1, n° 11).

Une anomalie similaire, sur le versant sud de la colline où s'élève le hameau de la Pouyade, a donné lieu à un examen de cette croupe ; on a trouvé à l'ouest du hameau un fragment de hache polie, un grattoir de silex et un fragment de céramique non tournée, assez éloignés les uns des autres (fig. 1, n° 12).

Au sud de la ferme d'Andron, une forme sombre dessinant un U sur le sommet d'une croupe calcaire n'a rien donné au contrôle. Cependant, on a trouvé au pied de la croupe, côté est, deux outils de silex, probablement des grattoirs (fig. 1, n° 13).



Fig. 20. — Le Peuil : céramique décorée de pastillage.

Conclusion

Le premier enseignement à tirer de ces recherches est la relative efficacité de la prospection aérienne : dans ce milieu pourtant peu favorable, elle a révélé des stations inconnues et a montré que les enceintes néolithiques à fossés concentriques n'étaient pas absentes de la Gironde, qu'elles pouvaient circonscrire une surface considérable, comme à Saint-Seurin de Cadourne (site des Douves)²⁷ même si les gisements d'envergure moyenne ou réduite sont les plus nombreux.

Par ailleurs, la prospection a permis de replacer le dolmen de Barbehère dans son environnement humain : trois sites d'habitat importants sont connus dans un rayon de trois kilomètres autour du monument²⁸, et nous savons, à la suite des expériences menées en 1979 à Bougon (Deux-Sèvres) par J.-P. Mohen, que la population de ces villages était suffisante pour le transport des dalles du dolmen. L'acheminement fut d'ailleurs court et rapide, car la carrière qui a fourni les pierres de l'édifice a été identifiée, grâce à M. Séronie-Vivien, au lieu-dit Pech de Lalo (Saint-Germain d'Esteuil), à 500 m à l'ouest de Barbehère.



Fig. 21. — Le Peuil : anse ensellée (à gauche) et anse tubulaire (à droite).

Nous en savons plus également sur les cultures qui composaient le Néolithique médocain : les Chasséens étaient présents au Peuil, de même d'ailleurs qu'au Gurg (Grayan-l'Hôpital), à la fois dans le dolmen que l'Océan découvrit furtivement en 1974²⁹, et sur la station côtière fouillée actuellement³⁰. Leur présence en Gironde est

26. Elle reprend au Moyen Age, où la tradition soutient qu'une tour fut édifée sur le sommet de la butte. Ses vestiges sont enfouis sous les broussailles, mais nous avons pu localiser au pied du versant sud, un peu écorné par les labours, des traces nettes d'un gisement médiéval (moellons, céramique).

27. Celui-ci présente aussi l'avantage que le mobilier y est dense sur toute la surface, alors qu'habituellement on ne le trouve guère que dans les fossés : J. Roussot-Larroque, dans *Gironde-Préhistoire*, op. cit., p. 120. L'auteur dresse l'état des connaissances sur les enceintes néolithiques en Gironde. Les données du présent article amènent à nuancer sur certains points, notamment l'absence en Gironde de vastes enceintes à système de fossés complexe.

28. Les Douves à Saint-Seurin-de-Cadourne, Le Peuil à Vertheuil, La Hourqueyre à Saint-Yzans-de-Médoc.

29. J.-Ph. Rigaud, « Contribution au sauvetage archéologique du littoral médocain : les fouilles du tumulus n°1 de Grayan-l'Hôpital (Gironde) », *Hommages à J.-P. Millotte*, Paris, 1984, p. 289-294.

30. J. Roussot-Larroque, A. Ville, « Fouilles pré- et protohistoriques à La Lède du Gurg (Grayan-l'Hôpital, Gironde) », *Revue Archéologique de Bordeaux*, 79, 1986, p. 19-60.

maintenant une certitude. Il en est de même pour la culture saintongeaise de Peu-Richard, du Néolithique récent, observée sur les trois gros sites mentionnés, et à laquelle on peut avec vraisemblance attribuer la vaste enceinte à fossés observée aux Doves : elle est typologiquement proche des grands camps de Saintonge. Mais il reste à mieux cerner l'occupation sur les petites stations comme Les Prises et La Raze à Civrac-en-Médoc, ou Sénillac à Saint-Seurin de Cadourne.

Le Bronze moyen, jusqu'il y a peu, n'était connu en Médoc que par les dépôts de haches, indicateurs d'une activité métallurgique importante, et donc d'une certaine richesse ; à présent nous percevons la présence d'une population assez nombreuse, grâce à la céramique à pastillage observée sur la plupart des sites déjà occupés au Néolithique. Toutefois, la carte des dépôts métallurgiques ne coïncide absolument pas avec celle des habitats reconnus.

Enfin, on ne peut s'empêcher de constater que, pour la partie du Médoc «continental»³¹ qui n'est pas enfouie sous les sables, presque tous les vestiges néolithiques et en tout cas tous les habitats connus se concentrent sur un secteur réduit, entre Saint-Sauveur au sud et Bégadan au nord, localités qui ne sont séparées que par 17 km. C'est là aussi que se trouvent tous les monuments mégalithiques connus.

Plusieurs explications sont possibles : d'abord la position de «finistère» occupée par ce secteur à une époque où l'influence maritime sur les marais était sans doute plus forte qu'aujourd'hui ; ensuite les conditions offertes à la détection des sites, plus facile dans les champs nus, qui

dominent ici, que dans les vignes et les bois qui couvrent toutes les croupes au sud de Saint-Estèphe ; toutefois, l'élément qui nous semble le plus déterminant est la nature du sol : c'est dans cette zone en effet que les bancs de calcaire tertiaire qui forment l'assise du Médoc n'ont pas été recouverts par ces placages de graves qui font aujourd'hui la richesse du Médoc par leurs aptitudes viticoles, mais qui sont peu propres à la céréaliculture³².

Bien que l'élevage et la cueillette aient sûrement joué un rôle important dans l'économie du Néolithique, on peut se demander si les habitats ne se fixèrent pas d'abord en fonction des aptitudes céréalières du terroir. Ce processus a été décrit pour le peuplement (ou repeuplement) du Médoc au Moyen Âge par R. Pijassou : «Il semble bien que les premières communautés paysannes du Médoc aient préféré s'installer sur les terroirs les plus fertiles où dominant, en raison de l'affleurement ou de la faible profondeur du soubassement des calcaires tertiaires, des sols argilo-calcaires mieux doués pour produire des céréales que les sables des Landes et que les graves des croupes qui bordent la Gironde»³³.

Pour terminer, il convient de souligner l'importance des prospections sur le terrain : elles sont l'occasion de contacts très fructueux avec les propriétaires et les exploitants agricoles, qui sont ainsi informés des recherches en cours, et qui, souvent, complètent notre information, soit en mettant leurs trouvailles à notre disposition pour étude, soit en nous indiquant les découvertes dont ils ont connaissance : qu'ils en soient remerciés.

Une amphore de Sestius trouvée sur le site de Boutoula à Eynesse (33)

par Frédéric Berthault¹

Le village d'Eynesse est situé sur les bords de la Dordogne à 5 km en aval de Sainte-Foy-la-Grande sur une terrasse alluviale non inondable.

C'est en 1978 que des labours profonds mirent au jour sur le site de Boutoula un important lot d'amphores, sauvé de la destruction par Charles Nardin et le Centre d'Etudes et de Recherches Préhistoriques de Sainte-Foy-la-Grande². L'inventeur avait alors confié l'étude d'une marque difficilement lisible à B. Watier qui, ayant changé de thème de recherche, nous a demandé de bien vouloir effectuer ce travail.

La marque se situe sur la lèvre d'une amphore de type DR 1A³ (fig. 1). Le cartouche de 2,8 cm x 1,6 cm, est à peu près posé à l'horizontale. La hauteur des lettres est de 1 cm. La marque, très usée, est d'une lecture difficile ; on arrive

toutefois à déchiffrer les lettres SES suivies d'un symbole. Mais si l'on distingue ces lettres, il est en revanche impossible de dire s'il y a une ligature ou non.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de doute quant à l'identification du nom : nous sommes bien en présence d'une amphore de Sestius quelle que soit la lecture retenue⁴.

Le symbole pose en revanche beaucoup plus de problèmes. L'état de conservation de la marque est tel qu'il est bien difficile de le rattacher à l'un ou l'autre de ses homologues connus⁵ (fig. 2).

Nous pensions tout d'abord discerner une palme comme pour la marque de Vintimille ou de Vada Sabatia⁶. Mais celle d'Eynesse ne semble pas présenter plus de deux «rameaux», au lieu des quatre pour les marques citées. Par

31. Par opposition au Médoc «maritime», qui au nord de Lesparre, est largement ennoyé.

32. R. Pijassou, *Le Médoc...*, op. cit., p. 253 : le Médoc était un «séjala», dont les moulins à vent témoignent du passé céréalier.

33. Id., p. 293. On remarque d'ailleurs des coïncidences étonnantes entre les concentrations de moulins et la présence de stations néolithiques ou de dolmens.

1. Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine.

2. Ce lot d'amphores a été étudié par R. Boudet, *Le «dépôt» d'amphores italiennes de Boutoula à Eynesse*, *Revue historique et archéologique du Libournais*, L, 1982, p. 149-152, LI, 1983, p. 9-12.

3. N. Lamboglia, *Sulla Cronologia delle amfore romane di eta repubblicana*, *Revue des Etudes Ligures*, 21, 1955, p. 246 ss.

4. E. Thévenot, *La marque d'amphore «SESTI»*, *R.A.E.*, V, 1954 p. 234 ss.

5. Une planche des marques de *Sestius* a été publiée par F. Benoit, *Typologie et épigraphie amphoriques ; les marques de Sestius R.E. ligures*, XXII, 1957, fig. 20, p. 273, complétée quelques années plus tard par ce même auteur dans *L'épave du Grand Congloué à Marseille*, XIVe supplément à *Gallia*, 1961, fig. 59, p. 67.

6. F. Benoit, *L'épave du Grand Congloué...*, fig. 59, 11-12, p. 67.

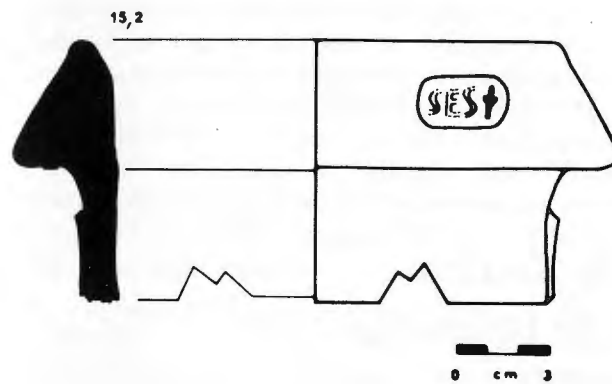
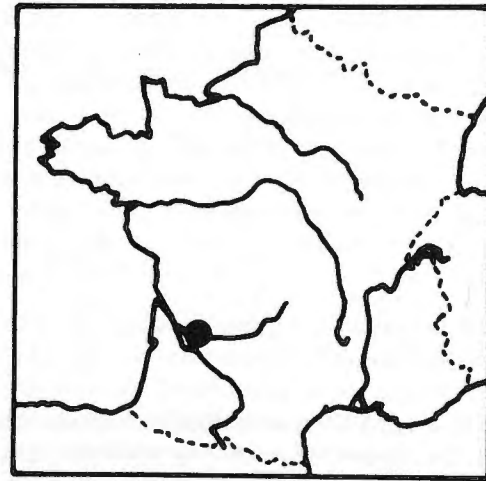


Fig. 1.



Fig. 2.



En ce qui concerne la datation de ce col d'amphore les conditions de la découverte font que le lot trouvé à Eynesse l'a été hors stratigraphie. Cela dit, l'étude de tout le matériel fait apparaître une concentration de celui-ci dans un court laps de temps¹¹. Des vases indigènes et un fragment de coupe à vernis noir de type campanien A tardif, font dater le site de la fin du II^e siècle au milieu du I^{er} siècle avant notre ère.

ailleurs, la description de la forme de la lèvre (verticale) et la dimension du cartouche 2,8 x 1,8 cm⁷ éloignent encore nos exemplaires.

Il nous semble difficile également d'y voir une ancre. Aucune trace des bras n'apparaissant vraiment sur la marque d'Eynesse.

Il nous apparaît difficilement possible enfin de rapprocher notre symbole de la «double hache» que présente l'exemplaire de Bâle⁸, la partie centrale semble en effet plus haute sur notre marque et les formes latérales sont placées obliquement de part et d'autre et non pas horizontalement.

Que faut-il en conclure, qu'il est impossible de faire un rapprochement quelconque ? Que nous sommes en présence d'un nouveau symbole ? Pour cette dernière éventualité, il est bien difficile de trancher compte tenu de l'usure présentée. Et de quel symbole s'agirait-il alors ?⁹

Au sujet de la personnalité de Sestius, la découverte parmi les amphores d'Eynesse de cette marque ne nous apporte rien, et nous nous bornerons à renvoyer le lecteur aux articles de D. Manacorda et de A. M. Mac Cann concernant ce problème¹⁰.

Cela est en accord avec la datation des autres marques de Sestius¹². Seul F. Benoit donnait à cette marque une durée de vie plus longue. Il datait en effet l'épave du Grand Congloué de la moitié du II^e siècle avant J.-C.¹³, bien qu'il ait un moment pressenti que les problèmes de mélanges de matériel qu'il n'arrivait pas à résoudre pour ce gisement pouvaient être dus à la superposition de deux épaves successives¹⁴. On est sûr aujourd'hui de la réalité de ces deux épaves. Et celle qui contenait les amphores de Sestius est datée maintenant entre 110 et 70 avant notre ère.

Le nombre relativement élevé de marques de Sestius connues a permis d'inscrire autant d'étapes sur les circuits commerciaux d'avant la conquête¹⁵. Nous connaissons en particulier l'existence de timbres de Sestius trouvés sur l'oppidum de La Lagaste¹⁶ ainsi qu'à Vieille-Toulouse¹⁷. En revanche, vers l'ouest, rien au-delà de ce site n'a été jusqu'à présent signalé. Sur l'itinéraire est-ouest empruntant l'Isthme gaulois, l'exemplaire d'Eynesse devient à notre connaissance le plus occidental, élargissant encore le réseau de diffusion déjà connu de ce personnage.

7. *Ibid.*, p. 66.

8. *Ibid.*, fig. 59, 7, p. 67.

9. Nous savions que L. Long avait repris l'étude de l'épave du Grand Congloué. Lorsque nous l'avons contacté pour connaître ses conclusions quant à la présence ou non de plusieurs épaves et de la (ou des) datations afférentes, nous lui avons confié notre problème concernant ce symbole. Il nous a alors aimablement renseigné (qu'il trouve ici l'expression de nos remerciements) sur le fait qu'il y avait parmi le matériel du Grand Congloué un exemplaire unique, non publié, d'une marque qui semblait être identique à la nôtre et a bien voulu nous adresser pour information son article avant parution. On trouvera maintenant le symbole dont il est question dans : L. Long, Les épaves du Grand Congloué : études du journal de fouille de F. Benoit, *Archaeonautica*, 7, 1987, p. 11 et p. 13, fig. 2, 1 c. On le trouvera également dans : E. Will, The roman amphoras, *The roman Port and Fishery of Cosa* (s/dir. A. M. Mac Cann), Princeton, 1987, cat. A. 74, p. 187, fig. IX-109-110-111, ouvrage qui n'était pas encore paru quand nous avons rédigé cet article.

10. D. Manacorda, The Ager Cosanus and the production of the amphorae of Sestius : new evidence and a reassessment, *J.R.S.*, LXVIII, 1978, p. 128 ss. ; A. M. Mac Cann, *op. cit.*, p. 329.

11. R. Boudet, L'âge du fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin, *Archeologies*, 2, 1987, p. 75 ss.

12. E. Thevenot, *op. cit.*, p. 239 ss. E. L. Will, Les amphores de Sestius, *R.A.E.*, VII, 1956, p. 225 ss.

13. F. Benoit, L'épave..., p. 197.

14. F. Benoit, Les marques de Sestius, p. 248.

15. L. Long, *op. cit.*, p. 34. Depuis, la publication du comblement du fossé du Verbe-Incarné à Lyon, au fond duquel se trouvaient des amphores de Sestius nous oblige à descendre la date basse de l'activité de ce personnage dans le 2^e quart du I^{er} siècle av. (G. Sandoz, s/dir. Ch. Goudineau, *Aux origines de Lyon*, Doc. d'Archéo. en Rhône-Alpes, 12, Lyon, 1989, p. 76).

16. Voir Y. Roman, Les amphores de Sestius de l'Institution Saint Joseph à Roanne, *Etudes Foreziennes*, 1972, p. 39-97. *De Narbonne à Bordeaux : Un axe économique au I^{er} siècle av. J.-C.*, Lyon, 1983, p. 234-235.

17. G. Rancoule, L'oppidum de la Lagaste, *Bulletin de la société scientifique de l'Aude*, LXIX, 1969, p. 109, fig. 1 ; Y. Roman et G. Rancoule, Les amphores de Sestius de la Lagaste et de sa région, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, X, 1977, p. 247-261.

18. G. Fouet, Puits funéraires d'Aquitaine, *GALLIA*, XVI, 1958, fig. 10, p. 127. M. Labrousse, annexe I, Les marques d'amphores, *ibid.*, p. 148 ss.

Les verres de la villa gallo-romaine de Plassac (Gironde)

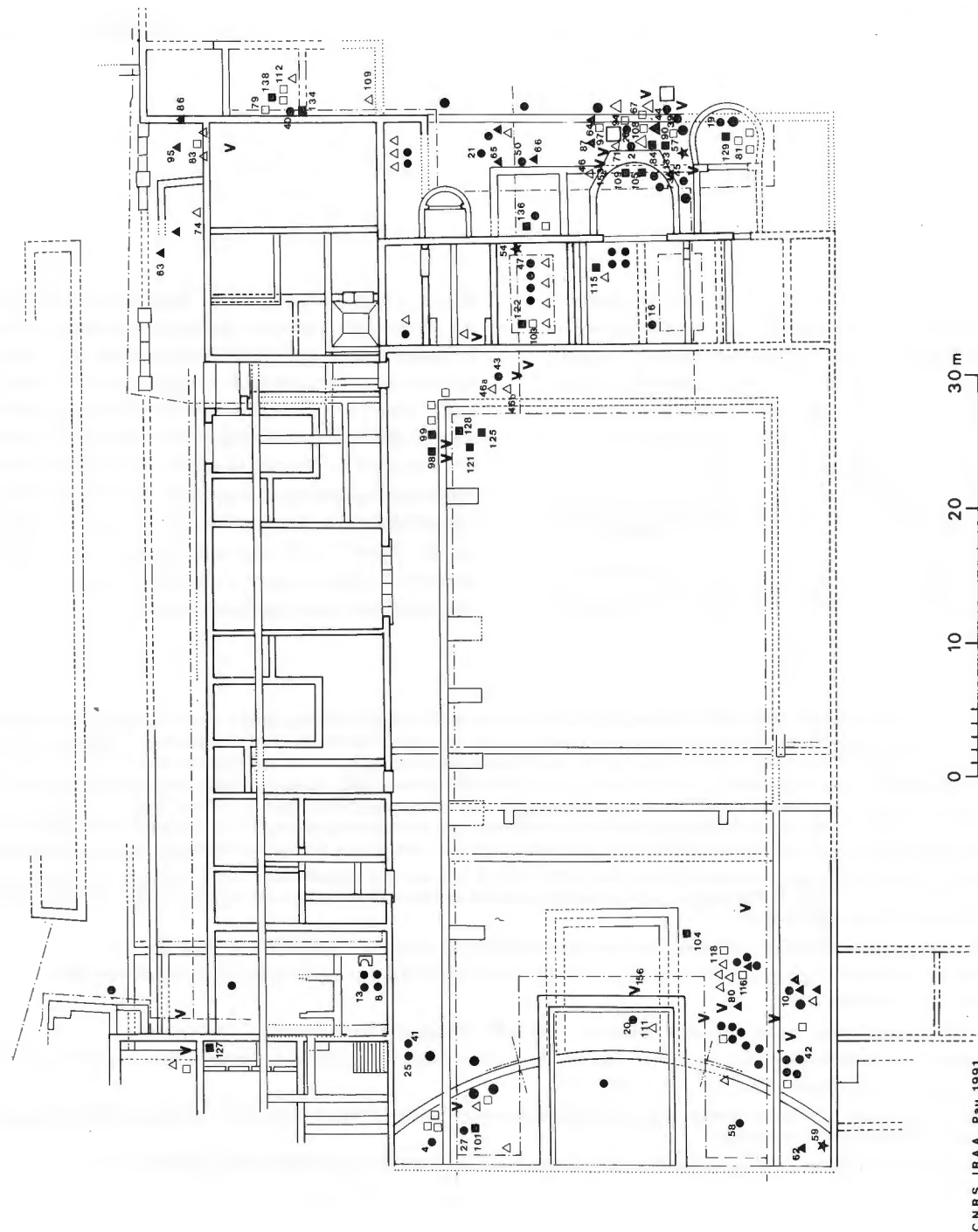
par Anne Hochuli-Gysel¹

Le matériel archéologique recueilli lors des fouilles de la villa gallo-romaine de Plassac (fig. 1)² compte à peu près 3 kg de fragments de verre. La moitié environ provient de vases, l'autre de vitres (fig. 2)³. Si une telle quantité fait assurément de ce lot un ensemble digne d'intérêt, il faut aussi souligner d'emblée les limites d'une étude qui s'est attachée à un matériel dont la taille souvent réduite a rendu délicates les identifications, et qui, par ailleurs, se trouve presque toujours enregistré sans références stratigraphiques.

A cette difficulté vient s'ajouter le fait que le verre romain du Sud-Ouest est encore peu représenté dans les publica-

tions. Quelques trouvailles en Aquitaine ont été signalées par Morin-Jean⁴, dont une fiole, apparemment découverte à Bordeaux avec son contenu original, du vin⁵. Seule une urne en verre figurait dans l'exposition *Bordeaux, 2000 ans d'histoire*⁶. Un certain nombre de verres, provenant d'un contexte probablement cultuel, ont reçu l'attention de Ch. Gendron⁷. Ceux de la tombe du Clouzi à Saintes et certains autres exemplaires sont mentionnés par L. Maurin⁸. Le mobilier funéraire du Clouzi a été analysé récemment par H. Chew⁹. A Cenon une douzaine de verres de la nécropole gallo-romaine donne une idée du choix des objets utilisés à des fins funéraires¹⁰.

1. Je remercie J.-P. Bost de m'avoir confié l'étude des verres de Plassac et de son soutien continu dans ma tâche, y compris son aide pour établir ce texte en français. Diverses collaborations m'ont facilité la rédaction de cet article : à Plassac, d'abord, où M.-C. et J. Barthou, J. Dubourg, Président de l'Association des Amis du Vieux Plassac, et R. Monturet m'ont procuré renseignements et plans concernant l'histoire de la villa gallo-romaine. Pour d'utiles comparaisons, A. Ziégler à Bordeaux, G. Gsell à Lormont, M. Thauré à Saintes, madame P. Aragon-Launet à Séviac et enfin monsieur G. Fouet à Toulouse, ainsi que madame Miro à Montmaurin, m'ont ouvert aimablement les collections de leur musée ou de leurs fouilles. Je remercie beaucoup B. Rütti et S. Fünfschilling, Bâle, pour les discussions sur les verres de Plassac et pour des renseignements. A tous j'adresse mes vifs remerciements. J'y associe le Centre Pierre Paris de l'Université de Bordeaux III dont la riche bibliothèque m'a fourni de précieux compléments bibliographiques.
2. «La villa gallo-romaine de Plassac», *Les Cahiers du Vitrezois*, n° 60, 1987, p. 364, avec des communications de J.-P. Bost, M.-O. Savarit, F. Mayet, P. Caillat et J. Coutura. J.-P. Bost, R. Monturet, «Les décors architecturaux de la villa de Plassac (Gironde). Style provincial et marbres pyrénéens», *Revue de Pau et du Béarn*, 1987, p. 65-85.
3. Tout le matériel est conservé au Musée de Plassac. Dessins et photos de l'auteur, sauf la fig. 1, dessiné par R. Monturet.
4. Morin-Jean 1913, p. 256. (Les ouvrages spécialisés, désignés par le nom de l'auteur et la date d'édition, sont repris en bibliographie).
5. Morin-Jean 1913, p. 82, note 2.
6. *Bordeaux, 2000 ans d'histoire*, Cat. de l'exposition, Bordeaux, 1968, p. 99, n° 85, provenant de la nécropole de Terre-Nègre.
7. Ch. Gendron, «Un lot de verreries du Ier siècle trouvé à Saintes», *Soc. archéologique et historique de la Charente, Mémoires*, 1971, p. 345-350.
8. L. Maurin, *Saintes antique*, Paris, 1978, p. 122-123, p. 230.
9. Chew 1988. L'analyse de tous les objets a produit des résultats fort intéressants, aussi bien à l'égard de la date de l'inhumation de la défunte qu'à celui de la datation et d'autres aspects du mobilier.
10. *Autour du sarcophage de Cenon, rites et pratiques funéraires antiques*, Cat. de l'exposition au Château Palmer, 1981, fig. p. 16.



Les verres de la villa gallo-romaine de Plassac

Fig. 1. — Plan de la villa gallo-romaine de Plassac.
Répartition des lieux de trouvaille de la verrerie.

Les numéros se réfèrent au catalogue.
Les signes sans numéros représentent des fragments
qui ne figurent pas dans le catalogue.

- Verre des Ier/IIe siècles.
5-10 verres des Ier/IIe siècles.
- ★ Verre du IIe s.
- ▲ Verres des IIe/IIIe siècles.
5-10 verres des IIe/IIIe siècles.
- △ Verre des IIe/IVe siècles.
5-10 verres des IIe/IVe siècles.
- Verre du IIIe/IVe siècles.
5-10 verres du IIIe/IVe siècles.
- Verre du IVe/Ve/VIe siècles.
5-10 Verres du IVe/Ve/VIe siècles.
- ∇ Verres de vitre.

Couleur du verre	Nombre de fragments	Poids
Vases		
Verre de couleur	17	52 g
Verre de couleur naturelle bleu-vert	303	755 g
Verre incolore	179	300 g
Verre vert olive ou vert mousse	59	102 g
Verre vert olive jaunâtre	44	110 g
Verre vert pâle	86	260 g
Total vases	688	1579 g
Verre de vitre		
Verre de couleur naturelle bleu-vert		437 g
Verre incolore		88 g
Verre vert pâle		1047 g
Total vitres		1572 g

Fig. 2. — Couleurs et poids de la verrerie.

Il est bien sûr clair, que la plupart des vases trouvés intacts ou avec tous les tessons a dû provenir de tombes. Cette constatation est importante puisque le répertoire des formes n'est pas identique à celui des trouvailles faites dans des habitations¹¹. Cependant, aucune série de verre d'un site d'habitation n'a jamais été étudiée en Aquitaine. Il est vrai que la verrerie retrouvée en ce contexte, toujours de petits morceaux, n'est pas très attrayante ; néanmoins, elle peut, tout comme celle d'autres productions artisanales, révéler non seulement des relations commerciales à longue distance, mais aussi les fabrications locales, la consommation variable du verre au cours des siècles, le goût et les moyens des acheteurs¹². Parmi les seuls verres publiés, il y a deux vases de la villa du Mas-d'Agenais¹³, quelques morceaux d'Eauze¹⁴ et du Pays de Buch¹⁵, un fragment de

Soulac-sur-Mer, suivi d'une liste de tessons¹⁶. Le site d'habitat le plus proche hors de l'Aquitaine est la villa de Montmaurin ; G. Fouet a intégré dans sa thèse sur ce site une grande partie du verre trouvé dans la villa ; sans en avoir fait l'étude approfondie, il a donné néanmoins tous les renseignements nécessaires à une étude spécialisée¹⁷. Il est enfin dommage que seul un extrait de la maîtrise de Ch. Gendron sur la verrerie sur le golfe des Pictons¹⁸ ait été publié¹⁹.

Il fallait donc, pour étudier les verres de Plassac, avoir recours à une méthode comparative, avec des séries publiées procédant de sites le plus souvent assez éloignés, d'un côté pour déterminer les formes des vases, et d'un autre côté pour proposer une datation. Cette méthode ne peut donc

11. S. M. E. van Lith et K. Randsborg, «Roman Glass in the West : a Social Study» *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 35, 1985, p. 532-413, surtout p. 463-464.
12. Cf. M. Feugère et F. Leyge, «La cargaison de verrerie augustéenne de l'épave de la Tradelière (Iles de Lérins)», dans M. Feugère (éd.), *Le verre préromain en Europe occidentale*, Gap, 1990, p. 196.
13. *Gallia*, 25, 1967, p. 359, fig. 48.
14. J.-C. Arramond et al., *Eauze. Témoins archéologiques de l'antique cité des Elusates*, Assoc. pour la promotion de l'archéologie en Midi-Pyrénées, Grisolles, 1986, p. 27 et 31, fig. 17, n° 11-17.
15. B. Peyneau, *Découvertes archéologiques dans le Pays de Buch. Deuxième partie: Depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours*, Bordeaux, 1926, p. 123-125, pl. XXV, n° 149-156.
16. J. Moreau, «Soulac-sur-Mer. Recherches archéologiques à la Pointe de la Négade», Numéro hors série des *Cahiers Médulliens*, Le Verdon-sur-Mer 1988, p. 36-38, pl. LIV (bol avec représentation de spectacle, *Zirkusbecher*).
17. Fouet 1969.
18. Ch. Gendron, *La verrerie gallo-romaine sur le golfe des Pictons*, Poitiers, 1970, mémoire de maîtrise, Faculté des Lettres.
19. Gendron 1974.

être considérée que comme approximative, surtout en ce qui concerne les datations. Il faut en effet attribuer un certain poids aux spécificités éventuelles de chaque grande région : la manière et la durée de l'utilisation de certains types de verres ont pu varier considérablement d'une région à l'autre. Pour cette raison, les datations proposées ici donnent souvent une fourchette chronologique relativement large. Les futures études de verres romains du Sud-Ouest provenant de fouilles stratifiées permettront peut-être de modifier nos résultats²⁰.

157 verres de Plassac, dont les provenances sont indiquées sur la figure 1, sont présentés à la fois dans un ordre à peu près chronologique et d'après le type de matériau²¹. La quantité du matériel ne permettait pas de le classer d'abord typologiquement d'après les principaux groupes d'utilisation (assiettes, vases à boire, vases à contenir, etc.). Un classement donnant la priorité aux types d'utilisation aurait effacé la perception de séries rendues cohérentes par l'emploi du même matériau, voire par l'usage de la même fabrication ; il aurait empêché aussi de suivre la consommation du verre dans la villa, consommation qui a varié au cours des siècles.

Les désignations des couleurs du verre ne sont toujours pas normalisées. Pour cette raison, celles-ci sont parfois décrites plus explicitement ; parfois aussi les références à la table des couleurs publiés par L. Berger²² ont été rajoutées. Le terme «bleu-vert» désigne la couleur naturelle du verre²³, mais souvent l'une des deux teintes, le bleu ou le vert, dominait²⁴.

Les verres sont pour la plupart analysés dans le commentaire qui précède le catalogue, regroupés sous les types de formes. Pour les fragments qui n'y sont pas repris, il faut se référer aux indications données dans le catalogue ; dans ces cas, les éléments pour une interprétation plus différenciée font défaut.

Verres soufflés dans un moule

N^{os} 1 et 2 coupes, type Trier 19 ?

La coupe n° 1 est peut-être moulée par pression et ensuite polie tout autour, mais elle pourrait aussi avoir été soufflée dans un moule. Un sillon est gravé à l'extérieur au-dessous de l'embouchure. Une moulure marque la courbure de la panse. La forme se rapproche du type Trier 19, forme fréquente dans les vases *millefiori*.

La couleur vert émeraude est assez fréquente dans les verres de couleur du I^{er} siècle ; la majorité datent du milieu et du troisième quart du I^{er} siècle²⁵. La coupe n° 1, avec ses 16 à 18 cm de diamètre, offre un bel exemplaire de ce groupe. Sa qualité supérieure prouve que, dans l'atelier qui l'a produit, on usait de techniques très développées que nous ignorons. On pense que la plupart de ces verres de couleur du milieu du I^{er} siècle environ auraient été fabriqués soit en Orient (Syrie?), soit en Italie du Nord, peut-être à Aquilée²⁶.

Notre n° 2, fragment de paroi, provient d'un vase du même type. Il est en verre bleu outre-mer, autre teinte privilégiée dans les verres de couleur du I^{er} siècle, aussi bien dans les verres moulés que dans les verres soufflés à la volée²⁷.

N° 3 bol cylindrique

Le fragment de bol n° 3 est d'une épaisseur très mince, 0,5 mm environ. Le matériau, bleu de Prusse, est bien translucide, avec quelques petites bulles. Il est évident que le vase a été soufflé dans un moule. Des deux minces moulures peu apparentes, la première tout en haut du fragment, n'était peut-être pas loin de la lèvre. Il s'agit d'un gobelet cylindrique ; le petit fragment conservé ne suffit pas pour reconstituer son diamètre exact. Celui-ci était de 8 à 10 cm environ.

Les bols soufflés dans un moule sont connus surtout dans les ateliers orientaux, qui les ont le plus souvent ornés de reliefs²⁸ ; en revanche, la plupart des gobelets portant des représentations de spectacles (*Zirkusbecher*)²⁹, ont été fabriqués en Italie ou dans l'Occident romain. Ces derniers ont pourtant souvent une paroi plus épaisse que notre gobelet n° 2, avec des moulures déterminant le rebord. Les frises ornementées sont plus larges et, surtout, creuses à l'intérieur. On ne peut pas décider si notre fragment provient d'un vase décoré ou lisse. D'après sa taille, le fragment conservé pourrait bien se placer entre des parties à relief³⁰.

N^{os} 4-7 coupes à côtes, type Isings 3

Les coupes à côtes sont représentées par quatre exemplaires, trois en verre de couleur naturelle vert bleuté et un fragment de verre vert tilleul. Le fragment de rebord (n° 4) permet de dire qu'il s'agissait de la variante plus creuse du type, la forme Isings 3b. Ses côtes fines devaient se prolonger jusqu'au fond du vase. Les n° 5 et 6 proviennent vraisemblablement du même type ; seul le n° 7 laisse penser à un bol à parois plus évasées, moins haut, du type Isings 3a.

Bien qu'on les trouve également dans les tombes, les coupes côtelées étaient utilisées en premier lieu comme vases à boire. Elles imitent des coupes de l'époque achéménide, de même forme mais en argent ou en or, dont la tradition se prolonge jusqu'à l'époque hellénistique³¹. Les premiers exemplaires en verre sont hellénistiques³². Les coupes à côtes se sont largement répandues à partir de l'époque augustéenne dans tout l'empire romain. Malgré leur plus grande fréquence³³ au deuxième quart du I^{er} siècle, en verre de couleur et en verre bleu-vert, elles restent fréquentes jusqu'à l'époque flavienne et ont été utilisées au moins jusqu'à la fin du siècle, voire la première moitié du II^e siècle³⁴. On présume que les premières productions étaient localisées en Orient et que plus tard, peut-être à l'époque tibéro-claudienne, d'autres ateliers se

sont établis en Italie du nord et en Gaule. A ma connaissance, on ne connaît encore ni les lieux ni les installations d'où ces vases auraient pu provenir.

La technique de la fabrication des coupes côtelées reste controversée. Une première hypothèse est qu'on aurait pressé un disque de verre malléable, sur lequel les côtes avaient été préformées, dans un moule à côtes en creux dans lequel il aurait fondu par réchauffage. On pense également qu'on pouvait souffler ces pièces dans un moule³⁵. Aucun moule n'a encore été trouvé : pour supporter ce procédé, il aurait dû être en métal, en marbre ou en argile. La seconde possibilité aurait consisté dans la fabrication d'un disque en verre sur lequel le verrier modelait d'abord les côtes pour ensuite mouler ce disque côtelé sur une calotte³⁶. Dans les deux cas, l'extérieur du vase était réchauffé pour rendre la surface lisse et brillante ; un polissage au tour de l'intérieur effaçait les éventuelles marques que la méthode de fabrication aurait pu laisser.

N^{os} 43 à 51 bouteilles, type Isings 50

Ces bouteilles sont définies par leur forme à fond carré, rectangulaire ou polygonal. Elles disposent en général d'une anse large rapportée, attachée sous l'embouchure et sur l'épaule, pliée à angle droit, et souvent décorée sur la face externe de multiples nervures.

Deux techniques de fabrication existaient. Dans la première, de beaucoup la plus rare, la bouteille était soufflée à la volée et ensuite façonnée sur le marbre pour obtenir le fond et les panneaux latéraux rectangulaires de la panse. On peut reconnaître cette technique de fabrication d'abord aux angles du vase, qui sont moins accentués, ensuite à l'épaisseur relativement peu importante des parois et du fond. Trois fonds de bouteille en verre bleu-vert, les n° 43-45, ont été fabriqués de cette façon. Le n° 43 est remarquable puisqu'il a un fond heptagonal, forme très rare parmi les bouteilles du type Isings 50 soufflées à la volée. Aucune embouchure ni aucune anse n'a pu être attribuée à ces exemplaires. Il semble que le type Isings 50

20. Parmi celles-ci, les fouilles de Bordeaux, place C. Jullian, ont fourni une assez grande quantité de verre, dont l'étude est en cours.

21. Les verres qui ne figurent pas dans le catalogue sont intégrés dans le tableau, fig. 6.

22. Berger 1960, p. 96.

23. Fremersdorf 1958b, p. 7.

24. On pense que la prédominance du bleu indique une origine plus ancienne que celle du vert.

25. Harden 1947, p. 301, n° 53-53c, pl. LXXXVIII, pour la période de 43-65 ap. J.-C. (Camulodunum). Berger 1960, p. 27-30, n° 32, 33, 37, verres à profils de «céramiques», avec bibliographie. Harden et Price 1971, p. 327-328, n° 11, 12 et 14, avant 75 ap. J.-C. Scatozza Höricht 1986, pl. VIII, n° E 2886.

26. Czurda-Ruth 1979, p. 17. Scatozza Höricht 1986, p. 25. Rütli 1988, p. 17.

27. Exemples moulés : Harden 1947, p. 301, n° 54. Scatozza Höricht 1986, pl. IV, n° E 153. Exemples soufflés : Pistolet 1981, p. 48-49, n° 181, 182.

28. Y. Israeli, «Sidonian mold-blown glass vessels in the Museum Haaretz», *Journal of Glass Studies*, 6, 1964, p. 34-41.

29. B. Rütli, L. Berger, S. Fünfschilling, W. B. Stern, N. Spichtig, «Die Zirkusbecher der Schweiz. Eine Bestandesaufnahme», *Jahresbericht der Gesellschaft Pro Vindonissa* 1987 (1988), p. 27-104.

30. Israeli, *op. cit.*, p. 36, fig. 4.

31. Strong, *Greek and Roman silver plate*, Londres, 1966, fig.

32. Rütli 1988, p. 21, note 63.

33. Czurda-Ruth 1975, p. 27. van Lith 1987, p. 32, note 25.

34. Van Lith 1977, p. 9. van Lith 1987, p. 31-33. Rütli 1988, p. 27.

35. Doppelfeld 1966, p. 31.

36. Rütli 1988, p. 15-16, fig. 6.

soufflé à la volée fut répandu surtout en Méditerranée, plus rarement dans l'ouest de l'Empire romain³⁷. On a pensé qu'il n'était peut-être fabriqué que jusqu'à l'introduction du type soufflé au moule, il provient cependant aussi de contextes flaviens et du début du IIe siècle, donc de la même période³⁸.

La deuxième technique consistait à souffler la panse des bouteilles dans un moule. Ces moules étaient en marbre et autres sortes de pierre, en bois ou en argile³⁹. Leur forme, à section carrée, rectangulaire ou polygonale, définissait la forme de la bouteille. Le fond du moule avait souvent un décor en creux pour donner un relief aux fonds des bouteilles. Col et embouchure étaient soufflés à la volée. Ce groupe de bouteilles est bien présent au milieu du Ier siècle, mais devient vraiment fréquent à partir de l'époque flavienne. Un exemplaire de ce type a été trouvé, à Ronsenac, en Charente, dans une sépulture datée par d'autres objets de la fin du Ier siècle⁴⁰. On en trouve également pendant tout le IIe siècle et même, moins souvent, au IIIe⁴¹.

Trois fragments de panse et de col en verre bleu de Prusse, les n° 46, 46a et 46b, méritent une attention spéciale. Ils proviennent de bouteilles à panse polygonale. Le n° 46 porte un décor superposé et à moitié noyé en verre blanc opaque, imitant l'agate. Pour effectuer cette bouteille, le verrier a dû appliquer le verre blanc sur la paraison avant de souffler la panse dans un moule. La même décoration se rencontre sur des carafes et balsamares du IIIe siècle et du IVe⁴². La présence d'une couture latérale sur le fragment de col n° 46b signale l'emploi d'une technique particulière : alors que pour façonner les bouteilles Isings 50 le moule comprenait seulement la panse du vase, ici on a utilisé un moule complet de deux valves (au moins) qui permettait d'obtenir la forme entière, col compris.

Vases soufflés à la volée en verre bleu-vert du Ier siècle et du IIe

N°s 8-10, 12, 13, 16, 19, 20 *acetabula*

Une série de petites coupelles ou bols ont probablement servi d'*acetabula*⁴³, c'est-à-dire de récipients pour servir les sauces et ingrédients accompagnant les plats. Ils sont tous soufflés à la volée en verre bleu-vert. Il s'agit de types communs dans la plupart des régions de l'empire à partir de l'époque claudienne et jusqu'au début du IIe siècle.

Les fragments des trois coupelles n° 8 à 10, à paroi évasée et bord enroulé vers l'extérieur, sont trop petits pour qu'on puisse choisir entre les formes Isings 19, 46a ou 48. Mais tous ces types sont des formes de mêmes dimensions à peu près et datables de la seconde moitié du IIe siècle⁴⁴. Trois exemplaires du type Isings 41/42 sont présents (n° 19 et 20)⁴⁵. Les types Isings 48 (n° 12) et Isings 37a/69a (n° 13) se rencontrent en un seul exemplaire chacun⁴⁶. Le n° 16 est un simple bol ou gobelet cylindrique, qu'on ne peut pas identifier à un type connu. Son utilisation reste donc incertaine ; il a pu servir d'*acetabulum* ou de vase à boire.

N°s 30-32, 38 aryballes, type Isings 61

Il s'agit de quatre aryballes du type Isings 61 et d'une variante de celui-ci (n° 38), tous en verre bleu-vert⁴⁷. Ces petits flacons à panse sphérique et à deux anses contenaient

du parfum⁴⁸. Le nom latin de ce type de récipient est *ampulla*, la désignation grecque est *aryballos*⁴⁹. Les anses servaient parfois à fixer une anse amovible en bronze⁵⁰, une chaîne ou une corde pour suspendre le flacon globulaire qui ne tenait pas debout tout seul, ou pour l'attacher à la ceinture. Des exemplaires à fond aplati ou rentré existaient néanmoins⁵¹. La bande en verre formant l'anse, attachée sur l'épaule du vase et à son col, était ensuite repliée sur l'épaule, donnant aux anses l'aspect d'un dauphin, d'où l'expression «anse à dauphin».

Les aryballes du type Isings 61 ont été fabriquées du Ier au IIIe siècle ; les exemplaires en verre bleu-vert datent plutôt du Ier siècle et du IIe⁵². Il s'agit d'un type fréquent dans tout l'empire romain.

N°s 22, 33-36 balsamares

Les débris de quatre balsamares ont pu être reconnus⁵³. Ils sont tous soufflés à la volée en verre bleu-vert. Le n° 33, du type Isings 26 date du Ier ou du IIe siècle. Les embouchures des n° 34 et 35 sont attribuées à la même période. En revanche, le n° 36 (Isings 82 B1), est une forme du IIe siècle. Le type du balsamaire ou aryballe globulaire n° 22 reste en revanche inidentifiable.

Autres vases soufflés en verre bleu-vert

Le gobelet du type Isings 34 est, comme le n° 27, une forme fréquente du troisième quart du Ier siècle. Les types de gobelet n° 11 et 23, à rebord tronconique, sont représentés chacun par un exemplaire. Le n° 23 se rapproche des types Isings 62 ou Isings 94=Trier 36. Le fragment n° 21 était peut-être le rebord d'une bouteille du type Isings 51. Il y a

enfin une carafe du type Isings 16/18/28, mais la conservation de la seule embouchure ne permet pas de reconstituer la forme.

N° 57 plat bleu outre-mer, type Isings 97c / Trier 11

Les trois fragments n° 57 proviennent du marli d'un large plat dont le diamètre est de 34 cm environ. Le verre semi-translucide d'un beau bleu outre-mer est de très bonne qualité. Le vase a dû être moulé ; les traces du polissage ultérieur sont visibles tout autour. Deux sillons gravés marquent les bord du marli.

Des plats peu creux comme l'était le n° 57 existaient en forme ronde ou ovale. La petite taille des fragments de Plassac ne permet pas de décider de laquelle de ces deux variantes ils provenaient.

Le large plat, *lanx*, s'utilisait pour servir la viande, le poisson, les fruits et bien d'autres parties du repas, parfois aussi pour apporter les gobelets pour trinquer⁵⁴. D'après les sources latines, la plupart des ces *lances* étaient en métal⁵⁵, mais des exemplaires en verre et en céramique sont mentionnés également⁵⁶. Dans tous les matériaux, ce grand plat possédait en général deux grandes anses plates, horizontales, souvent décorées en relief. Ces parties manquent bien sûr au plat n° 57 de Plassac.

Ce genre de forme n'existait certainement pas dans toutes les maisons romaines ; le plus souvent le repas était servi dans de grands bols ou écuelles (par exemple en sigillée, formes Drag. 29 et 37 et autres) ; les grands plats se vendaient certainement à un prix assez élevé, non seulement en verre⁵⁷, d'ailleurs, mais même en sigillée ; en métal, ils étaient plus chers encore. En verre, ces plats ne pouvaient

37. Harden 1936, p. 239.

38. Isings 1957, p. 64. Rütli 1988, p. 82.

39. Des moules en marbre pour les fonds ont été trouvés à Saintes, (inédits ; il s'agit en partie de la réutilisation de plaques de marbres architectoniques du Ier s.) ; les parties latérales de moules du même site étaient également en marbre ou en merisier. A Augst des moules de fond en pierre ont été trouvés : M. Martin, «Römermuseum und Römerhaus Augst», *Augster Museumshefte*, 4, 2, 1987, p. 62, fig. 49. Un moule en argile pour fabriquer les fonds décorés de bouteilles du type Isings 50 a été trouvé en Roumanie : C. L. Baluta, «Fond de moule romain pour la fabrication de bouteilles carrées trouvé à Apulum (Dacie)», *Annales du 8e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du verre 1979*, (1981), p. 111-114, fig. 1 et 2. Barkoczi a publié un autre moule, en argile, provenant d'Aquincum (Hongrie), cf. Barkoczi 1988, p. 29, fig. 2, n° 1-5.

40. Je remercie J.-L. Tihard de m'avoir donné connaissance de cette sépulture qui est en cours d'étude.

41. Il n'est pas facile de dater les exemplaires des IIe et IIIe siècles hors contexte stratigraphique, les différences jouant sur des détails de l'embouchure, des proportions du vase et des reliefs du fond. La qualité du matériau change aussi ; les bouteilles en verre bleu-vert deviennent moins fréquentes.

42. Cf. cat. n° 46.

43. Hilgers 1969, p. 33-34 ; 91-92 ; Rütli 1988, p. 108, fig. 51.

44. Cf. cat. n° 8.

45. Isings 1957, p. 57.

46. Cf. cat. n° 12.

47. Morin-Jean 1913, p. 82-90, forme 33-35. Isings 1957, p. 78-81. Welker 1974, p. 30-35. N. Sorokina, Glass aryballoi (first-third centuries A.D.) from the Northern Black Sea region, *Journal of Glass Studies*, 29, 1987, p. 40-46. G. de Tommaso, *Ampullae vitreae. Contenitori in vetro di unguenti e sostanze aromatiche dell'Italia romana* (I sec. a. C.-III sec. d. C.), Rome 1990, p. 44-45, types 9 et 10.

48. P. Faure, *Parfums et aromates de l'Antiquité*, Paris, 1987.

49. Hilgers 1969, p. 37-38. Rütli 1988, p. 108, fig. 51.

50. Morin-Jean 1913, p. 84-85, fig. 88 et 89. Barkoczi 1988, pl. XXXIII, n° 358, 360, 366 et 368.

51. Follmann-Schulz 1988, pl. 6, n° 65-69. Barkoczi 1988, pl. XXXIII, n° 355-367.

52. Isings 1957, p. 79-81. Harden et Price 1971, p. 356-357. Welker 1974, p. 32-33. Rütli 1988, p. 80-81.

53. Cf. cat. n° 33 à 36 pour les datations.

54. Hilgers 1969, p. 206-209.

55. Des plats de la même forme font souvent partie des grands trésors d'argenterie du IIe au IVe s., cf. par exemple Cat. *Trésors d'orfèvrerie gallo-romains*. Musée du Luxembourg, Paris. Musée de la Civilisation gallo-romaine, Lyon. Paris 1989, trésor de Berthouville, p. 93, n° 24, IIe/IIIe s. (plat rond, sans anses) ; trésor de Graincourt, p. 138, n° 87, début IIIe s. (plat rond, sans anses) ; trésor de Rethel, p. 161 n° 107, 1ère moitié du IIIe s. (plat ovale à anses) ; trésor de Vienne, p. 213, n° 170, IIe/IIIe s. (plat rond, sans anses) ; trésor de Kaiseraugst, p. 263, n° 225, IIIe/IVe s. (plat rond, sans anses), et d'autres trésors.

56. Hilgers 1969, p. 65 ; p. 208-209. En verre : Isings 1957, p. 116-118, type 97. Goethert-Polaschek 1977, type 11. Pour les exemplaires en sigillée claire cf. cat. n° 57.

57. Welker 1985, p. 55.

pas être fabriqués en série, puisque le corps du vase, surtout dans sa version ovale, était difficile à fabriquer : il fallait le démouler d'un moule relativement grand ; pour le polissage il n'était même pas possible d'utiliser le tour. Des plats de la même forme font souvent partie des grands trésors d'argenterie, du IIe au IVe siècle ⁵⁸.

La mode du plat en verre a duré très longtemps. Au Ier siècle, on les a fabriqués surtout en verre de couleur. A partir du IIe siècle, apparaissent des séries en verre incolore, dont la répartition géographique s'étend dans tout l'empire romain ⁵⁹. Mais on continuait dans le même temps à produire des exemplaires en verre de couleur. Le parallèle le plus proche pour notre plat de Plassac est sans doute un plat ovale, long de 79 cm, trouvé à Ephèse, réalisé dans le même bleu outre-mer ⁶⁰ ; il semble qu'on ait là un groupe de verres de couleur du IIe siècle ⁶¹ dont le lieu de fabrication n'a pas encore été découvert. Aucune pièce parallèle n'est connue en Occident dans cette couleur.

La présence du plat bleu n° 57 donne, comme aussi le plat incolore n° 60 et bien d'autres verres, une preuve du niveau de la culture matérielle des propriétaires de la villa gallo-romaine de Plassac.

Verres incolores du IIe siècle au IVe

Bien que la technique ait été connue déjà au Ier siècle ⁶², la production du verre incolore en grande quantité ne commença qu'au début du IIe siècle pour finalement remplacer presque totalement vers le milieu du IIe siècle les verreries de couleur naturelle bleu-vert ⁶³. Il fallut attendre la seconde moitié du IIIe siècle pour voir

réapparaître du verre teinté dans les productions de masse, cette fois-ci en vert pâle et vert olive. Le verre incolore survécut pourtant jusqu'à la fin du IVe siècle au moins, mais à cette époque il n'était plus qu'une qualité parmi d'autres ⁶⁴.

N°s 24, 62-69 bols, type Isings 85b

Les bols du type Isings 85b forment le plus grand groupe de verres incolores déterminables. Ils sont tous à peu près de la même taille avec un diamètre supérieur variant de 7,5 à 9,5 cm, à l'exception du n° 64 (11 cm). En général, ce type de bol cylindrique à petit pied rapporté, tubulaire ou massif, accompagné d'un anneau concentrique plus petit (cf. n° 63) et à lèvre arrondie épaisse, souvent légèrement tournée vers l'intérieur du vase, était fabriqué en verre incolore. Plus rares sont les exemplaires en verre bleu-vert comme le n° 24 ⁶⁵. Contrairement à la constatation de E. Welker, qui estimait que la répartition des bols du type Isings 85b se limitait aux régions septentrionales de l'empire romain ⁶⁶, le type est donc bien présent dans le sud-ouest de la Gaule ; aux bols de Plassac s'ajoutent au moins un exemplaire de la première phase de la villa gallo-romaine de Montmaurin ⁶⁷, deux à Eauze ⁶⁸ et un autre, de 4 cm de hauteur seulement, provenant de la villa gallo-romaine du Mas-d'Agenais ⁶⁹. Par contre, les publications récentes de verres trouvés en Péninsule ibérique ignorent toujours les bols de ce type ⁷⁰.

La majorité de bols Isings 85b ont été fabriqués apparemment entre 150 et 250 ap. J.-C. ⁷¹, il semble cependant que la forme ait survécu dans les régions rhénanes et autour de

Trèves au moins jusqu'à la fin du IIIe siècle, voire au IVe ⁷². Le n° 24 en verre vert pourrait dater de la 1ère moitié du IIe siècle.

Ces bols faisaient partie des vases à boire. Cette fonction est prouvée non seulement par leur taille, mais aussi par l'inscription gravée portant une invitation à boire relevée sur un exemplaire trévire ⁷³.

N°s 58, 59, 72, 73 fragments décorés en relief

Le fragment n° 58 provient d'un gobelet du type Isings 33 ; il est décoré de côtes appliquées. Le matériau est mal conservé et a pris une teinte grisâtre. Il s'agit d'un exemplaire des gobelets à «*Bogenrippen*». Les opinions sont divisées sur le procédé de leur fabrication : à la théorie selon laquelle les arcatures auraient été formées avec un instrument sur la paroi encore malléable ⁷⁴, s'oppose celle qui les considère comme des éléments rapportés ultérieurement au soufflage du vase ⁷⁵. Il semble cependant évident que les deux techniques ont été employées. On peut les reconnaître aux traces qu'elles ont laissées sur l'intérieur du vase. Les arcatures formées avec un instrument se manifestent à l'intérieur sous la forme de légères delles ; en revanche, la face interne des verres à décor appliqué reste toujours lisse. La majorité des vases à décor de ce type provient de contextes du Ier siècle et du début du IIe. Pour le gobelet n° 58, vase à boire, existent des parallèles dans le trésor de Bégram, mais aussi plus près, à Saintes ⁷⁶. Une datation de la fin du Ier siècle ou du IIe paraît probable ⁷⁷.

Le tesson n° 59 appartenait à un bol ou un gobelet qu'ornaient, peut-être seulement sur le fond, plusieurs globules tirées de la paroi encore malléable du vase soufflé. Cette décoration se rencontre dans tout l'empire romain, aussi bien en Orient qu'en Occident ; elle date du IIe ou du IIIe siècle ⁷⁸.

Deux vases en verre incolore sont décorés de filets en verre de la même couleur. Cette technique de décor, avec des couleurs semblables ou contrastantes, était pratiquée tant à l'Ouest ⁷⁹ qu'en Orient ⁸⁰.

Plusieurs tessons incolores portent une décoration façonnée (n°s 84-91). Des ovales plus ou moins larges, des cercles et des traits effectués avec une meule ou une roulette, sont arrangés de différentes manières. On trouve cette technique de décor à partir de l'époque flavienne, toujours sur du verre incolore. Les plus anciens exemplaires montrent des décors bien réguliers et soigneusement effectués ⁸¹. Les décors irréguliers ou moins compacts sont datables des IIe et IIIe siècles, parfois du IVe.

Le bol n° 84 possède des pièces parallèles dans les productions de Cologne du IIIe siècle ; les vases de ce groupe sont fabriqués en verre légèrement verdâtre et assez lourd. Pour les n°s 85-91, des éléments de comparaison se rencontrent en Péninsule ibérique, en Orient et même au nord des Alpes. Leur origine n'est pas encore connue. Il semble certain qu'il existait des productions orientales, mais probablement aussi des ateliers en Gaule ou en Hispanie.

N° 60 plat, type Trier 23

Le n° 60 est un fragment de rebord décoré appartenant à un plat moulé et entièrement taillé en verre incolore d'un type assez rare, de forme ovale ou ronde, à large rebord oblique dont l'extrémité est inclinée. Ce type existait aussi bien en verre lisse ⁸² qu'avec un décor taillé ornemental. Les exemplaires publiés de la variante décorée ont été trouvés en des endroits bien éloignés les uns des autres : Karanis (Egypte), Cave of the Letters (Israël), Adria (Vénétie), Zara (Istrie, Yougoslavie) et Richborough (Angleterre) ⁸³. Ils possèdent tous un décor à facettes et autres éléments ornementaux taillés, couvrant aussi bien les parties intérieures des plats que (surtout) le rebord.

Notre fragment n° 60 provient de la partie extérieure inclinée du rebord. La surface est taillée en forme de kymation avec des langues pointues entre des arêtes saillantes, effectuées semble-t-il exactement de la même manière que sur le plat rond n° 12 de la «Cave of the

58. Cf. ci-dessous les plats en argent cités pour le plat n° 60.

59. Goethert-Polaschek 1977, forme 11. Welker 1985, p. 55, n° 195, pl. 15. Hochuli *et al.* 1986, pl. 40, n° 35, 36. Cf. également cat. n° 57.

60. Cf. cat. n° 57.

61. La datation est établie d'après les plats en verre incolore cités ci-dessus ; la même forme en terre sigillée claire date de la 2ème moitié du IIe s., cf. J. W. Hayes, *Late Roman Pottery*, 1972, p. 29-30, forme 6, p. 28, fig. 3.

62. Berger 1960, p. 67-74.

63. Harden *et al.* Un puits de Saintes, qui contenait une très grande quantité de verre et aussi les débris d'un atelier de verrier, datable des premiers décennies du IIe s., ne contient pratiquement pas de fragments incolores (inédit ; fouille effectuée par la Société Archéologique et Historique de Saintes, 1990).

64. Il y a, au Bas-Empire, un renouvellement aussi bien du verre de couleur (seulement certaines teintes) que du verre de couleur naturelle bleu-vert.

65. Isings 1957, p. 102-103. Welker 1974, p. 112-116.

66. Welker 1974, p. 113.

67. Fouet 1969, p. 281, fig. 147, n° 498, p. 280, avant 250 ap. J. C. env.

68. J.-C. Arramond *et al.*, *Eauze. Témoins archéologiques de l'antique cité des Elusates*. Ass. pour la promotion de l'Archéologie en Midi-Pyrénées, Grisolles, 1986, p. 31, n° 11, 13, 14.

69. *Gallia*, 25, 1967, p. 359, fig. 48 en bas, à gauche.

70. A Badalona, se rencontre uniquement un exemplaire d'un bol en verre vert du type Isings 85a, sans épaissement de la lèvre, cf. Nuria Flos, 1987, p. 40, n° 78, fig. 9.

71. Isings 1957, p. 102. Welker 1974, p. 115-116.

72. Goethert-Polaschek 1977, p. 350.

73. Fremersdorf 1967, pl. 178, 179.

74. Berger 1960, p. 47-48.

75. Isings 1957, p. 47-48.

76. Cf. cat. n° 58.

77. Cf. Welker 1974, p. 26-27.

78. Rütli 1988, p. 59.

79. F. Fremersdorf, *Römische Gläser mit Fadenauflage in Köln. Die Denkmäler des römischen Köln V*, Cologne, 1959, pl. 90-93, datés du IIIe s.

80. Harden 1936, pl. XVII, n° 553, 557.

81. A. Oliver, «Early Roman Faceted Glass», *Journal of Glass Studies*, 26, 1984, p. 35-63.

82. Yadin 1963, p. 106, fig. 39.

83. Cf. cat. n° 60.

Letters». Le plat de Plassac s'approchait peut-être également des dimensions de cette pièce de comparaison : 34 cm environ de diamètre.

La forme Trier 23 se rencontre plus fréquemment dans sa version de taille réduite (diamètre autour de 12-16 cm). La répartition de ces vases va de l'Orient à la Péninsule ibérique et jusqu'à Trèves, Limburg, Rottweil (*Arae Flaviae*) et Fishbourne (Angleterre)⁸⁴. Leur datation se situe entre la fin du Ier siècle et le milieu du second⁸⁵. Les grands plats comme le n° 60 datent certainement de la même période⁸⁶.

Malgré la vaste diffusion de la version large des plats à rebord oblique et incliné, on cherchera le lieu de leur fabrication plutôt en Orient qu'en Occident⁸⁷. Mais le nombre croissant d'exemplaires publiés de provenance italienne, espagnole ou d'autres sites occidentaux laisse présumer cependant que des ateliers les fabriquaient peut-être aussi dans ces régions⁸⁸. Les grands plats du type Trier 23 restent de toute façon des verres rares qui signalent le goût et les moyens considérables de leur propriétaire. Ils rappellent en outre les plats et les assiettes de la même forme en argent, au rebord décoré d'une astragale, qui fait souvent partie des trésors d'argenterie de la première moitié du IIIe siècle⁸⁹.

N° 61 coupe à deux anses

La coupe n° 61 est une forme rare. Bien que soit seulement conservé un fragment de la paroi avec le début d'une anse, on peut reconstituer un *skyphos* ou une coupe à deux anses. Ce vase à boire a un diamètre de 16 cm environ au niveau de la lèvre, qui manque. Cette coupe, qui ne disposait que d'un pied relativement étroit, a été apparemment fabriquée selon le même procédé que le plat n° 60 ; le récipient entier,

anses comprises, a donc été moulé, puis taillé et gravé. La paroi est fine et régulière. La base de l'anse est marquée de trois sillons horizontaux. Le matériau est incolore, très homogène, la translucidité originale supposée s'est pourtant légèrement réduite, du fait de l'état de conservation.

Les *skyphoi* ont été fabriqués du Ier siècle au IVe en verre de couleur, en verre bleu-vert ou en verre incolore. Tout comme dans l'argenterie, on distingue plusieurs types de forme, selon les proportions des vases et les formes de leurs anses⁹⁰. Notre n° 61 appartient au groupe à pied relativement étroit, à peu près identique au type 339 de Kisa. Cette variante n'est pas fréquente dans le verre. On peut y associer néanmoins deux exemplaires à parois moins évasées provenant de Hongrie et de Rhénanie⁹¹.

Il est difficile de déterminer la chronologie et l'origine de notre n° 61. Des pièces comparables, fabriquées selon la même technique et également en verre incolore ont été signalées en Espagne, en Rhénanie, en Italie et en Afghanistan⁹², avec des datations qui oscillent entre le Ier et le IVe siècle. L'exécution des anses pourrait servir d'indice : celles du *skyphos* de Zülpich-Enzen, trouvé dans une tombe du IVe siècle présentent les mêmes détails, qu'offre aussi l'anse d'un gobelet bleu outre-mer, au décor en nid d'abeilles datable du IIe ou du IIIe siècle qui figure dans le trésor de Bégram⁹³. Il est possible que ce détail soit caractéristique de la production de certains ateliers ou d'une certaine période. Toutefois, à défaut d'un nombre suffisant de parallèles, nous ne proposons ni date ni provenance pour notre n° 61. On supposera que ce vase rare et de haute qualité a pu appartenir soit au lot de verres précieux de la seconde moitié du IIe siècle (voir par exemple les n° 57, 58, 60 et 92) soit à la verrerie prestigieuse du IVe siècle, où il a pu voisiner avec les bols à décor gravé (n° 98, 99) et les autres verres à boire d'origine colonaise.

N° 70 assiette Isings 80

Cette assiette est l'unique exemplaire du type Isings 80 recueilli à Plassac. Elle est de bonne qualité, exécutée en verre incolore opaque avec une légère teinte jaune. Ces assiettes étaient moulées ou soufflées à la volée. Notre n° 70 appartient à ce dernier type de fabrication.

Des assiettes du même type se rencontrent à Conimbriga et à la villa de Loupiac (Gironde)⁹⁴. Celle de Conimbriga est placée dans la seconde moitié du IIe siècle d'après les propositions faites par C. Isings⁹⁵. Une datation de la même période est probable pour notre n° 70.

N° 74, 75 balsamaires

Les fragments d'un fond et d'un col de deux balsamaires représentent ici cette catégorie. Malgré leurs petites tailles, l'un paraît être un balsamaire du type Isings 82 B (n° 74) et l'autre du type Isings 27 (n° 75). Dans le catalogue, la datation est indiquée avec une fourchette très large, allant du IIe au IVe siècle. Une datation plus précise, basée sur les proportions, exigerait de posséder des vases pratiquement complets.

N° 76, 77, 79, 83 autres verres incolores

Les fonds plats n° 76 et 77 on peut-être appartenu à des coupes à paroi plus ou moins évasée comme dans les types Isings 96 et Isings 116. Ils pourraient dater du IIIe siècle⁹⁶, mais la petite taille des tessons et le manque de décor ne permettent pas de préciser davantage la chronologie.

Les fonds 79 et 83 méritent une attention spéciale : ils sont fabriqués en verre incolore jaunâtre d'une très bonne qualité. Des pièces parallèles se trouvent parmi les verreries de la villa de Montmaurin, parfois avec des profils identiques, toujours dans la qualité décrite⁹⁷. Peut-être est-on là en présence d'une production régionale.

N° 92-95 bols cylindriques à rebord mouluré

Les fragments de rebord n° 92 à 94 proviennent de gobelets légèrement tronconiques à lèvre structurée par deux cordons formant moulure ; le premier est formé par réchauffage juste au niveau de l'ouverture, le second, fil de verre fondu, sépare le bord du corps du vase, limitant ainsi la bordure lisse de la lèvre. Le verre est de qualité supérieure et complètement incolore. Ce type de forme est assez rare ; on le trouve néanmoins géographiquement très dispersé entre la Gaule centrale⁹⁸, Conimbriga⁹⁹, Nida-Heddernheim¹⁰⁰, les Alpes rhétiques¹⁰¹ et Dura-Europos¹⁰², toujours en verre incolore. Quelques-uns des exemplaires trouvés dans le Centre de la Gaule ont gardé le pied rapporté annulaire, proche du pied des bols du type Isings 85b. Bien entendu il n'est pas certain que les pieds manquants des bols n° 92 à 94 aient eu la même forme. Il est cependant possible que le pied n° 95 ait appartenu à l'un de ces vases. En fin de compte, les bols n° 92 à 94 s'approchent de formes à paroi plutôt verticale comme dans les types Isings 85 b et Isings 108. Il est intéressant que le même type de rebord se trouve dans des bols en argent de proportions semblables datés du Haut Empire¹⁰³. Par contre, les verres du même type mentionnés ci-dessus étaient fabriqués au IIe ou au IIIe siècle, bien que, avouons-le, ces datations reposent sur certains arguments peu concluants comme la qualité du verre et l'évolution générale des formes. Seuls les exemplaires de Conimbriga et de Dura-Europos ont été trouvés dans un contexte stratifié.

A ma connaissance, le bol n° 92 est le seul de sa forme à porter un décor figuratif incisé et gravé (fig. 3)¹⁰⁴. La partie lisse du rebord porte les lettres A et M. Au-dessous, on distingue des parties de deux animaux. A la hauteur de la lettre A on reconnaît un chien aux oreilles baissées et à la longue queue dressée en arrière, se dirigeant vers la gauche, suivi d'un second animal. La tête de celui-ci est caractérisée par sa forme allongée, son œil bridé, son oreille pointue en

84. Harden et Price 1971, p. 335-336, fig. 38, n° 33. Goethert-Polaschek 1977, p. 36, forme 23, n° 96, fig. 10. Price 1987, p. 72-80.

85. Price 1987, p. 73.

86. D. Barag, dans Yadin 1963, p. 110 ; les objets trouvés dans la «Cave of the letters» dans le désert de Judée y ont été déposés pendant la révolte de Bar Kokhba, v. 132-135 ap. J.-C. et sont donc antérieurs à cette date. Mariacher 1966, p. 22 et 25, n° 14.

87. Cf. la note précédente. Harden 1936, p. 49-50.

88. Price 1987, p. 79-80.

89. Cat. *Trésors d'orfèvrerie gallo-romaine*. Musée du Luxembourg, Paris. Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon, Paris, 1989 : Trésor de Chaourse, p. 123, n° 62 et 63, p. 131-133, n° 78-80.

90. Isings 1957, p. 39-40, type 25, p. 55-56, type 39. Types Morin-Jean 94-96. Types Trier 29a et 29b.

91. Barkoczi 1988, pl. LXII, n° 539. A. von Saldern, «Römische Hochschliffgläser», *Jahrbuch des Museums für Kunst und Gewerbe*, 4, 1985, p. 32, fig. 5.

92. P. Hamelin, «Matériaux pour servir à l'étude des verreries de Bégram», *Cahiers de Byrsa*, III, 1953, pl. VI, n° b (en bas) et c. Fremersdorf 1967, p. 67, fig. 2. Neuburg 1972, n° 80 (Naples, «IIIe s.»), n° 81. J. Price, «Some Roman Glass from Spain», *Annales du 6e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre* 1973 (1974), p. 77, fig. 2, de Mérida. A. Follmann-Schulz, «Ein römischer Grabfund des 4. Jahrhunderts aus Zülpich-Enzen, Rheinland», *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 22, 1989, p. 52, n° 2.

93. P. Hamelin, «Matériaux pour servir à l'étude des verreries de Bégram», *Cahiers de Byrsa*, III, 1953, pl. VII, n° R.A.B. 37, MG 21.273 (détail repéré après examen au Musée Guimet à Paris). La chronologie du trésor de Bégram n'est pas claire ; il semble cependant que la coupe peinte et le gobelet bleu ne sont pas antérieurs au milieu du IIe s.

94. Voir cat. ; l'exemplaire de Loupiac est inédit, il est exposé dans le petit musée à Loupiac.

95. Isings 1957, p. 96. Alarcão 1976, p. 185.

96. Isings 1957, p. 113-114 ; p. 143-144.

97. Cf. cat. n° 79 et 83.

98. P.-Y. Genty, «Un type de gobelet en verre bien représenté dans le Centre de la Gaule», *RAC*, 11, 1972, p. 69-75.

99. Alarcão 1976, p. 186, pl. XL, n° 171 et 174.

100. Welker 1974, pl. 19, n° 315.

101. Hochuli et al., 1986, pl. 40, n° 12.

102. Clairmont 1963, n° 231.

103. Cf. par exemple le bol en argent d'Avenches, K. Rubi, Ein neuer Silberbecher aus Avenches, *Bull. Pro Aventico*, 20, 1969, 37 et suivantes.

104. Ce texte correspond à peu près au paragraphe consacré au même vase, dans «Verres romains trouvés en Gironde», *Aquitania*, 8, 1990, p. 121-134.

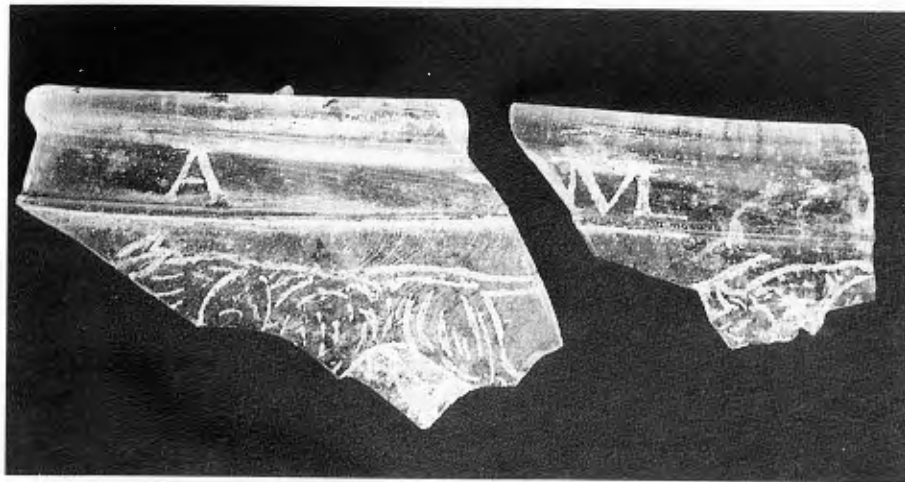


Fig. 3. — Bol n° 92.
Décor et inscription gravés.
IIe/IIIe siècles. H. 3,2 cm.

avant et la structure à traits courts de sa large nuque ; il s'agit sans doute d'un sanglier. Seul le trait droit au-dessus de sa tête reste inexpliqué.

Le décor a été incisé avec un instrument pointu¹⁰⁵, les lettres par contre ont peut-être été gravées avec une meule, car on observe des traits parallèles courts et fins formant les pleins verticaux, et un ou deux traits plus prononcés pour les autres parties ; il en est de même pour les petits appendices prolongeant les bases et les sommets des lettres (fig. 3).

Il est fort possible que les deux animaux aient fait partie d'une scène de chasse, semblable à la représentation d'une chasse au cerf sur un fragment de coupe trouvée à Cologne¹⁰⁶ ou à celles de la chasse au sanglier sur des coupes provenant de Cologne et de Mayence¹⁰⁷. Le seul élément commun entre ces représentations et celle de notre n° 92 est le thème : dans les exemples cités, la gravure suit un autre style, caractérisé par des contours taillés et ombrés d'une hachure. La seule représentation d'un animal effectuée dans le même style et dans la même technique que le nôtre, est celle d'un fragment de Dura-Europos figurant une scène de la légende d'Actéon. Ce verre date de la fin du IIe siècle ou du début du IIIe¹⁰⁸ ; il est considéré

en général comme une fabrication orientale, contrairement à l'avis de F. Fremersdorf¹⁰⁹.

Il reste à commenter l'inscription. La forme des lettres permet une datation de la fin du IIe siècle, ou plutôt du IIIe¹¹⁰. Malgré l'origine orientale probable du vase, on ne peut pas décider si les deux lettres conservées appartenaient à une inscription grecque ou latine. D'un côté, on ignore si les ateliers orientaux employaient exclusivement le grec dans ce type d'inscriptions ou s'ils utilisaient aussi le latin. D'autre part, il faut tenir compte du fait que la gravure de Plassac aurait pu être réalisée ultérieurement, éventuellement même en un lieu différent de celui de la production¹¹¹.

Les maximes peintes ou gravées sont particulièrement populaires sur des vases à boire en céramique ou en verre à partir de la seconde moitié du IIe siècle. Ces inscriptions indiquent souvent le nom du propriétaire du récipient et expriment des vœux de bien-être, ou bien elles invitent à boire en l'honneur de quelqu'un ou de quelque chose. Parmi les maximes connues datées du IIe au IVe siècle, la combinaison d'un A suivi de M est extrêmement rare ; elle apparaît par exemple sur le bol en verre de Reims : AME DVLCIS AMABILE¹¹².

Partant de l'idée que, sur le bol n° 92, les lettres de l'inscription étaient réparties à distance régulière autour du vase, on peut restituer un maximum de sept lettres, à partir de la distance originale conservée entre les milieux des lettres A et M (3,2 cm) et le périmètre reconstituable du vase à la hauteur de l'inscription (22,6 cm). La formule portée sur le verre de Reims aurait donc été trop longue. Deux des maximes connues à sept lettres possèdent les lettres A et M disposées dans cet ordre. La première est BIBE A ME sur un gobelet en céramique, également de Reims et un verre en provenance de Rome conservé à Paris¹¹³. Il s'agit de trois mots ; par conséquent, la longueur disponible est suffisante à condition qu'il y ait toujours entre les lettres le même espacement, c'est-à-dire que l'artiste n'ait pas considéré comme nécessaire de séparer les mots, chose parfaitement imaginable. Une maxime à sept lettres serait FRVAMVR, mais elle n'existe que comme partie d'une inscription à plusieurs mots, incisée sur une coupe à décor gravé (chasseur et cerfs) : VITA BONA PRVAMVR¹¹⁴. La seule maxime en un mot, et à sept lettres, est BIBAMVS, incisée sur un bol en verre, lui aussi à décor gravé (scène de chasse en arène) provenant de Trèves¹¹⁵, datable du début du IIIe siècle. Il est probable que l'inscription du verre n° 92 de Plassac portait la même invitation.

Nos 98-101

bols et coupes, types Trier 49b

Les fragments nos 98 à 101 appartiennent à des bols et coupes plus ou moins hémisphériques du type Trier 49b¹¹⁶. Le verre n'est que légèrement coloré d'une teinte vert pâle et contient peu de bulles et filandres. Le bord de chaque fragment est taillé proprement. Une rainure est meulée à l'extérieur le long de l'ouverture.

Les bols nos 98 et 99 portent des décors effectués à l'aide de meules de taille différente¹¹⁷. Sur le n° 98 la pointe d'un rameau stylisé s'étend en position horizontale. Il n'existe pas, me semble-t-il, de motif équivalent sur d'autres verres de ce groupe à décor gravé à la meule. Cependant, on

connaît, à Strasbourg et à Reims respectivement, un rebord et un bol ornés de rameaux représentés d'une façon plus réaliste, ce qui permet de les interpréter comme les éléments d'un paysage¹¹⁸. Par contre, les rameaux gravés sur un canthare de Barcelone et sur d'autres vases, davantage schématisés, font partie d'une décoration strictement ornementale¹¹⁹. Il subsiste donc une incertitude quant à la nature de la branche sur le bol n° 98 ; elle peut appartenir à un décor de type aussi bien figuratif qu'ornemental.

Les fragments du bol n° 99 (fig. 4) portent les restes d'une représentation de deux personnages, dessinés selon la technique dite «*parallele Schliffurchen*». Ce terme, introduit par Fritz Fremersdorf, décrit un style de gravure effectué à la meule qui se compose de petits groupes de traits courts et parallèles¹²⁰. L'interprétation est problématique : ce type de décor gravé n'est en général guère visible, car il n'est que très peu imprimé ; souvent, un mauvais état de conservation et des imperfections de la surface du verre effacent le dessin. Sur les fragments de Plassac, le personnage de gauche est sans doute vu de dos. Son bras droit et sa tête tournée vers la gauche sont bien reconnaissables. Un vêtement drapé en biais recouvre l'épaule droite. La jambe gauche est bien visible, la jambe droite est levée en pas de danse et croisée derrière celle de gauche. Le personnage tient un objet ressemblant à un bâton. Celui-ci est saisi plus bas par une main appartenant à un second personnage dont on devine tout juste le bras.

Une reconstruction du décor n'est pas possible uniquement à partir de ces petits fragments. Si l'interprétation d'un pas de danse pour le personnage de gauche se confirmait, on pourrait imaginer une scène de thiasos avec une ronde de danseurs unis les uns aux autres par des bâtons obliques qui seraient des thyrses rudimentaires. Une telle hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, puisqu'un grand nombre de vases décorés dans cette technique portent des scènes bachiques, tels les bols de Strasbourg¹²¹, Krefeld, Bonn et Vienne¹²². Tous ces verres comparables appartiennent soit à des bols demi-sphériques du type Trier 49b, soit à des gobelets du type Isings 106¹²³. La couleur du gobelet en provenance de

105. Fremersdorf 1967, p. 20-22.

106. Fremersdorf 1967, pl. 213.

107. Fremersdorf 1967, pl. 207-209.

108. Clairmont 1963, pl. 24, n° 235.

109. Fremersdorf 1967, p. 157.

110. E. Meyer, *Einführung in die lateinische Epigraphik*, Darmstadt, 1973, p. 37-41.

111. Je dois cette idée à C. Landes.

112. Morin-Jean 1913, p. 238, fig. B.

113. Kisa 1908, vol. II, p. 654 et p. 957, n° 193, collection Dutuit, Paris.49

114. Harden et al., 1987, p. 207, n° 115, daté du IVe s. PRVAMVR est certainement une mauvaise écriture de FRVAMVR.

115. Fremersdorf 1967, pl. 213.

116. Goethert-Polaschek 1977, p. 59-60.

117. Le texte suivant correspond pour l'essentiel à celui que j'ai donné dans «*Verres romains trouvés en Gironde*», *Aquitania*, 8, 1990, p. 121-134.

118. Morin-Jean 1913, p. 238, fig. B.

119. Fremersdorf 1967, pl. 139. Clairmont 1963, pl. VII, n° 276 et 800.

120. Fremersdorf 1967, p. 20-21.

121. Arveiller-Dulong 1985, p. 108, n° 207.

122. Fremersdorf 1967, pl. 248, 249, 258. A. Pelletier, «*Verre à décor bachique trouvé à Vienne (Isère)*», *Gallia*, 25, 1967, p. 167-178.

123. Isings 1957, p. 126-131.



Fig. 4. — Bol n° 99,
à décor gravé d'origine colonais.
IVe siècle. H. 4,8 cm.

Strasbourg est décrite par Arveiller-Dulong comme légèrement vert pâle, tandis que F. Fremersdorf le voyait incolore comme tous les autres exemplaires cités ci-dessus. Il faudrait donc vérifier si la couleur de tous ces verres n'est pas légèrement verte pour pouvoir mieux interpréter leur relations.

Pour progresser dans la discussion concernant l'origine orientale ou occidentale des verres à décor gravé à la meule, il faudrait prendre en considération non seulement la forme du vase, la qualité du matériau et la technique du décor, mais également les moyens stylistiques utilisés pour ce dernier. En effet, ils sont très caractéristiques. Les décors semblables à celui du bol n° 99 de Plassac, cités plus haut, ont un élément en commun : des proportions déformées montrant une tête immense et des bras beaucoup trop longs par rapport au corps, très court et trapu. De plus, on peut observer d'autres spécificités dans la schématisation de la reproduction de certaines parties du corps (visage, cheveux,

membres) aussi bien que dans les motifs représentant un mouvement qui est souvent très expressif. Les deux verres n° 98 et 99 appartiennent certainement, comme les bols déjà cités, à un groupe de verres fabriqués à Cologne ¹²⁴. Quelles étaient les relations entre ces verres-là et d'autres vases décorés de la même manière («*paralleler Furchenschliff*») ? Ces autres verres décorés dans la même technique offrent cependant un style plus réaliste et plus détaillé en ce qui concerne les proportions et les détails des représentations figurées ¹²⁵. S'agit-il de fabrications de plusieurs artisans ou de régions de production différentes ? Ou bien les différences stylistiques signalent-elles des écarts chronologiques ? La concentration de ces verres en Rhénanie d'un côté et leur extrême rareté en Orient de l'autre côté, laissent supposer une origine plutôt colonaise qu'orientale. Les fragments de Plassac ont été trouvés hors contexte stratigraphique. Leur datation (milieu ou seconde moitié du IVe siècle) repose sur les datations des vases similaires, proposées par de nombreux chercheurs ¹²⁶.

N°s 96, 97, 97a, 103-108 bols, types Isings 106, 109, 111 et leurs variantes

Ces bols et gobelets sont très fréquents en verre incolore. Ils sont caractéristiques des IIIe et IVe siècles ¹²⁷. En verre teinté, les mêmes types ont survécu au Ve et VIe siècles (cf. *infra*). L'extérieur de quelques exemplaires, tels les n° 96, 97 et 103 porte des lignes gravées. Le n° 97 est exécuté de manière très soignée ; le bord est régulier et arrondi sa qualité est supérieure à celle des autres vases de ce groupe.

Le fragment de paroi très fine n° 97a provient, lui aussi, d'un gobelet de ce groupe. Le matériau incolore et légèrement verdâtre est identique à celui des verres n° 98-101. Le décor est gravé de la même façon que celui des bols n° 98 et 99. On ne peut pas restituer le dessin à partir de ce petit tessou ; les lignes obliques conservées ont pu appartenir à une représentation végétale ou figurée, comme en montrent des gobelets trouvés à Cologne, datables du IVe siècle ¹²⁸. Il est vraisemblable que notre n° 97a appartenait avec les n° 98-101 au même lot de vases importés de Cologne datables du IVe siècle.

124. Fremersdorf 1967, p. 30-32. Harden *et al.* 1968, p. 39.

125. Harden *et al.* 1968, n° 99.

126. Cf. la liste dans Arveiller-Dulong 1985, p. 108, sous le n° 207.

127. Isings 1957, p. 113-116 ; 136-140.

128. Fremersdorf 1967, pl. 180 ; 265 ; 270.

129. Voir cat. n° 110.



Fig. 5. — Verres tardifs des IVe-Ve siècles. Les numéros se réfèrent au catalogue (les autres fragments ne figurent pas dans le catalogue).

N° 110 balsamaire bleu

Seule une grande partie du col de ce balsamaire est conservée ; la lèvre est cassée. Le verre de ce vase est d'un bleu de Prusse opaque, à paroi épaisse de 2 mm. Un filet de verre blanc opaque est enroulé en spirale autour du col. On remarque aussi quelques traces supplémentaires de verre blanc, certainement involontaires.

Le type exact de ce balsamaire ne peut pas être déterminé à partir de ce petit fragment. Il s'agissait pourtant vraisemblablement d'un balsamaire à panse assez globulaire, comme par exemple les récipients similaires, venant des tombes du IIIe siècle de Cologne¹²⁹. Le n° 110, produit à parois épaisses et de fabrication assez peu soignée, exclut une datation du Ier siècle, à laquelle on pourrait penser d'abord à cause de la couleur. Mais les balsamaires du Ier siècle sont travaillés plus finement, la qualité du verre, souvent translucide et moins épais, est supérieure et, s'il y a une décoration rajoutée, celle-ci est appliquée plus régulièrement.

On ignore les lieux de fabrication des ces balsamaires tardifs. Les exemplaires trouvés sur le Rhin pourraient cependant provenir des ateliers de Cologne.

La mode qui consiste à décorer les vases avec des filets en verre de couleur formant contraste avait une longue tradition en Orient¹³⁰, mais elle fut aussi adoptée en Occident¹³¹. Les ateliers de Cologne effectuaient des décors multicolores sur des vases en verre incolore dès le IIe siècle¹³² ; au Bas Empire, ils produisaient des vases en verre de couleur avec un décor simple de filets parallèles ou en spirale en verre blanc opaque¹³³ ou d'une couleur claire¹³⁴.

Verres vert olive, vert pâle et verre jaunâtre d'époque tardive (IVe-VIe siècles)

N°s 112-147

Il faut spécialement tenir compte des verres tardifs n°s 112-147 (fig. 5). Ils sont de grand intérêt parce que bon nombre d'entre eux pourrait dater du Ve siècle voire du VIe, donc du dernier état de la villa. L'étude de la verrerie de cette période se révèle particulièrement difficile, d'abord parce qu'on manque de repères régionaux datés, ensuite parce que les chercheurs ne s'intéressent que depuis peu à ce type de mobilier. Les meilleurs résultats viennent de nécropoles, celle Krefeld-Gellepen Rhénanie et celle de Vicq, dans les Yvelines¹³⁵. D'autres publications concernent le Portugal et la Hongrie, pays assez éloignés de la Gironde, et l'on doit alors se demander si les caractéristiques qui distinguent là les produits du Ve siècle de ceux du IVe, et qui se manifestent souvent dans les détails de l'exécution, étaient les mêmes ici, ou s'il s'agit plutôt de traits régionaux. En revanche, les types de formes restaient souvent les mêmes. Par conséquent, les déterminations et datations proposées pour les verres de Plassac ne sont peut-être que provisoires. L'étude des quantités considérables de verres similaires apparus à Bordeaux lors des fouilles de la place Camille Jullian, mais recueillis dans leur contexte stratigraphique, permettra certainement d'éclaircir la situation du verre mérovingien en Gironde.

Trois qualités de verre se rencontrent : du verre pâle, dont l'intensité de la composante verte varie considérablement ; du verre olive, lui aussi plus ou moins foncé ; du verre olive nettement jaunâtre. Tous les tessons n'ont qu'une faible épaisseur, de 0,8 à 1,2 mm. La variété des formes est assez restreinte : quelques restes de balsamaires difficilement déterminables à cause de la petite taille des tessons (n°s 112, 114, 115), des bouteilles (un exemplaire du type Isings 120/121) et plusieurs types de vases à boire. Parmi ces derniers on peut isoler les bols des types Isings 106, 109, 111, une variante entre les types 109 et 111 et le type Isings

117. Toutes ces formes apparaissent bien au IVe siècle, quelques unes déjà au IIIe¹³⁶. Mais il semble que, par exemple, l'exécution des bords, arrondis et parfois presque un peu ourlés vers l'intérieur, au lieu d'être laissés bruts de coupe, pourrait indiquer le Ve siècle. La seule forme identifiable qu'on dirait purement mérovingienne, est celle de notre n° 146. Seule une partie de la paroi est conservée. Mais ce fragment montre deux éléments caractéristiques, d'abord le matériau d'un vert très pâle dans lequel sont noyés des fils de pâte de verre blanc, formant des lobes, et ensuite la courbure prononcée de la panse qui ne se trouve que dans un certain type de gobelet.

La qualité de verres de couleur olive-jaunâtre est supérieure à celle des vases vert pâle ou vert olive. On y trouve un matériau brillant et bien translucide, à la structure régulière, parfois avec quelques petites bulles, et certains types de formes, tels les gobelets Isings 111 et Isings 109/111, typiques du IVe siècle. Ces gobelets existent dans la variante au rebord coupé aux ciseaux (n° 141) et au rebord arrondi par réchauffage (n° 142). Les verres n°s 140 et 145 en revanche sont des types qui n'existent pas parmi les verres vert pâle du IVe siècle. La coupe n° 140 suit le type Isings 117, forme qui apparaît au IVe siècle mais continue jusqu'au moins au Ve, voire au VIe¹³⁷. Ce type de coupe possède souvent des dépressions, élément absent du n° 140. Par contre, celui-ci est marqué à l'extérieur des mêmes moulures fines et irrégulières que montrent des pièces identiques, par exemple à Krefeld-Gellep¹³⁸ et au Portugal où elles semblent être fréquentes au IVe siècle¹³⁹. Le fragment de paroi n° 145 provient peut-être du même type de gobelet, à courbure basse et prononcée de la panse et à base pointue, que le n° 146 (*Spitzbecher*, cf. *infra*), type mérovingien daté du Ve au VIIe siècle.

Les deux verres n°s 140 et 145 représentent donc les éléments les plus récents du groupe des verres olive-jaunâtre, permettant de dater celui-ci de la fin du IVe siècle ou du Ve¹⁴⁰. Comme les vases en verre vert pâle et olive, ce groupe établit ainsi un lien entre les autres verres du Bas Empire, surtout ceux en verre incolore, et les produits purement mérovingiens, classés sous le n° 146.

Verres de datation incertaine N°s 147-152

Parmi les verres de Plassac se trouvent, à côté de morceaux sûrement romains, non seulement des fragments sans doutes modernes, mais aussi des pièces de datation incertaine.

Il s'agit de fragments qui sont d'une part trop petits pour permettre d'en reconstituer la forme et qui, d'autre part, portent des traits aussi bien de verres modernes que de verres antiques.

Les n°s 147 et 148 sont le pied et le rebord d'un gobelet ou petit calice, peut-être du même vase, sinon du même groupe de fabrication, puisque le matériau est identique : verre très lourd, incolore, grisâtre, avec une légère teinte rose, bien translucide, d'excellente qualité. La technique de fabrication n'est pas claire. Il semble que le vase ait été entièrement taillé et meulé à partir d'une forme pré-soufflée ou démoulée. Des profils anguleux comparables se trouvent par exemple dans les verres précieux du Haut et du Bas Empire (cf. catalogue). D'autre part l'aspect du matériau pourrait signaler une époque postérieure à l'Antiquité.

Le fragment épais n° 149 est en verre opaque bleu outremer clair tirant sur le mauve. L'élément moderne s'annonce peut-être dans la façon dont le verre se présente en coupe, montrant des sortes d'écailles lisses et brillantes. Ce fragment provient d'un verre démoulé. Un côté est décoré d'un cercle duquel partent de fines nervures (partie d'une rosace ?). On pourrait déduire que ce fragment bombé vient d'un couvercle de pyxide ou d'une bouteille à panse plate et ronde, à deux anses (*Pilgerflasche*)¹⁴¹.

Les fragments n°s 150 et 151 sont en verre incolore, sans aucune teinte, entièrement transparent, d'excellente qualité, décorés de motifs gravés et meulés. C'est justement la qualité régulière, superbe, qui laisse douter d'une origine romaine. En revanche, il existe pour notre n° 150 des éléments de comparaison dans les verres à décor gravé et meulé du Bas Empire telle une coupe assez plate de fabrication dite égyptienne du IIIe siècle¹⁴², ou dans les

130. Von Saldern *et al.* 1974, p. 220, n° 638, balsamaire en verre bleu avec filet blanc, du type Isings 9, Ier s.; p. 222, n° 648, Ier/IIe s.; p. 228, n° 270, type Isings 88b, IIIe/IVe s.

131. Fremersdorf 1958, pl. 13 («Italie du nord»).

132. Fremersdorf 1959, pl. 27, 29, 33, 41, 43 etc.

133. Fremersdorf 1959, pl. 67 et beaucoup d'autres verres, IIIe s. Von Saldern *et al.* 1974, p. 227, n° 667, IIe/IVe s.

134. Fremersdorf 1959, pl. 70, 106, 107.

135. Pirling 1981. Foy et Sennequier 1989, p. 125-136.

136. Voir ci-dessus pour les types Isings 106, 109 et 111 en verre incolore.

137. Isings 1957, p. 147-148.

138. Pirling 1981, p. 118, fig. 2, n° 10, d'une tombe datée de la 2e moitié du IVe s.

139. J. de Alarcão, Vidros romanos da Herdade da Lomenda da Igreja. *Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra*, 1973, p. 3-5, fig. 3.

140. Il est à espérer que de nouvelles trouvailles ou publications de tombes du Bas Empire ou de l'époque mérovingienne viennent confirmer et préciser ces conclusions.

141. Israeli 1964, p. 40, fig. 16. Von Saldern *et al.* 1974, n° 438. Harden *et al.* 1987, p. 158, n° 158.

142. Harden 1936, p. 47-49. Von Saldern *et al.* 1974, p. 190, n° 520.

produits rhénans des III^e et IV^e siècles¹⁴³. De même, on peut citer des verres à décor gravé portant des éléments semblables à ceux de notre n° 151¹⁴⁴. Par ailleurs, les n° 150 et 151 ressemblent beaucoup à des pièces connues dans la verrerie anglaise, néerlandaise et allemande du XVII^e siècle¹⁴⁵.

Le fragment n° 152 est en verre incolore, d'une qualité très pure et excellente. Il consiste en un fil de 1 mm d'épaisseur environ sur lequel est appliqué un autre fil qui est plusieurs fois plissé. Des éléments semblables existent sur des vases romains, souvent en bas des anses, parfois aussi comme élément de décor¹⁴⁶, mais on peut constater des détails du même genre sur des verres néerlandais et anglais du XVII^e siècle¹⁴⁷.

Aux vases de datation incertaine s'ajoutent les trois balsamares n° 34, 35 et 119. Leur état de conservation fragmentaire ne permet pas d'exclure une date de fabrication postérieure à l'époque romaine.

Fragment n° 56

Le fragment n° 56 en verre vert possède la forme d'un anneau. On ne peut pas décider de quelle manière cet objet a été fabriqué. La technique la plus vraisemblable est celle d'un démoulage suivi d'un polissage ou d'une taille. Aucun élément de comparaison ne peut être cité. Il semble aussi possible d'interpréter cet objet comme un morceau de goulot de bouteille, peut-être même de datation moderne.

Verre de vitres

Les fragments de trois types de vitres ont été recueillis. Leur poids total est de 1572 g.

Le verre du premier groupe est de couleur naturelle, bleu vert ; il est en général semi-translucide, jamais transparent (n° 153-155 ; 437 g). L'épaisseur des fragments varie entre 2 et 5 mm ; le maximum se trouve toujours près du bord. Pour la fabrication des vitres, la masse de verre

malléable était étalée sur une surface lisse, parsemée de sable¹⁴⁸. Ce procédé explique qu'une face est toujours plate et mate, tandis que l'autre est brillante et souvent un peu ondulée. Les traces des pinces de préhension sont parfois visibles près des coins (n° 154). Les bords sont bien arrondis. La forme inhabituelle d'un fragment d'un coin, à bord rentrant, n° 153, pourrait être fortuite. Des restes de mortier collés sur les bords de deux tessons, témoignent peut-être de la méthode utilisée pour fixer ces carreaux directement dans le mur¹⁴⁹. Mais le montage des vitres dans des cadres était aussi d'usage¹⁵⁰. Il est difficile de dater le verre de vitre trouvé hors d'un contexte stratigraphique. Néanmoins, on peut limiter l'utilisation des vitres bleu-vert aux deux premiers siècles de notre ère, grâce à des trouvailles bien datées faites en Angleterre, sur des sites du *limes* et ailleurs dans les provinces septentrionales de l'empire romain¹⁵¹. La période pendant laquelle ces vitres ont été fabriquées correspond donc à peu près à celle de la production de vases en verre bleu-vert.

Un petit nombre de tessons provient de vitres en verre incolore (88 g au total, cf. fig. 7). Leur épaisseur varie entre 3 et 5 mm. Ils possèdent tous les aspects des vitres du premier groupe : une face plane, l'autre bombée, bords arrondis. Cette qualité de verre s'est mal conservée ; le caractère original de la surface, brillante ou mate, est détruit par la corrosion. De plus, le matériau est devenu presque opaque. Il est vraisemblable que ce type de vitre date, tout comme les vases en verre incolore, du II^e siècle ou du III^e¹⁵².

Le troisième type de verre de vitre est soufflé à la volée (n° 156, 157 ; 1047 g). Le verrier soufflait de gros cylindres qu'il coupait en long, déplaçait, puis aplatisait sur le marbre. Ce genre de vitre n'est jamais aussi plat que celui du premier type. En revanche, les deux faces sont plus ou moins brillantes. Les vitres de ce groupe sont plus minces ; leur épaisseur dépasse rarement deux millimètres. Les bords, coupés aux ciseaux, sont parfois arrondis (n° 157), rarement ils montrent une sorte d'ourlet, parfois

ils sont laissés bruts de coupe ; souvent ils gardent un léger bombement, dû au procédé de fabrication utilisé (cf. le n° 156). Le verre est toujours vert pâle ou d'un vert olive très clair, par contre il n'est jamais de couleur naturelle bleu-vert ; souvent il contient de petites bulles. Grâce à cette technique, les carreaux sont beaucoup plus transparents que ceux du premier groupe. Les vitres soufflées se rencontrent dans les provinces germaniques dans des contextes postérieurs à 200 ap. J.-C. environ¹⁵³. Cependant, il n'est pas du tout certain, que le verre de vitre ait connu la même évolution technologique dans les régions septentrionales et dans le sud-ouest de la Gaule. Ce type de vitres trouve également des éléments de comparaison dans la villa de Montmaurin¹⁵⁴. Puisque leur matériau ressemble étroitement à celui des vases tardifs de Plassac (IV^e au VI^e s., cf. n° 137-149), on pourrait penser que les carreaux du troisième type datent, eux aussi, du dernier état de la villa. D'ailleurs, leur poids total, le double de celui du premier groupe de vitres, annonce une époque tardive. Si en effet, l'on calcule la surface conservée de ces carreaux à partir de leur poids, on arrive, à cause de sa minceur, peut-être à quatre fois la surface des carreaux du premier type, plus épais. Il est logique de trouver plus de matériel architectural du dernier état de la villa que du premier.

Les premières vitres ont été utilisées en Italie à l'époque julio-claudienne pour rendre un éclairage naturel aux pièces chauffées des thermes sans perdre de chaleur¹⁵⁵. Les vitres en verre bleu-vert du I^{er} siècle et du II^e laissaient bien entrer la lumière du jour, par contre elles n'étaient pas suffisamment transparentes pour qu'on voie à travers. En général, le vitrage semble avoir été un luxe ; néanmoins, la technique s'est répandue relativement vite, surtout dans les régions septentrionales. Sur le Magdalensberg, des fragments de vitres apparaissent déjà dans certains horizons stratigraphiques augustéens¹⁵⁶. Par la suite, l'utilisation du verre à vitre ne se limita pas aux thermes ; même des maisons d'habitation purent profiter de cette modernisation¹⁵⁷. Le vitrage restait malgré tout un luxe qui était réservé aux bâtiments d'un certain standing. Les lieux de production ne sont pas connus, ni, d'ailleurs, les dimensions des carreaux¹⁵⁸.

Conclusions

Malgré les difficultés décrites dans l'introduction, l'étude des verreries de la villa gallo-romaine de Plassac a fourni des résultats qui intéressent à la fois le matériel de la villa elle-même et celui du Sud-Ouest en général.

Les restes de 167 vases ont pu être distingués à partir des quelque 700 tessons recueillis (fig. 8 et 9). En raison de la très petite taille de la plupart d'entre eux et en raison aussi du fait qu'il s'agit d'un matériel recueilli hors stratigraphie, la détermination des types et leur datation restent parfois incertaines.

Notons que la répartition des verres dans la villa n'est pas significative (fig. 1). Elle correspond avant tout aux grands remblais antiques accumulés lors des travaux de construction.

L'interprétation des tableaux fig. 2 et 6, qui regroupent des verreries d'après la qualité du matériau et du poids (fig. 2) et la répartition chronologique des vases déterminés (fig. 6), sont soumis à un facteur dont on ignore l'importance. Car il est vrai que la répartition chronologique d'un matériel trouvé dans une villa qui a connu plusieurs états et qui fut habitée sans interruption pendant plus de quatre siècles ne peut être régulière. Le nettoyage du bâtiment ainsi que les travaux de construction ayant fait disparaître en grande partie les vestiges du premier état de l'habitation, le nombre des exemplaires appartenant aux deux premiers siècles de notre ère n'est donc pas tout à fait représentatif. Il faut pourtant souligner l'absence symptomatique de verreries d'époque augustéenne et noter, en revanche, que les quantités relativement grandes de verres tardifs ne doivent pas entraîner à de fausses conclusions sur l'importance de la villa au Bas Empire.

En résumé, nous dirons que l'arrivée du verre à Plassac en quantités appréciables (quelques vases de couleur) s'effectue dans le deuxième quart du I^{er} siècle, datation qui correspond parfaitement aux informations livrées par l'étude des peintures murales du 3^e style et par celle des premières céramiques (sigillées et parois fines

143. Fremersdorf 1967, pl. 258.

144. Fremersdorf 1967, pl. 229. Fremersdorf 1981, p. 137, fig. 1 et 3.

145. Jaffé 1978, p. 83, n° 191. p. 116-117, n° 301, 304.

146. Morin-Jean 1913, formes 42, 56 et 58, fig. 115, n° A ; pl. III, anse type delta 3 ; Doppelfeld 1966, fig. 90, 91, 93, 102. Fremersdorf 1981, p. 98, n° 218. Il semble que ces fils plissés soient toujours appliqués directement sur les vases romains, sans fil de support.

147. Jaffé 1978, p. 73, n° 164 ; p. 86, n° 199, 200.

148. Le procédé est décrit en détail par Boon 1966, 41-45. Dans cet article, Boon réussissait de contredire Harden 1959, p. 10, qui supposait pour tous les types de vitre la fabrication soufflée. Cf. également Czurda-Ruth 1979, p. 218-225.

149. Haevernick et Hahn-Weinheimer 1955, p. 67.

150. Plusieurs matériaux sont connus pour les cadres : le bronze, le bois et le plomb, cf. Czurda-Ruth 1979, p. 221-222 et note n° 787.

151. D. Charlesworth, «Roman Window Glass from Chichester, Sussex», *Journal of Glass Studies*, 19, 1977, p. 182-183. Rütli 1988, p. 104.

152. Des vitres incolores de même aspect ont été également trouvés dans la villa de Montmaurin, Fouet 1969, p. 275-276.

153. B. Rütli, Gläser, dans : W. Drack, *Der römische Gutshof bei Seeb, Gem. Winkel. Ausgrabungen 1958-1969*. Berichte der Zürcher Denkmalpflege, Archäologische Monographien, 8, Zurich, 1990, p. 189.

154. Fouet 1969, p. 275-276, troisième type.

155. T. E. Haevernick, «Römische Fensterscheiben», *Glastechnische Berichte*, 21, 1954, p. 464, petits thermes du forum et thermes de Stabies à Pompéi. T. E. Haevernick, P. Hahn-Weinheimer, «Untersuchungen römischer Fenstergläser», *Saalburg-Jahrbuch*, 14, 1955, p. 68.

156. Czurda-Ruth 1979, p. 223.

157. Rütli 1988, p. 104. Hochuli *et al.* 1986, p. 51.

158. Les plus longs morceaux recollables de Plassac mesurent 25 cm environ. Fouet 1969, p. 275, décrit des fragments du troisième type de Montmaurin qui atteignent souvent 20 cm de longueur.

notamment)¹⁵⁹. On trouve ensuite une large série de récipients, surtout en verre bleu-vert, datables de la seconde moitié du I^{er} siècle et du premier quart du II^e. Ces objets sont à peu près semblables à ceux que, au même moment, on rencontre ailleurs dans l'empire romain. Plus tard, entre le II^e et le IV^e siècle, s'observe une grande richesse de formes et de décors dans la verrerie incolore. Certains types sont attestés dans d'autres régions mais d'autres pourraient être des productions locales. Enfin, l'étude des verres teintés appartenant à l'Antiquité tardive a permis de découvrir des exemplaires attribuables peut-être aux Ve et VI^e siècles. Même si l'état actuel de la recherche sur les productions mérovingiennes ne permet pas encore de les identifier avec précision, il n'en est pas moins sûr que Plassac a encore reçu du verre à une époque avancée. Cela contribuerait à renforcer l'hypothèse d'un abandon assez tardif de la villa, dans la mesure où la présence d'un tel témoin archéologique est indissociable de l'occupation des lieux par le propriétaire et sa famille.

On doit aussi porter une attention particulière aux vases importés. Bien que peu d'ateliers aient été identifiés, et donc que les zones de fabrication restent souvent inconnues, on parvient à reconnaître certaines productions : on sait par exemple, pour une partie des verres du I^{er} siècle, distinguer de celles qui viennent d'Orient celles qui ont une origine occidentale. A une date plus récente, mais toujours sous le Haut Empire, les productions de Cologne et des officines italiennes ont tenu une place importante, bien mise en lumière par divers travaux. Par ailleurs, la découverte, au cours des dernières années, de productions verrières en Italie, en Asie Mineure, en Espagne, en France et en Suisse¹⁶⁰ fournira certainement dans un avenir proche des informations décisives sur les productions de ces régions. A Plassac, on relèvera surtout les importations d'un groupe

de produits colonais datables des III^e et IV^e siècles. Ces verres, dont trois à décor gravé, sont attestés pour la première fois dans le Sud-Ouest. Leur répartition ailleurs en Gaule est encore peu connue. Plassac reste pour l'instant le lieu de trouvailles le plus éloigné vers l'ouest¹⁶¹. Plusieurs vases incolores et bleu outre-mer sont de provenance orientale, datables des II^e et III^e siècles (n° 57, 60, 61, 92)¹⁶². D'autres fragments (vases façonnés n° 85-91) appartiennent à des types connus à la fois dans les trouvailles orientales et occidentales : on constate en effet une relative concentration des lieux de découverte dans la Péninsule ibérique et dans le sud de la Gaule. La récente apparition à Saintes de restes d'un atelier de verrier qui a produit jusqu'aux premières décennies du II^e siècle, prouvera peut-être l'origine charentaise de certaines fabrications. Dans le matériel de notre villa, les n° 79 et 83 témoignent sans doute aussi de l'activité d'officines régionales aux II^e et III^e siècles. Observons d'ailleurs que les groupes de verres tardifs soufflés dans le même matériau que les vitres de même époque ne peuvent, comme celles-ci, avoir été fabriqués très loin de Plassac parce que ces deux groupes de verreries sont très fragiles à cause de la faible épaisseur de leurs parois ; il semble logique de supposer qu'ils ont été transportés sur une faible distance seulement¹⁶³.

Il est clair que l'état des recherches sur le mobilier des grandes villas gallo-romaines comparables à celle de Plassac, rend l'évaluation de la verrerie de cette dernière difficile, car le plus souvent, ni le verre, ni la céramique ne sont publiés même partiellement et l'on manque de matériel de comparaison. Les seuls lots de verreries comparables sont ceux des villas de Montmaurin (Haute Garonne) et de São Cucufate (Portugal). Comme à Plassac, on constate une verrerie riche en formes et comprenant un certain taux

d'importations. Dans la villa girondine, la variété des verres importés et leur aspect souvent précieux témoignent des moyens et du goût des propriétaires. Ici, on a l'impression (pas la certitude) que le verre tenait, dans le mobilier une place assez importante. Bien que la quantité recueillie soit plus modeste qu'à Montmaurin, des verres exceptionnels par leur rareté et leur origine se rencontrent à côté de récipients communs, et pendant toute l'occupation du site. En outre, il faut prendre deux faits en particulière considération. Le premier concerne l'utilisation de la verrerie. L'étude du large répertoire des formes prouve que les verres étaient intégrés dans le style de vie ; il y avait non seulement les simples récipients à contenir comme les balsamiques, les bouteilles et les urnes, mais toute une série de vases qui servaient à table et qui démontrent, à cause de leur rareté et de leur caractère relativement précieux, que leurs usagers appréciaient des repas soignés, servis dans une vaisselle en différents matériaux. Le second fait concerne les liaisons qui peuvent être établies avec des pièces parallèles trouvées dans les grandes villas du Sud-Ouest, surtout au Bas Empire¹⁶⁴. Il faut présumer que ces villas appartenaient au même réseau des débouchés du marché

régional de la verrerie. Les importations prouvent bien sûr non seulement que les propriétaires de la villa de Plassac pouvaient s'acheter ces vases souvent rares et précieux, mais aussi, que toute la région était liée par le commerce à des pays lointains. L'attestation de ces importations apporte de nouveaux éléments à l'image des ateliers exportateurs, bien que le fonctionnement du commerce du verre ne soit pourtant pas encore connu.

Si nous retournons, pour terminer, aux différents types de verres de vitres, nous constatons que le vitrage des fenêtres, preuve lui aussi d'un standing élevé, se suit sans faiblir du I^{er} au Ve siècle, peut-être d'ailleurs utilisa-t-on à Plassac les produits d'ateliers régionaux.

Espérons que de futures recherches dans le domaine de la verrerie du Sud-Ouest permettront de préciser les résultats de cette étude et de rectifier certaines de propositions qui y ont été faites, surtout évidemment pour ce qui concerne ces deux aspects qui demeurent encore malheureusement de réels obstacles, ceux de la datation et de la provenance des objets.

164. Mais peut-être aussi sous le Haut Empire, seulement le verre des villas de cette époque s'est encore moins conservé que celui du Bas Empire.

159. M.-O. Savarit, «Les peintures murales romaines de Plassac (Gironde)», dans : A. Barbet (éd.), *Peintures murales en Gaule*, BAR Intern. Series, 240, 1985, p. 113-135. T. Rebollo-Conde, «La sigillée gauloise décorée de la villa de Plassac (Gironde)», *Société Archéologique de Bordeaux*, LXXVIII, 1987, p. 37-41. C. Lopes, «Les marques sur terre sigillée sud-gallique de Plassac (Gironde)», *Société Archéologique de Bordeaux*, LXXVIII, 1987, p. 43-47.

160. E. M. Stern, «The production of glass vessels in Roman Cilicia», *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 22, 1989, p. 121-128. M. Sternini, «A glass workshop in Rome (IVth - Vth century A. D.)», *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 22, 1989, p. 105-114. G. de Tommaso, «Ipotesi sulla produzione di vasellame vitreo in Italia tra III e IV secolo», *Rivista internazionale per la storia economica e sociale dell'antichità*, V, 1986, p. 111-121. J. Price, «Glass Vessel Production in Southern Iberia in the First and Second Centuries A. D.: A Survey of the Archaeological Evidence», *Journal of Glass Studies*, 29, 1987, p. 30-39. Foy et Sennequier 1989/90, p. 12-18. Les vestiges des fours de verrier, découverts en 1990 à Saintes et à Avenches, sont inédits.

161. Il me semble sûr que certains verres trouvés à Montmaurin sont eux aussi des produits de Cologne, tels les verres à deux couches, bleue et incolore, à décor à cupules, datables, comme les verres à décor gravé, du IV^e s., cf. Fouet 1969, p. 286, fig. 152, n° 65 ; 77 ; 601. De même, le premier fragment d'un verre diatrète découvert dans le Sud-Ouest (inédit ; villa gallo-romaine de Séviac, Gers) pourrait être un produit colonais du IV^e s. Par contre, il n'est pas certain que le bol à décor gravé, trouvé dans la villa de Chichester et apparemment datable du IV^e siècle, soit un produit colonais, cf. A. Down, *Chichester Excavations. The Roman Villas at Chilgrove and Upmarden*, 1979, p. 166, fig. 56, n° 7.

162. On trouve des importations orientales également en Angleterre et peut-être au Portugal, cf. A. Oliver, «Early Roman Faceted Glass», *Journal of Glass Studies*, 26, 1984, p. 39, fig. 12. Nolen 1988, p. 24-25, n° 60.

163. Cette proposition demande à être confirmée par des trouvailles d'ateliers.

Répartition chronologique des fragments des 167-176 vases

NOMBRE	TYPE	COULEUR DU VERRE	N° CAT.
23-24	Types du Ier siècle		
1	Coupe, type Trier 19 ?	vert émeraude	1
1	Coupe soufflée dans un moule	bleu outre-mer	2
1	Gobelet soufflé dans un moule	bleu ciel	3
2	Coupes, type Isings 3a	bleu-vert clair	4 ; 7
2	Coupes, type Isings 3b	bleu-vert clair	5 ; 6
2	Coupes, type Isings 3	bleu-vert; vert jaunâtre	
3	Coupes, type Trier 22 ou Isings 46/48	bleu ciel; vert clair	8-10
2	Gobelets, type Isings 34/Trier 59	bleu-vert	27
3	Coupes, type Isings 41b/42	bleu-vert clair	19 ; 20
1	Coupe, type Isings 48	bleu-vert clair	12
1	Gobelet, type Isings 37a/69a	bleu-vert clair	13
1-2	Bouteilles, type Isings 50	bleu cobalt	
1	Bouteille, type Isings 51b	bleu-vert clair	21
1	Carafe, type Trier 112a	bleu-vert	
1	Balsamaire globulaire	bleu-vert clair	22
32-35	Types de la 2e moitié du Ier siècle et de la 1ere moitié du IIe siècle		
1	Bouteille Isings 13/14	bleu-vert clair	42
1	Assiette, type Isings 43/45 ou Gobelet, type Isings 37	bleu-vert	25
3	Gobelets	bleu-vert	11 ; 16 ; 28
1	Gobelet ou couvercle	bleu-vert	29
1	Balsamaire, type Isings 26	bleu-vert clair	33
2	Balsamares	bleu-vert	34 ; 35
4	Aryballes, type Isings 61	bleu-vert	30-32
1	Aryballe/balsamaire, type Isings 61/Berger 14	bleu-vert	38
1	Bouteille, type Isings 16/18/28	bleu-vert	37
8	Bouteilles, type Isings 50	bleu-vert	43-48
(3)	Anses de bouteilles, type Isings 50	bleu-vert	49-51
3	Carafes	bleu-vert	39; 41
2	Fonds plats de bouteilles ou de balsamares	bleu-vert ; vert anglais	14 ; 15
1	Urne, type Isings 62/63/67	bleu-vert	52
1	Fond à pied plié	bleu-vert	17
2	Fonds à pied rapporté	bleu-vert	18 ; 26
8	Types du IIe siècle		
1	Plat à rebord taillé, type Trier 23	incolore	60
1	Gobelet, type Isings 33	incolore	58
1	Gobelet, type Trier 36	bleu-vert	23
1	Bol, type Isings 85b	bleu-vert clair	24
1	Balsamaire, type Isings 82 B1	bleu-vert	36
1	Bouteille ?	bleu-vert	55
1	Urne, type Isings 67b	bleu-vert	53
1	Urne ou pot	bleu-vert	54
25-29	Types des IIe/IIIe siècles		
1	Plat, type Trier 11	bleu outre-mer	57
1	Bol ou coupe, type Trier 15/49 ?	incolore	89
1	Gobelet à bosses	incolore	59
1	Coupe, type Kisa 339 ?	incolore	61
9	Bols, type Isings 85b	incolore	62-67
(4)	Pieds de bols du type Isings 85b ?	incolore	68 ; 69
1	Gobelet, type Eggers 185 ?	incolore	95
1	Gobelet à décor façonné	incolore	88

Fig. 6. — Répartition chronologique

1	Bol à décor façonné	incolore	87
1	Canthare, type Isings 86/93	incolore	
1	Bol	incolore	78
1	Urne, type Isings 67a	incolore	71
1	Fond à pied déplié	incolore	82
1	Carafe	verdâtre	80
1	Balsamaire	bleu-vert clair	111
2	Balsamares/bouteilles	incolore	73
1	Forme indéterminable	incolore	
6	Types du IIe au IVe siècle		
1	Balsamaire, type Isings 27	incolore	75
1	Balsamaire, type Isings 82 B	incolore	74
1	Balsamaire/bouteille	vert clair	72
2	Bols ou coupes	incolore	76 ; 77
1	Coupe	incolore	79
16	Types des IIIe/IVe siècles		
1	Assiette, type Isings 80	incolore	70
2	Bols à décor façonné	incolore	90 ; 91
1	Vase à parois épaisses	incolore	83
3	Gobelets (1 avec inscription)	incolore	92-94
3	Gobelets, type Isings 34 ?	incolore	96 ; 97 ; 103
1	Gobelet	verdâtre	81
1	Balsamaire	bleu de Prusse	110
2	Balsamares, type Trier 79c ?	vert olive	112 ; 114
2	Bouteilles	vert anglais	113 ; 116
16	Types du IVe siècle		
3	Bols à décor façonné	incolore, verdâtre	84-86
4	Bols, type Trier 49b	incolore	98-101
4	Gobelet, type Isings 109	incolore	105-108
3	Gobelets ou bols	incolore	102 ; 104 ; 109
1	Gobelet à décor gravé	incolore, verdâtre	97a
1	Bouteille	vert anglais clair	116
32	Types du IVe au VI/VII siècles		
2	Gobelets, type Isings 106 ?	vert olive ; olive jaunâtre	136 ; 143
1	Gobelet, type Isings 106c	vert olive	126
4	Gobelets, type Isings 109	vert olive	124 ; 125 ; 127 ; 129
11	Gobelets, type Isings 109/111	vert olive ; vert pâle	117; 122-123; 131-135 ; 141-142
2	Gobelets, type Isings 111	olive jaunâtre	142
1	Gobelet, type Isings 114	vert olive ; olive jaunâtre	121 ; 144
2	Gobelets, type Isings 117/Trier 15a	vert verdâtre	
1	Gobelet, type Trier 49a/b	vert olive	128 ; 140
2	Gobelets avec courbure de la panse	vert olive clair	131
1	Gobelet	vert olive jaunâtre ; vert pâle	145 ; 146
1	Bouteille, type Isings 120/121	vert	138
1	Bouteille	vert olive	119
1	Anse	vert olive	137
1	Verre à tige ?	vert clair	118
1	Vase à décor pincé	verdâtre	120
1		verdâtre	139
9-10	Vases de datation incertaine		
2	Vases à décor incisé	incolore	150 ; 151
1-2	Gobelet ?	incolore, grisâtre	147-148
1	Balsamaire, type Isings 82 B2	vert olive	115
2	Balsamares	vert	34 ; 35
1	Vase déformé	bleu clair	149
1	Anse ou élément décoratif	incolore	152
1	Anneau ?	vert	56

des fragments des 167-176 vases.

Bibliographie

- DE ALARCAO, J. (1965), *Vidros romanos de Conimbriga* (Coimbra).
- DE ALARCAO, J. (1975), «Bouteilles carrées à fond décoré du Portugal romain», *Journal of Glass Studies*, 17, p. 47-53.
- DE ALARCAO, J. (1976), «Verres», dans : J. DE ALARCAO & R. ETIENNE, *Fouilles de Conimbriga VI. Céramiques diverses et verres*, p. 155-233 (Paris).
- ARVEILLER-DULONG, V. & ARVEILLER, J. (1985), *Le verre d'époque romaine au Musée de Strasbourg*, Notes et Documents des Musées de France 10 (Paris).
- AUTH, S.H. (1976), *Ancient Glass at the Newark Museum from the Eugene Schaefer Collection of Antiquities* (Newark).
- BARKOCZI, L., (1988), *Pannonische Glasfunde in Ungarn*, Studia Archaeologica IX (Budapest).
- BERGER, L. (1960), *Römische Gläser aus Vindonissa*, Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa, (Bâle).
- BOON, G.C. (1966), «Roman Window Glass from Wales», *Journal of Glass Studies*, 8, p. 41-45.
- BRUN *et al* (1989), J.-P. Brun, B. Rogers, P. Columeau, M. Thion, «La villa gallo-romaine de Saint-Michel à la Garde (Var). Un domaine oléicole au Haut-Empire», *Gallia*, 46, p. 103-162.
- CALVI, M. C. (1968), *I vetri romani del Museo di Aquileia* (Aquilée).
- CARRERAS *et al.* (1983-84), T. Carreras, M. Prat, I. Rodriguez, «Considerations sobre una safata oval de vidre al Museu Arqueologic de Barcelona», *Empuries*, 45-46, p. 330-333.
- CHARLESWORTH, D. (1966), «Roman square bottles», *Journal of Glass Studies*, 8, p. 26-40.
- CHARLESWORTH, D. (1972), «The Glass», in : S. Frere, *Verulamium Excavations I*, Report of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London 28 (Oxford), p. 196-215.
- CHEW, H., (1988), «La tombe gallo-romaine de Saintes. Nouvel examen du matériel», *Antiquités Nationales*, 20, 1988, p. 35-61.
- CLAIRMONT, Ch. (1963), *The Glass Vessels. The Excavations at Dura-Europos, Final Report IV. Part V* (New Haven).
- CZURDA-RUTH, B. (1979), *Die römischen Gläser vom Magdalensberg*, Kärntner Museumsschriften 65, Archäologische Forschungen auf dem Magdalensberg 6 (Klagenfurt).
- DONATI, P. A. (1978), «Marchi di fabbrica su vetri romani del Ticino», *Quaderni ticinesi di Numismatica e Antichità Classiche*, 7, p. 203-215.
- DONATI, P. A. *et al.* (1979), Locamo, *La necropoli romana di Solduno. Catalogo dei materiali*, Quaderni d'informazione 3 (Bellinzona).
- DOPPELFELD, O. (1966), *Römisches und fränkisches Glas in Köln* (Cologne).
- DUMOULIN, A. (1964), «Découverte d'une nécropole gallo-romaine à Apt (Vaucluse)», *Gallia*, 22, p. 87-110.
- FASOLD, P. (1983), «Spätromische Gläser vom Lindenberg in Kempten», *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 48, p. 207-216.
- FASOLD, P. (1985), *Die früh- und mittelrömischen Gläser von Kempten-Cambodunum*, Forschungen zur provinzialrömischen Archäologie in Bayerisch-Schwaben (Schwäbische Geschichtsquellen und Forschungen 14), p. 197-230 (Augsbourg).
- FLOS TRAVIESO, N. (1987), *Baetulo. Els vidres*, Monografies Badalonines 10 (Badalona).
- FOLLMANN-SCHULZ, A. B. (1988), *Die römischen Gläser aus Bonn*, Beihefte der Bonner Jahrbücher 46 (Cologne).
- FOUET, G. (1969), *La villa gallo-romaine de Montmaurin (Haute-Garonne)*. XXe Suppl. à *Gallia*.
- FOY, D. et SENNEQUIER, G. éd. (1989/90), *A travers le verre, du Moyen Age à la Renaissance*, Musées et Monuments départementaux de la Seine-Maritime (Rouen).
- FREMERSDORF, F. (1958a), *Römisches Buntglas in Köln. Die Denkmäler des römischen Köln*, 3. (Cologne).
- FREMERSDORF, F. (1958b), *Das naturfarbene sogenannte blaugrüne Glas in Köln. Die Denkmäler des römischen Köln*, 4 (Cologne).
- FREMERSDORF, F. (1959), *Römische Gläser mit Fadenaufgaben in Köln. Die Denkmäler des römischen Köln*, 5 (Cologne).
- FREMERSDORF, F. (1961), *Römisches geformtes Glas in Köln. Die Denkmäler des römischen Köln*, 6 (Cologne).
- FREMERSDORF, F. (1967), *Die römischen Gläser mit Schliff, Bemalung und Goldauflagen aus Köln. Die Denkmäler des römischen Köln*, 8 (Cologne).
- FREMERSDORF, F. & POLONY-FREMERSDORF, E. (1984), *Die farblosen Gläser der Frühzeit in Köln, 2. und 3. Jahrhundert. Die Denkmäler des römischen Köln*, 9 (Cologne).
- FÜNFSCILLING, S. (1986), «Römische Gläser aus Baden-Aquae Helveticae (Aus den Grabungen 1892-1911)», *Jahresbericht der Gesellschaft Pro Vindonissa 1985*, p. 81-160 (Brugg).
- FÜNFSCILLING, S. (1987), «Beobachtungen zu Rippenschalen von Schweizer Fundorten», *Annales du 10e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre, Madrid-Ségovie 23-28 septembre 1985*, p. 81-108.
- GARBSCH, J. (1978), *Glasgefäße und Fensterglas, dans H. Schönberger, Kastell Oberstimm; Grabungen 1968-71*, Limesforschungen 18 (Berlin), p. 179-285.
- GENDRON, C. (1974), «Richesses méconnues des musées vendéens. Les verres gallo-romains», *Archeologia*, 68, p. 36-45.
- GENDRON, C., (1971), «Un lot de verreries du Ier siècle trouvé à Saintes», *Soc. Archéologique et historique de la Charente, Mémoires*, 1971, p. 3445-350.
- GOETHERT-POLASCHEK, K. (1977), *Katalog der römischen Gläser des Rheinischen Landesmuseums Trier*, Trierer Grabungen und Forschungen, 9 (Mayence).
- GOLDSTEIN, S. M. (1979), *Pre-Roman and Early Roman Glass in the Corning Museum of Glass* (Corning, New York).
- GOMULKA, G. (1978), «Spätantike Gläser aus dem Limeskastell Iatrus bei Krivina (Bez. Ruse) Nordbulgarien», *Annales du 7e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre 1977* (Liège 1978), p. 25-30.
- HAEVERNICK, TH. E. & HAHN-WEINHEIMER, P. (1955), «Untersuchungen römischer Fenstergläser», *Saalebürg-Jahrbuch*, 14, p. 65-73.
- HARDEN, D.B. (1936), *Roman Glass from Karanis found by the University of Michigan Archaeological Expedition in Egypt, 1924-29*, University of Michigan Studies, Humanistic series, 41 (Ann Arbor).
- HARDEN, D. B. (1947), «The Glass», dans : C. F. C. Hawkes & M. R. Hull, *Camulodunum. First Report on the Excavations at Colchester 1930-1939*, Reports of the Research Committee of the Society of Antiquaries of London, N° XIV, p. 287-307.
- HARDEN, D. B., PAINTER, K. S., PINDER-WILSON, R. H., TAIT, H. (1968), *Masterpieces of Glass, British Museum* (Londres).
- HARDEN, D. B., PRICE, J. (1971), *The Glass*, dans B. Cunliffe, *Excavations at Fishbourne 1961-1969. Vol. II : The Finds*, p. 317-368. (Leeds).
- HARDEN, D. B., HELLENKEMPER, H., PAINTER, K., WHITEHOUSE, D. (1987), *Glass of the Caesars* (Milan).
- HILGERS, W. (1969), *Lateinische Gefäßnamen. Bezeichnungen, Funktion und Form römischer Gefäße nach den antiken Schriftquellen*, Beihefte der *Bonner Jahrbücher*, 31 (Düsseldorf).

- HOCHULI-GYSEL, A. (1986), «Glasgefäße», dans : HOCULI-GYSEL, A., SIEGFRIED-WEISS, A., RUOFF, E., SCHALTENBRAND, V. (1986), *Chur in römischer Zeit I. Ausgrabungen Areal Dosch*. Antiqua, 12 (Bâle), p. 122-130.
- ISINGS, C. (1957), *Roman Glass from Dated Finds* (Groningue/Djakarta).
- ISINGS, C. (1971), *Roman Glass in Limburg*, Archaeologica Traiectina, 9 (Groningue 1971).
- ISRAELI, Y. (1964), «Sidonian mould blown glass vessels in the Museum Haaretz», *Journal of Glass Studies*, 6, p. 4-41.
- JAFFE, M. (éd.) (1978), *Glass at the Fitzwilliam Museum* (Cambridge, Londres, New York, Melbourne).
- KISA, A. (1908), *Das Glas im Altertum*, 3 vol (Rome 1908).
- LANDES, C. (1983), *Verres gallo-romains*, Catalogues d'Art et d'Histoire du Musée Carnavalet 4 (Bulletin du Musée Carnavalet 36, n° 1-2) (Paris).
- VAN LITH, S. M. E. (1977), «Römisches Glas aus Velsen», *Oudheidkundige Mededelingen uit het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 58, p. 1-62.
- VAN LITH, S. M. E. (1987), *Glas aus Asciburgium*, Funde aus Asciburgium, 10 (Duisburg).
- MACCABRUNI, C. (1983), *I vetri romani dei Musei Civici di Pavia. Lettura di una collezione* (Pavie).
- MARIACHER, P. (1966), «Vetri del Museo di Zara restaurati», *Bolletino dei Musei Civici Veneziani*, 11, n° 4, p. 17-32.
- MECONCELLINOTARIANNI, G. (1979), *Vetri antichi nelle collezioni del Museo Civico Archeologico di Bologna* (Bologna).
- MITARD, P. H. (1977), «Une riche sépulture gallo-romaine découverte près de Niort (Deux Sèvres)», *Gallia*, 35, p. 201-227.
- MORIN-JEAN, (1913), *La verrerie en Gaule sous l'empire romain* (Paris).
- NEUBURG, F. (1962), *Antikes Glas*, Darmstadt.
- NOLEN, J. (1988), «Vidros de S. Cucufate», *Conimbriga*, 27, p. 5-59.
- PIRLING, R. (1981), «Vom römischen zum fränkischen Glas - im Spiegel der Funde von Krefeld-Gellep», *Annales du 8e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre 1979* (Liège 1981), p. 115-131.
- PISTOLET, C. (1981), «Catalogue des verreries de la nécropole de Lattes», *Archéologie en Languedoc*, 4, p. 5-58.

- PRICE, J. (1987), «Late Hellenistic and early imperial cast vessel glass in Spain», *Annales du 10e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre 1985*, p. 61-80.
- RÜTTI, B. (1988), *Beiträge zum römischen Oberwinterthur. Vitodurum, 4. Die Gläser*, Berichte der Zürcher Denkmalpflege, Monographien, 5, (Zürich).
- RUIZ, J. C. (sans année), *La verrerie gallo-romaine*, Conservation des Musées d'Art de la Ville de Clermont-Ferrand, (Clermont-Ferrand).
- VONSALDERN, A. *et al.* (1974), A. von Saldern, B. Nolte, P. La Baume, Th. E. Haevernick, *Gläser der Antike. Sammlung P. Oppenländer* (Mayence).
- SCATOZZA HÖRICHT, L. A. (1986), *I vetri romani di Ercolano*. (Rome).
- SCHLEIERMACHER, W. (1957), «Einfarbige und entfärbte Glasgefäße», dans : W. Krämer (éd.), *Cambodunumforschungen 1953-1. Die Ausgrabung von Holzhäusern zwischen der 1. und 2. Querstrasse*, p. 77-80 (Kallmünz).
- SENNEQUIER, G. (1985), *Verreries d'époque romaine*, Collections des Musées départementaux de Seine-Maritime (Rouen).
- SOROKINA, N. P. (1978), «Facettenschliffgläser des 2. u d 3. Jhd. u. Z. aus dem Schwarzmeergebiet», *Annales du 7e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre 1977* (Liège 1978), p. 111-122.
- DE TOMMASO, G. (1985), «Vetro», dans : A. Carandini et A. Ricci (éd.), *Settefinestre. Una villa schiavistica nell'Etruria Romana*, vol. III, p. 173-211 (Modène).
- ULBERT, G. (1959), *Die römischen Donau-Kastelle Aislingen und Burghöfe*, Limesforschungen, 1 (Berlin).
- VEGAS, M. (1988), *Mulva II. Die Südnecropole von Munigua. Grabungskampagnen 1977-1983*, Madrider Beiträge, 15 (Mayence).
- WELKER, E. (1974), *Die römischen Gläser von Nida-Heddernheim*, Schriften des Frankfurter Museums für Vor- und Frühgeschichte, 3 (Frankfurt).
- WELKER, E. (1985), *Die römischen Gläser von Nida-Heddernheim II*, Schriften des Frankfurter Museums für Vor- und Frühgeschichte, 8 (Bonn).
- YADIN, Y. (1963), *The Finds from the Bar Kokhba Period in the Cave of Letters* (Jérusalem).

Catalogue

Abréviations

diam.	diamètre
ép.	épaisseur
ext.	extérieur
h.	hauteur
l.	longueur
sup.	supérieur
HS	hors stratigraphie

Les numéros suivis de * ne sont pas dessinés.

1. Coupe, type Trier 19 ?

N° Inv. 12 136.
Provenance : F 16 - G 16.
Matériau : vert émeraude, translucide ; quelques bulles.
Technique : soufflage ou dans un moule ou pressé-moulé ; bord, extérieur et intérieur polis au tour ; rainure gravée au-dessous de l'embouchure, à l'extérieur ; rainure et moulure à la courbure de la panse.
Etat de conservation : fragment de rebord.
Dimensions : diam. sup. 16 - 18 cm.
Datation : Ier s.
Bibliographie : Berger 1960, pl. 1, n° 11. Goethert-Polaschek 1977, p. 34. van Lith 1987, p. 44-45, type Isings 18.

2. Coupe

N° Inv. 12 312.
Provenance : R 8, sol.
Matériau : bleu outre-mer, translucide ; quelques bulles.
Technique : soufflage dans un moule ou pressé-moulé. Poli au tour.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : non déterminables ; diam. sup. 10-14 cm, env.
Datation : Ier s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 1.

3. Gobelet

N° Inv. 12 204.
Provenance : HS.
Matériau : bleu ciel, translucide ; parois très fines.
Technique : soufflage dans un moule.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : diam. non déterminable, 8 - 12 cm, env.
Datation : Ier siècle.
Bibliographie : von Saldern et al. 1974, S. H. Auth, «The Eugene Schaefer Collection of Ancient Glass at the Newark Museum: a new look at an old collection», *Annales du 6e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre* 1973 (1974), p. 25-30, p. 29, fig. 4, à droite.

Abréviations typologiques

Berger : forme d'après L. Berger, *Römische Gläser aus Vindonissa*. Veröffentlichungen der Gesellschaft Pro Vindonissa, Bâle, 1960.
Eggers : forme d'après H. J. Eggers, *Der römische Import im freien Germanien. Atlas der Urgeschichte*, Hambourg, 1951.
Isings : forme d'après C. Isings, *Roman Glass from Dated Finds*, Groningue-Djakarta, 1957.
Kisa : forme d'après A. Kisa, *Das Glas im Altertum*, 3 vol., Rome 1908.
Morin-Jean : forme d'après Morin-Jean, *La verrerie en Gaule sous l'empire romain*, Paris, 1923.
Trier : forme d'après K. Goethert-Polaschek, *Katalog der römischen Gläser des Rheinischen Landesmuseums Trier*. Trierer Grabungen und Forschungen, 9, Mayence, 1977.

4. Coupe à côtes, type Isings 3 a

N° Inv. 12 101.
Provenance : C 10 / C 11.
Matériau : vert tendre.
Technique : pressé-moulé, extérieur réchauffé, intérieur poli au tour.
Etat de conservation : très irisé ; rebord.
Dimensions : diam. sup. 14 cm, env.
Datation : Ier s.
Bibliographie : Isings 1957, p. 17-21. Fünfschilling 1987. Arveiller-Dulong 1985, p. 43-48. Van Lith 1987, p. 26-31. Rütli 1988, p. 22-30.

5. Coupe à côtes, type Isings 3 b

N° Inv. 12 382.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert clair, translucide.
Technique : cf. ci-dessus, n° 4.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : non déterminables.
Datation : Ier s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 4.

6. Coupe à côtes, type Isings 3b

N° Inv. 12 403.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : cf. ci-dessus, n° 4.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : non déterminables.
Datation : Ier s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 4.

7. Coupe à côtes, type Isings 3a ?

N° Inv. 12 402.
Provenance : HS.
Matériau : vert, translucide.
Technique : cf. ci-dessus, n° 4.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : non déterminables.
Datation : Ier s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 4.

8. Bol ou coupe, type Trier 22

N° Inv. 12 139.
Provenance : E 9.

Matériau : bleu ciel, translucide ; quelques petites bulles.
Technique : soufflage à la volée ; lèvres repliées sur l'extérieur.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 8 cm.
Datation : époque néronienne/flavienne - début IIe s.
Bibliographie : Ulbert 1959, pl. 13, n° 20. Welker 1974, p. 44-46. Goethert-Polaschek 1977, p. 35 ; cf. également les types Isings 44a et Morin-Jean forme 84. Pistolet 1981, p. 52, pl. XI, n° 191, 192.

9. Coupe, type Trier 22 - Isings 46a / 48

N° Inv. 12 289.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert, translucide.
Technique : cf. ci-dessus, n° 8.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 14 cm, env.
Datation : époque néronienne/flavienne - début IIe s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 8. Schleiermacher 1957, p. 78, fig. 9, n° 1 et 2.

10. Coupe, type Trier 22 - Isings 46a/48

N° Inv. 12 431.
Provenance : G 15.
Matériau : bleu-vert clair.
Technique : cf. ci-dessus, n° 8.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 16 cm, env.
Datation : époque néronienne/flavienne - début IIe s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 8 et 9. Ulbert 1959, pl. 13, n° 21 ; 22.

11. Gobelet

N° Inv. 216.
Provenance : HS.
Matériau : vert anglais.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 7 cm.

Datation : 60-125 ap. J. - C. env.
Bibliographie : Alarcão 1976, pl. XXXVII, n° 91.

12. Coupe, type Isings 48

N° Inv. 12 205.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert clair, translucide.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 14 cm, env.
Datation : époque claudienne/flavienne.
Bibliographie : Isings 1957, p. 69-70. Schleiermacher 1957, p. 78, n° 6 et 7. Czurda-Ruth 1980, pl. 4, n° 667. Fasold 1985, p. 217, n° 37, fig. 11, n° 1. Flos Travieso 1987, p. 71, fig. 40, n° 256.

13. Gobelet, type Isings 37a ou Isings 69a

N° Inv. 12 140.
Provenance : E 9.
Matériau : bleu-vert clair, translucide.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 11 cm, env.
Datation : surtout époque flavienne.
Bibliographie : Isings 1957, p. 52-53 ; p. 89. Schleiermacher 1957, p. 78, fig. 9, n° 6.

14. Bol, balsamaire ou bouteille

N° Inv. 12 432.
Provenance : G 11.
Matériau : bleu-vert, translucide, brillant ; bonne qualité.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : fond.
Dimensions : diam. 3,4 cm.
Datation : Ier/IIe s.

15. Bol ou bouteille

N° Inv. 212.
Provenance : HS.
Matériau : vert anglais/vert pâle.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : fond.
Dimensions : diam. c. 6 cm.
Datation : Ier/IIe s.

16. Gobelet

N° Inv. 264.
Provenance : Salle 7.
Matériau : bleu-vert ; petites bulles ; irisation dorée.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 5,5 cm.
Datation : Ier/IIe s.

17. Bol ou bouteille

N° Inv. 12 362.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert clair, translucide.
Technique : soufflage à la volée. Pied plié.

Etat de conservation : fond.
Dimensions : diam. 5 cm.
Datation : Ier/IIe s.

18. Bol ?

N° Inv. 12347.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée ; pied rapporté massif.
Etat de conservation : fond.
Dimensions : 4 cm.
Datation : Ier/IIe s.

19. Coupe, type Isings 41b

N° Inv. 221.
Provenance : Salle 11, NE.
Matériau : bleu-vert clair ; quelques bulles ; translucide.
Technique : soufflage à la volée, embouchure réchauffée et arrondie.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 11 cm.
Datation : époque claudienne-flavienne.
Bibliographie : Isings 1957, p. 57.

20. Coupe, type Isings 41b/42

N° Inv. 12 228.
Provenance : F 13.
Matériau : bleu clair, translucide.
Technique : soufflage à la volée, embouchure arrondie.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. sup. 6-7 cm.
Datation : époque claudienne-flavienne.
Bibliographie : Ulbert 1959, pl. 13, n° 5. Fasold 1985, p. 212, n° 12, fig. 8, n° 3.

21. Bouteille, type Isings 51 b.

N° Inv. 12 238.
Provenance : Q 6.
Matériau : bleu-vert ; irisation argentée.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. ext. 10 cm.
Datation : 2e moitié du Ier s.
Bibliographie : Schleiermacher 1957, p. 78, fig. 9, n° 8. Scatozza Hörich 1986, p. 48, pl. 31, n° 94.

22. Balsamaire globulaire

N° Inv. 12 364.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert clair ; parois très fines.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : diam. max. 6,4 cm.
Datation : époque claudienne-flavienne.
Bibliographie : Scatozza Hörich 1986, formes 41/42, pl. 34, n° 123. 124.

23. Gobelet, type Isings 62 ou type Isings 94 - Trier 36

N° Inv. 12 368

Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert, translucide.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord ; traces de concrétions.
Dimensions : diam. ext. 6 cm env.
Datation : IIe s. ?
Bibliographie : Charlesworth 1972, p. 192, fig. 76, n° 27, 28, 30. Welker 1974, p. 107-109 ; p. 119-121, pl. 15, n° 231 ; pl. 17, n° 277-279. Goethert-Polaschek 1977, p. 349. Arveiller-Dulong 1985, p. 102, n° 179

24. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 12 367a.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert clair, parois fine.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. 9 cm env.
Datation : IIe s. ?
Bibliographie : cf. ci-dessous n° 62.

25. Assiette, type Isings 43/45 ou gobelet Isings 37

N° Inv. 12 177.
Provenance : D 10.
Matériau : bleu-vert, translucide.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. max. 9,5 cm, env.
Datation : Ier/IIe s.
Bibliographie : Follmann 1988, pl. 39, n° 318.

26. Bouteille

N° Inv. 3714.
Provenance : R 8, N. caniveau.
Matériau : bleu-vert très clair, légèrement verdâtre ; translucide.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : pied.
Dimensions : diam. pied 4 cm env.
Datation : Ier/IIe s.

27. Gobelet, type Isings 34/Trier 59

N° Inv. 12 110.
Provenance : C 11.
Matériau : bleu-vert, semi-translucide.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : pied.
Dimensions : diam. 4,4 cm.
Datation : époque claudienne/néronienne.
Bibliographie : Isings 1957, p. 48. van Lith 1987, p. 48-50.

27a* Gobelet, type Isings 34/Trier 59

N° Inv. 12 281.
exemplaire non dessiné du même type.

28. Gobelet ?

N° Inv. 12 102.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert ; irisé.

Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : pied.
Dimensions : diam. 4,5 cm.
Datation : Ier/IIe s.

29. Gobelet ou couvercle

N° Inv. 12 361
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. 6 cm, env.
Datation : Ier/IIe s. ?

30. Aryballe, type Isings 61

N° Inv. 12 401
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert verdâtre avec filandres et bulles.
Technique : soufflage à la volée; anses fabriquées séparément et rapportées. Embouchure et anses travaillées irrégulièrement.
Etat de conservation : rebord, une anse intacte, l'autre est brisée.
Dimensions : diam. ext. embouchure 2,8 cm.
Datation : milieu Ier/IIe s.
Bibliographie : Welker 1974, p. 30-35, van Lith 1987, p. 68. Rütli 1988, p. 80-81.

31. Aryballe, type Isings 61

N° Inv. 12 405
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée ; anses fabriquées séparément et rapportées.
Etat de conservation : embouchure avec anses.
Dimensions : diam. ext. embouchure 3 cm.
Datation : milieu Ier/IIe s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 30.

32. Aryballe, type Isings 61

N° Inv. 12 385
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée, anse fabriquée séparément et rapportée.
Etat de conservation : rebord avec début d'une anse.
Dimensions : diam. ext. embouchure 4 cm.
Datation : milieu Ier/IIe s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 30.

33. Balsamaire, type Isings 26?

N° Inv. 12 386
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert très clair.
Technique : soufflage à la volée ; lèvres repliées irrégulièrement sur l'extérieur.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. ext. embouchure 3,8 cm.
Datation : Ier/IIe s.
Bibliographie : Rütli 1988, pl. 18, n° 1170. Vegas 1988, pl. 17, n° 31.6 (tombe du milieu du IIe s.).

34. Balsamaire

N° Inv. 12 040
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée ; épaisseur irrégulière de l'embouchure.
Etat de conservation : embouchure.
Dimensions : diam. ext. embouchure 2 cm.
Datation : 2e moitié du Ier s.
Bibliographie : Ulbert 1959, pl. 13, n° 34. Pistolet 1981, p. 35, pl. VI, n° 133.

35. Balsamaire

N° Inv. 12 404
Provenance : P 3, mur.
Matériau : bleu-vert ; irisé.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. ext. 2 cm.
Datation : romain ?
Bibliographie : Landes 1983, pl. XXI, n° 97.

36. Balsamaire, type Isings 82 B1

N° Inv. 12 389
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : fond.
Dimensions : diam. fond 1,4 cm.
Datation : IIe s. ou plus tard.
Bibliographie : Isings 1957, p. 98.

37. Carafe, type Isings 16/18/28

N° Inv. 7914
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée; rebord formé irrégulièrement.
Etat de conservation : embouchure.
Dimensions : diam. ext. 3,6 cm.
Datation : époque flavienne ou IIe s.
Bibliographie : Scatozza Höricht 1986, pl. 36, n° 1151 (n° 212, p. 64).

38. Balsamaire ou Aryballe, type Isings 61/ Berger 14

N° Inv. 811
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert clair d'une teinte turquoise ; quelques bulles.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : embouchure.
Dimensions : diam. ext. 3,5 cm.
Datation : milieu Ier s./IIe s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 30.

39. Carafe

N° Inv. 12 253
Provenance : R 8.
Matériau : bleu-vert ; irisé.
Technique : corps soufflé à la volée; anse étirée apportée.
Etat de conservation : fragment d'épaule

avec départ d'une anse en forme de bandeau plat à nervures latérales.
Dimensions : l. 5 cm.
Datation : Ier/début IIe s.

40. Carafe ou pot

N° Inv. 12 395
Provenance : P 3, mur près de coupe P 3.
Matériau : bleu-vert clair ; couche épaisse d'irisation.
Technique : soufflage à la volée, fond rentré.
Etat de conservation : fond.
Dimensions : diam. 4,6 cm.
Datation : Ier/début IIe s.
Bibliographie : Welker 1974, p. 87-88, pl. 14, n° 210 (type Isings 13 env.) ; pl. 17, n° 277 (type Isings 94).

41. Carafe / balsamaire

N° Inv. 12 178
Provenance : D 10.
Matériau : bleu-vert ; beaucoup de bulles.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : fond.
Dimensions : diam. 1,8 cm.
Datation : Ier/ début IIe s.

42. Bouteille, type Isings 13/14 ?

N° Inv. 12 400
Provenance : F 15, sous déblais.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée;
Etat de conservation : embouchure, rebord partiellement ébréché.
Dimensions : diam. ext. 6,5 cm.
Datation : Ier/IIe s.
Bibliographie : Isings 1957, p. 30-32.

43. Bouteille polygonale, type Isings 50

N° Inv. 7962
Provenance : N 7/N 8.
Matériau : bleu-vert clair.
Technique : soufflage à la volée, puis aplatissement en forme vraisemblablement heptagonale.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : h. 1,6 cm.
Datation : 2e moitié Ier/début IIe s.
Bibliographie : Isings 1957, p. 63-64. Welker 1974, p. 67-78, surtout p. 69. Rütli 1988, p. 81-83.

44. Bouteille, type Isings 50

N° Inv. 12 337
Provenance : R 8, canal.
Matériau : bleu-vert très clair.
Technique : soufflage à la volée, puis aplatissement en forme carrée.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : h. 1,8 cm.
Datation : 2e moitié Ier/début IIe s.
Bibliographie : Isings 1957, p. 63-64. Welker 1974, p. 67-78. Van Lith 1987, p. 55-59. Rütli 1988, p. 81-82.

45. Bouteille, type Isings 50

N° Inv. 12 342
Provenance : Salle 10 (?).
Matériau : bleu-vert ; beaucoup de bulles.
Technique : soufflage dans un moule.
Etat de conservation : fragment de fond avec cercles concentriques en relief.
Dimensions : diam. fond 4,5 cm, env., petit exemplaire.
Datation : 2e moitié Ier s./ début IIe s.
Bibliographie : cf. ci-dessus, n° 44.

46. Bouteille polygonale, type Isings 50

N° Inv. 12 426
Provenance : caniveau abside salle 8.
Matériau : bleu de Prusse, semi-translucide, décor superposé et partiellement noyé en verre blanc.
Technique : soufflage du corps dans un moule, fusion de filets de pâte de verre blancs noyés dans la masse de verre bleue, qui était ensuite réchauffée pour obtenir l'effet agate.
Etat de conservation : fragment de panse.
Dimensions : h. 3,2 cm., ép. 3-4 mm.
Datation : incertaine.
Bibliographie : Isings 1957, p. 63-64. Frensdorff 1958, pl. 110, carafe bleue, décorée de la même manière, type Trier 123a, 2e moitié du IIIe s./2e moitié du IVe s. Les balsamaire bleus décorés de la même manière viennent surtout d'Orient, cf. von Saldern et al. 1974, n° 358.

46a* Bouteille polygonale, type Isings 50

N° Inv. 8015
Provenance : N7/N8.
Matériau : bleu de Prusse ; semi-translucide; traces de fils superposés et noyés comme dans le n° 46.
Technique : soufflage dans un moule.
Etat de conservation : fragment de panse.
Datation : Ier s.?
Bibliographie : Isings 1957, p. 63-64. Provient peut-être de la bouteille n° 46.

46b* Bouteille

N° Inv. 234
Provenance : HS.
Matériau : bleu de Prusse ; semi-translucide ; quelques petites bulles ; filandreux.
Technique : soufflage dans un moule à deux valves ; couture latérale verticale préservée.
Etat de conservation : fragment de col.
Dimensions : ép. 1,3 mm ; diam. ext. du col 3,5 cm.
Datation : Ier s.?
Bibliographie : Isings 1957, p. 63-64.

47. Bouteille, type Isings 50

N° Inv. 8805
Provenance : Salle 3b, niveau sol.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage dans un moule.
Etat de conservation : fragment de fond.
Décor du fond : trois cercles concentriques.
Dimensions : l. 5,7 cm ; ép. max. 0,8 cm.
Datation : fin Ier s. / début IIe s.
Bibliographie : Welker 1974, p. 67-78, pl. 9, n° 157; 158. Rütli 1988, p. 81-83, fig. 42 et pl. 21, n° 1476. Les cercles concentriques sont le plus fréquent motif de décor sur les bouteilles du type Isings 50, cf. p. ex. Berger 1960, pl. 21, n° 82. Charlesworth 1966, 27, fig. 3. Fouet 1969, p. 279, fig. 145, p. 566. Harden et Price 1971, p. 362, fig. 143, n° 101. Alarcão 1975, p. 51, n° 10. Alarcão 1976, pl. XXXV, n° 49.50. Donati 1978, p. 206, pl. 1, n° Tenero 31. 316 et Arcegnò 139.563. Fasold 1985, p. 220-222, fig. 14 et 15.

48. Bouteille, type Isings 50

N° Inv. 7204
Provenance : 1980, D2, couches aux cubes de mosaïque.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage dans un moule.
Etat de conservation : fragment de fonds.
Décoration du fond : deux cercles concentriques.
Dimensions : l. 2,8 cm ; ép. max. 0,7 cm.
Datation : fin Ier s. / début IIe s.
Bibliographie : cf. n° 47.

49. Bouteille

N° Inv. 7678
Provenance : G 14.
Matériau : bleu-vert ; translucide.
Etat de conservation : fragment d'anse à nervures fines sur sa face extérieure.
Dimensions : l. 3,2 cm ; ép. 0,6 cm.
Datation : 2e moitié Ier s.
Bibliographie : Rütli 1988, p. 90.

50. Bouteille

N° Inv. 12 341
Provenance : Q 6, contre mur salle 5.
Matériau : bleu-vert assez verdâtre et clair.
Etat de conservation : fragment d'anse à nervures fines sur sa face extérieure.
Dimensions : l. max. 4,8 cm ; ép. 1,4 cm
Datation et bibl. cf. n° 49.

51. Bouteille

N° Inv. 12 381
Provenance : HS.
Matériau : vert, semi-translucide.
Etat de conservation : fragment d'anse à nervures fines sur sa face extérieure.
Dimensions : l. max. 7,2 cm ; ép. max. 1 cm
Datation et bibl. cf. n° 49.

52. Urne, type Isings 62,63 ou 65?

N° Inv. 12 387.
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée. Rebord replié en dedans.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. ext. 12 cm, env.
Datation : Ier/IIe s.
Bibliographie : Isings 1957, p. 50; p. 81-82 ; p. 84. Alarcão 1965, pl. II, n° 61.

53. Urne, type Isings 67b

N° Inv. 12 304
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée, rebord enroulé vers l'extérieur.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. ext. 10 cm.
Datation : IIe s.
Bibliographie : Isings 1957, p. 87-88. G. Bérard, La nécropole gallo-romaine de la Calade à Cabasse (Var), *Gallia* 19, 1961, p. 105-158 ; p. 146, tombe 31, pl. 29, n° 209.

54. Urne ou pot

N° Inv. 8805a
Provenance : salle 3b, caniveau.
Matériau : bleu-vert.
Technique : soufflage à la volée ; pied plié.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : diam. 9,5 cm.
Datation : IIe s.?

55. Bouteille ?

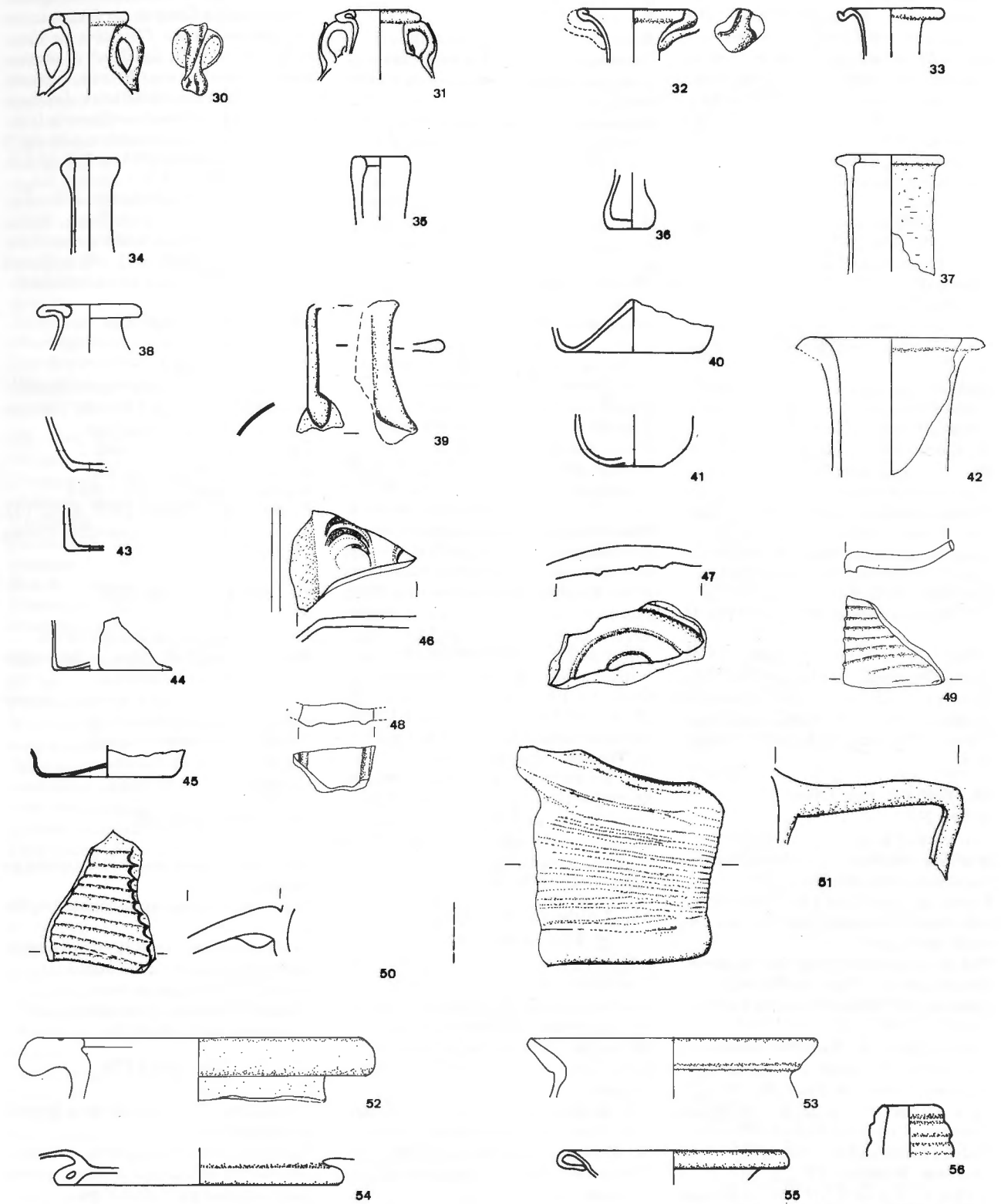
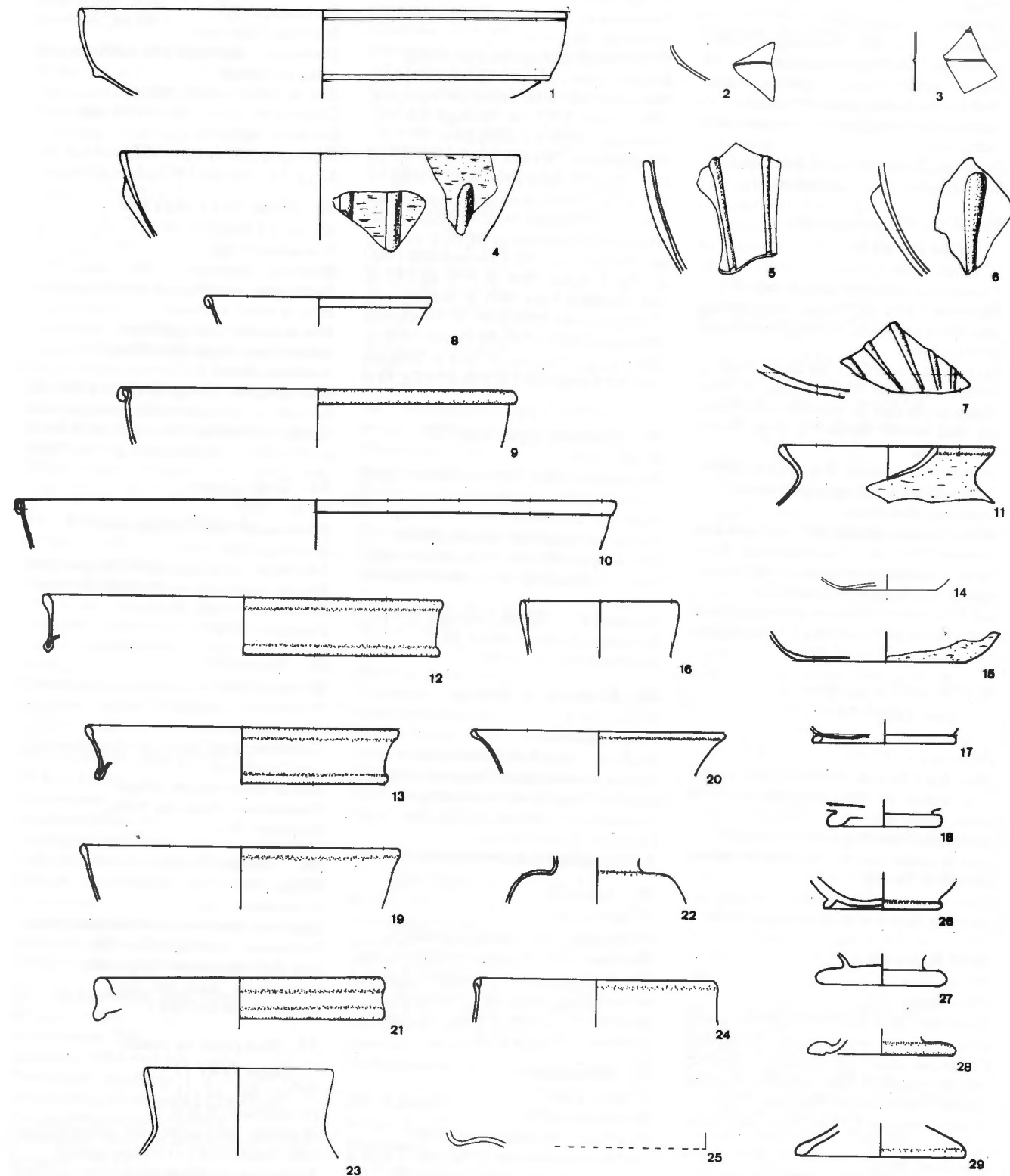
N° Inv. 12 440
Provenance : aile est ?
Matériau : vert.
Technique : soufflage à la volée, rebord plié vers l'extérieur.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. ext. 9 cm.
Datation : IIe s.?

56. Anneau ?

N° Inv. 715
Provenance : HS.
Matériau : bleu-vert clair, verdâtre ; irisé.
Technique : soufflage à la volée.
Etat de conservation : fragment.
Dimensions : diam. ext. 3 cm.
Datation : fin Ier/IIe s.?

57. Plat rond ou ovale, type Trier 11

N° Inv. 801, 12 211
Provenance : R 8/R 9.
Matériau : bleu outre-mer; petites bulles ; semi-translucide ; excellente qualité.
Technique : soufflage dans un moule ? Poli au tour sur les deux côtés.
Etat de conservation : 3 fragments de rebord.



Dimensions : diam. 34 cm.

Datation : IIe s. ?

Bibliographie : S. Erdemgil et al., *Die Hanghäuser von Ephesos* (Istanbul sans date), p.62, en haut : plat ovale de 79 cm de longueur avec anses en verre bleu outremer, légèrement translucide, daté du IIe s. (Inv. 12/4/75). B. Czurda-Ruth, «Zu den römischen Gläsern aus den Hanghäusern von Ephesos», *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte* 22, 1989, p. 129-130, fig. 1.

Même forme en verre incolore : Harden 1936, p. 52, pl. 1,1. Clairmont 1963, pl. II, n°65. 66 (datation : «middle imperial»). Alarcão 1976, pl.37, n°101; p. 38, n°102. F. Fremersdorf & E. Polonyi-Fremersdorf, *Die farblosen Gläser der Frühzeit in Köln. Die Denkmäler des römischen Köln IX*, 1984, p. 3, n° 4.

Prédécesseurs pour ces formes «céramiques» en verre de couleur du Ier s. : Scatozza Hörich 1986, 31, forme 3, pl. VIII, n°2 ; 24. Alarcão 1976, p.164, pl.34, n°14 (datation : «fabriqué sous Tibère/Claude»). Prédécesseurs des grands plats Trier 11 en verre incolore J. de Alarcão, «Roman Glass from Troia (Portugal)», *Annales du 8e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre. Londres Liverpool 1979* (1981), p.105-114, p. 107, fig. 1, n°3. Scatozza Hörich 1986, pl. XXV, n°16 (E 918).

Même type de forme en argent : D. E. Strong, *Greek and Roman Silver Plate*, 1966, p.148, pl. 40 a.b. Même type de forme en sigillée claire D : J. W. Hayes, *Late Roman Pottery*, 1972, forme 6 ; datation : 2e moitié IIe s.

58. Gobelet, type Isings 33

N° Inv. 218

Provenance : E.15.

Matériau : incolore, légèrement jaunâtre ; filandreux parois très fine.

Technique : soufflage à la volée ; décor : côtes tirées de la paroi avec une pince ou plutôt appliquées ?

Etat de conservation : fragment de panse. **Dimensions :** h. 3,3 cm ; ép. 0,8 cm.

Datation : de l'époque flavienne à la fin du IIe s.

Bibliographie : P. Hamelin, «Matériaux pour servir à l'étude des verreries de Bégram», *Cahiers de Byrsa*, III, 1953, pl. XI, a. Alarcão 1965, p. 28, pl. I, n° 16. Ch. Gendron, «Un lot de verreries du Ier siècle trouvé à Saintes», *Soc. Arch. et Hist. de la Charente, Mémoires* 1971, p. 347, n° 7. Welker 1974, p. 25-27, pl.3, n°27. Alarcão 1976, p. 177 et 183, pl. XL, n° 158. Fasold 1985, p. 215, n° 24, fig. 10,1.

59. Bol ou gobelet

N° Inv. 12 346

Provenance : HS.

Matériau : incolore, semi-translucide.

Technique : soufflage à la volée ; décor de petits globules tirés de la paroi du vase en état encore malléable.

Etat de conservation : fragment de panse.

Dimensions : h. 2,5 cm ; ép. 0,3-0,35 cm.

Datation : IIe/IIIe s.

Bibliographie : Clairmont 1963, pl. VI, n° 220 ; 221. Doppelfeld 1966, pl. 94, bouteille. Hochuli-et al. 1986, pl. 39, n° 16. Follmann 1988, pl. 47, n°407-409.

60. Plat, type Trier 23

N° Inv. 12 144

Provenance : E 16.

Matériau : incolore, translucide.

Technique : démoulé, entièrement taillé et poli ; rebord taillé en kymation.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : l. 2,2 cm ; ép. 3-4 mm.

Datation : 1er moitié du IIe s.

Bibliographie : Yadin 1963, fig. 40, pl. 29 (plat ovale n° 12 de la «Cave of the Letters») ; fig. 40a (fragment de rebord de Richborough). Ce plat ovale à deux anses a un diamètre de 33,4 cm, une paroi épaisse de 3-4 mm, ce qui correspond bien à notre n° 60. Datation : 1er moitié du IIe s. (110). Plat de même aspect de Karanis : Harden 1936, p. 49-50 et 60, n° 73, pl. XI, n°73. Les plats suivants s'approchent du style du n° 60 mais ne sont pas tout à fait identiques : Mariacher 1966, p.17-32, nos. 14 ; 15, fig. 25 ; 26. Cat. *La romanizzazione dell' Etruria : il territorio di Vulci*, p. 139, fig. 22 ; G. de Tommaso date cette assiette d'Adria (qui est identique à celle que présente Mariacher 1966, fig. 26) au IIe s. Le type est plus fréquent dans sa petite version, qui connaissait une vaste répartition, cf. Goethert-Polaschek 1977, p. 36, forme 23, n° 96, et Price 1987, p.76-80, fig. 5, n°4-6.8.

61. Coupe à deux anses,

cf. Kisa forme 339

N° Inv. 12 356

Provenance : HS.

Matériau : incolore, légèrement verdâtre ; poli tout autour ; très bonne qualité.

Technique : la coupe paraît avoir été retournée dans un vase soufflé aux parois épaisses.

Etat de conservation : fragment de paroi avec début d'une anse qui est décorée en bas de deux gravures horizontales.

Dimensions : diam. max. sans anses 16,2 cm.

Datation : IIIe s. ?

Bibliographie : P. Hamelin, «Matériaux pour servir à l'étude des verreries de Bégram», *Cahiers de Byrsa*, III, 1953,

pl. IIIh (coupe à double paroi et décor peint). J. Price, «Some Roman Glass from Spain», *Annales du 6e Congrès de l'Association Internationale pour l'Histoire du Verre 1973* (1974), p.77, fig. 2, n° 2, skyphos incolore de Mérida. A. von Saldern, «Römische Hochschliffgläser», *Jahrbuch des Museums für Kunst und Gewerbe Hamburg*, 4, 1985, p.27 suivantes, p.32 fig. 5 (cat. n° 6). Barkoczi 1988, p. 212, n° 539, pl. LXII («IVe s.»). A. B. Follmann-Schulz, «Ein römischer Grabfund des 4. Jahrhunderts n. Chr. aus Zülpich-Enzen, Rheinland», *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 22, 1989, p. 52, n°2, scyphos à décor taillé, détails des anses similaires.

62. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 8039

Provenance : E 16.

Matériau : incolore ; légèrement jaunâtre.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8 cm, env.

Datation : 2e moitié IIe s. / IIIe s.

Bibliographie : Isings 1957, p.102-103. Welker 1974, p.112-116. Arveiller-Dulong 1985, p. 94-95.

63. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 12 098

Provenance : N 2, sable angle du sol.

Matériau : incolore ; irisé ; semi-translucide ; légèrement filandreux.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 9,5 cm.

Datation et bibl. : cf. n° 62.

64. Bol Isings 85bH

N° Inv. 12 375

Provenance : nord abside R 8, couche sur canalisation.

Matériau : incolore ; translucide ; légèrement jaunâtre.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 11 cm, env.

Datation et bibl. : cf. n° 62.

65. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 12 326

Provenance : Q 6, couche sous incendie contre mur salle 5.

Matériau : incolore ; légèrement opaque.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 7,5 cm, env.

Datation et bibl. : cf. n° 62.

66. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 12 325

Provenance : Q 6, couche sous incendie contre mur salle 5.

Matériau : incolore ; irisé.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8 cm.

Datation et bibl. : cf. n° 62.

67. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 12 371

Provenance : Nord abside R 8, couche sur canalisation.

Matériau : incolore ; légèrement jaunâtre et opaque.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8,5 cm, env.

Datation et bibl. : cf. n° 62.

68. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 12 345

Provenance : HS

Matériau : incolore ; légèrement verdâtre ; translucide.

Technique : soufflage à la volée ; le pied est constitué d'un petit tube en verre rapporté.

Etat de conservation : fragment de pied.

Dimensions : diam. 5 cm, env.

Datation et bibl. : cf. n° 62.

69. Bol, type Isings 85b

N° Inv. 12 242

Provenance : E.

Matériau : incolore ; légèrement jaunâtre ; semi-translucide.

Technique : soufflage à la volée ; le pied est constitué d'un tube rapporté et d'un filet de verre concentrique.

Etat de conservation : fragment de pied.

Dimensions : diam. 4,8 cm.

Datation et bibl. : cf. n° 62.

70. Assiette, type Isings 80

N° Inv. 12 357

Provenance : HS.

Matériau : incolore ; jaunâtre ; pratiquement opaque ; bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage ; surface polie au tour ?

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. c. 18 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 96. Hayes 1975, fig. 18, n° 592. Alarcão 1976, pl. XL, n° 159 et 161, p. 190. Nolen 1988, p. 34, n° 79 ; 80, pl. III, IIe/IIIe s. - Un exemplaire de la même forme et fabriqué d'un matériau similaire est exposé à la villa gallo-romaine de Loupiac (Gironde).

71. Urne, type Isings 67a

N° Inv. 213

Provenance : caniveau ; C12 entre bâtiments I et II.

Matériau : incolore ; translucide ; sans irrégularités ; bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée ; pliage de l'embouchure en dehors, embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 11,5 cm, env.

Datation : IIe/IIIe s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 86-87. Welker 1974, p.121-124. Alarcão 1976, pl. XXXVII, n° 89.93, même formes, mais plus petites et en verre bleu-vert.

72. Balsamaire ou bouteille

N° Inv. 12 255

Provenance : R 8.

Matériau : vert très clair ; translucide.

Technique : soufflage à la volée ; restes de deux fils de verre horizontaux du même matériau.

Etat de conservation : fragment de panse.

Dimensions : l. 3,5 cm ; ép. 0,8 mm.

Datation : du IIe au IVe s.

Bibliographie : Flos Travieso 1987, p.90, fig. 67, n°403 ; p.102, fig. 77, n°468. Il semble que ce type était fabriqué aussi bien en Rhénanie qu'à Chypre, en Palestine et en Egypte.

73. Balsamaire ou bouteille

N° Inv. 12 314

Provenance : R 8, sol.

Matériau : incolore ; transparent ; bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée ; application de filets de verre horizontaux très fins, du même matériau, à intervalles réguliers.

Etat de conservation : fragment de panse.

Dimensions : l. 2,3 cm ; ép. 0,8 mm.

Datation : IIe/IIIe s.

Bibliographie : von Saldern et al. 1974, p.220, n° 641 (est-méditerranéen).

74. Balsamaire, type Isings 82 B

N° Inv. 12 450

Provenance : salle 19/20, ou P.F. salle 12.

Matériau : incolore ; irisé.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de fond.

Dimensions : diam. fond 5 cm.

Datation : IIe au IVe s.

Bibliographie : Lancel 1967, n°136. Welker 1974, pl.7, n°131

75. Balsamaire, type Isings 27

N° Inv. 12 406

Provenance : HS.

Matériau : pratiquement incolore ; légèrement vert ; paroi très fine.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de panse et de col.

Dimension : diam. max. 1,5 cm.

Datation : IIe/IVe s. ?

Bibliographie : Isings 1957, p. 41.

76. Bol ou coupe

N° Inv. 12 146

Provenance : HS.

Matériau : incolore ; surface laiteuse.

Technique : soufflage à la volée, gravure d'un sillon sur le fond ; surface polie au tour ?

Etat de conservation : fragment de fond.

Datation : IIIe/IVe s. ?

Bibliographie : Fouet 1969, p.281, fig. 147, n° 510.

77. Bol ou coupe

N° Inv. 12 150

Provenance : HS.

Matériau : incolore ; légèrement verdâtre.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de fond.

Datation : IIIe/IVe s. ?

Bibliographie : cf. n° 76.

78. Bol

N° Inv. 145a

Provenance : HS.

Matériau : incolore ; semi-translucide.

Technique : soufflage à la volée ; moulure à l'extérieur poli au tour.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Dimensions : diam. max. 9,5 cm.

Datation : IIe/IIIe s.

79. Coupe ?

N° Inv. 12 390 et 12 391

Provenance : P 3, mur près de la coupe P 3.

Matériau : incolore ; jaunâtre ; irisé.

Technique : soufflage à la volée ; surface polie au tour ?

Etat de conservation : fragments de fond.

Dimensions : diam. 6,4 cm.

Datation : IIIe/IVe s.

Bibliographie : Clairmont 1963, pl. X, n° 440. Fouet 1969, fig. 147, n° 507 (matériau identique, constatation après examen personnel). Alarcão 1976, pl. XLI, 192. Fond de forme et de matériau identique à Saintes, diam. fond 6 cm (SOE, sous tuileau C2 et empiècement C1).

80. Carafe ?

Bibliographie : Hayes 1975, fig. 17, n° 553 (incolore); balsamaire d'origine égyptienne de taille plus petite que notre n° 80.

81. Gobelet ou calice

N° Inv. 12 262
Provenance : R 9/S 9.
Matériau : verdâtre ; presque incolore ; bulleux, aux parois très fines, pauvre qualité.
Technique : soufflage à la volée, et découpage du pied, qui est laissé brut de coupe.
Etat de conservation : fragment de pied.
Dimensions : diam. pied 4 cm.
Datation : IIIe/IVe s. d'après le matériau.
 Nolen 1988, p. 17, pl. I, n° 23, calice en verre incolore, 3e phase de la villa, après 360 ap. J.-C.

82. Fond

N° Inv. 12 383
Provenance : HS.
Matériau : incolore ; légèrement jaunâtre ; irisé.
Technique : soufflage à la volée, dépliage du pied.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : diam. base 4 cm.
Datation : IIe/IIIe s.?

83. Forme ?

N° Inv. 12 331
Provenance : O 2/P 2.
Matériau : incolore ; légèrement jaune-verdâtre ; semi-translucide ; surface mate.
Technique : probablement taillé d'une forme présoufflée; le vase entier semble être poli au tour des deux côtés; sillon bien accentué à l'extérieur au-dessus du pied plat.
Etat de conservation : fragment de panse et de pied.
Dimensions : diam. pied 8 cm.
Datation : IIIe/IVe s. ?
Éléments de comparaison : parmi les verres de la villa de Montmaurin (Fouet 1969) existent des pièces inédites en matériau semblable, dont certains montrent des parois épaisses comme notre n° 83.

84. Bol, type Trier 49c

N° Inv. 12 157
Provenance : R 8.
Matériau : verdâtre ; irisé ; un peu translucide.
Technique : soufflage à la volée, décor gravé et meulé: fragments de cercles gravés et d'ovale meulés, extérieur du fond poli.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : diam. fond 3,8 cm, ép. 0,4-0,5 cm.
Datation : IVe s.
Bibliographie : Fremersdorf 1967, pl. 49 Alarcão 1976, pl. XLIV, n° 256 (paroi plus fine). Goethert-Polaschek 1977, p. 56 et 350, fig. 19, n° 206 (légèrement verdâtre).

85. Bol, type Trier 49c

N° Inv. 12 441
Provenance : aile est ?
Matériau : incolore ; mauvaise conservation.
Technique : soufflage à la volée ; décor taillé en creux à froid (objet appuyé successivement contre des meules tournant rapidement) ; cercle gravé marquant le fond.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : diam. fond 4 cm, env.
Datation : IIe/IIIe s.
Bibliographie : cf. n° 84. Arveiller-Dulong 1985, p. 155-156 (technique).

86. Bol, type Trier 49c?

N° Inv. 8910
Provenance : P 1, dans le mur Nord/Sud bordant la salle 19/20.
Matériau : incolore ; irisé.
Technique : soufflage à la volée ; cercle gravé marquant le fond, alvéoles taillées sur l'extérieur du fond, cf. n° 85.
Etat de conservation : fragment de fond.
Dimensions : diam. fond 6-7 cm.
Datation : IIe/IIIe s.
Bibliographie : Alarcão 1976, pl. XLIV, n° 264. Follmann 1988, pl. 54, n° 485.

87. Bol

N° Inv. 12 449
Provenance : salle 8, abside, caniveau.
Matériau : incolore.
Technique : soufflage à la volée ; alvéole oblique taillée, cf. n° 85.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : h. 1,6 cm.
Datation : IIe/IIIe s.
Bibliographie : par exemple Doppelfeld 1966, pl. 148 en haut.

88. Gobelet

N° Inv. 8320
Provenance : HS.
Matériau : incolore ; translucide ; irisé.
Technique : soufflage à la volée ; alvéoles taillées, formant un «nid d'abeilles» irrégulier, cf. n° 85.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : h. 2,4 cm.
Datation : il semble que ce type de décor commence bien à la fin du Ier siècle avec des exemplaires au décor pourtant très régulier ; ce décor a été utilisé jusqu'à la fin du IIIe siècle au moins, mais il est vraisemblable que des verres au décor exécuté d'une manière aussi irrégulière que sur notre n° 88 datent plutôt du IIIe siècle.
Bibliographie : cf. les types Isings 21/Trier 35, Isings 1957, p. 37-38; Goethert-Polaschek 1977, p. 349. Alarcão 1976, p. 176-177, n° 157. Flos Travieso 1987, p. 101, fig. 75, n° 457.

89. Bol ou coupe, cf. types Trier 15 ou 49

N° Inv. 12 416
Provenance : HS.
Matériau : incolore ; légèrement verdâtre ; petites bulles ; bonne qualité.
Technique : soufflage à la volée ; alvéole taillée, cf. n° 85.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : h. 2 cm.
Datation : IIe/IIIe s.
Bibliographie : Morin-Jean 1913, p. 236, fig. 319. Alarcão 1976, pl. XLIV, n° 251.

90. Bol, type Trier 49d

N° Inv. 12 147
Provenance : R 8, nord abside, couche sur canalisation.
Matériau : incolore ; irisé.
Technique : soufflage à la volée ; deux rangées intercalées d'alvéoles taillées, cf. n° 85.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : h. 2,5 cm.
Datation : IIIe/IVe s.
Bibliographie : Fremersdorf 1967, pl. 76 en haut. Jaffé 1978, n° 104.

91. Bol, cf. type Trier 49

N° Inv. 7685
Provenance : F 15, podium.
Matériau : incolore ; bulleux ; translucide ; bonne qualité.
Technique : soufflage à la volée ; deux alvéoles verticales taillées, cf. n° 85.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : h. 2 cm.
Datation : IIIe/IVe s.
Bibliographie : cf. n° 90 et Morin-Jean 1913, p. 236, fig. 319; 320. Alarcão 1965, pl. III, n° 85, p. 64 (daté de 150-200).

92. Gobelet

N° Inv. 12 158
Provenance : HS.
Matériau : incolore ; un peu laiteux ; quelques petites bulles ; transparent.
Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage ; filet de verre appliqué en dessous de l'embouchure. Deux lettres (A et M) et deux animaux (chien et sanglier ?) gravés à froid.
Etat de conservation : fragments de rebord et de paroi.
Dimensions : diam. 7,5 cm.
Datation : fin IIIe s.
Bibliographie : A. Hochuli-Gysel, «Dreischliffverzierte Gefässe aus Plassac (Gironde)», *Association Française pour l'Archéologie du Verre. IIIe Journées d'Etude*, Lattes 1988, p. 7-15. A. Hochuli-Gysel, «Verres romains trouvés en Gironde», *Aquitania*, 8, 1990, p. 121-134.

Forme : Clairmont 1963, pl. 6; 24, n° 231. P.-Y. Genty, «Un type de gobelet en verre bien représenté dans le Centre de la Gaule», *RAC* 11, 1972, p. 69-72. Charlesworth 1972, p. 211, fig. 79, n° 69 (le type semble être rare en Angleterre). Welker 1974, pl. 19, n° 315. Alarcão 1976, pl. XL, n° 171. 174. 186. Jaffé 1978, n° 104. Saintes (inédits) : fragments de rebord d'au moins quatre exemplaires (SOE 1976, puits 1, -12,25 m à -15,5 m ; puits 21, -24 m à -24,7 m ; -43 m à -46 m et -66 m à -71 m).
Décor : Technique : Fremersdorf 1967, 20-22, groupe 1. Style : Clairmont 1963, pl. 24, 235. Cat. *Autun. Augustodunum, Capitale des Eduens*. Ville d'Autun, Musée Rolin. Autun 1985, p. 145, n° 240 : fragment avec tête d'animal et reste d'une inscription (B. Grosjean). A. Oliver, «Early Roman Faceted Glass», *Journal of Glass Studies*, 26, 1984, p. 39, fig. 12, fragment d'un gobelet trouvé dans l'amphithéâtre de Caerlon, décor gravé montrant une course de char et le reste d'une inscription grecque sur le rebord. L'auteur date le type de forme de la 2e moitié du Ier s. et le considère comme un vase d'origine orientale. Fremersdorf 1967, fig. 29. Représentation comparable : Fremersdorf 1967, pl. 213, scène de chasse.
Inscription : En partant de la longueur (restituée) de la circonférence du gobelet prise au rebord (22,62 cm) et de la distance de 3,2 cm prise au milieu des deux lettres conservées A et M, et en supposant par ailleurs que les lettres étaient toutes gravées à peu près à la même distance, on obtient un texte original de sept lettres au maximum (mais peut-être une ou plusieurs étaient-elles remplacées par des signes ornementaux, peut-être aussi les espacements étaient-ils plus larges).
 Trois inscriptions à sept lettres connues peuvent aider à la reconstruire le texte d'origine de notre n° 92 : Fremersdorf 1967 montre, pl. 213, un gobelet de Trèves de la fin du IIe ou du début du IIIe s. avec l'inscription «BIBAMVS» au dessus d'une scène d'arène. Kisa 1908, vol. II, p. 654, mentionne un gobelet en céramique de Reims portant l'inscription : «BIBE A ME», et p. 957, sous le n° 193, une inscription identique sur un verre provenant de Rome passé dans la collection Dutuit à Paris. Harden *et al.* 1987, montre, p. 207, n° 115, une coupe daté du IVe s., avec décor gravé (chasseur et cerfs), portant l'inscription VITA BONA PRVAMVR (pour FRVAMVR) ; la maxime FRVAMVR serait peut-être une quatrième possibilité pour la restitution de l'inscription de notre verre.

93. Gobelet

N° Inv. 123
Provenance : E 1.
Matériau : incolore, blanchâtre ; un peu filandreux.
Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage ; fil de verre appliqué en dessous du rebord.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. 11 cm.
Datation : IIIe s.
Bibliographie : cf. n° 92.

94. Gobelet

N° Inv. 12 151
Provenance : nord abside, couche sur canalisation.
Matériau : incolore ; irisé ; bonne qualité.
Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage, fil de verre appliqué en dessous du rebord.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. 10 cm.
Datation : IIIe s.
Bibliographie : cf. n° 92.

95. Gobelet

N° Inv. 12 332
Provenance : O 2/P 2.
Matériau : incolore ; légèrement jaunâtre ; bien translucide.
Technique : soufflage à la volée ; pied déplié en dehors, découpé et un peu poli ; filet de verre appliqué sur l'extérieur du vase en dessus du pied ; autre fil circulaire sur l'extérieur du fond.
Etat de conservation : fragment de pied ; déformation par réchauffage secondaire.
Dimensions : diam. 8,5 cm environ.
Datation : IIe/IIIe s. ?
Bibliographie : Une forme de pied semblable se trouve sur les gobelets du type Eggers 185 qui montrent en général un décor taillé en forme de «nid d'abeilles», cf. p.ex. A. Oliver, «Early Roman faceted glass», *Journal of Glass Studies*, 26, 1984, 35-58. Autres verres au profil similaire : Clairmont 1963, pl. Welker 1974, 55-62, n° 147 ; 148 ; dans ces exemplaires, la côte horizontale au-dessus du pied semble être taillée sur une paroi épaisse. De Tommaso 1985, p. 204, pl. 51, n° 24. Il est aussi possible, que notre pied ait appartenu à l'un des gobelets n° 92-94.

96. Gobelet, type Isings 34 ?

N° Inv. 12 318
Provenance : HS.
Matériau : incolore ; semi-translucide.
Technique : soufflage à la volée ; dépliage en dehors et découpage de l'embouchure, qui est coupée aux ciseaux. Deux lignes gravées séparent le rebord de la panse.
Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 7,8 cm.

Datation : IIIe s.

Bibliographie : Harden et Price 1971, p. 348, fig. 140, n° 56. A. Welker 1974, p. 140-141, n° 307-309. Alarcão 1976, pl. XL, n° 163.

97. Gobelet, type Isings 34 ?

N° Inv. 12 376
Provenance : nord abside R 8, couche sur canalisation.
Matériau : incolore ; irisé.
Technique : soufflage à la volée ; dépliage en dehors et découpage de l'embouchure, qui est arrondie par polissage. Deux lignes gravées séparent le rebord de la panse.
Etat de conservation : rebord.
Dimensions : diam. 8,8 cm.
Datation : IIIe s.
Bibliographie : cf. n° 96.

97a Bol, Isings 106/109

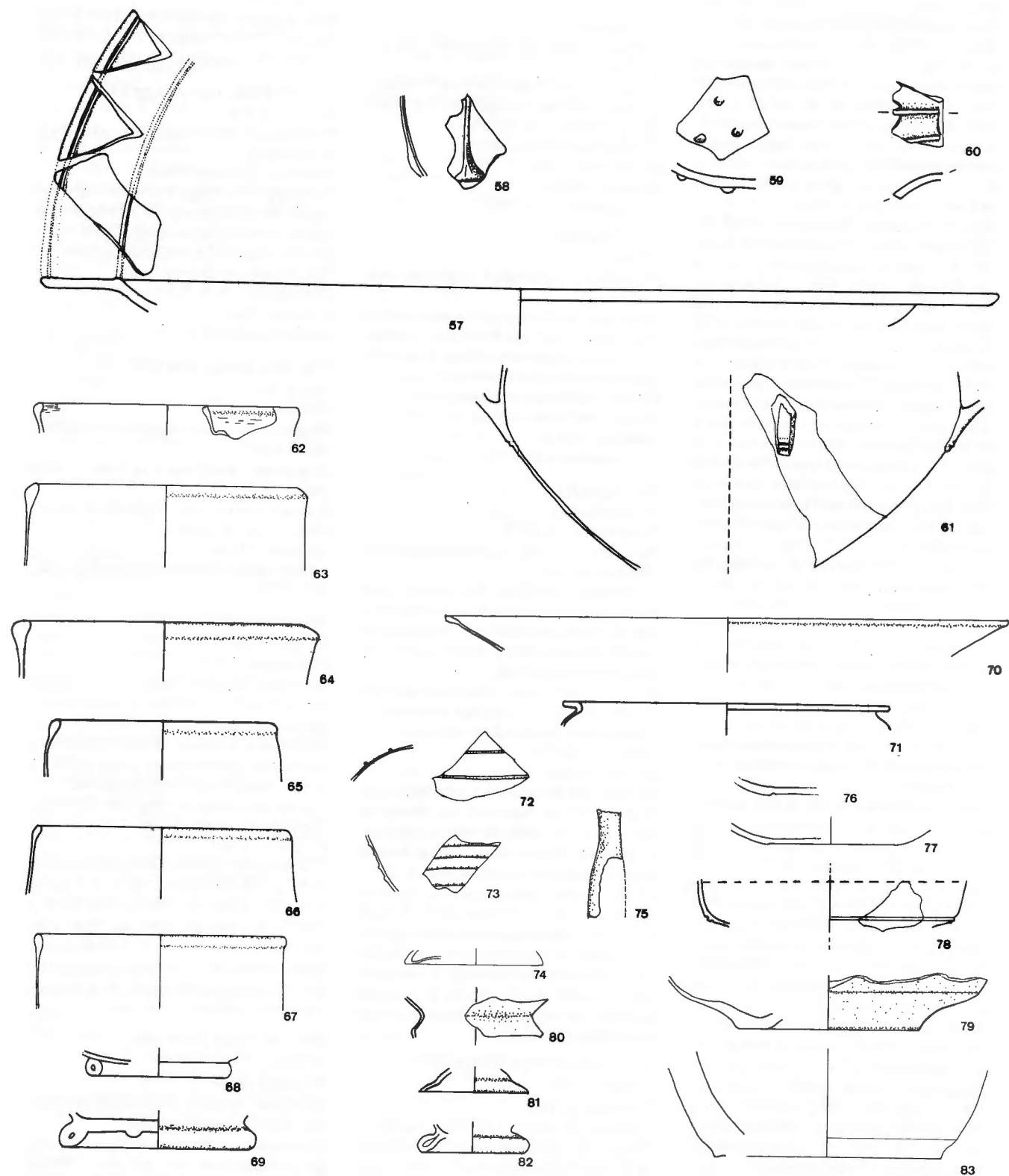
sans n° Inv.
Provenance : HS.
Matériau : incolore ; légèrement verdâtre ; parois fines.
Technique : soufflage à la volée ; décor gravé.
Etat de conservation : fragment de paroi.
Dimensions : h. 2 cm.
Datation : IVe s.
Bibliographie : Fremersdorf 1967, pl. 180 ; 265 ; 270.

98. Bol, type Trier 49b

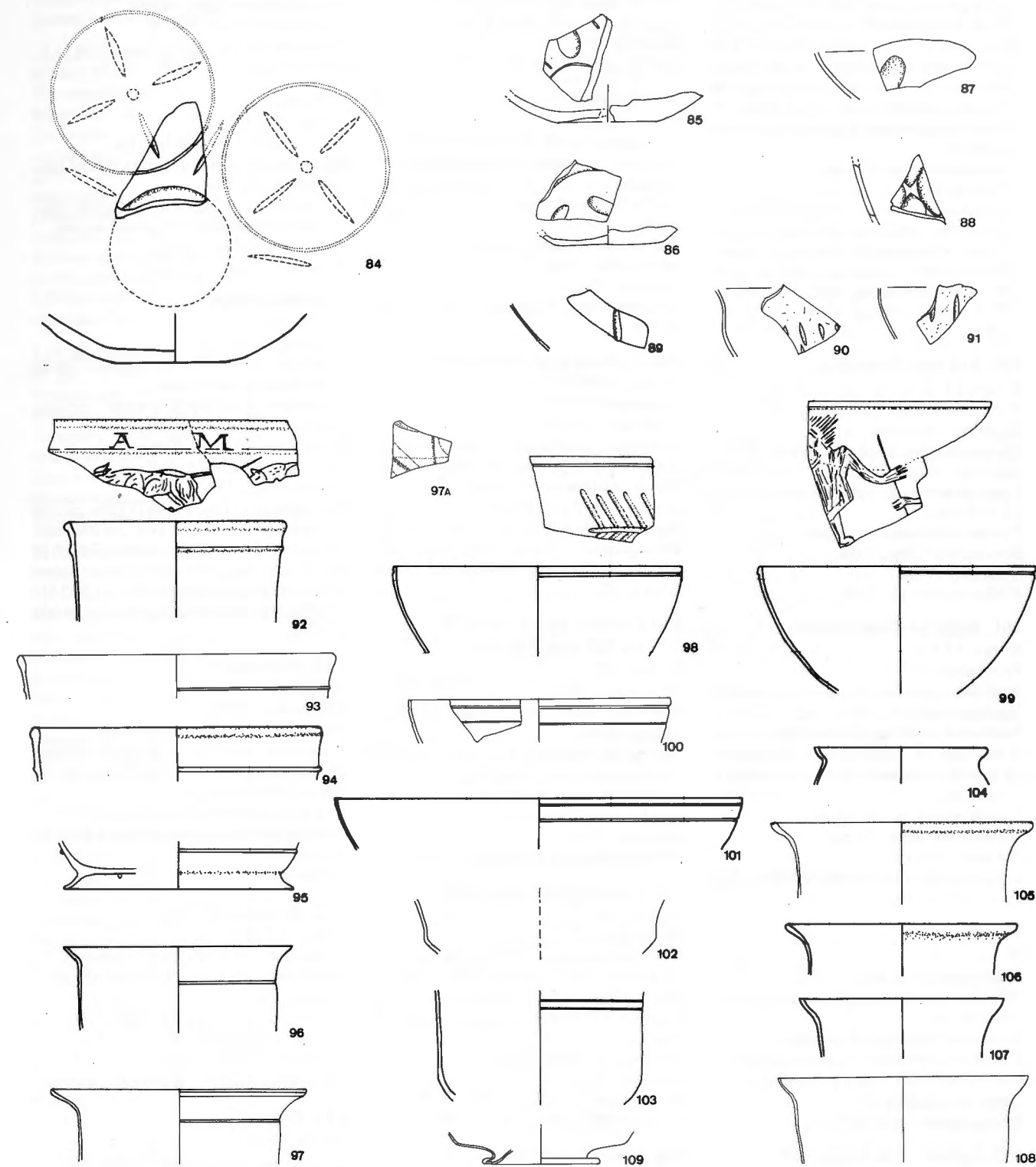
N° Inv. 12 097
Provenance : M 7.
Matériau : incolore ; légèrement verdâtre ; un peu filandreux et bulleux ; bonne qualité.
Technique : soufflage à la volée ; rebord découpé aux ciseaux. Rainure gravée au-dessous de l'embouchure. Décor gravé à la meule : branche stylisée horizontale.
Etat de conservation : fragment de rebord.
Dimensions : diam. 10 cm.
Datation : IVe s.
Bibliographie : *Forme* : Goethert-Polaschek 1977, p. 350. Follmann 1988, p. 5-6, cat. n° 376 ; 377. Branche : Morin-Jean 1913, p. 238, fig. B. Clairmont 1963, pl. VII, n° 276 ; 800. Fremersdorf 1967, pl. 139. Aucun de ces parallèles ne se rapproche vraiment ni par le style ni par le motif de la branche représentée sur notre exemplaire.

99. Bol, type Trier 49b

N° Inv. 12 096
Provenance : M 7.
Matériau : incolore ; légèrement verdâtre ; peu bulleux ; bonne qualité.
Technique : soufflage à la volée ; découpage de l'embouchure qui est polie ; rainure gravée au-dessous de l'embouchure. Décor gravé à la meule en traits parallèles (*paralleler Furchenschliff*), figurant deux



0 5 cm



0 5 cm

personnages, tenant ensemble un objet long ; celui de gauche est vu de dos, la tête tournée vers la gauche; tête et bras sont disproportionnés, les jambes trop courtes, la main qui fait le geste de tenir l'objet est énorme. Les cheveux sont représentés par des traits parallèles. Du deuxième personnage ne subsistent que la main et l'avant-bras.

Etat de conservation : fragments de rebord et de paroi.

Dimensions : diam. 9,5 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : *Forme* : cf. n° 98. *Décor* : Fremersdorf 1967, pl. 248-249; 258. A. Pelletier, « Verre à décor bachique trouvé à Vienne (Isère) », *Gallia* 25, 1967, p. 169-178. Arveiller-Dulong 1985, p. 246, n° 207. Follmann 1988, pl. 43, n° 376; pl. 44, n° 385.

100. Bol, type Trier 49b

N° Inv. 12 324

Provenance : HS.

Matériau : incolore.

Technique : soufflage à la volée ; découpage et polissage de l'embouchure, gravure d'une rainure au-dessous de l'embouchure, à l'extérieur.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 9 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : cf. n° 98.

101. Bol, type Trier 27a/49b

N° Inv. 12 124

Provenance : C 11.

Matériau : incolore, légèrement verdâtre (comme les n° 98, 99).

Technique : soufflage à la volée, découpage et polissage de l'embouchure, une rainure est gravée au-dessous de l'embouchure, à l'extérieur.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 14 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : cf. n° 98 et Goethert-Polaschek 1977, p. 349.

102. Bol

N° Inv. 12 313

Provenance : R 8, sol.

Matériau : incolore ; légèrement vert ; bulleux, très fin.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Dimensions : diam. max. 8,4 cm.

Datation : IIIe/IVe s.

Bibliographie : cf. n° 137.

103. Gobelet, type Isings 34?

N° Inv. 12 286

Provenance : salle IIIb.

Matériau : incolore ; blanchâtre ; semi-translucide.

Technique : soufflage à la volée ; deux lignes gravées en haut de la panse.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Dimensions : diam. max. 7,2 cm.

Datation : IIIe s.

Bibliographie : cf. n° 96.

104. Gobelet

N° Inv. 12 187

Provenance : G 14, sous débl. 1970.

Matériau : incolore ; semi-translucide.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure, qui est coupée aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : 6 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : Follmann 1988, pl. 33, n° 272.

105. Gobelet, type Isings 109

N° Inv. 12 307

Provenance : R 8, couche sol.

Matériau : incolore.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage et découpage de l'embouchure aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 10 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 137-138. Goethert-Polaschek 1977, p. 349. Rütli 1988, p. 57.

106. Gobelet, type Isings 109, ou bol, type Trier 24

N° Inv. 217

Provenance : HS.

Matériau : vert olive ; aspect régulier ; bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : cf. n° 105 et 107.

107. Gobelet, type Isings 109

N° Inv. 130

Provenance : HS.

Matériau : incolore ; bulleux ; filandreux.

Technique : soufflage à la volée ; découpage de l'embouchure aux ciseaux.

Etat de conservation : fragments de rebord et de paroi.

Dimensions : diam. 7 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 137-138. Berger 1960, p. 86, pl. 22, n° 108.

108. Gobelet, type Isings 109

N° Inv. 12 311

Provenance : R 8, sol.

Matériau : incolore ; laiteux ; semi-translucide.

Technique : soufflage à la volée ; découpage de l'embouchure aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8,5 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : cf. n° 107.

109. Bol

N° Inv. 223 et 12 100

Provenance : Q 4, couche 3 bis.

Matériau : incolore, quelques petites bulles ; parois très fine.

Technique : soufflage à la volée ; pied plié.

Etat de conservation : fragment de pied.

Dimensions : diam. 4 cm.

Datation : IVe s.

110. Balsamaire

N° Inv. 145

Provenance : G 14.

Matériau : bleu de Prusse ; opaque ; filet de verre blanc autour du col.

Technique : soufflage à la volée ; application du filet blanc en spirale.

Etat de conservation : fragment de col.

Dimensions : diam. max. 2 cm.

Datation : IIIe/IVe s. ?

Bibliographie : Fremersdorf 1958a, pl. 104 en bas (dans une tombe, avec une monnaie de Gallien). Cat. de l'exposition « Gallien in der Spätantike », Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz, 1980, p. 130-131, n° 179 c (inhumation de la première moitié du IVe s.).

111. Balsamaire

N° Inv. 12 380

Provenance : F 13.

Matériau : vert clair ; translucide.

Technique : soufflage à la volée ; embouchure pliée et enroulée vers l'intérieur, de largeur très irrégulière.

Etat de conservation : partie supérieure.

Dimensions : diam. embouchure 1,8 cm ; h. 5,2 cm.

Datation : IIe/IIIe s. ?

112. Balsamaire

N° Inv. 12 394

Provenance : P 3, mur près de coupe P 3.

Matériau : vert olive clair ; translucide ; surface lisse.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de col.

Dimensions : diam. max. 1,4 cm.

Datation : IIIe/IVe s. (d'après le matériau).

113. Bouteille

N° Inv. 12 433

Provenance : abside salle 8, caniveau.

Matériau : vert anglais bulleux ; irrégulier, filandreux.

Technique : soufflage à la volée ; rebord enroulé vers l'intérieur.

Etat de conservation : embouchure.

Dimensions : diam. 4,8 cm.

Datation : « tardif », IVe/Ve s. ?

114. Balsamaire, type Trier 79c?

N° Inv. 12 417

Provenance : HS.

Matériau : vert olive clair ; bulleux.

Technique : soufflage à la volée ; rebord enroulé en dedans.

Etat de conservation : fragment de l'embouchure.

Dimensions : diam. 2,8 cm.

Datation : IIIe/IVe s.

Bibliographie : Goethert-Polaschek 1977, p. 351. Barkoczi 1988, pl. XXIV, n° 297, p. 139 (dans une tombe de la fin du IVe ou du début du Ve s.).

115. Balsamaire, type Isings 82 B2

N° Inv. 12 247

Provenance : P 8.

Matériau : vert olive, lourd, épais.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : partie inférieure.

Dimensions : h. 2,6 cm ; diam. fond 3,4 cm.

Datation : romain ?

Bibliographie : Isings 1957, p. 99.

116. Bouteille

N° Inv. 12 188

Provenance : G 14, sous déblais.

Matériau : vert tendre très clair ; translucide ; quelques petites bulles.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage et enroulement du rebord vers l'extérieur.

Etat de conservation : fragment de l'embouchure.

Dimensions : diam. 8 cm.

Datation : IIIe/IVe s.

Bibliographie : Hayes 1975, fig. 17, n° 567 (plus grand que notre n° 115).

117. Gobelet, type Isings 109/111?

N° Inv. 12 384

Provenance : HS.

Matériau : verdâtre ; surface mate.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de pied.

Dimensions : diam. 9 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Fouet 1969, p. 282, fig. 148, n° 26 ; 28.

118. Anse

N° Inv. 12 185

Provenance : G 14, sous déblais.

Matériau : vert pâle ; translucide.

Etat de conservation : fragment d'anse.

Dimensions : l. 2,4 cm.

Datation : tardive d'après le matériau.

119. Bouteille, type Isings 120/121

N° Inv. 12 190

Provenance : secteur K.

Matériau : vert olive/mousse ; beaucoup de petites bulles ; translucide.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est arrondie par réchauffage ; application d'un épais filet de verre autour du col au-dessous de l'embouchure.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8,8 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 149-152. Alarcão 1965, p. 135-136, pl. X, n° 258. Fouet 1969, p. 283, fig. 149, n° 24. 57. 183. Fasold 1983, p. 213, fig. 1, n° 16. Follmann 1988, pl. 23, n° 198.

120. Verre à tige ?

N° Inv. 12 388

Provenance : HS.

Matériau : vert pâle ; translucide.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de tige.

Dimensions : l. 3 cm.

Datation : tardive, IVe/Ve s. ou plus tard.

Bibliographie : Hayes 1975, p. 105, n° 381-383.

121. Gobelet, type Isings 111

N° Inv. 12 248

Provenance : M 7.

Matériau : vert olive ; bulleux, avec impuretés.

Technique : soufflage à la volée ; rebord plié et enroulé en dedans.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 6,6 cm.

Datation : IVe s. ou plus tard.

Bibliographie : Isings 1957, p. 139-140. Barkoczi 1988, pl. VII, n° 81 et IX, n° 100, p. 77 et 82 (dans une tombe de la fin du IVe s. ou du début du Ve s.).

122. Gobelet, type Trier 64/Isings 109/111 ?

N° Inv. 8805

Provenance : salle 3b, niveau sol.

Matériau : vert olive ; bulleux ; filandreux.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est arrondie par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 136-140. Goethert-Polaschek 1977, p. 350.

123. Gobelet, type Isings 109/111

N° Inv. 12 291

Provenance : HS.

Matériau : vert olive ; bulleux.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est enroulé en dedans.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 6,5 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 136-140. Rütli 1988, p. 57.

124. Gobelet, type Isings 109

N° Inv. 12 428

Provenance : HS.

Matériau : vert olive ; petites bulles ; translucide.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est coupée aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 10 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Goethert-Polaschek 1977, p. 349. Follmann 1988, pl. 50, n° 457.

129. Gobelet, type Isings 109

N° Inv. 12 259

Provenance : R 9/S 9.

Matériau : vert olive ; bulleux ; paroi très fine.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est coupée aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 10 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : cf. n° 125.

130. Gobelet, type Isings 109/111

N° Inv. 12 116

Provenance : Presbytère A, couche de remblais.

Matériau : vert olive très clair ; bulleux, filandreux ; translucide ; surface extérieure mate.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage et découpage de l'embouchure aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 9 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : cf. n° 125. Fouet 1969, p. 282, fig. 148, profil au milieu de la page. Barkoczi 1988, pl. VIII, n° 93 et IX, n° 96, p. 81, 2e moitié du IVe s. ou 1ère moitié du Ve s.

131. Gobelet Isings 109/111

N° Inv. 12 189

Provenance : secteur K.

Matériau : vert olive/vert mousse ; bulleux.

Technique : soufflage à la volée ; pied déplié comme le n° 134.

Etat de conservation : pied.

Dimensions : diam. 5,6 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : cf. n° 134.

132. Gobelet, type Isings 109/111

N° Inv. 12 408

Provenance : HS.

Matériau : vert olive clair ; bulleux.

Technique : soufflage à la volée ; pied déplié comme le n° 134 ; marque du ponstil.

Etat de conservation : pied.

Dimensions : diam. 4,5 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : cf. n° 134.

133. Gobelet, type Isings 109/111

N° Inv. 12 434

Provenance : salle 8, caniveau abside.

Matériau : vert olive ; bulleux.

Technique : soufflage à la volée ; pied déplié comme le n° 134.

Etat de conservation : fragment du pied.

Dimensions : diam. 5,8 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : cf. n° 134.

134. Gobelet, type Isings 109/111

N° Inv. 12 397

Provenance : P 3, mur près de coupe P 3.

Matériau : vert olive, bulleux, translucide.

Technique : soufflage à la volée ; pied déplié par enfoncement du fond.

Etat de conservation : pied.

Dimensions : diam. 4 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Morin-Jean 1923, p. 33, fig. 9, n° 15. 16 ; p. 143, fig. 194 (forme 193). Isings 1957, p. 136-140. Fouet 1969, p. 282, fig. 148, n° 4. 26. 28 499 et p. 281-282, l'interprète comme une possible fabrication locale. Hayes 1975, fig. 11, n° 382. 383, p. 105 : datation du IVe jusqu'au VIe s. Hayes estime que les datations du IVe s. de ce type de «verre à vin» de Karanis par Harden (1936) sont en général trop hautes et dues surtout au manque de céramiques datables et de monnaies dans les contextes du Ve s. ; cf. également Goethert-Polaschek 1977, Trier type 61 ; pl. 45, n° 364. Fasold 1983, p. 213, fig. 1, n° 8. Nolen 1988, p. 41, n° 92, pl. IV, phase II de la villa de S. Cucufate, après 360 ap. J.-C.

135. Gobelet Isings 109/111

N° Inv. 147

Provenance : C 6, caniveau.

Matériau : vert pâle ; bulleux ; filandreux ; très fin.

Technique : soufflage à la volée ; pied déplié.

Etat de conservation : fragment de pied.

Dimensions : diam. 5 cm.

Datation : IVe s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 136-137 ; p. 139-140. Berger 1960, pl. 22, n° 107. Hayes 1975, n° 379 (fabrication orientale).

136. Gobelet, type Isings 106 ?

N° Inv. 8516

Provenance : P 8.

Matériau : vert pâle ; translucide ; très bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fond.

Dimensions : 3 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 126-127. Barkoczi 1988, pl. VII, n° 77, 78, 80, p. 76.

137. Bouteille

N° Inv. 12 320

Provenance : HS.

Matériau : vert pâle ; bulleux ; filandreux.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fond.

Dimensions : diam. 8 cm.

Datation : IVe/Ve s.

138. Gobelet

N° Inv. 12 398

Provenance : P 3, mur près de coupe 3.

Matériau : vert.

Technique : soufflage à la volée ; fond rentré ; marque du ponstil.

Etat de conservation : fond.

Dimensions : 4,2 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Barkoczi 1988, pl. IX, n° 102, 103, p. 83, 2e moitié du IVe s.

139. Vase

N° Inv. 7682

Provenance : F 15, podium.

Matériau : vert pâle ; quelques bulles ; translucide ; parois très fines.

Technique : soufflage à la volée ; élément décoratif plissé sur la paroi encore molle.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Dimensions : h. 4,8 cm ; ép. 0,5 mm.

Datation : tardive d'après le matériau.

140. Bol, type Isings 117/ Trier 15a

N° Inv. 12 294

Provenance : HS.

Matériau : vert olive jaunâtre ; peu bulleux ; très bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est coupée aux ciseaux ; deux lignes en relief au-dessous de l'embouchure.

Etat de conservation : partie supérieure du bol.

Dimensions : diam. 14 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 147-148. Goethert-Polaschek 1977, p. 349. Follmann 1988, pl. 50, n° 455 (même profil, mais avec dépressions, comme en général, dans les bols du type Isings 117).

141. Gobelet, type Trier 52a- Isings 109/111 ?

N° Inv. 12 298

Provenance : HS.

Matériau : vert olive jaunâtre ; peu de bulles ; bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est coupée aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 8 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 136-137 ; p. 139-140. Goethert-Polaschek 1977, p. 350. Barkoczi 1988, pl. VIII, n° 93 et IX, n° 96, p. 81, seconde moitié du IV ou 1ère moitié du Ve s.

142. Gobelet, type Isings 109/111

N° Inv. 12 296

Provenance : HS.

Matériau : vert olive clair jaunâtre ; bulleux.

Technique : soufflage à la volée ; dépliage de l'embouchure qui est coupée aux ciseaux.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 6 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : cf. n° 125 et Barkoczi 1988, pl. VII, n° 81 et IX, n° 100, p. 77 et 82 (dans des tombes de la fin du IVe s. ou du début du Ve s.).

143. Gobelet, type Isings 106 ?

N° Inv. 12 300

Provenance : HS.

Matériau : vert olive clair jaunâtre ; bulleux.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de fond.

Dimensions : diam. 3,6 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : cf. n° 133.

144. Gobelet, type Isings 111

N° Inv. 12 299

Provenance : HS.

Matériau : vert olive jaunâtre ; peu bulleux ; translucide ; bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée ; rebord enroulé vers l'intérieur et arrondi par réchauffage.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : 10,5 cm.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Isings 1957, p. 139-140.

145. Gobelet

N° Inv. 12 297

Provenance : HS.

Matériau : vert olive jaunâtre ; quelques bulles ; translucide ; bonne qualité.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Datation : IVe/Ve s.

Bibliographie : Fasold 1983, fig. 1, n° 14 (IIIe s.). cf. aussi ci-dessous, n° 146.

146. Gobelet

N° Inv. 12 316

Provenance : HS.

Matériau : vert pâle ; translucide ; filets de pâte de verre claire noyés dans la masse du verre, formant de grands lobes.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Dimensions : diam. 8,5 cm au niveau de la courbure de la panse ; ép. 1 mm.

Datation : 2e moitié du VIe s./VIIe s.

Bibliographie : Foy et Sennequier 1989/90, p. 130, formes 423 et 424, p. 133, n° 56f, p. 134, de la nécropole de Vicq (Yvelines).

146a* Gobelet

N° Inv. 12 317

Provenance : HS.

Matériau : cf. n° 146.

Technique : soufflage à la volée.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Dimensions : h. 5 cm.

Datation et bibl. : cf. n° 146.

147. Bouteille ?

N° Inv. 12 334

Provenance : 0 2/P 2.

Matériau : incolore ; légèrement gris-rosâtre ; très lourd.

Technique : taillé d'une forme pré-soufflée ?

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : diam. 6 cm.

Datation : indéterminée.

148. Gobelet

N° Inv. 12 249

Provenance : D 9.

Matériau : incolore ; légèrement gris-rosâtre (cf. n° 146).

Technique : taille à partir d'une forme de verre pré-soufflé ? Très lourd. Surface polie au tour. Marque du ponstil ?

Etat de conservation : pied.

Dimensions : diam. 4,6 cm.

Datation : indéterminée.

Bibliographie : Jaffé 1978, p. 24, fig. 33 : gobelet cylindrique en verre incolore, «fin Ier s.».

149. Vase

N° Inv. 7915 (fouilles Bernard/Montangon)

Provenance : HS.

Matériau : bleu outre-mer clair ; teinte violette ; opaque.

Technique : démoulé.

Etat de conservation : fragment de fond ou de parois.

Dimensions : l. 3,7 cm.

Datation : incertaine.

150. Vase

N° Inv. 12 155

Provenance : nord abside R 8, couche basse sur canalisation.

Matériau : incolore ; transparent ; pur ; excellente qualité.

Technique : soufflage à la volée ; décor gravé et meulé.

Etat de conservation : rebord.

Dimensions : l. 4,2 cm ; ép. 1-1,5 mm.

Datation : incertaine.

151. Vase

N° Inv. 12 156

Provenance : nord abside, R 8, couche basse sur canalisation.

Matériau : incolore ; transparent ; pur ; excellente qualité.

Technique : soufflage à la volée ; décor gravé.

Etat de conservation : fragment de paroi.

Dimensions : h. 2 cm ; ép. 1 mm.

Datation : incertaine.

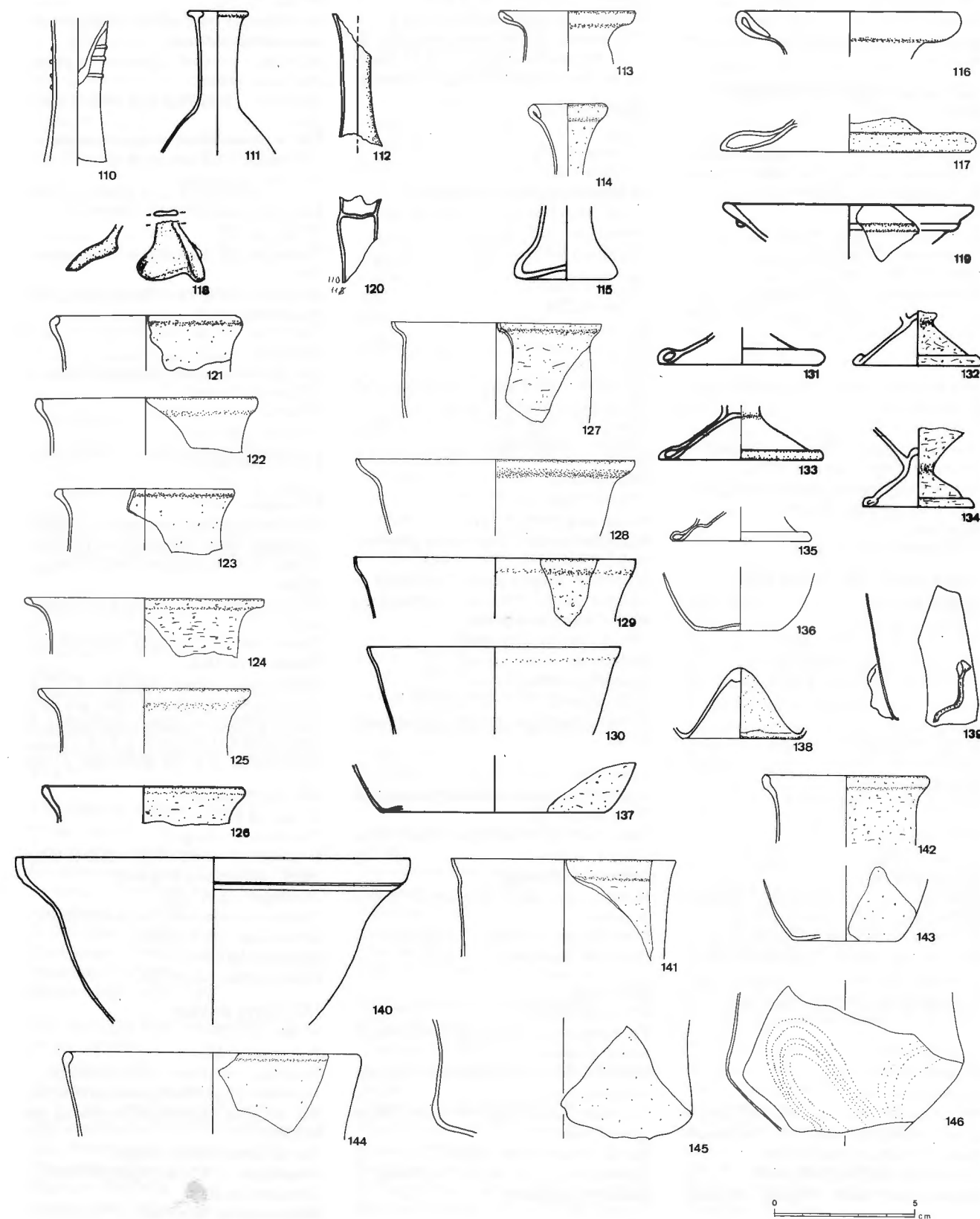
152. Anse ou élément décoratif

N° Inv. 12 420

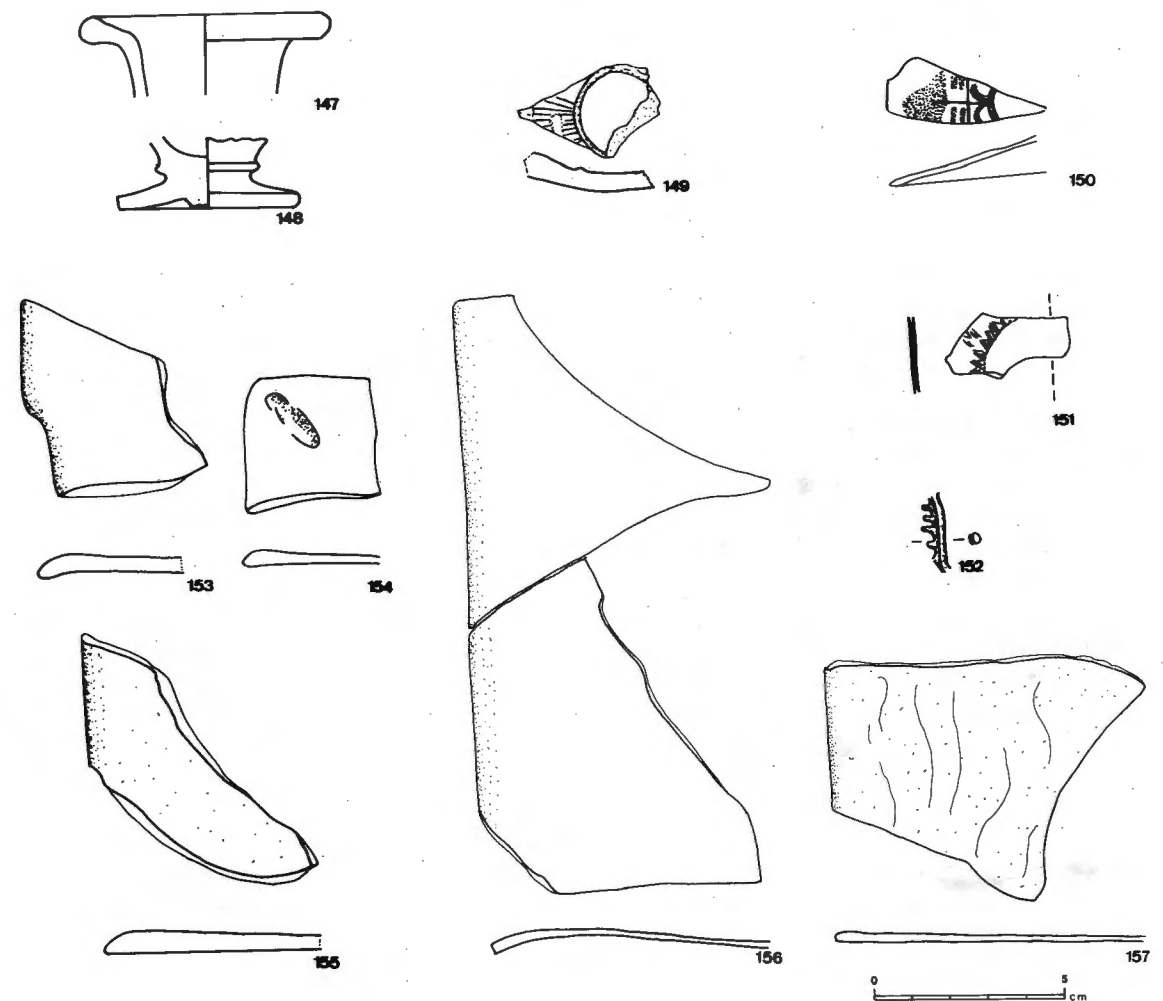
Provenance : C 11, sondage vers b, mur en biais.

Matériau : incolore ; transparent ; pur ; excellente qualité.

Technique : fil en verre supportant autre filet plissé.

**156. Verre de vitre**

N° Inv. 12 421

Provenance : aile est, podium (9).*Matériau* : vert pâle ; bulleux ; filandreux ; peu brillant des deux côtés.*Technique* : soufflage d'un cylindre à la volée ; découpage du cylindre obtenu ; aplatissement de la vitre, qui n'est pas tout à fait plate. Le rebord est un peu enroulé et laissé brut de coupe.*Etat de conservation* : plusieurs morceaux.*Dimensions* : l. des morceaux dessinés 16,5 cm ; l. max. des morceaux collables 23 cm ; ép. 0,14-0,25 cm.*Datation* : à partir du IIIe s.*Bibliographie* : cf. n° 147. Pour la datation cf. Rütli 1988, p. 103.**157. Verre de vitre**

sans n° inv. ni provenance.

Matériau : vert pâle ; bulleux ; filandreux ; brillant des deux côtés.*Technique* : cf. n° 149., mais rebord arrondi par réchauffage.*Dimensions* : l. 8,3 cm ; ép. 0,1-0,25 cm.*Datation* : tardive d'après le matériau, IIIe/IVe s. ?*Bibliographie* : cf. n° 147 et 149.

L'église Notre-Dame de Parsac

par Michelle Gaborit ¹

Dédiée à la Vierge, l'église se dresse sur une colline dominant les paysages viticoles de la région de Saint-Emilion et le bourg de Parsac ², éloigné de quelques centaines de mètres. Le site met ainsi en valeur une construction dont pratiquement tous les éléments appartiennent à l'époque romane, et dont les volumes, à la fois simples et harmonieux, méritent de retenir l'attention ³.

Ce qui frappe le visiteur dès l'abord, c'est le massif clocher de plan barlong, à deux étages, qui s'élève au dessus de la travée la plus occidentale (fig. 3). A son sommet, il est couvert par une coupole dont la maçonnerie est apparente à l'extérieur. Il surmonte, à l'ouest, une porte à voussures, en plein cintre, ouverte dans un avant-corps saillant. Deux arcs de décharge ménagés dans le mur de façade encadrent cet avant corps. Quant à la nef, de dimension modeste, elle est divisée en trois travées, toutes

voûtées : celle de l'ouest porte, en dessous du clocher, une coupole ovoïde, les deux autres reçoivent une voûte en berceau brisé sur doubleaux. Le mur oriental de la nef est percé par un arc bas, étroit, à double rouleau, qui permet de communiquer avec l'abside en hémicycle, voûtée d'un cul de four retombant sur une arcature.

L'ensemble de la construction a un caractère soigné, dû à la présence d'un décor sculpté ⁴ malheureusement en partie altéré, mais surtout parce que l'église est bâtie dans un appareil de calcaire fin et régulier, d'assez grandes dimensions, qui lui donne une apparente homogénéité. Cet appareil très soigné ne surprend pas dans une région où les carrières sont très nombreuses ⁵ et, ici, il masque la complexité de la construction. Nous allons à présent tenter d'en retrouver les différentes étapes, après avoir rappelé ce que nous savons par les textes du passé de l'église.

1. Maître de conférences, Université Michel de Montaigne (Bordeaux III).
2. La commune de Parsac n'existe plus depuis 1973. Elle est maintenant rattachée à celle de Montagne, arrondissement de Libourne, canton de Lussac.
3. L'église a surtout fait l'objet de travaux de recherche au XIX^e siècle : citons les études de Guinodie, *Histoire de Libourne*, t. 3 p. 284 et suivantes, les notes manuscrites de Léo Drouyn conservées aux Archives Municipales de Bordeaux, manuscrit 288 (les textes du tome 2 p. 369 à 374 ont été rédigés en 1858, ceux du tome 4 p. 61 en 1868 ; un plan et des esquisses montrant différents détails de la sculpture figurent dans cet ouvrage) ; Emilien Piganeau, «L'église Notre-Dame de Parsac» dans *BSAB* t. 3, 1877 p. 129-133, présente un dessin de l'extérieur de l'édifice depuis le sud-ouest, et un croquis de la sculpture. J. A. Brutails, *Vieilles églises de la Gironde*, Bordeaux 1912, offre p. 77-78 une notice abondamment illustrée de trois photographies, d'un plan et d'un dessin de Léo Drouyn. Voir aussi J. A. Garde «Eglises romanes du Puynormand» dans *RHALib*, n° 73, t. 22, 1954, p. 86 à 88. Signalons également des sondages archéologiques réalisés en juin 1988 par Marie-Noëlle Nacfer, qui montrent l'absence de fondations du bâtiment.
4. A l'extérieur, nef et clocher portent des modillons sculptés, le portail conserve deux chapiteaux romans sur les quatre qu'il comportait primitivement. A l'intérieur des chapiteaux décoraient l'arcature de l'abside, ils sont en partie conservés tandis que subsistent entièrement ceux des colonnes de l'arc triomphal et des piliers qui soutiennent le clocher.
5. En particulier à Saint-Emilion, la ville est construite sur un plateau calcaire entièrement truffé de carrières.



Fig. 1. — Notre-Dame de Parsac. Vue générale au sud-est.



Fig. 2. — Notre-Dame de Parsac. Extérieur. Abside et nef au sud.

Ce que nous apportent les textes

Les renseignements historiques concernant Saint Marie de Parsac sont peu nombreux. Les «chapelains» de Parsac sont cités en 1364⁶; l'église figure sur la liste des paroisses de l'archiprêtré d'Entre-Dordogne en 1398⁷. Pourtant, malgré la rareté des écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, on peut établir, me semble-t-il, qu'il existait des liens entre Parsac et la collégiale, toute voisine, de Saint-Emilion. En effet, la cure de Parsac est pourvue par décision du doyen et du chapitre de Saint-Emilion, qui en sont aussi les décimateurs. Ceci est le cas pour une dizaine de paroisses

6. A. D. Gironde, G 236, IV.

7. A. D. Gironde, G 236, IX.



Fig. 3. — Notre-Dame de Parsac.
Façade occidentale et clocher.

Fig. 4. — Notre-Dame de Parsac.
Extérieur. Murs nord et est de la nef.



situées aux alentours de cet établissement monastique. Toutefois ces rapports ne sont établis par les textes que pour la période moderne⁸.

Les visites épiscopales du XVII^e siècle permettent, en outre, de se rendre compte de l'état de vétusté de l'église de Parsac à cette époque⁹. La situation ne s'améliore pas au XVIII^e siècle puisque l'archevêque Ferdinand Maximilien Mériadeck de Rohan dresse, d'une manière très détaillée, l'inventaire des réparations à faire dans l'église, et ordonne que ces travaux soient réalisés avant le 1^{er} Août 1778¹⁰.

Au XIX^e siècle, Sainte-Marie de Parsac, qui avait été désaffectée depuis la Révolution, est réouverte au culte, sans doute assez tardivement. En outre nous savons que des réparations sont signalées par Guinodie en 1845¹¹, qu'elle est érigée en 1869 comme succursale de Saint-

Genès de Castillon¹², puis en 1877 elle devient annexe de Puisseguin et est pratiquement abandonnée à la fin du XIX^e siècle¹³.

Son classement à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques est prononcé le 5 octobre 1925 ; elle fit l'objet de deux restaurations récentes en 1952 et 1967¹⁴.

Une construction romane complexe malgré la simplicité des formes

Les parties les plus anciennes

Le plan de Sainte-Marie de Parsac — nef unique et abside en hémicycle — est celui de nombreuses églises romanes rurales (fig. 5). Pourtant, l'attention est attirée par l'étroitesse

8. Du fait de la disparition presque totale des documents d'archives concernant la collégiale de Saint-Emilion au Moyen Age. Pour le XVII^e et le XVIII^e siècles, voir aux A. D. Gironde G826 et G850. A la veille de la Révolution les chanoines réduisent le curé de Parsac à la portion congrue, ce qui provoque les plaintes de ce dernier. La carte des dîmes des chapitres de Saint-Emilion et Génissac au XVIII^e siècle est dressée par Philippe Loupès «Le chapitre de Saint-Emilion sous l'Ancien Régime» dans *Fédération Historique du Sud-Ouest — Actes du 29^e congrès Saint-Emilion-Libourne*, 1977, p. 75 et suivantes.

9. A. D. Gironde, G648. En 1691, les visiteurs observent : *Nous avons trouvé que cette église n'était pas bien ornée, quoiqu'elle fût voûtée de pierres de taille.*

10. A. D. Gironde, G18, p. 6. Parmi les indications les plus intéressantes, notons :

Article 22 — *Que la voûte du sanctuaire sera consolidée...*

Article 27 — *Que la voûte de la nef sera réparée...*

Article 35 — *Que la première voûte du clocher sera réparée, qu'on remettra quatre marches de pierres à l'escalier qui conduit de la tribune au clocher, et qu'on en fera de nouvelles en bois, que la seconde voûte du clocher sera raffermie...*

Certains points de ces ordonnances ont été effectivement réalisés, ainsi on voit distinctement les réparations effectuées dans la coupole inférieure du clocher.

11. Guinodie, *op. cit.* p. 285 signale des réparations récentes dans le clocher que l'on peut donc dater des années 1845.

12. A. D. Gironde, Parsac série O

13. C'est ce qu'affirme Emilien Piganeau, *op. cit.*, p. 113, en 1877.

14. La restauration de 1952 a concerné principalement l'abside et l'intérieur de la nef, celle de 1967 le portail et les parties hautes de la façade.

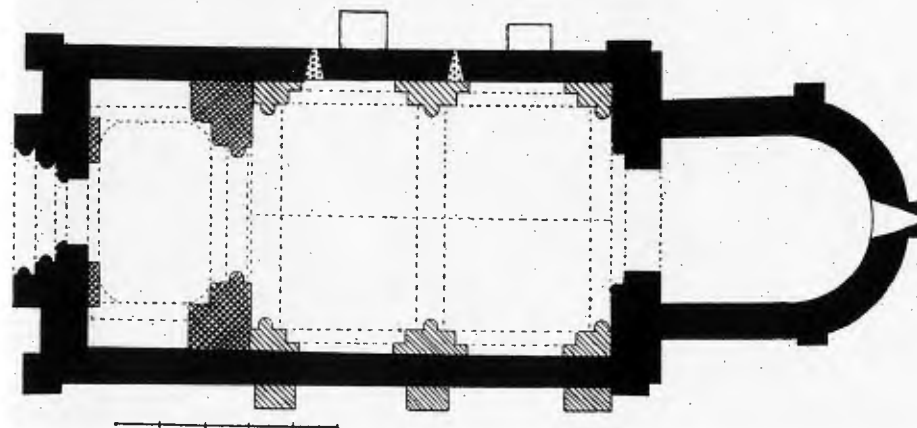


Fig. 5. — Plan de l'église de Parsac.
noir : fin du XI^e siècle
quadrillé : début du XII^e siècle
hachuré : fin du XII^e siècle
pointillé : fenêtre romane obstruée
blanc : fin du Moyen Age



Fig. 6. — Notre-Dame de Parsac. Abside. Vue générale intérieure.

Fig. 7. — Notre-Dame de Parsac. Intérieur de l'abside : détail de l'arcature.



de la communication entre l'abside et la nef. Ce cloisonnement, qui ferme l'espace absidal où se trouve l'autel principal¹⁵, se retrouve dans d'autres édifices de la région, en particulier au début de la période romane¹⁶.

15. Il était situé primitivement plus à l'ouest par rapport à l'emplacement actuel. Il a été reculé vers le fond de l'abside sans doute au moment où on construit la sacristie, qui communique avec le chevet par une porte placée dans le mur nord de la travée droite. L'édification de la sacristie était déjà demandée en 1687, elle n'était pas encore réalisée en 1701 ; voir A. D. Gironde, G640 et A. Brutails, *op. cit.*, p. 152, note 2.

16. C'est le cas en particulier à Saint-Martin de Mazerat — mais là le rétrécissement peut s'expliquer par la présence d'un clocher au dessus d'un faux transept — et également à Saint-Martin de Montphélix (commune de Pondaurat), Brannens, Sainte-Radegonde, Sauviac, Saint-Hilaire du Bois, en Gironde. C'était aussi le cas à Saint-Sulpice de Faleyrens avant les modifications du XIX^e siècle, voir A. D. Gironde E suppl. 4596-97. Notons que cette disposition permettait d'installer facilement deux autels sur les parties du mur oriental de la nef de part et d'autre de l'arc d'entrée. Ainsi, des autels latéraux romans subsistent encore dans la petite église de Saint-Genis au Bois, dans l'Entre-deux-Mers.

L'Abside et son Arc Triomphal, leur décor

L'abside en hémicycle, légèrement déviée vers le nord par rapport à l'axe de la nef, est prolongée sans solution de continuité par sa travée droite.

A l'intérieur, son mur reçoit sept arcatures en délit sur lesquelles court un bandeau recevant la voûte en cul de four puis un berceau en plein cintre.

L'aspect actuel de l'abside (fig. 6) est dû, pour une large part, à la restauration de 1952 : en effet nous savons par des descriptions du XIX^e siècle¹⁷ qu'aucune colonne romane de l'arcature ne subsistait. Celles que nous voyons aujourd'hui sont donc modernes¹⁸, ainsi que cinq chapiteaux sur sept. La voûte du sanctuaire a été également refaite, remplaçant une voûte identique en mauvais état¹⁹. Le parement intérieur de l'abside a été débarrassé d'un badigeon épais²⁰, ce qui permet de mieux observer l'appareil, et, en particulier, le mode de construction des arcatures. Ces dernières sont formées de claveaux minces et très allongés, retombant deux à deux sur une pierre unique à deux pentes. Les intervalles entre les arcs sont garnis par une pierre triangulaire avec, au dessus, une assise de rattrapage puis vient la corniche.

Il s'agit là d'un système que l'on peut comparer aux arcatures intérieures des églises girondines du Nizan, ou encore à celles de Noaillan, ou de Cornemps, dont le mode de construction est identique.

A l'extérieur, l'hémicycle de l'abside est renforcé par trois contreforts, deux sont à la naissance de la partie tournante, le troisième est dans l'axe de l'édifice. Ces contreforts, talutés à leur sommet, sont en liaison avec l'appareil régulier, de grandes dimensions, de l'abside.

La seule fenêtre romane, fortement ébrasée est celle de l'axe, ouverte²¹ dans un contrefort.

Nous sommes en présence d'un type de baie bien connu dans le Sud-Ouest²² et dont nous ne citerons que des exemples proches, ceux de Cornemps, d'Artigues près Bordeaux, de Cadaujac, Mons, le Puch, Préchac, Saillans, Saint-Troyan, Cars, le Nizan... Notons que ce type d'ouverture est le plus souvent utilisé dans des édifices associant le petit moellon disposé en lits réguliers et la pierre de moyen appareil, ce qui n'est pas le cas à Parsac.

L'arc de communication entre nef et abside se présente d'une manière particulière. Il est bas, à double rouleau ; le rouleau extérieur retombe, par l'intermédiaire de deux chapiteaux sculptés presque cubiques, sur deux colonnes minces, sans bases, inscrites dans l'épaisseur du mur ; le rouleau intérieur repose par l'intermédiaire d'une imposte saillante et moulurée, sur un fort pilastre rectangulaire engagé dans le mur. Notons que, dans sa partie supérieure, le mur oriental de la nef s'aminçit, donnant naissance à un mur-pignon ; le ressaut plat qui correspond à la différence d'épaisseur devait être prévu à l'origine pour supporter la charpente de la nef. Un oculus, remanié à l'époque moderne²³ s'ouvre au dessus de l'arc triomphal²⁴. Dans son état actuel, nous ne pouvons pas être certains qu'un oculus roman s'ouvrirait en cet endroit.

A l'extérieur, on aperçoit, de part et d'autre de l'oculus, quelques pierres dont le centre est percé d'un trou circulaire, d'une dizaine de centimètres de diamètres, entouré par deux bourrelets séparés par un trait incisé. Il ne s'agit pas de laisser pénétrer la lumière dans l'édifice car le percement se limite au parement extérieur du mur. La fonction de ces pierres paraît donc d'appartenir au décor. Elles sont à

17. Guinodie, *op. cit.*, p. 284, avant 1845, la décrit ainsi : « son mur est divisé en sept parties égales par autant d'arcades appliquées, demi-circulaires, retombant jadis sur des colonnes dont il ne reste que les chapiteaux ». Léo Drouyn, *op. cit.*, p. 372 écrit en 1858 : « Les arcs reposent sur des colonnes qui manquent toutes. Les chapiteaux qui, au contraire, sont tout en place sont ornés de feuilles d'acanthé et d'entrelacs. »

18. Elles ont été remplacées lors de la restauration de 1952.

19. Cette voûte qui existait bien au XIX^e siècle, avait déjà fait l'objet de travaux de consolidation aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, voir plus haut notes 8 et 9.

20. Brutails nous apprend, *op. cit.*, p. 78, qu'il « subsiste à l'intérieur les traces d'une décoration picturale rouge-brun simulant un moyen appareil, avec une petite rosace au centre des blocs » sans situer précisément ce décor à l'intérieur de l'église. Dans tous les cas, il a aujourd'hui disparu.

21. Cette fenêtre était encore murée au début du siècle voir J. A. Brutails, *op. cit.*, p. 78. Elle fut réouverte en 1952. Deux autres fenêtres probablement du XVIII^e siècle s'ouvrent au sud dans la travée droite de l'abside.

22. Paul Mesplé « Les églises romanes du Sud-Ouest à fenêtres percées dans les contreforts », dans *Bull. Mon.*, t. 116, 1958, p. 163-184 et t. 124, 1966, p. 267-288.

23. Un oculus existait bien au XVIII^e siècle car une ordonnance archiépiscopale présent de le fermer en 1687 (A. D. Gironde, G640) Il fut au contraire agrandi, probablement à la même époque où on essaya d'éclairer de manière plus abondante le sanctuaire et la nef, c'est-à-dire au XVIII^e siècle. Rien ne nous renseigne sur sa forme primitive.

24. L'emploi de l'oculus est fréquent dans les édifices romans de la région de Saint Emilion, citons entre autres celui des murs occidentaux de Saint-Georges de Montagne et de Saint-Martin de Mazerat, et celui de Saint-Etienne de Lisse ouvert à l'ouest du bras sud du transept. Dans la même situation que celui de Parsac, c'est à dire percé dans le mur oriental de la nef au-dessus de l'abside, est l'oculus de Saint-Paul lès Dax : il est également remanié et s'ouvre dans le mur de petits moellons, seul reste de la première église du XI^e siècle élevée en cet endroit.



Fig. 8. — Notre-Dame de Parsac.
Un des chapiteaux conservé de l'arcature de l'abside.

rapprocher des « métopes perforées »²⁵ que l'on trouve dans la région de Saint-Emilion en particulier, à Saint-Georges de Montagne et Cornemps, mais aussi plus loin, dans la vallée de la Lémance en Lot et Garonne par exemple.

On peut formuler à ce sujet une hypothèse : deux de ces pierres se trouvent voisines sur la même assise, elles sont séparées par une pierre dressée verticalement beaucoup plus étroite. Il y a là comme l'ébauche d'une frise décorative qui aurait été placée sous un fronton : en effet, les rampants du mur-pignon se terminent par une double moulure saillante esquissant au nord et au sud la forme d'un tympan. Ce projet n'a pas complètement été mené à bien et les pierres préparées pour ce type de décor, avec ses fortes réminiscences antiques, ont été alors placées de façon désordonnée dans le mur, et ont perdu leur signification première.

Les éléments du décor conservé dans l'abside sont peu nombreux : cinq chapiteaux en incluant ceux de l'arc d'entrée, plus quelques éléments sculptés sur des corniches et des tailloirs. Pourtant ce qui est frappant, c'est la similitude de style entre toutes ces œuvres : les chapiteaux sont presque cubiques, la plupart sont taillés en réserve dans un bloc dont on a gardé, pour encadrer le décor, les bordures supérieures et latérales. La sculpture est de faible relief, elle utilise la taille en biseau ou en cuvette. Elle développe



Fig. 9. — Notre-Dame de Parsac.
Chapiteau de l'arc triomphal au nord.

en outre des thèmes combinant surtout l'entrelacs et la palmette ou la demi-palmette : ainsi dans l'abside, un chapiteau présente une corbeille parcourue d'un motif de vannerie formé d'une tresse à trois brins ; un autre offre sur deux registres superposés des feuilles imitant grossièrement l'acanthé, et se terminant aux angles par des crossettes ; un troisième montre de belles palmettes d'angle, tournées vers le bas et entourées par leurs tiges. Quant au bandeau qui reçoit le cul du four, il reçoit un décor géométrique de triangles imbriqués striés ou de brins de vannerie tressés.

Les chapiteaux de l'arc triomphal offrent des variations sur les mêmes registres, avec des palmettes enroulées donnant naissance à des tiges doubles ou triples. Le chapiteau du sud est le seul à avoir conservé la représentation d'une figure humaine : c'est un petit personnage nu allongé sur le tailloir, mains sur les hanches et jambes écartées. La tête ronde porte les indications sommaires des yeux, de la bouche et du nez.

Ces reliefs forment ainsi un tout homogène qu'il est aisé de rapprocher d'un certain type de sculpture courant dans notre région à la fin du XI^e siècle, par exemple la crypte de la Libarde étudiées par Jean Cabanot²⁶.

On trouve aussi dans des œuvres proches géographiquement — les portails de Saint-Georges de Montagne et de Saint-Martin de Mazerat — des chapiteaux sculptés du même type combinant palmettes et entrelacs, et introduisant

25. Cette expression est employée par Pierre Dubourg-Noves, *Guyenne Romane*, la Pierre qui Vire, 1969, p. 56.

26. Jean Cabanot, *Les débuts de la sculpture romane dans le Sud-Ouest de la France*, Cahors, 1987, p. 198-201.

la figure humaine sur une forme encore assez sommaire. Les constatations que nous venons d'énoncer ainsi que les caractères architecturaux précédemment décrits nous permettent donc d'attribuer la construction de l'abside de Parsac à la fin du XI^e siècle.

Une découverte récente permet aussi d'étayer cette hypothèse (fig. 10). La restauration de l'abside, en supprimant le badigeon qui enduisait cette dernière, a permis de mettre au jour une inscription qui court sur deux pierres du pilier sud de l'arc triomphal : c'est une dédicace de l'église à la Vierge, placée là pour rappeler le souvenir du jour de cette cérémonie, qui devait être marqué annuellement par une

messe commémorative. Des inscriptions du même type existent dans la région à l'église souterraine de Saint-Emilion, Saint-Martin de Mazerat et Saint-Sulpice de Faleyrens. Ces dernières inscriptions ont été étudiées par Robert Favereau²⁷. Celle qui nous concerne présente des traits iconographiques — caractères irréguliers, fréquence des lettres inscrites — qui semblent bien appartenir au XI^e siècle. D'autre part, le fait que le texte se prolonge sur la pierre qui se trouve en dessous de celle qui porte l'essentiel de l'inscription indique bien que le travail a été fait sur place et non rapporté ou remployé, ce qui est pour nous une indication précieuse : l'inscription est postérieure à la construction du pilier de l'arc triomphal.

27. Robert Favereau, *Corpus des Inscriptions de la France Médiévale*, CESM, Université de Poitiers, 1979, p. 117 à 120.



Fig. 10. — Notre-Dame de Parsac. La dédicace à la Vierge.

La nef et le portail occidental

Les murs de la nef et ceux de la façade occidentale sont bâtis, comme l'abside, en bel appareil régulier. À l'extérieur, une observation attentive des assises permet de constater que celles-ci prennent la suite de celles du chevet. L'implantation au sol de l'église romane a donc été réalisée dans le même temps. Toutefois les murs nord et sud de la nef montrent que les travaux ne se sont pas déroulés de façon homogène. Les deux murs comportent en effet deux corniches. La plus basse est formée d'un cordon chanfreiné, qui indique un premier projet pour l'élévation des murs de la nef. À ce premier état correspondent quatre contreforts plats, du même type que ceux de l'abside — le contrefort du mur nord a la particularité de se terminer par une mouluration qui rappelle celle des piliers de l'arc triomphal — et, percées dans le mur nord, deux fenêtres hautes et étroites dont le cintre s'ouvre dans une seule pierre. Elles sont toutes deux obstruées, leur position, en hauteur près de la première corniche permet de comprendre que ce premier état de la nef n'était pas prévu pour porter des voûtes. La seconde corniche, surélevée de trois assises, correspond à un changement de parti de la travée occidentale dont nous parlerons plus loin.

La façade occidentale utilise le même appareil dont les assises sont en continuité avec les murs nord et sud. Cette façade possède un avant-corps, qui contient un portail à archivoltes, en plein cintre, sans tympan. Deux arcs aveugles placés dans l'épaisseur du mur de façade l'encadrent, leurs cintres s'ajustent assez maladroitement aux côtés de l'avant-corps. La porte s'ouvre, dans un mur construit dans l'archivolte : le passage a été rétréci au XV^e ou au XVI^e siècle ainsi qu'en témoignent les moulurations de l'ouverture actuelle.

Le portail a été l'objet principal de la restauration de 1967. C'est alors que le chapiteau extérieur sud a été remplacé. Une description de Léo Drouyn en 1858²⁸ et une photographie publiée par A. Brutails²⁹ en 1912 permettent de préciser que la corbeille romane portait des palmettes. Le chapiteau voisin montre deux bêtes dont les longues pattes se croisent et dont les corps se terminent par une tête commune, placée à l'angle.

28. *Op. cit.*, p. 372.

29. *Op. cit.*, p. 78 fig 93.

30. On aperçoit ce personnage sur la photographie publiée par Brutails voir note ci-dessus.

31. Une centaine environ en Gironde. Voir M. Gaborit, *Les constructions de petit appareil au début de l'art roman dans les édifices religieux de la France du Sud-Ouest*, thèse dactyl., 1979.

32. C'est le cas par exemple à l'extrême fin du XI^e siècle et au début du XII^e, dans le porche de l'église Saint-Seurin de Bordeaux.

33. Voir plus haut.

Sont encore en place les deux chapiteaux du nord. Celui qui est proche de la porte d'entrée est abîmé, mais il laisse encore deviner un félin en train de dévorer un autre animal très indistinct ; l'autre présente sur deux registres des feuilles d'acanthé très sommaires, elles forment des cornets aux angles et sont disposées en triangle au milieu de la corbeille. Les tailloirs sont refaits à l'exception de l'un d'entre eux presque indiscernable aujourd'hui, mais dont un texte d'Emilien Piganeau permet de préciser l'iconographie « C'est un personnage posé horizontalement, vêtu d'une longue robe, les mains appuyées sur les hanches »³⁰.

La facture de ces chapiteaux, parfois sèche et maladroite en ce qui concerne les feuillages, montre d'autres fois un modelé très rond, presque mou. Il en est de même dans l'abside. Il est bien évident que nous sommes en présence d'œuvres qui ont été réalisées en même temps par les mêmes sculpteurs. On peut retrouver des éléments du décor de Parsac au portail de l'église voisine de Saint-Georges de Montagne. Le chapiteau de l'est présente un petit personnage nu, bras et jambes écartées, très voisin de celui du tailloir à figure humaine de Parsac. Celui de l'ouest offre divers types de palmettes et d'entrelacs, présentant des exemples du registre décoratif de Parsac.

La sculpture de Parsac se laisse donc facilement rattacher à celle que Jean Cabanot situe dans le Sud-Ouest aux débuts de la période romane. Elle permet de préciser que la première construction de Parsac appartient bien à la fin du XI^e siècle.

Ainsi nous avons là une église qui, dans une région où sont très fréquentes³¹ les constructions rurales dont l'appareil principal est le petit moëllon, présente, avec les mêmes formes architecturales que ce dernier, un bel appareil régulier dans tous ses éléments d'architecture. Le fait est d'autant plus étonnant qu'il s'agit là d'une église modeste, alors qu'on s'attendrait à le trouver dans des établissements importants³². On peut peut-être l'expliquer en le mettant en rapport avec l'appartenance probable³³ de Parsac au chapitre de Saint-Emilion : le dégagement de l'église souterraine et la présence de multiples carrières ont permis l'utilisation, plus aisée qu'ailleurs dans la région, d'un bel



Fig. 11. — Notre-Dame de Parsac. Le clocher vu du nord-ouest.

appareil régulier. Notons que c'est également le cas pour une autre possession des chanoines de Saint-Emilion, l'église Saint Martin de Mazerat qui comparable à Parsac par de nombreux traits, a été bâtie en même temps.

Les modifications de la travée occidentale

L'église de la fin du XI^e siècle que nous venons de décrire, avec sa nef unique non voûtée et son chevet voûté ouvrant sur la nef par un arc triomphal rétréci appartient, par la simplicité de ses formes, à une famille d'édifices enracinés dans le passé pré-roman.

L'édifice n'était pas encore achevé — on le constate dans les parties hautes de la nef, près de la façade, où au nord manque le bandeau qui terminait les murs — qu'on décida de changer son élévation en installant à l'ouest de la nef une tour à deux étages (fig. 11) dont le mur occidental prolonge en hauteur celui de la façade, et qui a été prévu dès l'origine pour recevoir une coupole.

La construction de la tour a nécessité d'adapter l'ancienne construction, et de surmonter une triple difficulté : la première consistait en l'absence partielle de supports, la seconde, étant donné la largeur relative de la nef, provenait du plan barlong formé par la création d'une travée occidentale, la troisième enfin résultait du désir de réaliser un accès par l'intérieur au dessus des voûtes du premier étage de la tour.

On lance alors sur chacun des murs gouttereaux deux épais massifs de maçonnerie qui reçoivent un mur étré sillonné percé d'une arcade en plein cintre, à double rouleau, retombant par l'intermédiaire de deux chapiteaux sur deux demi-colonnes engagées. Sur leur face ouest, ces supports sont pourvus d'un pilastre supplémentaire qui reçoit un arc de décharge à double rouleau placé contre les murs collatéraux, de façon à diminuer la largeur de la travée (fig. 13). Ces piliers ont la particularité d'avoir leurs angles occidentaux arrondis en forme de quart de rond, simulant



Fig. 12. — Notre-Dame de Parsac. Façade occidentale et mur nord de la nef.



Fig. 14. — Notre-Dame de Parsac. Motif sculpté terminant le quart-de-rond du pilier nord de la travée occidentale.

Fig. 13. — Notre-Dame de Parsac. Murs nord, intérieur : les arcs de décharge plaqués contre le mur et destinés à recevoir la voûte.

ainsi des colonnes d'angles. Deux d'entre elles se terminent d'ailleurs par des motifs sculptés placés dans la position qu'occuperaient des chapiteaux (fig. 14).

On modifie aussi le revers de la façade occidentale pour ménager un accès permettant de parvenir au-dessus des voûtes, au second étage de la tour. Pour cela, on place dans l'épaisseur du mur de façade un escalier droit dans lequel on pénètre, au nord-ouest, par une porte étroite, située en hauteur³⁴. L'épaisseur du mur pour ce faire étant insuffisante, on le double à l'intérieur dans sa partie inférieure, jusqu'au grand arc de décharge qui permet l'ouverture du portail, et on ajoute au dessus de cet épaississement, en son milieu, un pilastre large et plat qui empiète sur la base du

voûtement. A l'extérieur, on retrouve, au dessus du portail, un autre renfort du mur, formant contrefort. En son milieu, une ouverture en plein cintre procure à l'escalier contenu dans le mur un peu d'éclairage.

Malgré l'effort fait à l'intérieur pour diminuer la largeur de la travée, et aussi à l'extérieur³⁵ l'espace qui restait à couvrir par la voûte demeure barlong. On lance alors une coupole ovoïde retombant, par des pendentifs à peine incurvés, sur les arcs à double rouleaux. La naissance de la coupole est marquée par une corniche saillante qui met en évidence le tracé irrégulier de la calotte. On doit d'abord évoquer parmi les coupôles auxquelles on peut comparer celle de Parsac, la coupole qui couvre le bras nord du

34. Elle est aujourd'hui caché en partie par du mobilier. On y accédait à l'époque moderne par un escalier de bois qui menait également à une tribune, voir note 10.

35. A l'extérieur, les murs nord et sud du clocher sont construits au premier étage, nettement en retrait de leur base : la différence d'épaisseur est occupée par trois épais contreforts.



Fig. 15. — Notre-Dame de Parsac. Le voûtement de la travée occidentale.

transept bas de Saint-Georges de Montagne. Cette dernière, également ovoïde, est construite sur des murs extérieurs en petit appareil de moellons ; elle présente une différence essentielle : aucun accès par escalier ne permet d'atteindre

le premier étage. Un accès existe toutefois ; une porte est placée très en hauteur dans le mur de la nef³⁶. A Parsac, la solution de l'escalier intérieur apparaît comme un progrès. On pourrait aussi rapprocher la coupole de Parsac de celle

36. On aperçoit distinctement cette porte depuis la nef, on devait y accéder par des échelles mobiles en bois.



Fig. 16. — Notre-Dame de Parsac. Chapiteau placé sur le pilier nord soutenant la coupole basse de la travée occidentale.



Fig. 17. — Notre-Dame de Parsac. Chapiteau placé sur le pilier sud soutenant la coupole basse de la travée occidentale.

de Saint-Martin de Mazerat, plus maladroitement construite³⁷, et d'une série de coupes girondines à Cars, Peujard Saint-Vincent de Pertignas, Grézillac qui sont toutes surmontées d'un clocher.

Le second étage de la tour présente à l'extérieur quatre baies en plein cintre, largement ouvertes ; leur rouleau le plus élevé retombe sur un pilastre dont l'angle est arrondi en quart-de-rond selon le même procédé que les piles qui soutiennent le clocher au rez-de-chaussée. Comme au premier étage, les angles sont flanqués par deux pilastres ce qui accentue l'élan vertical par la juxtaposition de trois lignes droites³⁸. Cet étage se termine par une corniche saillante dont la mouluration est encavet, comme à l'étage inférieur. Une autre coupole couvre ce second niveau. Son parement extérieur est aujourd'hui³⁹ visible. Sa calotte hémisphérique retombe, à l'intérieur, sans solution de continuité sur des pendentifs triangulaires concaves. Ce procédé, ainsi que la régularité de l'appareil avait déjà alerté Auguste Brutails, qui estimait avec vraisemblance que cette voûte était refaite à l'époque moderne⁴⁰.

Le décor sculpté se concentre surtout à mi-hauteur de la tour. Il s'agit à l'intérieur de chapiteaux, à l'extérieur, soutenant la corniche qui termine le premier étage, de modillons. Les deux chapiteaux (fig. 16 et 17) qui se font face sur les grosses piles construites pour soutenir la coupole offrent beaucoup d'analogies : mêmes corbeilles de grandes dimensions, se terminant vers le bas par un astragale très saillant, et, vers le haut, par une abaque incurvée dans la plus grande face ; mêmes tailloirs lisses creusés d'un cavet, même présentation générale de créatures aux corps enchevêtrés. Au nord, un centaure dont la queue couverte d'écailles se termine par un renflement — peut-être une tête de serpent — tient par la patte un oiseau monstrueux qui tire une langue démesurée — semblable aussi à un serpent — puis un homme à demi agenouillé, à la tête d'oiseau, se tourne vers un volatile qu'il saisit par le cou ; ce dernier becquète, ainsi que deux autres oiseaux, le corps d'un poisson placé verticalement à l'angle de la corbeille. Au sud, deux centaures se tiennent par le cou ; la coiffe que porte l'un d'entre eux indique peut-être un personnage féminin. Plus loin, deux quadrupèdes s'empoignent, leurs queues les enlacent et évoquent également des serpents.

37. Car elle possède des pendentifs très irréguliers, formés de triangles plans, dont certains sont formés d'assises de pierres disposées en retrait les unes par rapport aux autres.

38. On retrouve ces dispositions des angles aux clochers de Saint-Georges de Montagne et surtout de Saint-Martin de Mazerat.

39. Léo Drouyn *op. cit.*, t. 4 p. 61, nous apprend que « la toiture du clocher de Parsac a été enlevée et la coupole est apparue ». Ces travaux ont été réalisés avant 1868. La description du même auteur en 1858 précisait, t. 2, p. 369, que « cet étage est surmonté d'un toit plat à quatre égouts... »

40. J. A. Brutails, *op. cit.*, p. 78.



Fig. 18. — Notre-Dame de Parsac. Prise de jour de l'escalier situé en arrière de la façade et modillons soutenant la corniche sur laquelle s'appuie le second étage de la tour.

L'extrémité de deux des quarts-de-rond présente aussi un décor sculpté : des têtes situées dans l'angle semblent avaler des rinceaux de feuillages dont les entrelacs sont très développés. Au nord (fig. 14), deux serpents semblent parler aux oreilles de la tête monstrueuse.

L'iconographie de ces sculptures se laisse déchiffrer facilement : ces monstres, ces scènes de violence montrent le mal qui guette le chrétien et qui est prêt à s'abattre sur lui aux portes mêmes du sanctuaire. C'est dans ce contexte qu'on peut interpréter la présence du poisson — symbole chrétien par excellence — attaqué par des oiseaux dont les yeux globuleux et les becs très développés indiquent bien la nature monstrueuse. Toutefois remarquons que les forces du mal combattent aussi entre elles.

Le style de ces œuvres, bien que souvent maladroit dans les proportions, offre un modelé rond et un goût pour le rendu de détails : plus compliqués en bourrelets ou en cuvette, essai de transcription des écailles ou des plumes, yeux indiqués par une demi-sphère creusée d'une pupille en son centre... Nous retrouvons un traitement analogue

dans les chapiteaux qui ornent l'extérieur de l'abside d'Artigues près Bordeaux. Le chevet construit en petits moellons mêlé de moyen appareil régulier présente des caractères architecturaux de la première époque romane. Toutefois le soin avec lequel il est décoré, la forme élaborée des fenêtres, le style de la sculpture montrent que nous sommes plutôt ici au début du XII^e siècle.

Parmi les modillons qui soutiennent la corniche du premier étage (fig. 18), ceux de la façade sont particulièrement remarquables par la variété de leurs sujets. On y voit entre autres du nord au sud un personnage bras levés dont la tête est encadrée par deux serpents, un âne⁴¹ jouant de la lyre, un oiseau dont le long cou est recourbé vers l'aile, un musicien jouant de la viole attaqué par deux serpents, un acrobate tête renversée que Léo Drouyn qualifie d'obscène⁴². Quant au dernier modillon du sud, figurant un animal tenant un pain rond dans sa gueule, il est particulièrement altéré⁴³. D'autres modillons présentent des motifs plus simples ou plus indistincts, peut-être complétés à une époque postérieure. Malheureusement ces modillons sont très abîmés, et il est difficile d'apprécier le détail de la sculpture, qui paraît dans son ensemble similaire⁴⁴ à celle qui se trouve à l'intérieur du clocher.

Ainsi à Parsac l'évolution des formes architecturales, celle du décor sculpté permettent d'attribuer à cette seconde campagne de construction une datation peu éloignée de celle de la première campagne : nous sommes là dans les premières années du XII^e siècle.

Le voûtement de la nef

Dans l'église romane ainsi modifiée, les parties orientales et occidentales étaient voûtées, mais la nef portait simplement une charpente. On décide alors de plaquer contre les murs collatéraux à l'intérieur de l'édifice deux arcs de décharge en plein cintre à double rouleau. Le pilastre qui les réunit porte une demi-colonne engagée qui se termine par un chapiteau de forme cubique, très simplement épannelé. Il est à noter que le sol de la nef — les bases en témoignent — est alors établi sur toute la longueur de celle-ci un peu au dessus du niveau du sol de l'abside. On descendait dans le sanctuaire depuis la nef par deux marches⁴⁵. L'épaississement des murs de la nef a eu pour

41. L'état d'usure de ce modillon ne permet plus aujourd'hui d'identifier avec certitude ce quadrupède. Léo Drouyn, *op. cit.*, t. 2, p. 373, y voit un homme pinçant une lyre. Nous reprenons plutôt l'interprétation de J. A. Garde, *op. cit.*, p. 88, qui reprend une description d'Emilien Piganeau, *op. cit.*, p. 130.

42. Léo Drouyn, *op. cit.*, t. 2 p. 373.

43. Mais sa description figure dans les études du XIX^e siècle, il n'est donc probablement pas refait.

44. En particulier le détail du rendu des plumes pour le modillon représentant un oiseau.

45. Ce qui correspondait à une différence de hauteur de deux assises. Aujourd'hui le sol de l'abside, qui a conservé un carrelage du XIX^e siècle, et celui de la nef ont été établis au même niveau au moment des restaurations récentes.

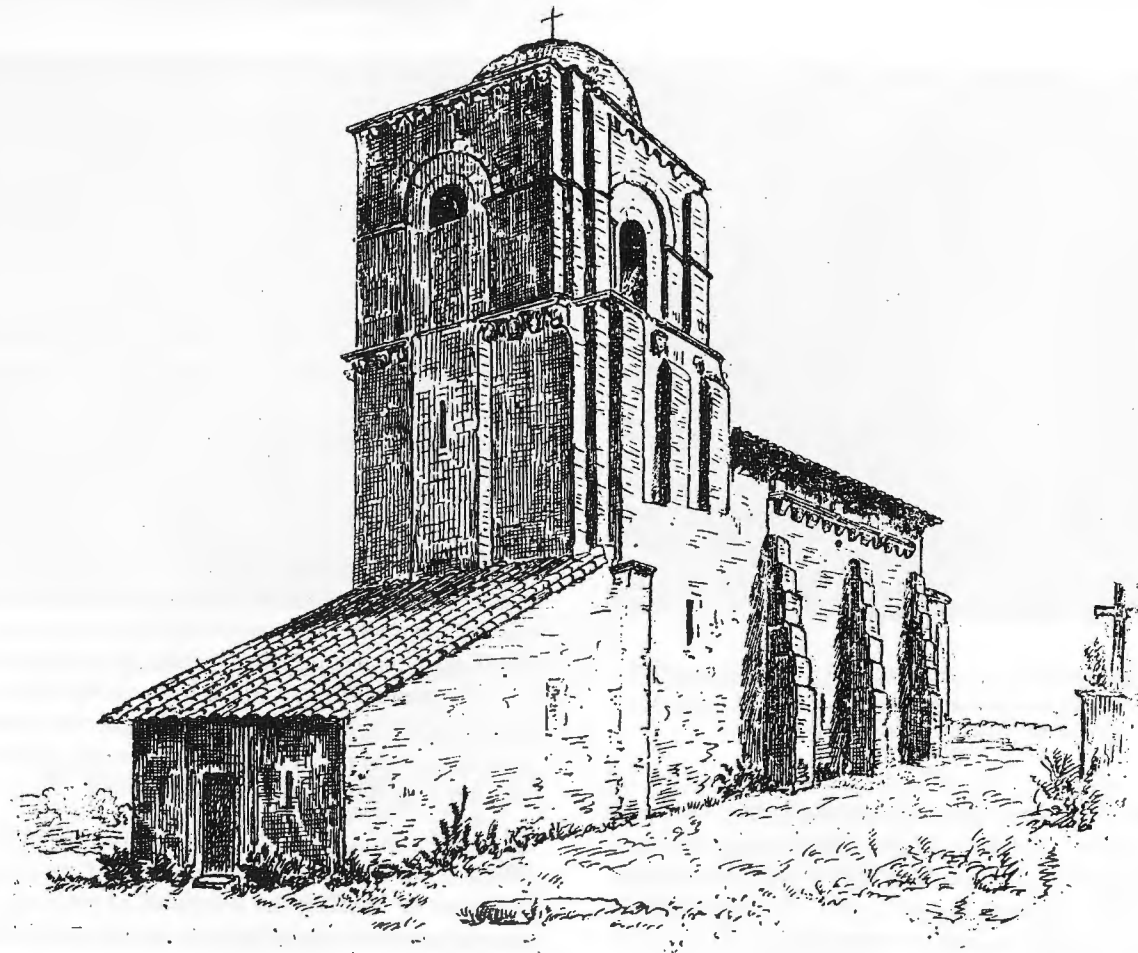


Fig. 19. — Notre-Dame de Parsac. Dessin d'Emilien Piganeau (1876).

conséquence la disparition des fenêtres primitives romanes du mur nord, cachées par les massifs de maçonnerie nouvellement créés, et on remarque que l'on n'a pas songé du moins dans le mur nord ⁴⁶ à en ouvrir de nouvelles, probablement pour ne pas affaiblir le mur. On lance enfin sur ces murs renforcés une voûte en pierre : c'est un berceau brisé sur trois doubleaux. Ainsi se termine la troisième campagne de construction.

Des travaux de même ordre eurent lieu dans un certain nombre d'églises girondines en particulier dans l'édifice voisin de Saint-Michel d'Aiguilhe où la nef fut renforcée par deux grands arcs de décharge de façon à porter une file de coupes. Dans ce cas, l'absence du décor sculpté, le passage à l'arc brisé et la stéréotomie soignée accusent la fin du XII^e siècle, date que l'on peut également assigner pour la troisième campagne de construction de Parsac.

L'église de Parsac présente ainsi à l'intérieur de la période romane et pendant une centaine d'années trois états successifs qui marquent bien l'évolution même de l'art roman dans nos régions. La première campagne était déjà

novatrice car elle introduisait à une date précoce pour le pays girondin un bel appareil régulier. Pendant la seconde campagne, une tour est installée à l'ouest, qui intègre ici — maladroitement il est vrai — la solution de l'escalier intérieur et propose un voûtement en coupole. C'est tardivement que l'édifice trouvera la pleine expression du style roman avec le voûtement de sa nef, voûtement qui se trouvera ainsi réalisé sur toutes les parties de l'édifice.

Cette construction a des liens architecturaux avec d'autres églises de la région, Saint-Georges de Montagne Saint-Martin de Mazerat et Saint-Sulpice de Faleyrens. Il se trouve que ces églises dépendirent de la collégiale de Saint-Emilion. On a dit précédemment qu'il y a des présomptions que Sainte Marie de Parsac ait été aussi soumise à cette même collégiale. Il est donc possible d'avancer l'hypothèse que l'essor architectural de cette partie du diocèse de Bordeaux à l'époque romane a eu comme moteur principal le rôle actif du clergé de l'église déjà importante et renommée de Saint-Emilion.

Une officine de potier du XIII^e siècle à Lormont

par Pierre Régaldo-Saint Blancard ¹

Les basses vallées de la Garonne et de la Dordogne, plus singulièrement l'Entre-deux-Mers, présentent un contexte particulièrement favorable au travail céramique, au sens le plus global du terme. Il existe cependant une importante différence à l'intérieur de cette globalité sous l'angle de l'organisation de la production.

À l'époque moderne, la production potière de notre région est regroupée en quelques centres dont l'un représente à lui seul plus de dix fois chacun des autres et sans doute quelque chose comme trois ou quatre fois l'ensemble des autres. Ce centre — Sadirac — présente une densité parmi les plus fortes répertoriées ². Sont attestés plusieurs autres centres potiers, beaucoup plus petits, qui gravitent plus ou moins autour de ce premier ; «autour» non pas au sens géographique, mais en ce sens que leur production est marquée par celle de Sadirac, soit qu'elle les copie, soit qu'elle occupe des créneaux inexploités ³.

Par opposition, la tuilerie est une activité dispersée et, quand elle est regroupée en des centres, ceux-ci restent de petite taille, de l'ordre de trois ou quatre officines en moyenne : ainsi Gironde-sur-Dropt bien sûr mais aussi Langoiran ⁴, Podensac et ses environs, Cestas et Pessac de Bordeaux, ou encore Gensac. Surtout beaucoup d'officines sont dispersés un peu partout.

Le regroupement en des centres est un phénomène général en Europe occidentale et notamment en France. La généralisation de ce système tient autant à des nécessités géologiques qu'à des conditions socio-économiques. On peut dater ce mouvement du milieu du XIII^e siècle à Marmande ⁵, de la fin du XIII^e pour la Saintonge ⁶, vers la même date ou au début du XIV^e pour la région bordelaise ; peut-être un peu plus tard encore pour certains sites de la région de Pau, mais cela tiendrait à d'autres facteurs ⁷.

1. CNRS / Université Michel de Montaigne (Bordeaux III), CRIAA.

La recherche dont il est ici question n'aurait pu se développer, du moins dans d'aussi bonnes conditions, sans l'aide et la collaboration des Amis du Vieux Lormont, sans l'excellente entente qui nous a réunis dans un même but. Je tiens à exprimer ma gratitude amicale à l'association dans son ensemble et plus particulièrement à son président Gérard Gsell, à Melle Barrouilh, à Henri Souques, à Roger Verdeau et à André Haritchecort.

2. Soit dit à titre d'exemple, en 1743 sont nommément attestés 124 potiers sur la seule paroisse de Sadirac, ce qui doit pousser le chiffre réel vers 150.

3. Sous réserve d'une enquête plus approfondie, il semblerait que les ateliers de Bazas renverraient plutôt, mais avec certaines nuances, au premier cas, tandis que ceux de Marenzin, avec des nuances inverses, renverraient au second.

4. P. Régaldo-Saint Blancard, «Fours de tuiliers à Langoiran (Gironde)», *Revue Archéologique de Bordeaux*, 79 (1988), p. 97-103.

5. S. Fabre-Dupont et P. Régaldo-Saint Blancard, «Un centre potier et tuilier aux portes de la ville médiévale de Marmande», *Aquitania*, 9, 1991, à paraître.

6. J. Chapelot et alii, *Potiers de Saintonge, huit siècles d'artisanat*, Paris, Musée national des Arts et Traditions populaires, 1975, en particulier p. 25.

7. Le centre de Garos et Bouillon en particulier, cf J. Cadayé, *Poteries et potiers de Garos et Bouillon, une ancienne industrie artisanale et familiale en Béarn*, Pau, Association Béarn Culture, 1990, Les Cahiers du Musée du Maïs, n° 1.

46. Dans le mur sud s'ouvrent deux fenêtres modernes.

Il existe par ailleurs souvent des liens entre la naissance d'un centre potier et une activité tuilière préexistante, mais ils sont très mal définis. Ce serait le cas à Sadirac où les premiers témoignages d'archives renvoient obstinément à la tuilerie, et ce jusqu'au XVI^e siècle, alors que l'archéologie témoigne indubitablement d'une activité potière spécifique dès le début du XIV^e.

En fait, on ignore presque tout des structures de production de terres cuites de bâtiment.

L'importance de la production céramique dans la région bordelaise est liée à deux éléments de son contexte : l'un géologique, l'autre géographique et historique.

La géographie de la région bordelaise est déterminée par la présence et la confluence de deux grands fleuves navigables s'ouvrant largement sur l'Océan. De plus, Garonne et Dordogne sont dotées d'un réseau dense de petites rivières ; elles sont parfois navigables elles-mêmes mais surtout leurs vallées créent des cheminements en pente douce. Le contexte naturel offre donc de grandes facilités de communications, mais, plus encore, est approprié à un système de communications à deux niveaux, un réseau à courte distance d'abord, se regroupant sur les fleuves, et, en relai, des possibilités à longue distance qui offrent aux produits locaux un élargissement notable des aires de distribution.

Ce phénomène géographique est historiquement exploité, et quasiment dans les mêmes termes. Assez éloignée du confluent des deux fleuves pour en éviter les effets néfastes immédiats, mais assez proche de lui pour pouvoir les exploiter tous deux, a été fondée la ville de Bordeaux. Toute ville crée naturellement un phénomène de concentration puis de diffusion. Quand elle peut exploiter une région qui lui offre de larges opportunités en ce sens, on obtient une ville qui tient fermement sous sa dépendance la campagne des alentours et se voue au commerce. Bordeaux est un des meilleurs exemples de cette attitude.

On aurait beaucoup d'illustrations de ce phénomène bordelais, depuis l'Age du Fer jusqu'aujourd'hui. Pour rester dans le domaine de la céramique, citons le commerce de la poterie sadiracaise aux XVII^e et XVIII^e siècles : les potiers doivent aller vendre leur production sur les quais de Bordeaux (c'est le mouvement de centralisation, exploitant le réseau de communication à courte distance) ; ce sont les marchands de la ville qui commercialisent ensuite les vases jusqu'aux Amériques (c'est le mouvement de diffusion, utilisant les possibilités de communications à longue

distance). Un détail souligne nettement cette attitude : les vases ainsi commercialisés ne portent pas le nom de Sadirac (ou de tout autre centre de production) ; dans les cargaisons des navires, on les connaît sous la dénomination de «terre de Bordeaux». C'est dire que cette attitude centralisatrice peut aller jusqu'à l'accaparement, mais organisant la diffusion sur une base, pour ainsi dire, professionnelle elle est un des facteurs de développement du centre potier.

Remarquons par ailleurs, du point de vue tuilier, que les centres de production se regroupent pour l'essentiel à proximité des axes fluviaux, essentiellement autour de la Garonne en amont de Bordeaux⁸. Le transport le plus aisé vers le principal lieu de consommation semble bien le facteur déterminant de cette implantation : les conditions géologiques sont favorables presque partout mais un phénomène de développement et de sélection, selon un modèle écologique courant, aboutirait à cette situation.

Depuis le sol jusqu'au socle de calcaire, la fin du tertiaire et le début du quaternaire ont déposé de multiples couches de sédiments détritiques, essentiellement des sables et des argiles, souvent mélangés. Le réseau fluvial a emporté une partie de ces dépôts, découvrant le calcaire au fond des vallées, mais laissant des filots sédimentaires souvent importants et faisant apparaître leur stratigraphie sur le flanc des coteaux.

Du point de vue de la céramique, il faut surtout retenir deux couches de terres argileuses, très différentes de qualité et d'accès. D'une part en surface un limon argilo-sableux, de couleur plus ou moins jaune, d'importance et de composition assez variable selon les endroits mais présent partout dans l'Entre-deux-Mers et autour de la Dordogne. Cette terre est aisément accessible mais de qualité assez médiocre ; elle est surtout exploitée pour la tuilerie. D'autre part une couche beaucoup plus argileuse, plus fine, très plastique, que l'on appelle couramment «l'argile bleue». Plus profonde, elle est d'un accès difficile et n'est pas répartie uniformément : on la trouve surtout sur le plateau qui forme la dorsale de l'Entre-deux-Mers, et en particulier dans de grandes quantités dans la région de Sadirac. C'est une excellente terre à poterie.

Ces deux terres ont été exploitées de différentes manières par les potiers. On peut distinguer trois époques : à partir du XVI^e siècle, l'argile bleue est la seule utilisée pour fabriquer des vases ; jusqu'au début du XIV^e, les potiers comme les tuiliers se servent uniquement du limon ; aux

XIV^e, XV^e et XVI^e, les deux terres sont mélangées en des proportions variables suivant la nature des pots que l'on veut réaliser. Ce n'est donc pas un hasard si le XIV^e marque le début de la prédominance sadiracaise, en même temps que le début de l'exploitation de l'argile bleue. Un autre changement important se produit vers ce moment, à la fin du XIII^e semble-t-il : l'adoption de la glaçure⁹.

Avant cette rupture de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e, la production céramique n'est pas organisée en centres : elle est en fait dispersée, sensiblement comme l'est la tuilerie à époque moderne, n'excluant donc pas la possibilité de petits regroupements. Le limon, qui est la matière première exploitée par les potiers de cette époque, est accessible facilement partout. Il n'y a donc aucune raison géologique de concentration. Au contraire, si le commerce, et l'économie en général, restent, comme il semblerait, à petite échelle, la dispersion des lieux de production facilite un approvisionnement général, lequel entretient cette dispersion même.

On aurait donc, dans la région bordelaise, une structure de petites unités dispersées, produisant des vases très semblables, aussi bien pour les formes que pour la pâte ou la technique, et pratiquant un commerce à petite échelle. D'une part, c'est bien ce qui semble se dégager des quelques données d'habitat dont on dispose pour ces époques. D'autre part, on connaît quelques exemples de ces unités de production, plus difficiles à déceler justement parce qu'elles sont petites et dispersées : à Sadirac, des archives le prouvent, à défaut de bien situer le lieu ; à Ladaux, cela est assuré par des prospections au sol¹⁰ ; à Capian, un four a été fouillé¹¹ ; enfin à Lormont, on a pu commencer la fouille d'un de ces petites officines, mieux conservée que la plupart des autres.

Dans un sous-bois de Lormont, le Bois du Grand Tressan, la paroi d'un chemin creux qui entaillait le talus d'une vaste excavation¹², ravivée par la pluie et partiellement éboulée, livra à l'intérêt de quelques «Amis du Vieux Lormont» des tessons de céramiques — dont beaucoup se laissaient recoller — et des fragments de terre cuite provenant apparemment de la destruction d'un four. Un aménagement paysager, prévu dans ce secteur, pouvait porter atteinte au sol donc détruire en partie le site. Une opération de sauvetage, destinée à vérifier l'existence du site, déterminer son importance et cerner les risques de destruction, fut donc montée avec l'accord et le soutien de la Municipalité.

Une prospection géophysique préalable¹³, qui devait donner une meilleure connaissance du sous-sol, s'est révélée irréalisable, du fait des perturbations que l'urbanisme environnant engendrait. Une fouille a pu être menée pendant les vacances de Pâques 1989, avec une petite équipe bénévole composée d'Amis du Vieux Lormont et d'étudiants. Dans un premier temps, on a repris la coupe sur le bord du chemin. Puis on a ouvert un sondage au-dessus ; ce sondage a, comme espéré, permis de retrouver un four de potier qui fut dans un troisième temps entièrement dégagé.

Si fut ainsi démontrée l'existence d'une officine de potier médiéval et déterminée l'importance de ce site, il apparut que les travaux paysagers n'y apporteraient nul dommage. Ce sera donc dans un contexte différent qu'il faudra envisager de reprendre l'étude et de pratiquer une fouille exhaustive.

La coupe stratigraphique réalisée au long du chemin fournit en quelque sorte un résumé de l'histoire du site (fig. 1).

9. Cf. P. Régaldo-Saint Blancard, «Evolution et mutations des structures de production céramique des époques médiévales et moderne dans la région bordelaise», *Deuxième colloque «L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité», octobre 1989*, CLEM, p. 47-56, ainsi que «La poterie de terre médiévale et moderne dans la région bordelaise», *Des Normands au Prince Noir, de Montaigne à Louis XIV, Bordeaux et l'Aquitaine 848-1715*, Musée d'Aquitaine, 1991, p. 100-103.

10. P. Régaldo-Saint Blancard, «Aperçus archéologiques», *Ladaux*, ASPECT, 1986, p. 21-34.

11. Marie-Ange Landais, «Capian Les Muraillies, une occupation attestée du I^{er} au XVII^e siècle sur les coteaux du Bordelais», *Deuxième colloque «L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité», octobre 1989*, CLEM, p. 39-45, essentiellement p. 43-44.

12. Il s'agit d'une extraction à ciel ouvert, entaillant le flanc des coteaux. Elle est sans nul doute plus tardive que le site potier et son aspect évoquerait bien la période moderne. Selon certains témoignages, il semblerait que ce lieu ait servi, lors de la dernière guerre, à l'extraction de terres destinées à la construction de casemates. Une photographie aérienne antérieure à cette époque, conservée au Musée du vieux Lormont, semble pourtant témoigner d'un mouvement de terrain partiellement masqué par le boisement mais analogue à ce que l'on observe aujourd'hui. Notons à son propos que la commune de Lormont est assez marquée par une occupation tuilière et par une extraction de terres de graves. Voir, par exemple, sur le premier point, dans l'article ci-après de Marc Favreau, la figure 1 qui reproduit un plan du XVIII^e siècle, mentionnant un lieu *A la tuillière, lieu où l'on tire de la terre pour la Tuille*. Pour le second, je renvoie tout simplement au nom de lieu *Les Gravières* qui désigne une large zone autour des Quatre Pavillons.

La vaste excavation qui jouxte le site pourrait parfaitement renvoyer à l'une ou à l'autre de ces utilités. Elle est d'ailleurs souvent désignée sous le nom de gravière. Cependant, la qualité de la terre renverrait plutôt à de l'extraction de terre à tuile.

13. Dirigée par Michel Martinaud.

8. L'étude des statistiques industrielles du début du siècle dernier, en particulier celles de 1826 (A. D. Gir. 6M 1816), en donne une nette perception.

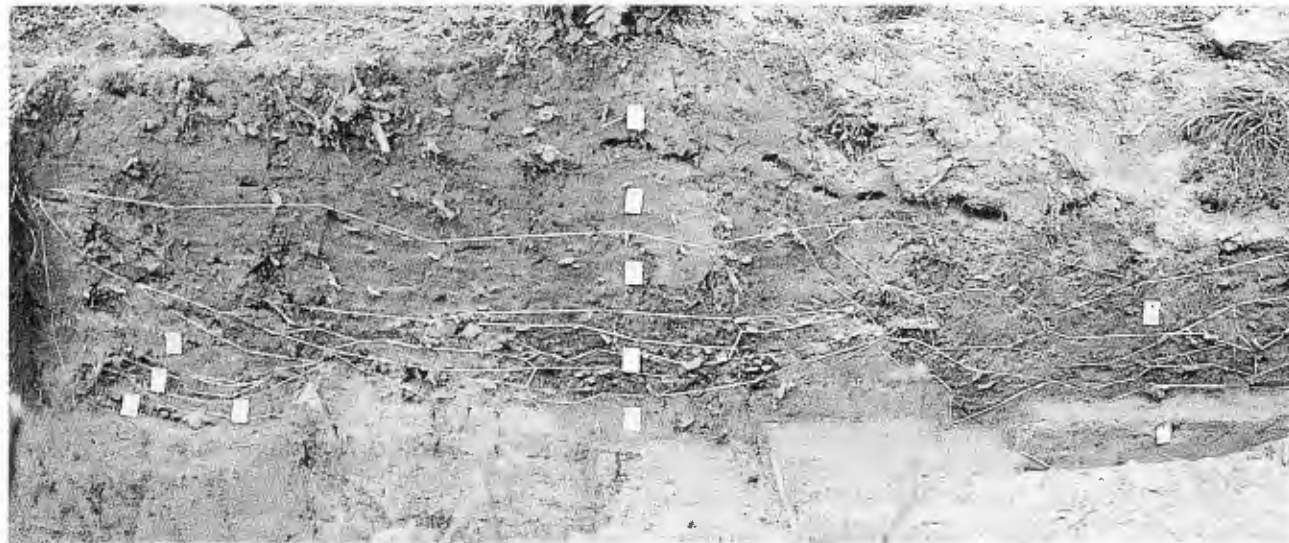


Fig. 1. — Lormont, Bois du Grand Tressan.
Coupe stratigraphique.

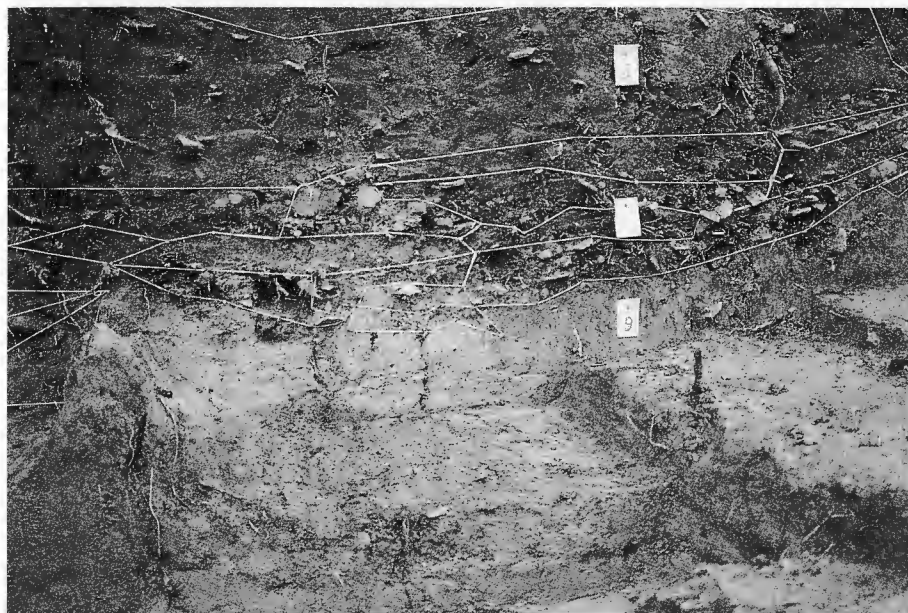


Fig. 2. — Lormont, Bois du Grand Tressan.
Coupe stratigraphique de la fosse II.

Fig. 3. — Lormont, Bois du Grand Tressan.
Détail du sol, fosse I, premier état.



On y lit trois fosses, la seconde recoupant le comblement de la première et la troisième de la seconde. Le comblement de chacune de ces fosses est composé d'une succession de sols et d'apport de terres préparant le sol suivant ; un apport de différents déblais ferme le dernier état. La couleur grise des sols paraît due au nettoyage des cendres et à leur épandage ; des tessons de vases y sont écrasés, soit qu'on ait marché dessus, soit par le fait du poids des remblais supérieurs (fig. 3).

La fosse I est celle qui présente la lecture la moins nette, car elle a été très largement recoupée par la fosse II. On y distingue au moins un sol, et sans doute un second, peut-être un troisième mais l'espace dégagé n'est pas assez large pour certifier cette analyse.

La fosse II présente, quant à elle, quatre sols successifs avant le comblement final (fig. 2). On distingue dans cette dernière phase deux étapes : d'une part une succession de lentilles, d'apports de terre différents, formant la couche 4, ce qui semble pouvoir se traduire par un comblement rapide ; d'autre part, une couche plus large, plus homogène, *a priori* comblement plus lent, à la limite du comblement naturel dans un contexte d'atelier de potier où les tessons foisonnent.

La fosse III possède trois sols sous un comblement rapide.

Ces trois fosses, par leur forme autant que le type de leur comblement, se laissent interpréter comme des fosses d'accès à des fours. Par leurs recoupements, elles induisent une chronologie où le comblement de la fosse I précède le creusement de la II, de même que son comblement précède le creusement de la III. Les différents états que chacune présente pourraient correspondre à des réparations, à des remaniements des fours associés aux fosses. C'est ce que tend à confirmer la fouille du four correspondant à la fosse II et représentant donc le milieu de l'occupation du site tel qu'on le connaît actuellement.

C'est un four médiéval de forme classique, rond, en partie enterré ou plutôt creusé dans le sol (fig. 4 et 5). Le foyer, précédé d'un alandier, est divisé par un mur de refend qui portait la sole. De celle-ci, comme du laboratoire, aucune trace n'a été retrouvée : les parties hautes ont été détruites et déplacées et non effondrées ou rejetées sur place.

Bien que de plan tout à fait usuel, ce four présente quelques caractéristiques assez originales. La première de ces originalités, la plus marquante, est qu'il possède plusieurs états : il a été remanié plusieurs fois, pratiquement reconstruit¹⁴. On distingue nettement quatre états, ce qui n'est pas sans évoquer les quatre sols superposés de la fosse qui lui donnait accès. Chaque état superpose à une maçonnerie de pierres et de terre des placages d'argile, lissés à la main, parfois renforcés par des tessons incrustés qui donnent plus de solidité à la paroi et lui servent d'armature avant qu'elle soit cuite (fig. 8 à 11). Ce mode de construction est lui-même un deuxième trait d'originalité, surtout pour le premier état : en général, il s'agit juste d'un creusement dans une terre que la cuisson pétrifie. Mais ce four est construit dans un remblai, pas dans une terre vierge ; il fallait donc stabiliser le terrain, ce qui a été fait en rapportant des pierres dans le creusement. C'est là un troisième trait d'originalité.

14. Je prends pour référence des fours plus récents, certes, mais qui restent bien dans le même horizon chronologique, pour l'essentiel des fours du XIV^e et du XV^e siècles que j'ai eu l'occasion de fouiller à Sadirac. On connaît cependant dans d'autres régions des cas assez proches de remaniements des fours, cf en particulier J Thiriot, *Les ateliers médiévaux de poterie grise en Uzège et dans le Bas-Rhône, premières recherches de terrain*, DAF, 1987.



Fig. 4. — Lormont, Bois du Grand Tressan. Le four.
Cliché G. Gsell.

Le mur de refend appartient au premier état. Le fond du four où il s'attache n'a non plus jamais été remanié, à peine a-t-on rapporté des surplacages par endroits (fig. 10). La tête du mur est légèrement arrondie. Cette partie s'abîme beaucoup : quand on charge le bois, il heurte souvent la tête du mur de refend. Il n'est pas surprenant de retrouver un surplacage justement à l'angle (fig. 12).

Les reprises portent sur les parois et le fond du foyer. D'un état à l'autre, celui-ci se réduit et finit par ne plus être qu'un simple couloir diffusant la chaleur, avec assez peu d'élargissement par rapport à l'alandier : de 1,65 m à l'endroit le plus large de l'état 2, il se réduit à 1,25 m pour l'état 4. Les reprises ne sont pas uniformes, du moins au niveau de dégagement atteint par la fouille, qui correspond à celui du dérasement des parties hautes. L'état 1 est perceptible au talon du mur de refend et, en continuité, sur

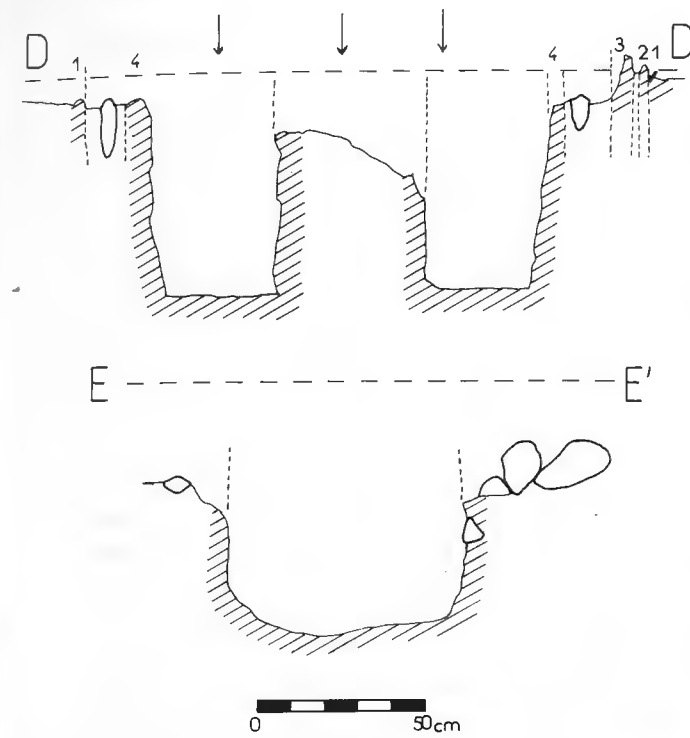
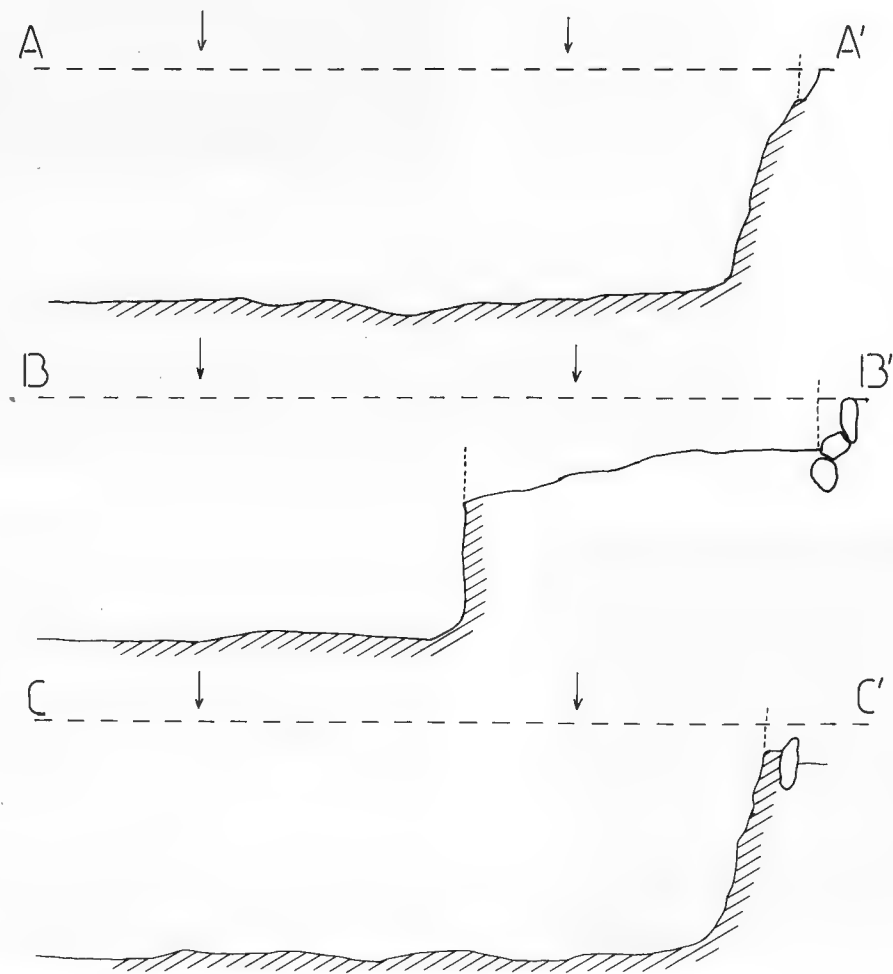
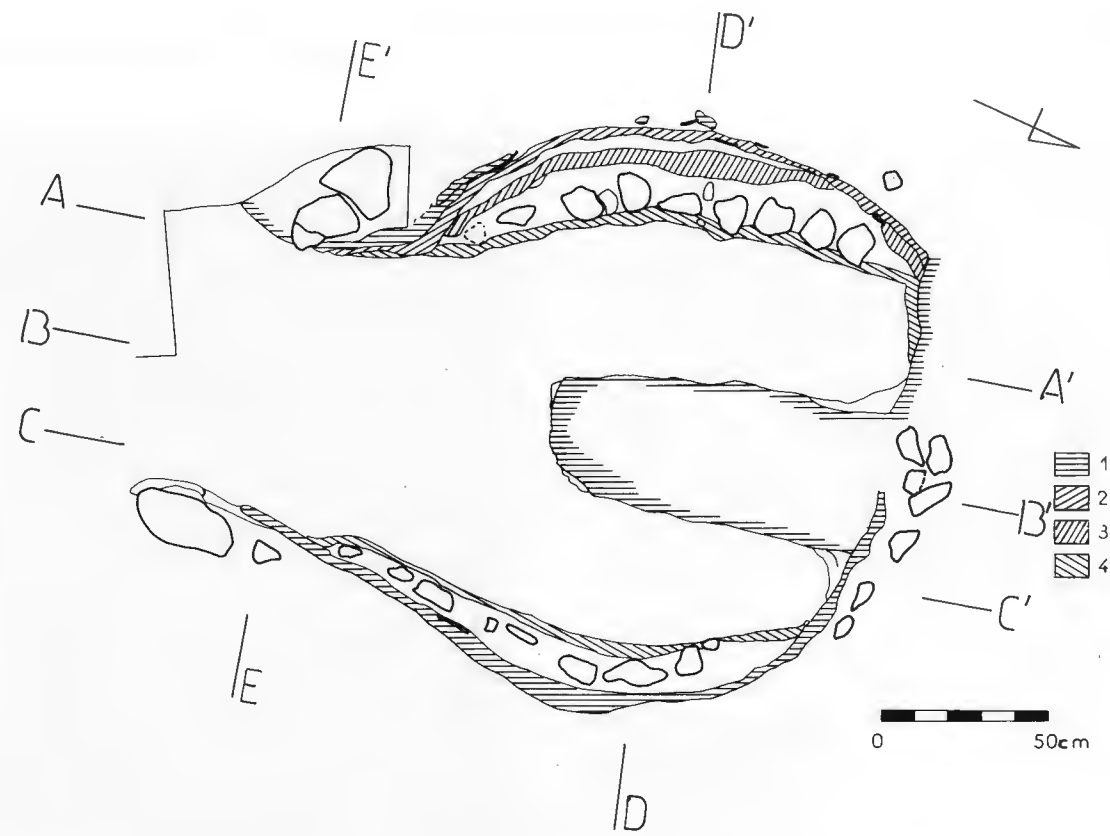


Fig. 5.—Relevé du four (ci-contre).
Fig. 6.—Coupes transversales (ci-contre).
Fig. 7.—Coupes longitudinales (ci-dessus).
Dessins C. Tramasset, P. Régaldou.

Fig. 8 à 13.—Lormont, Bois du Grand Tressan.
Détails des parois du four.



la paroi est, tandis qu'à l'opposé on n'en trouve qu'un lambeau près de la jonction de l'alandier. Les états 2 et 3, en revanche, reprennent toute cette paroi ouest, sans laisser de trace ailleurs, sauf une reprise (ou un allongement ?) du côté est de l'alandier qui renvoie à l'un ou à l'autre. L'état 4 au contraire affecte tout le foyer, ajoutant même des surplacages à l'arrière, et en réduit assez nettement la largeur.

Ressort de tout cela la volonté nette de ne pas réduire la profondeur du foyer et une relative indifférence quant à sa largeur ; ce n'est pas une observation négligeable dans une perspective de compréhension du mode de fonctionnement d'une telle structure de cuisson. L'ampleur des restaurations, cependant, est telle qu'il paraît impossible que la sole ait été conservée durant les travaux¹⁵, sauf peut-être pour l'état 3. Cette idée est à rapprocher de l'exhaussement probable du niveau de fond de four dont témoigneraient surtout les différents remblaiements de la fosse d'accès¹⁶ ; aucun argument ne permet de savoir si cet exhaussement s'accompagnait d'une surélévation de la sole et si la hauteur du foyer était conservée. Malgré le caractère limité des traces qui subsistent, ce sont donc des remaniements qui affectent l'ensemble de la structure du four.

Une raison unique pourrait justifier ces originalités de construction : le potier manquait de place pour construire ses fours. De ce fait, au lieu d'aller plus loin, dans un endroit vierge, en construire un autre, comme c'est d'ordinaire l'usage, il creuse trois fosses d'accès qui se recoupent. Mieux, il construit un nouveau four dans l'ancien. Et cela quatre fois pour l'unique four dégagé. Comme ces quatre états correspondent aux quatre sols repérés dans la fosse II qui servait d'accès à ce four, comme les deux autres fosses présentent aussi plusieurs sols, on peut envisager que le potier a reproduit plusieurs fois cette opération.

Qui plus est, le four qui a été dégagé est construit dans un remblai, dans le comblement d'une autre fosse. Les observations stratigraphiques sont nettes sur la chronologie des fosses : la seconde est creusée après le comblement de la première et de même la troisième après le comblement de la seconde. Cela tend à impliquer des hiatus qui signifieraient l'existence d'autres ensembles fosse-four que les trois repérés. La fosse où est construit le four pourrait bien en être un, d'où le schéma de reconstitution, parfaitement hypothétique, donné à la figure 14.

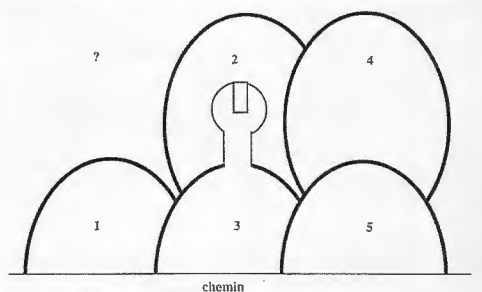


Fig. 14. — Lormont, Bois du Grand Tressan.
Schéma hypothétique de reconstitution de l'évolution du site.

Four et fosses sont en quelque sorte le cœur d'une officine, la partie archéologiquement la plus facilement perceptible. La question se pose des autres installations et du fonctionnement de cette unité de production. Bien que relevant de l'hypothèse, quelques idées peuvent être émises.

La terre était probablement extraite à proximité immédiate. Le limon argilo-sableux utilisé pour la fabrication des vases est partout présent dans l'Entre-deux-Mers, et en particulier sur et autour de notre site et il est ici d'une assez bonne plasticité. C'est exactement ce que l'on observe sur les officines, un peu plus récentes, de Sableyre à Sadirac. A l'appui de cette idée, on peut avancer un argument archéologique issu de Lormont même : au fond de la vaste excavation qui borde le site, on a pu retrouver une lentille de remblai contenant des tessons tout à fait analogues à ceux du four lui-même, dans un sédiment très chargé de cendres. Ce pourrait être le fond d'une fosse d'extraction comblée puis presque totalement emportée par le creusement de l'excavation.

L'eau est suffisamment fréquente dans l'Entre-deux-Mers pour ne pas poser de problèmes d'approvisionnement. Au surplus, une source coule en contre-bas.

Le problème du combustible est plus intéressant. Non qu'il soit rare. Mais on est en droit d'envisager que cette officine isolée ait été dans une zone boisée ou en lisière. Son isolement est en effet notable, hors de toute concentration artisanale, loin de toute construction médiévale. Le terrain, de plus, se prête mal à la culture du fait de son relief mouvementé, du fait surtout de la pauvreté apparente du sol. Ce site se trouverait juste à l'extérieur des propriétés de l'archevêque de Bordeaux, effectivement en lisière d'une grande forêt qui s'étendait jusqu'à la route de Branne¹⁷.

En ce qui concerne l'habitat et l'atelier, là non plus, aucune preuve directe. La localisation dans un sous-bois de constructions, qui à cette époque étaient certainement en matériaux périssables, est pour le moins difficile, voire impossible ; il convient aussi de mentionner la possibilité de la destruction totale des vestiges de ces constructions, notamment lors du creusement de l'excavation. C'est par analogie avec l'ensemble de ce que l'on peut savoir de l'évolution de l'activité potière dans notre région que l'on imagine volontiers la proximité d'un bâtiment associant habitat et atelier. Par ailleurs, s'il y a, à proximité l'une de l'autre, extraction de l'argile et cuisson des vases, il ne serait pas très logique d'amener la terre ailleurs pour ramener ensuite les vases façonnés crus.

Le contexte particulier de ce site montre qu'il est implanté sur la seule partie plane du secteur, un petit plateau au sommet du coteau, le plus proche en fait du bourg de Lormont à présenter les possibilités en approvisionnement des matières premières indispensables. Cet argument en lui-même plaide pour un rapprochement de l'ensemble atelier-habitat des zones de cuisson. Mais il est aussi riche d'autres hypothèses. D'une part le confinement des fours successifs qui paraît lié à un manque de place n'aurait-il pas son origine dans la volonté d'exploiter cette situation topographique malgré l'exiguïté du terrain ? Cette situation évoque aussi l'image de la clairière, aux lisières définies strictement, que les fours ne peuvent jouxter sans risque. D'autre part le choix de ce plateau à proximité du bourg de Lormont, à la fois carrefour routier et port en Garonne, induit l'idée d'une orientation précise de la commercialisation des produits. Enfin cette situation impliquant une exclusion hors des territoires dépendant de ce grand seigneur qu'est l'archevêque de Bordeaux repose d'une façon plus large que jusqu'à présent le problème des rapports entre la poterie et la féodalité, car tout se passe comme si chez nous, à Sadirac en particulier, et contrairement à d'autres régions, la poterie échappait en partie au droit féodal : en particulier il n'y a aucune redevance spécifique.

Tout compte fait entre la structure fouillée à Lormont et celle de Sadirac-Sableyre, il ne semble pas y avoir de trop grosses différences. On constate surtout un regroupement des officines en un quartier spécialisé : cela paraît logique puisqu'on assisterait au passage d'officines isolées à un centre potier. On a par ailleurs d'un côté la seule utilisation

du limon extrait sur place, de l'autre extraction sur place du limon et extraction plus lointaine de l'argile bleue, mais cela est dans la logique même de l'évolution que l'on constate.

Dater la structure dégagée à Lormont sera d'un réel intérêt et des études d'archéomagnétisme s'y prêteront tout à fait. Le choix de conserver les structures intactes lors de cette première intervention a rejeté ces études pour une étape ultérieure. Pour l'immédiat, on doit se contenter d'une estimation fondée sur le matériel retrouvé. La structure elle-même tend à signifier un moment antérieur au développement du centre potier de Sadirac. Le matériel en revanche paraît bien caractéristique du milieu du XIII^e siècle, avec d'assez nets parallélismes avec la céramique marmandaise à peine plus tardive¹⁸ et d'indéniables convergences avec quelques sites datés¹⁹.

Sont typiques du Moyen Age beaucoup de formes et l'absence de glaçure, technique qui n'interviendrait que vers la fin du XIII^e siècle dans notre région²⁰. D'autres formes en revanche, les mortiers en particulier, ne sont pas attestés avant le milieu du XIII^e ; or il y en a quelques uns dans le four de Lormont, qui sont assez primitifs par de nombreux aspects (fig. 15 et 16).

La répartition des formes est assez remarquable (fig. 17) et dénote une pauvreté du vaisselier supérieure encore à celle observée à Marmande²¹ : deux formes représentent plus de 95 % de l'ensemble du matériel, des pots globulaires à lèvre déjetée (73,4 %, contre 70 % à Marmande), rarement ansés (5,8 %), et des cruches (22 %, contre 20 % à Marmande mais en trois formes distinctes dont une rare). Le mortier est rare (2 exemplaires), il n'y a pas de pichet, les seuls becs tubulaires attestés sont sur des gourdes et non des cruches (2 exemples).

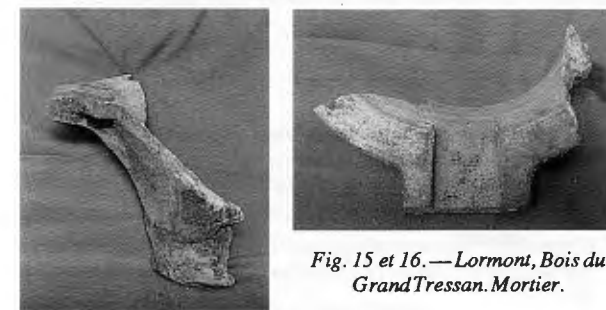


Fig. 15 et 16. — Lormont, Bois du Grand Tressan. Mortier.

15. En revanche, il est admissible, bien que délicat, que les parois du laboratoire aient été conservées.

16. Un sondage, à la bouche de l'alandier, a tenté de répondre à cette question sans porter atteinte à l'état de conservation du four. Son extension était trop faible pour permettre de descendre à plus d'une quinzaine de cm et d'avoir des certitudes absolues. Il semble cependant aller dans le sens d'un exhaussement du fond du four.

17. Je remercie de ce renseignement Henri Souque. Les fouilles à venir devront tenter de vérifier cela par une analyse des pollens.

18. Cf. note 5. Le matériel est ici, pour une fois, bien daté de la seconde moitié du XIII^e siècle par la fondation d'un couvent.

19. La validation la meilleure vient des fouilles de la place Camille Jullian à Bordeaux.

20. Comme il ne s'agit là que d'une hypothèse, très probable certes mais toujours non absolument démontrée, il n'y faut voir qu'une convergence et non une preuve. Notons cependant que les ensembles de Marmande qui nous servent de référence témoignent de rares essais de glaçure, assez hasardeux, il est vrai.

21. Comptages effectués dans les deux cas sur toutes les lèvres de vases.

N = 173 lèvres de vases différents reconnaissables

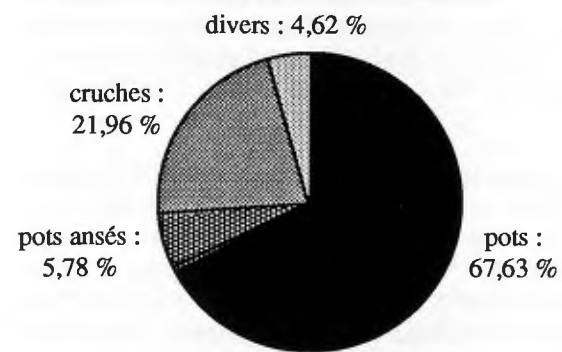


Fig. 17. — Proportions des différentes formes de vases.

Fig. 18, 19 et 20. — Trois pots.

Les pots sont donc très fréquents à Lormont (fig. 18 à 20). C'est la forme médiévale par excellence : elle se prolonge jusqu'à la fin du XVe siècle, en devenant de moins en moins fréquente à partir du XIVe. Ce sont des pots globulaires, dont la hauteur semble voisine du diamètre maximal, au col court et à lèvre courbe, déjetée. La rareté des formes ansées (7,9 % des pots²²) paraît plutôt un critère d'ancienneté. Les diamètres de lèvres²³ se répartissent de 13 à 21 cm (fig. 24), avec une courbe montrant une nette préférence pour des diamètres autour de 15 cm²⁴ ; la répartition des formes ansées n'est pas particulièrement significative. Les fonds semblent avoir des diamètres proches de ceux du col, soit un peu inférieurs à ceux des lèvres.

Les cruches ont des becs verseurs rapportés sur une lèvre formant bandeau et une anse opposée, courte et peu détachée de la panse (fig. 21 et 22). Les becs sont tournés et rapportés après découpe sur la panse partiellement évidée. La forme est globalement un peu plus allongée que celle des pots, mais fonds et cols ont sensiblement le même diamètre. Les cols se répartissent de 10 cm à 20 cm (fig. 25), sans qu'on en ait un nombre suffisamment conséquent pour tirer des conclusions précises²⁵.

22. Il s'agit là d'un comptage sur les bords de pots montrant au moins l'amorce d'une anse ; tous les fragments de lèvres de cette variante n'étant pas décelables, ce pourcentage n'a qu'une valeur estimative.

23. Les diamètres sont pris à l'extérieur de la lèvre.

24. Marmande témoigne sensiblement de répartitions analogues, mais un peu plus étalées vers les petites tailles et avec un pic à 17 cm au lieu de 15.

25. La forme 3 de Marmande qui correspond à celle des cruches de Lormont se trouve, dans les contextes étudiés, en concurrence très défavorable (4,3 % contre 15,2) avec une forme à bec tubulaire. Malgré cette différence de contexte, on remarque une répartition des diamètres tout à fait analogue à celle observée à Lormont : de 11 cm à 21 cm contre 10 à 20, des pics à 13, 16 et 18/19 cm contre 12, 14/15 et un étalement autour de 18 ; globalement un décalage d'un cm qui peut parfaitement relever d'une différence des modes opératoires. La

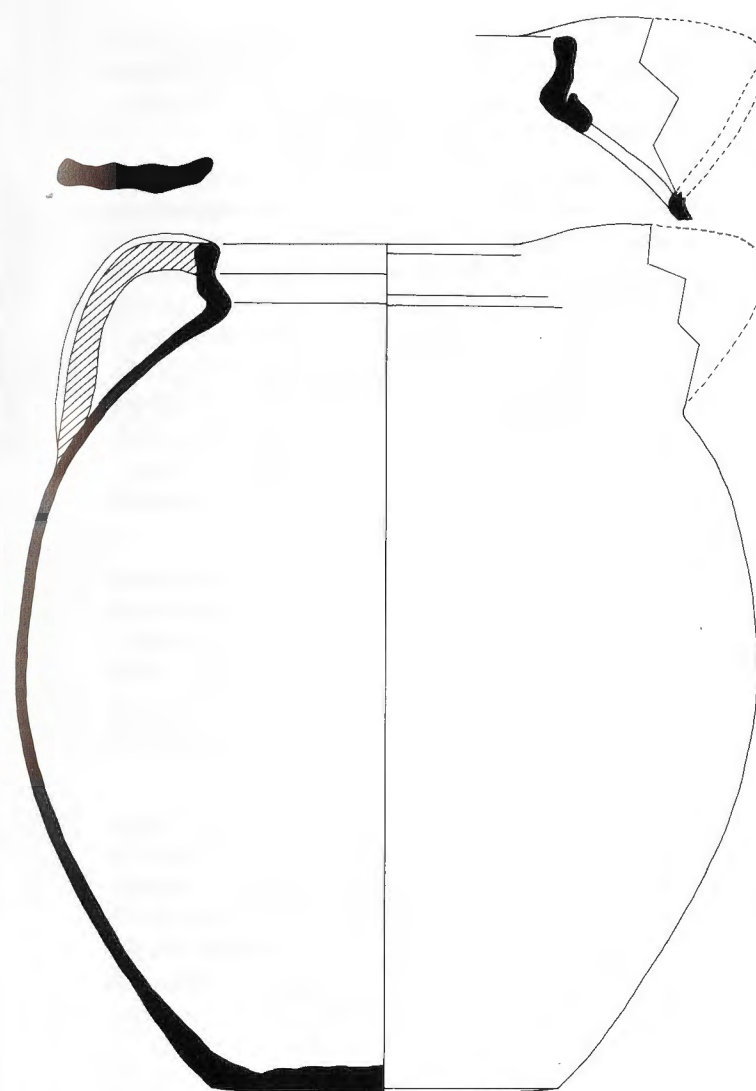
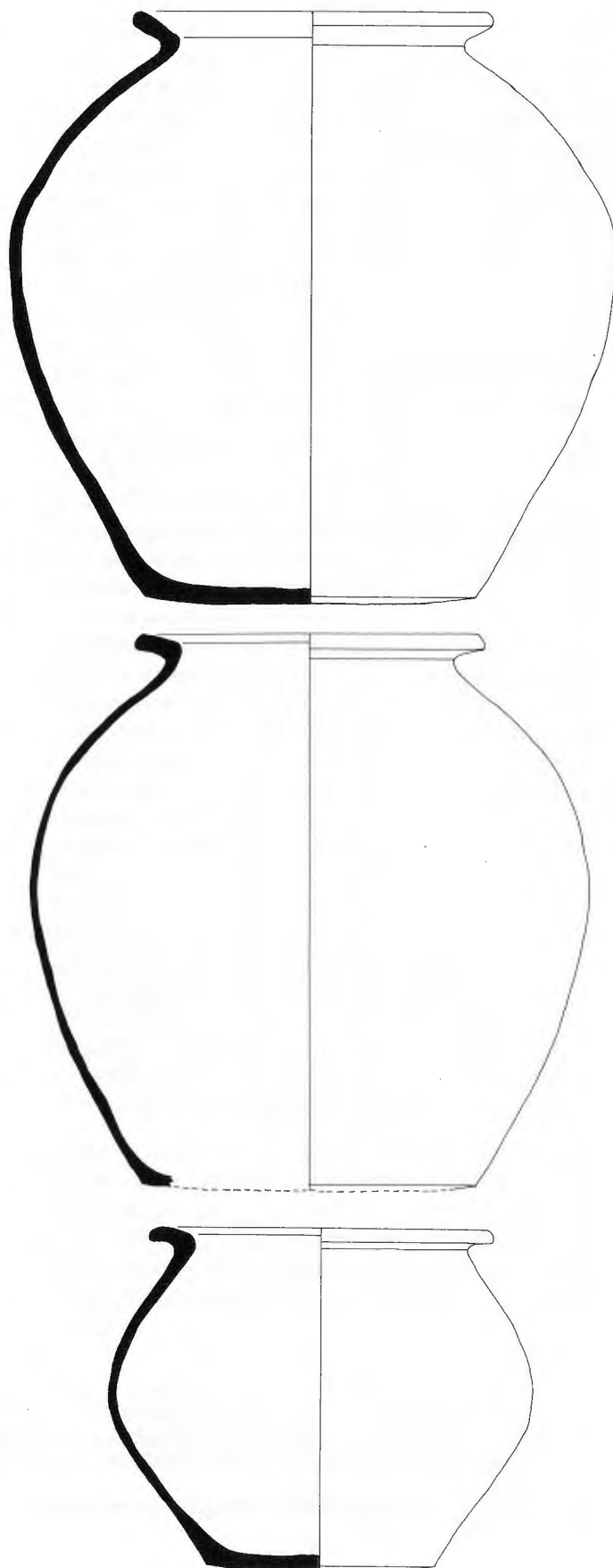


Fig. 21 et 22. — Lormont, Bois du Grand Tressan. Deux cruches.

Fig. 23. — Fragments de gourdes (?).

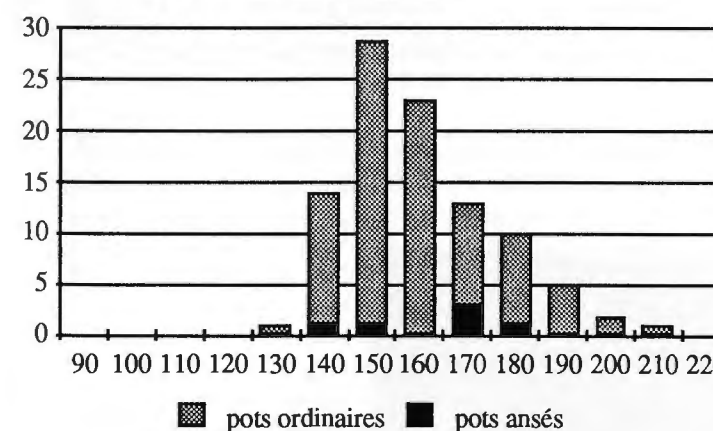
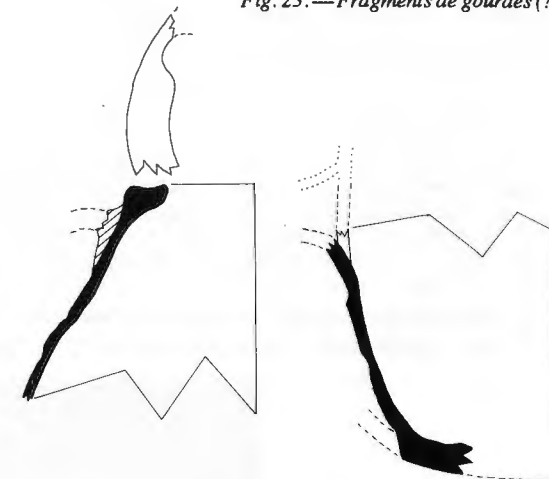


Fig. 24. — Lormont, Bois du Grand Tressan. Histogramme des diamètres de lèvres de pots.

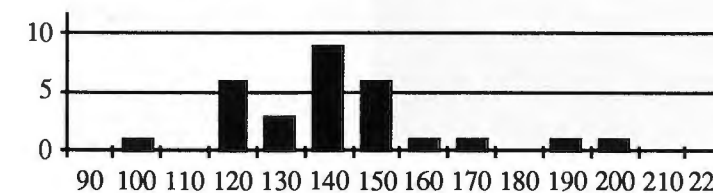


Fig. 25. — Lormont, Bois du Grand Tressan. Histogramme des diamètres de cols de cruches.

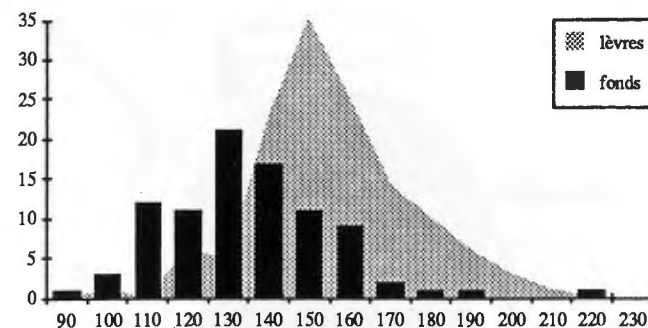


Fig. 26. — Histogramme des diamètres de fonds de vases.

Il est difficile d'introduire un raisonnement statistique sur les fonds, mais il semble bien que leurs diamètres soient voisins de ceux des cols (fig. 26). Le diagramme de comparaison donné à la figure montre des courbes légèrement désaxées, mais il faut bien considérer que les chiffres portent sur l'extérieur de la lèvre des pots et non sur le col, donc un décalage de 2 à 3 cm pour cette forme et aucun pour les cruches. Ces diamètres sont au surplus très difficiles à mesurer car les fonds sont toujours plus ou moins convexes²⁶.

Plusieurs pièces montrent des tressailures qui sont témoins d'un engobage mal réussi. En dehors de ces cas, la présence d'un engobe est assez difficile à déterminer ; il semble cependant que cela concerne uniquement les vases les plus travaillés : cruches, mortiers, certains pots de grande taille. La mise en œuvre réfléchie de telles finitions, comme l'existence de quelques décors estampés (fig. 27), ne fait que souligner la finesse de cette production qui tranche

conclusion tirée du matériel marmandais était la constatation de trois tailles différentes ; on ne peut envisager sérieusement sur la seule base du petit nombre d'exemplaires lormontais une telle conclusion, mais la ressemblance est à ce point frappante qu'elle pourrait donner plus de sens à la répartition lormontaise. Par ailleurs la similitude des tailles, qui a son parallèle pour les pots, tend à montrer que la définition de formes analogues dans des ateliers relativement distants et aux techniques bien différenciées va jusqu'à impliquer leurs dimensions, que ce soit un effet d'une communauté de production, d'une communauté d'utilisation ou d'une conjonction des deux.

26. Sans pour autant qu'ils aient été travaillés par enlèvement de matières (tournassage, lissage humide, etc.) comme pour les marmites du XIV^e et des siècles suivants.

27. Ultérieurement, ils seront légèrement concaves : c'est un phénomène naturel, dû au mode de séchage. On ne peut imaginer aucun phénomène de nature analogue : il ne peut guère s'agir que d'une caractéristique de façonnage.



Fig. 27. — Pot décoré d'estampages.

assez fortement avec les rares témoignages reconnus d'époques antérieures. De même, la répétitivité des formes et des tailles ou encore la finesse générale des parois montrent une technique parfaitement au point.

En opposition à cette qualité indéniable de la production, plusieurs caractéristiques montrent une technologie ancienne, disparue dès le début du XIV^e siècle. Ainsi note-t-on d'assez fréquentes traces de doigts : les fonds en particulier sont véritablement modelés, avec — souvent mais pas toujours — superposition de traces de tournage qui relèvent moins d'un façonnage que d'un lissage. Ce trait est sans doute à rapprocher de la convexité des fonds²⁷. Les digitations sont plus rares sur les parois, mais les stries de tournage restent peu profondes et se superposent : les reprises sont si importantes que l'effet naturel de vrille tend à disparaître.

On a le net sentiment qu'entre le XIII^e siècle lormontais (ou encore marmandais) et le XIV^e sadiracais (mais aussi saintongeais, charentais etc.), se situe une rupture technologique dont la nature exacte reste à démontrer. Cette rupture coïncide avec la mutation déjà observée du triple point de vue des terres utilisées, de l'adoption des glaçures et du développement des centres potiers.

A peu de distance l'un de l'autre, aussi bien sur le plan géographique que sur le plan chronologique, Lormont se différencie bien de Sadirac. De la confrontation des deux sites, et donc d'un approfondissement des connaissances sur Lormont, on attend une meilleure compréhension des modalités de cette mutation des structures de production potière.

Les villégiatures des archevêques de Bordeaux : éléments pour une sociologie de l'*otium* aux XVII^e et XVIII^e siècles

par Marc Favreau¹

*Otium cum dignitate*². A l'époque romaine, le «repos honoré» est considéré par les uns comme néfaste à la *virtus*, par les autres comme un objectif intellectuel et moral à atteindre.

Durant le «Grand Siècle», les grands personnages le perpétuent et montrent l'exemple. Le roi de France patronne un art de l'*otium* qui le divertit et «contribue ainsi indirectement à la bonne marche du royaume, à son harmonie avec l'ordre du monde»³. Le pape considère l'*otium* comme «réflexion glorifiante sur l'exercice de la puissance spirituelle et temporelle, et son origine divine de celle-ci»⁴.

A un autre niveau, ces trois mots latins hantent les esprits les plus cultivés, les plus curieux. Ils symbolisent un mode de vie réservé à une élite aristocratique soucieuse, comme le grand Scipion⁵, de se retirer et de méditer loin des

tumultes du monde, dans un cabinet empli de livres et d'objets d'art. Le XVII^e siècle est un siècle de savoir, et bien que désacralisée, l'Antiquité reste une référence. Pétris surtout de lettres latines, les archevêques de Bordeaux fréquentent parfois Rome et la cour pontificale. Ils peuvent y admirer l'Art dans toute sa splendeur et sa puissance car «pour les princes de l'Eglise, pour ces nobles réduits à l'impuissance, l'œuvre d'art est inséparable de l'*otium cum dignitate* (...)»⁶.

Au siècle des Lumières, la notion d'*otium* est incluse désormais dans la définition rationnelle de *loisir* : «L'état d'une personne qui n'a rien à faire et qui dispose de son temps comme il lui plaît. *Otium, vacatio ab opere*. (...) Les auteurs appellent aussi un honnête *loisir*, *otium cum dignitate*, une pension ou une subsistance qui les tire de la nécessité, qui leur laisse tout leur temps pour s'appliquer

1. D.E.A. en Histoire de l'Art, Université Michel de Montaigne (Bordeaux III), sous la direction du professeur D. Rabreau.

2. Cf. J. -M. André, *L'Otium dans la vie morale et intellectuelle romaine*, Paris, P. U. F., 1966, p. 295-306.

3. *L'âge d'or du Mécénat (1598-1661)*, Actes du colloque international C. N. R. S., mars 1983, Paris, éditions du C. N. R. S., 1985 ; introduction de M. Marc Fumaroli, p. 9.

4. *Idem*, p. 7.

5. Cf. J. M. André, *op. cit.*

6. *L'âge d'or du mécénat*, p. 7.

à l'étude»⁷. Les lexicographes soulignent que selon M. Huet, «quand il (*loisir*) signifie cessation du travail, selon le même auteur, il vient d'*otium* d'où l'on a fait d'abord *oisir*, puis *loisir* en joignant l'article».

L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ne mentionne plus cet idéal du siècle des Sourdis, Béthune et autre Epernon⁸.

Le 5 avril 1808, lors d'un entretien entre l'Empereur et Mgr d'Aviau, ce dernier évoque la perte du palais Rohan pendant la Révolution.

«Vous avez du moins une villa de plaisance ?» ajoute Napoléon.

«Il vous appartient, Sire, de rendre aux archevêques de Bordeaux une partie de ce que la Révolution leur a pris. Mes prédécesseurs possédaient trois maisons de campagne à Mérignac, à Lormont et près de Bourg-sur-Garonne». «C'est trop juste, dit l'Empereur, il sera fait ainsi que vous le désirez»⁹.

Les trois maisons évoquées par le prélat sont, sous l'Ancien Régime, de fort belles résidences proches de Bordeaux. Elles constituent avec d'autres demeures rurales une ceinture résidentielle autour de la ville et sur les rives de la Garonne, depuis la seconde moitié du XVI^e siècle. Mais en ce qui concerne l'archevêché, la possession de biens ruraux est très antérieure à cette époque. Dès le VI^e siècle, les prélats bordelais possèdent de vastes domaines situés déjà sur la vallée de la Garonne comme par exemple à

Bourg, Plassac ou Floirac. La polyculture, la viticulture, la sylviculture y sont pratiquées¹⁰. Mais ces propriétés demeurent familiales non incorporées dans le temporel archiépiscopal¹¹. A partir du XIII^e siècle, période d'essor économique, social et démographique¹², les métropolitains constituent un vaste ensemble territorial en Périgord et Bordelais soit par des annexions (Belvès, Bigarroque, Lormont), soit par des achats ou des legs (Couze, Milhac, Montravel et Pape-Clément)¹³. Pape-Clément est, par deux fois, lieu de séjour de Clément V¹⁴. Les autres forteresses, bâties à proximité de la Dordogne, procurent droits et redevances mais sont rarement résidentielles.

La Guerre de Cent Ans marque une longue période de crise et de destructions. Six des sept forteresses archiépiscopales sont rasées¹⁵ et l'archevêque de Bordeaux n'a plus aucune relation avec le Périgord de 1346 à 1454. Le château de Lormont, qui semble épargné, est propriété des Plantagenêt depuis le XII^e siècle¹⁶. Comme les autres archevêchés de France, Bordeaux sort ruiné de l'épreuve. D'une part, l'effondrement économique, la chute des rentrées fiscales arrêtent les dépenses d'investissement que sont les entretiens d'édifices. D'où l'abandon définitif de tous les bâtiments ruinés. D'autre part, dans la seconde moitié du XV^e siècle, les archevêques de Bordeaux préfèrent la vie de cour à l'administration de leurs domaines.

Le XVI^e siècle est aussi une période de destructions. La vallée de la Dordogne est empruntée par les armées protestantes¹⁷. Belvès est prise en 1569 et 1577¹⁸. Mais à Lormont, le cardinal Jean du Bellay¹⁹ fait aménager une voie de communication entre le château et la Garonne.

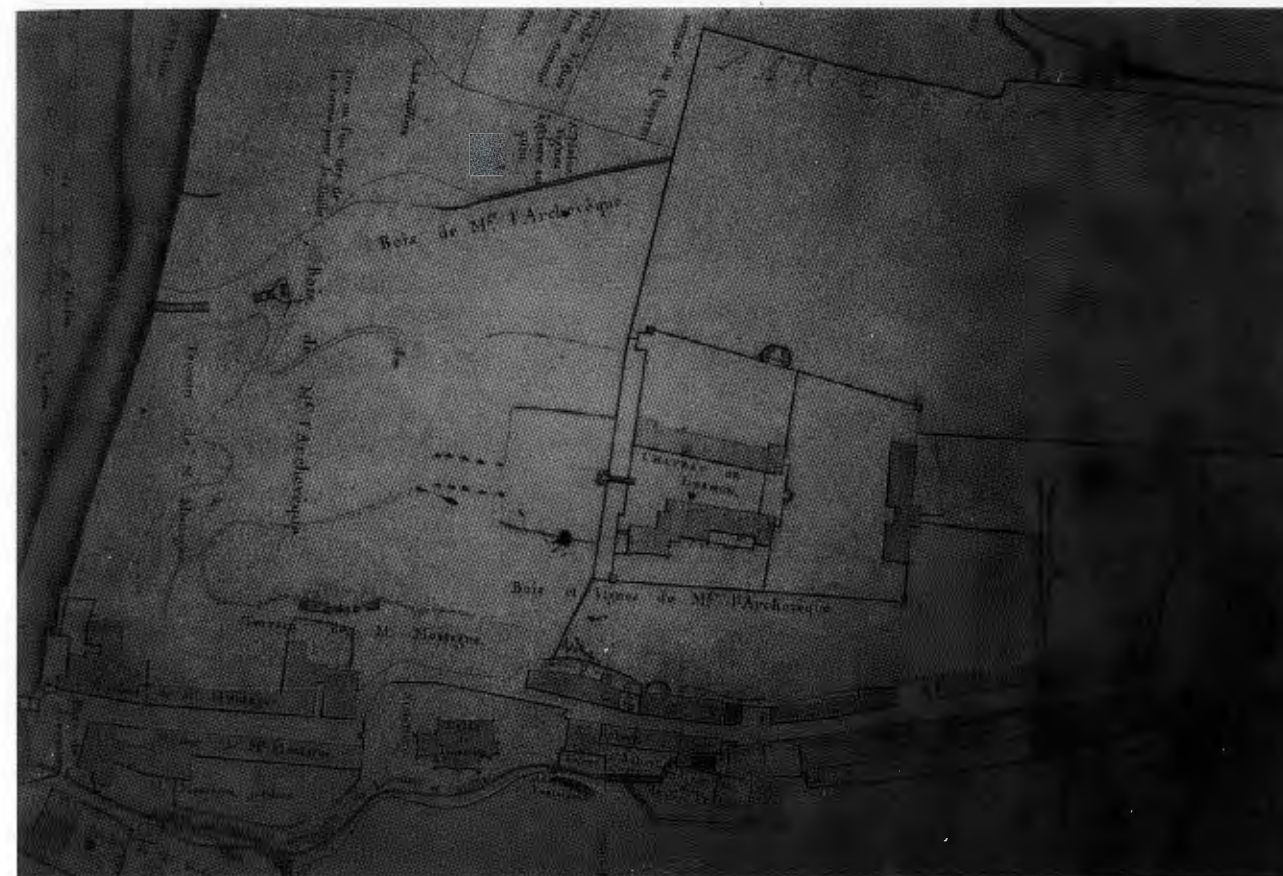


Fig. 1.— Plan du château de Lormont au XVIII^e siècle (A. D. Gironde, 2 Z 1519).

L'idée de résidence de campagne apparaît à l'archevêché de Bordeaux sous l'épiscopat de François de Sourdis. Le cardinal procède à quelques travaux préliminaires et nécessaires. D'une part, il remet en état les possessions périgourdines et les afferme²⁰. Il loue ou achète aussi une maison à Lamothe²¹. D'autre part, il rénove et embellit le patrimoine bordelais : le palais archiépiscopal et le château de Lormont. Ce dernier est le point de départ d'un agrandissement du temporel consacré à l'*otium* de l'archevêque.

Le château de Lormont²²

L'œuvre des Sourdis

Dominant la rive droite de la Garonne, le château de Lormont est avant tout une des plus anciennes et des plus importantes seigneuries archiépiscopales. Il est installé sur un promontoire, encadré par un vallon au sud où se trouve le village, et une autre dépression au nord. Ce site a joué un

7. *Dictionnaire universel François et Latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, Paris, compagnie des Libraires associés, 1752, tome 4, p. 478.

8. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Genève, Pellet, 1778, tome 20, p. 327.

9. Abbé Corbin, *A propos de Foncastel*, Bordeaux, Imprimerie de l'Œuvre Saint-Paul, 1883, p. 4.

10. *Bordeaux Médiéval I*, tome II de l'*Histoire de Bordeaux*, pp. 208-211.

11. Le quatrième concile de Constantinople, en 870, souligne la permanence de l'évêque dans l'état monastique. Mais en 916, le concile d'Altheim lui restitue la capacité de recueillir un héritage et attribue à l'Eglise épiscopale tous ses nouveaux acquêts devenus propriétés de l'Eglise épiscopale (G. Lebras, *Institutions ecclésiastiques de la chrétienté médiévale*, tome 12 de l'*Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours*, collection Fichet et Martin, livre I, 1959, p. 225).

12. *Bordeaux sous les rois d'Angleterre*, tome III de l'*Histoire de Bordeaux*, pp. 31-212.

13. J.-L. Bonnefond, *Le Temporel de l'archevêque de Bordeaux en Périgord pendant le Moyen-Age*, T.E.R. d'Histoire, Université de Bordeaux III, octobre 1972.

14. *Bordeaux sous les rois d'Angleterre*, tome III de l'*Histoire de Bordeaux*, p. 297.

15. Pape Clément est rasé en 1328, Bigarroque en 1432, Milhac en 1442, Couze en 1448 ainsi que Couthures-sur-Garonne. Lormont est endommagé en 1406 puis en 1453.

16. Cf. R. Corbin, *Le Château seigneurial de Lormont du XI^e au XIX^e siècle*, Bordeaux, Imprimerie de l'Œuvre Saint-Paul, 1884 ; *Bordeaux sous les rois d'Angleterre*, tome III de l'*Histoire de Bordeaux*, pp. 386-388.

17. A. Chastel, *Culture et demeure en France au XVI^e siècle*, Paris, Julliard, 1989, pp. 159-161.

18. Cf. J.J. Escande, *Histoire du Périgord*, tome II, Paris, Auguste Picard et Bordeaux, Féret et Fils, 1934 ; J. Secret, *Le Périgord, Châteaux, manoirs et gentilshomnières*, Paris, Taillandier, 1966.

19. 1544-1558

20. A. Vigie, «Histoire de la chatellenie de Belvès», *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome XVIII, 1901, pp. 72-104 ; P. Buffault, «Les Domaines boisés de l'archevêque de Bordeaux et spécialement la forêt de la Bessède», *Revue Historique du département de la Gironde*, tome XXII, 1929, pp. 57-58. A. D. Gironde, G 138 (f°260 v°, f°268, f°269 v°, f°270 v°, f°271, f°272 v°, f°273 v°, f°274), G 164, G 190 (acte du 28 avril 1612), G 196, G 238.

21. A. D. Gironde, G 138, f°260 v°, f°274, Cf G. Rocal et J. Secret, *Châteaux et manoirs du Périgord*, Bordeaux, Delmas, 1938, p. 341.

22. Mes remerciements s'adressent à Mme Charlotte Laflaquière ainsi qu'à M. Jean-Luc Solé pour leurs renseignements apportés à ce chapitre.

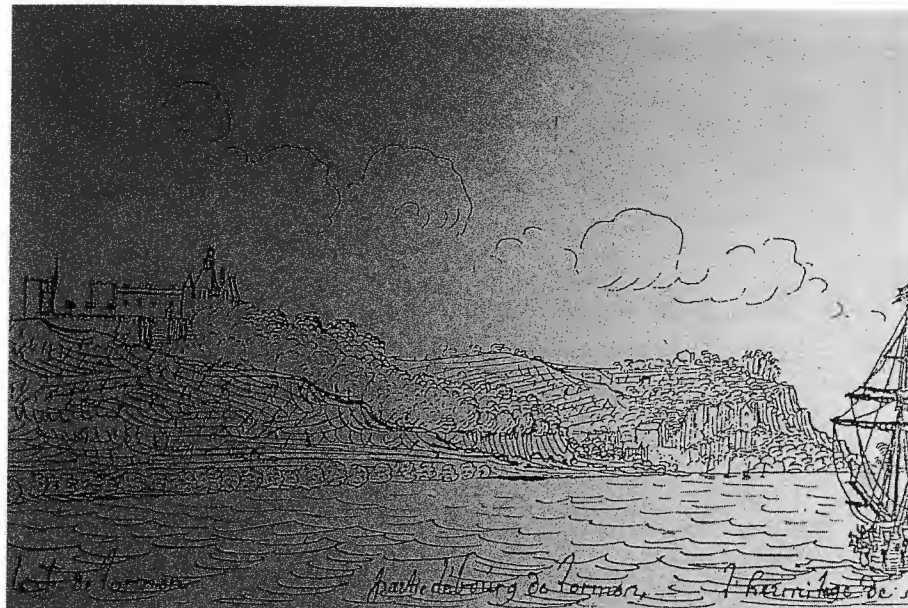


Fig. 2. — Hermann van der Hem, Vue du château de Lormont depuis la Garonne vers 1630 (agrandissement). Dessin. Atlas Blaeu, Bibliothèque impériale de Vienne (Autriche). Planche tirée des Archives historiques du département de la Gironde, tome XXXIX.

rôle militaire important pour Bordeaux. C'est également un vaste domaine agricole de plusieurs hectares avec jardins, bois, garenne, vignes entourés de murs mais aussi avec fermes et champs. Sa remise en valeur débute dans les premières années du XVIII^e siècle.

M^{gr} François de Sourdis entreprend sa nouvelle résidence à partir de 1626²³. Selon M. Paul Roudié, l'architecte serait le sieur Roche²⁴. Le plan qui date de cette époque demeurera tel quel jusqu'au XVIII^e siècle (fig. 1). Il conserve la filiation médiévale (demeure entourée de fossés talutés secs, munie de ponts-levis et de pavillons en saillie aux angles) et réutilise des maçonneries anciennes. Le château de Mazères, résidence des archevêques d'Auch, est un autre exemple de demeure réutilisée et réaménagée du XVI^e siècle jusqu'à la Révolution²⁵. Le plan de Lormont est « éclaté ». Deux cours séparent les bâtiments et les rendent indépendants. A la mort du cardinal, ne sont édifiés que le corps de logis d'entrée, une partie de la balustrade de la première cour avec deux guérites, le logis de l'archevêque et un pavillon au nord (fig. 2). Ces deux derniers sont reliés par une courtine couronnée de merlons formant une seconde cour.

Lieu d'accès principal, le corps de logis d'entrée est décrit dans un procès-verbal en 1635²⁶ : *Premièrement un fossé à fonds de cuve et au delà dudict fossé, une façade de maison concistant en un pavillon de pierre de taille de cinq toises en carré, à trois étages, couvert d'ardoise, estant entre une escurie et un cellier à deux estages, l'un d'eux servant à mettre le bled et l'autre le foing, et passant par le milieu dudict pavillon, qui est une entrée voulée, nous a fait voir la cour dudict chasteau.*

Ce bâtiment subsiste de nos jours (fig. 3). Il repose sur une escarpe en pierre de taille, rythmée par des jambes harpées, un cordon de pierre fait le périmètre du château. A ce niveau, accessibles par un escalier de pierre, se trouvent les prisons²⁷. D'intéressants graffitis du XVII^e siècle couvrent un mur. L'édifice possède un corps de passage à trois niveaux marqués par un bandeau (fig. 4). Les murs sont en pierre de taille. Jusqu'au toit, chaque arête du bâtiment comporte une chaîne d'angle harpée. La porte cochère, inscrite dans une travée toscane avec pilastres, permet l'accès ; un arc en anse de panier couvre cette baie.



Fig. 3. — Lormont, château du Prince noir. Corps de logis d'entrée. (Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-200V).

Quelques modifications se sont produites au XIX^e siècle. Le pont-levis a été supprimé ; le passage, à l'origine voûté²⁸, est couvert d'un plafond de bois ; la toiture « en pavillon » a été remplacée par un fronton percé d'un oculus²⁹. A l'étage, deux fenêtres ont été aménagées. Entre elles, un bas relief du XVII^e siècle, *La Vierge à l'Enfant*, a été installé dans un cadre qui ne lui convient visiblement pas (fig. 5). La Vierge trône sur un croissant de lune, l'Enfant Jésus dans ses bras, au milieu de rayons solaires, de nuées cotonneuses, de têtes d'angelots. Ses longs cheveux couvrent ses épaules. Un ample vêtement tombe en lourds drapés pour se relever au niveau de son pied droit.



Fig. 4. — Lormont, château du Prince noir. Pavillon central du corps de logis d'entrée. (Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-208V).

Le thème est extrait de l'Apocalypse de Saint Jean (12, 1) : *et apparut un grand signe dans le ciel : une Femme enveloppée du soleil, et la lune sous les pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.*

Cette iconographie de Marie allaitant l'Enfant devient populaire dans les pays germaniques et les Pays-Bas à la fin du XV^e siècle³⁰. Elle est l'expression de la croyance en l'Immaculée Conception.

Ce type de représentation se retrouve en Castille où les sculptures de retable présentent une parenté stylistique avec l'art européen septentrional. La Vierge possède un

23. A. D. Gironde, C 4185 ou Archives Historiques du Département de la Gironde, tome XXV, pp. 154-164.

24. Henry Roche, maître maçon, construisit l'hôtel Martin (rue du mirail), Laubardemont (cours du Chapeau Rouge), la chapelle du couvent des Filles de Notre-Dame. Il participa au voûtement du Peugue et à la réparation de la fontaine de Figueyreau.

25. M. Polge, « Le Château de Mazères à l'Age Classique », *Le Château près de la ville, Actes du second colloque de Castellologie*, Flaran, 1987, pp. 67-78 ; *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, article de C. Mignot, p. 316.

26. A. D. Gironde, C 4185 ou Archives Historiques du Département de la Gironde, tome XXV, pp. 154-164.

27. L'existence des prisons est confirmée par le procès-verbal de Jaugeon de 1744-1745 (A. D. Gironde, G 95, p. 64).

28. A. D. Gironde, G 95, p. 64.

29. Le dessin du XIX^e siècle (cf. fig. 21) montre la toiture « en pavillon » et en ardoise alors que le fronton existe déjà sur la gravure de Piganeau (cf. H. Lopes et Callen, *L'Eglise métropolitaine et primatiale Saint-André de Bordeaux*, Bordeaux, Féret et Fils, 1884, p. 36).

30. P. Beguerie, « La Vierge allaitant l'Enfant sur le croissant de lune d'Alejo de Vahia, une sculpture castillane au musée du Louvre », *Revue du Louvre*, n° 6, 1990, pp. 462-469.



Fig. 5.—Lormont, château du Prince noir. Vierge à l'Enfant, bas-relief.
(Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-203V).

visage assez bien fait, aux traits de jeune fille un peu joufflue. Le lourd vêtement cache son corps. Les plis raides et cassants du drapé rappellent l'art de la région inférieure du Rhin. En revanche, l'Enfant aux cheveux bouclés possède un corps quelque peu bouffi aux proportions inexacts. Il devait tenir un objet dans sa main droite. De l'autre, il agrippe la robe de sa mère. L'ensemble est d'assez bonne qualité, notamment le visage de la Vierge. Mais le corps du Christ présente quelques malformations communes à de nombreux artistes. L'art germanique ou espagnol a influencé ce sculpteur tant par l'iconographie que par le style. En bas à gauche, les armes de Sourdis datent le bas relief mais rien n'indique son emplacement originel.

De part et d'autre, les deux ailes du bâtiment, bâties en moellons et recouvertes de tuiles, n'ont pas été modifiées. L'une d'elles renferme actuellement de grandes poutres peintes (fig. 6 et 7). Nous ignorons leur provenance. Le premier cliché (fig. 6) représente une *Nature morte* aux

fruits suspendue dans un filet par des cordes nouées à un anneau. Le second cliché (fig. 7) évoque un *Paysage* dans un cadre en « cuir repoussé » d'où partent des rameaux. Parmi les arbres, une masse sombre s'élève à l'horizon. M. Paul Roudié suggère, sans aucune certitude, l'évocation d'un château et plus particulièrement un domaine de l'archevêché. En effet, les seigneurs aiment, au XVII^e siècle, représenter leurs biens dans les intérieurs.

Une fois passée la porte, on accède à la première cour du château. *Laquelle (grande cour) est de soixante-huit toises de long sur quarante-deux de large, close de murailles de moillon, avec des chesnes de pierre de taille jusques au cordon ; laquelle cordon est à rez-de-chaussée, et au-dessus une balustrade qui règne tout autour de ladite cour servant d'apui, avec une guérite avancée de pierre de taille à chasque coing ; lesdictes guérites couvertes d'ardoise.* Cette cour, grand rectangle de cent vingt neuf mètres sur soixante-dix-neuf entouré d'un fossé, repose sur un soubassement identique à l'escarpe du corps de



Fig. 6.—Lormont, château du Prince noir. Fragment d'un décor peint sur une poutre. (Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-212V).

logis précédent. Le cordon précité sert de base à une balustrade de pierre ; ce chemin de ronde possède à chaque angle une guérite en pierre de taille, *partie d'icelles posées par advancement par le dehors desdictz murs, sur des consoles en façon de machecoulis, lesquelles guérites ont leur couverture de petits pavillons couverts d'ardoise*, précise l'architecte François Beuscher.

Au milieu de laquelle cour et du côté du midi, est le logement dudict chasteau, l'entrée duquel est un degré à peron, au hault il y a une terrasse garnie de balustres de pierre de taille et à chasque bout d'icelle un pavillon de cinq toises en carré, le portal dudict chasteau estant au milieu et entre. Un mur sépare cette cour d'une terrasse en terre-plein bordée d'un garde-corps à balustres. Un degré convexe facilite l'accès. La porte, considérée comme



Fig. 7.—Lormont, château du Prince noir. Fragment d'un décor peint sur une poutre. (Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-213V).

l'entrée du château, sépare solennellement la « *pars rustica* » de la « *pars urbana* ». Le mur de courtine, limité par les deux pavillons, est en 1635 *enrichi de belle architecture, avec une grande niche au dessus d'iceluy, dedans laquelle il y a une figure de Notre Dame, et au hault de la dicte muraille, sont des créneaux vestus de frontons et roulleaux et autres ornements d'architecture*³¹. La porte ainsi décrite, s'apparente à celles de la Chartreuse de Bordeaux pour le style, à celle du château de Vayres pour le modèle (fig. 8).

La statue de Notre Dame subsiste dans le château (fig. 9). Le socle porte les armes du cardinal de Sourdis, dont le chapeau vient se glisser entre les plis de la robe. Le dos de la statue est plat indiquant une position d'applique. Bien qu'endommagée, cette ronde-bosse évoque encore une

31. Archives Historiques du Département de la Gironde, tome XXV, p. 163.



Fig. 8.—Cour du château de Vayres.

Vierge à l'Enfant. Les deux têtes ont disparu. Debout, la Vierge tient dans ses bras son enfant qui soulève un pan de sa robe. La robustesse du corps de la Vierge est soulignée par les plis raides du vêtement. Le traitement de l'habit, l'anatomie de l'Enfant permettent d'attribuer cette œuvre à l'artiste du bas-relief précédent.

Cette porte, magnifiant le statut du châtelain, s'ouvre sur la seconde cour, rectangle de soixante-quatre mètres sur dix-neuf. Cette partie du château, proprement résidentielle, est orientée vers trois directions : au sud vers Lormont et Bordeaux, à l'ouest sur le parc et la Garonne et au nord vers l'estuaire et le Médoc. Cette orientation multiple permet de comprendre l'intérêt militaire mais aussi pittoresque de cette demeure. Au couchant de la cour, il y a un fossé fait

à fondz de cuve, revestu de pierre, sur laquelle muraille, du costé dedans (côté cour) est posé une balustrade de pierre de taille pour servir d'appuy faisant l'entrée de la première grande cour à laquelle entrée, il y a ung pont de bois en bascule qui sert pour aller en ung parterre de buitz et un boschage qui aboutist sur la rivière³². Dans cette cour, un simple puits se dresse face à un imposant corps de logis³³.

Le logis de l'archevêque est édifié au sud : à l'entrée de laquelle cour (barlongue) est le grand corps de logis dudit chasteau, à trois estages, recouvert à tuilles creux. Le dessin du Hollandais van der Hem évoque l'aspect général de l'édifice (fig. 2)³⁴ qui se compose ainsi. A l'est, un pavillon, crénelé et couvert en terrasse, précède le corps de logis principal dont le toit est dissimulé par des crénelures.

32. *Idem*, p. 164.

33. De nos jours, existe un puit coiffé d'un édicule carré, composé de quatre colonnes soutenant une couverture en pierre. Rien n'indique que cet édifice soit contemporain du château.

34. *Archives Historiques du Département de la Gironde*, tome XXXIX, planches XVIII et XXXIV.



Fig. 9.—Lormont, château du Prince noir. Vierge à l'Enfant, ronde bosse.
(Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S. P. A. D. E. M. 81-33-219V).



Fig. 10.—Lormont, château du Prince noir. Vestiges de la chapelle. (Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-221V).

Le pavillon occidental dit «de l'archevêque» forme une excroissance imposante. Remanié par Sourdis, il rompt avec le caractère défensif du bâtiment. Son élévation peut se rapprocher du clocher de l'église du village. Lieu où se trouve notamment la chambre du métropolitain, il est couvert de deux dosmes, l'un sur l'autre, plombé et ardoisé comme il appartient³⁵ et couronné d'épis de faîtage. Des lucarnes diffusent le jour dans les combles.

La longueur du logis de l'archevêque équivaut à celle de la cour. Son plan révèle un assemblage en décrochement de pavillons rectangulaires. Au sud, une terrasse s'ouvre vers le village de Lormont. Le procès-verbal de 1635 indique que tout le grand corps de logis n'a pas été fait à neuf par ledit seigneur cardinal (de Sourdis), mais seulement le degré à repos, et pour hausser les estages des chambres, il avoit haussé les murailles et refait toutes les croisées³⁶. Moderniser un château au lieu de le reconstruire est un trait commun à beaucoup de seigneurs de cette époque et une manière économique de procéder.

Les fouilles ont permis de dégager la chapelle (fig. 10). Elle date, d'après les vestiges architecturaux, des XIII^e et XIV^e siècles. La différence dans l'appareillage des murs indique un allongement du lieu. Au XVII^e siècle, elle fait partie du pavillon de l'archevêque dont on voit les amorces des deux contreforts occidentaux. Il subsiste le massif maçonné de l'autel ainsi qu'une armoire liturgique et l'escalier qui permettait d'accéder aux appartements privés. Cet élément est confirmé notamment par le procès-verbal de 1635 : dessous laquelle (grande chambre) est la chapelle

dudict chasteau voutée, dans laquelle nous avons été conduits par un petit degré qui se trouve entre lesdictes deux chambres. Une porte non mentionnée dans ce document s'ouvre à l'ouest.

L'intérieur du logis de l'archevêque n'est connu que sommairement. En 1635, dans le grand corps de logis dudict chasteau, à trois estages, recouvert à tuille creux, dans lequel estant entrés et montés par un degré de pierre à repos jusques au second estage, nous avons trouvé sur la main droite, du costé du levant, une chambre de quatre toises et demye en œuvre, avec sa garde-robe de pareille grandeur dans un desdicts pavillons qui faict le coing dudict logis ; et de l'autre costé du degré, une salle, antichambre, chambre et garde-robe ; les planchers, cheminées et croisées peints, et par une courroir qui est au coing de ladicte chambre, traversant un petit degré, ledit Miart nous a conduit dans un grand pavillon (celui de l'archevêque), à trois estages, couvert d'ardoise, auquel il y a une chambre de six toises en carré, accompagnée d'un cabinet seulement de six toises de long sur quatre de large ; ladicte chambre et cabinet lambrissés, peints et dorés. Et au-dessus, tant de ladicte chambre et cabinet que du grand corps de logis, sont des chambres et galletas, garde-meubles et autres logemens (...). Semblablement, soubz ladicte chambre et cabinet est construit la chapelle dudict chasteau voutée et un petit degré pour monter de ladicte chapelle aux chambres de dessus.

François Beuscher précise la distribution intérieure du pavillon occidental : Ledit pavillon est composé à chaque estage d'une grande chambre de six brasses en carré, accompagné d'un cabinet de six brasses de long et quatre de largeur, ladicte chambre et cabinet lambrissés, peints

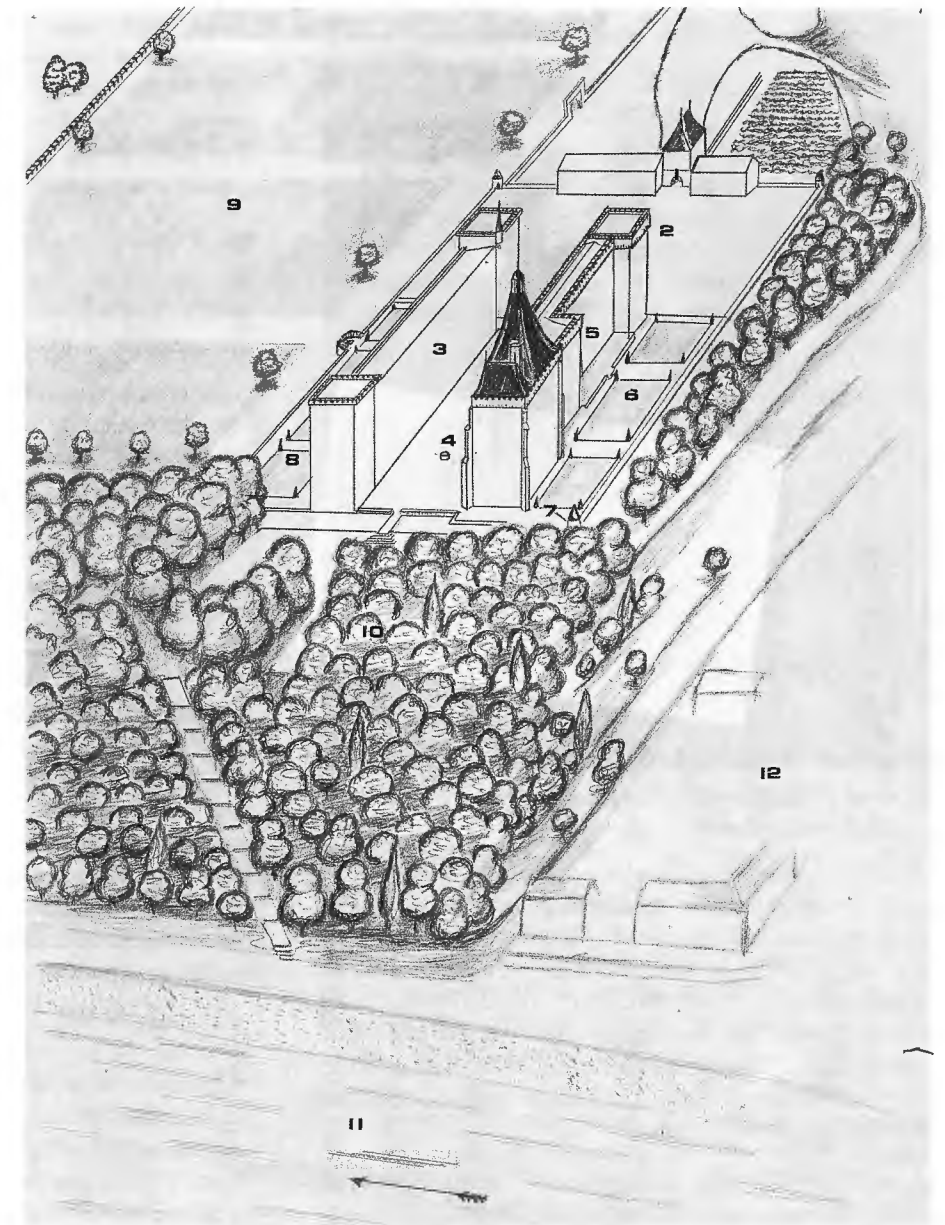


Fig. 11.—Restitution graphique du château de Lormont.

- 1- corps de logis et portail d'entrée
- 2- cour
- 3- logis des étrangers
- 4- cour
- 5- logis de l'Archevêque
- 6- jardin
- 7- guérite
- 8- jardin
- 9- parc du château
- 10- bois et garenne
- 11- Garonne
- 12- village de Lormont.

et dorés. Et au-dessus, tant de ladicte chambre et cabinet que du grand corps de logis, sont des chambres et galletas, garde-meubles et autres logemens (...). Semblablement, soubz ladicte chambre et cabinet est construit la chapelle dudict chasteau voutée et un petit degré pour monter de ladicte chapelle aux chambres de dessus.

Face au logis de l'archevêque, se dresse, en 1628-1630, un pavillon septentrional couvert en terrasse et flanqué d'une tourelle (fig. 2). Il est l'amorce d'un second corps de logis édifié par Henri de Sourdis, frère et successeur du cardinal.

Deux arrêts du Conseil, du 27 septembre 1628 et du 13 janvier 1629, accordent à Henri de Sourdis 20 000 livres, en dédommagement de la démolition du château de Montravel³⁷. Mais, faute de voir clairement l'emploi de cette somme, les finances royales la bloquent sur l'exercice de l'année 1629. S'étant pourvu en Conseil par arrêt du 9 novembre 1635, l'archevêché peut recouvrer son bien après un rapport des Trésoriers de France et un procès-verbal (précédemment mentionné) de visite du palais archiépiscopal et du château de Lormont. A cette date, le métropolitain a achevé les gros travaux.

35. Archives Historiques du Département de la Gironde, tome XXV, p. 163.

36. Idem p. 156.

37. Montravel fut en 1622 rasé par les Huguenots.

Le Logis des étrangers, rattaché au pavillon déjà évoqué, ferme le côté nord de la cour. Et de plus, il (Henri de Sourdis) a basti, depuis le fondement jusques au hault, le second corps de logis dudict chasteau qui est du costé du nort, en la forme qu'il est dessus désigné³⁸. L'édifice, avec un plan en U, forme un rectangle de soixante quatre mètres sur dix. Aux deux extrémités, deux pavillons en légère saillie sont couverts en terrasse. Le corps de logis principal supporte un appentis de tuiles. Le prélat fait aménager les intérieurs des trois bâtiments et fait planter un parterre de buis et un bocage vers la rivière.

Une fois terminé, le château possède un plan particulier où chaque composant est orienté vers un point cardinal (fig. 11)³⁹. La trouée vers la Garonne crée un axe de perspective qui scinde la cour en deux parties. Dans chacune d'elles, indépendant et parallèle avec celui qui lui fait face, le corps de logis forme une entité propre, renforcée par la présence d'un jardin. A rôle connaissance, c'est un cas unique en France.

Lors de sa nomination comme amiral en 1636, Henri de Sourdis équipe le promontoire de coulevrines pour défendre l'accès au port. Malgré ses atours résidentiels qui le rendent vulnérable, Lormont demeure une place forte susceptible d'accueillir une petite garnison. Ce rôle militaire va lui porter préjudice.

1648 marque le début de la Fronde à Bordeaux. Lormont, verrou stratégique pour les armées frondeuses et royales, est l'enjeu de conflits armés⁴⁰. La princesse de Condé ne fait que passer le 31 mai 1649 mais y laisse les ducs de Bouillon et de La Rochefoucauld⁴¹. Au huitième mois de l'année 1649, l'insurrection prend de l'ampleur. Chaque partie essaie de dominer Bordeaux dont les clefs de voûte du système défensif sont la citadelle de Bourg et le château archiépiscopal de Lormont.

Le procès-verbal du 19 janvier 1650 décrit un château complètement détruit⁴². Malgré l'état des lieux, le gouvernement considère à juste titre Lormont comme une place de sédition. Pourtant M. de La Meilleraye l'épargne sur ordre de Mazarin. Mgr de Béthune, archevêque de Bordeaux depuis 1646, s'exile au milieu de l'année 1651 à cause des

événements. Le Parlement, essayant de récupérer la rébellion, installe dans le château cinq cents irlandais enrôlés dans les milices espagnoles et sous les ordres du colonel Dillon. Ces soldats préservent ainsi la liaison Bordeaux-Bourg. La Cour, désireuse d'en finir avec ce soulèvement, dépêche l'escadre du duc de Vendôme et les troupes du duc de Candale. Ils prennent position autour de Lormont. Le 26 mai 1653, l'assaut est donné obligeant les occupants à se rendre. La citadelle de Bourg est prise le 3 juillet. Quartier général des armées royales, Lormont abrite la signature du traité de paix qui a lieu le 27 juillet.

De retour à la fin de l'année, Henri de Béthune ne peut que constater les dégâts. Un second procès-verbal, daté de février 1654⁴³, décrit un édifice en partie brûlé et le reste grandement ruiné par les gens de guerre qui y ont souvent estre et longuement céjourné durant lesd. derniers désordres. Le portail d'entrée est dévasté ; le matériel agricole, qui s'y trouve, est brûlé ; le grand escalier de la cour démantelé. La chapelle du pavillon méridional est devenue la salle des gardes ; son plancher arraché a été brûlé sur place. L'autre chapelle est profanée et souillée. Tous les bâtiments ont leurs murs et leurs toits percés de meurtrières⁴⁴ ; plus de fenêtres, ni de planchers. Le parc a ses arbres en grande partie coupés alors que le mur d'enceinte est éventré. D'une agréable demeure, il ne reste que ruines et immondices. Face à un tel problème, Béthune a le choix entre trois solutions : laisser la demeure en l'état, tout reconstruire sur un nouveau plan ou restaurer en gardant les éléments antérieurs. C'est pour cette dernière solution, la moins onéreuse, qu'opte le prélat.

Un fastueux château

Quelques mois après son retour, le 10 février 1654, Henri de Béthune demande donc l'exécution d'un procès-verbal au lieutenant général de Guyenne. Après l'inspection des lieux par différents experts, le coût total des travaux s'élève à 30 000 livres pour ne rétablir que le gros œuvre⁴⁵ ; soit une année complète de revenus de l'archevêché. Les travaux de restauration commencent de suite⁴⁶. De 1660 à 1662, la direction du chantier va incomber au maître architecte Habert. D'après les livres de comptes de 1662,

il partira à la fin du mois de mai de cette année après y avoir séjourné un an et demi⁴⁷. Il sera remplacé par le sieur Dupuy.

Les réfections importantes débutent aux alentours de 1654-1655 pour se terminer vers 1662. Il est notamment question d'allonger les deux corps de logis et de les mettre à même hauteur d'entablement⁴⁸. Différents contrats et marchés, passés avec des artisans, s'échelonnent tout au long des années 1650⁴⁹. C'est au cours de l'année 1661 qu'une importante quantité de pierres de taille⁵⁰ de moellons, de bois de charpente est livrée à Habert⁵¹. Pierre de Saleberri, dit le Basque, fournit chaux, briques, tuiles, carreaux de la tuilerie de Lormont⁵².

Dès 1660, certaines parties du château sont habitables. Pour preuve, la promesse signée le 4 octobre entre Béthune et Claude de Lapierre, maître tapissier, pour une tapisserie à thème de bocage avec obligation de la livrer en juin 1661⁵³. Au cours de la même période, son frère Antoine de Lapierre, maître peintre, passe marché avec le seigneur de Lormont pour peindre les appartements. Il est l'hôte du prélat tel que le stipule la clause suivante : *Néanmoins, promis aud. de Lapierre de manger à la table du m^r d'hostel de mondit seigneur, toutes les fois qu'il sera aud. chasteau de Lormont* ; une chambre est mise à sa disposition⁵⁴.

Des charrois de meubles arrivent au château en septembre 1662⁵⁵. En juillet 1664, Herbanne, concierge et tapissier de Mgr de Béthune, présente un mémoire pour des tissus d'ameublement indiquant que certaines pièces sont finies.

Pendant ces années, les dépenses sont considérables. De 1658 à 1659, le coût des travaux s'élève à 4 095 livres 16 sols ; en 1661, 16 525 livres 4 sols 10 deniers ; en 1662, 14 765 livres 14 sols 4 deniers ; en 1663, 4 569 livres 18 sols 8 deniers⁵⁶. Et ils ne sont pas terminés. De 1668 à 1678, le recouvreur Louis Groussin s'occupe des toitures⁵⁷ alors que le menuisier Arnaud Angaut installe portes, tables et restaure des châssis de tableaux.

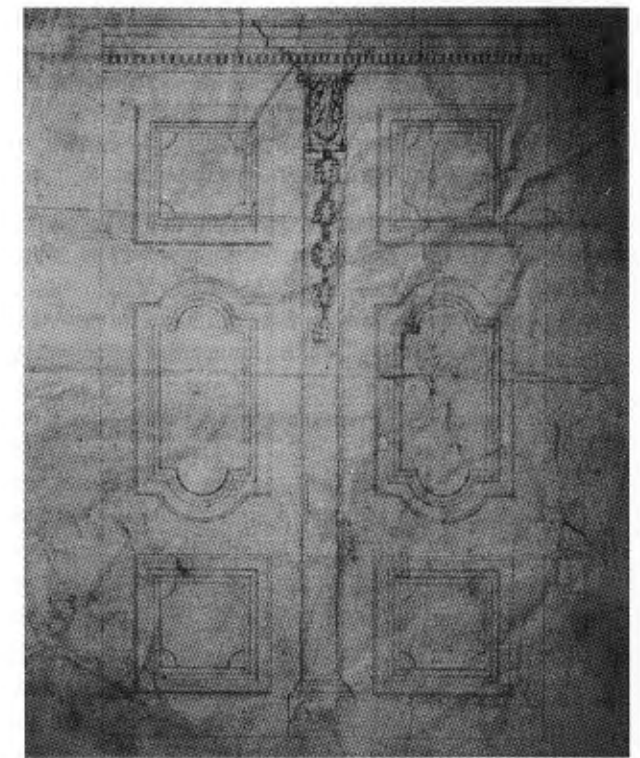


Fig. 12.— Figure d'une porte du château de Lormont. (A. D. Gironde, 2 Z 3882).

Un dessin de porte, indiqué comme étant celui d'une porte du ch^{te} de Lormont, est daté de 1665⁵⁸ (fig. 12). Sur ce dessin, se trouve représentée une porte isolée, constituée de deux vantaux à panneaux moulurés et surmontée d'un élément composite, traverse d'imposte ou linteau. Sur le montant vertical, une guirlande de feuilles de chêne tombe d'un modillon galbé en talon. La base repose sur une doucine renversée surmontant une plinthe. Il est dans la lignée des portails d'hôtels parisiens du XVII^e siècle⁵⁹.

38. Archives Historiques du Département de la Gironde, tome XXV, p. 156.

39. Restitution à laquelle a contribué M. Jean-Pierre Bériac.

40. M. Favreau, *Un grand mécène bordelais : Henri de Béthune (1604-1680)*, T.E.R. d'Histoire de l'Art, Université de Bordeaux III, 1989, pp. 143-145.

41. *Mémoires de Monsieur L'éné*, tome 1er, s. l., 1729, pp. 406-407. Ceci dément les affirmations des érudits du XIX^e siècle qui voient un séjour de la princesse (cf. E. Piganeau, *op. cit.*, p. 105 ; Corbin, *op. cit.*, pp. 233-234).

42. A. D. Gironde, G 95.

43. *Idem*.

44. Il existe les traces dans le mur oriental du corps de logis d'entrée.

45. 8 000 livres pour la maçonnerie ; 6 000 pour les charpentes et planchers ; 5 000 pour la réfection des toitures ; 3 500 pour les menuiseries et pour les huisseries ; 1 500 pour les vitres inexistantes avant la Fronde et pour le matériel agricole.

46. A. D. Gironde, G 124.

47. A. D. Gironde, G 25 supplément.

48. A. D. Gironde, G 95.

49. A. D. Gironde, 3E 3210.

50. Pierre de Taillebourg, de Saint-Laurent, de Roque de Thau, de Rauzan.

51. A. D. Gironde, G 25 ; plus de 20 700 ardoises sont achetées à Royan, et plus de 13 500 à un marchand de Bretagne.

52. A. D. Gironde, G 25 supplément. La tuilerie avoisinait le château (cf carte de Belleyrne, feuille n° 20).

53. A. D. Gironde, 3E 3215.

54. A. D. Gironde, 3E 3216, f° 358 et suite.

55. A. D. Gironde, G 25 supplément.

56. *Ibidem*.

57. A. D. Gironde, G 124.

58. A. D. Gironde, II Z 3882.

59. Cf. J.P. Babelon, *Les Demeures parisiennes sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Editions du temps, 1965, pp. 140-157.

Le 21 juillet 1668, le maître pintier Taudin livre un service d'étain de cent trente pièces ⁶⁰. Claude Fournier, maître peintre, continue la décoration intérieure à partir du 8 mars 1670 : peintures de lambris, de plafonds, de cheminées, restaurations de cadres, de tableaux sur cheminées et livraison de tableaux de *Fruits*.

Parallèlement, les jardins sont rétablis. Dès 1654, l'aménagement du parc est étudié ⁶¹. Le grand escalier est reconstruit en pierre de Taillebourg tout comme les murs de clôture. Sept cent quinze brasses de murs sont payées à Léonard Faure ⁶². Des allées, traversant les vignes et le bois, sont tracées, entrecoupées de marches ; l'avenue depuis la rivière aboutit au parterre «à l'anglaise». Une volière est mentionnée ainsi qu'une machine pour tirer de l'eau du puits que l'on pourroit conduire dans un bassin et dans les carrés du jardin, et on pourroit faire un jet d'eau au milieu du grand jardin ⁶³, ce qui nécessiterait un grand réceptacle ⁶⁴. Le contrat passé avec Mathurin Groteau indique la réalisation d'une serre dans un pavillon sans doute pour quelques orangers.

Henri de Béthune prend soin de faire transporter les balustres épargnées de l'escalier en fer-à-cheval et des terrasses à l'abri dans un chai ⁶⁵. En 1659, il fait élargir les promenades et chemins de ronde de la propriété. L'année suivante, le 3 juin, il charge son économe, Mathurin Sauvestre, de se rendre à Lormont pour prendre possession des terrains achetés ou échangés avec d'autres propriétaires du lieu, pour l'embellissement et agrandissement de son chateau dud. Lormont ⁶⁶. Un plan, conservé aux Archives des Armées à Vincennes, évoque ces jardins ⁶⁷.

Habert commande vers 1660 soixante sept pots plombés d'un pied, auprès d'un marchand potier de Sadirac, Bernard Obert ⁶⁸. Mais ils sont de neuf pouces et Habert doit en commander vingt autres.

Pour terminer, les livres de comptes de 1662 mentionnent l'abattage d'arbres qui ôtent la vue sur la rivière ⁶⁹. De 1659 à 1660, les agrandissements et réparations du jardin coûtent 21 939 livres 14 sols sur une recette de l'archevêché s'élevant à 38 194 livres 14 sols ⁷⁰. En juin 1668, un compte du menuisier Bernard est signé par Béthune ⁷¹. Il y est précisé que l'artisan a placé un «rond» autour du chêne vert de la garenne, a fait et posé les bancs que Monseig. a fait mettre dans la garenne dud. chateau.

Rédigé en 1680, l'inventaire après décès de Mgr de Béthune est le seul document concernant l'ameublement du château ⁷². Mais cet acte notarial, de par sa nature, n'évoque pas les lieux de dégagement. Il est nécessaire de l'associer avec le procès-verbal de 1635 pour comprendre l'agencement du château et pour le restituer. Ces deux pièces, malgré la différence de date, ne sont pas incompatibles car les principales pièces du château n'ont pas changé de fonction au cours du siècle.

Le rez-de-chaussée du logis de l'archevêque se compose d'une chapelle à l'ouest, d'un appartement bas, de l'appartement du concierge et d'une cuisine dans le pavillon oriental ⁷³. Dans l'angle de ce pavillon, se trouve un porche-dans-œuvre (fig. 1). Une baie identique se trouve dans le pavillon du logis des étrangers.

La chapelle est sans doute d'un côté de l'entrée principale du logis. L'autel, surmonté d'un tableau Sainte Vierge et plusieurs autres figures, porte un crucifix et des chandeliers d'ébène. Un tapis de brocatelle recouvre son marchepied. Un bénitier de faïence au mur et un prie-Dieu permettent le recueillement. Une armoire renferme les ornements liturgiques.

A l'opposé, l'appartement bas est divisé en cinq pièces. La salle, élément traditionnel de l'habitat seigneurial ⁷⁴ sert de vestibule et de salle des fêtes. Sur ses murs recouverts de brocatelle verte, sont accrochés dix portraits de papes des XVIe et XVIIe siècles. Une grande table en noyer, recouverte de tissu, trône au centre de la pièce ; tout autour, une douzaine de chaises et des bancs. Puis vient l'antichambre tapissée du même tissu et meublée d'une grande table de noyer, de vingt-quatre fauteuils. Dix peintures de *natures mortes*, *Paysages*, *Fleurs* et *Un chimiste* ornent les murs. Pièce de réception mais aussi salle à manger, elle précède la chambre.

Réservée aux intimes et familiers, cette dernière renferme le lit, armature de noyer dissimulée sous une garniture de damas vert à fleurs et appuyée contre une tapisserie de brocatelle verte. Des fauteuils, chaises et pliants, recouverts du même damas, s'éparpillent dans l'espace. Des objets peuvent être posés sur l'une des trois tables dont deux sont marquetées d'ébène. Onze tableaux essentiellement religieux décorent les murs et lambris.

Les annexes de la chambre sont la garde-robe et le cabinet. La première renferme des meubles. Le second, en revanche est un lieu d'intimité encombré de toutes sortes d'objets et bibelots. Sur une luxueuse tenture de brocatelle de Flandres à fonds rouge et bordure verte, cinquante-huit tableaux de différents supports (toile, cuivre, marbre) et quatre marines à la plume s'accumulent. Une trentaine de vases sont disposés sur la corniche du lambris de hauteur. Les meubles de la pièce sont habillés de la même brocatelle. Parmi eux, une table vernie à la Chine est encadrée par deux guéridons aux décors de nacre et de bronze. Pupitre et écritoire dénotent le travail du résident.

L'accès au second étage se fait par un grand escalier à repos intermédiaire. Sa position n'est pas précisée mais elle est sans doute centrale. En effet, le notaire parle de main gauche et main droite ⁷⁵.

A l'ouest du palier, se trouve une suite de trois pièces richement meublées constituant l'appartement du prélat. La première, dénommée *salle de l'appartement de haut* et tapissée d'une tenture de haute lice, possède une grande table de noyer recouverte de ses tapis de moquette et de cuir. Tout autour, sont disposés des chaises à vertugadin, des tabourets et des perroquets. Ces derniers meubles,

sortes de pliants à dossiers et pieds recourbés, ne servent que pour les repas. Deux autres tables en sapin s'utilisent pour manger. Le décor est augmenté par une *Vue du Pont Neuf et de Paris*, un portrait du Dauphin, quelques *Paysages* et *Natures mortes*. Un bougeoir à quatre branches en applique est une des sources de lumière avec la cheminée.

L'antichambre, seconde pièce de l'appartement, comporte pour le mobilier une grande table de noyer, dix-huit chaises à vertugadin et sept fauteuils ; pour les peintures accrochées sur une tapisserie de haute lice, deux *Portraits de roi*, des *Natures mortes*, les *Quatre saisons*.

Enfin, la chambre de l'archevêque est située dans le pavillon occidental. Une des fenêtres donne sur la Garonne. Le cadre est somptueux et solennel. Un paysage, tissé dans la laine de la tapisserie, recouvre tous les murs. Y sont disposés onze tableaux (*Trépas de Notre-Dame*, *Transfiguration du Christ*,...). Au-dessus des deux portes, une *Nature morte* est insérée dans le lambris alors que la hotte de la cheminée expose un *Paysage* et une *Mort de la Vierge*. Le lit, meuble principal, déploie sa garniture de damas violet. Ce tissu recouvre les fauteuils, les pliants, les tables, l'écran de la cheminée. Même un cabinet aux pieds en colonnes torsées participe, de par son bois violet, à l'harmonie de la pièce. Un bénitier en argent étincelle dans un coin de la chambre. Les annexes, deux garde-robes, constituent un garde-meuble. Un ancien oratoire sert de débarras.

De l'autre côté du palier, un appartement de deux pièces est sans doute aménagé au-dessus de celui du rez-de-chaussée. La *salle carrée* ⁷⁶, de onze mètres de côté, doit être à la verticale de celle du bas. Cette disposition est identique à Paris, à l'hôtel de Rambouillet en 1619 et à l'hôtel de Sully en 1625 ⁷⁷. Sur une luxueuse tapisserie de brocatelle de Venise à fleurs rouges sur fond jaune, douze peintures, dont une du cavalier Maltais et une autre de Willem Kalf, participent à l'ordonnance intérieure. Sur la tablette de la cheminée, une garniture de neuf vases en faïence, accompagnée de neuf boules de marbre sur pied doré, est surmontée d'une *Fuite en Egypte*. On y retrouve les habituelles tables en noyer, les fauteuils et les pliants, tous recouverts de damas rouge. Deux placards éclairent de leurs chandelles les soirées ponctuées par les sonneries d'une horloge d'ébène.

60. A. D. Gironde, G 28 supplément.

61. A. D. Gironde, G 95.

62. A. D. Gironde, G 25 supplément.

63. Ce «grand jardin» se situait au nord, face au logis des étrangers, comme l'indique Jaugeon (A. D. Gironde, G 95, p. 104).

64. A. D. Gironde, G 45 supplément.

65. *Ibidem*.

66. A. D. Gironde, 3E 3215, f° 418.

67. Château de Vincennes, Service historique de la Marine, *Atlas de France*, VI, n° 9.

68. A. D. Gironde, G 95.

69. A. D. Gironde, G 25 supplément.

70. A. D. Gironde, G 244 ; les dépenses totales de l'archevêché se montaient à 40 525 livres 12 sols.

71. A. D. Gironde, G 28 supplément.

72. A. D. Gironde, 3E 6608.

73. A. D. Gironde, G 95, procès-verbal de Jaugeon, p. 102.

74. Elle est issue du grand tunnel médiéval (cf. J.-P. Babelon, *op. cit.*, p. 192).

75. A. D. Gironde, 3B 256 ; procès-verbal de visite des biens archiépiscopaux en 1770-1771, p. 166. Il se trouve face à la porte d'entrée du bâtiment (cf. *infra*).

76. La *salle carrée* est peut-être à mettre en relation avec la chambre de six brasses carré (*Archives Historiques du Département de la Gironde*, tome XXV, p. 163).

77. J.-P. Babelon, *op. cit.*, pp. 195-200.

Ultime lieu : le cabinet. Plus petit que la pièce précédente, il renferme un nombre importante d'objets et de bibelots. Soixante-trois tableaux religieux ou profanes se répartissent sur les murs recouverts de brocatelle de Flandres aux motifs verts et rouges. Quarante-sept vases vernis à la Chine et sept porcelaines décorent l'ensemble. Sans parler des différents meubles, cabinet, pupitres et écritoirs, signes des réflexions et des écritures que mène Henri de Béthune. Mais la partie la plus précieuse pour ce lieu d'étude est la bibliothèque constituée d'une eschelette à quatre estage, de bois de noyer, avec sa corniche de bois de sapin contenant deux cent onze volumes répartis en cent quatre-vingt quatre titres⁷⁸.

Au-dessus de cet étage, doivent se trouver les greniers et autres remises.

L'inventaire après décès évoque un mobilier en noyer, de bonne qualité, avec quelques meubles vernis à la Chine ou marquetés. Les tissus d'ameublement sont luxueux : brocatelle verte, de Flandres, damas vert à fleurs pour le rez-de-chaussée tentures de haute-lice, brocatelle de Flandres, de Venise, damas rouge et violet pour le premier étage. Plus de deux cents tableaux à sujets sacrés ou profanes sont répartis sur les murs dont soixante-trois dans le cabinet du premier étage⁷⁹. Deux tableaux sont attribués, l'un au Cavalier Maltais⁸⁰, l'autre à Willelm Kalf⁸¹. Une foule de bibelots vient agrémenter tout l'appartement.

Dans le logis des étrangers, la distribution est différente. Le rez-de-chaussée comprend des logements de fonction pour le personnel (maître d'hôtel et sa famille), les offices (salle commune, cuisine, garde-manger) et les caves. Et au bout (du corps de logis), une belle chambre et un des pavillons qui fait la façade de l'entrée des logements d'édifice chasteau. Il s'agit du pavillon oriental. L'édifice pavillon à trois estages, couvert en terrasse, avec une vix de pierre de taille, posée dans une petite tour ronde, pour monter aux chambres d'édifice pavillon, couverte d'ardoise avec girouettes.

Un autre escalier permet l'accès aux niveaux supérieurs. Se trouve-t-il dans le vestibule donnant sur la cour et le jardin ?⁸². Le premier étage comporte un appartement (chambre, garde-robe, cabinet), convenablement meublé : tapisseries de serge, de taffetas, de bergame ; mobilier en noyer (parfois en ébène) et une vingtaine de tableaux. Au second étage, un autre appartement est aménagé de façon similaire. Les aumôniers possèdent chacun une chambre au mobilier simple. Aucun objet de luxe n'est indiqué dans l'inventaire de 1680. En 1744-1745, Jaugeon indiquera une salle de justice⁸³. Aucun document antérieur ne la mentionne. Enfin, une chambre du milieu héberge les étrangers en route pour quelque voyage.

Dans le Cours d'architecture de d'Aviler (1691), le château est défini comme une maison de plaisance sans défense effective où les fossés ne servent que d'ornements, comme au château de Richelieu et à celui de Maisons ; la maison de campagne, c'est à la campagne le château d'un seigneur ou la maison d'un particulier qui sert de séjour agréable pendant la belle saison. (...) Elle est ainsi nommée parce qu'elle est plutôt destinée au plaisir qu'au profit de celui qui la possède⁸⁴.

Avec les citadelles de l'estuaire, le château de Lormont n'est plus une place stratégique pour Bordeaux. Devenu résidentiel, il est fastueux pour deux raisons. D'abord, il s'agit de la résidence d'un haut dignitaire de l'Eglise, amateur d'art. Béthune l'a restaurée en y mettant le prix, 80 000 livres⁸⁵. Ensuite, Lormont est une des étapes lors des entrées de monarques, archevêques, gouverneurs de province dans Bordeaux. Ils gagnent la cité à bord de la «maison navale», un brigantin que la Jurade affrète à chaque occasion afin de recevoir ses hôtes à Blaye. A partir de 1610, il est décidé que pour la réception des gouverneurs, on ne conduira désormais plus avant que ledit port de Lormont⁸⁶. A chaque réception, la décoration du navire est modifiée. Les tentures de velours, les peintures à la gloire du passager et les sculptures témoignent de la prospérité de

la ville. Ce petit Bucentaure accoste face au cours du Chapeau-Rouge et l'invité de marque se rend à l'Hôtel de Ville ou au palais archiépiscopal, lieu de visite obligatoire. Il est dommage qu'il n'y ait à notre connaissance aucun récit de fêtes à Lormont car le château a dû jouer un rôle sociologique important⁸⁷.

Lormont au XVIIIe siècle

En 1680, à la mort de Béthune, l'habitat est entièrement rénové mais le domaine est encore en chantier surtout en ce qui concerne les murs d'enclos. Le chapitre Saint-André de Bordeaux, héritier bénéficiaire du prélat, vide entièrement Lormont de son mobilier afin de le vendre à l'encan à Bordeaux. Il subit reproches et procès des successeurs de son bienfaiteur⁸⁸. Monseigneur de Bezons, en 1701, laisse en fermage une seigneurie que les Pichon, seigneurs voisins, grignotent inlassablement depuis le XVIIe siècle. Quelques années après, un procès est intenté contre Hellie Bernard Ducasse, bourgeois de Bordeaux et propriétaire de terrains situés entre la rivière et le château. Une tuilerie y est installée et les terres servent pour un four à chaux. Ledit sieur Ducasse auroit tellement cru lesdits terres qui sont au devant de celles du dit château, et qui forment une terrasse reignant sur la rivière de Garonne, qu'elles se seroient éboulées en partie⁸⁹.

Des travaux sont effectués par Mgr de Lussan (1745-1769) qui dès son arrivée, fait dresser un procès-verbal de visite et d'estimation du palais archiépiscopal, églises, châteaux et autres édifices dépendants de l'archevêché de Bordeaux en 1744 et 1745⁹⁰. L'architecte Jaugeon remarque l'excellent état du château de Lormont, excepté un mur de clôture endommagé lors de la Fronde. L'archevêque fait restaurer le domaine où la comtesse de Clermont est restée après la mort de Mgr de Maniban, son frère. Il arrête l'entreprise de carrières que les frères Béraut commencent à creuser dans le rocher du château. Le prince de Rohan, homme de cour, ne séjourne que rarement à Bordeaux. Il ne vient à Lormont que pour calmer la rapacité continuelle des Pichon, seigneurs de Carriet.

«Il est significatif de voir le mot château disparaître petit à petit du vocabulaire architectural après 1750 pour ne plus désigner que l'édifice médiéval. Le terme reste lié à l'idéal de féodalité et associé à la fortification»⁹¹. Il est progressivement remplacé par celui de maison de campagne. A l'article «château» de l'Encyclopédie, Jacques François Blondel écrit : le château est un bâtiment royal ou seigneurial situé à la campagne et anciennement fortifié de fossés, pont-levis, etc. Aujourd'hui on n'y en admet que lorsque le terrain en semble exiger, qu'on a de l'eau abondamment qui tourne tout au tour. La notion juridique repose sur les maisons de seigneurs châtelains (...) ou qui ont une maison forte, revêtue de fossés et de cours⁹². A partir de 1750, de nombreux châteaux sont délaissés ou démolis, y compris des demeures royales Blois, Madrid, La Muette, Vincennes, Clagny. Leurs charges et entretien grèvent les budgets.

En juillet 1770, les architectes Jean Joseph Miral et Etienne Laclotte, architectes, sont chargés d'expertiser tous les bâtiments de l'archevêché de Bordeaux⁹³. Ils nous laissent un document intéressant et inédit⁹⁴. Après le palais archiépiscopal et le domaine de Beauséjour, le groupe se rend à Lormont. A partir du 12 janvier 1771 et ce pendant dix-sept jours, Miral et Laclotte examinent l'état du château⁹⁵. Les murs de clôture du parc sont éboulés ou menacent ruine. «Du côté du jardin, nous avons observé qu'en fassé du milieu du jardin, au bout de la terrasse, il y a un escalier en fer à cheval à deux rampes, qu'au dessous du palier dudit escalier, il y a une niche, ledit escalier conduisoient anciennement au parc où il y avoit une porte et deux ouvertures de croisées qui sont actuellement ruinées»⁹⁶. Le mur entre la basse cour et le jardin s'écroule. Les guérites, à l'est et au sud-ouest, sont à rebâtir. La terrasse, au sud du logis de l'archevêque s'est en partie effondrée. A l'ouest, il manque des balustres et il faut restaurer la porte d'accès. Entre les deux pavillons orientaux, quinze balustres et plusieurs marches sont à remplacer pour la terrasse et le perron ; remettre aux deux piliers d'encoignure du pavillon de la susdite terrasse,

78. 80 % des ouvrages étaient consacrés à la théologie, 8,4 % à l'histoire et la géographie, 4 % aux belles lettres et 3,7 % aux sciences et arts.

79. 31 % des thèmes étaient religieux, 20 % à sujets floraux et de natures mortes, 17 % des paysages.

80. Francesco Fieravino dit «le cavalier Maltais» naquit à Malte et fut actif à Rome entre 1650 et 1680.

81. Willelm Kalf naquit en 1622 et mourut en 1693 à Amsterdam. Après avoir étudié chez un peintre d'histoire et de portrait, Henry pot, il se tourna vers la nature morte. Entre 1642 et 1646, il séjourna à Paris, fréquentant Jean-Michel Picart. Souvent peintes sur bois, ses œuvres furent copiées au XVIIIe siècle par de grands maîtres.

82. A. D. Gironde, 3B 256, procès-verbal de visite, pp. 160-161.

83. A. D. Gironde, G 95, procès-verbal de Jaugeon, p. 104.

84. Le Château en France, sous la direction de J.-P. Babelon, Paris, Berger-Levrault-C. N. M. H. S., 1988 ; p. 321.

85. A. D. Gironde, G 25 supplément.

86. Casaubon de Maniban, au XVIIIe siècle, embarquera à Blaye lors de son arrivée.

87. H. Lopes et Callen, op. cit., pp. 36-38.

88. A. D. Gironde, G 98 et G 25 supplément.

89. A. D. Gironde, G 98.

90. A. D. Gironde, G 95.

91. Le Château en France, sous la direction de J.-P. Babelon, Paris, Berger-Levrault - C. N. M. H. S., 1988 ; chapitre rédigé par J.-P. Mouilleseaux, p. 333.

92. Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Genève, Pellet, 1778, tome VII, pp. 545-546.

93. Ce procès-verbal est nécessaire pour la succession de Mgr de Lussan.

94. Arch. dép. Gironde, 3B 256 ; procès-verbal de visite des biens archiépiscopaux, rédigé par Miral et Laclotte en 1770-1771.

95. Idem, p. 132 ; «Les vides des basses culles seront supprimés et remplis en massonnerie faisant des liésons sur la façade (...). Les vides basses culles n'étant plus nécessaires puisqu'il n'y a plus de pont-levis».

96. Idem, p. 129.

les bases des pilastres, refaire la porte et le mur de clôture qui divise ladite rerrasse de cour du château, remettre ladite porte avec les mêmes décorations ainsi que la corniche dans toute la longueur dudit mur, la niche sur ladite porte où il y a une figure représentant la Vierge avec un enfant Jésus, avec fronton au-dessus, deux autres petites niches et quatre amortissements, une esculpture sur ladite attique, refaire la porte en bois peint en rouge et à l'huile, à deux vantaux (...). Nous avons jugé qu'il y avoit très longtemps que cela étoit en très mauvais état»⁹⁷.

Les architectes pénètrent dans le logis des étrangers, inspectent le «parquet de justice» et la chambre du prévôt mitoyenne, visitent l'office, les caves, le commun, le vestibule avec ses deux perrons sur jardin et cour, puis la cuisine. «(...) Avons monté au premier étage du pavillon au-dessus de l'appartement du jardinier». Ils terminent par le second étage et les combles. Puis Miral et Laclotte entrent dans le logis de l'archevêque, visitent les appartements, les galletas, le dôme du pavillon occidental. L'inspection se conclut dans la chapelle où il faut recrépir, réparer le retable, refaire la porte double d'entrée sur la cour, «rétablir et mettre en bon état les marchepieds, les bans et les dossiers qui sont sur les murs des côtés et du fonds de ladite chapelle, raccommorder les fiches de la porte au bas de l'escalier des appartements», nettoyer les deux vitraux. Les experts se rendent au moulin à eau de la seigneurie, au Peyrat «(...) qui est au bas d'un escalier en pierre qui sert pour monter audit château de Lormont par le coteau, du côté de la rivière (...)», à l'église du village, puis remontent au château pour estimer les travaux de peinture à exécuter⁹⁸. Avant de partir définitivement, «(...) nous nous sommes transportés dans la cour du château de Lormont ou estant, avons observé qu'il falloit refaire l'assemblage de la charpente du puits qui sert à puiser de l'eau avec une roque et un tambour servant de feuzau à la corde, ne pouvant pas se servir de la poulie de fonte accause de la profondeur du puits».

Approximativement, les estimations se chiffrent à onze mille livres. Ainsi, dans cette logique et malgré son ardeur à défendre son patrimoine, Rohan délaisse le château. Huit ans après, sans avoir effectué aucune réparation, il demande sa démolition au roi, ainsi que le révèlent les deux lettres suivantes⁹⁹.

«8e avril 1779

Je vous envoie un projet de lettres patentes pour lequel M. l'archevêque de Bordeaux demande qu'il plaise au Roy de déclarer de vétusté deux ailes du château de Lormont, dépendant de son archevesché, pour en employé les matériaux ou le prix d'iceux à la construction d'un nouveau corps de bâtiment que M. l'archevêque de Bordeaux se propose de faire faire pour suppléer aux deux ailes qu'il désire de faire supprimer ; vous aurez agréable de vérifier si la grâce que demande M. l'archevêque de Bordeaux peut luy être accordée sans inconvénient et lorsque vous aurez pris les éclaircissements nécessaires, vous m'enverrez s'il vous plait, votre avis le plutôt qu'il vous sera possible.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Bertin

(ministre d'état)

Suit la réponse de l'intendant Dupré de Saint-Maur du 5 mai :

«J'ai écrit de vous renvoyer le mémoire présenté au Conseil par M. l'archevêque de Bordeaux aux fins d'obtenir des lettres patentes concernant deux ailes du château de Lormont, qui dépend de son archevêché, pour les faire déclarer de vétusté, avec permission de les supprimer, à la charge d'en employer le prix ou les matériaux qui en proviennent à la construction d'un nouveau corps de bâtiment, suivant le plan et le evis qui sont annexés à ce mémoire. Il résulte, M[onsieur], des éclaircissements qui m'ont été fournis sur l'état de ce château, qu'en effet les deux ailes dont il s'agit menacent ruine et une chute prochaine, ainsi que cela est constaté par le procès verbal du lieutenant général de la sénéchaussée de Bordeaux, qui est joint aux pièces. Il n'est pas moins certain que leur reconstruction seroit très dispendieuse et auroit beaucoup moins d'utilité pour le domaine de Lormont que le corps de bâtiment que M. l'archevêque est dans l'intention d'y substituer. Ainsi, loin de trouver de l'inconvénient à sa demande, elle me paroît très favorable si cependant les prix des matériaux provenant des démolitions estoit d'une valeur supérieure au montant de la dépense nécessaire pour le bâtiment à construire, il seroit juste que l'excédent fut employé à faire un fonds au profit du bénéfice.»

En 1770-1771, le château nécessitait quelques réfections, des coups de pincdaux sur les contrevents. Huit après, il s'effondre. Rohan a peut-être sa part dans cet été, pouvant, avec l'appui du ministre Bertin et de l'intendant Dupré, démolir les deux logis et reconstruire à la seule condition de ne pas en faire un gouffre financier. Le plan évoqué du nouvel édifice est actuellement inconnu. La permission est accordée puisqu'en juin 1781, la destruction du domaine commence. Le prélat reçoit 2.353 livres 4 sols du prix du plomb. 4.205 livres 3 sols 10 deniers constituent le montant total des travaux.

Le domaine de Beauséjour

La banlieue bordelaise devient à partir du XVIIe siècle, le lieu d'implantation de nombreux domaines aristocratiques, ecclésiastiques et bourgeois. La vigne en est le principal revenu mais les Bordelais prennent plaisir à venir se «divertir» dans leurs maisons de banlieue.

Mgr de Béthune, dans le cadre de l'agrandissement du temporel archiépiscopal et de l'augmentation des revenus, achète Beauséjour.

L'acquisition

Le premier document, révélant son installation dans ce site, est un mémoire pour le domaine de Beauséjour¹⁰¹ d'un charpentier de Pompignac, Jean Brustera, le 29 janvier 1659¹⁰². Le second est une quittance, datant du 2 janvier 1660, passée entre le prélat et le valet du domaine Robert, pour l'achat d'outils et l'entretien de ladite propriété¹⁰³. Ces deux actes pourraient signifier que Mgr de Béthune afferme le domaine car le 30 avril 1660, l'archevêque achète la maison noble à François Fiani, receveur des tailles en Guyenne, pour vingt mille livres¹⁰⁴. M. Paul

En 1781, Champion de Cicé est nommé à Bordeaux mais, comme son prédécesseur, il voyage beaucoup. En 1784, les murs de clôture de Lormont sont récrépis. Cependant, par l'intermédiaire du curé de Lormont, le P. Déjean, les travaux de démolition du château reprennent à partir de l'année 1786. Les documents mentionnent la démolition des terrasses, puis des remparts¹⁰⁰. En 1789, un pavillon et le logis de l'archevêque sont détruits. Le 20 janvier, Béraud, tuilier de Lormont, livre quatre barriques de chaux pour le chai du château. Lormont reste un domaine agricole mais n'est plus un lieu de résidence. Cicé peut profiter de deux autres demeures : Beauséjour et Bourg.

Roudié signale que Mgr de Béthune la revend quelques temps après à Hiérosme Fiani. La restauration de Lormont rend sans doute cette acquisition prématurée.

La minute du notaire Giron¹⁰⁵ relate le rachat définitif de ce domaine par Mgr de Béthune, le 28 mars 1668. Il l'acquiert afin qu'il soit *inséparablement uni, incorporé au domaine dud. archevesché*¹⁰⁶. Béthune a le souci de reconstituer le territoire archiépiscopal en l'état antérieur aux aliénations des Sourdis. Mlle Jeanne de Sanguinet, veuve de feu René Le Roux, receveur des tailles du Bazadais et du Condomois, lui vend le domaine le 11 mars 1668¹⁰⁷. Cependant, Marie Le Roux, fille d'un premier lit, revendique sa part dans la succession paternelle avant la liquidation de l'héritage. Elle demande d'abord 11 000 livres à sa belle-mère puis 9 000 livres que Béthune va se charger de lui payer. Ainsi la fille n'a plus de prétention sur la succession. Pour l'archevêque, le total de l'acquisition se monte à 25 500 livres. Le 28 mars 1668, le receveur de l'archevêque Etienne Pascauld, en compagnie du notaire Giron, prend possession symboliquement du domaine en y faisant «le tour du propriétaire».

97. *Idem*, pp. 146-147.

98. *Idem*, p. 197. «Repeindre à neuf sur le mur de l'aile du greffe, du côté de la cour, deux cadrans solaires à l'huile, comme ils étoient cy devant au premier étage», refaire à neuf les tableaux des attiques dans la chambre à coucher au rez-de-chaussée ; refaire le tableau de la cheminée de la «première antichambre» ; idem pour la «seconde» ; idem pour la chambre à coucher, le salon de compagnie et le cabinet.

99. Arch. dép. Gironde, C 108.

100. A. D. Gironde, G 29 supplément.

101. Bonséjour au XVIIe siècle.

102. A. D. Gironde, 3E 3214, f° 268.

103. A. D. Gironde, 3e 3215, f° 152 et v°

104. Renseignement fourni par M. Paul Roudié que nous remercions vivement.

105. A. D. Gironde, 3E 6596, f° 460 et suivants.

106. A. D. Gironde, 3E 6596, f° 745.

107. A. D. Gironde, 3E 6596, f° 460.

Or il faut payer les 25 500 livres. Béthune fournit une partie sur ses deniers propres réclamant 1 166 livres aux Carmélites de Bordeaux¹⁰⁸. Puis il emprunte à des supérieurs de couvents et à des bourgeois de Bordeaux¹⁰⁹. Ces différents emprunts ne recouvrent pas la somme et le 22 novembre 1668, Béthune vend l'office de *baillit, magistrat politique, juge pour ledit seigneur en la basse justice de lad. ville de Belvès en Périgord, et du consulat dépendant d'icelle*, à Me Jean de Lavergne¹¹⁰ pour la somme de 2 000 livres versée à Mlle Le Roux¹¹¹. Belvès dépend directement de la juridiction archiépiscopale. Béthune stipule qu'en cas d'aliénation de cette seigneurie, l'archevêque de Bordeaux doit rembourser cette charge à la personne qui la possède.

Quelques années après, le 18 mars 1672, le métropolitain de Bordeaux verse à Mlle Le Roux 850 livres provenant de la vente d'un petit mayne au lieu-dit Sartagnac. L'acheteur est un maître pâtissier de Bordeaux, Sébastien Legrand. L'héritière reçoit le même jour, 58 livres d'intérêt sur la somme de 6 324 livres, reliquat des 9 000 livres et sur laquelle Béthune paie 792 livres. A la fin de cette entrevue, l'archevêque de Bordeaux ne doit payer que 5 532 livres 10 sols avec les intérêts.

Ce dernier épisode financier se déroule le 27 février 1676¹¹². Mgr de Bethune est convoqué en présence de Marguerite Le Roux, sœur et héritière de Marie Le Roux qui, dans son testament du 1er septembre 1674, en a fait sa principale légataire. Marguerite Le Roux, veuve de Joseph de Le Sèze, receveur général des Finances de Guyenne, touche les reliquats de la vente du domaine de Bonséjour. Les 5 532 livres 10 sols plus 1 080 livres 7 sols 10 deniers d'intérêts comptabilisés depuis le 18 mars 1672, au total, 6 622 livres 17 sols 10 deniers que le prélat verse.

Ce dernier stipule, dans cet acte, que l'argent vient de sa cassette personnelle et non de la recette de l'archevêché. Mais il a emprunté ces 6 622 livres 17 sols 10 deniers au prieur de la Chartreuse de Bordeaux, Dom Boyer. Une

transaction a été conclue entre le chartreux, procureur de l'archevêque, et le marquis d'Alluye. Ce dernier a mis en dépôt à la Chartreuse 26 000 livres *pour estre employé en fond et proffit dud. archevesché, à l'indignat dud. seigneur archevesque*¹¹³. Le marquis est héritier des Sourdis et, par conséquent, doit rembourser à l'archevêché les sommes aliénées par eux. Or ces 26 000 livres, revenant de droit à Béthune, sont captées par Dom Boyer qui s'engage à résoudre ce litige. Pendant la succession d'Henri de Béthune, cette affaire provoquera de nombreux procès¹¹⁴.

Le domaine au XVIIe siècle

La minute du 28 mars 1668 évoque la propriété qui consiste en *maison, autres bastiments, chapelle, basse cour, chais, cuiviers, apandz et offices, avec deux autres corps de logis séparés et divisés de deux cens pas environ de la maison principalle, jardins, vergers, vignes, bois, terres labourables, paduens, aubardin, fontaines, viviers, le tout en un tenant et contigue l'un à l'autre, de proche en proche, entouré de fossés et de haies, sauf quelques chemins qui se pourrrent rencontrer entre deux*. La suite du document concerne le parcellaire de la propriété ainsi que le matériel agricole : vaisseaux vinaires, trois grandes cuves, deux pressoirs. En somme, c'est la description d'une propriété agricole, raison pour laquelle Béthune l'a acquise. Les revenus des fermes entrent dans le budget général de l'archevêché¹¹⁵ ; les fruits, les légumes, le vin figurent sur la table du prélat.

Mais c'est également une villégiature située à quelques kilomètres du palais archiépiscopal. L'allure générale du bâtiment nous est précisée par un procès-verbal de 1744-1745¹¹⁶. Par un portail, on accède à une première cour, entourée de remise, écuries, cuvier, pressoir et chai. Une seconde cour, avec des communs, précède le logis principal à rez-de-chaussée et étage. Une chapelle est hors du logis. Beauséjour est en réfection dès son acquisition¹¹⁷. Du 10 décembre 1668 au 5 janvier 1669, le bâtiment principal

voit sa couverture réparée. Puis du 25 février au 7 mars 1669, c'est au tour des écuries, du logement du valet et du grand chai. La même année, un vitrier s'occupe de la galerie côté cour. En 1680, l'inventaire après décès d'Henri de Béthune, précédemment cité, nous décrit une demeure agréablement aménagée.

Le rez-de-chaussée se compose d'une *salle basse* jouxtant une chapelle, d'un office et d'une cuisine. Le premier étage, accessible par un grand escalier, comporte une grande chambre, celle du prélat, un cabinet, une galerie et les appartements des aumôniers et de la valetaille.

Le mobilier, amené en trois voyages en juillet 1669¹¹⁸, n'est pas aussi riche que celui du château de Lormont : meubles en noyer recouverts de velours ou de damas violet pour le prélat. Mais le nombre de tableaux est tout aussi important. Cent onze sont comptés dans la demeure. Plus du tiers sont à thème religieux ; un autre tiers représente des fleurs, des fruits et des natures mortes et 20 % des paysages. La galerie abrite à elle seule la moitié de la collection.

Après la mort de Mgr de Béthune, l'ensemble du mobilier est ramené à Bordeaux sur des charrois. Il est regroupé avec celui du palais archiépiscopal et du château de Lormont pour être vendu aux enchères¹¹⁹. Le sort de la propriété va être pendant un instant assez précaire. Louis XIV, par les actes du 10 avril 1673 et 2 avril 1675, s'est octroyé le droit d'exercer la régale sur l'ensemble du royaume. A Bordeaux, en 1680, il l'utilise puisqu'il nomme Joachim d'Estrehan à l'économet de l'archevêché et charge le sieur de La Framboissière, contrôleur général des requêtes en la chambre des comptes de la généralité de Guyenne, de saisir le domaine de Beauséjour afin de dédommager l'Etat. L'affaire se termine à l'amiable car le 15 juin 1684, après un arrêt du Conseil du Roi, le successeur de Béthune a de nouveau la jouissance de la propriété.

Beauséjour au XVIIIe siècle

Durant ce siècle, le domaine de Beauséjour avec ses vergers et ses vignes constitue l'un des deux joyaux de l'archevêché avec le Pape-Clément (fig. 13). Chaque tonneau de vin se négocie autour de 325 livres contre 1000 livres pour celui du Pape-Clément ; à titre de comparaison les plus grands vins se vendent 1 200 à 1 800 livres.



Fig. 13. — Détail de la carte de Belleyrne, feuille n° 26 (publiée de 1785-1789).

En 1744-45, l'architecte Jaugeon expertise le domaine sur ordre de Mgr de Lussan, nous en donnant une description générale. La distribution intérieure a quelque peu changé. Au rez-de-chaussée, se trouvent chambre, cabinet, garde-robe ; à l'étage, appartement, salle de billard et diverses chambres. Mgr de Lussan se trouvant dans la nécessité indispensable de faire faire des réparations très considérables à sa maison de Beauséjour et étant embarrassé pour trouver l'argent nécessaire, il demande au Roi, en 1761, l'autorisation de couper les douze arpents de sa futaie de Beauséjour¹²⁰ et le bois de Montravel¹²¹. Le 14 juillet, le souverain l'autorise sous condition d'ensemencement en glands et en faines après exploitation. Le prix de la vente servira aux réparations envisagées après déduction des frais d'ensemencement et du dixième pour les pauvres¹²².

108. A. D. Gironde, 3E 6596, f° 456 et v°.

109. Béthune emprunte de l'argent auprès de religieux (916 livres 13 sols au supérieur du couvent des Carmes déchaussés, 1 400 livres à la supérieure des Filles orphelines de Saintes, 1 000 livres au prieur du couvent des Carmes déchaussés de Bordeaux, 250 livres à la supérieure des Carmélites de Bordeaux), de particuliers (1516 à Hector de Lormont). Il vend un terrain situé au plantier du petit Saint-Genès.

110. Jean de Lavergne est parlementaire à Bordeaux.

111. A. D. Gironde, 3E 6600, f° 370.

112. A. D. Gironde, 3E 6596 ; document non folioté.

113. *Ibidem*.

114. A. D. Gironde, G 249, 259, 486, 45 supplément.

115. A. D. Gironde, G 244 ; en 1668, Beauséjour rapporte 150 livres de fermage et le bourdieu de Sartagnac, 51 livres.

116. A. D. Gironde, G 95. Cf. *infra*.

117. A. D. Gironde, G 124, 144, 95, 28 supplément.

118. A. D. Gironde, G 28 supplément.

119. Cf. M. Favreau, *op. cit.*, pp. 100-116.

120. A. D. Gironde, 3E 6608.

121. Douze autres arpents étaient en taillis. L'archevêque fit faire un semis de glands pour en porter la contenance boisée à 27 arpents 82 perches (14 hectares 21 ares).

122. A. D. Gironde, G 151 ; P. Buffault, *op. cit.*

Mais un second procès-verbal, celui de 1770-1771, donne un autre aspect du domaine ¹²³. Pendant onze jours, les experts Laclotte et Miral le parcourent et en donnent une description partielle. Franchissant le portail en bois de la cour, ils pénètrent dans la demeure par une salle à manger devenue vestibule. Elle communique avec une chambre à escalier, puis ils passent dans la chambre «en suite» servant de cabinet à feu l'archevêque de Lussan. A «droite» du vestibule, se trouvent chambre et cabinet. Le 2 janvier, «(...) sommes entrés dans l'ancien corps de logis et passés dans le jardin (...)» ¹²⁴. Les domestiques sont logés dans l'aile droite, au rez-de-chaussée. Dans l'aile en face, est installée une salle de billard dont les fenêtres donnent sur la cour. Au-dessus, loge notamment le premier valet du prélat. Le 5 dudit mois, ils entrent au «bâtiment neuf» composé au rez-de-chaussée de la chambre du commun, office, cuisine, dépense ; au premier étage, chambres ¹²⁵. Le rapport précise dix-sept croisées dans les pièces et corridors. L'estimation des travaux s'élève à quatre mille livres.

Deux jours après, Laclotte et Miral examinent les plantations. «(...) Nous avons observé que devant la porte d'entrée du château de Beauséjour (au nord), il y avait un bois d'embellissement d'haute futaye ; qu'à côté des bâtiments, parterre, jardin et preys, il y avait aussy une grande partie de terrain qui avait été cultivé l'année courante en milhet qui étoit aussi emplanté de bois de haute futaye distribué en allées qui fermoient une grande partie de l'enclos aud[it] Beauséjour» ¹²⁶. Devant l'allée principale, la coupe des douze arpents, effectuée dix années auparavant, n'a pas été replantée alors qu'elle avait rapporté 24.000 livres. Les fossés «(...) qui entourent le jardin et enclos de la maison du cotté du couchant, midy et nort, depuis le mur de cloture sur le grand chemin au nord jusques au ruisseau qui reçoit les eaux des landes, faisant ensemble deux cens cinquante toises (...)» sont à curer ¹²⁷.

«(...) Sommes passés au parterre où nous avons observé qu'il étoit en très mauvais état, qu'il falloit refaire à neuf tout ledit parterre et platebandes qui sont actuellement en buy au midy du château, changer une grande partie du buy, relever les plates bandes du potager ainsy que les buys qui forment les plates bandes du potager ainsy que les buys qui forment les plates bandes qui est à la suite du parterre» ¹²⁸. La réfection est de 1192 livres. Les seules choses en état sont la maison du vigneron «(...) consistant en deux chambres et une grange (...)» que Lussan a fait récemment construite et les vignes ¹²⁹.

Une remarque est à faire. Dans ce texte, Beauséjour est qualifié de château dans une époque où le terme est relativement peu utilisé (cf. *supra*).

Champion de Cicé entretient ce domaine rural. En 1783, des arbres fruitiers sont fournis. Un an après, François Bonfin se voit confié les chantiers de Beauséjour et de Bourg ¹³⁰. Le 10 juillet, le peintre Gaetan indique sur le toisé de ses travaux qu'il a *peint deux portails en rouge d'Angleterre*, quatre chassis simples, vingt-trois croisées doubles et la charpente du puits ¹³¹. Une pièce d'eau est creusée et en octobre, un bassin est construit ¹³². Le menuisier Boreux adresse un mémoire daté du 27 janvier 1785 à l'archevêché. Il a construit l'armoire des archives, cinq serres chaudes pour le jardin, des meubles, un perchoir pour un perroquet ¹³³ des tables dressées dans la cour pour 576 hommes lors de la bénédiction des drapeaux du régiments de Champagne ¹³⁴. Une deuxième campagne d'abattage s'effectue. Le charpentier Martin abat, le 7 mars, 1 309 arbres dans la *petite garenne* puis le 19, 7 166 pieds.

C'est semble-t-il, à partir de 1786, que le prélat projette de refaire la maison noble de Beauséjour. Mais déjà des travaux ont été réalisés pour la *maison neuve* ¹³⁵ de

Beauséjour, notamment la couverture en 1784 Bonfin s'occupe toujours des travaux jusqu'en septembre 1788 ¹³⁶. En 1786-1787, d'une part Martin démolit lambris et planchers et refait la toiture ¹³⁷ ; d'autre part, des travaux importants de plâtrerie sont réalisés ¹³⁸. En 1787, des lambris, portes et cheminées sont peintes dans la *bâtisse vieille* ; sept tableaux de la salle à manger sont restaurés. L'année suivante, les travaux continuent ¹³⁹. Dès janvier, Chandelu, jardinier du domaine, fait travailler les soldats du régiment de Champagne et ce jusqu'en octobre ¹⁴⁰. Les outils leur sont fournis ¹⁴¹. On y remarque aussi la présence du peintre Lavergne et du vitrier Guichard. Martin installe des sièges ainsi qu'un pigeonier et une loge pour les faisans au-dessus des remises. En 1788, les travaux semblent finis en ce qui concerne la demeure et des poêles sont livrés ; l'un d'eux est *une poelle pour la salle à manger, en petit carreau, forte carcasse en fer liée de quatre cercles et couverte d'une table de marbre* ¹⁴².

Il est pour l'instant impossible de savoir en quoi consistent ces restaurations. En outre, on utilise les termes de *bâtiment neuf* ou *maison neuve* et *ancien corps de logis* ou *bâtisse vieille*. De 1784 à 1790, Beauséjour est en travaux et Lormont est en cours de démolition. C'est peut-être la raison pour laquelle Champion de Cicé s'installe à Bourg-sur-Gironde.

La villégiature de Bourg-sur-Gironde ¹⁴³

A chaque nomination archiépiscopale, la Jurade de Bourg doit rendre ses hommages et devoirs au nouvel élu. Le 17 août 1782, une séance présidée par le procureur-syndic Lataste demande à deux ou trois jurats de cette ville de se rendre à Bordeaux : l'archevêque y est arrivé depuis quelques jours ¹⁴⁴.

Cicé est nommé archevêque de Bordeaux le 4 février 1781 mais il n'arrive dans la cité que le 25 juillet 1782. De 1782 à 1783, Cicé lui-même visite son diocèse mais, à partir de 1784, ses vicaires généraux le relaient ¹⁴⁵. Homme brillant et cultivé, âgé de 46 ans, il séjourne souvent à Paris et a été agent général du Clergé de France de 1765 à 1770. Comme son prédécesseur Rohan, il ne réside pas souvent dans son diocèse mais le gère par l'intermédiaire de ses vicaires.

L'arrivée de Cicé à Bourg

Le séjour que l'on va évoquer soulève bien des questions. Personne n'a pu en découvrir jusqu'à présent la raison et à partir de quelle date cela se fait.

Depuis juin 1781, Lormont est en cours de démolition et, dès 1784, Beauséjour en restauration. Ces travaux expliqueraient peut-être son installation à Bourg. Lors de son arrivée dans Bordeaux, Cicé prit la *maison navale* à Blaye. Or il a pu très bien, tout au long du voyage, admirer le paysage et découvrir la position avantageuse de la citadelle bourgaise.

La première visite officielle du prélat est inscrite dans les registres de la Jurade de Bourg en date du 11 septembre 1784. Cicé doit venir le lundi 13 septembre *pour fixer son séjour*. A cette occasion, les Jurats organisent une réception afin de *faire reconnoître leur pouvoir et attirer leur protection sur la présente ville et communauté* ¹⁴⁶. Selon M. Johel Coutura, le séjour se prolonge jusqu'au 7 novembre ¹⁴⁷.

L'installation définitive dans la cité girondine s'effectue au travers de la signature du bail à vie, le 13 décembre 1785 à Paris, entre le métropolitain et la vicomtesse de Broglie pour la citadelle ¹⁴⁸. Le 9 janvier 1786, Cicé envoie une

123. Arch. dép. Gironde, 3B 256 ; procès-verbal de visite de 1770-1771.

124. *Idem*, p. 90.

125. *Idem*, pp. 103 et 105.

126. *Idem*, p. 107.

127. *Idem*, p. 113.

128. *Idem*, p. 116.

129. *Idem*, p. 118.

130. A. D. Gironde, G 29 supplément. Cf. *infra*.

131. *Ibidem*, acte signé le 26 septembre 1784 par Bonfin et Mgr de Cicé.

132. A. D. Gironde, G 29 supplément.

133. *Ibidem*, mémoire de Boreux, menuisier, p. 7. Cf. *infra*.

134. *Idem*, pour la bénédiction des drapeaux, cf. Fr. de Lamontaigne, *Chronique bordelaise*, Bordeaux, Delmas, Chapon, Gounouilh, 1926, pp. 154-156.

135. A. D. Gironde, G 29 supplément.

136. *Ibidem*.

137. *Ibidem*.

138. A. D. Gironde, G 141.

139. A. D. Gironde, G 29 supplément.

140. A. Corvisier, *L'Armée française de la fin du XVII^e siècle au ministère de Choiseul*, Paris, P. U. F., 1964, p. 828.

141. A. D. Gironde, G 29 supplément.

142. A. D. Gironde, G 29 supplément.

143. Nous remercions pour leur aide très importante M. Didier Auduteau, président des Amis du Vieux Bourg, les membres de cette société, M. Jacques Lisse, M. Johel Coutura.

144. Arch. mun. Bourg, Reg. de la Jurade, BB 23, f° 14 v° ; cf. Bernadon, *Annales politiques, littéraires et statistiques de Bordeaux*, Bordeaux, Moreau, 1803, p. 244 ; E. Maufas, *Histoire de la ville de Bourg-sur-Gironde*, Bordeaux, Féret et fils, 1904, p. 329.

145. *Répertoire des visites pastorales de la France*, 1^{ère} série, anciens diocèses (jusqu'en 1790), Paris, éditions du C.N.R.S., 1977, p. XXX.

146. A. M. Bourg, Reg. de la Jurade, BB 23, f° 75.

147. J. Coutura, «Le Château de Bourg», *Les Cahiers du Vitrezois*, n° 75, août 1990, p. 7.

148. *Ibidem*, pp. 9-25.

lettre à la Jurade où il annonce ce bail et se fait également le zélateur de la ville ¹⁴⁹. Le 23 janvier, le maire Delaborde et le jurat Pelletan sont députés à Bordeaux pour rendre les devoirs de la magistrature à Cicé arrivé depuis peu de jours, réclamer sa protection pour la communauté et lui témoigner plus particulièrement combien toute la ville se félicite des arrangements qu'il a pris avec Madame la Vicomtesse de Broglie ¹⁵⁰.

Ce propos paraîtrait tout à fait logique si les archives de l'archevêché ne recelaient toute une série de documents sur les réparations effectuées à la citadelle, ou château de Bourg, à partir de février 1784 ¹⁵¹. Le 17 août, Cicé signe une procuration à l'abbé de Ferre, aumônier, afin de s'occuper des récoltes et donner toutes les quittances ¹⁵². Le 16 novembre, il constitue son procureur général le négociant Leydet ¹⁵³. Les mémoires du peintre Gaetan et du serrurier Bernard indiquent la fonction de certaines pièces en juillet et octobre 1784. Ainsi figurent la chambre de la vicomtesse et celle des filles de chambre, mais aussi la chambre de l'abbé et celle de Monseigneur ¹⁵⁴.

Les travaux à la citadelle

Les dernières réparations connues avaient été exécutées à partir d'août 1764. Il s'agissait de démolir l'appartement de M. de Lansac, installé sur les remises, de refaire avec les matériaux de démolition l'appartement du concierge Guéry, de rétablir la balustrade de l'édifice principal et le pavé de la terrasse méridionale ¹⁵⁵.

Vingt ans après, les travaux commencent en février 1784 par le jardin ¹⁵⁶. Le jardinier Adrien ¹⁵⁷ et son aide «Périgord» reçoivent des matelas achetés par le concierge Dupuy et des outils du forgeron François Camus. Berniard, maçon demeurant au château de Bourg, refait la porte orientale qui donne sur le jardin des Récollets, blanchit le colombier, refait et étanchéifie les bassins, nettoie le puits, agrandit la volière et apporte des pavés. Les pompes sont refaites sur ordre de l'abbé de Ferre en avril. Barnabé Simonnet dit «la

Prudence» fournit une quittance datée du 10 juillet où il mentionne l'apport de 450 tuiles pour les bâtiments du jardin. L'état des avances, faites par Leydet fils, indique que les communs sont prêts à recevoir les deux vaches laitières et la baratte, quatorze paires de canards, huit paires de poules, douze paires d'oies, six paires de pigeons. Du fumier pour le potager est amené ainsi que du foin et 2 barriques vin rouge du cru du château de Bourg. En 1785, le serrurier Dupont démonte les deux canons de fonte afin de les remiser. L'année suivante, Touche, menuisier à Bourg, fait une volière et des caisses pour les orangers. En février, mars et juin, de nombreuses charretées de fumier sont apportées. Le 3 avril 1787, 12 livres sont dépensées pour les plans de charmillles pour le jardin de Bourg et le 9 octobre, Cicé signe un acte pour le jardinier Dupuy ¹⁵⁸.

Conjointement, les bâtiments sont rénovés ¹⁵⁹. En mars-avril 1784, croisées, lambris, table d'autel, planchers sont refaits. L'entretien des toitures, commencé le 1er mars, se termine le 31 mai. Bergeon, chaumier de Lansac, donne le compte de ses marchandises pour la citadelle du château de Bourg. Y sont relevés barriques de chaux, ciment et plus de treize cents tuiles. Berniard nettoie et comble les trous des souterrains, après les avoir balayés d'un bout à l'autre, avoir récrépi les murs et posé les portes. Il nettoie aussi les caves à vin et y entrepose du bois. En mai, Jean Mercier apporte de Bordeaux un portal avec sa fereure, plus au second voyage, porte six lits de sangles avec chezes et fauteuils. Pierre Bourceau vend pour le service de la maison quarante barriques de charbon du Périgord. Une fois les bâtiments hors d'eau, peintre et serrurier sont à l'œuvre. Gaetan, qui travaille à l'archevêché pour les orangeries et à Beauséjour, peint les pièces suivantes à Bourg : les boiseries de la chambre de Monseigneur en petit gris blanc de céruse, le vestibule, le grand salon, la chambre à coucher de la tour creuse. Son mémoire est intéressant pour deux raisons. D'une part, il donne le périmètre de certaines pièces : quatre-vingt huit pieds de pourtour pour la chambre de Monseigneur, cent six pour le

grand salon, cinquante huit pour la chambre de la tour creuse. D'autre part, le document est signé conjointement par Cicé et Bonfin, le 28 septembre 1784. Bernard rend son mémoire de serrurier en octobre 1784. Franchet, vitrier, travaille au château de Bourg en 1787, à la souillarde. En juin 1788, Touche, entre autres, arrange la cage des singes avant de réparer la toiture.

La question qui se pose encore est : pourquoi Cicé fait-il des travaux alors qu'il n'est pas locataire ?

L'installation définitive

Depuis longtemps, on tergiverse au sujet du séjour de Cicé à Bourg. Certains le voient à longueur de temps, d'autres jamais.

Archevêque de Bordeaux et homme d'esprit, Cicé est surtout préoccupé par les affaires de l'Eglise et de l'Etat. Il réside souvent à Paris comme l'attestent différentes lettres ¹⁶⁰ mais aussi à Bordeaux et parfois à Beauséjour, et s'occupe activement du clergé bordelais ¹⁶¹. Il est inconcevable que Cicé loue un domaine pour ne pas y aller. Certes les terres de Bourg fournissent fruits et légumes, viande et lait. Mais l'archevêque de Bordeaux est un grand seigneur sans finances. Le budget en déficit permanent, le chantier de l'archevêché ne permettent pas une location superflue ¹⁶².

Les indices, recueillis dans la liasse G 29 supplément, permettent de conclure que Cicé vient bien à Bourg, de temps en temps, et s'intéresse aux travaux menés. Les mémoires de Bonfin (du 28 septembre 1784), du cuisinier Chérait (du 14 septembre 1784), de Dupuy (du 9 octobre 1787) portent la signature archiépiscopale. Le 31 mai 1784, on livre les quarante barriques de charbon. En 1786-1787, dans un mémoire de Touche, on peut lire en fin de texte : *Mgr n'a alloué sur le présent mémoire que le premier article montant à 16 #. Les autres objets ne pouvant les examiner. Touche auroit dû donner son mémoire tandis que Mgr étoit à Bourg.* Ce séjour évoqué doit correspondre au bail à vie puis à l'achat de la maison de la rue Bataillère en mai 1786 ¹⁶³. Dans les deux actes du 11 et 20 mai, Cicé signe dans son propre château : *Fait et*

passé à Bourg dans le château jouy viagèrement par mondit Seigneur de Cicé, Fait et passé à Bourg dans le château de mondit Seigneur de Cicé ¹⁶⁴. Il y a donc au moins séjourné dix jours. Le 29 novembre 1787, dans le papier de Barnabé Simonnet on lit : *Mgr, qui a vu les deux mémoires cy-dessus, a ordonné de payer celui relatif à l'hôtel Joly, et quand il ira à Bourg, on examinera les objets portés au mémoire relatif au château et on les soldera.*

La lecture des *Comptes des voyages que François Debot, batelier de Bourg, pour aller de Bourg à Bordeaux et inversement* détaille précisément les séjours de Cicé pendant presque un an. Du 19 novembre 1787 à juin 1788, les voyages du batelier s'effectuent dans le sens Bourg-Bordeaux chaque mois, tous les deux à quatre jours. Le bateau est chargé de provisions, de linges, d'arbres, de cochons. Bourg, au même titre que Beauséjour, est un grand domaine agricole fournissant la maison de l'archevêque. Mais à partir de juillet jusqu'au 1er septembre 1788, le batelier remonte la Garonne, tous les jours, vers Bourg. Il transporte en juillet, chevrons, planches et provisions ; le 20 août, lit et batterie de cuisine de M. Louis, linges de Monseigneur et de M. Louis ; le 23, encore du linge de Cicé.

À partir du 1er septembre, les trajets s'inversent emportant effets et provisions. «Les maisons de campagne ont des attraits qui peuvent disputer la préférence, aussi voit-on tous les ans les seigneurs et les personnes aisées s'y retirer pour profiter des douceurs de la vie champêtre pendant quelques temps» ¹⁶⁵.

L'énigmatique maison de la rue Bataillère

Le 12 mai 1786, dans la citadelle, un autre bail à vie est conclu entre Champion de Cicé et Charles Peychaud, bourgeois de Bourg ¹⁶⁶. Il concerne une maison à deux étages, située dans la ville, dans la rue qui conduit au port. Le locataire doit y effectuer des travaux à hauteur de 2 000 livres. Mais le montant du bail n'est jamais fixé ! Le 20 du mois, la maison est vendue à François Joly, ancien chirurgien des vaisseaux du roi et chirurgien de l'archevêque. Le prix est de 5 600 livres pour la maison

149. A. M. Bourg, Reg. de la Jurade, BB 23, f° 91.

150. *Idem*.

151. A. D. Gironde, G 29 supplément.

152. A. D. Gironde, étude Duprat, 3E 5625, f° 1002.

153. *Ibidem*, f° 1462.

154. A. D. Gironde, G 29 supplément.

155. A. D. Gironde, étude Lataste, 3E 25661, f° 162-164 v°.

156. A. D. Gironde, G 29 supplément.

157. Adrien est présent lors du bail en 1785 (cf. J. Coutura, *op. cit.*, p. 24).

158. A. D. Gironde, G 30 supplément.

159. A. D. Gironde, G 29 supplément.

160. A. M. Bourg, Reg. de la Jurade, BB 23, f° 91 et 98.

161. *Bordeaux au XVIIIe siècle*, p. 142.

162. *Ibidem*, p. 126.

163. Cf. *infra*.

164. A. D. Gironde, étude Peychaud, 3E 25302.

165. *Le château en France*, p. 321.

166. A. D. Gironde, étude Peychaud, 3E 25302.

plus 400 pour le mobilier. 2 000 livres seront versées chaque année pendant trois ans. Cicé conserve la jouissance de la maison mais apporte sa caution à Joly.

Au cours de la même année, le prélat décide de fermer la rue, inutile au propriétaire, réceptacle d'ordures et abri de malfaiteurs¹⁶⁷, par un mur à hauteur de sa maison. Cette décision est prise, semble-t-il, sans le consentement de l'édilité locale puisque une lettre est envoyée à Cicé en novembre : *Instruit par la voye publique que des ouvriers et maçons attentoient aux droits de notre communauté, soit en clôturant une rue ou aboutit la maison que Votre Grandeur a acquis de M. Peychaud, soit en s'emparant des remparts et murs de ville qui sont une dépendance de son patrimoine, nous vous avons obligé de faire suspendre ces travaux, ce qui a donné lieu à M. l'abbé de La Chaize de nous en demander, au nom de votre grandeur, la concession de ces murs et remparts et notre agrément pour la clôture de cette rue*¹⁶⁸. La demande sera accordée et la rue fermée. Une terrasse est installée. La raison pour laquelle Cicé a loué cette demeure nous est, pour l'heure, inconnue. L'année suivante, Dupont, Simonnet et Touche travaillent à l'hôtel Joly de Monseigneur, archevêque de Bordeaux¹⁶⁹.

La résidence d'été

Le général P. Bistaudeau a reconstitué l'histoire tumultueuse de cette place forte bordelaise, avant le travail récent de Johel Coutura¹⁷⁰. Il revient à ce dernier le mérite de publier le bail à vie de 1785 et l'inventaire du mobilier en 1792.

Le 13 décembre 1785, Champion de Cicé baille à vie auprès de la vicomtesse de Broglie tous ses domaines dont le château de Bourg, avec toutes ses appartenances et dépendances, les différents bâtiments qui le composent, cours, basse-cours, parcs, jardins et prés clôturés sans rien excepter ny réserver dudit château et de ses appartenances et dépendances. Il doit en jouir en bon père de famille pendant sa vie, aux charges, clauses et conditions qui seront cy-après exprimées à compter du premier janvier mil sept cent quatre-vingt six jusqu'à son décès. Il versera chaque année 12 000 livres en deux paiements égaux ; paiera les charges et taxes des biens alloués ;

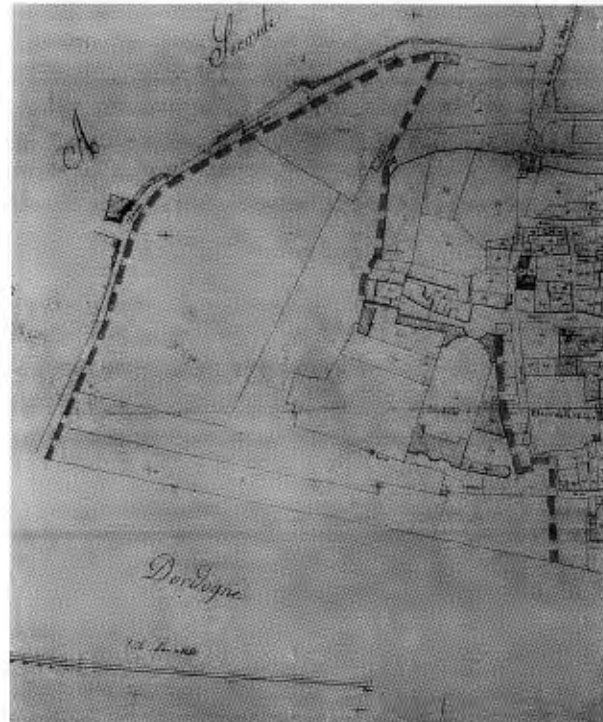


Fig. 14. — Cadastre de la ville de Bourg en 1825. (A. M. Bourg).

réparera les murs de la terrasse et le Peyrat. Les bâtiments existants seront remis en l'état lors de la signature du bail ; clause étonnante lorsque l'on sait que le locataire a rénové l'ensemble l'année précédente ! L'archevêque aura la liberté de faire, dans le château et dépendances, tous les changements et améliorations voulues sans nuire à la solidité et la décoration du bâtiment. Mais les travaux seront soumis par écrit à la propriétaire ou à ses héritiers. Pierre Leydet, fermier de Broglie, terminera son bail de neuf ans comme convenu, le 1er mai 1786. Le 24 avril 1788, Cicé va le reconduire pour une durée identique¹⁷¹. Enfin, la prise du mobilier s'élève à 9 540 livres 10 sols.

A partir du bail à vie de 1785, d'une contribution foncière de 1791¹⁷², du procès-verbal de 1792 et du cadastre de la ville de 1825 (fig. 14), l'agencement des différents bâtiments

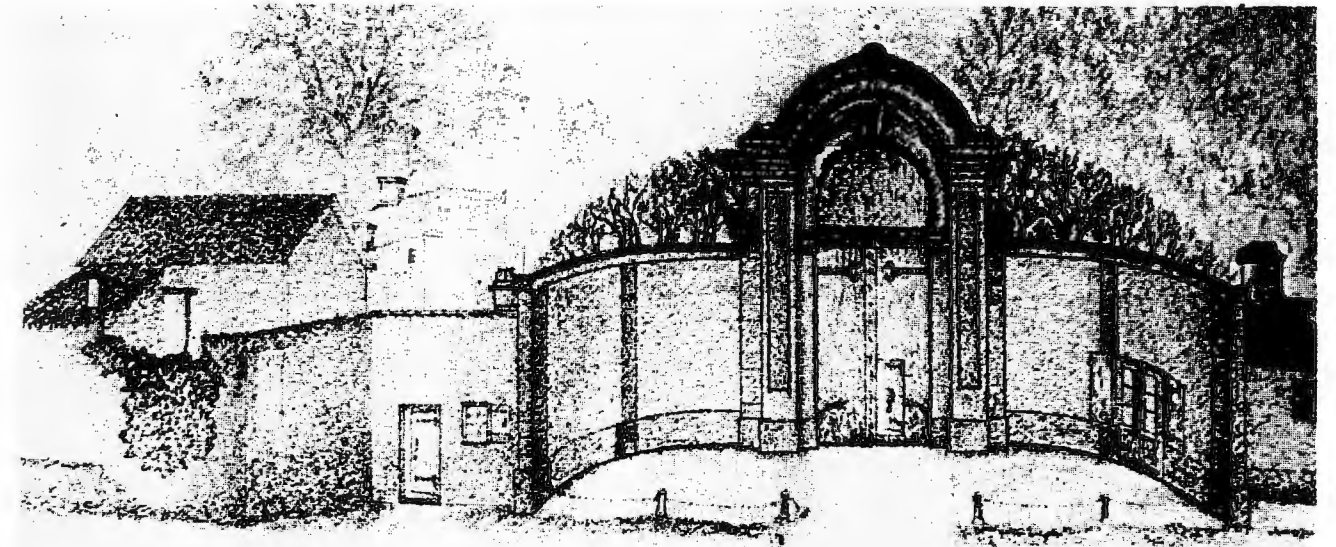


Fig. 15. — Bourg, la Citadelle. Portail d'entrée du château, dessin anonyme. (extrait de J. Coutura, «Le Château de Bourg», les Cahiers du Vitreais, n° 75, août 1990, p. 2).

du domaine et la distribution intérieure du château ont pu être reconstitués. La citadelle comprend, à la fin du XVIIIe siècle, deux parties : la demeure sur le promontoire et les terres agricoles le long de la Dordogne. Le tout fait quinze journaux soit plus de quatre hectares.

La demeure

Situé au nord, le portail d'entrée donne sur une rue. La porte est inscrite dans une demi-lune, sommée d'un entablement en plein cintre. Des pilastres l'encadrent. A la clef, les claveaux sont en table. La gravure du XIXe siècle (fig. 15) montre une porte de bois à deux vantaux, remplacée aujourd'hui par des grilles. A gauche de cette entrée, se trouve le logement du concierge Dupuis. Il a été refait en 1764 : les murs rehaussés, la porte sur la cour fermée et réouverte sur la rue, la toiture refaite¹⁷³.

A droite, le bail de 1785 mentionne une chambre de domestique.

Une allée d'arbres ceinture en partie la cour de soixante-cinq mètres sur trente-sept. A l'ouest, sont situés la cour d'écurie, les écuries avec grenier au-dessus, deux remises,

des chambres. En 1764, l'appartement de M. de Lansac se situait curieusement sur l'une des remises. Il fut démoli et les matériaux de démolition servirent pour le logement du concierge. Les Leydet, en 1788, ont la jouissance d'une petite chambre dans la basse-cour, entre la chambre du chef de cuisine et celle du postillon, et d'une remise. Si cette dernière n'est pas assez grande, ils pourront utiliser l'autre si toutefois elle n'est pas nécessaire pour loger les canons¹⁷⁴. A l'est, plus une petite cour à gauche en entrant (dans la cour), qui conduit à un grand cuvier, un chay et un grenier et un petit jardin, deux caves, un souterrain, une carrière et un autre petit jardin, une fuye, une buanderie, un chay à bois, une infirmerie. Leydet a l'usage du grenier qui est au-dessus du chay¹⁷⁵ et d'une petite cave dans les souterrains. Le cadastre de 1825 montre ces communs qui, depuis, ont été détruits, excepté le pigeonier, «la fuye», tour munie d'un poteau central pivotant en bois, de bouldins dans ses murs, de deux fenêtres et d'une porte¹⁷⁶.

Le corps de logis principal, placé entre la grande cour et une terrasse dallée surplombant la rivière, est de plan en I (fig. 16). Il ne comporte qu'un rez-de-chaussée couronné par une balustrade qui dissimule le toit : il est de type

167. A. M. Bourg, Reg. de la Jurade, BB 23, f° 99.

168. *Ibidem*, f° 98 v°.

169. A. D. Gironde, G 29 supplément.

170. P. Bistaudeau, «La Citadelle de Bourg-sur-Gironde (1590-1664)», *BSAB*, LXXII, 1979-1981, pp. 79-84 ; J. Coutura, «Le Château de Bourg», *Les Cahiers du Vitreais*, n° 75, août 1990. P. Bistaudeau, *Bourg-sur-Gironde, la citadelle oubliée*, Saint-Etienne, Dumas, 1991, publié par les Amis du Vieux Bourg.

171. A. D. Gironde, 3E 25304.

172. Conservée à la mairie de Bourg, une reproduction nous a été aimablement communiquée par M. Didier Auduteau.

173. A. D. Gironde, 3E 25661, f° 162 v°.

174. *Idem*.

175. *Idem*.

176. Fuye construite selon P. Bistaudeau entre 1664 et 1730 (Cf. P. Bistaudeau, *Bourg-sur-Gironde, la citadelle oubliée*, p. 25).



Fig. 16.— Bourges, la Citadelle. Vue aérienne du château.
(extrait de J. Coutura, «Le Château de Bourges», Les Cahiers du Vitrezois, n° 75, août 1990, p. 5).

italien¹⁷⁷. La porte centrale, côté cour, est encadrée par deux pilastres doriques portant entablement et fronton semi-circulaire inscrit sur un massif rectangulaire balustré. Côté terrasse, la porte est inscrite dans un avant-corps aux angles arrondis avec le même fronton et couronnement que précédemment. Les angles sont soulignés par des chaînes et entre chaque baie à arc segmentaire sont disposées des tables nues (fig. 17). Daté par Johel Coutura de 1720-1730¹⁷⁸, le château est incendié en août 1944 par les troupes d'occupation allemandes¹⁷⁹. Après son rachat par la commune, il est restauré. Un plan de démolition est dressé en 1961¹⁸⁰. Le mur oriental est démoli puis reconstruit ; des fenêtres, côté terrasse, sont transformées en portes ; les cloisons et murs de refends sont détruits. Ce

plan a l'avantage de donner la distribution intérieure telle qu'elle devait être au XVIII^e siècle. Le procès-verbal de visite est important car les notaires ont parcouru le domaine dans un sens repérable, ont indiqué les lieux de dégagement, corridor, escalier, vestibule, porte, ont orienté les pièces et leurs fenêtres. En recoupant ces précieuses indications avec le bail de 1785, la disposition des pièces peut-être reconstituée, sous toute réserve, pour les deux périodes (fig. 18 et 19).

L'entrée se fait, en 1785 et en 1792, au sud par le vestibule méridional (I) que l'archevêque convertit en salon de billard. À l'ouest, la grande chambre remplace un *salon de compagnie* (II). L'abondance des matelas pourrait signifier

177. L. Hauteceur, *Histoire de l'architecture classique en France*, tome III, Paris, Picard, 1950, p. 204.

178. J. Coutura, *op. cit.*, p. 4. P. Bistaudeau estime que le château a été construit en 1729, *op. cit.*, p. 25.

179. P. Boyries, *Bourges et le Bourgeois, l'histoire d'une identité*, Bourges, Burgus édition, 1988, p. 485.

180. Communiqué aimablement par M. Didier Auduteau.



Fig. 17.— Bourges, la Citadelle. Façade sur rivière.

une occupation militaire. Le lustre en cristal a été mis en caisse ; en 1785, il est en mauvais état. Mais les portraits familiaux et royaux l'ont rejoint sans doute en raison de leur connotation anti-révolutionnaire. Cette chambre précède une salle à manger (III) où un escalier permet toujours l'accès au souterrain qui tenait lieu au XVIII^e siècle d'office : la cuisine, sans doute l'actuelle «salle des gardes», la dépense, la souillarde, le commun et l'office, les caves et le puits qui existe encore. Un corridor (IV), donnant à l'ouest sur un parterre, permet l'accès entre la salle à manger et une chambre (V) tapissée en moitié par une indienne rouge et blanche. Ce même tissu se retrouve dans l'alcôve de la chambre suivante (VI). À l'est, une chambre (VIII), aménagée à la place d'un cabinet de toilette et d'une garde-robe, succède à un réduit (VII). Le vestibule septentrional (IX), autre accès principal, donne communication à deux chambres dont l'une avec lingerie

(X et XI). Dans l'avant-corps oriental, la *chambre de l'officier* de 1785 garde toujours la même fonction (XII). Deux garde-robes sont les annexes d'une chambre au sud (XIII). La porte de cette dernière donne sur un corridor. Face à sa porte orientale, se trouve une chapelle à la place d'une ancienne garde-robe (XIV). Les seigneurs avaient l'habitude d'avoir leur chapelle personnelle dissimulée dans le placard du salon, de la salle-à-manger, d'une antichambre¹⁸¹. Dans une chambre méridionale (XV), Cicé a installé un cabinet de curiosité avec des appareils de physique et d'optique : lanterne magique, lunette, télescope, globe, appareil d'aérostatique, un microscope, un baromètre nautique. Le point de vue, cher à Dezallier d'Argenville¹⁸², facilite les recherches du prélat. Une garde-robe (XVI) s'inserrait entre le cabinet et une dernière chambre (XVII). Les documents notariaux évoquent des chambres à l'étage d'entresol. Le toit, plus haut au XVIII^e siècle, abritait

181. L. Hauteceur, *op. cit.*, p. 199.

182. A. J. Dezallier d'Argenville, *La Théorie et la pratique du jardinage*, Paris, Mariette, 1732, p. 7.

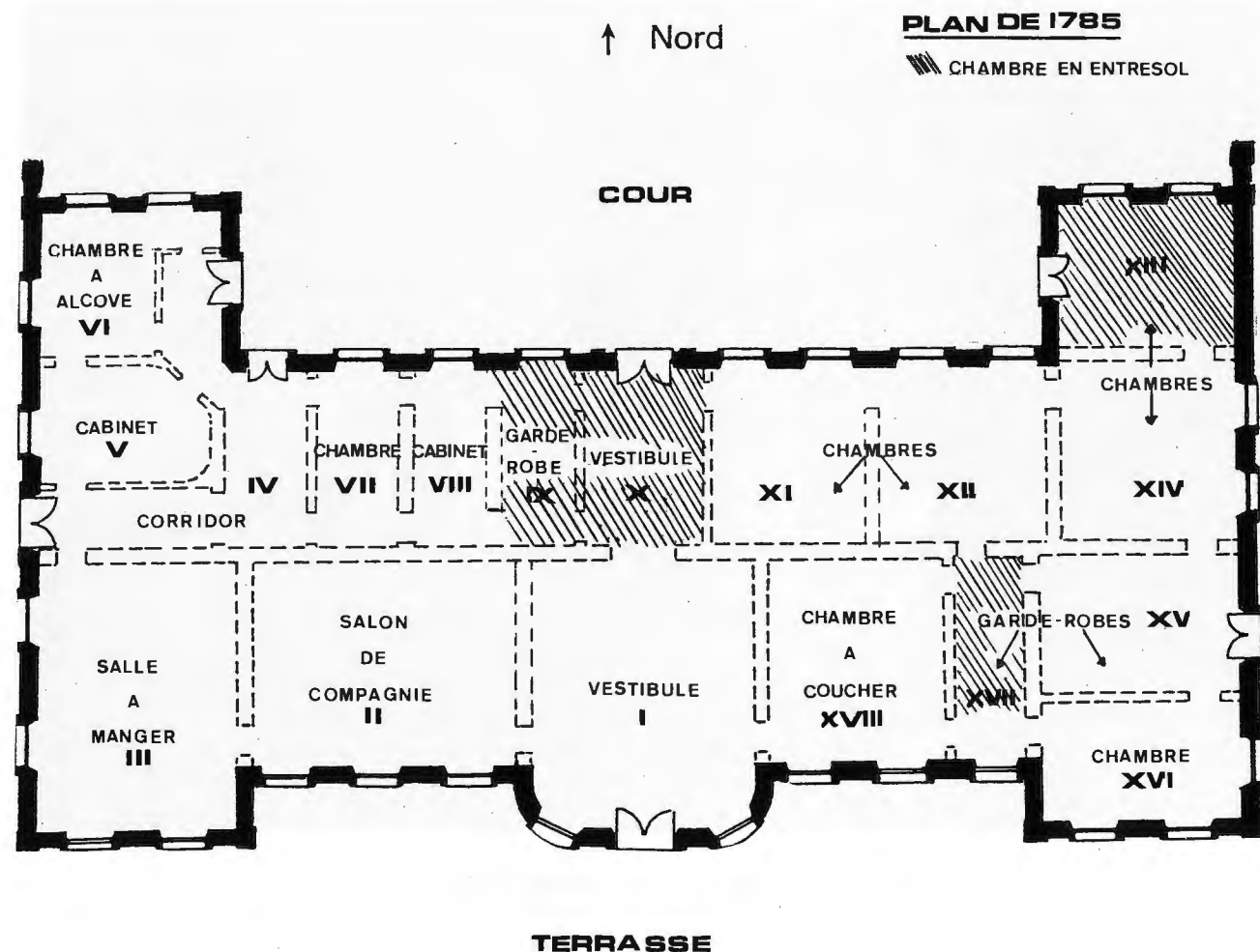


Fig. 18.—Bourg, la Citadelle. Restitution de la distribution interne du château en 1785.

grenier et galetas. Les plans restitués (fig. 18 et 19) positionnent les chambres des domestiques. En 1792, un seul escalier est mentionné dans la chambre à l'est du réduit. La suite du document inciterait à écrire qu'il en existait d'autres¹⁸³.

L'archevêque entre 1785 et 1792 fait quelques modifications mais mineures : suppression d'une cloison. La restitution montre en effet une distribution des pièces habituelle au début du XVIII^e siècle¹⁸⁴. Les points de chauffage sont dans toutes les chambres. L'appoint de chaleur se fait également soit par les réchauds pour les chambres non chauffées, soit par les poêles en faïence pour les pièces de réception (pièces I et III). L'orientation du bâtiment donne certes un beau panorama, mais expose aussi au nord un grand nombre de pièces.

Les descriptions du mobilier, en 1785 et 1792, ne sont pas assez précises pour comptabiliser le changement. Cependant 27 % au moins des meubles d'origine se retrouvent à la Révolution ; ce n'est qu'une approximation. Certains sont déplacés : sofa dans la pièce I, table à damier dans la pièce VIII ; d'autres restent en place : consoles dans la pièce I. Ils sont en grande majorité travaillés dans des essences fruitières (cerisier, noyer), peu dans le chêne et l'acajou. Onze tables de jeu et trictracs sont répertoriés. Les indiennes recouvrent en grande partie lits, fauteuils et murs. Les velours, les draps, les siamoises, la soie, les damas couvrent le reste. Enfin, la citadelle a sans doute été occupée par des troupes ce qui expliquerait le nombre de matelas et de lits de sangle.

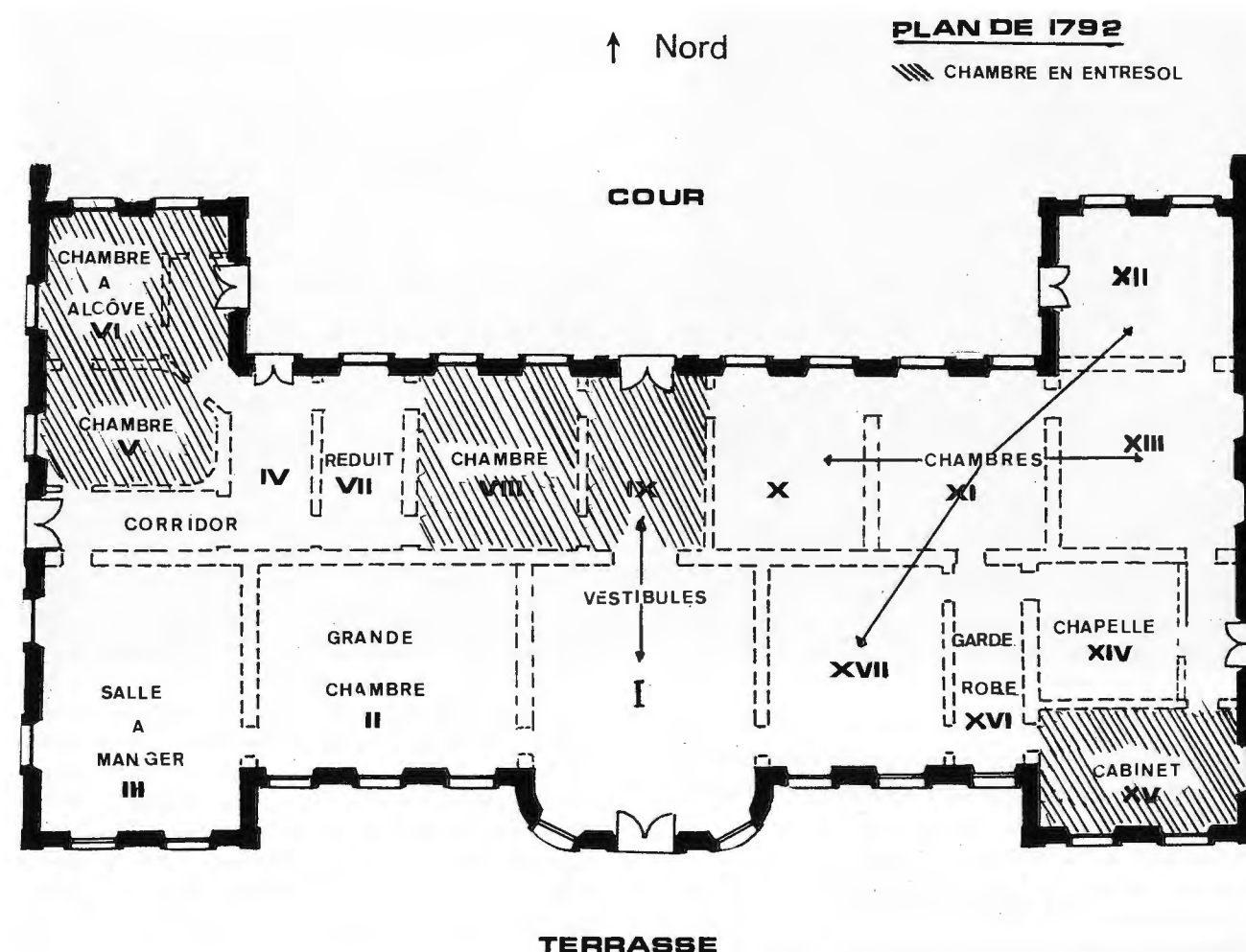
183. J. Coutura, *op. cit.*, pp. 29-30.184. L. Hauteceur, *op. cit.*, pp. 14-33.

Fig. 19.—Bourg, la Citadelle. Restitution de la distribution interne du château en 1792.

Il n'existe aucune bibliothèque à la citadelle et sur la vingtaine de tableaux, plus de la moitié représente les familles Denis et de Broglie. Le peu de livres et de peintures ne permet aucune comparaison avec l'intérieur de Lormont au XVIII^e siècle.

La vaisselle répertoriée est d'une grande richesse et abondance. Avec six cents numéros, le grès représente la part prédominante, suivi par la porcelaine. Plus d'une centaine d'assiettes, quatre-vingt quatre tasses, sucriers, casseroles et autres mobilier de table proviennent de Limoges. La faïence y est représentée par plus d'une centaine d'objets dont soixante-dix proviennent de Strasbourg. La vaisselle comprend aussi cent vingt verres, vingt-quatre carafes, cinquante-deux salières (dont la moitié

en verre violet), deux pots à glace, des huiliers, le tout en verre. Un pot à fleurs et cinq compotiers sont en cristal. Il n'y a aucune argenterie.

Au sud de la maison, se trouve la terrasse pavée avec son garde-corps de ferronnerie ; à l'ouest, s'étend un parterre. Dans la contribution foncière de 1791, il est dit : *une terrasse, une paturée et une remise de la contenance du journal*. Sur un cadastre de 1849 (fig. 20), l'ordonnance du jardin est indiquée¹⁸⁵ mais le tracé d'un jardin anglais et une serre en ont oblitéré une partie. Cinq allées d'arbres au nord et une au sud encadrent ce qui était le parterre occidental, s'achevant, à l'ouest, en une demi-lune. De cette dernière, on accède à une plate-forme puis à la partie agricole par une série d'allées boisées et par un escalier

185. Nous remercions M. Jean-Pierre Bériac pour la communication de ce cadastre.

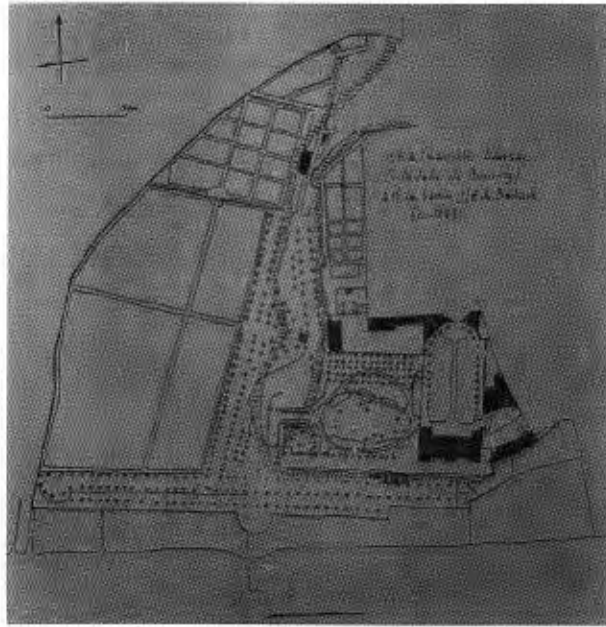


Fig. 20. — Cadastre de la ville de Bourg en 1849.
(Reproduction exécutée par M. J.-P. Bériac).

épousant la dénivellation. Ces frondaisons constituent une charmille en forme de Y, lien entre les jardins supérieur et inférieur.

Les terres agricoles

Elles se situent en contrebas de la citadelle, dans les terres alluviales et hors les murs urbains. La contribution foncière de 1791 évoque, au côté des écuries, une charmille de la contenance d'environ six journeaux, un potager d'environ trois journeaux, un verger de la contenance d'environ deux journeaux, maison pour le jardinier avec écurie, parc à volaille et ayant une issue à la Cordrie par une allée qui conduit à la porte de Blaye. Le cadastre de 1849, plus précis que celui de 1825, montre la disposition des composantes du domaine séparées (fig. 20). Des murs de clôture les séparent. Au nord, dominé par la maison du jardinier, le potager communique avec le verger partagé en quatre parcelles par deux allées perpendiculaires. Deux axes de composition sont perceptibles : le premier traverse le potager et le verger du nord-est au sud-ouest ; le second part de l'escalier où convergent des allées d'arbres et suit la petite allée. Le long de la Dordogne, se trouve une

grande allée d'ormes bordant la rivière au midy de la contenance d'environ un journal et une beullerie. C'est dans ce secteur que se trouve le Peyrat, sorte de débarcadère. En 1785, il se trouve envasé et doit être rehaussé et consolidé face aux coups de mer et à la force des courants de la marée¹⁸⁶. De là, l'archevêque traverse ses plantations avant d'arriver au sommet du plateau.

L'après 1789

Champion de Cicé s'engage très tôt dans la Révolution. Député aux Etats Généraux, il se montre un des partisans de la cause du Tiers lors de débats sur la question de vérification des pouvoirs en commun (mai-juin 1789). Mais depuis un an, un pamphlet circule dans Bordeaux intitulé *Voilà ce qu'on dit*¹⁸⁷. L'auteur y dénonce notamment la vie opulente de Monseigneur. Suit *La réponse pour M. l'archevêque de Bordeaux sur l'écrit intitulé : Voilà ce qu'on dit*. Y sont évoquées les maisons de campagne archiépiscopales : *Et pour nous rapprocher de notre principal objet, demandez à celui qui afficha l'autre jour que l'hôtel ou la maison de campagne de M. l'archevêque doivent être incendiés, pourquoi il avoit fait cette maligne affiche et pourquoi vraisemblablement, il avoit allumé l'incendie ?*¹⁸⁸. Cicé devient, le 4 août, garde des Sceaux du gouvernement Necker mais fait sanctionner, le 24 août 1790, la Constitution civile du Clergé. Soupçonné d'être contre-révolutionnaire, il démissionne le 20 novembre et émigre, en septembre 1791, en Hollande puis à Londres en abandonnant tous ses biens.

Le château de Lormont

Les érudits du XIX^e siècle ont accablé, à tort pour une fois, les révolutionnaires à propos de Lormont. Ils affirment que, dès septembre et octobre 1789, des vandales le saccagent. Ce qui reste du château est entièrement détruit, le mobilier volé ou saccagé. Petit à petit, les habitants du village s'approvisionnent en matériaux. Or, nous avons trouvé un document qui prouve en partie le contraire.

Après la nationalisation de Lormont au début de l'année 1791, les autorités procèdent, le 24 février, à un rapport d'estimation du domaine¹⁸⁹. Ce document est très important pour notre étude car il décrit la demeure d'est en ouest. *Ledit château, que nous avons trouvé, consiste en trois grands pavillons, couverts d'ardoises, cuvier, chai, prisons,*



Fig. 21. — Château de Lormont au début du XIX^e siècle, dessin aquarellé. (A. M. Bordeaux, Lormont, Grand Cailou, n° 56).

bassefosse et autres batiments, grand terrain servant autre fois d'avant cour, autre terrain où étoit autrefois la cour, où est un puits, deux grands appants fermés de pierre, couverts de tuiles, tous les deux remplis de poutres, chevrons, planches, soliveaux et autres boisage provenant de la démolition, soit du grand corps de logis où estoit le dôme, soit d'un autre pavillon qui joignoit le dôme au dessus de la chapelle, soit des offices, cuisines et parquets, soit des murs de terrasses et guérites. Plus sur lad. cour et avant cour, seize grosses pilles de pierre de taille dure et moëlon, provenant de différentes démolitions dont est parlé, dans le nombre de quelques pierres, il est une quantité très considérable en Taille Bourg et première qualité. Grand jardin et parterre. La description se poursuit par deux pièces de terre de trois journaux chacune, avec vignes ou ensemencées de froment, des douves, une pièce de terre plantée en taillis et majoritairement en haute futaie. Cette dernière est la garenne qui précède un escalier en pierre au bas, vers le couchant de lad. garenne, aboutissant au chemin riverin.

Cette description n'est en fait que l'image des travaux de Rohan et Cicé. Il ne reste à cette date que le logis d'entrée et une partie du *Logis des étrangers* et un pavillon au *logis de l'archevêque*. Mais les terres sont ensemencées et la garenne est intacte. L'évocation des débris des terrasses et des guérites fait d'ailleurs penser à l'œuvre du dernier archevêque. Un dessin aquarellé du début du XIX^e siècle, conservé aux Archives municipales de Bordeaux, confirme visuellement ce document¹⁹⁰ (fig. 21). Le pavillon d'entrée est intact, et sa toiture n'est pas encore modifiée. Du château proprement dit, il ne reste que des fragments du *logis des étrangers*. Le plus occidental disparaîtra au cours du siècle. De la garenne, il ne reste qu'un bosquet.

Estimée à 100 000 livres, la propriété est vendue en mars en trois lots¹⁹¹. Revendu, le château est racheté par Bernard Expert, le 1^{er} nivôse An III (21 décembre 1794). Le 17 août 1795, à 8 heures, douze grandes poutres et huit cents mètres cubes de moellons, répartis en six lots, sont mis aux enchères. L'un des deux gros acheteurs sera Etienne Laclotte¹⁹², l'un des experts en 1770.

186. J. Coutura, *op. cit.*, p. 25.

187. A. M. Bordeaux, s. l. n. d., 56 pp.

188. Arch. Dép. Gironde, 8 J 721, fonds Bigot.

189. Arch. Dép. Gironde, Q 608.

190. Arch. mun. Bordeaux, Lormont, Grand Cailou n° 56.

191. Le château, les matériaux de démolitions et treize hectares de bois, vignes et terres labourables constituent le premier lot. Le second comprend le moulin dit « de l'archevêque », et le troisième deux pièces de terre. Le premier acquéreur du château est le banquier Peixotto, pour 140 500 livres, le 30 mars 1791. Le 27 mai, il achète le moulin pour 10 200 livres. Le financier le remet aux enchères le 27 septembre 1792. Au sixième feu, le sieur Bourgeade l'acquit pour 80 000 francs.

192. A. D. Gironde, Q 894 ; H. Souque, *Lormont de 1788 à 1792*, Amis du Vieux Lormont, n° 11, 1989-1990, pp. 8 et 21.

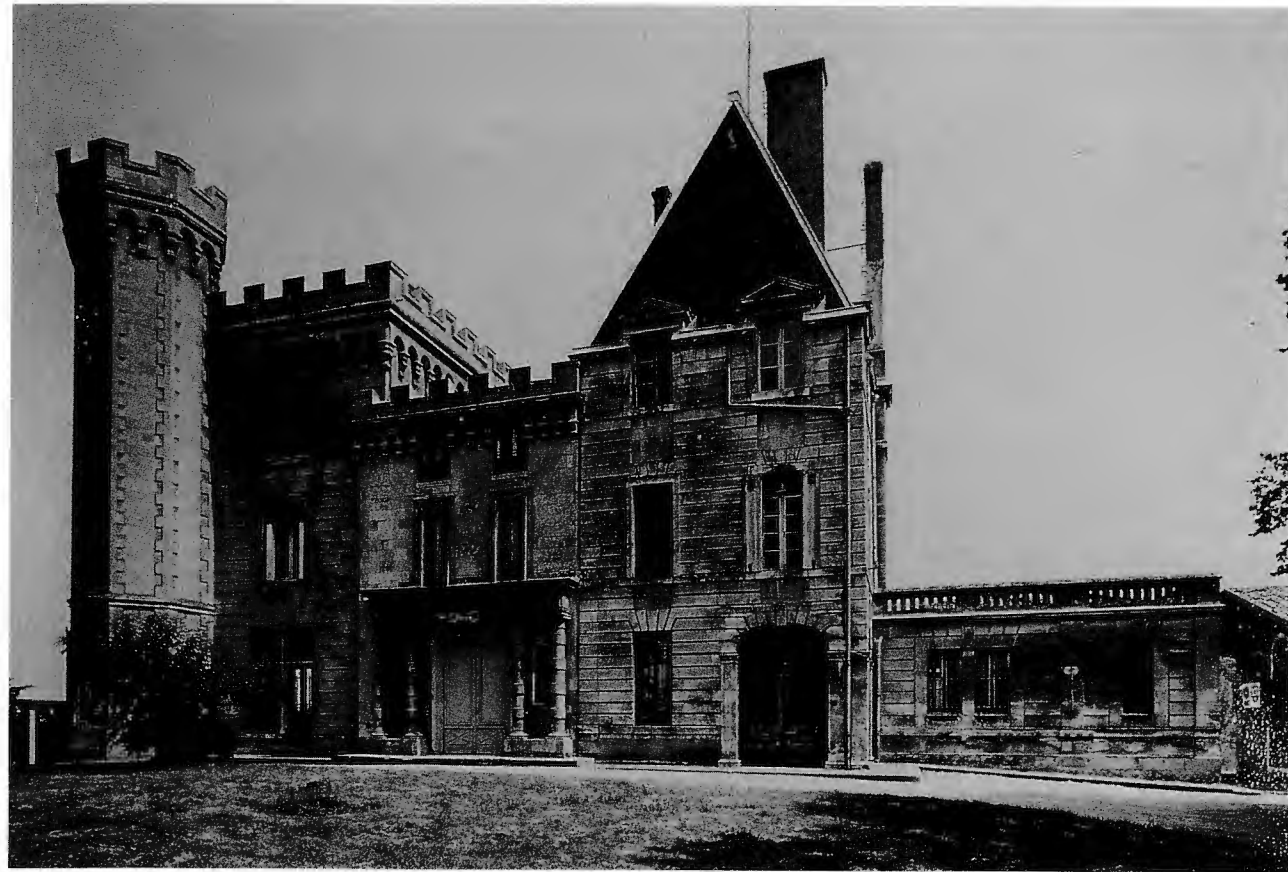


Fig. 22.—Lormont, château du Prince noir. Façade méridionale du corps de logis principal.
(Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-204V).

En 1876, M. Schacher, autre propriétaire, ne fait que restaurer les vestiges du château¹⁹³. Une photographie de J. Størk¹⁹⁴ montre la demeure réaménagée. Le pavillon et une section du *logis des étrangers* subsistent. L'escalier en fer à cheval supporte un store. Vers 1880, la façade néo-Renaissance anglaise est plaquée sur l'antique construction¹⁹⁵ (fig. 22 et 23). L'édifice, que nous pouvons encore contempler, est le résultat de toute cette riche histoire. Seule, la partie couverte «en pavillon» est du XVII^e siècle. Même la datation de l'escalier en fer à cheval est incertaine.

Malheureusement, le XX^e siècle finit de défigurer le site. Le pont d'Aquitaine, réalisé de 1955 à 1967, et l'autoroute A 62 amputent d'une grande superficie le parc de l'édifice, surnommé «le château du Prince Noir». Des projets immobiliers veulent annihiler les traces historiques.

Beauséjour

Comme pour Lormont, Beauséjour est déclaré Bien national et le 20 décembre 1790, un rapport d'estimation est dressé¹⁹⁶. Beauséjour consiste en *maison superbement bâtie*¹⁹⁷, *chai, cuvier, vaisseaux vinaires, cour, puits, jardin, un très beau vivier, vignes, bois, taillis, garenne, pignadas et ornière, contenant le tout par entier cinquante-trois journaux, quatorze rêges et treize carreaux. Et avons estimé à la somme de 54 000 livres*. Des pièces de vignes sont ajoutées à la liste, dont les deux de Pape-Clément, de 13 journaux en tout. Le tout est estimé 91 200 livres, soit un tiers de l'estimation totale des propriétés bâties et non bâties de l'archevêché¹⁹⁸. Les recherches n'ont pu être poursuivies étant donné la masse de documents à consulter.

193. Et non pas comme affirme les érudits, «conserve le corps de logis d'entrée mais démolit deux pavillons sur les trois existants».

194. Musée d'Aquitaine, conservée dans les papiers de la famille Rabaud.

195. Cf. assiette de Vieillard de 1880, conservée au Musée d'Aquitaine (inv. 86. 13. 55).

196. A. D. Gironde, Q 608.

197. Je souligne.

198. Marion, *Documents relatifs à la vente des biens nationaux*, tome I, Bordeaux, Cadoret, 1911, p. 3.

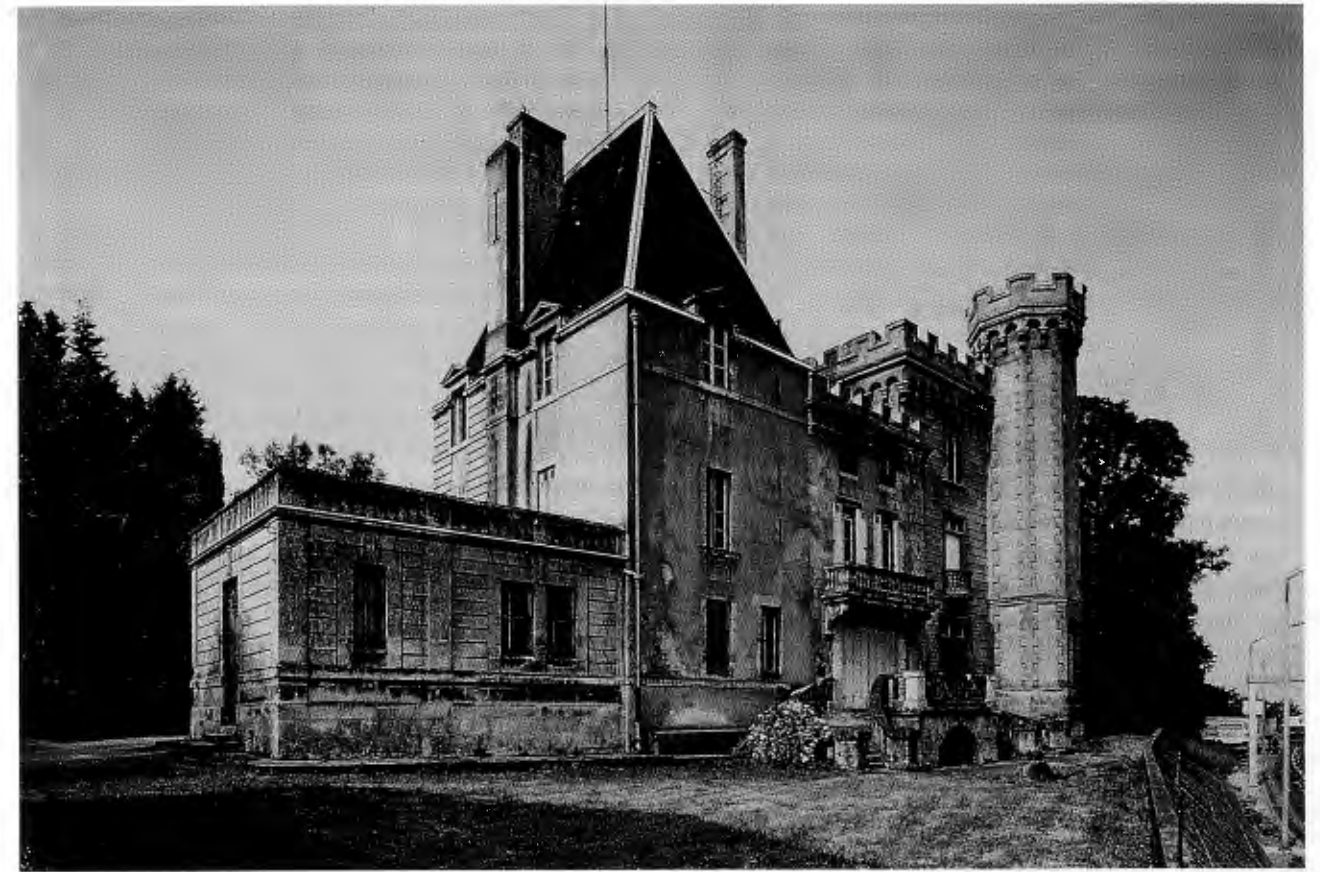


Fig. 23.—Lormont, château du Prince noir. Façade septentrionale du corps de logis principal.
(Cliché Chabot, Inventaire général d'Aquitaine, 1981, S.P.A.D.E.M. 81-33-208V).

Le domaine agricole de Beauséjour, après la Première Guerre mondiale, devient le lieu d'implantation d'usines, notamment les usines Peugeot. Actuellement, la maison noble de Beauséjour se situe sur la base aérienne 204 de l'Armée de l'Air. Mais est-elle celle dont nous avons parlé précédemment ? Les autorités militaires, que nous remercions¹⁹⁹, nous ont permis de nous rendre sur les lieux afin de la visiter.

La demeure, de plan en U, est à rez-de-chaussée. Le corps de logis principal est cantonné par deux ailes droites en retour d'équerre (fig. 24 et 25). Des baies de comble ne sont pratiquées que sur le côté cour. Deux portes principales sont au corps de logis : côté cour, une première entourée de baies ; côté jardin, la seconde précédée d'un degré bordé d'un muret (fig. 26). Les fenêtres sont pour la plupart de hautes baies étroites. La façade sur le jardin ne se fait que sur un niveau alors que celle côté cour est surmontée d'un étage de comble ; la toiture rattrape la différence. Le crépi

récent masque l'appareillage des murs. Il est bien difficile d'avancer quelque date au sujet de cette demeure. Cependant, quelques éléments architecturaux pourraient permettre quelques datations. M. Paul Roudié émet l'hypothèse que le type de baies hautes et étroites, qui sont présentes sur toutes les façades, seraient du XVII^e siècle. Les trois croisées, côté cour, ont été d'ailleurs diminuées (fig. 24). Les deux portes d'entrée, surmontées d'un arc plein-cintre, possèdent un châssis de tympan en éventail qui pourrait les dater du XVIII^e siècle. En outre, la porte côté jardin est entourée d'un chambranle alors que l'autre porte est inscrite dans un renforcement et surmontée d'un arc plein cintre dont les claveaux en croisette alternent de niveau. Les baies de comble de cette façade, inscrites dans un toit brisé, n'apportent aucune précision chronologique selon M. Paul Roudié. Leur modèle ne correspond à rien de connu. L'actuel salon d'honneur de la base est, de par sa décoration, sans nul doute du XVIII^e siècle (fig. 27 et 28).

199. Nous remercions plus particulièrement le Colonel Guillot, commandant la Base aérienne 204, et le lieutenant-colonel Lafforgue.

Si on se réfère aux différents documents cités dans la partie consacrée à Beauséjour, quelques contradictions apparaissent. La première concerne le premier étage, indiqué dans l'inventaire après décès de Mgr de Béthune : ce niveau, comportant les appartements privés du métropolitain, est rappelé par Jaugeon en 1744 ; actuellement, il n'existe qu'un étage de comble. La seconde réside dans les textes : Bonfin, dans les années 1780, parle d'une *maison neuve*. L'absence dans les comptes de pierres et de maillons infirme la reconstruction. L'ampleur de la restauration reste pour l'heure inconnue.

Bourg-sur-Gironde

En 1789, les notables de Bourg sont toujours attachés à la personne de l'archevêque. Lors de sa nomination comme Garde des Sceaux, une lettre datée du 14 août indique : *si l'importance de vos fonctions ne nous laisse plus le plaisir honorable de vous voir parmi nous, il se mêlera un regret à votre satisfaction ; mais instruit exemples de dévouement, nous en ferons un sacrifice à l'intérêt public* ²⁰⁰. Les travaux continuent à la citadelle. Le 20 janvier, Beraud, maître tuilier à Lormont, y livre deux mille quatre cents tuiles ²⁰¹. La vicomtesse meurt le 13 décembre. M. de Mons, un de ses héritiers, en devient propriétaire ainsi que de la terre de Lansac ²⁰². Le 14 décembre, Dupuy avance de l'argent pour des travaux et de la chaux éteinte est fournie pour l'hôtel Joly.

L'année suivante, le 29 août, une autre lettre honore le travail du ministre qui répond avec dévouement et zèle pour sa ville ²⁰³. Mais lorsque Cicé démissionne, aucune mention n'est écrite dans les registres. La résidence est vide ; Dupuy et «Francis» la gardent. En 1791, la contribution foncière indique que Cicé en est toujours le locataire. La maison rue Bataillère appartiendrait à Jolly, chirurgien de M. de Cicé, ci-devant archevêque de Bordeaux.

Le 23 avril, étant donné les rumeurs de bandes armées, les maires et jurats demandent à retirer les canons de la citadelle, *dans la maison et dépendance d'icelle appartenant à M. de Cissé, cy-devant garde des Sceaux de France et archevêque de Bordeaux* et de la maison Duplessy ²⁰⁴. Sur les vingt-cinq canons qui restaient de la Fronde, vingt-deux partent pour Bordeaux.

Les 5, 7 et 10 mai 1792, l'inventaire des effets de Cicé est dressé. Le chanoine Mengin, procureur de Cicé depuis le 19 avril 1788 ²⁰⁵, reçoit les notaires. *La maison qu'habitait en cette ville M. Cicé, située rue qui descend au port contient une trentaine de matelas signe d'une occupation militaire. Après l'inventaire, un ordre est donné de vendre promptement le mobilier de la citadelle* ²⁰⁶. Une partie du mobilier est vendue alors que les administrateurs du district ne le savent pas. *P.S. : dans le cas où vous décideriez que les meubles doivent être vendus, nous vous prévenons qu'il y a beaucoup de fayance et porcelaine où il y a des armoires et nous ignorons quel seroit le mode pour faire vendre ces objets*, signé Joncard. La réponse indique qu'il n'y a aucun empêchement de ce côté. Les objets armoriés peuvent être vendus à la condition de les exporter hors de France. Les biens sont confisqués le 13 brumaire an V après le départ de M. de Mons ²⁰⁷.

Selon M. Jacques Lisse, Jean-Baptiste Desnanots, parent de la vicomtesse, récupère la citadelle. En 1797, Bernadotte visite le domaine : *le château de Bourg, construit maintenant à la moderne et sur le point le plus élevé de ce district d'où l'on domine les deux rivières qui le bornent (...) fut possédé par l'ex-archevêque Cicé, qui l'avait embelli pour en faire sa petite maison* ²⁰⁸. En 1806, la citadelle est héritée par M. le baron de Béchade, conseiller à la cour de Bordeaux ²⁰⁹.

200. A. M. Bourg, Reg. de la Jurade, BB 23, f° 165 v° - 166.

201. A. D. Gironde, G 29 supplément.

202. E. Maufas, *op. cit.*, p. 428.

203. A. M. Bourg, Reg. de la Jurade, BB 24, f° 105.

204. *Ibidem*, CC 25, f° 19.

205. A. D. Gironde, étude Duprat, 3E25304. Mengin sera l'objet d'une perquisition, le 12 juin 1792, rue du Palais au Faubourg Saint-Seurin où une partie des meubles et des plantes de Cicé étaient cachés ; A. D. Gironde, Q 909.

206. A. D. Gironde, Q 909, lettre non datée.

207. E. Maufas, *op. cit.*, p. 428.

208. Bernadotte, *Antiquités bordelaises ou tableau historique de Bordeaux*, Bordeaux, Moreau, 1797, p. 124.

209. E. Maufas, *op. cit.*, p. 428.



Fig. 24.—Mérégnac, domaine de Beauséjour. Façade sur cour. (Cliché Armée de l'Air).

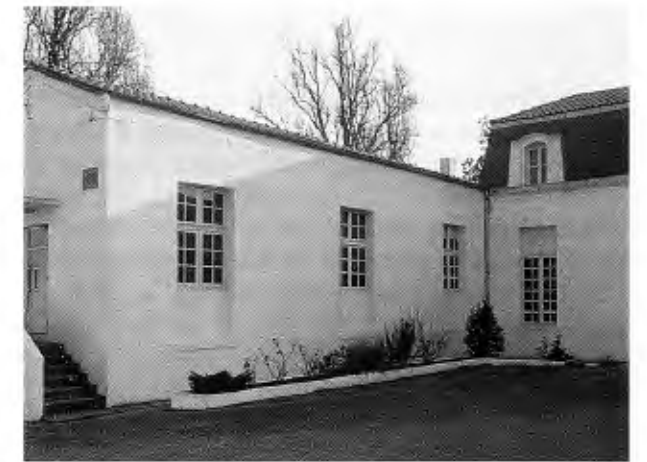


Fig. 25.—Mérégnac, domaine de Beauséjour. Façade sur cour. (Cliché Armée de l'Air).



Fig. 26.—Mérégnac, domaine de Beauséjour. Façade sur jardin. (Cliché Armée de l'Air).



Fig. 27.—Mérégnac, domaine de Beauséjour. Salon d'honneur. (Cliché Armée de l'Air).



Fig. 28.—Mérégnac, domaine de Beauséjour. Salon d'honneur. (Cliché Armée de l'Air).

Epilogue

Après l'entretien du 5 avril 1808, le baron Fauchet fut chargé d'acheter au nom de l'état, une propriété de villégiature pour le métropolitain. Après l'échec de l'achat du domaine de Chantilly à Caudéran, le préfet Gary se tourne vers le domaine de Foncastel, dit de Massiot, mitoyen de Fontainieu. La veuve Bonniot le cède pour 50 000 francs. Napoléon signe un décret le 8 décembre et l'acte d'acquisition est passé le 2 mars 1811, par devant Me Bouan ²¹⁰.

6 000 francs, provenant du ministre des Cultes, sont ajoutés pour les réparations et l'ameublement. Mgr Donnet va adjoindre le domaine de Fontainieu en 1837 avant de le donner aux Frères des écoles chrétiennes en 1873 ²¹¹. L'archevêché possèdera Fontcastel jusqu'en 1883, date à laquelle le domaine de dix hectares sera mis en vente par le préfet.

210. A. D. Gironde, étude Bouan, 3E 13201, n° 58.
211. Cf. Mlle Durand de La Grangere, *Le Cardinal Donnet et ses arbres aimés*, Bordeaux, J. Durand, 1886.

Etudes d'archives
Groupe Jules Delpit

Archives et mégalithes ou de l'utilité des études d'archives pour mieux connaître les monuments mégalithiques

par Marc Devignes¹

L'étude des notes manuscrites laissées par les anciens préhistoriens, et notamment les pionniers du XIXe siècle, est tout à fait instructive pour qui s'intéresse aujourd'hui à la question des mégalithes.

On peut y apprendre, par exemple, quel était l'état ancien de monuments aujourd'hui diminués ou détruits ou encore quelles étaient les traditions et les légendes qui entouraient autrefois les dolmens et les menhirs. On peut aussi y découvrir des informations inédites sur des fouilles dont les comptes-rendus ont été très abrégés, voire inexistantes... et bien d'autres choses encore : localisation de monuments disparus, circonstances de telle ou telle destruction, etc.

A partir d'archives girondines, certaines appartenant à notre Société, nous voudrions montrer ici tout le bénéfice que l'on peut tirer d'une bonne analyse de ces notes manuscrites anciennes pour l'étude de certains monuments mégalithiques départementaux.

Ainsi ce travail nous emmènera en divers points de la campagne girondine (fig. 1), et tout d'abord en Entre-deux-Mers.

La Peyre Plantade ou Pierre Tremblante (Saint-Martial)

Nous commencerons donc notre tour d'horizon par les plateaux calcaires du sud de l'Entre-deux-Mers, région où Léo Drouyn, au siècle dernier, aimait tant à se promener et à y rechercher les nombreux vestiges anciens, de toutes les époques, qui s'y trouvent encore.

On sait que Drouyn (1816-1896), peintre-paysagiste de son état, nous a laissé une remarquable série de 50 volumes manuscrits conservés aujourd'hui aux Archives municipales de Bordeaux². Quatre tomes de cette série (les

1. Centre Pierre Paris, UA 991 du CNRS, Université de Bordeaux III.

2. Mss 243-292.

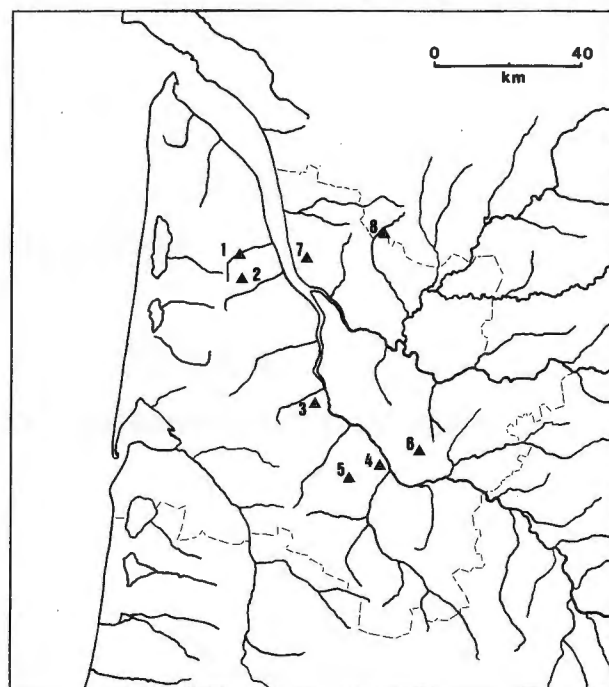


Fig. 1. — Localisation des monuments étudiés dans le texte.
1, Tombeau de Campet (Saint-Laurent-de-Médoc);
2, Poujau Mounitan (Lustrac-Médoc);
3, Nécropole de Peyrehaut (Villenave-d'Ornon);
4, Dolmens des Hountêtes (Illats);
5, Cromlech de la Capère (Landiras);
6, La Peyre Plantade (Saint-Martial);
7, Dolmen du Cluseau (Saint-Ciers-de-Cannasse);
8, La Pierre couchée (Laruscade).

numéros 46 à 49) sont consacrés à ses recherches archéologiques et contiennent de nombreux éléments d'information qu'il avait patiemment collectés mais n'avait pas eu le temps de publier, en dépit d'une activité certaine en ce domaine. Il y a quelques années, A. Roussot fit connaître une partie de ces informations inédites intéressant la préhistoire girondine³.

Aujourd'hui, c'est donc une note relative à un mégalithe de l'Entre-deux-Mers que nous voudrions présenter. Il s'agit d'un monument extrêmement méconnu, la Peyre Plantade de Saint-Martial, dont la seule véritable mention est justement celle faite par Léo Drouyn dans ses notes manuscrites :

«Peyre-Plantade (sic) entre St Martial et St Germain (canton de St Macaire) Même jour et avec le même. C'est tout bonnement une borne placée à l'embranchement de deux chemins. Au coucher du soleil elle fait plusieurs tours sur elle-même. S'il y a eu un monument primitif ce n'est certainement pas celui qui existe actuellement»⁴.

Dans ses notes, Drouyn avait adopté une classification précise pour les différents monuments décrits et celui-ci se

trouve rangé dans sa série D, ce qui correspond aux «monuments druidiques» : il avait donc quand même tendance à penser que la Peyre Plantade avait été, autrefois, un mégalithe⁵.

Comme l'a fait remarquer le grand archéologue girondin, actuellement, cette Pierre Plantée se réduit à une simple borne, haute d'environ 30 cm, soit qu'on ait retaillé le mégalithe préexistant, soit qu'on l'ait remplacé par cette petite pierre (et que le nom et les légendes soient restées)... soit encore qu'il n'y ait jamais eu de mégalithe à cet endroit ! Cette dernière hypothèse nous semble, à vrai dire, bien peu probable mais on ne peut l'écarter totalement.

Une enquête auprès des habitants de la commune nous a fait découvrir que la Pierre est plutôt connue, de nos jours, sous le nom de Pierre Tremblante⁶. On raconte encore diverses légendes sur son compte, un peu différentes de celles rapportées par Drouyn : on dit que la Pierre tremble tous les 107 ans ou bien qu'elle tremble quand elle entend sonner les 12 coups de midi... Tout cela cadre parfaitement avec le folklore, bien caractéristique, entourant les monuments mégalithiques où les pierres qui bougent, qui marchent, qui dansent ou qui tremblent sont légion⁷.

Ces légendes relatives au monolithe de Saint-Martial viennent enrichir quelque peu le folklore des mégalithes girondins qui est, à vrai dire, un peu terne par rapport à celui relatif aux dolmens et menhirs de régions voisines, les Landes, par exemple.

Le cromlech de la Capère (Landiras) et les dolmens des Hountêtes (Illats)

Le cromlech ou cercle de pierres de la Capère en Landiras est un monument bien énigmatique que l'on ne connaît que grâce encore à Léo Drouyn qui le signala dans sa *Guienne militaire*.

Dans ses notes manuscrites, Drouyn revient sur ce monument pour nous en dire ceci :

«Dans les environs a un endroit nommé La Capelle, Mr Trenit, qui en est le propriétaire, à détruit, il y a une vingtaine d'années, un cromlech (du moins d'après la description qu'il m'en a faite, j'ai cru reconnaître ce genre de monument :) De grosses pierres placées en rond, une pierre plate placée au milieu, sous cette pierre un tombeau en chaux et sable très dur, dans le tombeau une quantité d'ossements et des médailles triangulaires tout cela est détruit je n'ai pu visiter l'emplacement»⁸.

Compte-tenu de la date de la rédaction de cette notice, dont le contenu est légèrement différente de celle publiée en 1865, la destruction du monument a dû se situer vers les années 1830.

De quel type de mégalithe s'agissait-il exactement ? Véritablement d'un cromlech, c'est-à-dire de menhirs placés en cercle, ou bien du péristalithe d'une sépulture mégalithique inédite ? La deuxième hypothèse pourrait être la bonne puisqu'il est question de la trouvaille d'ossements humains sous une dalle au centre du cercle. Néanmoins, la description de cette tombe est plutôt étrange : coffrage (?) en béton, présence de «médailles»... On a donc du mal à décider de la nature exacte de ce monument.

Quoiqu'il en soit, on notera tout de même que des «cromlechs» ont été signalés çà et là dans la région, au siècle dernier pour la plupart.

Pour la Gironde, on a parlé d'un cromlech à Gaillan, près de Lesparre⁹ et aussi à Saint-Christophe-de-Double¹⁰ : ces deux cas nous paraissent fort douteux, surtout le monument de Gaillan, transféré en toute hâte au Jardin public de Bordeaux, soi-disant pour assurer sa conservation.

En Dordogne, si l'on en croit certains, les cromlechs abondent, notamment près de Belvès, à Carves où on en signala 3 et aussi à Besse. En réalité, il semble s'être agi de blocs en position naturelle dont la disposition affectait une vague forme circulaire.

Dans le Lot-et-Garonne, on a parlé de cromlechs à Sauveterre-la-Lémance mais, là encore, il ne s'agirait en vérité que de blocs de grès ferrugineux en place. Pour ce département, toutefois, on a un cas beaucoup plus intéressant avec *las Naou Peyros* de Réaup-Lisse¹¹ : là, il a bien pu y avoir un véritable cromlech.

Plus au sud, en pays gersois, Mazéret a cru voir des cromlechs près de la Coume de Tressens à Marsolan¹². Ces monuments nous semblent bien incertains. Enfin, dans les Landes, R. Arambourou signala un cercle de pierres près du menhir gravé de Larrivière¹³.

En dépit du scepticisme qui marque nos propos sur les cromlechs déjà signalés en Aquitaine, nous ne sommes pas hostile à l'idée que de tels monuments aient pu exister par chez nous. En effet, contrairement à ce que l'on a dit parfois, il n'y en a pas qu'en Bretagne ! On en connaît un grand nombre dans les îles britanniques avec des exemples ultra-célèbres (Stonehenge, Avebury...). Il en existe aussi de magnifiques exemples dans le sud du Portugal, près d'Evora, et dans beaucoup d'autres endroits encore, y compris en France : cromlech du Puy de Pauliac à Aubazines, Corrèze ; cromlech des Peirarines à Blandas, Gard, etc.

Non loin de la Capère¹⁴ et de son cercle de pierres, se trouvent les restes de deux dolmens dans le bois des Hountêtes à Illats (fig. 2). Ces deux mégalithes furent signalés jadis par Jouannet qui en donna une description sommaire avant de signaler leur démolition par le propriétaire de l'époque¹⁵.

8. Notes manuscrites, tome 46, p. 43-44.

9. Gassies, 1875.

10. X, 1938, p. 50.

11. Fabre, 1952, p. CVI.

12. Mazéret, 1907.

13. Arambourou, 1983, p. 62.

14. Le nom de *la Capère* (la Chapelle) suggère la présence ancienne en ce lieu d'un édifice religieux, peut-être pour christianiser le site païen que représentait le cromlech.

15. Jouannet, 1837 et 1843.

3. Roussot, 1972.

4. Drouyn, notes hist. et notes archéo., t. 46, p. 354.

5. Rappelons bien sûr ici que, vers le milieu du XIXe siècle, on attribuait encore aux druides et aux gaulois la construction des dolmens et menhirs.

6. Comme le petit menhir ensablé de Sauviac, dans le Bazadais ; Devignes, 1979.

7. Mohen, 1989.



Fig. 2. — Etat actuel du dolmen n° 1 des Hountêtes ou du Basque (Illats).

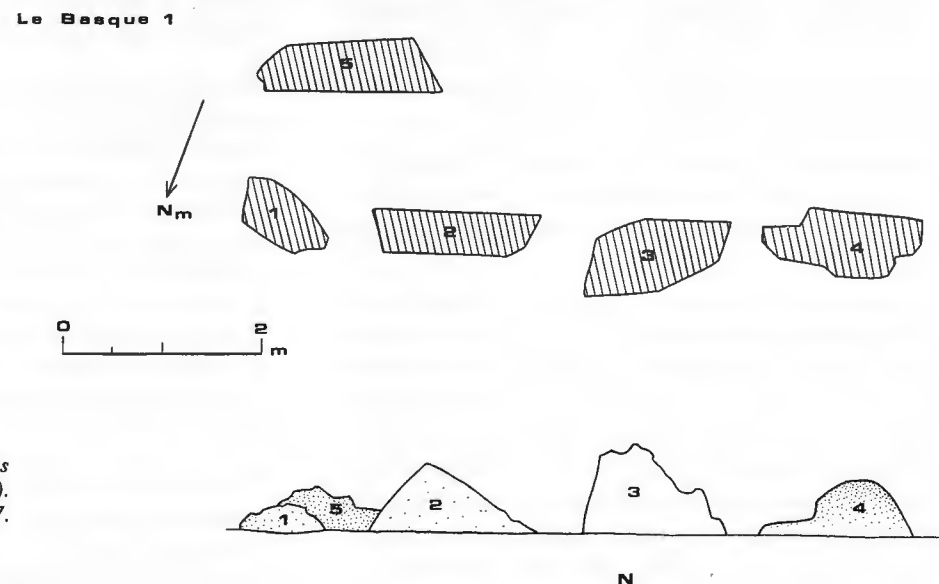


Fig. 3. — Plan du dolmen n° 1 des Hountêtes ou du Basque (Illats). Relevé effectué en 1987.

Léo Drouyn passa sur le site quelques années après cet acte de vandalisme et nous a laissé¹⁶ le témoignage inédit suivant :

«Les deux allées couvertes d'Illats décrites par Mr Jouannet sont presque entièrement ensevelies dans le sable et dans peu d'années la plus intéressante des deux aura disparu. Elle se composait de trois rangs parallèles de trois longues pierres, recouvertes par six autres pierres plates et fort grandes. Ce monument a été renversé par un paysan qui cherchait un trésor. L'autre allée est plus petite et ne

conserve plus qu'un rang de pierres alignées. Ces deux curieux monuments sont entourés de trois côtés d'une grande enceinte de pierres brutes, qui peut cependant être plus moderne, des roches naturelles forment le 4^{ème} côté. A quelques centaines de mètres à l'est sont deux fontaines appelées les hountêtes qui ont la propriété de guérir les maux de nez...»

Fort heureusement, les prédictions de Drouyn ne se réalisèrent pas et les vestiges de ces deux dolmens n'ont pas disparu dans le sable !

16. Notes manuscrites, tome 48, p. 508.

La description est au demeurant intéressante car elle donne un état des lieux de cette nécropole mégalithique après la démolition intervenue au début des années 1840. Elle complète bien les informations qu'avait publiées Jouannet. Nous avons pu ainsi constater que probablement — et fort heureusement — très peu de changements sont intervenus depuis le milieu du XIX^e siècle : la plus petite des deux allées, dont nous avons relevé le plan en 1987 (fig. 3), semble notamment inchangée depuis le passage de Drouyn.

Aujourd'hui, les restes des deux dolmens d'Illats dorment paisiblement dans un petit bois de chênes jouxtant une ancienne carrière reconverte en piste de moto-cross. L'autoroute A. 62 passe non loin de là et, encore plus près, il y a une ligne de haute tension : tous ces aménagements modernes ont, par chance, évité le site mégalithique...

Les dolmens de Peyrehaut (Villeneuve d'Ornon)

Cernée de nos jours de toute part par les lotissements de maisons individuelles, la nécropole mégalithique de Peyrehaut à Villeneuve d'Ornon est un des plus remarquables ensembles dolméniques de l'Aquitaine.

Elle se compose actuellement des ruines de cinq dolmens édifiés à partir de blocs de poudingue trouvés sur place ou dans le voisinage immédiat. Découverte semble-t-il en mars 1863 par P. Sansas¹⁷, elle fut décrite de façon succincte par L. Drouyn, texte déjà publié par A. Roussot¹⁸. C'est sans doute vers la fin du siècle dernier qu'un artiste-peintre bordelais, A. Girault, s'y intéressa à son tour et communiqua à F. Daleau une note sur ces mégalithes, ainsi qu'un plan d'ensemble malheureusement disparu¹⁹. Beaucoup plus tard, en 1942, J. Ferrier effectua des fouilles dans l'une des allées couvertes du site et publia, 30 ans plus tard, le résultat de ses recherches²⁰.

Lors de la préparation de notre thèse sur les mégalithes girondins²¹, nous avons longuement compulsé les riches archives de notre Société et eu la bonne fortune d'y découvrir un document très instructif sur cette nécropole mégalithique de Villeneuve. Il s'agit d'un petit livret bleu édité jadis par l'Association Française pour l'Avancement des Sciences à l'attention de ses membres et destiné à y noter des renseignements. Ce livret fut intitulé par son

possesseur : «Léognan, Couhins». Il fait partie de toute une série de carnets analogues consacrés chacun à l'histoire et à l'archéologie de localités régionales, essentiellement girondines. Malheureusement, il nous est difficile de préciser qui est l'auteur de ce consciencieux et méritoire travail. Nous avons tendance à penser qu'il s'agirait de M. Charrol, mais nous ne saurions être affirmatif. En tout cas, ces livrets manuscrits remontent assurément à la fin du XIX^e siècle, aux années 1880 notamment, comme le prouvent certaines annotations.

L'intérêt du livret traitant de Léognan est évident pour l'étude de la nécropole de Peyrehaut : outre un plan d'ensemble du site, il contient des relevés des différents dolmens repérés par ce chercheur inconnu.

Toujours lors de la préparation de notre thèse, un autre document passionnant, traitant des dolmens de Villeneuve d'Ornon, nous était communiqué par R. Séronie-Vivien à qui nous sommes heureux, ici, de renouveler nos remerciements les plus amicaux. Ce chercheur girondin eut l'occasion dans sa jeunesse, en 1944, avec quelques amis, de fouiller le dolmen 1 de la nécropole. Il consigna méticuleusement ses observations au sein du bulletin d'une amicale, le *Speleologic-club* : outre les résultats de la fouille, on y trouve une description précise des différents mégalithes existant dans le bois de Peyrehaut à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce sont donc ces deux documents — le livret bleu et les notes Séronie-Vivien — que nous étudierons ici. Nous examinerons ce qu'ils apportent pour la connaissance de chaque dolmen actuellement visible sur le site et aussi pour la connaissance de l'état de la nécropole à deux périodes différentes, fin du XIX^e siècle et milieu du XX^e.

Le dolmen 1 de la nécropole est donc celui qui a été fouillé naguère par R. Séronie-Vivien. Le mieux, ici, est donc de commencer par donner le texte qu'il avait rédigé, vers 1945, notre collègue :

«Nos recherches à Léognan commencèrent le 11 Mai 1944. Ce jour-là nous avons trouvé l'emplacement du groupe mégalithique à Peyrehaut, près du hameau de Méchine, dans la propriété du Docteur Carles.

Nos travaux qui ont duré plus d'une année (du 11/5/44 au 5/9/45) furent répartis en 16 sorties totalisant 61 présences et 226 heures de travail. (...)

Fouilles : à notre arrivée sur le terrain n'étaient visibles du dernier mégalithe que 4 piliers, constituant le fond de

17. Sansas, 1862-1863, pp. 92-94.

18. Notes manuscrites, tome 49. Cf. Roussot, 1972, pp. 20-21.

19. Devignes, 1990-a, p. 182.

20. Ferrier, 1972.

21. Devignes, 1987.

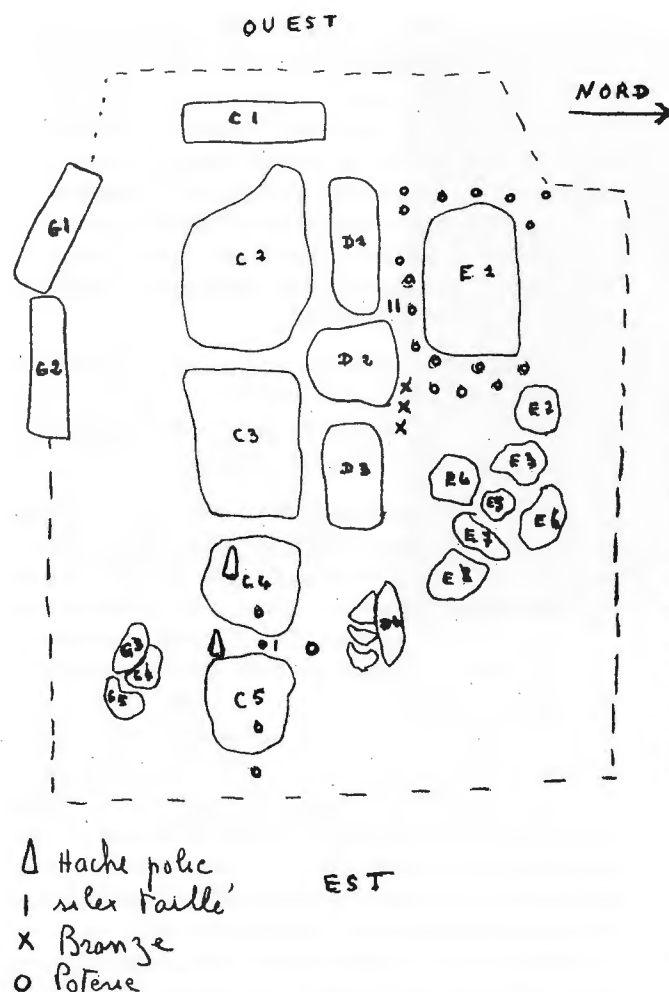


Fig. 4. — Plan schématique de la fouille du dolmen 1 de la nécropole de Peyrehaut (Villenave d'Ornon) par R. Séronie-Vivien, en 1944-1945.

l'allée (C1, G1, 2, D1). Un premier dégagement superficiel nous permit de mettre à jour une table (C2) un autre pilier (D2) et un bloc externe (E1). Au cours des travaux nous avons trouvé 2 fragments de bronze et 2 silex taillés, ainsi que des débris de poterie nombreux entre les piliers D1, 2 et E1.

Travaillant de proche en proche nous sommes peu à peu parvenus à dégager trois autres tables et deux piliers sur le côté droit et des blocs sans doute des piliers écrasés au Nord de D2 (E23456) et au Sud de C5 (G3). Nous sommes ainsi arrivés à creuser une fosse rectangulaire de 14 m. de long sur 6 m. de large environ.

En profondeur nous avons constaté la stratigraphie suivante :

- 1) Humus (5 cm.)
- 2) Terre brune arable avec cailloutis de désintégration des blocs et mobilier funéraire. (45 cm.)
- 3) Terre jaune sablo-argileuse, vierge. (50 cm.)

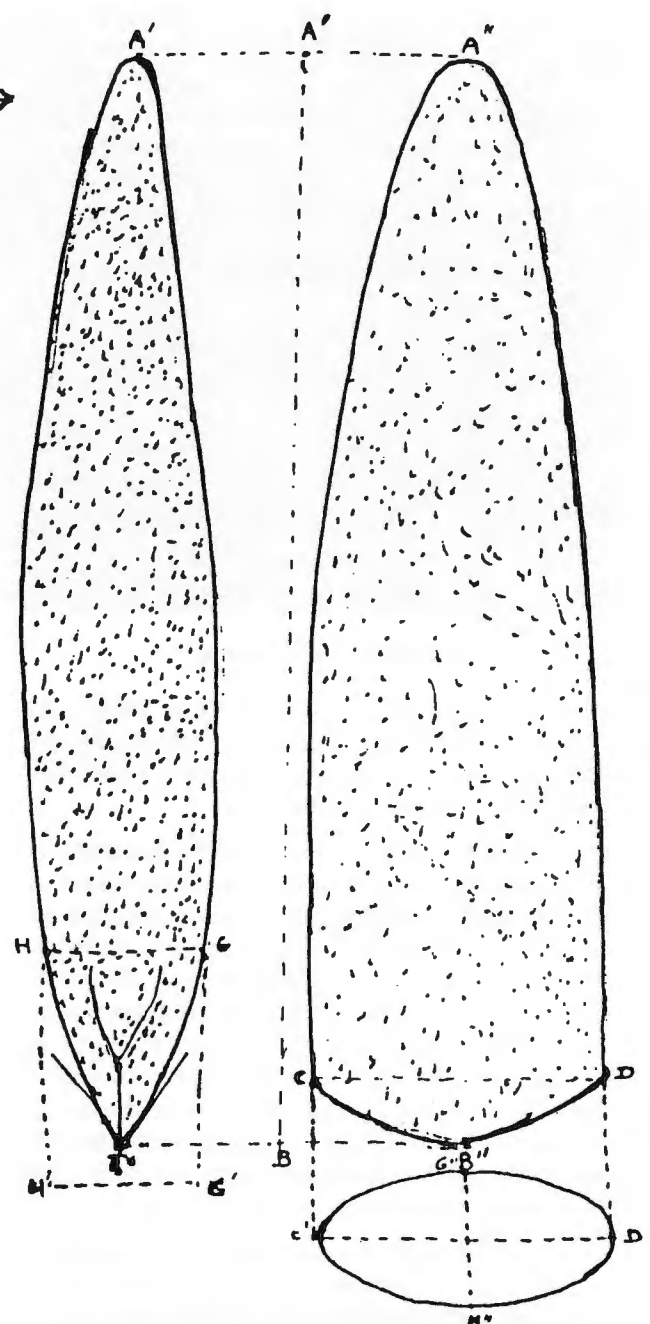


Fig. 5. — Une des deux haches polies trouvées lors de la fouille du dolmen 1 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon) en 1944-1945. Dessin R. Séronie-Vivien.

4) Terre argileuse blanche. Profondeur indéterminée. La base des piliers reposait dans la couche 3, les tables dans la couche 2.

Mobiliers : Durant nos fouilles nous avons recueilli un certain nombre de pièces de mobilier, toutes dans la couche 2, ce sont :

- 1) 2 haches polies, faites de roches dures (trachyte), l'une

d'elles paraît ne pas avoir été utilisée tandis que l'autre est extrêmement usée. La première a 13,5 cm. sur 3,65 et 2,05 d'épaisseur, elle présente un profil ovale. La seconde, de même profil, est plus large et plus effilée (15,60/3/2,30) 2) 4 silex taillés. Ils sont tous en silex différents. L'un est retouché en pointe-burin et a 4,50 cm de long. Les autres sont sans retouches. Ils ont tous été trouvés épars sur toute l'étendue du dolmen.

3) 3 fragments de bronze. En raison de leurs faibles dimensions et de leur degré d'oxydation, il nous a été impossible de déterminer la forme de l'objet primitif. Notons qu'ils se trouvaient tous entre le deuxième et le troisième piliers Nord du dolmen.

4) Il y avait de nombreux débris de poterie que l'on a pu classer en 5 catégories, dont deux remontent sûrement à l'époque préhistorique. Nous n'avons pu reconstituer une seule forme de vase.

5) Ossement : Aucun ossement humain n'a été mis à jour mais nous avons trouvé un morceau d'os long de suidé, et encore son ancienneté est douteuse.

Restauration : Après avoir fini nos fouilles nous avons remis en place, dans leur alignement naturel, les différents blocs déplacés au cours des travaux précédents. Les mesures n'ont malheureusement pas pu être prises et le propriétaire a fait depuis reboucher la plus grande partie de la fosse rectangulaire qui faisait notre orgueil avec son mètre cinquante de profondeur à pic.

Conclusion : C'est donc avec regret que nous n'avons pas trouvé de traces d'ossements humains, mais la présence

des fragments de bronze nous permet de dater les derniers ensevelissements qui eurent lieu dans ce dolmen. La présence également des haches polies et des éclats de silex permet de supposer qu'il fut construit à une époque antérieure, le Néolithique ou le Chalcolithique.

Il n'est point besoin, ici, d'insister sur l'importance de ce compte-rendu inédit et circonstancié qui s'accompagnait

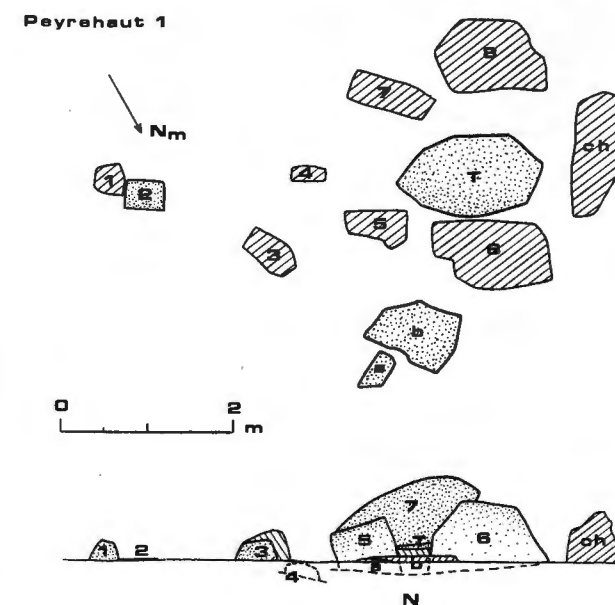


Fig. 6. — Plan du dolmen 1 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon). Relevé effectué en 1987.

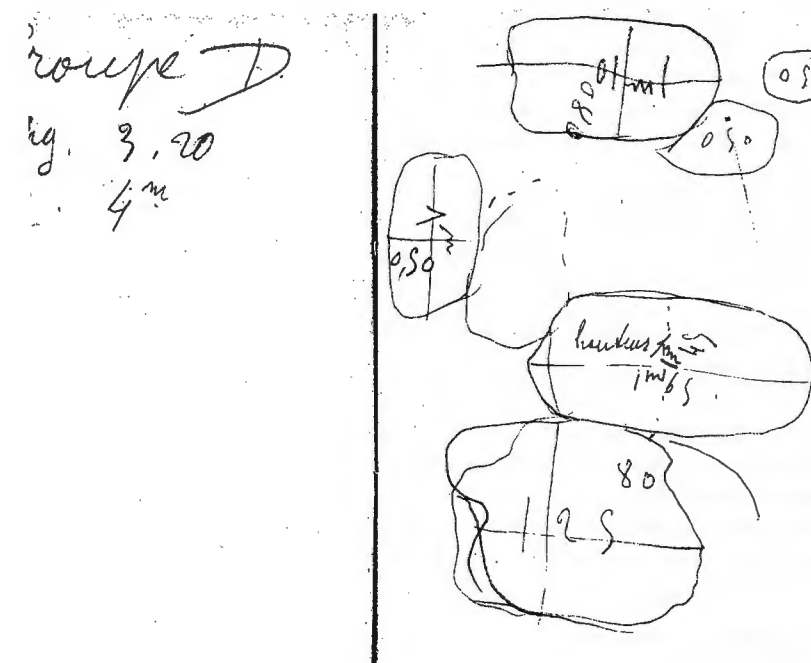


Fig. 7. — Plan schématique du dolmen 1 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon) dans le «livret bleu». Années 1880 (?). Archives de la Société Archéologique de Bordeaux.

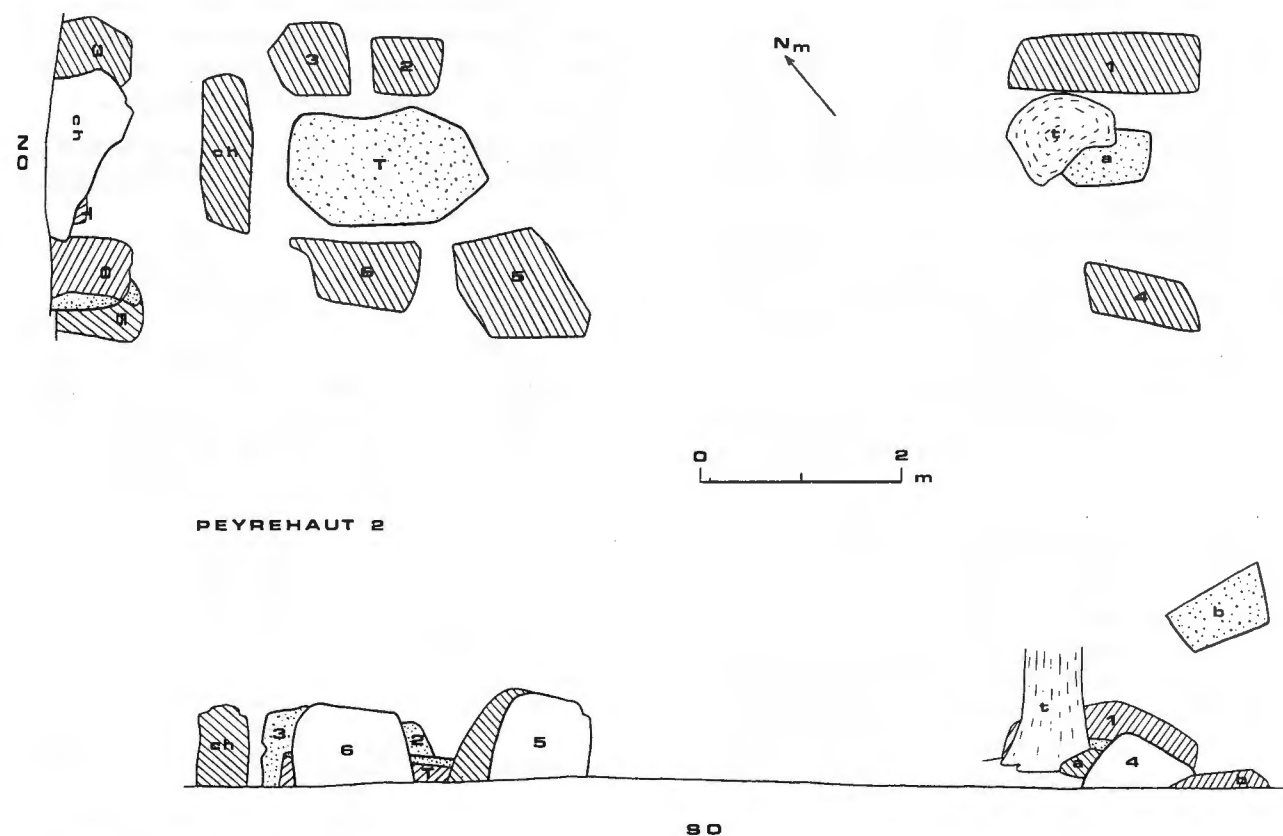


Fig. 8. — Plan du dolmen 2 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon). Relevé effectué en 1987.

d'un plan schématique de la fouille avec positionnement des divers objets recueillis (fig. 4). Ces derniers, conservés au moins partiellement chez des particuliers, ne semblent pas être accessibles pour l'instant. Néanmoins, R. Séronie-Vivien a pu nous communiquer le dessin d'une des deux haches polies trouvées à l'époque (fig. 5).

Depuis ces fouilles et le remblayage effectué par l'ancien propriétaire, le dolmen ne paraît pas avoir souffert d'une quelconque violation ou destruction comme en témoigne le plan que nous avons levé en 1987 (fig. 6).

Ce dolmen 1 est appelé, dans le livret bleu, *groupe D* et l'auteur des notes lui donne une longueur de 4 m et une largeur de 3,20 m (il s'agit ici d'une largeur totale et non de la largeur intérieure du monument). Le plan montre que le mégalithe n'a pas vraiment changé depuis la fin du siècle dernier (fig. 7). On peut facilement corréler ce plan ancien avec celui que nous avons dressé, sachant donc qu'entre temps le dolmen a été fouillé entièrement — et donc avec soin — par l'équipe Séronie-Vivien.

Le dolmen 2 de la nécropole n'est guère éloigné du précédent. Il s'agit d'une grande allée couverte classique,

longue de 10 m et large intérieurement de 1,50 m (fig. 8). C'est elle qui fut fouillée par J. Ferrier en 1942. Ce dernier publia beaucoup plus tard un plan schématique du monument, le montrant donc tel qu'il était alors (fig. 9). Et l'on voit bien que, depuis cette époque, l'un des montants verticaux de la paroi sud — le n° 5 du plan Ferrier — a disparu. Une diapositive prise autrefois par R. Séronie-Vivien nous a permis de voir cette dalle qui, d'après notre collègue, s'est déchaussée et renversée, la fosse correspondant aux fouilles Ferrier n'ayant pas été remblayée tout de suite. Actuellement, ce bloc git peut-être sous terre.

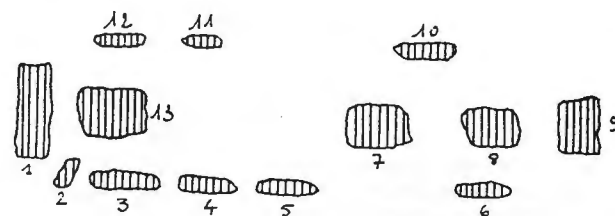


Fig. 9. — Plan schématique du dolmen 2 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon), montrant l'état du mégalithe vers 1942. Dessin J. Ferrier.

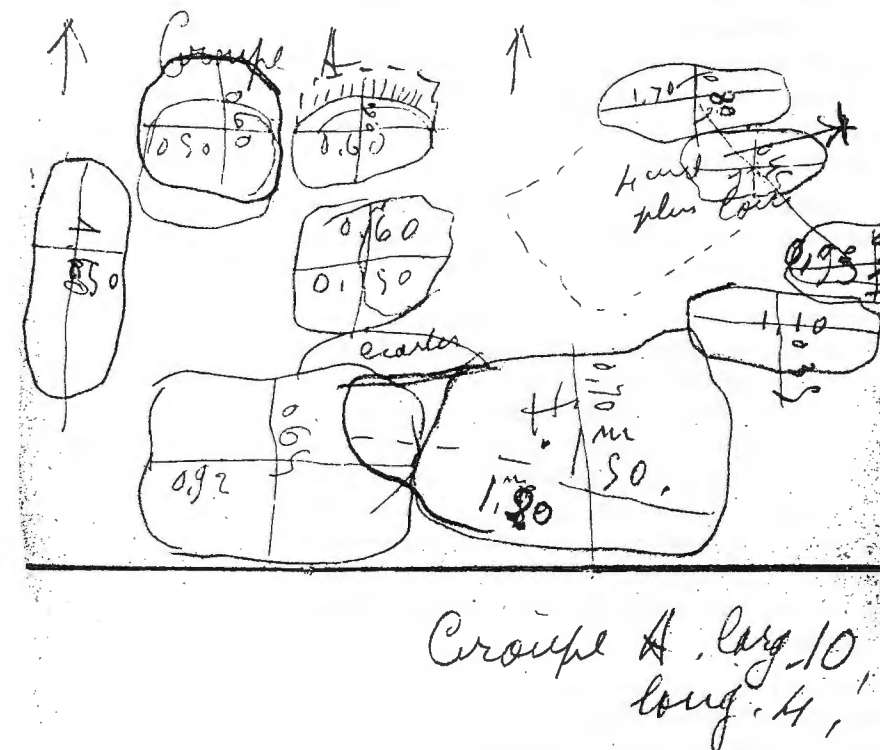


Fig. 10. — Plan schématique du dolmen 2 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon) dans le «livret bleu». Années 1880 (?). Archives de la Société Archéologique de Bordeaux.

Le plan du livret bleu où le monument est nommé *groupe A* complète bien utilement le plan Ferrier (fig. 10). On y voit d'autres dalles, notamment sur la paroi nord, qui ont donc dû disparaître depuis fort longtemps.

Pour finir sur ce dolmen, nous trouvons ceci à son sujet dans la note rédigée par R. Séronie-Vivien :

«La plus grande allée couverte, située la plus au Nord, a été fouillée assez récemment. Son orientation n'est pas rigoureusement Est-Ouest et elle mesure une quinzaine de mètres de long. Il reste les deux rangées de piliers et une table fragmentée et affaissée.»

Le dolmen 3 de la nécropole est placé parallèlement au dolmen 2, à environ 30 m de celui-ci. Il s'agit d'une autre allée couverte classique, longue également de 10 m mais plus étroite (1 m) et orientée à l'inverse du 2²².

Pour ce monument, nous ne pouvons mettre en parallèle que le plan du livret-bleu, un peu confus (fig. 11) et celui que nous avons relevé il y a quelques temps (fig. 12) : il est difficile, ici, de faire des observations sur l'évolution de l'état du dolmen.

Ce mégalithe, appelé *groupe C* dans le livret, a fait l'objet d'un sondage de la part de l'équipe de R. Séronie-Vivien, lequel nous dit ceci :

«Une autre (la plus au Sud) a été partiellement fouillée et semble plutôt être un dolmen avec deux allées convergentes. Un sondage pratiqué en sa partie Est nous a procuré un fragment de poterie.»

Le dolmen 4 de la nécropole est situé entre les dolmens 2 et 3 et est placé perpendiculairement à l'axe de ceux-ci. Il en reste un fragment de paroi, orienté nord/sud et composé de 5 blocs de poudingue (fig. 13). Ce mégalithe est inchangé depuis la fin du XIXe siècle comme en témoigne le plan du livret bleu où le monument est appelé *groupe B* (fig. 14).

R. Séronie-Vivien présente ainsi ce débris de dolmen : «Le troisième, entre les deux précédents, est presque complètement enfoui, ce qui ne permet pas de s'en faire une idée exacte.»

Le dolmen 5 est le plus à l'est de la nécropole. Il n'en reste plus guère que le fond (fig. 15,1). Il jouxte le chemin bordant, du côté oriental, le bois des dolmens et nul doute

22. On a là un cas évoquant la disposition des deux allées de Grézac à Auradou, dans le Lot-et-Garonne, sauf que ces monuments sont placés l'un à la suite de l'autre, sur le même axe ; Devignes, 1990-b, pp. 168-169.

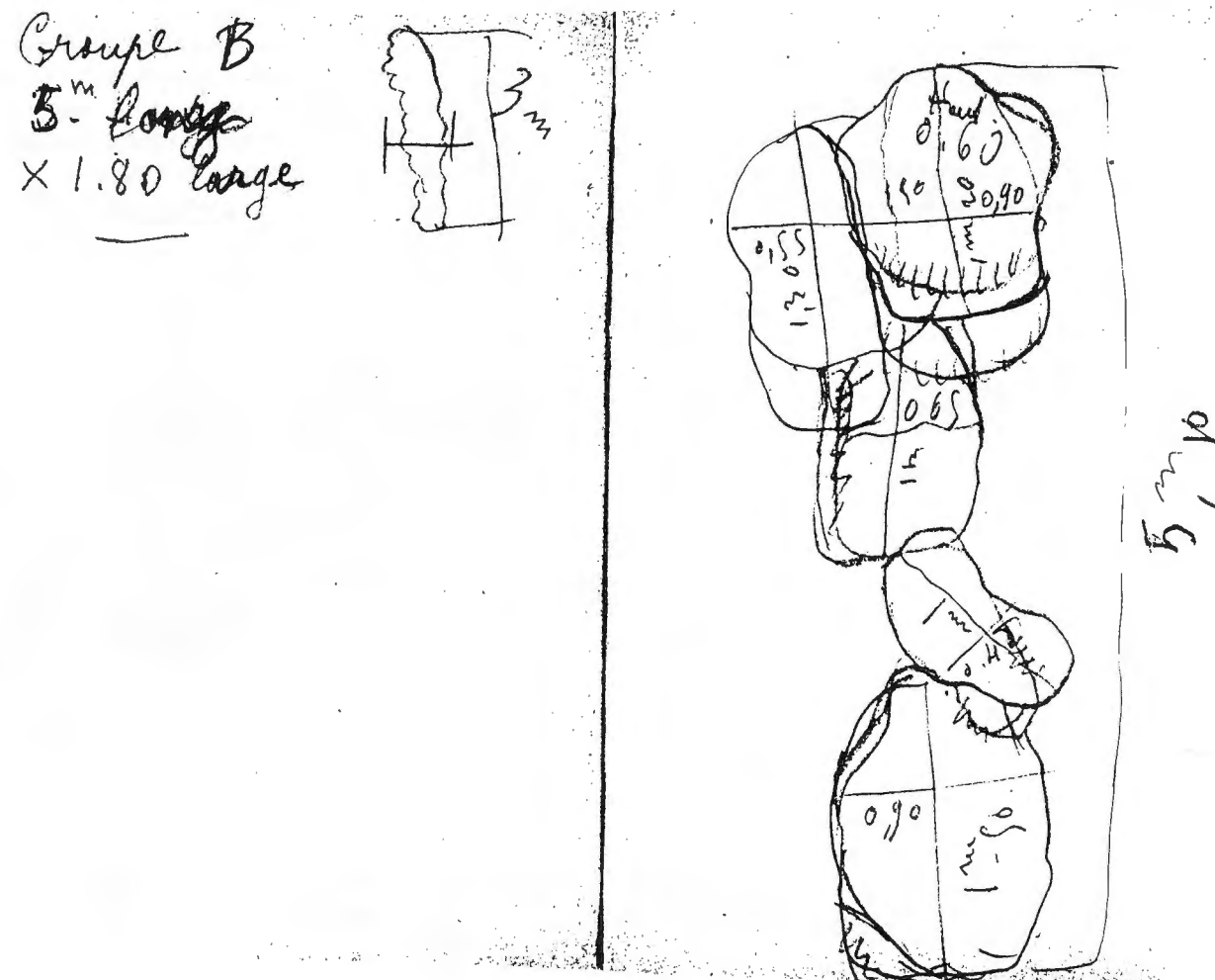


Fig. 14. — Plan schématique du dolmen 4 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon) dans le «livret bleu». Années 1880 (?). Archives de la Société Archéologique de Bordeaux.

indique²³ que le propriétaire de la nécropole vers les années 1870 voulait faire arracher les blocs des dolmens pour planter de la vigne à cet endroit. On peut donc penser qu'il a commencé par les pierres de ce dolmen A et renoncé ensuite, sans doute en raison du trop grand nombre de monolithes à enlever. Actuellement, il y a un léger mouvement de terrain à l'emplacement probable de ce dolmen disparu, ainsi qu'un petit bloc de poudingue affleurant à peine le sol (tout près de la route de Léognan).

Sur le plan d'ensemble du livret bleu (fig. 16, 2), qui remonte probablement aux années 1880 le dolmen A de Drouyn n'est pas porté. A vrai dire, ce «plan d'ensemble» est limité au secteur des dolmens 1 à 4. Néanmoins, si le A avait été encore debout à l'époque de ce relevé on peut

penser qu'il aurait été au moins mentionné car le plan de Drouyn montre un monument assez important, semblant même compartimenté. Pour ce qui concerne le secteur des dolmens 1 à 4, on notera la présence, sur le livret bleu, de deux blocs isolés, E et F, dont un semble avoir disparu (le E) : il s'agit là de la seule différence notable avec l'état des lieux actuel.

Aujourd'hui, les dolmens de Peyrehaut sont sans doute définitivement à l'abri de toute tentative de démolition. Il reste malgré tout qu'étant dans une zone fortement urbanisée, ces vestiges mégalithiques sont encore susceptibles de subir des dégradations mineures : il sera donc nécessaire à l'avenir de prendre quelques mesures de protection pour ce site exceptionnel (fig. 17 et 18).

Le «tombeau» de Campet (Saint-Laurent-et-Benon)

Ce monument, un coffre fait de dalles brutes dont la découverte et la fouille remontent au début du siècle, fut publié, environ 40 ans après sa mise au jour, par J. Ferrier²⁴. Si cette publication tardive s'avère précise et bien circonstanciée quant à la description de la sépulture et de son matériel archéologique, en revanche elle souffre d'un certain manque de précision sur d'autres points, notamment les circonstances exactes de la découverte et de la fouille. D'autre part, il ne s'agit pas du plus ancien texte relatif à ce «tombeau». Nous avons pu nous en rendre compte grâce encore aux archives de notre Société où est conservée une note qui fut destinée, en son temps, à être publiée mais qui n'eut jamais cet honneur pour une raison aujourd'hui parfaitement indéterminable.

La note à laquelle nous faisons allusion avait été rédigée par l'abbé Moreau, vicaire de Saint-Laurent durant les années 1920, qui s'intéressa de près au passé le plus ancien de sa paroisse. A son époque, il ne connut pas la célébrité : tout juste une brève mention de ses activités de recherches fut faite dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*. Par la suite, ce chercheur tomba complètement dans l'oubli.

Pourtant, nous avons donc pu constater que l'abbé Moreau avait eu le mérite de s'intéresser le premier, bien avant J. Ferrier, à la découverte faite à Campet pour laquelle il rédigea l'article que nous évoquons, riche d'informations importantes.

Voici le texte de l'abbé Moreau qui s'intitule *Saint Laurent de Médoc (Gironde) Le tumulus de Campet* (âge de la Pierre polie) et qui comprend en tout 5 feuillets manuscrits : «En 1902 des ouvriers déracinant une souche de chêne au lieu dit «Campet» — à environ 300 m au Sud-Sud Ouest de l'église de Benon — mirent à jour un amas de pierres. Le propriétaire du sol M. Faure intrigué par la disposition des pierres en parla au curé de Benon, M. l'abbé Perrès qui reconnut une tombe préhistorique et la signala à Mr. de Sarraut. Ce dernier vint aussitôt à Benon, fouilla méthodiquement le tombeau, le reconstitua dans sa forme primitive et le photographia.

N'ayant pas trouvé trace d'une notification de sa découverte dans les *Bulletins de la Société d'Archéologie*, je crois devoir combler cette lacune.

Le tombeau est situé sur un tumulus de forme ellipsoïdale ayant 130 m de diamètre du nord au sud et 170 m de l'est à

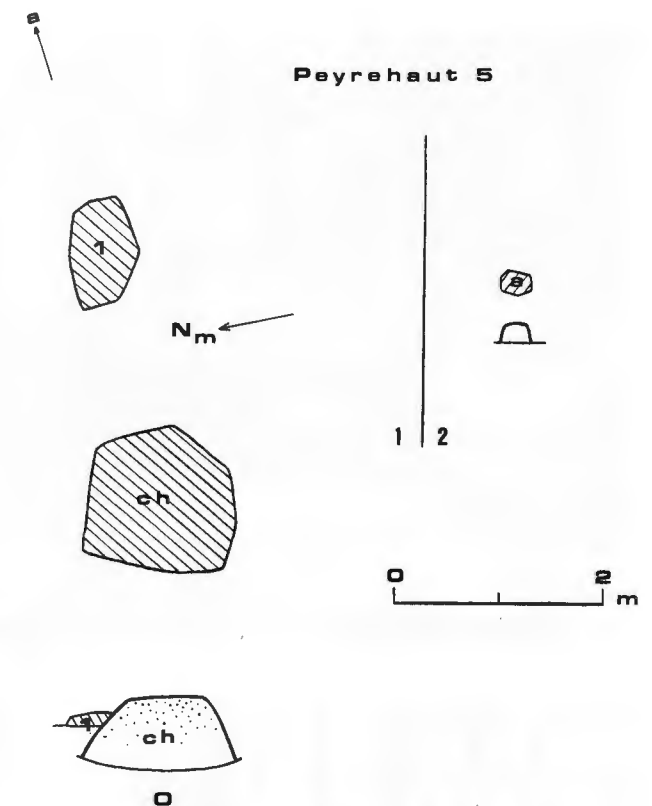


Fig. 15. — Plan du dolmen 5 de Peyrehaut (Villenave d'Ornon). Relevé effectué en 1987. 1, dalle de fond et montant latéral ; 2, petit bloc appartenant probablement au dolmen (et aujourd'hui détruit).

l'ouest. Il semble placé à un des foyers de l'ellipse au 73 mètre de la direction Est vers Ouest.

C'est un coffre de pierres brutes, fait de 4 dalles grossières posées de champ sur une cinquième dalle plate. Les deux dalles des cotés affectent la forme ci contre et leurs dimensions de la tête aux pieds sont 0 m 35 - 0 m 53 - 0 m 27 de hauteur. Une voûte de pierres sèches, en encorbellement, recouvrait le tout. Cette voûte était composée de 47 pierres. Ce qui en faisait l'originalité c'est que la clé de voûte était formée d'une large dalle forée de trois trous en triangle de 4 m de diamètre.

L'axe du coffre est dans la direction Nord.Sud ; la tête au Nord.

Le coffre a intérieurement et à la base 1 m 21 de longueur et du Nord au Sud 0 m 52 - 0 m 57 - 0 m 47 de largeur. Sa profondeur de la tête aux pieds est de 0 m 35 - 0 m 53 - 0 m 27. Les dalles des cotés en calcaire grossier sont fortement bossuées, ce qui explique les différences de largeur

23. Notes manuscrites, t. 49, p. 112.

24. Ferrier, 1943-1946.

A l'intérieur du coffre, on a recueilli une petite hache polie en grès gris réséda. Elle a 55 mm de longueur et 35 mm de largeur au tranchant. Son poids est de 45 gr. Le côté opposé au tranchant semble s'être terminé en pointe. Il a été cassé. La hache complète devait avoir 65 mm de long. Elle a subi primitivement 3 chocs sur une face et 1 sur l'autre. Au moment de l'ouverture du tombeau la percussion d'un pic de fer l'a un peu ébréchée sur le tranchant.

Avec la hache furent recueillis 2 grattoirs en silex brun de petite dimensions. L'un a 8 cm de long et 15 mm de large; il a subi des retouches longitudinales sur une face; l'autre face est lisse. Le second racloir est de forme triangulaire. Il est recouvert de concrétions calcaires et a été cassé à une de ses extrémités. Il a 5 cm de long.

Le tombeau livra encore 3 couronnes dentaires d'adulte à l'émail bien conservé et quelques ossements humains d'un poids total de 12 gr.

Il s'est produit pour ces ossements une silicification ferrugineuse qui a assuré leur conservation.

Je crois pouvoir attribuer ce tombeau à la dernière période de la pierre polie.

La hachette en pierre polie de très petites dimensions semble être une hachette votive. Son aspect répond aux descriptions de hachettes votives faites par Deschelette pour cette période.

Une hachette à peu près semblable, mais en silex blond, poli, a été trouvée au bourg de Listrac dans des démolitions, par M^r Jean Lescoutra.

Cette période de la pierre polie est encore représentée à St Laurent par une petite hache en grès rose (actuellement au musée de Bordeaux) trouvée autrefois au village du Galan et par une forte hache en pierre grise de Dordogne, de 17 cm de long, trouvée par moi en 1925 au village de Villeneuve.

Les racloirs sont semblables à ceux que j'ai trouvés moi-même en 1926 dans une sablière à Lamothe (St Laurent de Médoc). Dans ce dernier habitat ils semblent provenir d'un atelier de taille de silex car parmi les 13 pièces recueillies là, 4 sont des éclats de rebuts. La faible dimension des racloirs trouvés à Campet et à Lamothe s'explique par la nature des rognons de silex que l'on trouve dans le pays. J'ai recueilli quelques rognons de silex en place dans une «gravière» à Belgrave chez M^r Marcel Alibert. Ils ne dépassent pas 10 cm de longueur et ils sont généralement de couleur brune.

—La voûte faite de pierres en encorbellement se retrouve dans une tombe des Charentes signalée par Deschelette et dans des tombes bretonnes. C'est le «tombeau à ciste» des provinces sud de l'Angleterre. Il fait suite au dolmen caractérisé par la voûte formée par une unique pierre

plate. A Campet l'intention est bien nette. Les pierres plates ne manquent pas qui auraient pu servir de couverture au coffre de pierre. Les constructeurs ont cru marquer un progrès en disposant les pierres en encorbellement.

—Des «oculi» ont été signalés dans plusieurs tombes bretonnes. Ils paraissent avoir leur origine en Asie Mineure. On les retrouve dans les tombes de l'Europe méridionale cf. Deschelette

Ici les «oculi» de la clé de voûte ont été forés avec soin. Malheureusement la dalle a été détériorée postérieurement à la trouvaille.

Dans les tombes bretonnes de même forme on a recueilli divers objets de bronze associés à des haches en pierre polie. C'est ce qui a permis de dater ces tombes à la dernière période de la pierre polie.

Ici le bronze fait défaut. Il faut attendre la période suivante pour le trouver avec abondance dans St Laurent (trouvailles de Saussac, Corconac et Labat) et Pauillac.

Une coupe du tumulus donne 10 cm de terre végétale gris-cendré l^m90 de sable oxydé roux mêlé de pierres très dures de silicate de fer à forte teneur de fer pur. Au dessous du sable blanc mêlé de petits gravats. Un sondage poussé à 4 m de profondeur (côté ouest du tombeau) n'a livré qu'un petit rognon de silex de 10 gr. Il est probable que la masse du tumulus repose sur un éperon de calcaire grossier. A la base nord du tumulus, de larges dalles de ce calcaire s'aperçoivent dans le ruisseau de St Queyran qui le contourne».

Ce texte est signé : J. Moreau vicaire à St Laurent de Médoc 1927.

Bien que certains passages aient vieilli, cet article non publié, dont les 5 feuillets étaient éparpillés dans diverses armoires de nos Archives, est très intéressant pour qui se préoccupe un tant soit peu de la question du mégalithisme girondin. On y apprend en effet beaucoup de choses sur ce «tombeau» de Campet et, en premier lieu, le nom de tous les intervenants importants de la découverte, notamment celui du fouilleur — le comte de Sarrau — que Ferrier avait fâcheusement omis de citer. On s'étonnera d'ailleurs que Ferrier n'ait pas mentionné non plus le nom de l'abbé Moreau dont il a dû forcément entendre parler quand il étudia le coffre. Il faut noter ici que le manuscrit de l'abbé fut quelque peu rectifié par une main anonyme au niveau du premier feuillet. On y barra notamment le nom du comte de Sarrau pour le remplacer par cette mention : «un amateur bordelais». Sans doute les mauvaises relations que le comte entretenait avec certains de ses contemporains²⁵ furent à l'origine de ces représsailles pas vraiment honnêtes.

25. Les démêlés du comte de Sarrau avec le milieu scientifique bordelais remontent à l'année 1903, date à laquelle il fit une communication controversée, au Congrès des Sociétés Savantes, sur le site néolithique de la Cassotte à Andemos-les-Bains.

En tout cas, un autre apport intéressant du texte est la stratigraphie du «tumulus» où est enfoui le caisson. Ce monticule sableux, de proportion énorme²⁶, pose un problème. Ferrier l'a interprété comme une «colline naturelle» (bien qu'il parle aussi de «sépulture sous tumulus» pour le caisson!); l'abbé Moreau y a vu un tertre artificiel... Nous ne saurions ici trancher ce débat mais il est parfaitement évident, sur place, que cette énorme masse de sable a, quelque soit sa nature exacte, fait office de tumulus pour le coffre de pierre qui était complètement dissimulé à l'intérieur, dans sa partie centrale. Par ses dimensions impressionnantes, le «tumulus» de Campet fait songer à certains tertres géants du Centre-Ouest, la Tombe de la Demoiselle au Thou (Charente-Maritime), par exemple, où l'on découvrit jadis un petit coffre central, comme à Saint-Laurent²⁷.

Actuellement, le «tombeau» de Campet existe toujours, bien que n'étant pas très facile à trouver. En 1987, nous en avons fait son relevé, ainsi que celui de la hachette polie toujours conservée précieusement par les descendants du propriétaire du terrain au moment des fouilles (fig. 19).

A notre sens, le coffre de Campet doit être rapproché de celui du tumulus du Bernet à Saint-Sauveur²⁸. Ces deux sépultures présentent de fortes similitudes : utilisation de grosse dalles brutes pour les parois latérales, sol dallé, orientation nord/sud, inhumation individuelle avec mobilier funéraire pauvre... Au Bernet, la céramique recueillie dans le coffre central permet de dater cette sépulture du néolithique moyen girondin.

Le «Poujau Mounitan» du Mayne-de-La-Lande (Listrac-Médoc)

En 1875, le *Bulletin* de notre Société annonça la découverte suivante :

«Dans la commune de Listrac (Médoc), au lieu du Mayne de La Lande, existe un tumulus appelé dans le pays : le Poujeau Mounitan ; MM. Piganeau et Anthoune, agent-voyer, qui l'ont fouillé y ont trouvé des cendres et des silex travaillés» (X, 1875, p. 56).

26. Les dimensions que l'abbé Moreau donne au tertre de Campet sont un peu inexactes. Cette butte de sable mesure environ 100 m dans le sens de la longueur, environ 80 m dans le sens de la largeur et 4 à 5 m de hauteur.

27. Burnez, 1976.

28. Devignes, 1990-b, pp. 96-98.

29. Delfortrie, 1872, p. 703.

30. Devignes, 1987.

Par la suite, on n'entendit plus parler de ce mystérieux tumulus qui fut relégué aux oubliettes d'une science préhistorique naissante.

En 1987, toujours lors de la préparation de notre thèse de 3e cycle, la chance devait nous sourire à nouveau et nous retrouvions, dans le fonds Daleau des archives de la Société Archéologique de Bordeaux, un papier rédigé par Emilien Piganeau et consacré au Mayne de Lalande et à divers tumulus et mégalithes girondins.

Cette note manuscrite apporte d'utiles précisions sur ce fameux «Poujau Mounitan».

Voici le passage traitant de ce tumulus :

«Mayne de Lalande Cne de Listrac Médoc
le Poujau Mounitan 50 m de long 1,30 de haut ' 2 de profondeur pierres disposées en demi arc à peu près de la dimension du corps pas de traces de taille de pierres — pierres couvertes d'une terre noirâtre probablement des cendres paraissant calcinées et comme recouvertes de poudre selon l'expression des paysans qui prétendent pouvoir en faire du feu, peyres capelades dè poudrè.
Le fond du terrain est formé d'aliou ou terre burlade
Sans doute les corps ou les cendres étant posés à terre on les a recouverts de pierres. M^r Anthoune y a trouvé des éclats de silex et des scories de forge. Il pense que le tumulus est trop vieux pour qu'on y retrouve des ossements»

Au vu de cette description, il semble possible que l'on soit encore en présence de l'un de ces grands tumulus médocains recélant, dans leur partie centrale, un coffre de pierre à inhumation individuelle. Curieusement, d'ailleurs, tous ces tertres se trouvent à la limite de la lande girondine, non loin de petits affleurements calcaires. Une même implantation se remarque pour des tumulus très probablement semblables, situés plus au sud, dans les Graves : tumulus de la nécropole de Perbost à Labrède (et non Saint-Morillon, comme on a tendance à le dire parfois), fouillé autrefois par Delfortrie²⁹; 5 tumulus du Graveyron (à Saint-Morillon, cette fois!) fouillé en 1860 par de Mergance³⁰.

Au Poujau Mounitan, il semble que la structure funéraire ait été de nature para-mégalithique, ce qui semble aussi avoir été le cas à Perbost et surtout au Graveyron où on parle d'une «sépulture en moëllon» ayant livrée «une hache en pierre».

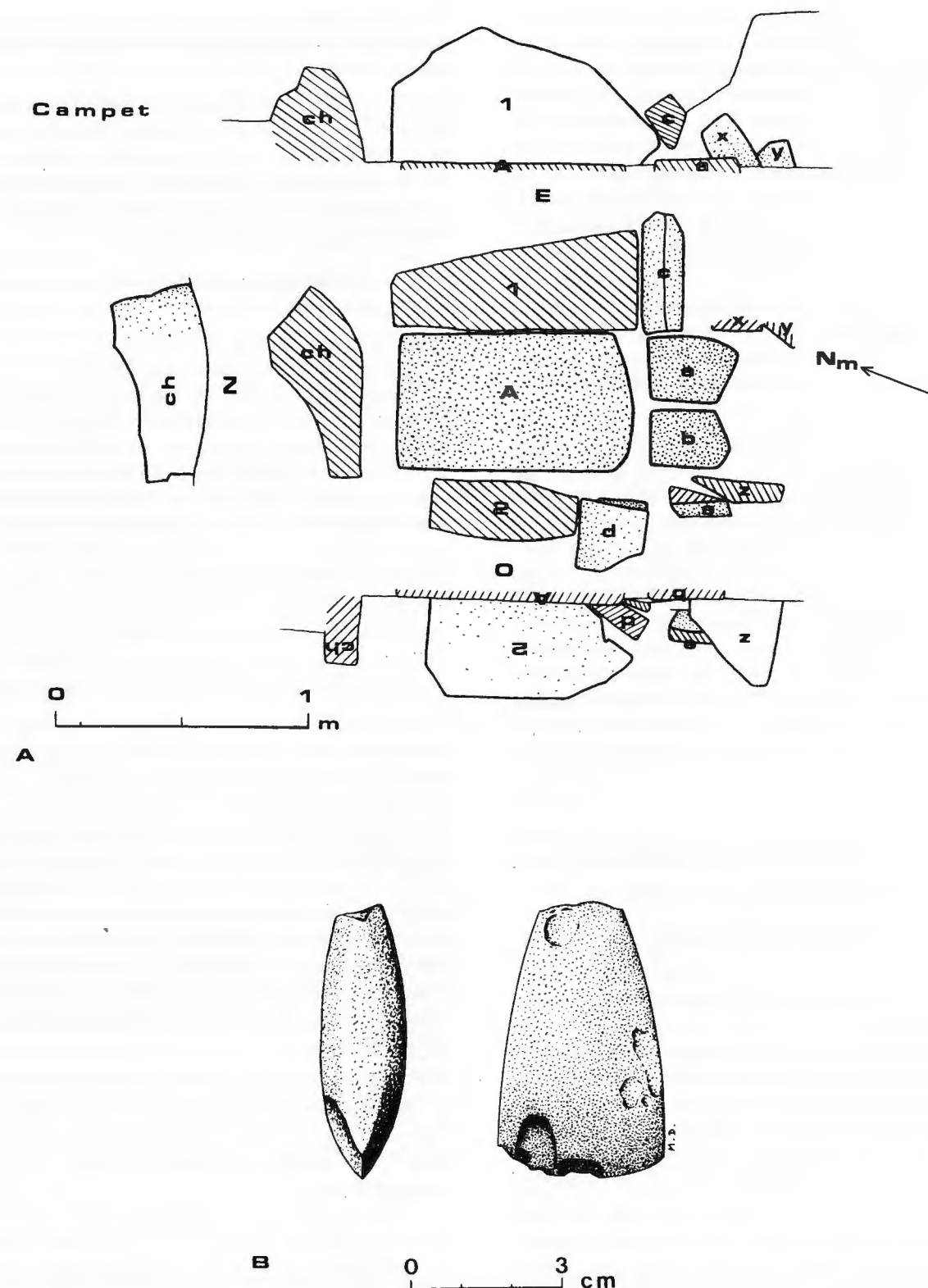


Fig. 19. — Tombeau de Campet (Saint-Laurent de Médoc).
A, plan du coffre (relevé 1987) ; B, hachette polie (collection Faure).

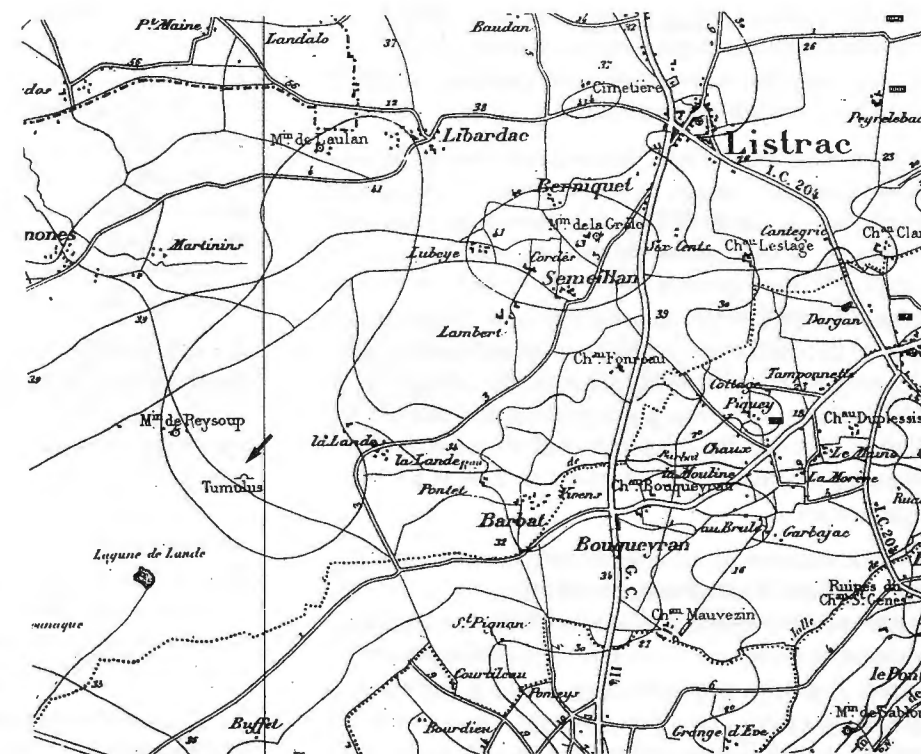


Fig. 20. — Extrait de la carte de la Gironde éditée en 1875 par la Librairie Férét. La flèche signale un tumulus proche du Mayne-de-La-Lande (Listrac-Médoc), sans doute le Poujau Mounitan.

La carte de la Gironde au 1/40.000, éditée en 1875 par Férét, signale un *tumulus* non loin du Mayne-de-La-Lande : c'est très probablement notre «Poujau Mounitan» (fig. 20). Ce tertre de sable, bien que très arasé, existe toujours. Vers sa partie centrale, on y voit des petits blocs bruts en calcaire disposés sans ordre : à l'évidence, tout cela a été grandement bouleversé. A la surface du monticule, nous avons noté la présence, çà et là, de quelques menus éclats de silex.

Quant à la note manuscrite de Piganeau, elle mentionne d'autres tumulus médocains qu'il serait sans doute utile de retrouver :

«Entre Castelnau et St Raphael autres tumuli de 30 à 40 m de longueur en largeur, sans pierres — On y a trouvé des silex, la place du corps est nettement indiquée. M^r Anthoune les a étudiés avec M^r de Chasteigner
Tumulus de Bernones on y a trouvé 60 pièces d'argent vendues 335 f. A la fontaine de Bernones M^r Anthoune a trouvé une hache en silex»

Le dolmen du Cluseau (Saint-Ciers-de-Canesse)

Lorsqu'il voulut rédiger, vers 1775, ses *Variétés bordelaises*, l'abbé Baurein eut l'idée remarquable d'interroger les différents curés du diocèse de Bordeaux sur les richesses cachées — essentiellement historiques et archéologiques ! — de leurs paroisses respectives. Il leur envoya alors un *questionnaire* comportant 58 questions, certaines d'ordre très général, d'autres plus précises. Tous les curés ne répondirent pas au questionnaire et les réponses parvenues à l'abbé Baurein furent, bien évidemment, d'inégale qualité. Mais, il n'en demeure pas moins que le manuscrit rassemblant toutes les réponses est aujourd'hui un document d'un grand intérêt pour les géographes, les archéologues ou les historiens, vue la somme de documentation bien datée (les réponses ont été rédigées vers 1780-1784) qu'il contient. Ce *Questionnaire Baurein*, manuscrit

737 de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, est notamment intéressant pour les études sur le mégalithisme car on y trouve les plus anciennes descriptions actuellement connues de mégalithes girondins.

Nous nous intéresserons ici au cas du dolmen du Cluseau, à Saint-Ciers-de-Canesse, dans le Bourgeais. Ce monument, détruit vers la fin du XIX^e siècle, est connu surtout au travers de la description qu'en avait donnée Jouannet autrefois³¹. Par rapport à celle-ci, la réponse du curé de Saint-Ciers-de-Canesse au questionnaire de l'abbé Baurein apporte de nombreuses précisions d'un très grand intérêt. D'autre part, elle témoigne clairement du fait que, dès le XVIII^e siècle, bien avant les recherches de Jouannet, il y avait en Gironde des «sçavants» qui s'intéressaient aux dolmens, les visitaient et tentaient de comprendre leur signification.

Voici le texte remarquable de ce chercheur méconnu, dont nous ignorons malheureusement le nom :

«Dans un Lieu appelé au Cluseau, bien Demembré du Guiraud, il y avoit une Espece de Cabane Composée de 4 pierres Enormes, dont trois plantées horisontalement a plus de deux pieds avant dans la terre, formoient chacune une face de la d^e Cabane, et Supportoient la 4^e qui, mise Sur Son plat, luy Servoit de Couverture par un Reste de pierre a Support qu'on voyoit a un des bouts des parties Laterales et a la face du midy par ou l'on entroit dans cette cabane ainsi que par une Echancrure inegale qui etoit fort Sensible a la pierre Servant de Couverture du meme Coté du midi. On Comprend aisément que cette Cabane etoit jadis plus Etendue et que ce qui en dernier lieu en faisoit l'entrée, devoit autrefois en etre le fonds, vû qu'a la face opposée, c'est-à-dire du Nord etoit une ouverture en forme de porte d'environ deux pieds et demi de largeur taillée dans la pierre qui etoit bouchée avec du Moëlon. La Couverture de Cette Cabane etoit un bloc de pierre prodigieux, il avoit en Certains endroits près de deux pieds d'Epaisseur, environ Sept pieds de diametre et Neuf de longueur.

Quoiqu'il y aît Sur la parroisse des Carrieres, qu'on ne s' imagine pas que cette cabane ait été Taillée dans le Roc, il n'y en a pas dans ce lieu. La preuve en est c'est qu'il y a Dans ce lieu et joignant presque Celuy de la Cabane, un puits qui a été creusé dans la terre, Comme tout autre puits. Qui a donc porté ces pierres Sur cet Endroit, et Surtout celle qui servoit de Couverture ? qui a pu l' Elever Sur Ses

Supports qui etoient de Sept pieds d'Elevation ? Cette difficulté est si inconcevable que les habitants de la parroisse et des environs appelloient en leur patois cette Cabane. Lou Castet de las hagues, Le Chateau des fées. Cette Cabane n'avoit Rien que de Simple et de grossier, les pierres qui la Composoit etoient brutes, telles qu'on les avoit Tirées de la Carriere. Sa Simplicité Cependant n'a pas laissé que d' Exciter la Curiosité de quelques Sçavants qui se sont transportés Exprès Sur les lieux pour l' Examiner dans toutes Ses parties»³².

Le curé poursuit en exposant les divers avis émis par lesdits savants : «autel des anciens Druides» pour les uns, temple voué à Mercure pour d'autres, tombeau ou mausolée pour d'autres encore. Il souscrit à cette dernière hypothèse, faisant preuve d'une bonne intuition, mais il rajeunit aussitôt le monument en concluant au tombeau d'un général sarrasin : le bon père se fonde sur une tradition faisant état d'un combat livré par Charlemagne aux sarrasins en 778, sur le coteau voisin de Montuzet. On apprend au passage que le dolmen a subi une destruction 14 ans environ avant la rédaction du texte (vers 1765, par conséquent).

La réponse du curé se termine par une notule sur la table du mégalithe :

«Nota la pierre qui Servoit de Couverture avoit 10 pieds en quarré et 11 pouces d'Epaisseur».

Ce texte, fondamental pour la connaissance de ce dolmen disparu, est confirmé par la description plus succincte donnée par Jouannet :

«Trois blocs énormes servent de murs à ce Château-des-Fées ; il a pour toit une pierre gigantesque, irrégulièrement plate, d'un pied d'épaisseur, sur dix de longueur et neuf de largeur. Cette masse repose, à sept pieds du sol, sur trois blocs, et sur une pierre plus petite, placée à l'entrée. Toutes ces pierres sont brutes. Le support du nord est le seul qui ait été entamé par la main de l'homme ; on y ouvrit une porte qui depuis a été bouchée en moellons. Cette particularité fait présumer qu'à une époque inconnue, mais très postérieure à l'érection du monument, cet étrange réduit fut habité. Un puits creusé auprès semble venir à l'appui de cette conjecture»³³.

Vers la fin du XIX^e siècle, le dolmen du Cluseau fut détruit.

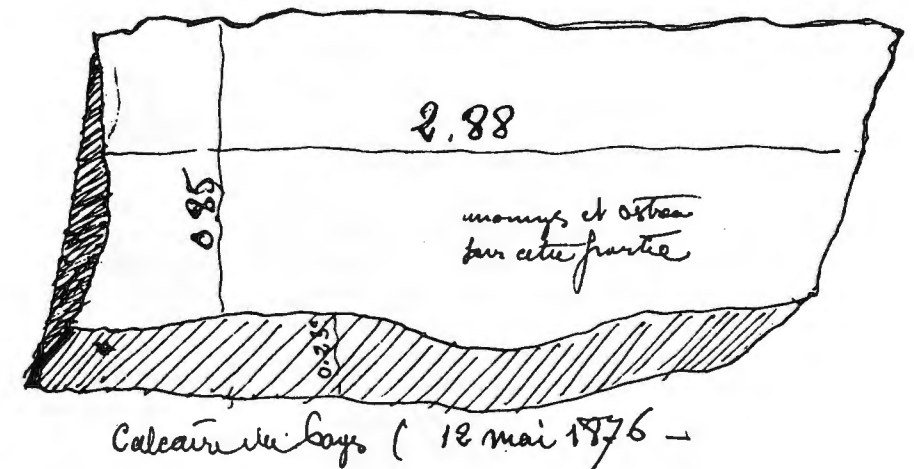


Fig. 21. — Un des montants du dolmen du Cluseau (Saint-Ciers de Canesse). Dessin François Daleau ; archives de la Société Archéologique de Bordeaux.

Dans un des calepins de F. Daleau conservés dans les archives de notre Société, nous trouvons ceci :

«Les diverses pierres formant le Dolmen de St Ciers-de-Canesse se retrouvent aujourd'hui

1° un support servant de pont à Balaret

2° un second support à Painchaud dans la prairie de M^r Deschamp

3° un troisième au pont de Castaing

On ignore où se trouve la couverture».

Sur la page précédente du «calpin», Daleau a dessiné fort judicieusement l'un des blocs, celui de Painchaud (fig. 21). Le dessin est assorti du commentaire suivant :

«Pierre provenant du dolmen de St Ciers-de-Canesse. Cette pierre, un des supports probablement, se trouve aujourd'hui auprès du ruisseau dit les Fontenelles au N.E de la maison Painchaud où elle a été transportée pour servir de voûte à un pont.»

De tous ces témoignages anciens, il ressort qu'il y avait au Cluseau une grande chambre mégalithique de plan quadrangulaire dont les montants faisaient 2,10 m de haut et s'enfonçaient de 0,60 m dans le sol. La table qui les recouvrait, apparemment très massive, mesurait 3 m de long, 2,70 m de large et 0,30 m d'épaisseur moyenne, l'épaisseur maxima se situant aux environs de 0,60 m. Le support du nord était, de toute évidence, doté d'une «porte de four» dont la largeur a été judicieusement consignée dans le Questionnaire Baurein : 0,75 m. Cette porte devait donner sur la structure d'accès à la tombe, dont les derniers restes ont dû disparaître lors de la destruction intervenue vers 1765.

Quant au dessin du bloc de Painchaud, il tendrait à nous faire penser que les orthostates de cette chambre dolménique avaient été équarris.

Toutes les données architecturales que nous avons énumérées nous incitent à conclure que ce dolmen du Cluseau était, très probablement, un dolmen angoumoisien.

On rappellera ici que, dans la vallée de la Charente, aux environs d'Angoulême, il existe un style de dolmen à couloir particulier, appelé type «angoumoisien» et datable du néolithique moyen³⁴. En vérité, d'ailleurs, ces monuments ont une répartition qui dépasse largement le cours de la Charente, pour s'étendre à diverses zones du Centre-Ouest.

Dans le nord de l'Aquitaine, plusieurs dolmens paraissent avoir été des tombes à couloir angoumoisiens. En Dordogne, on a évoqué à juste titre les dolmens de Brantôme, Paussac-et-Saint-Vivien ou encore Sainte-Sabine-Born³⁵. En Gironde, il faut envisager les cas du dolmen du Gurp³⁶, du dolmen polaire du tumulus du Bernet à Saint-Sauveur³⁷ et donc de ce dolmen du Cluseau à Saint-Ciers-de-Canesse. Plus généralement, on sait que, dans notre Aquitaine, certains auteurs ont cru voir beaucoup de «dolmens simples», c'est-à-dire des chambres mégalithiques dépourvues de couloirs d'accès. Or ces derniers, qui sont généralement des structures beaucoup plus légères que les parties sépulcrales, ont fort bien pu être arasés puis ensevelis sous des déblais. Il est donc bien possible que des couloirs resurgissent à l'occasion de fouilles utilisant des méthodes modernes (qui n'ont pas été très nombreuses, pour le

31. Jouannet, 1837.

32. Ce texte fait partie du tome 4 du Questionnaire Baurein : f° 63, réponse du curé de Saint-Ciers de Canesse à la question n° 39. Une toute petite partie de cette réponse, ne donnant qu'une idée insuffisante de celle-ci, a déjà été publiée ailleurs : X, 1938, pp. 49-50.

33. Jouannet, 1837, pp. 212-213.

34. Burnez, 1976.

35. Burnez, 1976 ; Chevalier, 1984.

36. Rigaud, 1984.

37. Devignes, 1990-b, 98 et p. 109.

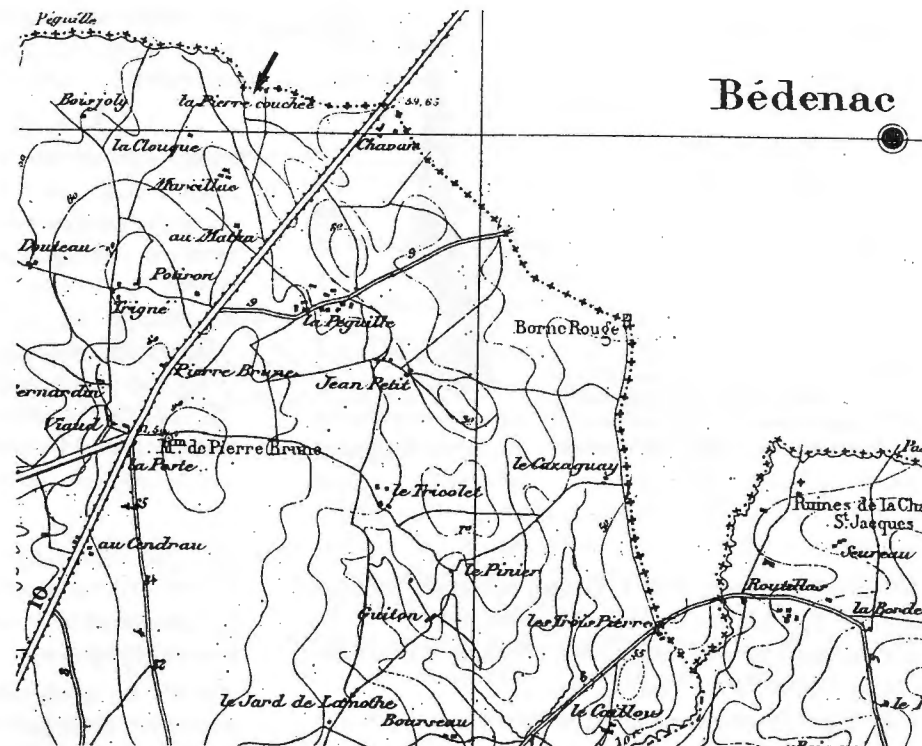


Fig. 22. — Extrait de la carte de la Gironde éditée en 1875 par la Librairie Férét. La flèche signale le lieu-dit la Pierre couchée.

moment, dans notre région). Par conséquent, la prudence doit être de rigueur face à une architecture apparemment simple car fouillée anciennement à une époque où on ne se préoccupait guère de mettre en évidence les structures d'accès des dolmens mais plutôt de ramasser en vitesse les plus belles pièces constituant le mobilier funéraire des chambres. D'ailleurs, à vrai dire, cette grande rareté apparente des tombes à couloir en Aquitaine nous étonne un peu car toutes les autres régions de la façade atlantique, depuis l'Alentejo (Portugal) jusqu'à la Normandie, en sont généralement bien pourvues...

La Pierre couchée de Laruscade

La commune de Laruscade, aux confins de la Gironde et de la Charente-Maritime, est très intéressante du point de vue du mégalithisme.

On y connaît depuis longtemps le mégalithe appelé «les Trois Pierres» dont une des plus anciennes mentions est assurément celle faite dans la réponse du curé de La Ruscade vers 1780 à la question 41 du *Questionnaire Baurein* : elle est limitrophe du diocèse de Saintes qui se termine par les paroisses de Luzeras et de Bédénac, tout le long de Luzeras est un ruisseau qui se forme de petites sources et se rend à la rivière de La Saye, il y a encore trois pierres dont deux plantées sur le bord de Bédénac, et l'autre dans

La ruscade, lesquelles bornent les Deux Diocèses, ainsi que trois différentes Juridictions. de part et d'autre ce sont des Landes ou sables arides».

Ce dolmen est aujourd'hui détruit ou enfoui.

Il y a aussi, dans cette commune, divers toponymes que nous avons notés dans notre thèse de 1987 comme susceptibles de se rapporter à des mégalithes détruits :

- Pierre Brune, à 5 km au nord-nord-ouest de Laruscade ;
- Les Prés de la Borne, à 200 m au nord du hameau de Chavan, sur la limite départementale ;
- enfin, la Pierre couchée, à 500 m à l'ouest de Chavan (section A, 1ère feuille, du cadastre rénové).

Ce dernier toponyme correspond à une lande limitrophe du département de la Charente-Maritime. Il n'est pas porté sur la carte IGN mais figure sur la carte de la Gironde au 1/40.000 éditée en 1875 par la librairie Férét (fig. 22).

Or, il y a quelque temps, nous avons eu du nouveau sur ce toponyme la Pierre couchée grâce à notre collègue et ami du Centre Pierre Paris, H. Sion. Ce dernier a eu l'extrême amabilité de nous communiquer le texte d'un document manuscrit qu'il a pu consulter à Laruscade et dont l'auteur est l'abbé Belloumeau, curé de la paroisse vers 1870.

Il est question, dans ce document assez long, des vestiges archéologiques et des traditions ancestrales de Laruscade et de ses environs.

On y parle bien sûr du lieu-dit «la Pierre couchée» et l'abbé Belloumeau nous en dit ceci :

«Dolmens, Menhirs.

Aucun monument de ce genre n'existe actuellement à la Ruscade. On se souvient cependant qu'il y a eu, au nord de la Ruscade, au lieu qui porte encore le nom de la Pierre-couchée (1), une pierre énorme qui, m'a-t-on dit, a été brisée au commencement du dernier siècle. Les matériaux provenant de cette pierre auraient-ils servi à construire près du Chavant (2) une chaumière que l'on nomme la Pierre-couchée».

Il est bien probable que cette grosse Pierre couchée ait été un vestige de monument mégalithique. Peut-être était-ce un menhir renversé ?

En tout cas, voilà une information inédite qui permet de compléter utilement la liste des mégalithes girondins.

Conclusion

Si les études de terrain sont naturellement fondamentales en matière d'archéologie mégalithique, nous venons de voir, au travers des quelques exemples que les études d'archives peuvent se révéler extrêmement intéressantes pour mieux connaître les monuments mégalithiques. Toutes sortes d'informations peuvent resurgir avec profit de ces vieux papiers, parfois bien poussiéreux, qu'avaient rédigés nos illustres prédécesseurs. En fait, il y a là quelque chose de complémentaire aux études de terrain et qu'on aurait grand tort de négliger ou de mépriser.

Bibliographie

- Arambourou (R.), 1983, La préhistoire landaise, chapitre I du tome I de l'ouv. coll. *Landes & Chalosses*, Pau, SNERD, pp. 43-72.
- Burnez (C.), 1976, Le néolithique et le chalcolithique dans le Centre-Ouest de la France, *Mém. de la Soc. Préh. Fr.*, XII, 373 p.
- Chevalier (Y.), 1984, L'architecture des dolmens entre Languedoc et Centre-Ouest de la France, Bonn, Dr. Rudolf Habelt GmbH, 287 p.
- Delfortrie (E.), 1872, Le préhistorique en Gironde, *Ass. Fr. pour l'Av. des Sc.*, 1ère Session (Bordeaux, 1872), pp. 702-705.
- Devignes (M.), 1979, Le menhir de Sauviac, *RHAL*, t. XLVII, pp. 127-128.
- Devignes (M.), 1987, Les monuments mégalithiques de la Gironde. Inventaire et analyse, Doctorat de 3e cycle, Université de Bordeaux III.
- Devignes (M.), 1990-a, François Daleau et les mégalithes, *Aux origines de l'archéologie en Gironde, François Daleau (1845-1927)*, Bordeaux, Conseil Général de la Gironde et Société Archéologique de Bordeaux, *Mémoires* 2, pp. 180-193.
- Devignes (M.), 1990-b, [Interventions à la Table Ronde CNRS des Sables d'Olonne], *Mégalithisme et Société*, La Roche-sur-Yon, GVEP, pp. 19, 96-98, 109 et 168-169.
- Drouyn (L.), 1865, *La Guienne militaire. Histoire et description des villes fortifiées, forteresses et châteaux construits dans le pays qui constitue actuellement le département de la Gironde pendant la domination anglaise*, Bordeaux, chez l'auteur et Paris, Didron, 2 volumes, XXVI-XCVI-180 + 463 p.
- Fabre (G.), 1952, *Les civilisations protohistoriques de l'Aquitaine*, Paris, Picard, 182-CIL p.
- Ferrier (J.), 1943-1946, La sépulture néolithique de Benon, commune de Saint-Laurent-de-Médoc (Gironde), compte rendu de la réunion du 14 mars 1943, *P.-V. de la Soc. Linn. de Bord.*, t. XCIII, pp. 15-22.
- Ferrier (J.), 1972, Le groupe mégalithique de Peyrehaut à Villenave d'Omon, Gironde, *Bull. Soc. Linn. de Bord.*, t. II, pp. 169-179.
- Gassies (J.) 1875, Progrès des études préhistoriques dans le Sud-Ouest de la France depuis 3 ans, *BSAB*, t. II, pp. 109-128.
- Jouannet (F.), 1837-1839-1843, *Statistique du département de la Gironde*, Paris, chez Dupont & Comp^e, 3 tomes, 429 + 411 + 458 p.
- Mazéret (L.), 1907, Monuments mégalithiques du Gers, *L'Homme Préh.*, 5e année, pp. 1-10.
- Mohen (J.-P.), 1989, *Le monde des mégalithes*, Castermann, coll. Archives du temps, 319 p.
- Rigaud (J.-Ph.), 1984, Contribution au sauvetage archéologique du littoral médocain : les fouilles du tumulus n° 1 de Grayan-L'Hôpital (Gironde), *Eléments de Pré- et Protohistoire européenne, hommages à J.-P. Millote*, Paris, Belles-Lettres, pp. 289-294.
- Roussot (A.), 1972, Notes de Léo Drouyn sur la préhistoire girondine, *RHB*, t. XXI, pp. 17-28.
- Sansas (P.), 1862-1863, Causeries archéologiques, *L'Ami des Champs* (journal d'agriculture, de botanique, de littérature de la Gironde), t. 40, pp. 343-349 et t. 41, pp. 12-22, 79-94, 121-127, 151-160 et 176-184.
- X, 1875, Découvertes et nouvelles, *BSAB*, t. II, pp. 55-56.
- X, 1938, Congrès Préhistorique du Libournais tenu à Libourne le 8 mai 1938, *RHAL*, t. VI, pp. 40-52.

Notes complémentaires sur l'histoire de Saint-Selve ¹

par Guy Lacoste Lagrange

La dîme de Saint-Selve

Un texte de 1728 ² nous apprend qu'il y a deux parties prenantes à la dîme de la paroisse de Saint-Selve, alors dénommée Saint-Seve : les RRPP Jésuites du Collège Saint-James de Bordeaux et le curé. La Partie des RRPP. Jésuites peut aller produire deux boisseaux de seigle et un tonneau et demi de vin.

La dîme des récoltes était prélevée par le curé pour assurer la vie de la paroisse. Elle devait fournir les frais de logement, d'éclairage, de chauffage, du curé et de son vicaire, d'un desservant éventuel, les gages des domestiques, l'entretien de la maison curiale, les frais entraînés par la perception de la dîme (ouvriers agricoles, transport, vinification...), les gages d'un maître d'école ou régent, les aumones. Elle était prélevée «à l'onzain» : la onzième gerbe...

L'hôpital Saint-James — Saint-Jacques — aurait été créé par le duc Guillaume IX d'Aquitaine, mais la bulle de confirmation des privilèges du chapitre Saint-André (1173) en attribue la fondation au prévôt Guillaume. Il était sur la route de Saint-Jacques de Compostelle et accueillait les pèlerins : il fut donc l'objet de multiples donations ³.

En 1572, les Jésuites furent appelés à Bordeaux par l'archevêque Prévost de Sansac pour soustraire la jeunesse à l'influence du collège de Guyenne. Ils furent installés à l'angle des rues du Mirail et Victor Hugo actuelles où ils fondèrent la chapelle de la Madeleine. En 1573, l'antique prieuré de Saint-James et ses biens leur furent attribués.

Comme l'indiquent divers textes, le college de la compagnie de Jésus de cette ville de Bordeaux, à cause du prieuré de Saint James unis audit college se trouvait en possession des droits d'icelui prieuré avant l'union audit college.

Parmi ces biens et droits se trouvait la perception de la dîme — ou de partie de la dîme — sur divers terroirs de la paroisse de Saint-Selve et de sa voisine de Saint-Morillon. Ces droits se trouvaient en partage avec ceux du curé. Aussi des démêlés eurent lieu pour partager les droits de dixm lors de la levée des fruits entre le fermier des droits du collège et les agents du curé.

Finalement un projet d'accord fut établi en 1694. Ce texte nous explique les motifs des troubles : les droits se partageaient un tiers au collège, deux tiers au curé. Surtout ce document nous décrit cette partie de la paroisse et nous indique l'état des lieux.

1. Cf. *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome 80, 1989, p.121.

2. Comptes du curé.

3. *Bordeaux pendant le Moyen Age*, T. II de l'Histoire de Bordeaux, 1963, p. 140.

Sur quelques marques de marchands au XVI^e siècle d'après les archives notariales bordelaises

par Evelyne Picot-Bermond

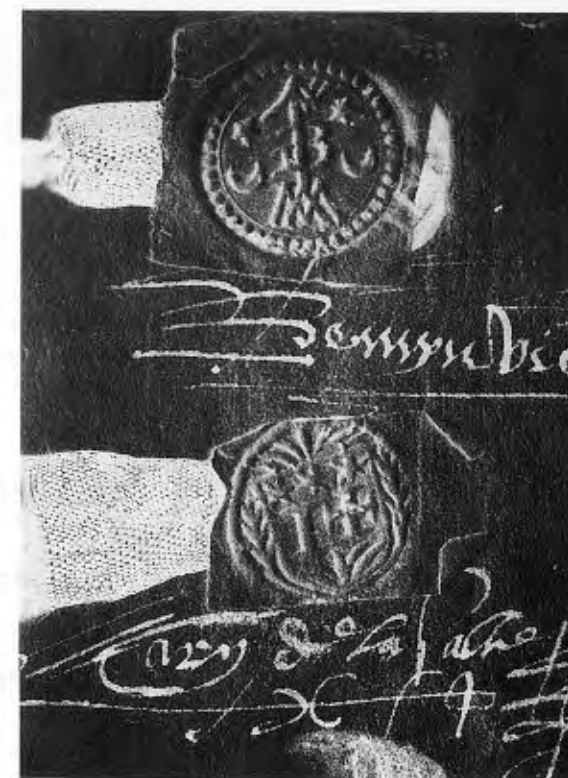
Pour identifier leurs marchandises, les propriétaires faisaient apposer une marque, dont le dessin leur était propre, sur les barriques de vin, les barrils de poisson ou autres marchandises.

La marque est la reproduction, faite avec plus ou moins de fidélité du cachet du marchand. Dans les contrats notariés, le scribe la reproduit généralement en marge de l'acte et indique dans le texte que les barriques sont marquées «de la merque de dehors» ou «de la marche de dehors» c'est-à-dire de la marque mise en dehors du texte. L'emplacement de la marque est donné parfois : sur la bonde, ou à côté de la bonde, ou sur le fond de la barrique.

L'identification de la marque ne peut se faire que lorsque le scribe précise dans l'acte le nom de la personne à qui elle appartient, ce qui est assez rare.

Les marques utilisaient une grammaire primitive, dont les éléments étaient la croix, le quatre, l'étoile et la géométrie élémentaire. La croix grecque, latine, de Lorraine ou de Saint-André est très souvent potencée — ou recroisetée — ; on peut déjà en tirer des multiplications heureuses par leur vigueur mnémonique. Le quatre est souvent recroiseté à sa barre 4— . La sujétion de la simplicité n'a d'ailleurs pas empêché les marques d'être influencées par d'autres graphismes, comme le blason et le seing manuel. Il arrive aussi qu'on reconnaisse dans les marques les initiales du propriétaire.

Lorsque le marchand ne savait pas signer, il lui arrivait de faire sa marque comme signature.



A. D. G. 3E 5403. 3 novembre 1564. Cachets scellant le testament de Bertrand Bonhomme bourgeois et marchand de Bordeaux. Le premier cachet est celui de Bertrand de Minvielle, le second celui d'Arnauld Delasalle, tous deux bourgeois et marchands de Bordeaux.

L'utilisation de cette marque, outre le fait qu'elle soit destinée à l'identification des marchandises, peut servir dans d'autres cas, notamment à dater l'achèvement d'un édifice. C'est le cas pour Simon de Lalande et pour Guynot Carheze.

Fils de Perrin de Lalande et de Guillemette Pillet, Simon de Lalande épouse Jehanne Dargueil, fille de Gabriel Dargueil, alias Dalgueil, et de Gaillardine de la Voulte. Ils eurent un fils Bertrand qui acheta l'office de notaire et secrétaire du roi de Pierre Duperrier en 1559 pour la somme de 5000 livres (3E 2411). Simon eut aussi un fils bâtard, Jacques de Lalande, né vers 1524, qui fut avocat au parlement de Bordeaux. Gaillardine de La Voulte, belle-mère de Simon, épousa en seconde noce Bertrand Destoc, bourgeois et marchand de Bordeaux. Simon s'associa avec ce dernier et ils prirent une part active dans l'armement pour la grande pêche. Gaillardine de La Voulte décéda le lundi de Pâques 1559 et Bertrand Destoc se remaria avec Marquèze Pignon, veuve de Pierre Dagès (contrat du 5 septembre, 3E 6687.).

Simon Delalande fut jurat de Bordeaux en 1550 et 1551. Dans son testament, il demande à être inhumé dans la sépulture de son père, devant le grand hotel de l'église Saint-Michel. La marque de Simon de Lalande est reproduite en marge de son testament (3E 2387). Il teste le 26 septembre 1545 et fait un codicille le 20 novembre 1552 dont le contenu est identique à son testament. Il décéda avant le 28 mars 1553. Des actes commerciaux nous montrent sa veuve, Jehanne Dargueil, agissant au nom de ses enfants.

Un passage de son testament dit ceci : ...«aussi veulx que quant lesdites deux quartes parties de mesdits biens que je laisse pour ladite fabrique et oeuvres de ladite église se mectra en oeuvre en ladite église et qu'il se face des voultres ou portals ou autres oeuvres néceaires, veulx que ma

susdite marche soit mise et poussée au hault desdites voultres, portals ou au lieu où sera faict autres oeuvres de mesdits biens en ladite église, et ce dessus, veulx qu'il soit acomply dedens ung an prochain et emprés ensuyvant pour fère lesdits avilhemenz et aultres»... Il demande à ce que sa marque soit mise en écusson.

À l'époque où vivait ce marchand, la construction de l'église Saint-Michel n'était pas encore achevée. La date de 1553 est inscrite sur le tympan du portail occidental de l'église. Bien qu'il n'y ait pas de marque, le contenu de son testament tendrait à démontrer que le portail occidental fut construit avec ses dons.

Les voultres furent construites après l'année 1544. Les nombreuses restaurations qu'elles ont subies ont effacé les marques qui s'y trouvaient, mais, d'après les renseignements recueillis, il y aurait encore des dates.

Guynot Carheze exerçait son commerce à Bordeaux et Toulouse. Un contrat du 9 novembre 1559 précise qu'il est marchand de ces deux villes (3E 4783, f° 332). À Bordeaux, il faisait principalement le commerce du poisson salé et s'était installé dans le quartier de la Rousselle. Au moment du décès de sa première femme Jehanne Vollete en mai 1568, il achète une sépulture dans l'église Saint-Michel, le long de la chapelle Bouillon. Peu de temps après, à l'occasion de son second mariage avec Rose de Belin, fille de Mathieu de Belin jurat et citoyen de Bordeaux et de Marie Thibaudin, Guynot Carheze fait faire un inventaire descriptif des biens qu'il possède à Toulouse et Bordeaux le 8 juillet 1568 (3E 6353, f° 370v). Il déclare qu'il acquit de Pierre de Toulouse, marchand de Bordeaux, «deux maisons situées l'une devant l'autre rue de la Fusterie paroisse Saint-Michel, confrontant l'une d'icelle à la maison de Jehannot du Plantey et de l'autre côté à la maison de Naudinot de Bordes, l'autre confrontant d'un

côté à la maison ou choppe dudit Naudinot de Bordes et de l'autre côté à la maison ou choppe de Gyron de Girart».

Au numéro 31 de la rue Fusterie, se dresse une belle maison du XVI^e siècle comportant trois étages. À l'arrière, cette maison donne sur une cour qui la sépare d'une autre maison du XVI^e siècle. On accède à cette dernière par la même entrée que la première. À l'intérieur de la première maison, sur le piédroit de la porte d'entrée, on distingue au milieu de graffitis une marque formée d'un quatre recroisé à sa barre, d'une hampe se terminant sur un V renversé et entrelacé avec un autre V ; on y distingue les initiales G.C. Selon toute probabilité, il s'agit de la marque de Guynot Carheze, et la conformité de ces deux maisons avec la description qui en est faite dans l'inventaire du 8 juillet 1568, permet de penser que ce sont bien là les deux immeubles qui lui appartenaient. Son beau-père habitait également rue de la Fusterie. Dans l'acte de partage des biens de Mathieu de Belin en 1574, il est précisé qu'il possédait «une grande maison rue de la Fusterie où il faisait sa résidence» (3E 6354, f° 1361). Derrière cette maison, il y en avait une autre qui lui servait de chai et salin. Mathieu de Belin y habitait déjà en 1555. À la même époque, résidait aussi dans cette rue le notaire Raimond Rousseau dont les minutes se trouvent aux Archives départementales.

L'identification de ces marques pourrait permettre de dater avec assez de précision une construction. Les marques trouvées sur les pierres des monuments que l'on prend généralement pour des marques de tâcherons, peuvent être aussi celles de généreux donateurs ayant fait un legs pour la construction ou la reconstruction d'une partie de l'édifice. Il en est de même, à cette époque, pour l'archéologie sous-marine. En effet, la présence de ces marques sur certains objets retrouvés dans des épaves, peuvent aider, d'une façon appréciable, à identifier celle-ci.

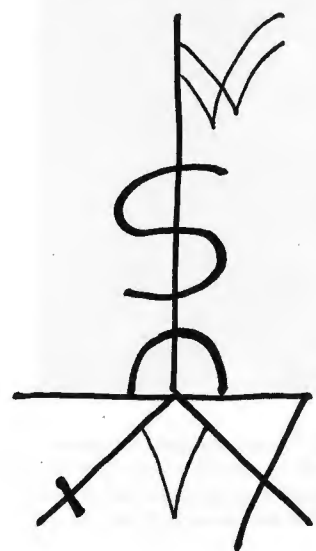


Maison du 31 rue de la Fusterie à Bordeaux.

A. D. G. 3E 7073, f° 297, 21 avril 1597.
Phelip de Mynbielle et Jehannot de Minbielle frères,
chargent sur un navire au port de Bordeaux
des tonneaux de vin pour Middelhourg.

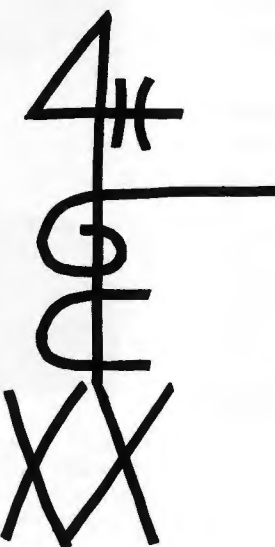
A gauche, marque de Phelip de
Minbielle, bourgeois et marchand
de la paroisse Saint-Michel.

A droite, marque de Jehannot de
Minbielle, bourgeois et marchand
de la paroisse Saint-Michel.

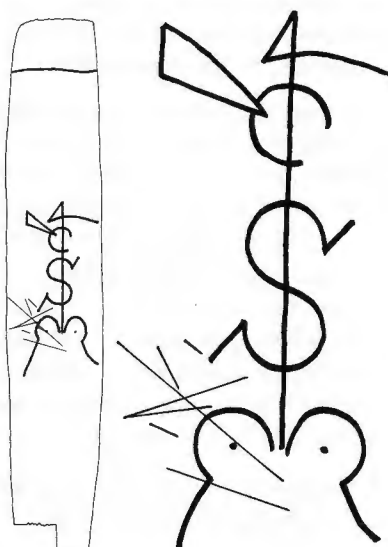


A. D. G.
3E 2387.
24 septembre
1545.
Testament
de Simon
de Lalande,
bourgeois et
marchand de
Bordeaux.

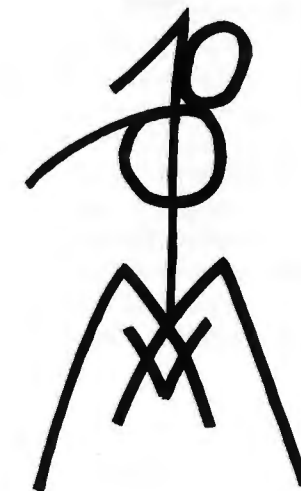
A. D. G.
3E 10555,
f° 793v.
20 septembre
1553.
Marque
de Guynot
Carheze,
ou Carheze,
bourgeois et
marchand.



Partie
extérieure
d'une douve
en chêne blanc
avec la marque
d'un affréteur,
provenant de
l'épave d'un
baleinier
basque
du XVI^e siècle,
découvert en
1975 par des
archéologues
canadiens
à Red Bay
au Labrador
Parcs Canada.

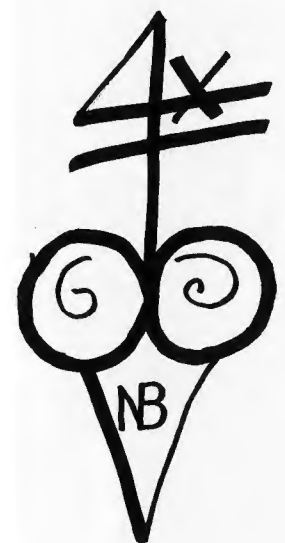


A. D. G. 3E 7067, f° 58v.
14 février 1591.
Tonneaux de vin chargés
sur un navire à destination
de la Bretagne,
signé de la marque de
Bertrand de Minvielle,
bourgeois et marchand
de la paroisse Saint-Michel.
Il est à noter
que cette marque représente
le motif central du cachet
de Bertrand de Minvielle
reproduit plus haut.

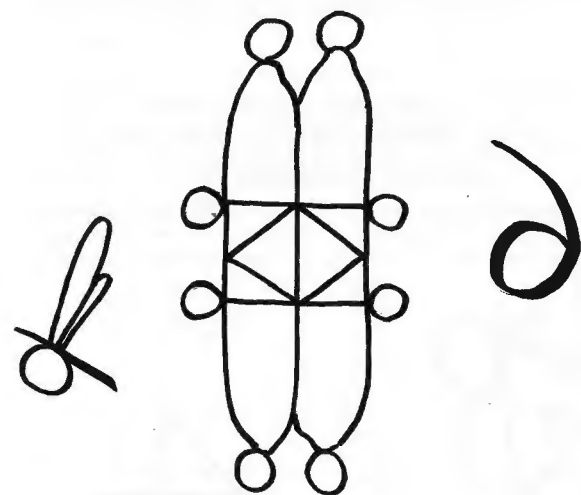




A. D. G. 3E 7073, f° 503v.
5 juillet 1597.
Marque de François Garat
marchand de la paroisse
Saint-Michel.

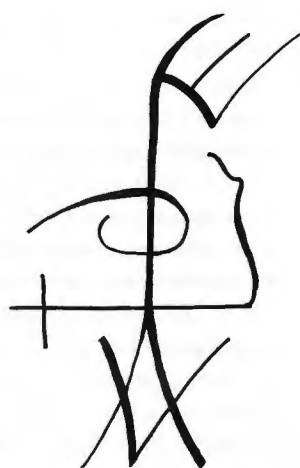


A. D. G. 3E 11217, f° 353.
9 juin 1584
Guillaume Noauld bourgeois
et marchand de Bordeaux,
baille à cabal à Anthoine
Lalhière et Jehan Ysarn
habitants de Bordeaux,
3000 écus sol tant en dettes,
marchandises que argent
comptant, pour 4 ans,
«... toutes les marchandises
d'icelluy cabal seront
merquées de la marque dudit
de Noauld, telle et semblable
que celle apposée au marge
de ces présentes...»

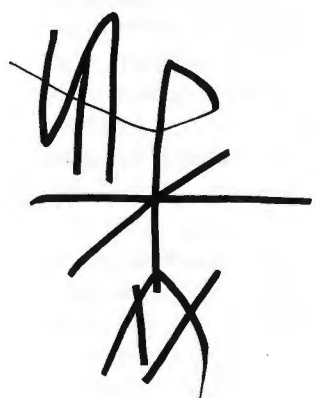


A. D. G. 3E 11111, f° 528v.
22 octobre 1576.
Renouvellement
d'un contrat d'association
entre René Duret
et Durand Verdalle,
bourgeois et marchands
de Bordeaux.
Marque de René Duret.

A. D. G. 3E 2410, f° 1063r à 1064r.
22 janvier 1558/59.
Vente faite par François de Poncastel,
bourgeois et marchand de Bordeaux
à deux marchands de la Basse Navarre,
de congre sec, de merlu sec
et de morue parée.
Marque de François de Poncastel.



A. D. G. 3E 7068, f° 50v.
10 février 1592
Martin Bassault, bourgeois et
marchand de Bordeaux de la paroisse
Saint-Michel, vend à Arnould Baille,
bourgeois et marchand de la paroisse
Saint-Michel, 10 douzaines de
barriques neuves, à 9 écus sol la
douzaine.
A gauche, marque de Martin Bassault.
A droite, marque d'Arnould Baille.



A. D. G. 3E 7068, f° 156v.
30 avril 1592.
Arnould Baille prête à Grosse aventure
100 écus sol à 25 % d'intérêt
pour le voyage à Terre-neuve
à la pêche à la morue sur deux navires,
l'un nommé «La Marie de Bordeaux»
dont est maître Pierre Sirouette
et l'autre nommé «Le Jehan de Bordeaux»
dont est maître Jehan de Lafargue.
Ici, la marque d'Arnould Baille
est sensiblement différente de celle
qu'il a faite dans l'acte précédent
(marque reproduite ci-dessus).
En 1536, Arnould Baille était visiteur
et compteur de poisson salé.

Tremblement de terre de la Sauve Majeure

par Michel Ladouch

La Gironde, heureusement pour nous, n'est pas un département considéré comme sensible aux séismes. Au cours des siècles, pourtant, certains tremblements furent suffisamment notables pour causer inquiétude et parfois même panique. Dans les archives du journal *Sud-Ouest* j'ai relevé, entre 1972 et le 18 octobre 1977, 201 secousses enregistrées dans notre région. Pratiquement aucune n'a pourtant été perceptible par les habitants.

Le plus ancien tremblement de terre connu est signalé dans la chronique bordelaise en l'an 574, il est décrit comme très fort. Un autre dont parle Grégoire de Tours ébranle les murailles de Bordeaux jusque dans leurs fondements. Ensuite il faut attendre le 3 mars 1372 puis le lundi avant Saint Urbain qui fut le vingtroisième de mai de l'an de Notre Seigneur mil trois cent soixante treize idem en l'an de Notre Seigneur mil trois cent soixante quinze. D'après Delurbe en 1427, 1437 d'après Jouannet une partie de la voûte de la cathédrale s'écroule à la suite d'une secousse sismique.

Deux cent cinquante ans passent sans que plus rien ne soit signalé. Le 29 juin 1666 à 4 heures du matin quelques pierres de l'église Saint Michel se détachent suite à une secousse.

La première partie du dix huitième siècle est calme, puis à partir de 1750 et en onze années six tremblements de terre sont ressentis : 24 mai 1750 à 10 heures du soir le long de la Garonne jusqu'à Tarbes et Lourdes ; le 12 janvier 1752, 1 heure du matin, ressenti également en Lot-et-Garonne ; 1er août 1759 tremblement de terre de Lisbonne, en Aquitaine est entendu un bruit souterrain de légères ondulations du sol sont ressenties ; le 10 août 1759 à Bordeaux et dans l'Entre-deux-Mers nouveau séisme sur

lequel nous allons revenir 12 juillet 1761, 10 heures du soir secousse précédée d'un bruit semblable à un coup de vent. Durant le dix-neuvième siècle six nouvelles secousses sont ressenties en Gironde ; le 24 janvier 1852 ; le 30 juin 1852 à 2 heures 15 du soir ; le 5 décembre 1857 à 5 heures 45 du matin ressentie à Bordeaux ; dans la nuit du 16 au 17 mars 1867 vers minuit, trois oscillations bien distinctes les une des autres orientées N-O/S-O signalées également dans les Pyrénées, 18 janvier 1870 3 secousses S-S-E/N-N-O ; 26 novembre 1873 à 4 heures 25 du matin une secousse est ressentie à Marcheprie. Enfin à 23 heures le 13 août 1967 un tremblement de terre dont l'épicentre se situe à Arette met en émoi la population bordelaise.

Nous allons maintenant revenir sur le tremblement de terre qui eut lieu dans la nuit du 10 au 11 août 1759, décrit avec précision par le curé de La Sauve Majeure et dont voici la relation :

Fait remarquable

Le dixième aoust 1759 jour de la Saint Laurent il y a eu un tremblement de terre le plus vif que de mémoire d'homme on est vu dans le pais lequel commença a se manifester à dix heures vingt cinq minutes du soir par un coup de vent de plus violent et dura trois minutes et soudain fut le tremblement de terre qui dura deux minutes le tems était de plus serein de sorte qua dix heures et demies tout fut tres tranquille la maison des bénédictins en fut tres endommagée plusieurs de leurs chambres ayant eu leurs murs crevés et il tomba dans leur église ou dans le reste de leur maison environ soixante pierre de taille en foy de quoy a la Sauve le

11° aoust 1759
L. Gassiot
curé

Il est à noter que dans la description du séisme le curé de La Sauve parle d'un coup de vent violent qui précéda la secousse, or nous retrouvons le même phénomène lors du tremblement de terre du 6 mai 1761. D'autres dégâts ont été signalés à Bordeaux ainsi que dans tout l'Entre-deux-Mers : à 10 heures 15 du soir la voûte de l'église Notre-Dame s'écroule, dans la ville de nombreuses cheminées sont détruites. Beaucoup de paroisses entre Garonne et Dordogne subissent des dégâts considérables telles La Tresne, Capian ; à Vayres plusieurs maisons furent endommagées, le château menaça de s'écrouler. Le 16 du même mois une légère secousse fût à nouveau enregistrée mais ne fit aucun dégât notable. D'après les relations

concernant les différents séismes qui au cours des siècles ont secoué notre région seul celui décrit par Grégoire de Tours en 580 où les murailles furent ébranlées et où les flammes sortant de terre consummèrent plusieurs villages semble avoir été plus violent que celui d'août 1759.

Documents et ouvrages consultés

Archives du journal *Sud-Ouest*.

Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux, Bordes, 1845.

A.D. de la Gironde.

Registres paroissiaux de La Sauve.

Contrat pour la fourniture d'un retable destiné à l'église de Cardan

par Michel Ladouch

La consultation des registres paroissiaux, tant la série du greffe que la série communale, permet parfois de trouver des documents intéressants concernant la vie des églises. Je ne pensais pas, en prenant la série communale de la paroisse de Cardan¹, trouver un contrat passé entre la fabrique et un maître menuisier concernant la fourniture, la livraison et le paiement d'un retable en voici la copie :

Nous soussignés curé syndic ouvriers et paroissiens de la paroisse de Cardan sont convenus avec Jean Delaisement maître menuisier de la ville de Bordeaux qu'il nous fera un retable de notre maître autel de bois de chêne d'Hollande suivant le dessein qu'il nous a donné que nous avons agréé et signé y compris les lambris des deux côtés qui sera à la hauteur de la corniche du pied-destal avec un banc du côté de l'évangile, le tout de bois de chêne et fera faire les trois tableaux scavoir le grand tableau qui représentera une

résurrection et celui du côté de l'évangile la figure de saint Saturnin et l'autre la figure de saint Christophe et fera porter ladite ouvrage à ses frais et dépens jusqu'au port de Riom et fournira toutes les ferrures nécessaires pour tenir la dite ouvrage pour ce et moyennant la somme de 800 livres que nous promettons de payer, à scavoir 400 livres quand l'ouvrage sera posé et 200 livres dans 2 ans après et les 200 autres livres dans deux autres années ensuite fait en double à Cardan le 29^o novembre 1728

Delaisement.

Par la suite j'ai essayé de trouver trace de ce retable, hélas, à ce jour je n'ai pu rien découvrir. D'autres chercheurs auront peut être plus de chance que moi. Il reste à savoir si ce retable a été livré, s'il a été détruit où bien s'il existe toujours.

1. A.D. 98 GG 10.

«Une étonnante affaire» Une donation entre vifs faite à la veille de la Révolution

Par Madeleine Sarthoulet-Massat

Elisabeth Duplessy : Veuve de Cursol

Le 28 novembre 1788 avant midi, un acte de donation entre vifs fut passé par devant Me Duburg, notaire royal à Sallebœuf, venu sur la demande de la donatrice Madame Veuve de Cursol¹ en sa «Maison Noble», située à Fonchereau, paroisse de Montussan, Entre-deux-Mers.

Son époux Emeric de Cursol décédé le 17 Novembre 1786, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine de Grenadiers infanterie, au Régiment de la Couronne, était retraité depuis 1757². Fils de François et de Marie Scholastique Juliot de la Devise, né le 25 Mars 1715 au château de Mouchac à Grézillac, il était le troisième fils d'une famille de dix enfants. Dans son ascendance il comptait cinq conseillers au Parlement de Bordeaux, et par l'alliance d'Ogier de Cursol et de Jacqueline de Lestonnac en 1592, quelques gouttes du sang de Jeanne de Montaigne, sœur de Michel l'auteur des *Essais*, coulaient dans ses veines.

Le 16 janvier 1787 l'un de ses frères, dit seigneur de Talance, demanda l'ouverture du codicille de son testament, daté du 9 janvier 1771³. Par celui-ci, il léguait à son épouse

Elisabeth Duplessy, l'entière jouissance, sa vie durant, de tous ses biens meubles et immeubles, *sans qu'elle soit tenue de rendre aucun compte*.

Lorsqu'elle décèdera à son tour le 24 frimaire an 13, (15 décembre 1804) on verra sur l'acte d'enregistrement de son testament du 22 brumaire an 13 (12 novembre 1804)⁴ que par suite des reprises à exercer par droit d'action hypothécaire et diverses récompenses dues par la Société de Communauté entre elle et son mari plus un legs de 10 000 francs, une donation de 15 000 livres qui étaient à prendre «sur ces créances ou reprises», on arrivait à un capital de 61 000 francs.

Fonchereau étant estimé 60 000 francs, non affermé, elle en était donc la propriétaire à part entière, et une somme de 1 000 francs seulement, revenait à la succession de Cursol.

Nous possédons peu de documents sur cette affaire, banale en soi, qui allait prendre des dimensions dramatiques liées aux événements imprévus et tragiques du temps.

Dans le dossier Duplessy du Fonds François de Lamontaigne à la Bibliothèque municipale de Bordeaux⁵, nous avons trouvé un Mémoire signé de la main de Madame de

1. Elisabeth Duplessy, veuve de Cursol était la fille aînée de madame Chazot-Duplessy dont le Salon au XVIII^e siècle avait été souvent comparé à celui de madame Geoffrin.

2. Service Hist. de l'Armée de Terre, Château de Vincennes.

3. Ouvert le 16 janvier 1787, Nauville notaire royal successeur de Barbarie. A. D. Gironde. 3E21581.

4. Dussaut notaire royal à Saint Loubès. A.D. Gironde.

5. Mss. 1696, Tome 1, dossier Duplessy, Fds François de Lamontaigne. Bibliothèque municipale de Bordeaux.

Cursol : six grandes pages d'une écriture nette, très ferme tracée peu de mois avant sa mort sous la pression familiale — ses futurs héritiers — en vue d'obtenir, l'annulation de cette donation entre vifs faite en 1788 à François Duteil, docteur en théologie, professeur au Collège Royal Sainte-Marie de Limoges, puis curé Prieur de la paroisse d'Aix près d'Ussel en Limousin⁶.

Ce Mémoire, à première vue intéressant, se révèle décevant sous un examen plus approfondi, car la chronologie en est absente, et il nous faudra puiser à d'autres sources pour la rétablir.

Il semblerait que cette vieille dame de 78 ans, ait ressenti de la répugnance à évoquer une période douloureuse, encore présente sous bien des aspects, et que la peur qui l'avait tenue angoissée pendant dix années n'ait pas complètement disparu.

Depuis son enfance elle avait souffert d'une sensibilité malade et d'une imagination excessive que sa mère, Madame Chazot-Duplessy essaya en vain, après son mariage tardif avec Emeric de Cursol de tempérer par des lettres presque quotidiennes qu'elle lui adressa de 1768 à 1782⁷.

Voici quelques extraits :

25e Mars 1769

ce que je trouve de trop, c'est que vous vous fassiez toujours des monstres pour les combattre. Ne ferez-vous jamais usage de votre raison ?

5e Juin 1779

Madame de Vassal (sœur d'Emeric de Cursol) m'a fait l'honneur de venir me voir... Elle dit, et elle a raison, que vous vous brûlez le sang par les inquiétudes perpétuelles et chimériques auxquelles vous vous livrez ; qu'il est inouï qu'avec autant d'Esprit et de Raison que vous en avez, vous ne puissiez pas les vaincre.

Cette tendance à l'hypocondrie ne s'était pas encore révélée lors des brillantes réceptions à l'Hôtel Duplessy⁸, emportée dans le tourbillon des mondanités critiquées en vers et en prose par son oncle Jean-Baptiste Duplessy dit Monsieur de Pauferat, qui reproche

Ce faste, ces habits où l'or et l'argent brille...

Festins, Jeux et Concerts...

*Plantes, Fleurs, Cabinet d'Histoire Naturelle...*⁹.

C'est d'ailleurs le premier créé à Bordeaux, dont un Suédois, le Pasteur Hallman, laissera une description dans sa correspondance avec le savant naturaliste Linné. Il s'émerveillait particulièrement de la Conchyliologie : *une quantité prodigieuse de coquilles et de fossiles...*¹⁰.

En 1755, Elisabeth Duplessy était vive, enjouée, excellente musicienne, elle jouait du clavecin¹¹ et il lui arrivait de fredonner quelque romance à la mode ou un air d'opéra. Elle était très instruite pour une femme : Delphin de Lamoignon, sur la liste des personnages de la Société Bordelaise auxquels il attribuait le titre d'une pièce de théâtre pour souligner les travers ou le comportement, choisira pour «*Melles de Ségur et Duplessy*» celui des «*Femmes Savantes*»¹²...

Lorsque Madame de Cursol commença de rédiger le Mémoire découvert dans le Fonds François de Lamontaigne, tout ceci se situait dans un lointain passé. Il débute ainsi : *En l'année 1787, étant seule chez-moi et ayant le tracas d'un Bien très détaillé à diriger...*

Ce bien se trouvait au lieu dit Fonchereau, dont il prendra le nom par la suite. Il avait une superficie de 102 arpents et demi métriques¹³ et s'étendait sur deux communes : celles de Montussan et de Saint-Loubès.

Sur la première on comptait deux métairies, deux borderies, un bourdieu, des terres labourablesensemencées de céréales, des vignes blanches et des vignes rouges, des bois taillis, une châtaigneraie, une chènevière... quelques terres incultes. Sur la seconde : un bourdieu appelé Olivet, des parcelles de terre labourable, des prairies et des pacages entourés d'aurèdes.

Quant à la maison de maître très simple, un quadrilatère plutôt exigu aux contrevents peints en rouge-brun selon la coutume du pays, elle était construite sur les ruines de quelque castel antique dont le dernier vestige — une tour inoccupée — se dressait à deux toises de la porte d'entrée



Entrée de Fonchereau,
à gauche le puits.



Maison noble de Fonchereau,
côté cour.

principale qui s'ouvrait sur un escalier en pierre blanche, et balustres du XVIe siècle. Sur le toit, il y avait une petite cloche que l'on utilisait sans doute lors des grands travaux : foins, moissons ou vendanges. Selon un témoin d'autrefois, la magnifique charmille qui y conduisait, annonçait une demeure fastueuse dont seul le titre de *Maison Noble*, inscrit sur les vieux parchemins, subsistait encore.

Son rapport au début du XIXe siècle était de 3 000 francs non affermé...

Mais écoutons madame de Cursol et reprenons le Mémoire : *Je désirais beaucoup d'avoir avec moi quelqu'un à qui me confier, Monsieur Duteil me fut présenté par un curé de mon voisinage, son compatriote...* probablement François de Léobardy de Limoges, curé de Saint Vincent d'Yvrac depuis trois ans¹⁴.

6. En 1765, il était régent de 3ème aux appointements de 200 L. par an. Série D, Fds de l'ancien collège de Limoges. A. D. de la Haute Vienne.

7. Mss 1201 Bibliothèque municipale de Bordeaux.

8. A. Grellet-Dumazeau, *La Société Bordelaise sous Louis XV*.

9. Jean Baptiste Duplessy, dit monsieur de Pauferat conseiller honoraire en la Cour. Frère puiné de feu Claude, conseiller au Parlement, époux de madame Chazot-Duplessy. Factum 397, N° 48. Bibliothèque municipale de Bordeaux.

10. Voir Dezallier d'Argenville, *Conchyliologie*.

11. Son professeur nommé Giraud était organiste à Saint-Seurin, et par la suite à Saint-André. Lettres de madame Chazot-Duplessy. Mss 1201, Bibliothèque municipale de Bordeaux.

12. Papiers de messieurs de Lamoignon, A. Grellet-Dumazeau *op. cit.*, p. 260.

13. Donation entre vifs du domaine de Fonchereau. Bouan notaire. A. D. Gironde, 3E 13203.

14. François de Léobardy, Fonds Gaillard. A. M. de Bordeaux et 3E 15361 et 3E 15441, Dugarry notaire.

François Duteil

François Duteil, docteur en théologie, était en 1765 régent de troisième au collège royal Sainte Marie de Limoges¹⁵, puis au début de 1770 prêtre curé et prieur d'Aix près Ussel en Limousin. Il succédait à Antoine Baudry décédé récemment — ce qui lui vaudra un procès avec le neveu héritier, du même nom, au sujet des meubles délaissés par le défunt, à la maison curiale¹⁶.

Le bourg d'Aix selon Victor Forot¹⁷ — est placé au sommet d'un puy de 866 m d'altitude. Les hivers y sont rudes, mais l'été offre aux touristes un coup d'œil ravissant sur les monts d'Auvergne. L'église, au milieu du bourg est un petit monument à chevet rectangulaire construit vers la fin de l'époque romane, la nef est surmontée d'une voûte en berceau divisée par des doubleaux et un retable remarquable orne le maître autel qui semble dater de la fin du règne de Louis XIV.

Mais que savons-nous de l'état civil de François Duteil ?

Né à Ussel le 24 Août 1732, son père était Antoine Dutheil, sculpteur, et sa mère Catherine Mahière¹⁸.

Dans le Bas-Limousin — nous empruntons encore à Victor Forot — il y avait une vieille tradition sur ces « artisans-artistes » que l'on appelait avant la Renaissance « des Huchiers » spécialisés dans l'exécution des retables, des stalles de chœurs, des chaires à prêcher, qui atteignirent le point de leur savoir-faire au XVIII^e siècle. Parmi ces sculpteurs dont les noms ont été conservés, se trouve celui d'un certain Antoine Dutheil, monté à Versailles sous la protection de mademoiselle de Scoraille, devenue la duchesse de Fontanges. Revenu au pays, selon l'abbé Diousidon¹⁹, pour voir sa famille, il aurait édifié la chaire à prêcher et la table de Communion de La Mazière-Basse, canton de Neuvic, avant de mourir prématurément. Il se pourrait qu'Antoine Dutheil, maître sculpteur à Ussel, père de François, soit son petit fils ou petit neveu.

Le nouveau curé prieur d'Aix va avoir très vite un second procès à soutenir. Cette fois contre ses paroissiens qui refusent de payer la dîme, évoquant les raisons les plus fallacieuses, exhumant des actes notariés vieux d'un demi

siècle pour prouver leurs droits d'exemption. Requête après requête, il parvint cependant à obtenir un jugement en sa faveur :

avons condamné et condamnons tous les habitants de la paroisse d'Aix... à laisser dorénavant la liberté à leur curé de dîmer dans les champs... leur faisons défense de les dépouiller, sans de préalable l'avoir fait avertir...

*A Tulle dans la chambre du Conseil du Siège Sénéchal le dernier du mois de Février de l'an Mille sept cent quatre vingt trois*²⁰.

La cause semblait entendue, il n'en fut rien, les décimables firent appel et l'affaire fut portée par devant le Parlement de Bordeaux.

Un acte d'achat daté du 12 septembre 1786, d'un lopin de pré mitoyen du jardin de la cure²¹ nous paraît être la preuve que François Duteil n'avait à ce moment-là aucune idée de se fixer en Guyenne. Il faudra un concours de circonstances : celui d'un séjour à Bordeaux et le climat d'animosité sourde qui régnait entre lui et ses paroissiens, pour lui faire accepter l'offre de madame de Cursol et s'installer auprès d'elle, à Fonchereau comme aumônier et homme de confiance.

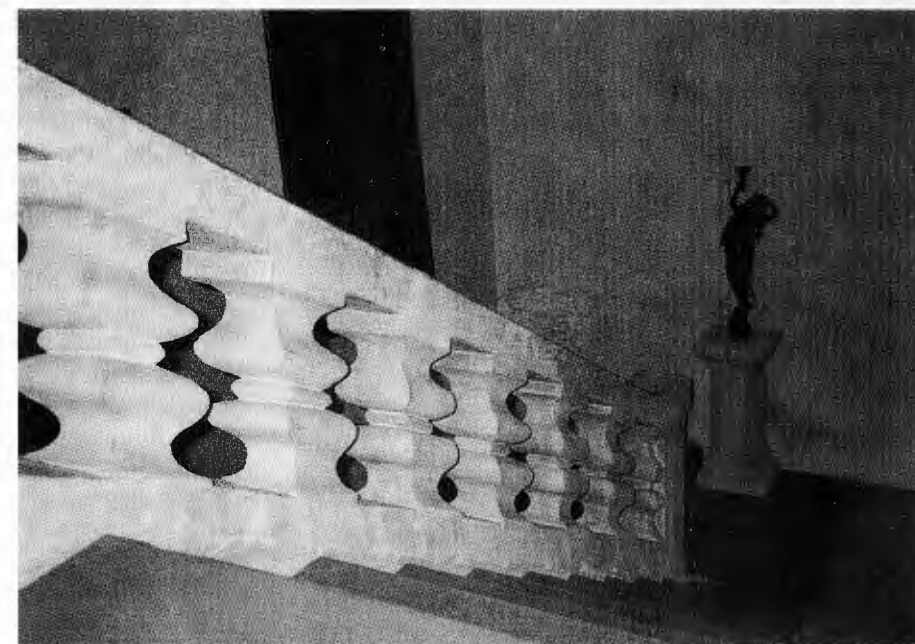
J'étais triste, dit-elle, il est lui de la plus grande gaieté. Pendant une année et la moitié d'une autre, jusqu'à son départ pour le Limousin où il restera six mois, madame de Cursol se félicitera d'avoir rencontré une personne aimable, d'agréable compagnie, de bon conseil, dont l'état de prêtre imposait le respect à ses domestiques et dont la conversation meublait les longues soirées d'hiver.

Son époux, feu Emeric de Cursol, d'une grande patience qui prend toujours le parti le plus sensé, selon les dires de sa belle-mère madame Chazot-Duplessy, n'était pas un homme de cabinet : aux livres il préférait ses chiens, les chevauchées en compagnie de ses frères, messieurs de Fondmartin et de Talance — militaires retraités comme lui — et aussi les travaux des champs.

Entre les réceptions de l'automne au château de Reignac où ses amis réclamaient sa présence d'une façon si flatteuse, et les parties de chasse qu'ils organisaient à leur tour, madame de Cursol s'ennuyait. Pour écarter les idées noires



La chapelle de Fonchereau.



Escalier à Fonchereau.

qui l'assaillaient trop souvent, elle allait contempler son merveilleux jardin qui pour illustrer le joli mot de madame Necker, avait l'air de n'être destiné qu'aux abeilles²² puis elle cueillait des fleurs par brassées pour composer les bouquets qu'elle envoyait à sa chère Mère...

Maintenant cela est du passé, depuis six ans déjà, elle ne reçoit plus de lettre de cette chère Mère décédée en 1782 et voilà deux ans qu'elle est veuve.

Une respectable Dame de mes amies, écrit-elle dans ce Mémoire, me disait que je devais tout faire pour l'attirer ici²³ et même les plus grands sacrifices à mon repos et à ma tranquillité, enfin je fis cette malheureuse donation en 1788. Elle fut passée, comme il a été dit, par-devant Maître Duburg notaire royal en présence de témoins dont Mathurin Loubères, curé de Saint-Martin de Montussan.

15. A. D. Haute Vienne.

16. A. D. Corrèze, B. 454, 12 mars 1770. Procès A. Baudry contre Fr. Duteil.

17. Victor Forot, *Bulletin Hist. et Archéologique de la Corrèze*, 1912.

18. Etat Civil d'Ussel.

19. Antoine Diousidon, observations critiques sur *L'Histoire de la ville d'Ussel*, par P. Delmas.

20. Retiré de la Procédure de Fr. Duteil contre Antoine Bourgeade frères, labour. et le sind. de la par. d'Aix, (dîme). B. 2023 Tulle.

21. Achat, B. 1119 et B. 794, Margat notaire à Tulle.

22. Madame Necker, *Mélanges*, tome 1, p. 74.

23. François Duteil.

L'acte stipulait qu'une somme de 15 000 livres serait à prendre sur tous les biens meubles et immeubles qui se trouveraient appartenir à la dame de Cursol le jour de son décès. En attendant, le donataire toucherait le revenu annuel soit 7 501 livres en deux paiements égaux, à commencer le 15 du mois de mars prochain. Si le sieur Duteil venait à décéder cette somme de 15 000 livres reviendrait à ses héritiers sans le revenu.

Il était convenu entre lui et moi, écrit la Donatrice, *qu'il résignerait sa cure pour venir vivre avec moi, qu'il aurait soin de mon Bien et de mes affaires, il n'a effectué rien de tout cela..* Comment l'aurait-il pu ? La mémoire de la vieille dame la trahissait-elle ? Avait-elle oublié les événements imprévisibles qui s'abatirent en un rythme accéléré, tout au long de l'année 1789 ? Sans oublier la nationalisation, le 2 novembre, des biens du clergé englobant les richesses foncières du haut clergé et les bénéfices aux revenus médiocres de prêtres souvent issus du peuple ou de la petite bourgeoisie ? Pouvait-il résigner un bénéfice dont on le dépossédait ?

Quelques mois après la donation, le 20 mars 1789, Marie Elisabeth, fille aînée de Daniel Duplessy, cousin germain de madame de Cursol, épousait en l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux, François Joseph Barbier de Charlus, âgé de 23 ans, fils de Firmin Barbier de Villeneuve, ancien officier au régiment Périgord infanterie, maire perpétuel et lieutenant général de police de la ville d'Ussel.

Il est évident que le prieur en accord avec Madame de Cursol avait ouvert la voie à cette union lors de son premier séjour de six mois en Limousin. Nous trouvons sa signature sur la minute du contrat du 7 mars 1789²⁴, en nous étonnant de ne pas y voir celle de madame de Cursol qui se glorifie pourtant, d'avoir écrit *plus de 70 lettres pour le mariage de Monsieur de Charlus qui n'a pas été sans difficulté, que j'ai enfin réussi à faire à moi toute seule...*

Dans ce Mémoire, comme nous l'avons déjà signalé, les faits ne sont pas toujours à leur place respective, et nous devons être très attentifs.

En ce qui concerne les 18 mois d'absence, du second séjour de François Duteil en Limousin, coupé par un voyage à Paris, nous nous sommes basés pour rétablir les faits sur une lettre de Monsieur de Charlus, datée du 11 mars 1791, retrouvée par madame de Cursol *obligée dans le temps de la Terreur d'examiner tous les papiers qu'étaient dans la Maison*. Monsieur de Charlus marque son

inquiétude de ne pas recevoir des nouvelles du prieur... et nous sommes tentés de situer à cette date le passage du prieur non à Paris mais à Versailles, dans le but de prendre les directives du curé d'Ussel Jean Pierre de Masmoury, docteur en théologie, ancien professeur de philosophie au collège royal de Limoges, élu député aux Etats Généraux.

Dans cette même lettre, monsieur de Charlus parle du refus de madame de Cursol de compter les 15 000 livres de la donation à François Duteil lors de son départ. Elle me dit... qu'elle s'était consultée et qu'elle n'en ferait rien, que cette demande de votre part paraissait un peu trop intéressée... Je lui ai répondu, Madame je suis étonné que vous taxiez Monsieur le Prieur d'homme intéressé, sa conduite et la vôtre depuis que vous êtes ensemble démentent cette opinion qu'aurait pu vous faire concevoir la seule précaution que doit prendre tout homme sage et prudent quand on le force à quitter un certain pour un incertain. Cette réponse paraît pour le moins singulière, comment monsieur de Charlus peut-il parler alors d'un certain ?

Il donne ensuite quelques nouvelles sur les affaires du temps : *«Le clergé de la ville ne prête pas le Serment. Il n'y a que le curé de Saint Maixent qui l'ait fait. Demain Dimanche on doit procéder à la nomination de l'évêque»*²⁵... Ce serment sanctionné par le Roi, avait apporté un grand trouble au sein de la communauté des prêtres et des religieux. Beaucoup le prêtèrent mais la plupart se rétractèrent après le *Bref Charitas* de Pie VI, du 13 avril 1791, interdisant la Constitution Civile. Le 18 février, une nouvelle loi les avait mis dans l'obligation de se faire inscrire sur les registres de la municipalité, ce qui rendait leur situation de jour en jour plus précaire, si bien que dès l'été suivant on vit les premiers franchir la frontière. Nous pensons pouvoir dire que François Duteil ne prêta pas ce premier serment, alors que Mathurin Loubères, curé de Montussan, ainsi que François de Léobardy, curé d'Yvrac, et combien d'autres se laissèrent abuser.

Dans les documents que nous avons consultés, François Duteil apparaît comme une personne de bon jugement, prudente, d'un esprit calculateur... Nous n'avons pu d'une façon précise, situer le moment de sa fuite en Espagne, le Mémoire est confus. Nous hésitons entre deux dates : faisait-il parti du contingent de l'été 1791, ou attendit-il le décret du 26 Août 1792 qui enjoignait la *Sortie du Territoire dans la quinzaine* ? Était-il muni d'un passeport comme le curé de Montussan ? Nous ne le croyons pas, car c'était un risque à ne pas courir.

Consultons madame de Cursol, que dit-elle à ce sujet ? *Je déclare n'avoir nulle espèce de haine pour Monsieur Duteil j'ai été réellement très attachée à lui pendant que j'ai cru qu'il avait de l'amitié qu'il désirait rester près de moi pour me tenir compagnie, me conseiller, régir mon Bien, alléger mes peines. Je l'estimais et croyais lui plaire...*

Après avoir énuméré ses griefs, elle ajoute : *J'avoue que j'ai pris pour lui la plus grande indifférence, cependant quand je l'ai cru malheureux j'ai cherché à diminuer ses torts, je l'ai plaint quand il partit pour l'Espagne. Il envoya chercher quelques effets mais il ne me fit pas la grâce de m'écrire... Ignorait-elle les dangers que faisait courir une lettre d'émigré ? Malgré tout je m'aperçus qu'une bague que je lui avais donnée était démontée, je la trouai contre une des miennes.*

Pierre Gizolme

Après la fuite du prieur, madame de Cursol se retrouva une fois de plus seule et abandonnée, pour reprendre la phrase du Mémoire, mais un an plus tard, elle allait rencontrer un nouveau personnage, un prêtre étranger à la région. Il s'appelait Pierre Gizolme ; son âge : 56 ans. Arrivé à Bordeaux en juin ou juillet 1793, il s'était empressé dès le 30 août de prêter le Serment Civique prescrit par la loi du 14 août 1792, c'est à dire le second serment : *Je jure de maintenir de tout mon pouvoir la Liberté et l'Egalité ou de mourir en la défendant*²⁶.

Par ce geste, il se crut en règle comme prêtre assermenté et libre d'exercer les fonctions ecclésiastiques. Ce qu'il fit, lorsqu'une vague de déchristianisation se précisa. On vida les églises des objets du culte, puis on les ferma. Dans certaines villes, dont Libourne²⁷ on adressa des lettres personnelles aux prêtres leur ordonnant d'abdiquer leurs fonctions sacerdotales. Au culte de l'Être Suprême allait succéder bientôt celui de la Raison. Le 28 frimaire an 2 (18 décembre 1793) Alex. Ysabeau et Tallien firent imprimer à Bordeaux des affiches portant les 25 préceptes de la Raison pour être distribuées dans les campagnes.

Sur le registre du Conseil Municipal de Montussan, le compte-rendu de la séance du 26 messidor an 2 (14 juillet 1794) en pleine «grande Terreur» nous apprend que Pierre

Gizolme a remis les pièces qui constataient sa prêtrise. Il déclarait que depuis son arrivée l'année précédente, il avait été aumônier chez madame de Cursol et ceci jusqu'au 2 décembre 1793, date à laquelle elle avait fait déposer à la Maison Commune les ornements de sa Chapelle qui regardaient la célébration du Culte. De même qu'elle avait été contrainte de remettre ses armes quelques mois auparavant. Ce que Louis Gérard de Brach, son voisin et ami de son jeune frère Claude François avait refusé d'exécuter.

Entrés dans la marine à un an d'intervalle, tous deux s'étaient embarqués en 1765 sur la flûte «la Garonne», commandée par monsieur Basterot de la Barrière, et première nommée d'une escadre transportant deux détachements d'artillerie à la Martinique et à la Guadeloupe. Claude François comme enseigne de vaisseau, Louis Gérard comme garde²⁸.

Ce fut le dernier voyage de Claude François décédé en janvier 1766 à Rochefort²⁹. Louis Gérard, après une brillante carrière, se retira capitaine de vaisseau en son château familial de Lamothe à Montussan, où la Révolution vint le prendre pour avoir refusé de livrer ses armes et parce qu'il avait deux neveux émigrés. Là dans son Mémoire, madame de Cursol ne put tracer que deux mots : *la mort le surprit*. En effet en janvier et début février 1794, Louis Gérard de Brach, 52 ans, ses voisins Louis Monsec de Reignac, 75 ans et son fils Bernard, 47 ans, montèrent à l'échafaud.

Elle est malade de peur que l'on ne découvre qu'elle a un neveu émigré : Pascal Duplessy, fils de François Sabin l'aîné de ses frères, qui avait *combattu pour le Roi* la nuit du 10 août... Il est plus que certain que c'est sous son influence que P. Gizolme abdiqua sa prêtrise... Il ne pouvait prévoir que trois jours plus tard, le «9 Thermidor» allait mettre fin aux crimes de la Terreur et ouvrir les prisons. Cependant les persécutions contre le clergé ne s'arrêtèrent pas pour cela, et si l'on ne déportait plus les derniers réfractaires appréhendés, on les entassait dans des prisons insalubres où la maladie et la malnutrition faisaient des ravages.

Nous ne connaissons pas l'état civil du nouveau régisseur de Fonchereau, seul son comportement peut nous éclairer sur ses origines. Il est évident que les travaux de la

24. Contrat de mariage, 3E 15035, 7 mars 1789, Baron notaire à Bordeaux.

25. Un vieux Chanoine du nom de Pacareau.

26. Pierre Gizolme, 4L 284 et 4L Montussan.

27. Marc Besson, *Histoire de la Révolution à Libourne*, p. 307.

28. A. N. Paris, Chevalier du Plessis (Duplessy) état de Service, Archivum, vol. V, p. 117. Arch. Marine Lorient et matricule Rochefort. Série de contrôle cote IL 19 Service Hist. B et A de la Marine Rochefort.

29. Décès de Claude François Duplessy, janvier 1766 à Rochefort.

campagne lui sont familiers et le domaine ne périliteras pas entre ses mains. Sur les «affaires du Temps» à l'exemple de madame de Cursol il garde le silence. Il est loyal et fidèle envers elle et son attitude sera toujours celle d'un brave homme. Pendant une dizaine d'années nous n'entendrons plus parler d'eux si ce n'est au moment des déclarations obligatoires des récoltes.

La citoyenne de Cursol a récolté :

100 boisseaux de Bled-Froment

2 boisseaux de Seigle

2 boisseaux de Gesse

1/2 boisseau d'Avoine

et possède :

70 boisseaux et demi de Bled-Froment

6 quarts de Gesses

13 boisseaux de Bled d'Espagne

1/2 boisseau de Fèves.

Il n'est pas question de vin, commençait-on à moins cultiver la vigne ? Le vin ne se vendant plus les récoltes s'entassaient et la vigne dépérissait faute de bras.

Le retour de François Duteil

Le 17 juillet 1801, Bonaparte Premier Consul, règle les rapports de l'Eglise et de l'Etat et par la loi du 6 floréal an 10 (26 avril 1802) l'amnistie est proclamée. En apprenant la nouvelle, François Duteil se prépare aussitôt à quitter l'Espagne. Il part d'Argenta près Madrid le 26 mai 1802 (6 prairial an 10), rentre sur le territoire Français 23 jours plus tard, le 18 juin (29 prairial an 10) et une semaine après arrive à Bordeaux où dès le lendemain 26 juin il se présente par-devant le Commissaire Général de la Police.

Il déclare qu'il est de la Commission des Evêques de France, nommés par la suite de la convention passée entre le Gouvernement Français et sa sainteté Pie VII, et fait serment d'être fidèle au gouvernement établi par la Constitution. Il demande un passeport pour Bourg. Ce qui lui est accordé, mais il restera sous la surveillance du maire jusqu'à la décision du ministre de la police générale. Il lui faudra attendre un an pour que le 15 avril 1803 (25 germinal an 11) l'amnistie pour fait d'émigration lui soit accordée lui permettant de rentrer... dans la jouissance de ceux de ses Biens qui n'ont été ni vendus ni exceptés par l'article XVII du Sénatus Consulte³⁰.

Et ce n'est que le 24 février 1804 que l'autorité religieuse le nommera desservant de Marcamps, Prignac et Cazelles, vraisemblablement sur sa requête, car ses jeunes amis, le ménage Charlus-Duplessy, habite maintenant le domaine de Croûte³¹ dans la banlieue de Bourg. C'est eux, sans doute qui vont le recueillir pendant les deux années d'attente avant sa réintégration dans les fonctions ecclésiastiques.

Vis à vis de madame de Cursol, quelle fut son attitude ?

Prenons le Mémoire : *Il m'écrivit peu de jour après son arrivée qu'il attendait une permission de ma part pour venir chez-moi un homme reconnaissant de mes Bienfaits n'aurait pas demandé la permission, il aurait couru tous les risques qui n'étaient qu'imaginaires pour me témoigner son empressement à me voir.* Cette séparation de dix années n'avait pas amélioré leurs rapports !... *Je lui répondis qu'il était le maître de venir quand il voudrait que cependant je le priais d'attendre vers la fin de la semaine... que j'avais quelques occupations dans le commencement. On dit que cette seule phrase l'a indisposé contre moi, il est venu 2 jours après dans mon voisinage, chez sa patriote, il y a paru de la plus grande gaîté...*

Cette grande gaîté, succédant au temps de misère que fut pour les prêtres le temps de l'exil, prouverait qu'il n'avait pas beaucoup marqué le prier. Avait-il eu la bonne fortune de trouver un préceptorat comme le curé d'Ussel, Jean Pierre Forest de Masmoury qui devint précepteur des enfants d'une très riche famille polonaise ? Ou comme Denis de Castelnau, époux de la nièce de madame de Cursol, Junie de Lamontaigne, qui émigra au Danemark et éleva le fils cadet du Chambellan Adeler grand officier du roi de Danemark ? De toutes façons il revenait plus démuni qu'à son départ, et il lui faudra attendre l'année 1803 pour toucher une pension de 800 francs³².

Parmi les griefs de Madame de Cursol, il en est un qu'elle formula à différentes reprises lorsqu'il vivait auprès d'elle à Fonchereau : c'était d'aller trop souvent «s'amuser» à Bordeaux. «Se distraire» dirions-nous aujourd'hui... Natif d'une province déshéritée qui récolte plus de chataigne que de «Bled-Froment», son premier contact avec Bordeaux, à l'occasion du procès avec ses paroissiens lui avait ouvert de nouveaux horizons. Il était en effet impossible de ne pas éprouver un irrésistible attrait pour cette ville opulente, en plein essor, de ne pas admirer l'activité de son port, sa rade aux bateaux pavoisés, ses marins hâlés,

ses esclaves noirs mêlés à la foule pittoresque des marchands étrangers, et d'être grisé par une odeur inconnue, pénétrante et épicée : le parfum des «Isles».

François Duteil par son comportement plein de sagesse, sa prudence en toutes circonstances, sa modération, inspirait confiance aux personnes qui l'approchaient, elles vantaient son honnêteté — maintenant, peut-être, serions-nous plus réservés.

Peu de mois après son installation à Marcamps, Prignac et Cazelles, nous apprenons par un résumé du Mémoire de madame de Cursol que nous devons très certainement à la plume de Denis de Castelnau, que le prier demande à *jour du bénéfice de la donation.* Sans perdre de temps, le 17 août 1804 (29 thermidor an 12) madame de Cursol écrit au notaire maître Duburg, de lui faire parvenir une seconde expédition de la donation entre vifs de 1788. Il est spécifié dans cet acte, que l'époque du paiement est fixé au décès de la dite dame.

Nous avons essayé à l'aide des minutes de notaires et du Fonds François de Lamontaigne, où nous avons de nouveau puisé, de suivre l'évolution de cette affaire, cherchant à comprendre la conduite de François Duteil qui nous paraît assez ambiguë.

C'est Denis de Castelnau qui va désormais représenter madame de Cursol, à la place de Daniel Duplessy, beau-père de monsieur de Charlus. Le 15 août 1804 (25 thermidor an 12) elle lui donne pouvoir, en son nom, de citer le citoyen Duteil, prêtre, devant le juge de paix et par suite devant les tribunaux, pour obtenir la cancellation d'un contrat de donation, fait en sa faveur. Le notaire étant absent, Monsieur Gizolme envoie la procuration sous-seing privé dans une lettre : *Madame vous sera bien reconnaissante de la délivrance de ce Fardeau. Elle me charge de vous témoigner à tous une amitié sincère.*

Une dizaine de jours plus tard, le 28 août, une lettre du prier à madame de Cursol nous apprend que des tractations pour un arrangement à l'amiable sont en cours par l'intermédiaire d'un prêtre nommé Laffond qui propose de réduire à 10 000 livres la donation de 15 000. Par une autre lettre adressée cette fois à monsieur de Castelnau, il refuse la somme de 8 000 livres faite par l'entremise de monsieur de Charlus. Quant à la maison qui lui est proposée, il répond : *quoique cette maison me soit absolument inutile et que j'aie besoin d'argent, je pourrais m'en accommoder à un prix raisonnable* à condition qu'elle soit vue par son neveu.

La lettre continue : *Je suis fâché que ma position ne me permette pas de renoncer entièrement à toutes les bontés de madame de Cursol pour la quelle mon respectueux attachement ne me permet point de l'inquiéter en rien. Je ne suis fâché que de m'être attiré sa disgrâce sans l'avoir mérité. Je suis encore nanti d'une donation par écrit d'un secrétaire et d'une table de nuit dont elle me fit présent et qui sont dans la chambre de monsieur Gizolme, jadis la mienne... Je me réserve ces deux effets comme un gage précieux du bien que me voulait Madame...*

Nous sentons dans ce passage un soupçon d'amertume, de regret, peut-être d'interrogation sur la voie difficile choisie jadis en d'autres temps, et acceptée en accord avec ses devoirs religieux. Il poursuit : *Je ne parle pas des hardes, livres ou des effets que j'ai encore à Foncheros (sic) en vertu des arrangements susdits où d'autre part je me prêterai en tout ce qu'il sera en mon pouvoir, pour vous favoriser sur les prétentions de la Nation avec laquelle je n'ai pas voulu traiter pour ne pas nuire à vos intérêts. Je vous prie d'examiner que ma remise s'élève à près des deux tiers de la valeur de la somme.* Signé : Duteil curé de Prignac et ses annexes.

Voici une autre lettre que nous allons donner presque *in extenso* comme pièce en faveur de l'ancien prier. Elle est écrite par une de ses paroissiennes qui signe : Froger-Grissac et qui demeure au château de Grissac dans le voisinage du Presbytère de Cazelles³³. Le destinataire est monsieur de Castelnau. 24ème Xbre 1804. *Depuis l'instant où l'on m'a remis le paquet que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser Monsieur, je n'ai cessé d'être à l'affût de Monsieur Duteil absent pour le travail de son ministère. Son zèle est si ardent que le service de trois paroisses n'y suffit pas il prête encore son secours à une quatrième et souvent à une cinquième... On pourrait lui faire passer l'acte afin qu'il l'examine à son aise avant d'y apposer sa signature, enfin Monsieur quelque soit la détermination pour cette dernière démarche, soyez bien sûr du désir que j'aurai de servir votre cause sans vouloir toutefois préjudicier aux intérêts de Monsieur Duteil que son honnêteté a su réduire comme je l'avais espéré.*

L'acte dont parle madame Froger-Grissac, daté du 22 décembre 1804 (1er nivôse an 13) est un sous-seing privé entre Jeanne Victoire Duplessy de Lamontaigne, sœur de madame de Cursol, et François Duteil, sous la médiation de François de Léobardy, prêtre et chanoine de l'église métropolitaine de Bordeaux. Par cet acte privé, François

30. A. N. Amnistie 6 floréal an 10, F7 5916, 3555 Paris le 25 germinal an II.

31. Domaine de Croûte (banlieue de Bourg-sur-Gironde), 3E25319, (5 juin 1796) Peychaud notaire à Bourg, ratification de vente verbale par le citoyen Daniel Duplessy à François Barbier de Charlus, son gendre.

32. Fonds Pelette (Archives, Archevêché de Bordeaux).

33. Ce Château appartenait à la famille Montalier de Grissac.

Duteil s'engage pour éviter toutes contestations de donner à la dame de Lamontaigne *une quittance de la somme de 15 000 livres ainsi que de tous les arrérages échus, avec réserve de ceux auxquels la Nation pourrait prétendre Pour fait d'émigration*. La dite dame payant seulement la somme de 10 000 livres dont cinq milles dans un an et cinq milles dans deux, avec les intérêts sans retenue, à cinq pour cent.

Madame de Cursol n'assistera pas au dénouement de cette affaire. Elle signa une dernière procuration que monsieur Gizolme adressera le 8 décembre 1804 (17 frimaire an 13) à monsieur de Castelnau avec cette phrase : *Madame est toujours dans la même état*. Les négociations des derniers mois avaient beaucoup altéré sa santé, et elle décédera le 15 décembre 1804 (24 frimaire an 13) âgée de 78 ans.

Le 13 octobre (21 vendémiaire an 13) elle avait fait son testament en faveur de sa sœur Victoire, veuve d'Alexis de Lamontaigne, de 9 ans plus jeune qu'elle, qui allait vivre encore de nombreuses années³⁴. A Pierre Gizolme elle lègue 10 000 F. et le petit mobilier estimé 231 F. qui se trouvait dans le pied-à-terre, loué par feu Emeric de Cursol à Bordeaux, pour son «Droit d'entrée de vin».

Mais finissons de lire la lettre de madame Froger-Grissac concernant l'acte de médiation du 22 décembre 1804, qui apporte un point final à ce litige :

24ème Xbre 1804. Il est nuit, Monsieur Duteil arrive suant et essoufflé de ses courses apostoliques. Il est toujours décidé à remplir l'engagement qu'il a pris avec vous (Monsieur de Castelnau) et même a ratifier la signature de Monsieur de Léobardy, sauf quelques ratures qu'il croit devoir faire d'après son conseil et quelques observations ajoutées à sa signature pour sa plus grande tranquillité que je ne crois pas que vous puissiez désapprouver.

Je dois vous dire, Monsieur, que c'est de son propre mouvement et de sa seule volonté qu'il a acquiescé à votre demande et est venu lui-même nous faire part malgré ses occupations multiples attendu la grande solennité (veille de la Noël) qui retardera malgré sa bonne volonté et la mienne le retour de votre envoyé.

J'attends avec impatience dans l'intérêt de toutes parties l'arrangement définitif et solide de cette ÉTONNANTE AFFAIRE. Je m'estimerai bien Heureuse si j'ai pu contribuer à l'accélérer.»

signé : Froger-Grissac

34. Dussaut notaire à Saint. Loubès. A. D. Gironde.

35. Enregistrement, succession QD-7 I, folio 119, N° 296, A. D. Gironde.

36. Marie Barbe Monloys était fille de Jean Montlouis et de Nicole Duteil nièce de François Duteil prieur d'Aix.

Les héritiers de François Duteil

François Duteil fut de parole, après avoir pris quelques sûretés, selon les termes de l'époque, il signa le sous-seing privé puis le 14 mars 1805 (23 ventose an 13) et donna par devant Bouan notaire public une quittance de 15 000 livres à madame de Lamontaigne représentée par son gendre Denis de Castelnau.

Les deux versements de 5 000 livres furent-ils effectués comme prévu au cours des deux années qui suivirent ? Nous le supposons. Nous n'en trouvons cependant aucune trace dans sa succession qui ne fait état que de 3 300 F. ainsi réparti :

<i>Sept tonneaux de vin rouge et de vin blanc quitte de fûts</i>	350 F.
<i>Deux cent cinquante bouteilles estimées</i>	100 F.
<i>Une créance Sr. Labat, Marcamps, de la somme de</i>	2800 F.
<i>Le vestiaire du dit feu curé</i>	50 F.

Total

3300 F.³⁵

Est-ce délibérément que ces deux versements n'ont pas été déclarés ? c'est fort possible, car la situation d'ancien émigré, rendait François Duteil très circonspect vis à vis de la nation. Nous l'avons remarqué en plusieurs circonstances. Gardait-il cet argent chez-lui où ses héritiers *ab intestat* le trouvèrent, c'est vraisemblable...

Ces héritiers n'étaient pas nombreux, deux personnes seulement : une petite nièce, Marie Barbe Monloys³⁶ et son frère qui n'avait pas atteint sa majorité, représentés par leur époux et beau-frère, le capitaine Antoine Forsse, un personnage exceptionnel, un héros des guerres de la Révolution.

Engagé à 16 ans, promu lieutenant sur le champ de bataille par le général en chef Bonaparte, pour sa «conduite distinguée» à Arcole, 26 brumaire an 5 (16 novembre 1796), il a vingt ans. La campagne d'Italie terminée, il fait celles de Suisse, d'Egypte et de Syrie. Remarqué à Aboukir le 11 thermidor an 7 (29 juillet 1799), il est nommé l'année suivante capitaine sur le champ de bataille par le général en chef Kléber 17 nivôse an 8 (7 janvier 1800). Cinq fois blessé, il quitte l'Egypte le 15 septembre 1801 ayant contracté la peste dont il a la chance de réchapper. Sa pension de retraite lui fut accordée sur la demande de

Suchet par le Premier Consul le 7 frimaire an XI (28 novembre 1802). Le 2 décembre 1804, il sera présent au Sacre Impérial, avec sous ses ordres la 2ème Section de la Corrèze la Croix de la Légion d'honneur, qui lui a été décernée le 5 novembre, bien en vue sur sa poitrine³⁷. Il avait épousé, six mois auparavant, le 7 juin, Marie Barbe Monloys fille de Jean Montlouis et de Nicole Duteil, nièce du prieur d'Aix, François Duteil, à laquelle ce dernier avait fait donation à son contrat de mariage, d'une maison estimée 1 500 livres, dont elle devait hériter après sa mort³⁸.

Quels étaient ses sentiments pour ce petit neveu par alliance, ce soldat valeureux à jamais entré dans l'histoire ? Nous l'ignorons, mais nous connaissons son attachement à sa famille : madame de Cursol ne lui reprochait-elle pas de l'avoir forcée à mettre sur la tête de ses héritiers cette donation entre vifs, qui ne devait être, disait-elle dans son Mémoire, *qu'entre lui et moi* ?

Il est certainement très satisfait et fier des unions contractées par sa nièce et sa petite nièce, car les familles Montlouis³⁹ et Forsse qui comptent de nombreux notables sont considérées de la meilleure bourgeoisie usseloise.

Décédé le 15 juillet 1807, il fut enseveli dans le cimetière de Cazelles, *auprès de la Croix du côté du midy*, selon l'acte de l'Etat Civil de Prignac. Son successeur à Fonchereau, Pierre Gizolme, lui aussi venu d'Ussel en Limousin, continuera de régir le domaine pour madame veuve de Lamontaigne, puis pour sa fille aînée madame de Guimps⁴⁰ jusqu'à sa mort qui surviendra le 23 mars 1817 à Montussan : *Monsieur Gizolme Pierre, Prêtre, âgé de soixante dix neuf ans, né à Ussel, département de la Corrèze⁴¹ est décédé aujourd'hui à trois heures du matin...*

François Duteil, docteur en théologie, ex prieur de la paroisse d'Aix en Limousin, n'avait survécu à madame Elisabeth Duplessy, veuve d'Emeric de Cursol, que deux années et huit mois...

Si d'aventure il vous arrive d'aller à Cazelles, vous pourrez voir encore de nos jours auprès de la Croix du Cimetière, au ras du sol une étroite pierre tombale anonyme, très usée et rongée par le temps... Sans doute la sienne...

37. A. N. Paris, dossier de la Légion d'Honneur et *Notice sur le Capitaine Antoine Forsse (1776-1852)*, par Jean Faucher, aimablement communiquée par monsieur Y. Chalard bibliothécaire, Société Scient. Hist. et Archéol. de la Corrèze.

38. B 786 Tulle, un extrait donation par contrat de mariage reçu par Dioussidon notaire à Ussel, 14 février 1781, par François Duteil à sa nièce Nicole Duteil.

39. Marie Barbe et son frère qui signent Monloys semblent avoir repris l'antique orthographe de la famille Montlouis Cf. *Ussel-Ventadour, dans la Tourmente Révolutionnaire, 1789-1799*, par Victor Faure. (Mairie d'Ussel).

40. Donation entre vifs, *op. cit.* de Lamontaigne de Guimps. 24 sept. 1813, 3E 13203, Bouan notaire A. G. Gironde.

41. Dans l'acte de décès de P. Gizolme il est dit né à Ussel département du Cantal au lieu de Corrèze.

Le contre-amiral comte Pierre Baste, colonel commandant les marins de la Garde Impériale 1768-1814

— par Donatien P. Laplagne

Le titre que nous proposons à cette évocation de l'un de nos compatriotes girondins, qui s'est illustré sur terre et sur mer pendant trente trois années, pourrait être tenu pour inexact, si nous ne soulignons pas d'emblée que nous ne souhaitons pas ajouter une notice biographique aux nombreuses plaquettes déjà réalisées sur ce marin de la Révolution et de l'Empire¹.

Nous voulons, ici, après avoir donné, en quelques phrases, les quelques indications nécessaires à comprendre l'enfance, l'adolescence et les premières années de Pierre Baste, raconter les dix dernières années de sa vie, qui s'ouvrent pour lui avec l'ordre de rejoindre La Rochelle afin d'y prendre le commandement d'une division de Marins de la Garde Impériale et qui s'achèvent à Brienne avec la balle mortelle qui met un terme à sa vie, à son unique ambition, obtenir le commandement supérieur des marins de la Garde et goûter les prérogatives attachées à cette charge.

Jeunes années, premiers embarquements

Bien qu'aucun registre de baptême, ni aucun acte de naissance, n'ait à ce jour été découvert, on peut tenir pour vraisemblable la date de naissance du 21 novembre 1768 qui figure sur tous les documents officiels². Il est tout aussi plausible, et pour les mêmes raisons, que Pierre Baste soit né à Bordeaux³, même si le premier rôle d'équipage sur lequel figure Pierre Baste, en qualité de mousse, déclare qu'il est de *Froin en Périgord*⁴. Ce qui apparaît assuré, c'est que les parents de Baste sont nés et morts à Coutras, que son père et sa mère habitaient *Froin, paroisse de Coutras*, que son père, marchand de bois, faisait partir ses bateaux du petit port de Bardillot sur l'Isle, tout à côté du hameau de Froin.

1. Nous ne citerons ici que les plus connues des plaquettes. La plus récente : 22 mai 1978, M. le Maître Principal D. Lemaire (Service Historique de la Marine, Vincennes) a fait polygraphier une notice fondée sur les documents conservés dans le Service des Archives de la Marine. La plus ancienne : celle de Delaunay *Notes Biographiques sur le C. A. Baste*, Baudoin, Paris, 1890. La plus bordelaise : celle de Gustave Labat, *Le Contre-Amiral Baste, Actes de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux*, 1905.

2. Ces documents sont rassemblés dans le dossier individuel du Contre-Amiral Baste au S. H. M. Château de Vincennes, Paris, sous la note ancienne C. 7. 118. Nous désignerons toute référence à une pièce appartenant à ce dossier par la lettre D.

3. Plausible, mais non attesté par un document de l'état civil ou un des anciens registres paroissiaux des B. M. S. L'enfant de marins a pu naître au cours d'un voyage entre le Bardillot et Bordeaux, ondoyé plus tôt par un prêtre sur le trajet, et la régularisation de déclaration de naissance différée.

4. A. D. Gironde, Fonds de l'Amirauté de Guyenne, rôle du vaisseau *Le Pactole* 1781 ; toute pièce empruntée aux mêmes sources sera désignée par la lettre A. Froin est aujourd'hui un hameau de la ville de Coutras en Gironde.

Que Baste ait eu des attaches avec Bordeaux et avec Coutras est attesté. Jamais, quand il passait par Bordeaux, il ne manquait l'occasion de s'arrêter chez ses amis, Micheau ou Cambon ; il a entretenu avec eux une correspondance suivie⁵. A Coutras, il a fait restaurer, sinon édifier, à quelques encablures du Bardillot, la maison de Belair que tenait sa sœur Marie Baste. C'est aux pauvres de Coutras qu'il a, par testament, fait don de mille francs et c'est à l'église de Coutras qu'il a pensé en invitant le curé de la paroisse à dire ou à faire dire quelques messes pour moi, pour mes parents⁶.

Des douze premières années de sa vie, on ne sait presque rien sinon qu'il fut avant son premier embarquement, en 1781, écolier et occupé à naviguer avec ses parents⁷. Le voyage initiatique, comme mousse, à bord du *Pactole*, Bordeaux-Saint Domingue-Bordeaux, du 30 juin 1781 au 1er mars 1782, est abondamment illustré par les archives départementales. Les biographes passent sans trop de problèmes, sur les cinq années suivantes à propos desquelles il n'a été trouvé aucune trace.

La carrière au commerce reprend à Bordeaux, le 8 octobre 1788. Baste embarque comme pilotin sur la *Zizette*, navire négrier qui part pour les côtes occidentales et orientales de l'Afrique, les îles Seychelles, l'Ile de France, etc... les Antilles. Croisière enrichissante car elle permet au pilotin de découvrir de nouveaux parages et un nouveau mode de vie à bord. Ainsi note-t-il la fréquence des décès qui frappent l'équipage d'un négrier : le 24 avril 1789, le maître d'équipage décède en mer ; le 30 avril, c'est le tour d'un matelot ; et, le 16 mai, on enregistre au mouillage de l'Ile de Mahé le décès de Jean Gourmeron, novice⁸. Ces trois décès ont-ils impressionné le jeune Baste qui, au mouillage de l'Isle de France, quitte la *Zizette* pour embarquer, le lendemain, 17 juillet 89, dans la même rade, sur un autre négrier *La Constance-Pauline* en qualité de second lieutenant. Baste reste sur ce navire jusqu'au 16 septembre 1790, jour où il débarque à Marseille.

Sur ces deux expériences menées à bord de négriers, sur les voyages triangulaires ou «circuiteux», aucune observation ne nous a été laissée par Baste lui-même. Revenu à Bordeaux, il reprend les voyages «en droiture»

sur la route de Saint-Domingue, lieutenant en second à bord du *David* du 12 avril au 7 octobre 91. Pour son second voyage sur le *David*, qui quitte Bordeaux le 28 février 92, les conditions d'échanges commerciaux avec Saint-Domingue se trouvent bouleversées par le soulèvement des gens de couleur.

Voici Baste contraint à naviguer sur la mer des Antilles, tour à tour second capitaine sur la *Galathée*, du 16 février 92 au 3 avril 93, enseigne auxiliaire sur la goëlette *L'Hirondelle*, du 14 avril au 16 mai 93, et à nouveau sur la *Galathée*, jusqu'au 18 septembre. Après un passage à bord du *Brutus* pour se faire transporter à Baltimore — 19 au 27 septembre —, il prend le commandement du brick de la République *Le Petit Jacobin*, du 28 septembre 93 au 2 février 94. Ce sont là les indispensables stages à bord de bâtiments de l'Etat pour qui veut postuler la qualité de Capitaine au long cours. Baste le sait qui collectionne précieusement tous les certificats qui tous lui reconnaissent bravoure, intelligence et activité, qualités qui caractérisent le bon officier.

Mais, le document qui paraît le plus précieux à Baste est le certificat qu'a établi, à New-York, le 21 mars 1794, le ministre plénipotentiaire Genet, délégué par la République Française auprès des Etats-Unis d'Amérique qui rend compte, en ces termes, de la mission confiée au jeune officier : *Nonobstant le nombre de bâtiments de guerre ennemis, qui barraient son passage et son entrée à New-York, n'a pas balancé un instant à prendre le commandement du Petit Jacobin et s'est acquitté avec succès de la mission qu'il avait d'entrer ici venant de Baltimore... Je dois... (lui) en rendre le juste témoignage*⁹.

1794 : le choix

C'est à Baltimore que Baste, le 6 février 1794, embarque sur le trois mâts bordelais *La Pucelle*, en qualité de second capitaine. Dans les parages de Baltimore on rassemble le convoi de 117 marchands, qui sous l'escorte de l'escadre de l'amiral Vanstabel, doit apporter à Brest la farine et les graines qui éviteront la famine. De Brest sort l'escadre de Villaret de Joyeuse qui va entraîner au large de la route du

convoi la flotte anglaise de surveillance et la contraindre au combat, bataille navale connue sur le nom «de combat de Pairial»¹⁰. Grâce à toutes les habiletés, grâce à toutes les disciplines, grâce à tous les sacrifices, le convoi de la République se glisse à l'abri du goulet de Brest¹¹.

Dans sa pétition à Ysabeau¹², Pierre Baste raconte : *sitôt mon arrivée à Brest venant de Baltimore dans le convoi, je m'empressai de solliciter un emploi au service de la République... j'allais en obtenir un... si le citoyen Le Compte ne m'avait pas engagé à rester sur mon navire jusqu'ici... Arrivé dans cette ville... une fois déchargement et désarmement de mon navire finis... j'ai réglé quelques petites affaires que j'avais, j'ai vu mes parents... et n'ayant présentement rien de si précieux à cœur que l'honneur de servir ma patrie et de la défendre de ses ennemis au péril de ma vie, je te prie, citoyen Représentant, de m'employer le plus tôt possible sur un vaisseau ou une frégate de la République...*

Voici, la chronologie de ces journées agitées, qui ont décidé de l'avenir de Pierre Baste :

25 juin : arrivée à Bordeaux.

fin juin : à Coutras ; Jacques Baste, son père, se meurt. Pierre entreprend de régler les affaires familiales.

21 juillet : à Bordeaux ; reçu Capitaine au long cours par l'Amirauté de Guyenne.

27 juillet : il se fait délivrer par l'arrondissement maritime un état signalétique des services.

12 août : il retire auprès de la mairie de Bordeaux son certificat de civisme, signé Thomas, maire ; il dépose son dossier de demande d'admission dans la marine de l'Etat.

22 août : rédaction et dépôt de la pétition à Ysabeau.

26 août : Ysabeau transmet à l'agent maritime avec ordre d'employer le pétitionnaire.

Depuis la fin juin, P. Baste galope à cheval de Bordeaux à Coutras, de Coutras à Bordeaux.

9 septembre : Jacques Baste meurt au Bardillot¹³ ;

15 septembre : Pierre Baste dépose son dossier complet de demande de commissionnement ; la demande a été établie sur l'imprimé¹⁴ ? Précieux document qui nous rappelle que Baste est alors âgé de 27 ans, qu'avant d'entrer dans la marine il avait pour profession d'être écolier et de naviguer depuis l'âge de 12 ans, que ses parents sont «marchands de bois», qu'il a 5 ans 5 mois 13 jours de service au commerce, 4 mois 14 jours au service de l'Etat... On signale qu'il a fourni d'excellents témoignages sur sa conduite et son civisme ; qu'il s'est trouvé, depuis le début de la Révolution, toujours en mer pour le service du commerce ; qu'il est jeune, robuste, propre au service ; qu'il a surtout navigué en Amérique, que les parages qu'il connaît le mieux sont les côtes de Saint-Domingue et la baie de la Chesapeake, mais qu'il a aussi navigué dans la Méditerranée et dans l'Inde.

24 septembre 1794, le lieutenant de vaisseau Conte, commandant le mouvement maritime, conformément aux ordres de la commission de la Marine et des Colonies en date du 29 fructidor dernier¹⁵, enjoint au citoyen Baste, enseigne de vaisseaux, de se rendre sans délai au port de la Montagne pour y servir dans son grade¹⁶...

12 octobre 1794, Baste écrit du Bardillot aux officiers municipaux de Coutras¹⁷ pour constater que le bateau promis n'ait pas monté jusqu'au port où se trouve le bateau de la citoyenne dite Sintonge, réquisitionné pour un autre, mais je crois citoyens devoir avoir la préférence eu égard à mon départ, celui d'un vrai républicain qui va... au premier jour... aller contribuer à terrasser les ennemis de la République. Il conclut ce billet qui s'est transmuté en un ordre, en demandant un bouvier et en attendant la Réponse aujourd'hui puisqu'il part demain pour Bordeaux. *Salut, union et fraternité*, signature, lettre pliée en trois, repliée deux fois pour former une missive-enveloppe, cachet de cire rouge marquée d'une empreinte digitale. Le précieux pli confié à un porteur a dû parvenir aux destinataires.

5. Toute référence à une lettre de Baste s'appuie sur le *Registre d'ordres et de lettres particulières de l'Amiral Baste*, propriété du Général Soulé, historiographe de Coutras, auteur d'une notice sur P. Baste. Après la mort du Général, ce registre n'a pu être localisé. Tout emprunt aux lettres qui y étaient recopiées sera marqué par la lettre R.

6. Testament olographe de P. Baste déposé chez Me Noël, Minutier Central des Notaires de Paris. Dépôt du 16 mars 1813.

7. Etat signalétique pour entrer au service de la marine de l'Etat (D).

8. Rapports de mer, Inventaires des biens des décédés en mer (A).

9. Certificat du ministre Genet (D).

10. Bataille achevée le 1er juin 1794 (13 prairial), conduite du côté français par l'amiral Villaret de Joyeuse accompagné du représentant Jean-Bon-Saint-André. L'épisode le plus fameux de cet affrontement est le combat du *Vengeur*.

11. Les commentateurs ont tenu cet engagement à la fois pour une défaite française (pertes en bâtiments et marins) et pour un succès : le fameux convoi de blé ayant échappé à la garde des Anglais aurait empêché la disette en France.

12. Demande d'admission dans la Marine de l'Etat (D).

13. Archives municipales de Coutras, cf. Général Soulé.

14. Demande d'admission (D).

15. 16 septembre 1794.

16. *Ibid*

17. Feuille de papier bleu, 31 x 19,5, pliée en deux pour former quatre pages : adresse aux officiers ; un *Citoyens* au-dessus du corps de lettre qui débute ainsi : *Il y a plusieurs jours que je m'ai adressé à vous pour vous prier de me faire mettre un Battaut en réquisition pour me charger de bois de suite pour que j'ai le temps de le vendre avant mon départ, vous êtes cette bonté...*

On peut affirmer presque à coup sûr qu'il s'agit de la première lettre de Baste qu'a pu étudier en son temps le général Soulé, historiographe de Coutras : orthographe et style excitaient sa verve caustique ; la signature aussi, mais nous nous avons déjà vu Pierre Baste signer sur les inventaires des biens des décédés en mer.

Le lendemain, Pierre Baste quitte sa mère et sa famille, accomplit sur la rivière son dernier transport jusqu'à Bordeaux, puis s'élance à cheval vers Toulon et les grands vaisseaux de la République.

Enseigne et lieutenant de vaisseau (1794-1803)

Le 8 décembre 1794, Baste monte, en rade de Toulon, à bord de la corvette *La Résolue*, escadre de l'Amiral Martin. Le capitaine Arnaud reconnaît d'emblée la valeur de cet enseigne non entretenu, plus âgé que les autres, l'emploie comme lieutenant en pied et lui découvre, sans cesse de nouvelles qualités : intelligent, réfléchi, brave... bon marin, bon manœuvrier... zèle, exactitude, fermeté, probité, activité, sang-froid... a toujours inspiré à l'équipage l'amour de ses devoirs et l'obéissance à ses chefs, par son exemple. Au dessus de tout éloge ¹⁸.

Apprentissage de dix mois. Découverte de la condition de petit officier sur un bâtiment de guerre. Patrouilles le long des côtes pour sonder les croisières anglaises. Il est fait prisonnier au cours de la troisième sortie de la corvette, bloquée dans la baie d'Arassio par l'escadre de Nelson, dix jours de captivité, du 26 août au 6 septembre 1795.

De retour à Toulon, il passe sur plusieurs bâtiments, puis il est appelé par le général en chef à l'armée d'Italie. Bonaparte lui confie le commandement de la flottille des lacs de Mantoue avec mission de soutien à l'armée. Il y a eu deux sièges de Mantoue. A la fin du premier épisode, l'amiral de la flottille doit saborder les bâtiments et conduire ses soixante hommes à travers un pays hostile où patrouillent les uhlands et où se déchaînent les paysans armés. Il faut sans cesse repousser les attaques. Baste, de sa main, tue un uhlan et le dépouille de son cheval. Ils sont partis soixante derrière leur chef, Baste arrive avec dix-sept survivants. Puis, tout recommence, Baste rassemble une nouvelle flottille, participe à de nouveaux combats, soutient le blocus, puis désarme à nouveau la flottille, à la fin des opérations.

Bonaparte envoie Baste à Venise. Il y a toute une série d'embarquements, jusqu'à ce qu'on lui donne à commander

le brick *Le Mérope*, armé de 18 pièces de 6, avec mission d'escorte des convois de transport qui évacuent de Venise à Ancône, les «effets» ¹⁹ pris par l'armée d'Italie aux Vénitiens.

Sa réussite est appréciée au point que le haut commandement lui confie un déménagement exceptionnel. Il s'agit de descendre du sommet du portail de la basilique Saint-Marc à Venise les quatre chevaux de bronze doré ²⁰ pour les transporter de Venise à Ancône et de là en France. Le directeur Roubaud, chef des transports du port, est enthousiasmé : seulement, quatre heures pour descendre les quatre chevaux de leur portique ²¹ et un transport par mer absolument irréprochable.

On a déjà promis à Baste deux fois son brevet de lieutenant de vaisseau ; mais le brevet ne lui est pas parvenu. C'est donc l'enseigne Baste qui embarque sur la frégate *La Diane* pour la traversée d'Ancône et Toulon. On y rejoint l'armée navale, qui va s'élancer vers Malte, Alexandrie, l'Égypte, et qui va subir un désastre en rade d'Aboukir, le 1er août 1798. Pendant le combat, la division des frégates n'est pas intervenue ²² ; à la faveur du désordre et des incendies elles s'échappent ensuite : *La Justice* et *La Diane* se réfugient dans la baie de Malte que l'escadre anglaise vient bloquer.

Baste est toujours enseigne : son troisième brevet de lieutenant de vaisseau a été détruit quand *L'Orient*, atteint en plein dans la soute à poudre, a explosé dans la baie d'Aboukir. A Malte, il est chargé de toutes les missions. Il commande les marins d'un fort. Il conduit la canonnière n°1 pour évacuer les marins qui tenaient l'île du Goze. Quand on désigne l'officier le plus capable de porter des dépêches au gouvernement de Paris et puis de rapporter à Malte des ordres pour le général en chef, c'est lui que l'on choisit.

Le 22 avril, sur la felouque *La Légère*, de nuit, il échappe à la surveillance anglaise. Il est à Toulon le 30, à Paris le 6 mai. Il rencontre le Premier Consul, qui étudie les dépêches, fait établir les réponses destinées au général Vaubois et signe un nouveau brevet de lieutenant de vaisseau pour Pierre Baste. Et Baste parvient à se glisser dans la rade de Malte. Il reprend son service au fort Regazoli, puis on le replie sur le vaisseau *L'Athénien*

jusqu'à la capitulation. Il est alors chargé de rester avec quelques marins pour assurer le respect du traité et il part, le dernier, sur le parlementaire *Le Zéphir*.

Le 21 octobre, il reprend du service à Toulon : il est lieutenant de vaisseau. Il se sent fatigué, malade, demande un congé, l'obtient et il va utiliser ce temps de repos pour réaliser un projet qui lui tient à cœur : établir un dossier pour assurer la navigabilité de l'Isle, de Coutras à Périgueux. Il rencontre tous les propriétaires riverains, lève des croquis, établit des plans, les soumet aux ingénieurs, obtient l'aval des autorités. Il se rend à Bordeaux. Il va jusqu'à Paris. Son projet est accepté. Il revient chez le ministre de l'Intérieur : il lui arrache l'engagement de la somme de 336 000 francs, pour exécuter le premier tronçon des travaux, de Coutras à Mussidan ²³. Le lieutenant de vaisseau dédie ce succès à la mémoire de Jacques Baste, son père, et à tous les bateliers de la rivière.

Il se sent guéri. Il est de retour à Toulon. On l'embarque sur *Le Formidable*, escadre de l'amiral Dumanoir.

Le 7 juin 1802 s'ouvre la campagne de Saint-Domingue. A bord, Baste est encore une fois «chargé des détails» ; le 16 septembre 1803, son capitaine atteste que cet officier a pleinement justifié de la haute réputation dont il jouit... sa conduite, son activité, ses connaissances, sont au-dessus de tout éloge et le commandant regrette de voir Baste le quitter, appelé à La Rochelle, pour y commander une division de la «flottille» ²⁴.

Le 24 septembre 1803, Baste, trouve dans cette ville, avec l'ordre de se rendre à Paris pour organiser le troisième équipage des «matelots de la garde des consuls» ²⁵, sa promotion au grade de capitaine de frégate, obtenue après 3 ans et 5 mois d'ancienneté dans le grade antérieur. Il est déjà à Paris et organise son équipage. Il fait proclamer son premier ordre du jour : *À l'Etoile, près du Bois de Boulogne*, le 31 décembre 1803. Puis tambours battants, il conduit ses hommes de Paris à Ostende, puis à Boulogne.

A Boulogne il commande, tour à tour, différentes divisions de la «flottille» et s'illustre dans plusieurs combats. Pour ne citer que le plus connu : celui du Havre, les 1er et 2 août 1804. Dans le port du Havre, il y a la ligne d'embossage,

ce triple alignement de bateaux armés, destinés à l'armée d'invasion ; au large, il y a toujours un ou plusieurs bâtiments anglais qui assurent la surveillance de ce rassemblement. Ce jour-là, il s'agit d'une croisière anglaise de quinze navires qui ont entrepris de bombarder la ville et le port. Daugier, capitaine de vaisseau, commande à Baste qui monte la canonnière n°1 d'aller boucher un trou que les obus ont creusé dans le premier rang de la ligne. Grâce à une manœuvre hardie, Baste s'attaque à un brick anglais un peu trop avancé, le démâte et il est sur le point de s'emparer quand la croisière anglaise vient le dégager.

Ce combat s'était déroulé avec pour spectateurs les Havrais qui s'étaient rassemblés sur les quais. Ils saluèrent de clameurs enthousiastes l'action de Baste, les matelots embarqués répondirent en criant «Vive l'Empereur», le maire de la ville envoya une lettre de félicitations à Baste, les gazettes publièrent des relations de cette affaire.

Capitaine de frégate (1803-1808)

Depuis le 24 septembre 1803, Pierre Baste est capitaine de frégate, il commande un équipage du bataillon des marins. Il est chef d'une des divisions de la «flottille». Il assiste à la naissance puis au développement de ce gigantesque camp de Boulogne. Il s'illustre dans de nombreuses affaires qui opposent les bâtiments de la flottille aux croisières anglaises.

Mais, avec les mois qui passent, les années qui s'écoulent, on se prend à douter de la réalisation du grand projet. Trafalgar ²⁶ a démontré à l'empereur les graves lacunes de son projet. Napoléon ne cesse pas de ruminer cette défaite navale. Tournant le dos à Boulogne, il lance la «Grande Armée» vers le cœur de l'Europe. Déjà, la gloire d'Austerlitz ²⁷ dissipe les brumes de Trafalgar.

Le camp de Boulogne s'assoupit, Baste s'ennuie et sollicite toute mutation qui le rapprocherait des champs où se cueillent honneurs et promotions. Il demande son affectation à Paris. *L'air des côtes de la Manche n'est pas favorable à mon mal de gorge*, écrit-il à son ministre ²⁸. Pas de

18. Certificats du capitaine Arnaud (D).

19. Terme générique pudique qui désigne largement toutes les prises de guerre : objets meublants, tableaux et statues, armes et munitions, stocks de vivres...

20. Constantin avait fait transporter les chevaux de l'arc de Trojan à Rome ; ils furent apportés à Venise en 1204 et restèrent en France de 1797 à 1815, et plus particulièrement au sommet de l'Arc de Triomphe du Carroussel de 1809 à 1815.

21. Certificat de Roubaud (D).

22. Placée en arrière de la ligne des vaisseaux, le contre-amiral Villeneuve la commandait.

23. Démarches autour du projet de canalisation de la rivière Isle (D).

24. Pour envahir l'Angleterre, Napoléon a décidé de concentrer à Boulogne tous les bâtiments dont il a commandé la construction et l'armement dans tous les ports et sur tous les chantiers navals. La «flottille» doit rallier Boulogne par la mer avant le 23 septembre 1803.

25. Créé par l'arrêté du 17 septembre 1803, ce bataillon comptait 735 éléments avec un capitaine de vaisseau, commandant, un lieutenant de vaisseau, adjudant. Le bataillon était divisé en cinq équipages, chacun de 145 éléments avec 1 capitaine de frégate et un trompette. Chaque équipage de 29 éléments comptait cinq escouades et chaque escouade cinq matelots.

26. 21 octobre 1805.

27. 2 décembre 1805.

28. 8 mai 1805 (D).

réponse. Il sollicite le commandement de la belle frégate²⁹ que viennent d'achever, à Bordeaux, les chantiers de son ami Guibert, *très bon constructeur... généralement estimé de toute la ville*. On ne lui donne pas *La Pénélope*.

Un bruit, soudain, réveille les baraques endormies. L'Empereur va appeler à la «Grande Armée» certains des corps restés encore dans le camp de Boulogne. Alors, Baste, commandant par intérim le bataillon, en l'absence du capitaine de vaisseau Daugier, demande à l'amiral la nomination immédiate de commissaires chargés d'établir les inventaires et d'arrêter les comptes de chacun des bâtiments placés sous son commandement³⁰, car il est facile de prévoir qu'un ordre de Sa Majesté peut appeler le bataillon à quitter Boulogne, sans délai.

Et les marins quittent Boulogne : appelés à établir la navigation sur la Vistule, à soutenir les opérations de siège, à reconnaître les côtes et les passes entre l'île de Rugen et la terre³¹. Dans les premiers mois de 1807, l'équipage de Baste occupe Königsberg. Le capitaine se constitue une flottille à partir des barques du pays qu'il réquisitionne et parvient même à se donner, pour navire-amiral, une corvette prise aux Anglais qui fréquentent ces eaux pour ravitailler les places assiégées. Quelques mois plus tard³², écrivant à un de ses subordonnés, Baste lui rappelle leurs croisières sur «le Haff» et cette capture d'un convoi de 42 voiles, qui lui valut d'être promu officier de la Légion d'Honneur, exploit dont la relation fut donnée par le 77ème bulletin de la «Grande Armée».

Au début de l'année 1808, Baste est toujours commandant en second du bataillon quand un ordre de Sa Majesté envoie les Marins de la Garde rejoindre l'armée d'Espagne³³. Le 3 mars, le groupe passe à Bayonne, le 7 avril à Madrid, le 23 mai, à la suite de l'armée, on s'avance vers Séville. Mais tout a changé depuis l'insurrection du 2 mai³⁴, l'environnement est devenu hostile. Le général Dupont, venu ici conduire «une promenade militaire» pour gagner son bâton de maréchal de France, va se heurter à toutes sortes d'obstacles, d'agressions, de difficultés et pour finir sombrer dans la capitulation de Bailen. La chaleur est torride³⁵, le harcèlement par les guérillas constant. Cette armée de Dupont ne compte pas beaucoup d'unités aguerries ; seul le bataillon des Marins offre l'image d'un corps structuré, éprouvé au feu, constitué par des hommes mûrs.

Voici l'armée, stoppée, au passage d'un pont sur le Guadalquivir, par un fort groupe ennemi, qui s'est retranché derrière les ouvrages de pierre. On force le passage, mais les jeunes soldats, irrités par ces combats, assoiffés, affamés, tombent, le soir, sur la ville de Cordoue, qu'ils pillent. Malgré les efforts du commandement, soutenus par les unités d'élite, on ne peut maîtriser ces soldats qui, tout au long de la nuit, accumulent pillages et beuveries, sévices, viols et incendies.

Dupont, préoccupé par cet appel à la mobilisation générale contre les «bandits français», lancé par les généraux espagnols, décide de revenir sur ses pas et vient s'installer dans la cuvette de Bailen. Ses soldats qui campent sur les rives françaises du fleuve découvrent partout les traces de la colère des Espagnols. Les dépôts vidés et incendiés, leurs gardiens comme aussi les malades et les infirmiers que l'armée avait laissés derrière elle, tous ont été massacrés : brûlés dans les cheminées, suspendus par les pieds au-dessus de l'âtre, sciés en trois tronçons entre deux planches, plongés dans des jarres d'huile bouillante, crucifiés contre les arbres, avec sur leur poitrine nue, une pancarte annonçant : «fruits français».

Dupont, à la fois pour châtier les rebelles et pour se procurer des vivres frais, monte une expédition sur Jaen où l'on disait que les rebelles s'étaient retranchés. 900 hommes d'infanterie³⁶, 200 cavaliers, 2 canons. Pour exécuter cette mission, il faut un chef d'expérience : on choisit Baste. Voici la relation que le capitaine de frégate établit à son retour : *Partis d'Andujar, le 19 juin la colonne est arrivée le 20 à midi. Ayant de suite expédié un parlementaire avec les deux habitants qui étaient venus au devant de moi, on fusilla mon parlementaire, un second fut blessé. Malgré cette conduite atroce, je pris patience jusqu'à 6 heures dans l'espoir qu'on m'enverrait des vivres, n'en ayant pas depuis deux jours*.

Je faisais toujours mes dispositions pour attaquer la ville et, à 6 heures, je fis commencer l'attaque du camp retranché et du château fort, du plateau des 3 moulins et de la ville. Je fis tirer environ 120 coups d'obusier. La ville était défendue par environ 250 hommes de cavalerie, 1 000 hommes d'infanterie et par une nuée de paysans qui m'avaient tiré plus de 10 000 coups de fusil, à portée de canon.

L'attaque fut vive... A 8 heures du soir, j'étais maître de toutes les hauteurs, du fort, du plateau et de la ville, l'ennemi a eu 100 morts, 250 prisonniers et, de notre côté, nous n'avons eu que 5 blessés.

Je repartis de Jaën, le 21 AM³⁷, après m'être fait donner des vivres, après avoir fait prendre par écrit l'engagement de la ville de fournir les rations demandées par S.E.³⁸ et livré la ville à 2 heures de pillage. Je fus de retour à Andujar, le 22, le général Dupont fut très content de mon expédition³⁹.

Si nous examinons cette relation de combat, il nous apparaît :

- 1- que Baste sait *temporiser* (Il est donc capable de maîtrise de soi),
- 2- que, cependant, il ne reste pas inactif (pendant le repos apparent, il mène ses préparatifs),
- 3- qu'il prépare l'attaque de cavalerie et d'infanterie par un bombardement⁴⁰,
- 4- qu'il choisit l'heure favorable (ses troupes quelque peu reposées de leur marche d'approche ; chaleur diurne quelque peu tombée),
- 5- d'où une bataille vive, mais brève avec des pertes françaises limitées,
- 6- qu'il exécute sa mission : les 15 000 rations (vin, pain, viande) sont chargées,
- 7- qu'il va même au-delà et fait prendre l'engagement d'honneur de fournir, sur ces bases, du ravitaillement à l'armée,
- 8- que le pillage est conforme aux lois de la guerre qui frappent la ville prise d'assaut,
- 9- mais, ce qui est remarquable avec Baste, c'est la *limitation* à 2 heures de durée.
- 10- que ces troupes que Baste ne connaît pas se sentent commandées par un vrai chef et exécutent ses ordres.

Baste, après cette expédition, est laissé à la disposition du général Vedel qui tantôt se retire sur Madrid, tantôt se rapproche de Dupont. Baste, à cheval, galope d'un général à l'autre.

Le 1er juillet, Vedel organisa une seconde expédition sur Jaën, qu'il confie au général Cassagne à qui il donne pour adjoint le commandant Baste. Écoutons le caporal Martial-Joseph Delroëux qui relate les faits : *Au général Cassagne*

on avait adjoint un vieux⁴¹ commandant de la garde. C'était un homme de cœur et d'un si grand sang-froid qu'il valait à lui seul plus d'un bataillon ; ce fut lui qui dirigea tout et, sans son grand courage, nous n'aurions jamais pu sortir d'un aussi mauvais pas⁴². En effet, si la colonne a pris Jaen, elle se vit attaquée soudain par 15 000 Espagnols qui reprennent le fort et la ville. Baste arrête la débandade, fait tirer sur le fort un obus qui y jette la confusion, se met à la tête des jeunes voltigeurs et les entraîne dans une charge à la baïonnette ; le fort est repris, la ville est évacuée, mais d'autres Espagnols attaquent déjà. La bataille dure trois jours. Cassagne ordonne la retraite, de nuit. Il abandonne les blessés. Il ne rapporte ni vin, ni viande, ni pain. Sa colonne est harcelée, toute la nuit, de tous côtés.

Certains auteurs ont confondu les deux expéditions sur Jaen en un seul et même échec que certains ont attribué à Baste. Le général Cassagne, homme d'honneur, savait bien que le commandant Baste lui avait évité le pire et ; dans son rapport, il cite l'officier qui s'est le plus distingué : Pierre Baste. C'est aussi l'avis du caporal : le vieux commandant des marins ranime le courage de nos soldats, établit à la hâte des colonnes d'attaque, donne des positions, ordonne aux canonnières de battre en brèche sur le fort et aux jeunes soldats de charger à la baïonnette. On ne sait exactement où se trouvait Baste durant la bataille de Bailen. A la tête de son équipage pendant les charges ultimes ? Près du général Vedel qui a arrêté sa division à six lieues du champ de bataille ?

Le 20 juillet Dupont a obtenu une trêve. Vedel lui envoie Baste pour étudier les moyens d'attaquer ensemble le lendemain au point du jour. Dupont se prétend incapable de faire plus. Baste, sur les lieux de la négociation, est indigné à l'idée de se rendre et demande d'entreprendre une action. Le général en chef l'envoie donner à Vedel le conseil de s'échapper vers Madrid. Les Espagnols furieux exigent le retour de Vedel et, sur ce nouvel ordre, Vedel, malgré la fureur de ses soldats, revient se joindre à l'armée qui capitule, le 21 juillet.

Ensuite commence le temps des injures, des vexations, des agressions et des attentats contre ces colonnes de prisonniers français que l'escorte espagnole conduit vers les pontons de Cadix, d'où beaucoup seront déportés vers l'île de la Cabrera. Seuls, quelques dizaines d'officiers et

29. 12 juillet 1806 (D).

30. Août 1806 (D).

31. 20 septembre 1806 (D).

32. 11 février 1809 (R).

33. 14 janvier 1808 (R).

34. Voir en particulier Goya.

35. 40 degrés à l'ombre.

36. Appartenant au 3ème bataillon de la 4ème légion.

37. AM = après-midi.

38. S.E. = Son Excellence = le général en chef Dupont

39. Lettre annexée aux rapports des généraux à la commission d'enquête sur les événements de Bailen, lettre citée in extenso par plusieurs notices biographiques.

40. Les Américains ont mené, pendant la seconde guerre mondiale, la conquête de l'Allemagne du Sud en usant de la même «préparation d'artillerie».

41. Baste a alors 40 ans.

42. Théo Fleischmann, *L'épopée impériale...*, Librairie Académique Perrin, 1964, pp. 472 et ss.

leurs domestiques seront rapatriés. Baste, désigné par le général Vedel, embarque avec celui-ci, sur le brick parlementaire *La Minerve*, qui quitte Cadix, le 24 octobre. C'est le deuxième des trois bateaux qui ramènent en France quelques membres de l'armée Dupont.

Le général Vedel, devant la commission d'enquête à qui l'Empereur a donné mission d'étudier les responsabilités dans cette capitulation, se félicitera d'avoir emmené, sur ce brick pourri, qu'il avait affrété à ses frais, parmi les cent dix sept passagers, le commandant Baste et trois ou quatre marins de la Garde. *Nous pensâmes périr*, écrit le général, *quand les matelots espagnols... effrayés par les coups de vent et le fort gros temps... nous jetèrent presque sur des récifs fort dangereux. Alors, le capitaine de frégate Baste et quelques marins de la Garde s'emparèrent de la direction du bâtiment... en distribuant des emplois à plusieurs d'entre nous... pour ma part, je fus chargé de la brigantine.*

Pouvait-on relâcher à Barcelone pour réparer les avaries ? La ville était-elle encore occupée par les Français ? La certitude ne fut acquise que lorsque nous vîmes une croisière anglaise bloquer le port. Il restait à Baste, à la faveur de l'obscurité à se faufiler dans le port sans que l'artillerie française n'achève de couler le brick ; le fanal allumé qu'il fit bloquer en tête de mât facilita la reconnaissance. Il fallut quatre à cinq jours pour réparer les avaries. On trancha ensuite le débat entre ces deux solutions : rester bloqués dans la ville assiégée ou regagner le large pour user du passeport octroyé au départ ? Baste réussit à tromper les bateaux de surveillance, *L'Aigle* et *Le Formidable*, après avoir été par nuit obscure et un calme plat total, remorqué hors du port par quatorze chaloupes.

Dans le golfe du Lion, le brick, pour la seconde fois, fut assailli par la tempête. Le bâtiment, tout au long de la nuit, erra, au gré des vents et des vagues, ayant perdu une grande partie de ses manœuvres. L'orage, par miracle, soudain, cessa ; un vent favorable, inespéré, permit à *La Minerve*, après dix-sept jours de navigation, d'entrer dans le port de Marseille, le 13 novembre 1808.

Avant d'en terminer avec cette campagne, en voici le récit que Baste en donne, dans la lettre à sa sœur Marie ⁴³ : *Depuis mon dernier passage à Bayonne, je suis allé à Vittoria, Burgos, Madrid d'où je t'ai écrit et je me suis trouvé à la capitulation de Baylen après plusieurs affaires où ma bonne étoile ne m'a pas abandonné. Nous sommes*

enfin partis de Cadix, le 24 octobre dernier et arrivés à Marseille, le 12 novembre 1808, sur le brick parlementaire La Minerve, après une rude traversée pendant laquelle nous avons éprouvé dans le golfe de Valence et de Lion deux coups de vent de Sud-Est, extraordinairement violents au point que nos dangers n'étaient pas moins grands durant ces bourrasques que lorsque nous étions entre les mains des barbares espagnols. Nous avons relâché à Barcelone où nous sommes restés cinq jours...

Cette année 1808, celle de ses quarante ans, fut pour Baste celle de tous les espoirs et de toutes les craintes. Sur terre et sur mer. Ce retour à travers une Méditerranée hostile, ce retour des soldats vaincus qui portent au cœur la crainte de la colère impériale. Pendant cette croisière, une nouvelle occasion de défier la mort et de prendre en main les quelques chances de survie : échapper au naufrage et à la noyade, mais surtout retrouver l'activité gratifiante du pilote qui conduit le navire, commande à l'équipage et sauve le bâtiment.

À Marseille, les cœurs battent la chamade, les bouches restent closes, les regards sont fuyants. La quarantaine au Lazareth, l'isolement et l'attente anxieuse enfin trouée par ce rayon inouï de la faveur et de la chance, le décret impérial que l'officier d'état-major lui remet ⁴⁴. Article premier : S.M. l'Empereur arrête, en date du 14 juillet 1808, l'élévation de Pierre Baste au grade de capitaine de vaisseau. Article second : Le capitaine Baste rejoindra Bayonne où il aura mission de reconstituer le bataillon des Marins de la Garde Impériale ⁴⁵ pour la prochaine campagne d'Espagne que l'Empereur conduira en personne.

Capitaine de vaisseau, colonel commandant les M.G.I., comte d'Empire (1809)

Il a quitté Marseille le 12 décembre 1808, il arrive à Bayonne le 17. Le dépôt est vide, vide d'effets, vide d'hommes. Pour réorganiser un corps, à partir de cette vacuité, il ne reste que la correspondance. Baste entre donc dans une période d'intense activité épistolaire. Son projet de réorganisation, il l'envoie à quelques chefs prestigieux, à quelques subordonnés amis. Il écrit aussi à tous ceux qu'il aime et que la campagne d'Andalousie lui a fait négliger. Ensuite, il convient de tendre l'oreille pour percevoir les rumeurs qui parcourent toute ville d'étape.

Daugier est nommé préfet maritime ; Baste, colonel des M.G.I. Rumeurs ? Réalités ? Voici qu'arrive le décret de S. M. l'Empereur du 18 mars 1809, qui nomme le capitaine de vaisseau Baste au commandement d'un corps de 2 067 matelots et ouvriers d'élite. Il faut rejoindre Strasbourg pour entrer en campagne contre l'Autriche. Prestigieux commandement qui assure une autre satisfaction : Baste emmène avec lui les M.G.I. !

Une lettre pour fixer rendez-vous à Marie, avec laquelle il veut passer quelques jours. Le 23 mars, départ pour Bordeaux, où il passe trois journées avec elle, chez les amis Cambon et Michaud. A Libourne, on s'arrête une journée et on s'attarde deux jours à Coutras, afin de donner à Marie toutes instructions pour l'édification de la maison de Belair et pour évoquer avec elle le souvenir de la mère décédée et pour régler au mieux le sort de ce mauvais sujet de Paulin, leur frère. Enfin il prend la route de Paris, via Périgueux, dans son cabriolet. A peine arrivé, il court au ministère se faire délivrer copie de sa nomination en qualité de colonel commandant les M.G.I. ⁴⁶, se faire payer par avance les indemnités de voyage en poste ⁴⁷.

Et, sans plus tarder, le 13 avril, il quitte Paris. Il est à Strasbourg le 21 pour y accueillir la première de ses unités, le 1er O.M.M. ⁴⁸ et, le 26, la seconde, le 44e de «flottille». Ensuite il ordonne une marche rapide pour rejoindre l'armée déjà en campagne ; il arme en guerre dix bateaux : la «flottille militaire du Danube». L'ordre du jour daté du 10 juin 1809, lui indique : *Le capitaine de vaisseau Baste, commandant la marine, donnera des noms à ses bateaux, à chacun un commandant et un équipage fixes et des vivres pour six jours* ⁴⁹. Jeu délicieux qui enchante le commandant de la flottille et de baptiser, tour à tour, *Le Marengo*, *Le Lodi*, *Le Iena*, *Le Rivoli*, *L'Arcole*, *L'Austerlitz*... Pour rester plus sérieux, il conduit des croisières de reconnaissance sur le Danube. Repérage des postes ennemis : débusquer les tireurs et les pièces d'artillerie. Le 22 avril, Baste écrit : *J'ai beaucoup d'occupations à Vienne, à Ebersdorf, au camp du «Pavillon bleu»*. Un seul ennui : les M.G.I. n'ont pas rejoint : quatre officiers et cent dix marins atteindront Vienne, le 17 juillet, après la bataille.

La bataille s'est engagée le 4 juillet, elle a duré quarante-six heures. La marine y a tenu son rôle : assurer le passage

à partir de l'île jusqu'à la rive gauche ; protéger et convoyer les troupes ; favoriser l'établissement et la sauvegarde des ponts ; réduire au silence les batteries ennemies. La brigade Couroux a traversé la première sur de gros bacs, on avait établi un va-et-vient pour faciliter le halage. Soudain, éclata un violent orage. Baste et ses canonnières, sans défaillance, continuèrent à escorter les unités qui traversaient sous le feu ennemi. Les canonnières s'élançaient vers les zones d'où partaient les coups de fusil et les obus. Sur le champ de bataille une seule clarté, celle que donnaient par intermittences, les flammes de départ et les éclairs de l'orage de grêle. L'armée a traversé, elle a pris pied sur l'autre rive ; à 2 heures du matin, trois ponts sont établis et praticables. Pendant ces quarante-six heures, Baste et ses marins furent partout : en couverture des renforts, en protection des ponts, pour assurer la maîtrise du fleuve, en soutien mobile apporté à l'armée par l'artillerie embarquée sur les bâtiments.

L'armistice venu, il s'est agi d'organiser la navigation sur le Danube : on a créé un port à Passau formé un corps de pilotes spécialisés, rassemblé des bateaux à fond plat pour naviguer sur le fleuve. Le 14 juillet Baste remet son rapport sur la bataille. Il demande des récompenses pour ses hommes. L'Empereur accorde une croix d'officier et quarante-cinq de légionnaires. Tout au long du mois d'août se succèdent inspections, parades, revues sur *Le Prater*. Le 15 août, S. M. offre une gratification à chacune des unités, mais le nom de Baste ne figure pas dans la longue liste des récompenses. L'amertume du colonel est vive, mais elle ne dure pas, car on découvre vite l'omission. Par décret du 15 août, Baste a été fait comte d'Empire. Sur sa cassette, il offre alors à chacun de ses trois corps une gratification pour se réjouir avec lui et boire à la santé de l'Empereur ⁵⁰.

Le dimanche 19 août, à 1 heure de l'après midi, le comte fait évoluer ses troupes, en grande tenue, devant les Viennois. Deux à trois fois par semaine, il donne à danser dans son hôtel : les meilleures valse et contredanses qu'il fait venir de chez Jullien à Paris, car il le tient pour le meilleur ménestrier du monde ⁵¹.

Cependant les patrouilles continuent sur le fleuve et de justesse on évite un incident avec un parti de hussards austro-hongrois très entreprenants. L'ordre vient d'équiper

43. 18 décembre 1808 (R).

44. Ordre du 14.07.1808 (D). Cette promotion prise avant la défaite de Bailen récompense le succès de la première expédition sur Jaen. Baste est l'un des rares promus parmi ces rapatriés de Cadix.

45. Par commodité d'écriture nous utiliserons dorénavant pour désigner les militaires de ce bataillon le sigle M.G.I.

46. 11 avril 1809 (D).

47. 165 lieues à 6,75 francs, soit 1 113,75 francs : de Bayonne à Bordeaux, 28,5 lieues ; de Bordeaux à Paris : 76 lieues ; de Paris à Strasbourg : 60,5 lieues (D).

48. O.M.M. = ouvriers militaires de la marine.

49. Edouard Gachot, 1809..., Paris, Plon, 1913.

50. Vienne, août 1809 (R).

51. Ibid.

deux cents bateaux pour transporter vingt mille hommes. Le 25 septembre, Baste signale qu'il tient prêts deux cent seize bateaux qui peuvent transporter 25 562 hommes. Le 14 octobre, la paix est signée : fin du service de guerre, désarmement de la flottille. Le 16, les M.G.I. quittent Vienne, les premiers. Le 22 décembre, les dernières troupes de Baste quittent Passau.

Jusqu'à la fin, Baste, avec huit officiers et cinquante sous-officiers et marins, dix ouvriers et un caporal, règle les mesures d'évacuation. Le comte donne les dîners d'adieux à bord de ses unités : à Linz, sur *La Marie Thérèse* ; à Passau, au milieu du Danube, il reçoit sur la canonnière *Wagram* le gouverneur Bourcier et ses dames : toast à la santé de l'Empereur et vingt et un coups de canon ⁵².

Le 29 décembre, Baste quitte Passau, en poste. L'Empereur a l'intention de diriger deux bataillons vers l'Espagne ⁵³. Baste lance déjà les ordres nécessaires pour réparer et compléter l'habillement et l'équipement de ses hommes qu'une autre campagne et que de longues marches attendent.

Gouverneur militaire (1810)

Pour Baste, 1810 est une année d'activités et de combats «à terre». Le capitaine de vaisseau rentre à Paris, venant de Vienne et du Danube. Sa Majesté, par décret du 4 février, l'appelle à prendre le commandement des matelots et ouvriers attachés à l'armée d'Espagne. Il s'agit de quatre bataillons, deux que l'on vit encore de «flottille», les 44ème et 43ème, bataillons, deux qui sont composés d'ouvriers militaires de la marine. Cet ensemble, fort de 4 000 hommes, est adjoint au bataillon des Marins de la Garde Impériale.

1810, c'est l'année où la liste des grades et des titres, attachée au nom de Pierre Baste, est la plus longue : capitaine de vaisseau, colonel commandant les M.G.I., comte de l'Empire, commandant en chef des marins attachés

à l'armée d'Espagne, et, bientôt, commandant dans l'ordre de la Légion d'Honneur et gouverneur militaire de Soria. Selon son habitude, quand il arrive en quelque lieu que ce soit, il s'attache aussitôt à reprendre les hommes en main, à remettre les choses en place.

Tout au long du début de cette année 1810, Baste écrit des lettres. Réclamation : *Je ne reçois aucun traitement pour ma nouvelle charge* ⁵⁴. Proposition de récompenses pour ceux de ses marins qui ont bien mérité. Lettres aussi à chacun de ceux qu'il aime et dont le bonheur et la satisfaction le comblent de joie : *Vous êtes tous chevaliers de l'Empire... Je vous considère et je vous aime tous comme mes enfants* ⁵⁵. Cette lettre adressée à un de ses lieutenants ⁵⁶ exprime toute la joie du chef et l'affection qu'il porte à ses officiers et à ses hommes. Elle se termine par une des savoureuses formules que Baste affectionne et qu'il s'autorise à employer dans sa correspondance officielle, hélas trop souvent ! car c'est à partir de telles phrases que des censeurs guindés jugent l'homme et le tiennent pour rustre et vulgaire : *Vous voyez que j'ai bien fait, à Paris, de me manier sous mes basses voiles*.

Donc, il écrit beaucoup de lettres, mais il rédige aussi des ordres du jour : pour annoncer une revue ; pour lancer une mission (aller réparer le canot de S. E. Bessières au château de Grignon : un maître, huit hommes, outillage, matériel, en voitures...) pour blâmer les marins indécents qui sont allés chasser avec des chiens dans le bois de Vincennes ⁵⁷. Baste s'occupe aussi de faire mettre *en conformité avec les règlements* la comptabilité du corps ⁵⁸. Il s'intéresse au sort des marins qui s'évadent des geôles anglaises : *Il faut leur verser un arriéré de solde depuis Baylen, puisqu'ils ne peuvent pas être tenus pour prisonniers de guerre, les Espagnols n'ayant pas respecté les articles de la capitulation* ⁵⁹. Le ministre, agacé, écrit en marge : *Ce sont des subtilités blâmables et un grand abus d'esprit que fait là M. Baste qu'il faut réprimander à ce sujet* ⁶⁰. En vérité, comment toucher plus au vif ce diable d'homme qu'en lui

refusant, à lui ce qu'on accorde à d'autres. Mais où trouver l'occasion de le réprimander quand se succèdent les décrets de la chancellerie que le nomment commandant de la Légion d'Honneur, commandant les marins auprès de l'armée d'Espagne, gouverneur militaire de la province de Soria ?

Le 2 avril, Baste, est à Saint-Sébastien avec le 44ème de flottille et le 1er O.M.M. Les Marins suivront avec la Garde Impériale et Sa Majesté. Encore quelques lettres adressées à Paris, pour prier ses jeunes officiers de *dire mille choses obligeantes à leurs aimables dames et surtout aux petites reines* et de croire au sincère attachement de leur colonel ⁶¹.

Un officier obstiné à refuser l'amour de son colonel, c'est pourtant le lieutenant de vaisseau Grivel ⁶², à cette époque au Port-Sainte-Marie, près de Cadix. Le 22 février 1810, le jeune officier s'est emparé du ponton espagnol *Vieille Castille*, sur lequel il était prisonnier, avec d'autres Français, et, à travers les barrages anglais et espagnols, pris en chasse par les canonnières espagnoles, il a échappé aux geôliers et s'est jeté sur la sable au nord de Sainte-Catherine, parmi les Français. Cet exploit, vécu en direct par des milliers de témoins, enthousiasma le maréchal Soult. Devant l'inquiétude exprimée par le capitaine Grivel, *Que sont devenus les M.G.I. ? Fais-je encore partie des marins de la Garde ?*, le maréchal le rassura : *Tâchez de refaire votre compagnie et sachez que vous êtes toujours capitaine de la garde Impériale quoi qu'il arrive* ⁶³.

Baste écrit, le 15 avril, à Grivel ⁶⁴. Il lui propose de rallier tous les évadés, d'en prendre le commandement, de prendre le titre de capitaine, commandant le détachement des M.G.I. attachés à l'armée d'Espagne, l'autorise à leur faire solde entière, demande qu'on tienne livre de compte et qu'on lui fasse rapport, puisque lui Baste, depuis le 11 avril 1809, est colonel commandant les M.G.I. et, depuis le 4 février, commandant des quatre bataillons de marins attachés à l'armée d'Espagne. Baste ajoutait d'autres précisions sur sa situation avec deux des bataillons et sur

le sort des deux autres ; dépêchés par l'Empereur, le 4 mars, vers Cadix, sous les ordres du colonel de Saizieu, le 43ème de flottille et le 2ème O.M.M. Grivel ne cite que son ami de Saizieu, *parti de France avec deux régiments* et donc, tout naturellement, il fait jonction avec celui-ci ⁶⁵.

Depuis le 4 mai, Baste a reçu l'ordre de quitter Saint-Sébastien pour se rendre à Burgos, avec ses deux bataillons. Il se met en route, le 8 mai, et atteint le siège de son gouvernement militaire, Soria, vers le 15 du même mois. Soria, capitale d'une province de la Vieille Castille, 1 046 m d'altitude, sur la rive droite du Duero, «pure entre ses monts couleur de violette» a été chantée par les poètes pour la «transparence de sa lumière» pour les «peupliers dorés qui bordent le chemin sur la rive du Duero, pour ses rues étroites et tortueuses, ses églises, ses maisons seigneuriales, le palais de ses comtes, la couleur rougeâtre des tuiles et de la terre» ⁶⁶, bref une très belle résidence ⁶⁷, mais, hélas ! en occupation militaire, dans un environnement montagneux d'où débouchent quand ils le veulent les Espagnols non ralliés, qu'on appelle «Guérilleros».

La mission d'un gouverneur militaire a deux faces : séduire et flatter, d'une part, pour chasser et réduire d'autre part. La première mission, le comte Baste la connaît. Il a déjà donné de petites fêtes sur ses canonnières et dans les villes danubiennes. Il fait venir ici les mêmes pages de musique, celles qui à Paris sont à la mode, pour donner à jouer aux orchestres qui font danser la «bonne société de Soria», ralliée aux Français, avec les officiers français eux-mêmes. Grands personnages des deux nations et dames espagnoles animent ces bals et ces dîners qu'organise le gouverneur. Baste sait aussi offrir des salles de ces jeux de hasard qu'adorent ses invités ⁶⁸.

Pour remplir la deuxième mission, qui est moins familière au capitaine Baste, il convient d'abord de quadriller la province, de recueillir le plus grand nombre de renseignements, à partir des rapports des patrouilles françaises, et en facilitant aussi les confidences des espions.

52. *Ibid.*

53. Ordre daté du 18 décembre 1809 (D).

54. Lettre à Decrès, 10 février 1810 (D).

55. Lettre à Marguerittes, Saint Sébastien, 4 avril 1810 (R).

56. Marguerittes est lieutenant de vaisseau.

57. Leur casernement est voisin du bois.

58. Un trésorier, le quartier-maître Mahoudeau, et les officiers du conseil d'administration du bataillon sont, sans cesse, rappelés à ce devoir de transparence comptable. Lettre du 2 avril 1810 (R).

59. Lettre du 26 février 1810 (R).

60. *Ibidem*. Toute effusion lyrique dessert Baste quand il s'adresse à ses supérieurs, mais ceux-ci, et le ministre Decrès en particulier, lui tiennent rigueur plus grande encore de tout geste d'humanité : ici, par exemple, se préoccuper de la réinsertion des prisonniers évadés et du pécule à leur verser. Lettres annotées par Decrès (D).

61. Saint-Sébastien, 2 avril 1810 à M. Etchegaray, Paris (R).

62. Ce lieutenant de vaisseau est devenu baron d'Empire et vice-amiral. Il a laissé des mémoires qu'a publiés un descendant, le contre-amiral J. Baëhne : *Mémoires du vice-amiral baron Grivel*, Paris, Plon, 1914.

63. Grivel, *op. cit.*, p. 224.

64. Lettre à Grivel, 15 avril 1810 (R).

65. Grivel, *op. cit.*, p. 232. Grivel n'a jamais été favorable à son commandant. Surtout depuis Baylen et même depuis Jaen. Si Grivel reconnaît que Baste n'éprouve aucune crainte en quelque occasion que ce soit, il affirme que tels ou tels propos que l'on prête à Baste sont *tellement dans la nature de l'homme* qu'il les a *toujours admis pour vrais* et Grivel ajoute : *c'est le propos d'un barbare, sans aucun doute...* (p. 166).

66. Prospectus du Syndicat d'Initiative de Soria.

67. Il y a eu des comtes de Soria (cf. Montherlant). Le comte Baste a-t-il un instant rêvé à eux en occupant leur palais ?

68. Barrès, *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*, Paris, Plon, 1923, p. 127.

La guérilla multiplie les attentats contre les postes civiles, les petits détachements et les courriers qui circulent sans protection suffisante.

Début juillet, un espion signale un fort rassemblement de partisans — plus de deux mille ! — retranchés dans la place d'Almazan. Elle se situe à 34 km au sud de Soria, là où le Duero termine son grand arc autour de Soria. Sur un monticule, elle a conservé, aux trois quarts, ses murs et ses portes. La ville est riche en palais de la Renaissance et en églises romanes⁶⁹.

Le 9 juillet à 11 heures du soir, le comte Baste prend la tête d'un millier de soldats et de marins et se met en marche vers Almazan. Le 10 au matin, la cavalerie espagnole vient «sonder les intentions des Français», et le combat débute à un kilomètre d'Almazan. Il faut se frayer une voie en établissant un feu de chaussée. Il n'y a qu'un seul chemin pour entrer en ville et un seul pont sur le Duero. Embusqués derrière de petites murailles de pierres sèches, de quatre pieds de haut, s'abrite le gros de la guérilla.

Baste prend d'abord des dispositions stratégiques. Il couvre son flanc droit avec le 1er ouvriers et, avec une partie du 44ème, il assure son flanc gauche avec ordre de développer un feu nourri. Trois compagnies du 44ème, la 1ère, la 2ème, la 4ème, au prix d'assauts renouvelés, emportent le passage du pont. Des blessés graves, des tués tombent sans arrêt. Un instant de flottement et le colonel, soudain, fait passer le drapeau en tête, à côté de lui, et la colonne s'avance, d'un même pas, l'arme sous le bras.

Effrayés de cette audace, les Espagnols, dans leur fuite précipitée, oublieront de fermer les portes de la ville où les premières compagnies entrent vers 8 heures du soir. Alors, comme il est accoutumé dans les guerres de ce temps-là, et précisément en Espagne, Almazan, d'abord livrée au pillage, est ensuite incendiée, malgré les efforts déployés sur l'ordre du colonel Baste par les officiers qui tentent d'arrêter ces débordements de violence et de haine.

Baste rédige sur le champ son rapport, dresse la liste des tués ou blessés graves et aussi le tableau des propositions de récompenses. Il assure le transport vers la France, en hamac, du commandant Butreau (1er O.M.M.), blessé par balle à l'articulation du pied gauche, et celui du commandant de la 2ème compagnie, qui a eu la mâchoire inférieure fracassée par une balle, sortie par la nuque. Les troupes sont épuisées, elles n'ont pratiquement rien pris depuis la veille au soir ; le pillage a débarrassé les unités ; il faut les reprendre en main, les ramener en ordre à Soria, sans songer à poursuivre les Espagnols.

69. Cf. prospectus du Syndicat d'Initiative.

70. Rappel du 11 juillet 1810 (D).

Déjà, l'affectation à Soria touche à sa fin : l'Empereur a besoin de Baste à Paris, où on va réorganiser le bataillon des M.G.I.⁷⁰. Le 4 septembre Baste écrit : *Je suis arrivé ce soir à Paris*. Il dépose son propre projet de réorganisation du corps, réclame pour le colonel les prérogatives accordées aux chefs de corps dans la Garde : clef de chambellan, grandes entrées pour le lever et le coucher de l'Empereur⁷¹... Il rappelle, pour finir, à S. M. que le sentiment exclusif qui anime les M.G.I. est d'augmenter continuellement leurs titres à sa bienveillance. Et le comte épistolier de se laisser submerger par l'effusion lyrique : *C'est aussi celui qui est gravé dans mon cœur en caractères ineffaçables*⁷².

Le 16 septembre paraît le décret impérial qui porte l'effectif du bataillon à 1 136 hommes. Dès lors, tout en vaquant aux obligations de son commandement, Baste va attendre et espérer le seul ordre qui le comblerait, sa nomination en qualité de chef de corps dans la Garde : le comte Baste, colonel des Marins de la Garde.

Contre-amiral (1811)

Le 19 juillet 1811 au Palais de Trianon, l'Empereur prend un décret qui élève Baste au grade de contre-amiral. Question posée au ministère de la marine : cette promotion enlève-t-elle à Baste le commandement des marins de la Garde ? La réponse indirecte est matérialisée par l'arrêté du 25 juillet, pris par l'Empereur au Palais de Saint-Cloud : le C.-A. Baste est nommé commandant en chef de la flottille de Boulogne.

A Boulogne on a quelque peu oublié le projet d'invasion des années 1804-1805. Les installations pourrissent, les bateaux paraissent n'avoir plus grande valeur manœuvrière. Baste, arrivé dès sa nomination reçue, se met à l'œuvre, il sait que le temps lui est compté ; l'Empereur a déjà manifesté son désir d'inspecter, avant l'automne, les côtes du Nord et celles de Hollande.

Le 5 septembre, Baste se sent assez bien préparé pour inviter à bord de son «navire-amiral», *La Ville-de-Mayenne*, le maréchal Ney, duc d'Echingen, commandant le camp de Boulogne. Les deux hommes passent à bord une journée fort agréable, ce qui met Baste en appétit et le pousse assisté de quelques canonnières à donner la chasse à deux bricks anglais, qui sont venus éclairer les côtes de trop près. Après une heure de combat, les bricks se retirent. Le maréchal est radieux ; il fait imprimer une brève relation de

71. 1810 (D) (R).

72. 4 septembre 1810 (D) (R).

cette affaire sur le *Moniteur* du 8 septembre 1811. Il était grand temps d'exécuter cet entraînement nécessaire, qui s'est révélé, somme toute, réussi. En effet, l'Empereur s'annonce pour le 20 septembre prochain.

Napoléon, arrivé à Boulogne, le 19, à 8 heures du soir, accompagné de Decrès, inspecte, dès le 20 à 6 heures du matin, la division d'infanterie Ledru. A midi, c'est autour de la flottille ; d'abord dans le port, ensuite, on demande à continuer par mer en direction de Wimereux et d'Ambleteuse. Les visiteurs embarquent sur le bateau amiral et passent la revue des navires alignés en bordure de côte. Alertée par toute cette agitation, l'escadre anglaise dépêche la frégate, *La Naiade*. Un feu nourri la contraint à se retirer. Exalté par la présence à bord de l'Empereur et du ministre, l'équipage de *La Ville-de-Mayenne* a déployé beaucoup de zèle et démontré beaucoup d'ardeur, en scandant les différentes phases du bref engagement par des sonores «Vive l'Empereur ! ».

Sa Majesté a tellement apprécié ces preuves de combativité chez les équipages qu'Elle commande pour le lendemain matin une suite à ce combat naval. Napoléon, le ministre Decrès et toute l'escorte s'installent au sommet de la falaise pour observer les évolutions prévues. *La Naiade* revient, soutenue par un groupe de petits bâtiments d'escorte. Habituee, depuis la veille, au feu des batteries côtières, elle vient toucher la ligne d'embossage. *La Ville de Lyon* est prise à l'abordage ; la prame amirale, sérieusement éprouvée, parvient, sous la conduite de Baste, à ramener au creux du port tous ses bâtiments d'escorte. Decrès a-t-il présenté à l'Empereur cette manœuvre comme un succès ? Il exprime, en tout cas, à Baste, ses compliments et la satisfaction de Napoléon, déjà parti vers la prochaine étape de cette tournée d'inspection : la Hollande et le vaisseau amiral *Charlemagne*⁷³.

Baste tout attendri par les compliments exprimés par son ministre adresse à celui-ci une lettre naïve, lui rappelant qu'ils se sont connus sur la frégate *La Diane* dans la rade d'Aboukir ; qu'il avait alors une certaine prévention contre lui, mais qu'il reconnaît aujourd'hui son erreur. Son style devient de plus en plus confus, au fur et à mesure qu'il sombre dans l'effusion sentimentale. Le ministre écrit en marge de cette lettre : *à réunir aux folies de ce genre*⁷⁴.

C'est le moment où éclate l'affaire Ganteaume. Le vice-amiral a pris le commandement des marins de la garde. Il

73. Napoléon passe à bord du *Charlemagne* la nuit du 25 au 26 septembre 1811.

74. (D).

75. A Decrès, 14 mars 1812 (D).

76. Le 22 mars 1812 (D).

a étudié les archives du bataillon et réclame à son prédécesseur les 17 283,83 francs qu'avait coûté la création d'une fanfare jugée par le Comte Baste, indispensable au bataillon des marins. Baste proteste de sa bonne foi ; il a agi pour le bien du service et la gloire de l'Empereur. Ganteaume insiste, Baste ne répond plus. Ganteaume en appelle au ministre. Le ministre transmet à l'Empereur. Napoléon évite le piège et demande au Conseil d'Etat de trancher. Baste, par délibération de cette instance, est *déchargé de cette dépense puisqu'elle avait eu le service pour objet*.

Le Vice-Amiral Ganteaume n'abandonne pas pour autant le comte Pierre Baste. L'amiral se déclare malade, il n'envisage pas de conduire les M.G.I. dans la campagne qui se prépare et demande à être déchargé de cette mission qu'il ne saurait mener à bonne fin.

Organisateur des étapes (1812)

En ce début de janvier 1812, des rumeurs parviennent soudain sur le camp et la rade de Boulogne. Des bruits d'une guerre que l'Empereur préparerait.

Le prince de Neufchâtel a prévenu le ministre de la Marine que l'ordre a été donné au contre-amiral Baste de se rendre en poste à Mayenne — frais de transport remboursés sur le territoire français — pour s'y tenir à disposition. L'Empereur précise à Decrès que le contre-amiral Baste, commandant de la flottille de Boulogne, commandera les Marins, envoyés à Danzig et à Magdebourg, si le vice-amiral Ganteaume n'est pas en état de faire la campagne⁷⁵. Et précisément le vice-amiral sent peser sur sa soixantaine dorée le poids des fatigues passées : son foie l'inquiète. Il n'ira pas en Russie. Personne ne dit à Baste que l'adjoint de Ganteaume au poste de colonel des M.G.I., le colonel major Motard commandera les marins de la garde pendant la campagne de Russie. Quant à Baste dès qu'il a aperçu le premier signe d'un possible emploi près de l'Empereur, il s'est mis en route sans attendre. Le commissaire du port de Boulogne transmet par dépêche télégraphique⁷⁶, le message suivant : *Le contre-amiral comte Baste a cessé en ce port d'être compris sur les états de paiement, à dater du premier janvier 1812*.

Napoléon prépare la campagne de Russie, la mission confiée à Baste et aux marins, dirigés vers les plaines de Magdebourg et de Danzig, est d'établir des centres de

ravitaillement afin d'assurer la marche de l'armée pour la campagne prochaine. Il est demandé à tous ces officiers et marins, qu'offre le pays, d'établir des lignes de transport par bateaux, à partir des possibilités de navigation, afin de mener à partir du dépôt de Danzig, tous les approvisionnements nécessaires, au plus loin à l'intérieur des provinces russes.

Le contre-amiral Baste connaît ce problème et il se consacre à la réalisation du désir de l'Empereur. Il s'agit de reconnaître la qualité des rivières, des fleuves, des plans d'eau. Si nécessaire, on fait curer les lits. Il importe de se doter de l'indispensable flottille, il faut des bateaux à fond plus plat ou de plus petit tonnage pour franchir les rivières les moins portantes, mais aussi des bateaux à voile pour gagner du temps, quand la navigabilité le permet. Des chevaux pour tirer à partir des chemins de halage et s'il n'y a pas assez de chevaux, il convient de réquisitionner les gens du pays qui tireront le long, des berges. Une règle en trois points : rapidité, sécurité, et le moins possible de transbordements. L'Empereur a quitté Saint-Cloud le 9 mai, à 6 heures du matin ; le 12 il est à Mayenne, le 16 à Dresde, le 20 à Posen et le 3 juin à Danzig.

Baste est prêt ; il expose à l'Empereur les mesures prises et, sur la carte, il montre le circuit prévu, de Danzig, par la Vistule, dans le «Frische Haff» ; à travers la baie, à la voile, jusqu'à Tapiaw ; de cette ville le long de la Pregel, on remontera jusqu'à Tapiaw, d'où de plus petits bâtiments, par la Deime et le Curische haff iront jusqu'à Memel. On prendra alors le canal Frederic, puis on remontera le Niemen par Tilsitt, jusqu'à Kowno, lieu du confluent du Niemen avec la Willia, navigable elle-même jusqu'à Wilna. Napoléon félicite son chef des transports pour ce projet séduisant en théorie, mais, pragmatique, il demande à voir.

Baste organise alors le départ du premier convoi, transportant 20 000 quintaux de farine, 500 000 rations de biscuits et 2 000 quintaux de riz. Ça marche ; alors pour assurer la démonstration, Baste conduit en personne le deuxième convoi qui transporte des vivres et tout l'équipage de siège de Danzig que l'on voulait utiliser pour mettre le siège devant Riga. A l'usage, il faudra peaufiner : curer ici davantage, rechercher là des bâtiments plus appropriés à tel cours d'eau. On sera contraint aussi d'admettre que le dernier tronçon Kowno-Wilna, par la Willia, soit un cinquième de la distance parcourue par le convoi de Danzig à Kowno, exige à lui seul, vingt jours de transport.

Il faut abréger ce temps de navigation. Difficile. Alors l'Empereur passe un marché avec les juifs polonais pour ses transport de Kowno à Wilna.

Malgré cette dernière difficulté mal résolue par le contre-amiral, Napoléon se déclara très satisfait du zèle déployé par Baste. Il avait éprouvé une véritable joie à l'arrivée des premiers convois et la solution qu'il avait trouvée, lui-même, pour le dernier tronçon, achevait de le satisfaire.

Baste n'a pas suivi Napoléon jusqu'à Moscou ; le commandant Motard a mené les M.G.I. à travers la campagne de Russie, tandis qu'il a continué à assurer les transports. En juillet, tous les dépôts d'habillement sont translatés de Danzig à Königsberg ; il faut alors faire rentrer les équipages de siège. L'activité de Baste se révéla bénéfique : elle assura le ravitaillement de l'armée dans sa marche vers Moscou et on peut affirmer que, malgré tous les pillages et toutes les destructions que subirent les entrepôts bourrés de vivres par Baste et ses hommes, certains pendant la retraite purent survivre grâce aux débris de ces stocks retrouvés sur leur route.

L'année des refus (1813)

Son travail achevé, Baste est parti vers la France. Il a rendu compte à son ministre, quand il est arrivé à Paris venant de la Grande Armée par Dresde⁷⁷. Decrès lui a fait des «promesses», auxquelles Baste a cru et que tout au long de cette année 1813 il ne cessera de rappeler au ministre⁷⁸ : *Je compte sur votre justice, votre obligeance et sur ce que vous m'avez promis... car un honnête homme comme V. E. le sait très bien, tient sa parole mais surtout un ministre*. Baste ne sait jamais maîtriser ses effusions et, après en avoir appelé à l'honnêteté du ministre, le voici, pour cette même lettre, revenant aux vieilles formules qui l'ont déjà desservi : *Je suis sûr de votre bienveillance pour moi comme je l'aurais toujours été si l'envie et la calomnie ne se fussent pas mises en jeu*. Son vœu le plus ardent, il le répètera et le répètera sans cesse au ministre Decrès : *Vous connaissez depuis longtemps les regrets que je n'ai cessé d'éprouver pour avoir quitté le commandement des M.G.I.... ne pourrais pas obtenir par les bons offices de V.E. auprès de l'Empereur ma rentrée dans un corps ou j'ai eu quelquefois le bonheur de prouver à S.M. tout mon amour pour Elle par le zèle que j'ai toujours apporté au bien de son service*⁸⁰. Et la supplique se développe sur ce

thème : *Vous devez m'entendre, Monseigneur, me faire nommer par l'Empereur, Colonel commandant les M.G.I.... solliciter pour moi cette faveur que je souhaite obtenir par vos services*⁸¹.

Il est peut être opportun de rappeler ici qu'entre l'époque où Baste porta le titre de «colonel des M.G.I.»⁸² et son remplacement par Ganteaume à la tête de cette unité une nuance a été établie qui fait une sacrée différence. On est maintenant «colonel général» ou «colonel commandant en chef le corps». A cet officier, souvent officier général, est adjoint un colonel-major, appelé en pratique à assurer le commandement réel. Les autres, les «colonels commandants» sont comblés de dotations et perçoivent de juteuses gratifications en maintes occasions.

Par ailleurs, il convient de ne jamais oublier que le vice-amiral Ganteaume et le capitaine de vaisseau Motard sont de vieilles connaissances de l'Empereur. N'étaient-ils pas respectivement chef et sous-chef d'état-major à bord de *L'Orient*, le vaisseau amiral en rade d'Aboukir ? N'est-ce pas Motard qui a assuré le transbordement de l'armée à partir des vaisseaux sur la côte d'Egypte ? N'est-ce pas Ganteaume qui commandait la frégate *Muron* qui a ramené Bonaparte en France ; lorsque le général en chef abandonna à ses seconds le soin de poursuivre, seuls, l'expédition d'Egypte ? Peut-on rappeler aussi que cet amiral Ganteaume tutoie le ministre Decrès. Ainsi déjà dans sa lettre du 7 floréal au XIII⁸³ : *Je juge, mon ami, que tu partages tout ce que j'éprouve*. Soulignons pour établir l'évidence que Baste, en cette année 1813, se heurte à un personnage trop fort et trop puissant pour lui, qui a collectionné tous les titres, grâce à l'amitié fidèle que l'Empereur lui porte et lui conserve malgré toutes les déceptions. De plus Ganteaume n'est pas dénué de mérites et il sait en tout cas, afficher son attachement au Maître. Ainsi, la vignette qui orne le papier à lettres de l'amiral montre t-elle deux frégates (*Muron* et *Carrère*) faisant route en direction d'une large étoile à cinq branches, au centre de laquelle brille la lettre B⁸⁴ cependant que la devise claque : «Nous gouvernions sous son étoile».

Au début de l'année 1813, l'Empereur a prescrit de donner ordre au contre-amiral Baste de se rendre dans la Poméranie suédoise où il sera sous les ordres du Général

Morand, chargé du commandement de la flottille. L'amiral prendra toutes les mesures convenables pour la défense de l'île de Rugen et des côtes de la Baltique et visitera également les embouchures de l'Oder afin de pouvoir, selon les circonstances, donner tous les ordres nécessaires⁸⁵.

Le commandant de la place de Mayence qui doit remettre au contre-amiral Baste une lettre du ministre Decrès écrit à celui-ci⁸⁶ : *Hier, M. le C.A. Baste a traversé la ville de Mayence sans s'arrêter que pour changer de chevaux ! Ce général ajoute, felleux : Ne m'ayant demandé l'autorisation pour en donner (des chevaux), j'ai manqué l'occasion de remettre à M. Le C.A. la lettre que Votre Excellence m'avait adressée pour lui*. Cette pièce ne dit pas où et quand on a pu arrêter le comte Baste, ni s'il se trouvait alors en route pour la Baltique ou, comme certains auteurs l'affirment, déjà sur le chemin du retour, après avoir exécuté sa mission avec célérité⁸⁷. Elle porte, en tout cas, la mention marginale : *L'Empereur a décidé, le 10, que la mission du C. A. Baste dans la Poméranie n'aurait pas lieu*.

Le 16 mars, Baste se trouve à Paris ; il dépose, ce jour-là, son testament olographe chez Maître Noël, notaire. Le 18 avril, le contre-amiral s'informe, dans la matinée, auprès des bureaux du Ministère de la Marine du moment le plus favorable pour pressentir ses félicitations au ministre que l'Empereur vient de faire duc. Se fondant sur les indications recueillies, Baste se présente, en grand uniforme, à 7 heures 1/4 : on lui avait dit que le duc serait visible entre 7 heures et 7 heures et demie. On lui annonce que le duc est sorti. Refoulant son dépit, il ne résiste cependant pas à l'envie d'écrire au ministre : *Malgré tous mes soins et mes précautions, je n'ai pu avoir accès auprès de V. E... malgré l'espoir que j'avais d'être le premier à vous féliciter sur votre nouvelle dignité*⁸⁸. Il prie ensuite le ministre, à qui il donne du Monseigneur, d'agréer ses sincères félicitations et de croire que dans cette circonstance j'éprouve une vive satisfaction tant pour le ministre lui-même que pour le corps de la marine que j'aimerai toujours.

Le 20 avril, Baste dépose au ministère son mémoire en vue de l'organisation rationnelle des flottilles et des

77. Les lettres à Decrès de 1813 (D) sont les plus importantes.

78. Lettre du 9 octobre 1813 (D).

79. V. E. = Votre Excellence

80. Lettre du 19 novembre 1813 (D).

81. Lettre du 21.11.1813 (D).

82. Les années 1809-1810.

83. 27 avril 1805.

84. B pour Bonaparte, alors que Baste, comte d'Empire, doté par la chancellerie d'armes personnelles, porte au deuxième quartier l'ancre d'argent sur laquelle broche la lettre N d'or et au trois de sinople l'étoile d'or chargée d'un B de sable. Cf Musée de la Marine, Paris P.H. 155900.

85. Décision du 4 février, transmise le 6 (D).

86. Lettre à Decrès, 1er mars 1813 (D).

87. Cf. Gustave Labat, *op. cit.*

88. Lettre à Devrès 18 avril 1813 (D).

transports pour l'approvisionnement de l'armée en campagne et, dans la foulée, il sollicite le poste de « Directeur des approvisionnements », poste qu'on ne lui accorde pas. La campagne de Saxe occupe l'Empereur depuis le 15 avril, et elle va l'occuper jusqu'au 19 octobre. Ne recevant pas de réponse, Baste rédige une nouvelle supplique pour être employé dans l'escadre de la Méditerranée. Pas de réponse, une nouvelle fois.

À l'occasion d'une demande de remboursement de frais engagés pour le service, Pierre Baste souligne qu'il a *besoin de fonds* et demande au ministre son *agrément pour un voyage vers Bordeaux par Rochefort et Nantes* qu'il pourra entreprendre *entre le 5 et le 10 du mois prochain*⁸⁹. Dans quel état d'esprit se trouve Pierre Baste quand il revoit à Bordeaux ses vieux amis et à Coutras sa sœur Marie ? Qu'ont pu signifier pour le marin meurtri ces journées d'automne dans les lieux familiers, avec les êtres chers ?

Baste à peine revenu à Paris écrit deux lettres consécutives à son ministre⁹⁰. Le bruit court que le vice-amiral Ganteaume veut quitter définitivement le commandement des M.G.I. Decrès fait répondre qu'il ignore tout de cela. Baste affirme : *Le Vice-Amiral a signé cette démission, il vous l'a remise pour l'empereur, le 18 avant midi*. Que l'empereur n'ait pas voulu recevoir cette démission est une affaire, mais que l'amiral Ganteaume ait l'intention de quitter ce commandement en est une autre. Et Baste d'exposer au ministre *tout ce qu'il connaît des manœuvres de cet amiral... qui de plus en plus apparaît à ses yeux comme un mauvais génie sinon comme un ennemi : Il y a environ six mois ne m'a-t-il pas proposé de faire des démarches pour reprendre ce commandement, disant qu'il ne pouvait pas en faire lui-même mais qu'il serait content d'en être débarrassé à cause de ses infirmités*. L'amiral Ganteaume aurait même ajouté que le poste *me convenait sous tous les rapports*. A partir de là s'ouvrent les effusions lyrico-sentimentales, habituelles chez Baste, dès qu'il laisse aller sa plume sous l'effet d'une émotion trop forte. Rappeler tous ses titres et tous les dangers qu'il a connus et toutes les peines qu'il a prises au service de l'empereur et de son pays pourrait passer peut-être, cette attitude est inscrite dans les habitudes de l'époque, mais, le plaidoyer s'écarte soudain de la chose publique et vient révéler le plus intime de l'être : *Je suis aimant et ce sentiment est un besoin pour moi*. Baste développe une kyrielle de qualificatifs à l'appui de cette affirmation : *officier délicat, sensible, reconnaissant plein d'honneur, doux et conciliant*... Pour la première fois, il

évoque un projet de mariage : *Je suis peut-être à même de faire incessamment un assez bon établissement... sans exagérer, j'en ai manqué plus de six, cela vient sans doute de ce que je suis fort difficile attendu que lorsqu'il s'agit de former des liens pour la vie, il est nécessaire et très utile d'y penser souvent et d'y réfléchir longtemps*. Le souhait suprême, expression de la félicité absolue s'exprime en trois propositions : *Je me croirais très heureux, si j'obtenais le commandement de la Garde et si je faisais un bon mariage*.

Le ministre aura noté la contraction involontaire, le lapsus énorme *commandement de la Garde* et la légèreté d'esprit d'un officier général qui relie ainsi un commandement dans la garde et un bon mariage. Il ne répond pas à ce qu'il tient, sans doute, pour de « nouvelles folies ». Baste, qui cette fois a tout dit, se sent très seul, sans emploi, sans soutien. Alors, ultime défi, premier pas d'une démarche suicidaire : lui, le marin éprouvé par trente années de combats, il est vrai sur terre comme sur mer, sollicite un commandement dans l'armée de terre.

Et vite, très vite, vient la réponse : le comte Pierre Baste est *désigné par l'Empereur pour commander une brigade de la 2^{ème} division de la « Jeune Garde Impériale »*⁹¹. L'ordre stipule qu'il faut rejoindre Thionville dans les plus brefs délais.

1814

Baste avait cru possible d'imaginer les difficultés qu'il allait affronter là-bas. A Thionville, ce qu'il découvre se situe au-delà du prévisible. Les jeunes conscrits, pour la plupart arrachés à leurs familles, ont transité par le dépôt de Courbevoie, où tout ou presque manquait pour les habiller, les équiper et les nourrir. Le temps lui-même faisait défaut. Comment réussir l'amalgame de ces jeunes hommes avec leurs anciens, les rares survivants de la « Grande Armée » ? Les officiers et les sous-officiers ne savaient pas comment constituer en corps opérationnels ces groupes hybrides. Et déjà on savait, que, dans quelques jours à peine, les « Marie-Louise », sans avoir jamais au préalable tiré un coup de fusil, seraient jetés dans la plus âpre des batailles. La « campagne de France » s'ouvre le 27 janvier, sur une attaque de l'empereur. On a distribué aux soldats des bouteilles de vin de champagne. Le mot d'ordre lancé par Napoléon en a décidé ainsi : *Il vaut mieux que nous le prenions que l'ennemi. Il faut sauver ce vin de France*.

Ce 27 janvier-là, il gèle. On rencontre l'ennemi à Saint-Dizier, on le bouscule et on s'arrête dans cette ville pour passer la nuit. Le 28, c'est le dégel. Sous la pluie battante, par les chemins détrempés, la « Jeune Garde » marche sur Brienne. Le 29, les habitants, qui, jusqu'alors, paraissaient hostiles à nos troupes ou craignaient en tout cas de soutenir de futurs vaincus, changent d'attitude. Paysans et forestiers aident les jeunes soldats à dégager les voitures et les pièces d'artillerie embourbées. On acclame l'armée française, on la réchauffe, on la nourrit, on lui donne à boire. Certains même vont chercher leurs fusils dans les caches où ils les avaient dissimulés et marchent aux côtés de nos troupes. Il n'en faut pas plus pour que les jeunes soldats du maréchal Ney, hier accablés et transis, chantent aujourd'hui, rient et acclament l'empereur.

Vers 3 heures 30 de l'après-midi, le soir tombe déjà sous les nuages bas. La 2^{ème} brigade de la division Decouz atteint les écartés de la ville de Brienne. On aperçoit, au sommet de la hauteur, le château illuminé. Dans les rangs, on dit que le général ennemi Blücher dîne là-haut avec ses officiers d'état-major. Les soldats du maréchal Victor, selon d'autres rumeurs, auraient, après avoir contourné la ville, réussi à capturer tout ce beau monde. Hélas, Blücher s'est échappé à temps et a déjà de nouveau lancé son infanterie à l'assaut du château. Dans les rues en pente, les voltigeurs de Decouz sont au contact de l'ennemi : terrible combat de nuit ; tous les régiments sont confondus, nul éclairage pour cette mêlée furieuse que celui des grands incendies qui ravagent les immeubles. On se bat pour chaque maison. Le général Decouz, mortellement blessé, transmet à Baste le commandement de la division. Selon son habitude Baste avance en tête. Il a d'abord deux chevaux tués sous lui ; puis frappé d'une balle, il s'effondre. Son aide de camp, le lieutenant Saint-Amand, soulève les épaules de son général qui essaie une dernière fois de crier : « En avant ! ». Delaunay, l'auteur de la première notice biographique, conclut sur cette phrase : *Ainsi mourut, à 45 ans, dans un combat de nuit, frappé par une balle tirée au hasard, celui que plus de quarante combats sur terre et sur mer avaient toujours respecté*.

On peut soutenir que Baste a eu une sorte de pressentiment de sa fin prochaine. Non seulement en rédigeant son testament, mais encore quand il disait, si on en croit sa notice nécrologique⁹², quelques jours avant sa mort : *Puisque nous sommes tous mortels, je désire périr sur un champ de bataille, heureux si ma mort a contribué à la victoire*. On peut tenir pour victoire française la bataille de Brienne même si elle fut pour les trois divisions de la « Jeune Garde » un massacre affreux : 30 officiers et 1000 soldats tués.

Les témoins qui ont échappé à la boucherie disent souvent un mot sur Baste. Ainsi, Ségur : *Baste y est tué*⁹³. Ou bien le général Bertrand⁹⁴ : *Morin et Baste n'ont pas été heureux*. Et aussi le général Girod : *Baste mourut dans la matinée ; c'était un très brave officier qui servait auparavant dans la marine et qui parvenu au grade de contre-amiral, ennuyé des trop rares occasions qui, alors, se présentaient sur mer de voir l'ennemi de près, avait sollicité et obtenu le commandement d'une brigade de la Jeune Garde*⁹⁵.

Il nous semble qu'ici nous approchons de la vérité la plus profonde de l'homme Pierre Baste. Il était rongé par le regret de n'avoir jamais obtenu de grand commandement en haute mer ; il fut bien apaisé, quelques années durant, par ce baume merveilleux qui calmait les douleurs de la blessure secrète : avoir été choisi pour appartenir au corps des Marins de la Garde Impériale, être devenu le chef de ce bataillon prestigieux. Mais quand vinrent ensuite les chicanes et les refus, tout particulièrement celui de lui accorder, sans la moindre raison valable, ce commandement des M.G.I. que, de tout son être, il souhaitait reprendre et goûter, cette fois avec tous les honneurs attachés à la charge, alors son esprit désemparé lui imposa la seule voie qui lui parut logique : il se plaça à la tête d'une brigade de jeunes soldats appelés à former cet avatar de la Garde Impériale. Et le temps soudain fut révolu, la bonne étoile qui l'avait protégé pendant trente-trois ans cessa de briller.

89. Lettre au ministre, 9 octobre 1813 (D).

90. 19 et 21 novembre 1813 (D). L'une des deux lettres a été publiée par Delaunay en 1890.

91. Ordre du 21 décembre 1813 (D).

92. *Moniteur Universel*, 22 février 1814. L'article est signé G... capitaine de frégate.

93. Ségur, *Du Rhin à Fontainebleau*.

94. Gal Bertrand, *Lettres à Fanny*, A. Michel, 1979, p. 393.

95. Gal Baron Girod, *Souvenirs militaires*, Dumaine, 1873.

Un manuscrit bordelais d'Ernest Laporte

par Pierre Coudroy de Lille

Un gros cahier illustré de 280 feuilles nous a été confié par son propriétaire, M. Jean-Claude Foucher, libraire de livres d'occasion, pour le présenter à la Société Archéologique, et pour en tirer les éléments originaux utiles pour une meilleure connaissance de Bordeaux. Que M. Foucher en soit vivement remercié, cet ouvrage a eu le bonheur de tomber en de bonnes mains.

C'est autant par piété familiale que par amour pour sa ville natale qu'Ernest Laporte décida, en 1864, d'écrire un ouvrage sur Bordeaux en compilant des notes de lecture des ouvrages de l'époque et en l'illustrant de gravures cueillies ici et là, de dessins à la plume naïfs et pris sur le vif.

Si le texte ne présente guère d'originalité, par contre les dessins de son *Bordeaux qui n'est plus* méritent d'être publiés ici. A côté d'un Bernède, d'un Fontan, d'un Jaudouyn, aquarellistes de talent, Ernest Laporte fait piètre figure ; mais 1864 était l'époque où l'on dégageait le tour de la Cathédrale, où l'on perçait le cours d'Alsace-Lorraine en supprimant tout un quartier médiéval et Laporte est un témoin de cette éventration, il manifeste des regrets, il sent qu'un visage de sa chère ville disparaît, il est ému, il dessine, pour transmettre à son fils un document.

Voici une partie de l'introduction, où il s'épanche :
« A mon fils Pierre Théodore Paul Laporte, 1864.

Cher enfant — Feu ton grand-père avait pensé à moi au moment de ma naissance et m'avait dédié son herbier, je t'avoue que je ne puis ouvrir ce recueil sans éprouver une émotion respectueuse bien douce, il me semble que je me

rapproche de lui et que ces lignes tracées par sa main aimée me le font revoir tel que je l'ai toujours connu. Ce qu'il a fait pour moi, mon enfant, je veux essayer de le faire pour toi, et par la dédicace que je te fais de mes notes sur l'histoire de Bordeaux ancien, moderne et de la Gironde, je voudrais te donner le goût de l'histoire, branche de l'instruction si utile, si agréable et si belle...

... Puissent ces quelques lignes tracées au courant de la plume te servir à te guider et te rappeler toujours la mémoire de ton grand-père si bon pour son fils et aussi l'attachement de ton père et ami.

E Laporte — Novembre 1864.

Ernest Laporte, lieutenant comptable de la corvette Ecole, membre de plusieurs académies et Sociétés savantes, nationales et étrangères !»

Si ces fonctions d'Ernest Laporte semblent avoir été modestes, par contre son père, officier de marine marchande, joua un rôle très important au milieu du XIX^e siècle dans le monde maritime bordelais puisqu'il fonda et dirigea l'école des mousses de la ville. Le chapitre consacré à l'église Saint Siméon est particulièrement instructif car, outre deux dessins originaux à la mine de crayon, il nous renseigne sur l'histoire de cette Ecole :

« L'Eglise Saint Siméon fut achetée par MM. Fabre frères, lesquels s'en servirent jusqu'en 1833 pour en faire un entrepôt de marchandises, puis ces Messieurs la louèrent avec dépendances à MM Laporte frères pour y instituer une école de gymnastique et une école des mousses. »

Ecole des mousses et novices

(fig. 1 et 2)

«En 1833 Jean Louis Laporte aîné, ton grand père associé avec son frère conçurent une belle et patriotique idée: rendre utiles au pays les petits malheureux ; idée qui a réussi heureusement pour les malheureux mais qui, sous le rapport pécuniaire, a été peu heureux pour les fondateurs. Je ne veux mettre sous tes yeux que ce qui a été dit de l'œuvre de ton grand père et ne ferai que coordonner les imprimés qui s'y rapportent. Tu trouveras à la bibliothèque de la ville, à celle de la chambre de commerce et chez moi des documents qui te mettront à même de juger ce que doivent à la mémoire de ton grand père et à notre famille non seulement la ville de Bordeaux et le département de la Gironde, mais encore la France toute entière.»

Tiré d'une découpe de journal, collée à la page :

«Ecole navale de Mousses et de novices — Gymnase français.

L'école des mousses est certainement une des institutions les plus intéressantes de notre ville, et c'est la seule de ce genre qu'il y ait en France ; elle est due à MM. Laporte frères, anciens officiers de la marine.

L'Etat manque de marins et pour compléter les équipages de nos vaisseaux il a fallu, par une nouvelle loi du recrutement, prendre des jeunes gens désignés par le sort et qui, restés étrangers à la navigation jusqu'à l'âge de 20 ans, deviennent difficilement de bons marins.

D'un autre côté, les enfants appartenant aux classes pauvres, livrés au vagabondage sur nos quais, sollicitaient en vain une place dans ces nombreux navires qui peuplent notre rade, parce qu'ils étaient entièrement privés d'instruction et qu'ils manquaient souvent des vêtements les plus nécessaires pour un voyage maritime ; l'humble fonction de mousse était fort recherchée et réservée presque exclusivement aux enfants des familles assez riches pour compléter plus tard leur instruction et les destiner aux grades supérieurs.

MM. Laporte frères conçurent alors l'idée généreuse d'appliquer au travail les enfants oisifs et de former une école de mousses, qui devint une pépinière de matelots instruits pour notre marine marchande et pour notre marine militaire ; le but posé, ils le poursuivirent avec persévérance et leur zèle leur fournit les moyens d'exécution.»

Une dépêche envoyée le 21 septembre 1837 par le ministre de la Marine de l'époque, l'amiral de Rosamel, jointe au chapitre, prouve tout l'intérêt que les autorités parisiennes

montrèrent à cette école de mousses.

...«Je vous invite dès aujourd'hui à informer MM. Laporte qu'accueillant les demandes que vous m'avez soumises, j'ai décidé que 50 enfants provenant de leur école pourront être dirigés sur les compagnies de mousses, pourvu toutefois qu'ils réunissent les conditions imposées par les règlements, et que leurs parents consentent souscrire l'engagement exigé par l'ordonnance du 11 Octobre 1836. Je vous ferais connaître très incessamment les dispositions relatives... pour l'admission au service des jeunes gens du même établissement âgés de 16 ans...»

J'ai également décidé que les magasins de la marine délivreraient à MM. Laporte ainsi qu'ils l'ont demandé le vieux cordage, la fourrure et les poulies nécessaires pour gréer un second mât et un beaupré, et pour faire face à divers travaux journaliers de matelotage, plus de 30 à 40 vieux hamacs pour caserner une partie des mousses.

J'ai reconnu, comme vous, que la publicité donnée à l'utile fondation dont il s'agit, amènerait peut être quelques uns de nos principaux ports de commerce à établir de semblables institutions qui ne pourraient que contribuer efficacement à accroître le personnel maritime, et pour atteindre ce but, j'ai ordonné qu'un des plus prochains numéros des Annales maritimes contint un article sur l'Ecole des mousses et novices de Bordeaux ...»

En note : «Les MM. Laporte commencent à recueillir le fruit de leurs nombreux sacrifices ; la chambre de commerce, le conseil général les a déjà signalés à la reconnaissance publique, et l'académie dans sa dernière séance solennelle du 21 courant leur a décerné une récompense bien honorable en leur accordant une médaille d'argent de grand modèle qu'elle destine chaque année aux créations nouvelles reconnues d'une utilité publique.

MM. les capitaines de navire n'embarquent d'autres mousses ou novices que ceux qui sortent de l'école.»

Et plus loin : «Au mois de Novembre 1836 l'école fut établie dans l'ancienne église St Siméon qui servait jadis de magasin. Les appareils habituels de la gymnastique, un atelier de garnitures, un pont à roulis, une vergue mobile avec ses agrès, un mât de brick avec son grément complet, une collection d'armes à feu et d'armes blanches de différentes grandeurs, et des instruments de pêche, tel fut, avec quelques accessoires, le premier matériel de l'école qui s'augmente chaque jour. Dans la partie supérieure de l'édifice on vient de figurer l'entrepont d'une frégate de premier rang, et avant peu un brick avec tous ses mats voiles et agrès, sortant de terre jusqu'à la lisse, s'élèvera dans l'établissement pour recevoir son jeune équipage.

...un brick appartenant aux MM. Laporte est amarré en rade et les enfants y sont envoyés tous les jours par divers détachements pour compléter leur instruction. Ce navire est monté nuit et jour de plusieurs enfants destinés à porter des secours en cas de sinistre dans la rade. Pendant l'hiver 1836 les glaces avaient coupé les amarres de quelques navires qui se trouvèrent alors dans une situation dangereuse ; les mousses de l'école s'empressèrent de les secourir et déployèrent dans cette circonstance une intrépidité qu'on ne trouve qu'à cet âge.

Outre ces enseignements de l'éducation professionnelle, on leur donne des leçons d'écriture et de calcul.

Je demandai à l'un des directeurs de cet établissement s'il y avait des heures de récréation après les travaux, il me répondit que tous les exercices étaient des amusements pour leurs jeunes élèves.

Les succès maintenant assurés de l'école des mousses se développent de plus en plus ; 68 élèves en étaient sortis en 1836, en 1837 près de 300 élèves ont pris la mer et bientôt l'école pourra fournir chaque année six ou sept cents élèves à la marine.

Le même établissement renferme aussi une école de gymnastique établie sur une grande échelle où les jeunes garçons et les jeunes filles reçoivent un enseignement largement conçu, qui a pour but de développer par l'exercice intégral et composé, l'adresse et la force de tous les membres du corps.

L'instruction y est donnée gratuitement et les garçons de 12 ans et au-dessus ayant une bonne constitution, de quelques communes du département qu'ils soient, y sont admis sur une demande adressée aux directeurs par MM. les Maires.»



Fig. 1. — L'église Saint-Siméon en 1865, côté sud, face à la place Camille Jullian.

Les deux dessins à la mine de plomb sont inédits et intéressants. L'un montre la façade sud de l'église Saint Siméon, avec son portail méridional classique, aujourd'hui disparu, avec ses deux niveaux, celui du dessus imitant un retable. L'autre montre l'intérieur en coupe, un bateau, un mât, des mousses faisant la manœuvre sous la direction d'un professeur ; le grenier contient des armes à feu, comme l'indique la description ci-dessus.

Quelques notes jointes prouvent que cette école des mousses existait encore en 1870. Que devint-elle ? En 1900 l'ancienne église Saint Siméon était devenue un atelier de fabrication de conserves de légumes et de plats cuisinés pour la firme «*les Fils de Charles Teyssonneau*» ; c'est ici que Charles Teyssonneau développa un outil de son invention, la clé ouvre-boîte, qui obtint le plus grand succès.

Bordeaux qui n'est plus : maisons des XVIe et XVIIe siècles

Ernest Laporte a collé dans ce chapitre plusieurs dessins qui avaient été publiés dans les Comptes-rendus de la Commission des Monuments historiques de la Gironde, 1841, 1842, 1844, que nous n'avons pas jugé utiles de reproduire ici.

De même on trouve des dessins à la plume d'anciennes maisons bordelaises connues, qui ont été traitées par Fontan, Bernède, Léger, Bordes ou autres, et qui ont été publiées.

Par contre, il y a plusieurs maisons qui ne semblent pas avoir été reproduites, qui sont dignes d'intérêt car elles ont été ou détruites ou fortement modifiées.

«*Bordeaux qui n'est plus*», les regrets du titre adopté par Ernest Laporte sont sincères. Il a eu le mérite de sauver de l'oubli quelques modestes images de Bordeaux, d'avant 1870. Le XXe siècle lui aussi a démoli, et démolit encore des maisons de pierre, notamment en dehors du périmètre sauvegardé. Il serait souhaitable qu'on photographie, dessine, et prenne note de ce qui disparaît.

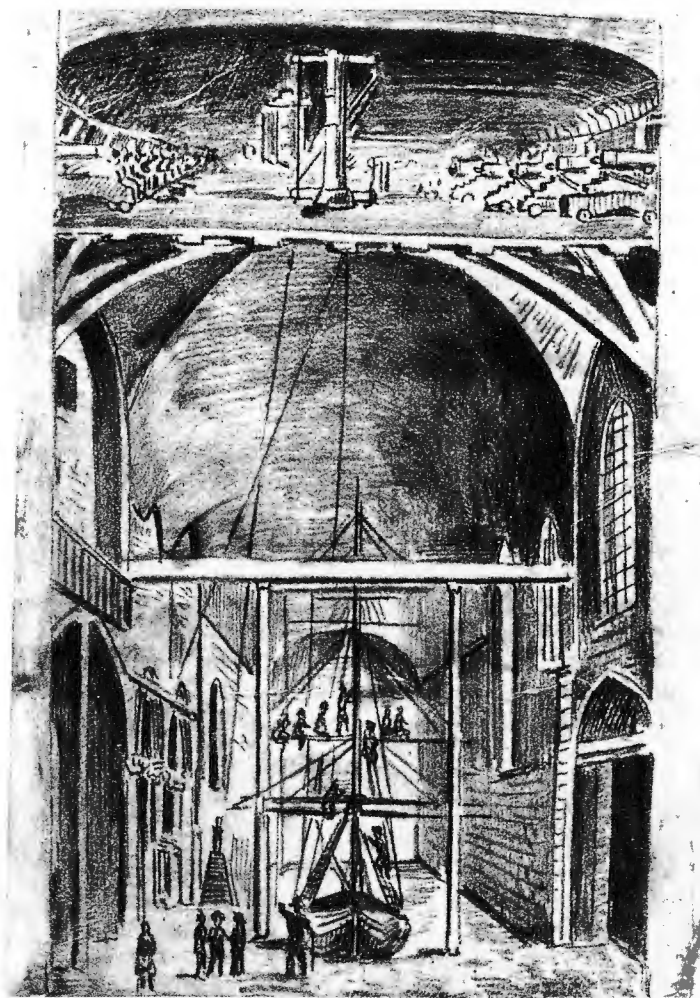


Fig. 2. — Intérieur de l'église Saint-Siméon, avec l'école des Mousses en pleine action.



maison rue porte Dijeaux - démolie le 3 août 1864

«*Maison, rue Porte Dijeaux, démolie le 3 Août 1864.*»

Cette maison, avec sa cour intérieure, paraît occuper l'actuel n° 18, auquel cas il s'agirait de l'ancien hôtel particulier de la famille de Montferrand qui s'intitulait «*Premiers barons de Guyenne*». Le bâtiment est imposant, une cage d'escalier était dans une tour octogonale.



*ancien hôtel de Calvimont
rue du Hâ*

«Ancien hôtel de Calvimont, rue du Hâ».

C'est l'actuelle Ecole Sévigné, 17 rue du Hâ.

Le couronnement de merlons ressemble à celui de certains châteaux du Sauternais (Lafaurie-Peyraguey, Menota, Yquem).
La maison à gauche, avec son étal de serrurier, a disparu.



*maison à l'angle des rues 3 Conils et
Sainte-Hélène, 1870*

«Maison à l'angle des rues trois Conils et
Sainte-Hélène, 1870».

Elle a disparu, avec la rue Sainte-Hélène,
proche de l'ancien doyenné de Saint-André.

«Pavillon du palais, formant façade
rue Bouhaut (17^e siècle) il se
composait de 4 pavillons semblables».

Ce sont deux maisons avec arc de
boutique, qui ont été démolies.



*pavillon du palais formant façade rue
Bouhaut (17^e siècle) il se composait
de 4 pavillons semblables*

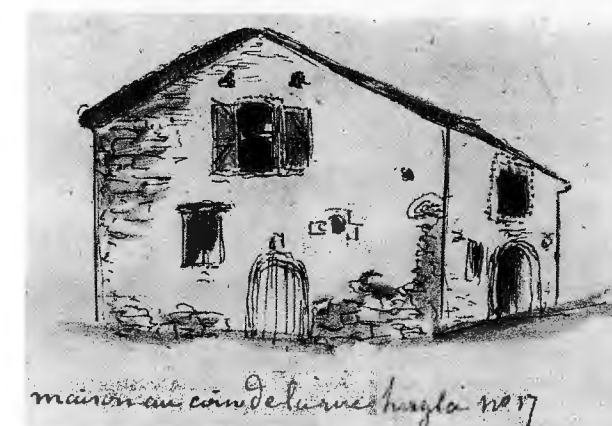
«Maison au coin de la rue Hugla, n° 17».

Elle existe toujours et fait l'angle de la
rue Hugla, sous les numéros 13 et 15.
Elle est très reconnaissable,
avec une fenêtre à croisée de pierre,
mais elle a été entièrement crépie
au ciment, ce qui est très dommage.



Maison rue des Alamandiers n° 12 et 13

«Maison rue des Alamandiers».



maison au coin de la rue Hugla n° 17



*façade de la maison d'Andron de Lansac
à Beguey
Note : Le roi Jean Sans Terre donna aux Beguey un emplacement sous le
devoir d'une paire d'éperons dorés. Ils y bâtirent une maison qui appartient
ensuite à la famille Andron de Lansac, dans la rue du Cerf Volant où les
restes de cette maison se voient encore — Histoire de Bordeaux par
Ducourneau, p. 85.*

«Maison d'Andron de Lansac, entre la rue du Cerf Volant et la rue Poitevine.
Note : Le roi Jean Sans Terre donna aux Beguey un emplacement sous le
devoir d'une paire d'éperons dorés. Ils y bâtirent une maison qui appartient
ensuite à la famille Andron de Lansac, dans la rue du Cerf Volant où les
restes de cette maison se voient encore — Histoire de Bordeaux par
Ducourneau, p. 85».

La percée du Cours d'Alsace-Lorraine, en 1865, a éventré tous ces vieux
quartiers.

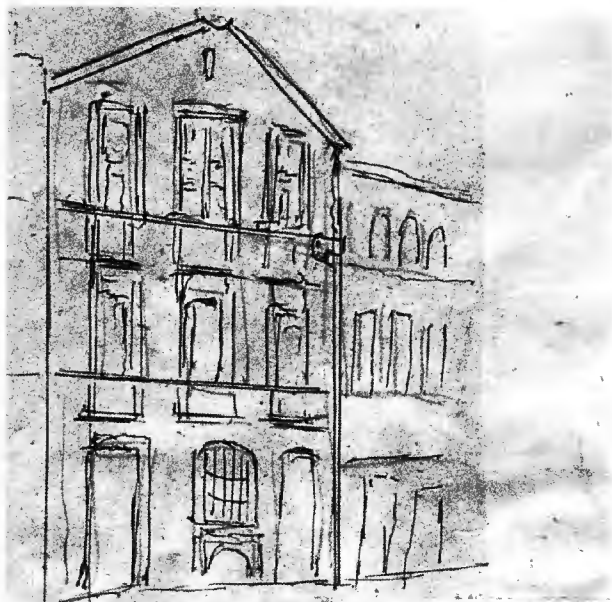


«Impasse de la rue Neuve, n° 4».
Les Bâtiments de France y ont fait une restauration modèle.



«Maison à l'angle des rues des Bahutiers et des Combes».

Dès 1840 cette maison portait le nom de «Maison du Prévôt de l'Ombrière».
Une restauration récente l'a gratifiée d'un grand arc de boutique,
qui n'y existait pas autrefois.



«Maison 4 rue des 3 chandeliers, n° 12».

C'est l'actuel n° 12, maison du XVII^e siècle très reconnaissable ;
les ouvertures du premier et du second étage ont été repérées,
et le fronton triangulaire remplacé par une corniche horizontale.



«Rue du Serpolet, 15».

Actuel n° 13, la façade a été complètement transformée,
le couloir voûté existe encore.



«Vieille maison rue du Serpolet, 9».

Maison de gauche à l'angle de la Place Camille Julian
méconnaissable, avec son crépi au ciment,
Maison de droite, en retrait, démolie.



«Vieille maison, côté nord, Place Sainte Eulalie».
Disparue.



«Maison de 1560 rue des Faures, n° 39 ancienne rue Pichadey».

Disparue.



«Maison à l'angle des rues Leyteire et Causserouge».

Disparue, mais la maison de droite, actuel n° 4 rue Causserouge,
est toujours debout et reconnaissable.

*Activités et manifestations
de la Société Archéologique de Bordeaux
en 1990*

Cours public d'Archéologie — XXVIII^e année, 1990 «Art Roman»

31 janvier : M. J. Gardelles (Professeur émérite de l'Université de Bordeaux III),
Problèmes de l'Art roman en Gironde.

7 février : M. Dubourg Noves (Docteur ès-lettres, Conservateur au Musée Archéologique de la Charente),
L'art roman dans l'ancien diocèse de Bazas. Autour du maître de Saint-Ferre.

14 février : Melle Giraudeau (Maître en Histoire de l'Art, Université de Bordeaux III),
L'église romane de Saint Laurent de Bouhet (Aunis).

Melle L. Ricard (Maître en Histoire de l'Art, Université de Bordeaux III),
Les arcs polylobés en Bordelais, Angoumois et Saintonge.

28 février : Mme M. Gauthier (Directeur de recherche honoraire au CNRS, Conservateur en chef honoraire à la Bibliothèque Nationale, Honorary fellow of the Society of Antiquaries of London),

La croix limousine de la Sauve majeure au Musée des Arts décoratifs de Bordeaux : le patronage des Plantagenets.

7 mars : Mme Gaborit (Chargé de cours à l'Université de Bordeaux III),
Vitalité de l'art roman au XI^e siècle en Gironde.

14 mars : Mme M.-T. Camus (Professeur à l'Université de Poitiers, Directrice-Adjointe du Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale),
Les peintures romanes de l'Apocalypse de Saint-Hilaire de Poitiers.

21 mars : M. J. Lacoste (Professeur de l'Université de Bordeaux III),
La sculpture romane en Gironde : l'exemple de Castelvieu.

28 mars : M. J. Gardelles (Professeur émérite de l'Université de Bordeaux III),
La fin de l'Art roman en Gironde.

Archéologie générale

13 janvier : Mme Gaborit et Melle Nacfer, *Les églises de Sainte Marie de Parsac et de Saint Sulpice de Faleyrens.*

10 février : Mme Roussot-Larroque, *Nouveaux jalons pour l'âge du Bronze dans la région bordelaise.*

21 mars : L'Assemblée statutaire annuelle, sous la présidence de M. le professeur Schwaerer, nous a permis d'entendre Mme Gaidon-Bunuel, Archéologue municipale, sur l'Archéologie à Bordeaux en 1989.

Il a été procédé ensuite à la remise des distinctions suivantes : médaille d'argent de la Ville de Bordeaux à Mme Gauthier et à M. Dugros, médaille de bronze de la Ville de Bordeaux à M. Faivre, diplôme de la Société Archéologique de Bordeaux à Mmes Gaborit et Camus, Melles Giraudeau, Ricard et Séguy, MM. Dubourg-Novès et Lecœur, Maître Michel Rouzet.

21 avril : M. Bost, A Plassac, *un palais gallo-romain.*

12 mai : MM. Coffyn et Didier Jean, *Recherches sur les habitats préhistoriques du Médoc.*

9 juin : MM. Devignes et Humbert, *Site mégalithique à Auradou.*

13 octobre, l'Assemblée inaugurale a eu lieu à la Caserne d'Ornano, où le Colonel Calmon, Chef de Corps des sapeurs pompiers de Bordeaux, nous fit un exposé historique sur son unité (publication ultérieure).

10 novembre : M. Régildo-Saint Blancard, *Un atelier médiéval de potier à Lormont.*

15 décembre : Mme Roussot-Larroque et M. Roussot, *Instruments perforés néolithiques en Gironde.*

C'est au Musée d'Aquitaine que la Société a organisé au cours de l'année un cycle de conférences sur l'évolution du chantier de fouille de la place Camille Julian. Les 17 janvier, 16 mai et 24 octobre, MM. Maurin et Barraud, Mme Gaidon-Bunuel et Melle Faravel ont présenté et commenté les découvertes de ce chantier.

Groupe Jules Delpit : études d'archives

27 janvier : M. Marifoud, *Aperçu historique sur la maison de Montaigne.*

M. Marifoud, qui est propriétaire et habite la maison de Montaigne, rue de la Rousselle présente une très intéressante étude, avec film et photos de l'état actuel de la maison ou vécu Montaigne. Compte-tenu des transformations faites au cours des siècles M. le professeur Roudié suggère qu'il faudrait faire faire des relevés (plans et élévations) de l'immeuble en l'état actuel pour faire une publication qui serait d'un grand intérêt. Contact sera pris avec J.-C. Lasserre (Inventaire) ou M. Errath (Bâtiments de France).

24 février : M. Ladouch, *Documents sur le tremblement de terre de La Sauve. Consécration d'une chapelle à Beguey. Devis d'un rétable pour l'église de Cardan.*

24 mars : Mme Sarthoulet, *Une étonnante affaire : une donation entre vifs à la veille de la Révolution.*

Excursions Archéologiques

18 mars : M. Coudroy de Lille, *Châteaux et gentilhommières de l'Entre-deux-Mers.*

29 avril : Mme Gaborit, M. le professeur Gardelles, *L'art roman à Lignan, La Sauve, Haux, Cessac, Pujol, Villemartin, Petit Palais.*

29 mai : M. le professeur Lacoste, *L'art roman en Angoumois, Puyperoux, Blanzac, Angoulême, Lichères, Châteauneuf, Plassac, Rouffiac.*

30 juin et 1^{er} juillet : M. J.-C. Lasserre, *Voyage en Pays Basque, balnéaire et intérieur.*

Visites

5 mai : M. Coudroy de Lille, *Le quartier Sainte Croix.*

14 octobre : M. Bériac, *Parcs paysagers de la périphérie bordelaise.*

28 avril : M. Favreau, *Les résidences de campagne de M^{rs} Henri de Béthune, Archevêque de Bordeaux de 1646 à 1680.*

26 mai : M. Devignes, *Notes inédites de Tholin sur les mégalithes Lot-et-Garonnais.*

27 octobre : M. Coudroy de Lille, *Le Bordeaux disparu. Cahiers de dessins de Laporte.*

Dr. Lacoste-Lagrange, *Quelques prix de journées au XVIII^e siècle.*

1^{er} décembre : M. Laplagne, *Le Contre-Amiral Pierre Baste, colonel des Marins de la Garde (1768-1814).*

22 décembre : M. Labarthe Pon, 1890, *L'école des Beaux Arts s'installe à Sainte-Croix. Quelques notes d'archives.*

Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique

Procès-verbaux des séances de l'année 1990

Abréviations bibliographiques

- Bab : E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, Paris, 1901-1933, 9 vol.
 Brotman : I.F. Brotman, *A guide to the Temple tokens of India*, Los Angeles, 1970.
 C : H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, 2e éd., Paris, 1880-1892, 8 vol.
 CD : J. Cougoul et J. Dugros, «Les jetons de Bordeaux, du mariage de Louis XIII à nos jours», dans *Bull. et Mém. de la Soc. Archéol. de Bordeaux*, t. 72, 1979-1981.
 Ci : L. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.
 Dy : J. Duplessy, *Les monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris-Maastricht, 1988-1989, 2 vol.
 Fried : R. Friedberg, *Gold coins of the world*, New-York, 5e éd., 1980.
 Gailh : R. Gailhousie, *Numismatique de l'assurance, jetons et médailles des chambres d'assurances, compagnies et caisses de secours en France*, Paris, 1986.
 JNDA : *The catalogue of Japan coins and bank notes*, Tokyo, éd. 1990.
 JV : N. Jacobs and C.C. Vermeule, *Japanese coinage*, New-York, 1972.
 KM : C.L. Krause et C. Mishler, *Standard catalog of world coins*, Iola, éd. 1981 ; éd. 1985.
 Laf : J. Lafaurie et P. Prieur, *Les monnaies des rois de France, Hugues Capet à Henri IV*, Paris-Bâle, 1951-1956, 2 vol.
 Mazerolle : F. Mazerolle, *Jean Varin*, Paris, 1932.
 RIC : *The Roman imperial coinage*, Londres, 1923-1981, 9 t. en 12 vol.
 Sear : D. Sear, *Greek coins and their values*, Londres, t. 1, *Europe*, 1978 ; t. 2, *Asie et Afrique*, 1979.
 SNG Lloyd : *Sylloge nummorum graecorum, British series, II, the Lloyd collection*. - Londres, 1933-1937. - Réimpr. Chicago, 1979.
 Yeo : R.S. Yeomen, *A Catalog of modern world coins, 1850-1964*, Racine, 11e éd., 1974 ; 13e éd., 1983.

Liste des membres de la Société Archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. d'Agata, Arnesen, Bardet, Mme Bataille, M. Bécheler, Mme Bélier, MM. Benusiglio, Bost, Chalmin, Dr Cougoul, Dugros, Faijve, Lecœur, Mlle Lobre, MM. Maurin, Pujo, Ræderer, G. Rouzet, M. Rouzet, Sénac, Séronie-Vivien, Surmely, Vivez, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 1990

Président : M. Pujo
 Vice-Présidents : MM. Dugros et Bardet
 Secrétaire : M. Dupuch †

Archiviste-bibliothécaire : M. Lecœur
 Conseiller : M. Wiedemann
 Secrétaire adjoint : M. Sénac

Séance du 28 janvier 1990

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

M. Pujo : *Le monnayage de Lysimaque (306-281) :*

A la mort d'Alexandre le Grand, Lysimaque (ca 360 † 281 av. J.-C.) un des diadoques, se vit confier le gouvernement de la Thrace et des territoires voisins. En 306, il prit le titre de roi. De 306 à 301, il fit frapper quelques monnaies au type de Philippe II, mais portant ses initiales. Il bénéficia largement de monnaies au type d'Alexandre provenant d'ateliers macédoniens et que Cassandre lui fournit. De 301 à 300, Lysimaque fit frapper des monnaies au type et à la légende d'Alexandre, de 299 à 297, des monnaies au type d'Alexandre avec une légende à son propre nom. De 297 à sa mort, il fit frapper des monnaies d'un type nouveau portant au droit une tête déifiée d'Alexandre avec la corne d'Ammon, et au revers une Athéna assise avec son nom et son titre de roi.

Présentations :

M. Bardet : Henri III, franc au col fraisé, 1580 Toulouse, arg., 13,85 g, Ci 1434 ; Laf 970 ; Dy 1130A.

M. Dugros : Roumanie.

Charles Ier, 5 lei commémorative aux deux têtes, 1906, arg., KM N38.

Ferdinand Ier, 2 lei, 1924, nickel, KM N50.

Michel Ier (premier règne), 5 lei, 1930, br. alu, KM 55.

Charles II, 20 lei, 1930, br. alu, KM 59.

Michel Ier (second règne), 500 lei, 1941, arg., KM 79.

République populaire, 25 bani, 1960, fer plaqué nickel, KM 104. 50 bani, 1955, br. nickel, KM 101. 1 leu, 1963, fer plaqué nickel, KM 105.

Séance du 18 février 1990

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

M. Bost : *L'utilisation de la monnaie dans le monde antique :*

L'élément principal des sources documentaires est constitué par les millions de monnaies conservées ou retrouvées de cette époque. Il y a aussi les écrits littéraires, les codes juridiques, les sermons des Pères de l'Eglise du IVe siècle. L'usage de la monnaie à l'époque considérée semble comparable à celui qui en est fait aujourd'hui, ne serait-ce que par l'image que donnent à l'occasion les sources littéraires (Pétrone, Juvénal) d'une société qui ne pense qu'à l'argent. Pendant toute la période, le système monétaire

est fondé sur la frappe de trois métaux (or, argent, bronze), mis à part quelques décennies dans la 2e moitié du IIIe siècle (or, billon). Le système de l'époque impériale date de la réforme d'Auguste (23 av. J.-C.). Il est constitué par le sesterce de bronze, le denier d'argent (4 sesterces de bronze) et le denier d'or ou aureus (25 deniers d'argent). Tous les comptes (prix, fortunes, ...) sont évalués en sesterces.

Au début, la monnaie de Rome est, dans l'Empire, une monnaie parmi d'autres. L'Orient a conservé son système fondé sur la drachme. Les ateliers gaulois (Nîmes et Lyon surtout) et ceux de la péninsule ibérique continuent à fonctionner. A partir de Néron, l'Etat prend conscience de sa responsabilité vis-à-vis de la monnaie, non seulement au point de vue économique, mais aussi au point de vue idéologique et politique. En effet, la monnaie véhicule un message impérial par les portraits et les *res gestae* de la famille impériale. La monnaie est aussi une marque de prestige. L'or symbolise richesse et puissance. C'est aussi l'outil privilégié du cadeau. Lorsque, en 202, pour célébrer sa victoire orientale, Septime Sévère décide de distribuer 250 deniers par tête au peuple de Rome, il choisit de les payer en or (= 10 aurei) pour montrer sa munificence. Le vocabulaire technique évolue avec la hausse des prix. L'as (quart du sesterce) disparaît pratiquement de la circulation à la fin du IIe siècle. Le sesterce lui-même est remplacé par le denier comme monnaie de compte. C'est un mouvement naturel dû au développement de la monnaie. Les signes monétaires se sont accrus. On peut évaluer la vitesse de rotation de la monnaie en circulation. Dans le trésor de Garonne (ca 161), deux tiers des monnaies ont plus de trente cinq ans d'âge ; dans le trésor de Cabrera (ca 257), deux tiers ont moins de trente-cinq ans d'âge.

La monnaie est utilisée dans le commerce et les échanges. On la trouve parmi le matériel archéologique, en particulier dans les navires engloutis. Un lot de 4 000 sesterces pour le trésor de Garonne ; un lot de 1 000 sesterces pour le trésor de Cabrera (côtes de l'archipel des Baléares). La valeur de la monnaie est diversement appréciée selon la situation sociale des intéressés ; ainsi voit-on l'impécunieux Martial considérer comme petite monnaie 1 as ; le richissime Sénèque affecte de ne pas connaître moins que le denier. L'évaluation de la monnaie n'est pas seulement un phénomène urbain. On la retrouve aussi à la campagne. La monnaie sert à régler la fiscalité ; celle-ci servant à payer l'armée, les fonctionnaires et les dépenses de l'Etat. De temps en temps, l'Etat fait grâce des impôts impayés. Le revers d'une monnaie d'Hadrien fait constater la magnanimité de l'empereur à ce sujet. La monnaie alimente l'épargne. Cette vertu provoque des soucis constants parce qu'il y a des voleurs. En ville, les sanctuaires servent en

quelque sorte de banque, bien que la sécurité ne soit pas toujours assurée vis-à-vis d'empereurs avides. On cache aussi les magots que ce soit au pied d'un arbre ou en les enfouissant dans le sol. On les perd et les chercheurs de trésors fleurissent, ce dont témoignent nombre d'exemples transmis par les sources littéraires. Il y a eu beaucoup de trésors non récupérés, certains très importants comme le trésor d'Eauze, daté des IIe-IIIe siècles, formé de 28 000 monnaies et de bijoux.

Il y a des limites à l'usage de la monnaie. Il y a des obstacles matériels et techniques à son emploi comme l'encombrement, le poids (trésor d'Eauze, 85 kg — trésor de Cabrera, 15 kg), le nombre des ateliers (Rome est atelier unique jusqu'au milieu du IIIe siècle). Au IIe siècle, l'Etat frappe 3 à 3,5 millions de sesterces par an pour un ensemble de 35 millions de sesterces en circulation. Jusqu'à Néron, il produit peu de monnaies parce qu'il ne se sent pas tenu de le faire, ce qui entraîne parfois des crises, telle celle de 33 racontée par Tacite. Sous Aurélien même, l'atelier de Rome est fermé. Cette indigence de numéraire provoque, par phénomène de compensation, la fabrication d'imitations ; ainsi, en Gaule, à la fin du IIIe siècle, l'imitation des monnaies de Tetricus. Il y a aussi les restrictions apportées par l'Etat à l'utilisation de la monnaie. Les grosses sommes dans les camps légionnaires peuvent favoriser les complots. En temps de crise, le pouvoir impérial poursuit les riches. L'effigie impériale a un caractère sacré. La monnaie ne peut servir dans certains lieux (lèse-majesté). La *damnatio memoriae* de certains empereurs amène la destruction inconsidérée de leurs monnaies, ce qui peut provoquer des désordres. A l'époque du Haut-Empire, certains impôts sont perçus en nature (peaux de bœuf des Frisons, cire d'abeille des Arméniens, bêtes fauves des Maurétaniens ; réquisitions en temps de guerre ; corvées pour certains travaux). Au Bas-Empire, s'installe le système de l'annone (impôt payé en nature) ; le salaire des fonctionnaires lui-même est évalué en nature. De grands secteurs de l'économie restent en dehors des circuits monétaires, en particulier les campagnes. L'usage de la monnaie se répercute de la ville à la campagne, mais à une moindre échelle, et le troc reste important. On voit d'ailleurs à l'occasion des propriétaires désireux de se protéger de fermiers incapables de payer leur bail, transformer ceux-ci en métayers, faisant ainsi passer eux-mêmes leurs domaines du secteur monétarisé au secteur non-monétarisé. On peut relever d'ailleurs que les symboles attachés à la possession de la monnaie (prestige, cadeau, épargne) contribuent à fixer hors des circuits d'échanges une grande partie du stock frappé dans les ateliers impériaux. Souvent aussi les sources littéraires retiennent de la monnaie plus des ordres de grandeur que des valeurs véritables : ainsi, Trimalcion, qui, par snobisme, joue aux dames avec,

pour pions, des aurei et des deniers, compte surtout sa fortune en domaines et en esclaves. Les grandes entreprises économiques sont peu développées. L'investissement se fait dans la terre et le prêt à intérêt.

L'utilisation de la monnaie dans l'empire romain fournit des images paradoxales. Son usage est une nécessité absolue puisqu'en période de crise on fabrique des imitations. Mais il y a une autre perception du phénomène puisqu'il y a des secteurs où la monnaie n'intervient pas. Son indispensable référence, c'est l'épargne à toutes les périodes de l'Antiquité.

La communication a été accompagnée d'une projection de diapositives de monnaies romaines.

Présentations :

M. Lecœur : Selinonte, didrachme, ca 520 av. J.-C., arg., 8,75 g, Bab Traité I, 2338 et pl. LXXIX, 1 ; SNGLloyd 1203 ; Sear 729.

M. Dugros : Bulgarie.

Alexandre Ier, 5 leva, 1884, arg., KM 7.

Ferdinand Ier, 5 leva, 1894, arg., KM 15. Boris III, 100 leva, 1937, arg., KM 45. Siméon II, 5 leva, 1943, nickel, KM 36. République populaire, 1 lev, 1960, cupro-nickel, KM 52. 5 leva, commémorative de George S. Rakovski (1821-1867) écrivain et patriote, arg., 1971, KM 74.

M. Bardet : Curacao (Antilles néerlandaises), Wilhelmina, 21/2 gulden, Denver (U.S.A.) 1944, arg., Yeo 9.

M. Wiedemann : Monnaies hongroises, de l'empereur François Ier à la République populaire.

Séance du 18 mars 1990

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

M. Rouzet M. : *La notion juridique de trésor* :

Le propos est fondé sur l'article 716 du code civil qui définit juridiquement le trésor et détermine son attribution.

La définition du trésor est tributaire de trois exigences : la première, physique, que sa nature mobilière soit ancienne et précieuse ; la deuxième, spatiale, qu'il ait été enfoui ou caché intentionnellement ; la troisième, qu'il n'ait plus de propriétaire. Afin de préciser ces exigences, des distinctions sont apportées sur le régime des choses qui n'ont pas de maître (*res nullius*, *res derelictae*) et celui des choses dont le maître ne se présente pas (épaves).

Les fondements de l'attribution du trésor sont caractérisés d'abord du point de vue de l'inventeur, puis du point de vue

du propriétaire du fonds. Les critères déterminant la qualité du propriétaire et de l'inventeur, sans oublier le statut des ouvriers, sont évoqués, ainsi que leurs droits respectifs. Trois considérations d'ordre public peuvent limiter l'application des règles ordinaires d'attribution du trésor : la sauvegarde des trésors archéologiques, la protection des sépultures et la défense de la propriété privée.

Présentations :

M. Séronie-Vivien : Des fragments de tôles de bronze qui ont été découpées pour prélever des rondelles à l'emporte-pièce. Le diamètre de ces rondelles, mesuré tant sur les résidus de découpage que sur quelques flans bruts est voisin de 14 mm (de 12,6 à 15 mm), l'épaisseur étant toujours proche d'un millimètre (de 0,8 à 1,3 mm). Ce matériel provient d'une cavité quercynoise, la grotte de Pégourié à Caniac-du-Causse, dans laquelle des fouilles préhistoriques se déroulent depuis 1968. Les plaquettes de bronze ont été trouvées pratiquement en surface sous une voûte surbaissée à proximité de l'entrée de la grotte. Il peut s'agir des restes d'un atelier de faux monnayeurs, à mettre en parallèle avec ceux déjà connus dans les vallées du Célé et du Lot (atelier du château de Saint-Sulpice en particulier) (Viré, 1938). Dans ce dernier site, la présence d'un coin et de quelques pièces frappées a permis de savoir que l'on contrefaisait, en 1618, la monnaie de Marie de Bourbon-Montpensier, princesse des Dombes, monnaie également contrefaite à Bruniquel (Tarn et Garonne). Des études plus approfondies pourraient peut-être permettre d'en apprendre davantage sur ces activités de faux monnayage en Quercy.

Bibliographie : A. Viré, Les monnaies du Quercy du IVe siècle avant J.-C. au XIXe siècle de notre ère, les ateliers monétaires, les faux monnayeurs, *Bull. de la Soc. des études du Lot*, 1938. F. Hébrard de Saint-Sulpice et A. Viré, Un atelier monétaire clandestin au château de Saint-Sulpice (Lot), *R. numismatique*, 1921.

M. Dugros : Pologne.

Sigismond III, 6 gros, 1626, arg. bas titre.

Frédéric-Auguste Ier, 2/3 ecu, 1706 Dresde, arg.

Auguste III, 18 gros, 1755, arg. bas titre, KM 10.1.

Stanislas II Auguste, 6 zloty, 1794, arg., KM 58.

Nicolas Ier, 1 1/2 rouble = 10 zloty, 1835, arg., KM. 134.

République, 10 zloty à l'effigie du maréchal Pilsudski,

1935, arg., KM 29. 10 zloty à l'effigie du patriote

Romuald Traugutt († 1864), commémorant l'insurrection de 1863, 1933, arg., KM 27.2.

République populaire, 10 zloty à l'effigie du patriote

Kosciuszko, 1960, cupro-nickel, KM 50. 10 000 zloty commémorative de la visite du pape Jean-Paul II, 1987, arg.

M. Rouzet M. : Jeton, Compagnie (bordelaise) d'assurances maritimes La Garonne, arg., octogonal, diam. 35 mm, poinçon main indicatrice, avers signé Depaulis F., Gauvin 234 ; Gailh 226 ; non signalé par CD.

M. Wiedemann : Confédération helvétique, 5 frs à l'effigie du général Henri Guisan (1874-1960), commandant de l'armée de la Confédération de 1939 à 1945, 1989, cupro-nickel, diam. 31 mm, 13 g.

Séance du 8 avril 1990

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

Mme Macquet : *La conservation préventive des monnaies et des médailles* :

La conservation des monnaies pose de nombreux problèmes qui dépendent du métal employé pour leur fabrication.

Le nettoyage est une phase très délicate qui devrait être confiée à un spécialiste particulièrement dans le cas de corrosions anciennes.

La conservation demande beaucoup de soin dans le choix des matériaux, du support et du milieu dans lequel la monnaie est entreposée. Si l'or s'accommode de tous les matériaux sauf du mercure, l'argent ne supporte pas le caoutchouc et le cuivre et ses alliages le contact avec le chêne.

Présentations :

Mme Bataille : Copie, Lysimaque, tétradrachme (297-281).

M. Bécheler : Monnaies au type de l'aigle : M. Aurelius Antoninus (Caracalla ?), tétradrachme, 5 année Alexandrie, bas arg., légendes en grec ; Divus Augustus, br.

Copie, Siculo-punique, au droit Thanit au type syracusain, au revers tête de cheval accompagnée d'un panier et une légende punique sur l'encolure.

M. Dugros : Dantzig, ville libre (1919-1939).

5 gulden aux armes, 1923, arg., KM 10.

1 gulden aux armes, 1923, arg., KM 8.

1 gulden aux armes, 1932, cupro-nickel, KM 16.

10 pfennige aux armes, 1923, cupro-nickel, KM 6.

5 pfennige aux armes, 1923, cupro-nickel, KM 5.

1 pfennige aux armes, 1937, br., KM 12.

10 pfennige au poisson, 1932, br. alu, KM 14.
5 pfennige au poisson, 1932, br. alu, KM 13.
1/2 gulden au voilier, 1927, arg., KM 7.

M. Wiedemann : Pays baltes.

Estonie, 1 mark, 1922, cupro-nickel, Yeo 4. 1 sent, 1929, cu, Yeo 1.
Lettonie, 5 lati, 1931, arg., Yeo 9. 2 lati, 1925, arg., Yeo 8. 50 santimu, 1922, nickel, Yeo 6. 10 santimu, 1922, nickel, Yeo 4. santims, 1938, br., Yeo 10.
Lituanie, 5 litai à l'effigie de Jonas Basanavicius (1851-1927) fondateur du premier périodique moderne en 1883, 1936, arg., Yeo 12.

Séance du 20 mai 1990*Présidence de M. Pujo, président***Communication :****M. Wiedemann :** *L'Aigle en numismatique :*

Diaporama commenté de monnaies de l'Antiquité à nos jours.

Présentations :**M. Dugros :** Monnaies sur le thème de l'Aigle.

Egypte, Ptolémée, grand br.
Autriche, Léopold, thaler, 1704, arg.
Frankfort, thaler de convention, 1796, arg., KM 76.
Sicile, Ferdinand IV, piastre de 12 tari, 1798, arg., KM 86.
Russie, Alexandre Ier, 5 kopeck, 1803 Ekaterinenburg, br., KM 96.2.
Iles de France et Bonaparte, piastre Decaen de 10 livres, 1810, arg., KM 11.
Mexique, Augustin Ier, 8 reales, 1823 Mexico, arg., KM 310.
Allemagne, Prusse, 5 marks commémorant le 200 anniversaire du royaume à l'effigie des rois Frédéric Ier et Guillaume II, 1901, arg., KM 129.
Etats-Unis d'Amérique, dollar à l'effigie d'Eisenhower et à l'aigle alunissant, 1971, br. nickel, KM 1890.

M. d'Agata : Médaille commémorative du conflit franco-mexicain dit guerre des Pâtisseries. LUDOVICUS PHILLIPUS I FRANCORUM REX, tête laurée à gauche, signé Depaulis. R / IUS GENTIUM ARMIS GALLICIS VINDICATUM, trois-mâts à l'ancre dans la baie de Vera-Cruz devant le fort de San Juan de Ulloa survolé par la Victoire ailée et cuirassée, à l'exergue CASTELLO S. IOANNIS DE ULUA EXPUGNATO D XXVII NOV MDCCCXXXVIII, signé Depaulis. Br., 75 mm.

Séance du 17 juin 1990*Présidence de M. Pujo, président***Présentations :**

M. Lecœur : Jeton de temple hindouiste des Indes, rama tanka, XIXe siècle, anépigraphe. Rama et deux de ses frères avec leur allié le demi-dieu singe Hanuman. R / Dans un polylobe ligné, Rama et les siens passant peut-être le pont jeté entre l'Inde et Lanka (Ceylan). Or, diam. 25 mm, 10,25 g., Brotman.

M. Pujo : Espagne, nouvelle peseta, 1989, alu.

Séance du 21 octobre 1990*Présidence de M. Pujo, président*

Le président fait part du décès de M. Jean-Marie Dupuch, secrétaire général adjoint de la Société Archéologique et secrétaire du Cercle, ainsi que du décès de Mme Lafond-Grellety, présidente d'honneur de la Société Archéologique.

Présentations :

M. Dugros : Emirats du golfe persique. Koweït, 100 fils, 1961, cupro-nickel, KM 1148. Ajman, 5 riyals, 1970, arg., KM 3. Bahrein, 500 fils, 1968, arg., KM 7. 250 fils F.A.O., 1969, nickel, KM 9. Qatar et Dubai, 50 dirhems, 1966, cupro-nickel, KM 5. Emirats-Arabes-Unis, 15 riyals, 1981, nickel.

M. d'Agata : Médaille à l'effigie du cardinal de Richelieu. Buste signé Warin. R / La France assise dans un char conduit par la Renommée. 1630, br., diam. 78 mm, 135,62 g. Mazerolle (Varin) 5 var.

M. Arnesen : Sceau-matrice en navette de type hagiographique, trouvé au Bouscat (Gironde). S'FRIS R PRIORIS D'IVINACO ou IVILIACO en caractères latins. Clerc agenouillé les mains jointes sous l'effigie de la Vierge portant l'enfant Jésus.

Séance du 18 novembre 1990*Présidence de M. Pujo, président***Communication :**

M. Lecœur : *L'évolution historique du monnayage japonais :*

L'archipel nippon, relativement pauvre et volontiers isolé, ne fait pas usage de monnaies métalliques avant le VIIe siècle de notre ère. Il s'agit d'abord d'espèces chinoises, puis à partir de 708 d'émissions locales, similaires, échelonnées. Du XIe au XVIe siècles, on recourt à nouveau,

principalement, à des pièces continentales auxquelles, en fin de période, s'ajoutent des frappes particulières de commerçants et de féodaux.

L'autorité centrale crée alors un monnayage d'or et d'argent de qualité, dès 1601 réglé par les shoguns Tokugawa, pour plus de deux siècles et demi (période d'Edo). Ce système connaît dans son fonctionnement, longtemps conforme, des variations sensibles, surtout de 1695 à 1736, avant que ne se produise au XIXe siècle un déclin s'achevant en débâcle financière. A dater de 1870, le régime impérial de Meiji fixe des normes, tout à fait neuves, aux applications devenues aujourd'hui résiduelles.

L'évolution du monnayage japonais s'est bien sûr ressentie toujours des vicissitudes économiques et politiques. Il n'en accuse pas moins des caractères permanents, spécifiques : un strict utilitarisme exclusif de charge émotive, guère de créativité, pas d'iconographie, aucune référence morale. Parfois il s'en dégage pourtant une élégance formelle singulière.

Cette communication a été accompagnée de la présentation des monnaies suivantes par

M. Lecœur : Mon, ère Kanei (1635-1639), br., JNDA, p. 111-112. ni-shu, ère Tenpo (1832-1858), or, JNDA, p. 87, n° 32.
100 mon, ère Tenpo (1835-1870), laiton, JNDA, p. 118-120.
shu, ère Kaei (1853-1865), arg., JNDA, p. 89, n° 42.
bu, ère Ansei (1859-1868), arg., JNDA, p. 88, n° 40.
koban, ère Manen (1860-1867), or, JNDA, p. 83, n° 16.
ni-bu, ère Manen (1860-1867), or, JNDA, p. 84, n° 20.
yen, ère Meiji (1871), or, JNDA, p. 11, n° 5.
yen, ère Meiji (1881), arg., JNDA, p. 14, n° 10.
10 sen, ère Meiji (1905), arg., JNDA, p. 22, n° 24.

M. Dugros : Koban, (1860-1866), or, 3,30 g, KM 22d.
4 mon, (1863-1867), br., KM 6b.
1 rin, (1873-1884), br., KM 15.
1 yen, an 26 (1893), arg., KM A25.
1 yen contremarqué.
50 sen, (1870), arg., KM 4. 50 sen, (1922-1926), arg., KM 46.
Trade dollar au dragon, (1875), arg., KM 14.

Présentations :

M. Pujo : France, nouvelle pièce de 100 F Charlemagne, arg.

M. Wiedemann : British North Borneo C°, 1 cent, 1887, br., Yeo 2.

M. Benusiglio : Médaille française contemporaine dite «le Rêve du numismate», br.

Séance du 16 décembre 1990*Présidence de M. Pujo, président***Communication :**

M. Rouzet G. : *La confection d'un jeton de notaires français :*

Le jeton commémoratif du 40e anniversaire de l'Assemblée de liaison des notaires de France a été frappé sur un module rond, de 36 mm de diamètre, pour être offert à chaque délégué de la session de décembre 1989. Les intervenants étaient Me Gilles Rouzet, notaire à Bordeaux, chargé de la conception et de la coordination, Monsieur Raymond Corbin, membre de l'Institut, pour la gravure, la Caisse des dépôts et consignations pour le financement et la Monnaie de Paris pour la frappe.

L'avers entend rappeler que c'est en 1304 que Philippe le Bel établit les notaires en France et représente la scène, gravée sur un sceau religieux du XIVe siècle, de saint Martin, bas-officier romain, partageant son manteau avec un pauvre. Il peut, de part son geste de pratique notariale, à l'instar de saint Yves pour les professions juridiques, mais aussi de saint Nicolas pour les notaires parisiens ou de saint Jean Porte-Latine pour les notaires bordelais, être proposé pour devenir le saint patron des notaires européens. La légende *lex et aequitas* conforte le symbolisme de l'image, mais rappelle aussi que l'Europe du droit est actuellement divisée entre les pays de droit latin attachés à la loi et les pays anglo-saxons qui privilégient l'*equity*.

Le revers est celui des contrastes graphiques. Certes il frappe par sa légende circulaire «Assemblée de liaison des notaires», rédigée en français, mais où le mot France n'apparaît plus, et transcrite en caractères grecs pour affirmer les racines de notre civilisation. Il surprend encore plus en raison de l'inscription d'un gnomon rond, figuré par les douze étoiles européennes, dans le rectangle de l'Arche. Ce contraste des lignes, appuyé par une absence volontaire de relief, laisse pressentir que l'incorporation des notariats dans un même moule, fût-il celui de l'Alliance, pourrait relever de la quadrature du cercle. L'absence de date ne contrarie cependant pas la datation puisque 1989 fut l'année d'inauguration de l'Arche de La Défense qui abrita à la mi-juillet le sommet des Douze.

Présentation d'un exemplaire numéroté en argent, d'un exemplaire en bronze, des dessins, des épreuves en plomb de l'artiste, etc...

Présentations :

M. Bardet : Valens, silique, VRBS ROMA au revers, Trèves, arg., 1,88 g, C 109 ; RIC 27e. Gratien, silique, VRBS ROMA au revers, Rome 3e officine, arg., 1,67 g, C 86 ; RIC 27f.

M. d'Agata : Petites monnaies du Bas empire romain. Caracalla, denier, Serapis au revers, 214, arg., C 241. Philippe Ier, 2 antoniniens, C 39 et C 17. Trajan Dèce, antoninien, C 4. Volusien, 2 antoniniens, C 43 et C 139. Severine, antoninien saucé, C 8.

Probus, 2 antoniniens saucés, C 256 et C 584. Carausius, petit br., C 363. Constantin Ier, petit br., C 454. Crispus, 2 petits br., C 125 et C 102. Licinius père, 2 petits br., C 70 et C 74. Licinius fils, petit br., C 30 var. Magnence, 2 petits br., C 68. Gratien, petit br., C 23. Silique, arg., C 86.

M. Lecœur : Japon, Koshu Ichibu-kin des Takeda, XVIe siècle., or, 3,99 g, JV F 101 ; JNDA (1990), 72 ; Fried. 40.

AQVITANIA

revue interrégionale d'archéologie

Bruno Texier, Les fours à sel protohistoriques du site de l'Eglise à Esnandes (Charente-Maritime) dans leur contexte géographique et archéologique

Richard Boudet, Le harnachement de l'Age du Fer du Saula à Lafrançaise (Tarn-et-Garonne)

Christophe Sireix, Officine de potiers et production céramique sur le site protohistorique de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin (Gironde)

Daniel Schaad et Georges Soukiassian, *Encraoustos* : un camp militaire romain à *Lugdunum-civitas Convenarum* (Saint Bertrand de Comminges)

Anne Hochuli-Gysel, Verres romains trouvés en Gironde

Eliane Okaïs, Chapiteaux de marbre des Pyrénées-Atlantiques et des Hautes-Pyrénées antérieurs à l'époque romane

Jean Catalo, Rodez : du forum antique au couvent des Jacobins

Sylvie Riuné-Lacabe et Suzanne Tison, De l'Age du Fer au Ier siècle après J.-C. : vestiges d'habitats à Hastings (Landes), fouille de sauvetage sur le tracé de l'autoroute A 64

Marie-Françoise Diot, Analyse palynologique d'Hastings (Landes)

AQVITANIA N° 8, 1990 — 185 F —

Commande à adresser
à la **Fédération Aquitania**,
Direction des Antiquités historiques d'Aquitaine
9, rue Blanc-Dutrouilh, 33000 BORDEAUX

Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de la **Fédération AQUITANIA**
à joindre obligatoirement à la commande.

Société Archéologique de Bordeaux

1, place Bardineau, 33000 Bordeaux
Tél. 56 44 48 18

Conseil d'administration pour l'année 1990

Présidents d'honneur :

M. le Professeur MARCADE, *membre de l'Institut.*

M. le Professeur ROUDIE

Président : M. SAUTREAU

Vice-présidents : D^r LACOSTE-LAGRANGE,

M. REGALDO-SAINT BLANCARD

Secrétaire Général : M. VIVEZ

Trésorier : M. ROBOREL DE CLIMENS

Conseillers :

M^{mes} GAIDON-BUNUEL, MULLER,

MM. AVEILLE, AVISSEAU, BENUSIGLIO, COUDROY DE LILLE, GARDELLES,

J.-C. LASSERRE, PUJO, RECHE

Commissaire aux excursions : M. SAUTREAU

Directeur des publications : M. REGALDO-SAINT BLANCARD

Permanence : jeudi après-midi.

Les réunions ont lieu au siège de la Société :

Archéologie générale : le deuxième samedi de chaque mois à 17 h.

Cercle "Bertrand-Andrieu" (numismatique) : le troisième dimanche à 10 h.

Groupe "Jules-Delpit" (études d'archives) : le quatrième samedi à 17 h.

Revue Archéologique de Bordeaux

tome LXXXI, année 1990

Table des matières

Chroniques

Marie-Agnès Gaidon-Bunuel, *Chronique d'Archéologie bordelaise, année 1989* 3

Dany Barraud, *Chantier Camille Jullian, principales découvertes* 7

Chronique archéologique des Eglises et des Cimetières en Gironde

Brunot Bizot, *Quelques observations effectuées à l'occasion du terrassement de la nef de l'église
monolithe de Saint-Emilion* 11

Archéologie générale

André Coffyn et François Didierjean, *Stations et enceintes préhistoriques en Médoc* 17

Frédéric Berthault, *Une amphore de Sestius trouvée sur le site de Boutoula à Eynesse* 35

Anne Hochuli-Gysel, *Les verres de la villa gallo-romaine de Plassac* 65

Michelle Gaborit, *L'église Notre-Dame de Parsac* 83

Pierre Régaldo-Saint Blancard, *Une officine de potier du XIII^e siècle à Lormont* 99

Marc Favreau, *Les villégiatures des archevêques de Bordeaux :*

éléments pour une sociologie de l'otium aux XVII^e et XVIII^e siècles 111

Groupe Jules Delpit : études d'archives

Marc Devignes, *Archives et mégalithes,*

ou de l'utilité des études d'archives pour mieux connaître les monuments mégalithiques 151

Guy Lacoste-Lagrange, *Notes complémentaires sur l'histoire de Saint-Selve* 175

Evelyne Picot-Bermont, *Sur quelques marques de marchands du XVI^e siècle*

d'après les archives notariales bordelaises 181

Michel Ladouch, *Tremblement de terre de la Sauve Majeure*

Contrat pour la fourniture d'un retable destiné à l'église de Cardan 185

Madeleine Sarthoulet-Massat, *«Une étonnante affaire» : une donation entre le vifs à la veille de la Révolution ...* 187

Donatien Pierre Laplagne, *Le contre-amiral comte Pierre Baste,*

colonel commandant les marins de la Garde Impériale, 1768-1814 199

Pierre Coudroy de Lille, *Un manuscrit bordelais d'Ernest Laporte* 217

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1990. 227



Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau, 33000 Bordeaux

Pour la Société Archéologique de Bordeaux,
le directeur des publications,
Pierre Régaldo-Saint Blancard

Maquette de la couverture :
Presse-Papiers

Composition et mise en page des textes :
ARMéDiS-édition

Impression : 4200
La Nef
22, rue du Peugue
33000 Bordeaux

Dépôt légal : décembre 1991.

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 1992 : 145 F. Pour les étudiants : 100 F.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre,
par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.
(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes, 1, place Bardineau
33000 Bordeaux
Tél. : 56 44 48 18

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960)	125 F
Bulletins entre 1923 et 1960	60 F
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	110 F
Tables 1924-1973	50 F

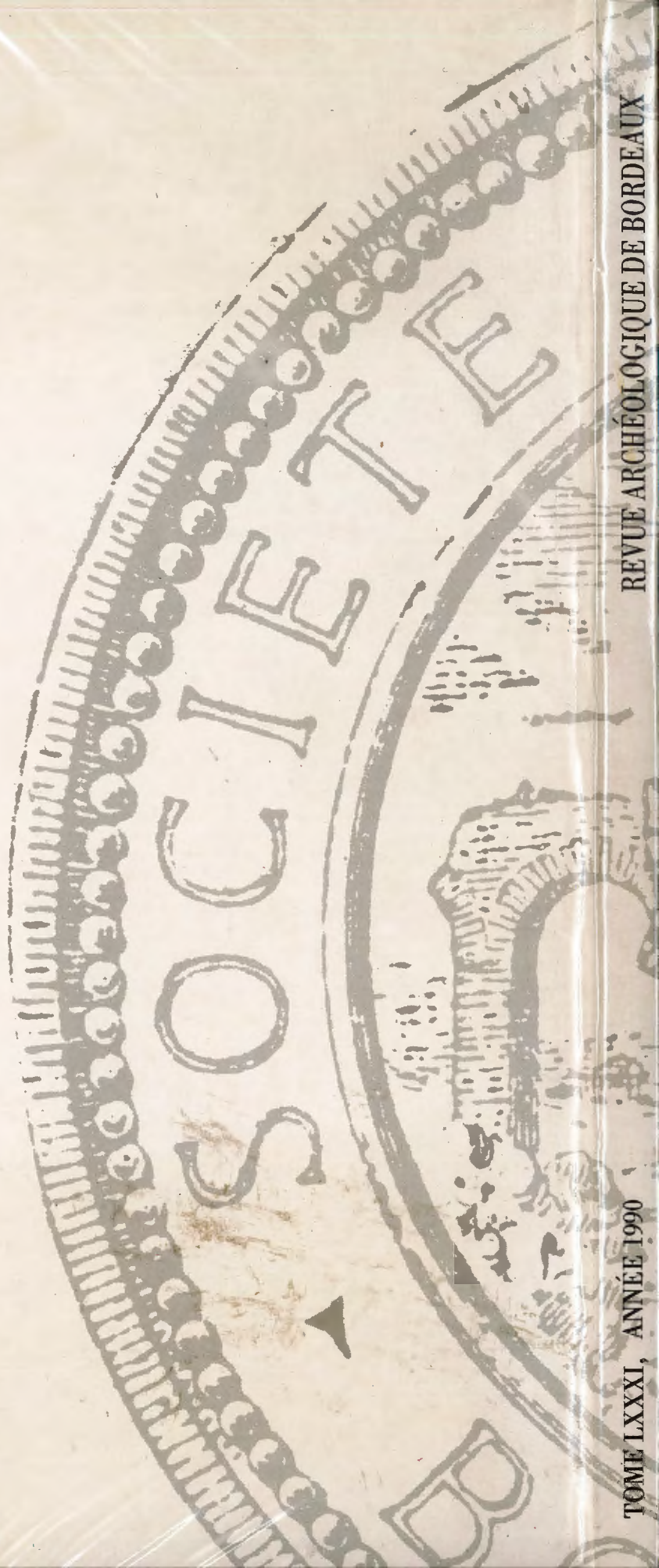
Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	100 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^{ème} siècle</i>	500 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)
<i>Catalogue du Centenaire</i>	125 F
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes</i>	(1988) 50 F

Collection "Mémoires"

1 <i>Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde</i>	(1989)	150 F
2 <i>Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)</i>	(1990)	160 F

ISSN 1154-1342



TOME LXXXI, ANNÉE 1990

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX